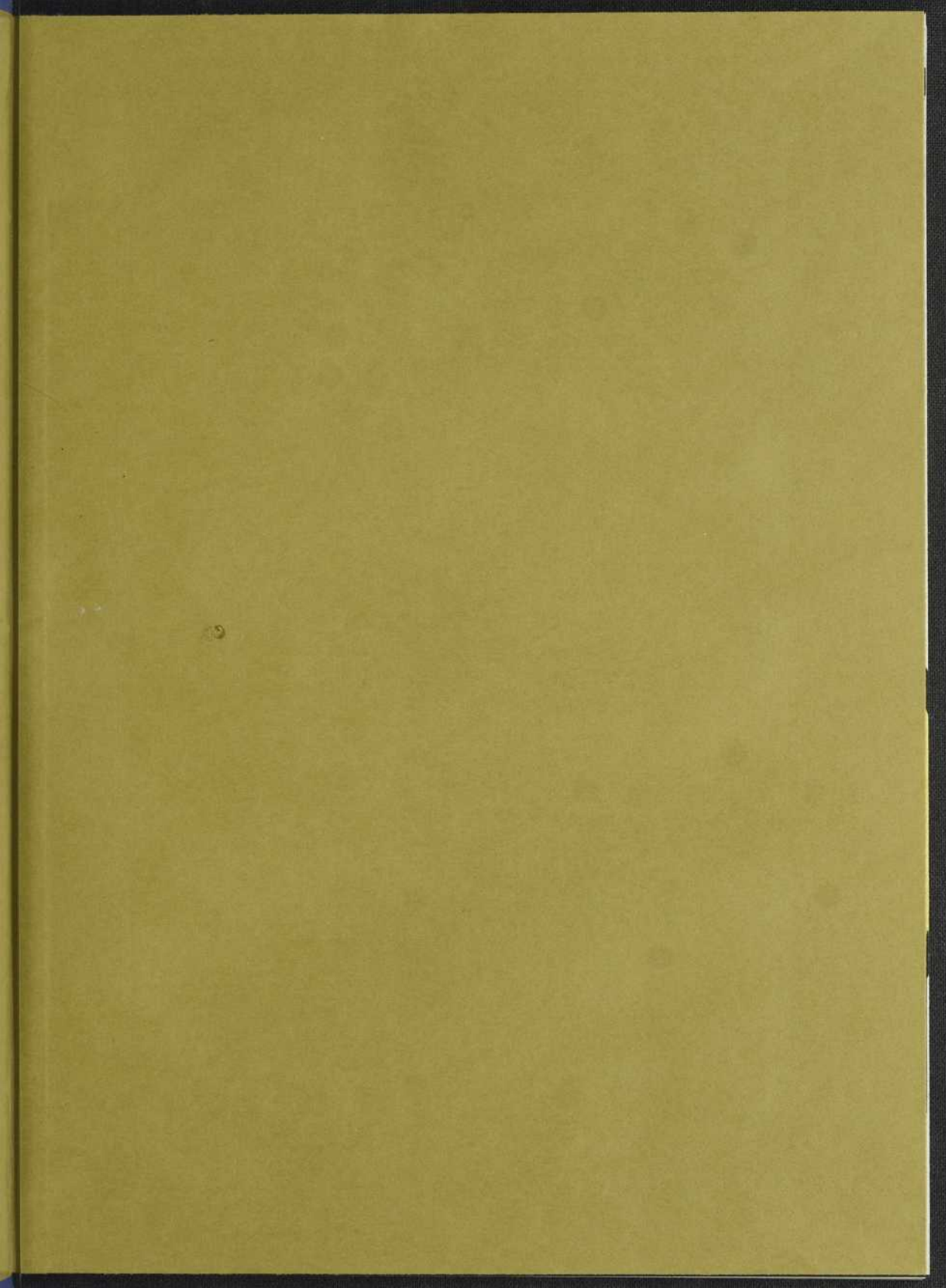
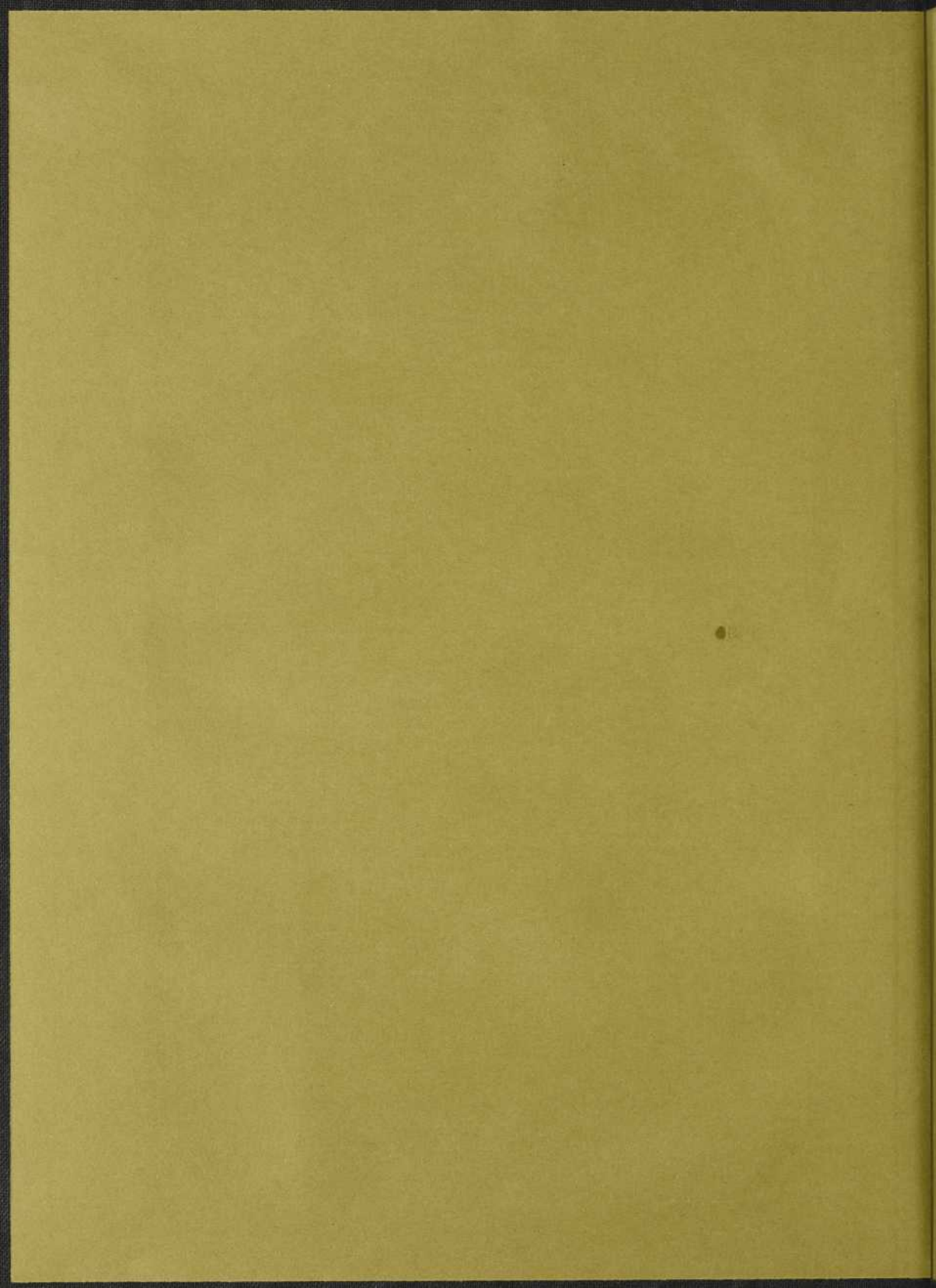


3



Bibliothèque Nationale du Québec





7 PUBLICATIONS DU CENTRE FRANCO-ONTARIE
DE FOLKLORE • DIRECTION: GERMAIN LEMIEU

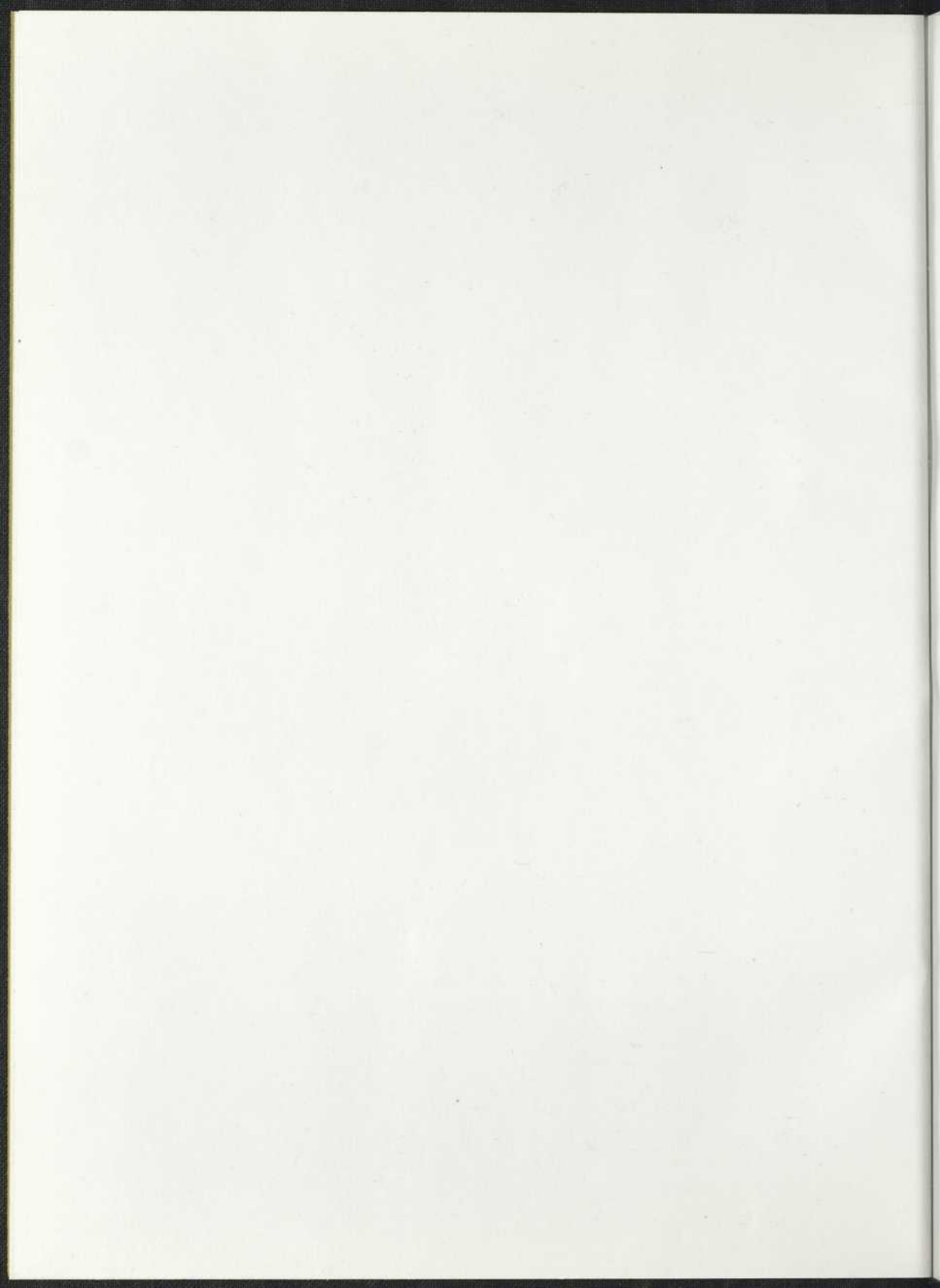
LES VIEUX
M'ONT
CONTÉ



BELLARMIN



LES VIEUX M'ONT CONTE



LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Autres ouvrages de Germain Lemieux

- *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons*, Collection « Documents historiques », 45 et 46, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1963.
- *De Sumer au Canada français sur les ailes de la tradition*, Collection « Documents historiques », 51 et 52, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1968.
- *Placide-Eustache. Sources et parallèles du conte-type 938*, Collection « Archives de Folklore », 10. Presses de l'Université Laval, Québec, 1970.
- *Les jongleurs du billochet*. Conteurs et contes franco-ontariens, Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1973.
- *Les vieux m'ont conté*. Volume 1 à 16, 1973-1981, Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris. Quinze de ces volumes présentent des contes et des récits franco-ontariens. Le volume 6 présente des contes et des légendes de l'Ontario et du Manitoba.
- *Chansonnier franco-ontarien* 1 (1974) et 2 (1975). Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury.

Publications du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE
Place Saint-Joseph
Sudbury, Ontario, Canada

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Tome 17

récits traditionnels

(Répertoire d'Alfred Simard)

recueillis et annotés

par

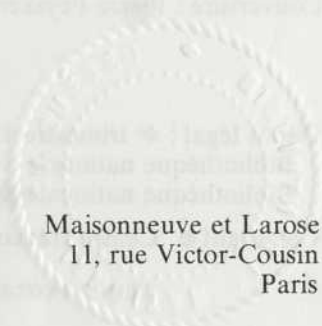
GERMAIN LEMIEUX, PH.D.

directeur du Centre

Les Éditions Bellarmin
8100, boulevard Saint-Laurent
Montréal

1981

Maisonneuve et Larose
11, rue Victor-Cousin
Paris



Tous les textes du présent ouvrage sont conservés dans les archives sonores du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE, Place Saint-Joseph.

— De l'Ontario au Canada français par les rives de la rivière, Collection « Documents historiques », 31 et 32, Société historique du Québec-Ontario, Sillery, 1980.

— Pierre Peyskens, Sources et méthodes de la recherche folklorique, Collection « Archives de Folklore », 10, Presses de l'Université Laval, Québec, 1978.

— LES VIEUX MONTS CONTÉ

— Les vieux monts conté, Volume 1 et 2, 1975-1976, Éditions L'Écho, Sillery, Québec, 1975. Les volumes 1 et 2 contiennent les récits folkloriques de la région de la Montérégie. Le volume 1 contient les récits de la région de l'Outaouais et de la Mauricie.

— Chronologie franco-ontarienne, 1 (1974) et 2 (1975), Centre franco-ontarien de folklore, Sillery.

GR
113.5
O5V53
n. 17

Couverture : Pierre Peyskens

Dépôt légal : 4^e trimestre 1981
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Copyright © Centre franco-ontarien de folklore

ISBN 2-89007-457-9

D8103995

PRESENTATION

REMERCIEMENTS

- au Conseil des Arts du Canada qui, en 1965, 1966, 1967 et 1969, et de 1972 à aujourd'hui a financé, en grande partie, la transcription et le remaniement littéraire de plusieurs contes de ce volume ;
- à tous nos conteurs qui ont si charitablement reçu l'enquêteur lors de l'enregistrement des textes sur bande sonore ;
- à Monsieur Luc Lacourcière, fondateur des Archives de folklore de l'Université Laval, qui a bien voulu analyser nos contes d'après la classification Arne-Thompson.

THE NATIONAL ARCHIVES OF CANADA
BANK OF CANADA

MEMORANDUM

On 19th July 1967, the Bank of Canada was advised by the
Minister of Finance that the Government had decided to
introduce a new series of banknotes. The new series
was to be issued in denominations of \$1, \$2, \$5, \$10,
\$20, \$50, \$100 and \$1000. The new series was to be
issued in denominations of \$1, \$2, \$5, \$10, \$20, \$50,
\$100 and \$1000. The new series was to be issued in
denominations of \$1, \$2, \$5, \$10, \$20, \$50, \$100 and
\$1000. The new series was to be issued in denominations
of \$1, \$2, \$5, \$10, \$20, \$50, \$100 and \$1000.

1967
JUL
19

Approved: _____

Director of the Bank of Canada
Director of the Bank of Canada
Director of the Bank of Canada

Copyright © 1967 by the Bank of Canada
All rights reserved.

1967

PRÉSENTATION

Ce dix-septième tome de notre collection semble sonner le glas de notre travail parmi les francophones de l'Ontario. Il n'en est rien ! Nous mettons momentanément de côté les textes recueillis chez les conteurs ontariens, quitte à continuer nos enquêtes auprès des derniers artistes traditionnels et à publier leurs récits au rythme d'un volume de temps en temps.

En attendant une nouvelle série d'enquêtes dans notre région, nous publierons quelques répertoires de conteurs québécois rencontrés au cours de certains voyages d'étude. Le présent tome contient les récits d'un conteur de Charlevoix dont les récits, m'a-t-il dit, « ne semblaient pas intéresser les jeunes enquêteurs ». Nous avons espacé, à dessein, nos visites à la Petite rivière Saint-François, mais jamais le conteur Simard nous a signalé qu'il avait dit ses contes à un autre folkloriste.

Nous avons conservé de ce conteur plus que sa voix ; nous avons pu enregistrer sa mimique, ses gestes, sur ruban magnétoscopique. Le conteur, entouré de sa famille, a fait revivre pour nous, au coin d'un foyer de pierre, les héros qui avaient, trente ans plus tôt, intéressé une grande maisonnée.

Les lecteurs remarqueront que le style des présents contes contient du neuf ; la nervosité du conteur interrompt souvent l'élan de la phrase, des expressions locales viennent renouveler l'allure des versions recueillies dans d'autres milieux.

Les textes de M. Alfred Simard ont conservé la bonhomie et la saveur des textes traditionnels du Canada français. Puissent-ils accroître notre admiration pour cette littérature du terroir dont la richesse du contenu n'a d'égal que la grande variété des versions !

Germain Lemieux
Directeur

PRESENTATION

Les deux volumes de la collection "L'histoire de la France" ont été publiés en 1954. Ils ont été écrits par des auteurs de renom et sont destinés à un public de lecteurs avertis. Ils constituent une œuvre majeure de la littérature française de ce siècle.

En attendant que nous puissions vous offrir ces deux volumes, nous publions quelques extraits de l'ouvrage. Ces extraits ont été choisis de manière à donner une idée de la portée et de la richesse de l'œuvre. Ils sont destinés à servir de support à votre lecture et à votre réflexion.

Les extraits ont été choisis de manière à donner une idée de la portée et de la richesse de l'œuvre. Ils sont destinés à servir de support à votre lecture et à votre réflexion.

Les extraits ont été choisis de manière à donner une idée de la portée et de la richesse de l'œuvre. Ils sont destinés à servir de support à votre lecture et à votre réflexion.

Les extraits ont été choisis de manière à donner une idée de la portée et de la richesse de l'œuvre. Ils sont destinés à servir de support à votre lecture et à votre réflexion.

Éditions L'Asiatique
Paris



BIOGRAPHIE

M. Alfred Simard, dont le répertoire apparaît dans ce volume, est né à la Petite rivière Saint-François-Xavier, comté de Charlevoix, le 7 février 1897. Son père, Thomas, semble avoir été un bon conteur puisque son répertoire tient une grande place dans celui d'Alfred. Ce dernier a souvent donné le nom de son père comme source de ses récits.

Comme bien d'autres conteurs, M. Alfred Simard a intéressé de nombreux ouvriers de la forêt, en plus d'apprendre certains épisodes de récits au contact de ses compagnons de chantiers. Ses enfants ne peuvent oublier ces poétiques veillées, où le papa faisait parler et crier les héros qui hantaient sa prodigieuse mémoire.

Du salon où le conteur redisait ses récits traditionnels, il pouvait voir le fleuve, les bateaux, le quai... si bien que, advenant dans un conte, une allusion à un bâtiment, la comparaison s'accompagnait d'un geste désignant tel cabotier ou tel cargo amarré à la plage.

Il nous a quittés le 25 mars 1974, mais sa figure, sa voix, son geste rapide, ses réparties pleines d'esprit et de bonhomie n'ont pu s'effacer de notre mémoire, encore moins s'enfuir de nos rubans audio-visuels !



BIOGRAPHIE

M. Alfred Sauer, dont le répertoire apparaît dans ce volume, est né à la Post-
le Suisse Saint-François-Saverre, dans le canton de Fribourg, le 7 février 1897. Son père,
Thomas, exerçait avec lui un commerce papeterie son répertoire dans son grande
siège dans lequel Alfred s'est consacré à travailler à l'heure de son père. Son
nom est son frère.

Comme pour d'autres personnes, M. Alfred Sauer a travaillé de nombreux an-
nées de la forêt, au plus d'occupation certaine pendant de très-longue période de son
compagnon de chambre. Ses efforts en faveur de la culture et de l'éducation
ont le plus souvent porté à être les bases des institutions et fondations locales.

En outre de la culture, Alfred a été très actif. Il pouvait voir le lieu-
les parents, le plus, si leur que subissent dans un coin, une vision à un lieu-
ment, la composition d'œuvres (à son genre littéraire et artistique en tel genre
marqué à la page.

Il s'est vu décerner le 25 mars 1928, dans sa ville, un diplôme de son
répertoire par le comité de la fondation, et par l'effet de son diplôme, son
nom est inscrit de nos jours au répertoire.

1 – GUILLAUME-SANS-PEUR (ou le mort reconnaissant)

Il y avait, une fois, un célibataire du nom de Guillaume-Sans-Peur, âgé de quarante-cinq ans. Il possédait un petit coin de terre qu'il cultivait médiocrement.

Un jour, fatigué de besogner sur sa ferme, il décide de partir en voyage pour connaître des gens. Il ajoute à ses économies le prix de vente de son bien et rassemble plus de trois mille dollars, jolie somme pour l'époque !

Il prend donc la route, quitte sa paroisse, marche d'un poste à l'autre durant plusieurs jours. Mais, à manger et coucher dans les auberges, le long de la route, son argent diminue peu à peu.

Un bon jour, le hasard l'amène dans un grand village où se trouvait un hôtel près de l'église. Guillaume se loue une chambre, prend un bon souper et s'installe pour deux jours.

À son lever, le second matin, il sort sur le balcon de l'hôtel pour quelques instants. Soudain, il voit un homme coiffé d'un haut de forme, bien habillé, la canne à la main et qui sort de l'église. Il traverse la route, dépasse la clôture, et va piquer la terre trois ou quatre fois avec sa canne, puis il revient sur ses pas et rentre dans l'église.

Ce comportement semble un peu bizarre à Guillaume. Mais voici qu'un second personnage vêtu de la même manière, sort aussi de l'église, et pose les mêmes gestes. Il en observe un troisième, puis un quatrième. . . Il en voit défiler dix, répétant le même cérémonial. Tout étonné, il se dit en lui-même : « Je n'ai jamais vu semblable scène, je n'ai jamais entendu parler d'une telle manière d'agir. Si je vois sortir un autre personnage, je vais tenter de le rejoindre et lui demander le motif de ces agissements ! »

Sur ces entrefaites, un autre homme sort de l'église, répète le même cérémonial, pique le sol, remue la terre et revient. Guillaume l'aborde : « Cher monsieur, j'aurais un renseignement à vous demander, si vous voulez bien me le permettre. De passage dans votre village, je loge à l'hôtel depuis deux jours. Ce matin, du balcon de l'hôtel, j'ai remarqué, à ma grande surprise, que vous sortiez de l'église, l'un après l'autre, vêtus du même accoutrement, pour répéter le même geste. Pourquoi donc agissez-vous ainsi ?

— Je vois bien, monsieur, que vous n'êtes pas de la région. Il existe une coutume devenue loi : lorsqu'une personne de ce village, surtout un homme, meurt sans payer ses dettes, ce défunt n'a pas droit à un service religieux. Dans ce cas, on lui creuse une fosse de l'autre côté de la clôture et on l'ensevelit sous vingt-cinq centimètres de terre environ. Nous sommes treize créanciers — donc, il y en a un qui n'est pas encore sorti de l'église — et chacun, à son tour, au moyen de sa canne vient piquer le cadavre, comme vous l'avez observé ce matin. On peut répéter cette scène pendant deux ou trois semaines.

— Étrange, cette coutume ! Mais, n'y aurait-il pas moyen de procéder au service religieux de ce pauvre homme ? Si quelqu'un payait sa dette et s'il était assez généreux pour payer les frais, pourrait-on le faire inhumer convenablement ?

— Oui, certes ! Si une personne avait la générosité de payer tous ces frais et la dette à la fois, le défunt aurait des funérailles normales.

— Eh bien ! Si vous voulez vous consulter, je suis prêt à endosser toutes les dépenses que comporte l'enterrement honorable de ce défunt ! »

Le créancier s'empresse de communiquer la nouvelle à ses compagnons. Après s'être concertés, les treize créanciers sortent de l'église, entourent le voyageur et l'invitent à les accompagner au presbytère : « C'est monsieur le Curé, disent-ils, qui gère cette sorte d'affaires ; il a tous les documents en main ! »

Une fois au presbytère, on présente au prêtre de la paroisse ce monsieur prêt à libérer le défunt. Monsieur le Curé acquiesce à la volonté du voyageur. « Combien va coûter le service, la sépulture, enfin tout ? demande Guillaume.

— Eh bien ! je vais vous le dire sans trop tarder ! » dit le prêtre.

Le curé ouvre donc son registre et l'examine : « Vous aurez à déboursier deux mille cinq cents dollars pour payer le service, les dettes et le reste !

— J'accepte de verser cette somme ! » déclare le voyageur.

Il paie le service d'abord, puis les dettes à chacun des créanciers. Tout étant en règle, Guillaume quitte les lieux en se disant : « Il ne me reste pas beaucoup d'argent, mais, tout de même, l'homme est enterré et libre de toute dette. Je suis heureux de cette bonne action ! »

Une mince somme dans ses poches, le voyageur continue sa route. Après un certain temps, c'est-à-dire, quelques jours de marche, il parvient, un bon matin, à une côte assez raide. Il se sent atrocement assoiffé, mais entreprend néanmoins l'ascension de la pente. À mi-côte, il aperçoit une source d'eau potable près de la route. « Ah ! se dit-il, je vais me reposer un brin et prendre une bonne gorgée d'eau ! »

Il s'installe près de la source, il boit puis se lave la figure et les mains à l'eau froide. Il en ressent un grand soulagement. Après quelques instants de repos sur une sorte de siège, il entend des pas. Guillaume se lève et s'avance le long de la

route. Il voit venir un homme vêtu d'un habit vert. Guillaume le laisse approcher et lui dit : « Bonjour, monsieur ! »

L'étranger lui rend sa salutation : « Vous ne savez pas, dit-il, comme je suis heureux de vous rencontrer ! J'étais seul sur la route. Comme c'est plaisant de croiser son semblable ! Je vais pouvoir parler à quelqu'un pour mieux passer le temps. En plus de la solitude, je souffre également de la soif ! »

— Ah ! vous avez soif ? Suivez-moi ! Je viens de trouver une source où vous pourriez boire à votre aise... »

Notre homme prend d'abord une gorgée d'eau ; ensuite, il s'abreuve abondamment. Vient bientôt le moment de la conversation. Guillaume dévoile son nom et la raison de son surnom. On l'appelle Guillaume-Sans-Peur, parce qu'il ne connaît pas la peur. « Et toi, demande Guillaume, comment t'appelles-tu ? »

— Eh bien ! moi, je m'appelle Jean.

— C'est commode de savoir le nom l'un de l'autre !

— Moi, continue le nouveau venu, quand je te nommerai, je dirai Guillaume-Sans-Peur, et toi, tu ne te gêneras pas pour m'appeler Jean. Nous sommes deux amis, nous pouvons donc nous comporter comme des hommes qui veulent continuer à vivre ensemble ! »

Les deux compagnons poursuivent leur route de conserve. Tout en marchant, Jean dit à Guillaume : « Écoute-moi. Si tu le voulais, nous ferions un pacte d'amitié pour l'avenir. Un voyageur comme toi a besoin d'argent. Sans savoir si tu en as beaucoup, tu viendras à en manquer. Quant à moi, je cherche un emploi pour gagner ma vie. Nous allons marcher toute la nuit d'un pas régulier, sans brûler les étapes. Pas plus tard que demain soir, nous allons parvenir à une ville que je connais bien. Là, nous pourrions nous trouver une besogne adaptée à nos capacités. »

Guillaume acquiesce à ces propos et déclare que les plans de Jean lui agréent. « Après être demeuré sur une ferme, comme je te l'ai dit maintes fois, et tout à coup me trouver un emploi dans une ville, voilà un changement et une situation que j'apprécierais beaucoup ! »

— Tiens ! Jean, nous nous entendons pour travailler ensemble. Nous allons faire une entente. Au cas où nous travaillerions tous les deux et que l'un de nous obtiendrait une meilleure position, ou encore qu'il deviendrait riche, faisons un serment : Le plus fortuné de nous deux donnera la moitié de ses biens à l'autre ! »

— C'est plein de sens ! » dit Jean.

Le bénéfice de la suggestion revenait à Guillaume. « Eh bien ! dit ce dernier, donnons-nous la main pour sceller cette promesse comme si elle était un serment inviolable : Le premier de nous qui, un jour, aura accès à la richesse, donnera la moitié de sa fortune à l'autre ! »

L'engagement pris, nos deux hommes reprennent la route. Le lendemain soir, ils pénètrent dans la ville annoncée. Après s'être baladés quelque peu, ils passent, par hasard, en face d'un hôtel. Ils s'y arrêtent prendre un bon repas et louent une chambre pour deux ou trois jours.

Ils y demeurent le temps prévu. Comme il a encore quelque argent en poche, alors que Jean n'a rien du tout, Guillaume paie la note. La troisième journée, ils demandent au maître d'hôtel s'il ne connaîtrait pas, dans la ville, un employeur capable de leur fournir du travail. La réponse ne tarde pas à venir : « Au fait, dit l'hôtelier, à bien y penser, quand je vois deux solides gaillards, deux amis comme vous, je crois que vous pourriez obtenir une place ici, chez le roi. Il habite actuellement un beau château, mais l'ancien a été abandonné parce que l'on y entendait des bruits mystérieux à l'intérieur. La famille royale ne voulait plus y demeurer. Depuis deux ans, depuis la construction du nouveau château, le roi a fait un serment : « Celui qui découvrira la nature du bruit dans l'ancien château ou trouvera qui y habite secrètement, et puis, trouvera un moyen de libérer le château de ses mystérieux occupants, celui-là aura ma princesse en mariage et la couronne royale ! » Le roi offre des salaires très alléchants. Beaucoup ont relevé le défi mais sans jamais rien découvrir et surtout sans jamais revenir ! Jusqu'à présent, rien n'a pu transpirer du mystère de ce château ! »

Guillaume dit à Jean : « Écoute ! L'occasion serait belle pour nous deux d'obtenir une bonne position. T'en rends-tu compte ? Nous serions chez le roi, toujours sûrs du salaire, bien nourris, bien logés et bien à l'aise.

— Tu as bel et bien raison ! » reprend Jean.

Guillaume s'adresse alors au maître d'hôtel : « Quand serait-il possible d'obtenir un rendez-vous chez le roi ?

— Ah ! il n'en tient qu'à vous ! Si vous le désirez, demain matin, j'irai vous conduire au château ! Là, si les conditions sont acceptables, vous vous engagerez tous les deux et le roi vous expliquera ce que vous aurez à faire !

— Entendu ! Entendu ! »

Le lendemain matin, le maître d'hôtel conduit nos deux voyageurs au château royal. Un valet les présente au roi. Celui-ci cause avec eux, note le nom de chacun. En somme, il se rend compte que ce sont deux amis inséparables, disposés à accomplir la même besogne, si possible.

Le roi donne aux deux voyageurs des explications qu'ils ont déjà entendues. Il s'agit de délivrer un château en se rappelant que personne de leurs devanciers n'a pu s'en échapper vivant. « Si vous pouviez au moins, dit le roi, nous mettre au courant de ce qui se passe dans le château ! Depuis deux ans, rien n'a suinté de ce bâtiment ! J'ai bâti un château neuf pour y vivre en paix. Celui qui pourra entrer dans l'ancien château et me rapporter ce qui s'y passe, recevra, serment de roi ! ma princesse pour épouse et ma couronne royale. Comme vous êtes deux, nous verrons en temps et lieu à trouver une solution équitable ! »

Les deux voyageurs prennent bientôt une décision : « Entendu ! Sire le roi, nous travaillerons à éclairer votre situation, mais auparavant, nous vous demandons un congé de trois jours pour visiter la ville. Le quatrième jour, dès le matin, nous serons prêts à faire notre entrée dans l'ancien château ! »

Pendant trois jours, installés dans le carrosse royal, en compagnie d'un cocher, les deux compagnons font le tour de la ville. Le soir du troisième jour, le roi les avertit que le lendemain matin leur travail commence.

À six heures du matin, ils sont sur pied. Ils prennent le déjeuner dans la salle à manger, et, le repas terminé, ils partent, accompagnés du roi, en direction de l'ancien château. Ils traversent une longue passerelle, et s'engagent dans un vaste escalier conduisant au premier étage du château. En dessous, se trouvait une cave d'une profondeur d'environ sept mètres. À la tête de l'escalier, le roi remet une clé à Guillaume-Sans-Peur en lui disant : « Ouvrez cette porte et entrez ! Moi, je retourne chez moi. cependant, je reviendrai tous les matins pour vérifier si j'entends le bruit de quelqu'un qui remue encore ici ! »

Dès que le roi a tourné le dos, nos deux compères ouvrent une première porte donnant sur un petit corridor. Une deuxième porte les conduit à une grande cuisine. Là, les voyageurs aperçoivent, au milieu de la pièce, une table, et, à l'autre bout de la cuisine, une espèce de grosse cheminée surplombant le poêle. Ils trouvent deux chaises, s'y assoient et commencent à causer tout bonnement. Guillaume dit à Jean : « Nous n'entendons pas de bruit. Ce n'est peut-être pas un bon augure pour le moment !

— D'après les dires du roi, reprend Jean, c'est plutôt pendant la nuit que l'on entend des bruits bizarres ! »

Tous deux passent l'avant-midi à parler et à arpenter la cuisine. Midi sonne. Guillaume dit à Jean : « Moi, j'ai faim ! C'est étrange que le roi ne nous ait pas offert de provisions, et qu'il ne nous ait pas indiqué où nous en procurer ! Privés de nourriture, nous ne pourrions pas tenir le coup. La faim me tenaille pour de bon !

— Je crois que je mangerais, moi aussi ! » enchaîne Jean.

Ils parlaient, le dos tourné à la table. Tout à coup, Guillaume se retourne et attire l'attention de Jean : « Regarde la table ! Tout un menu est disposé sur une belle nappe ; des victuailles en abondance et d'une qualité de grand style ! Regarde la vapeur : la nourriture est chaude. Et ce gâteau planté au milieu de la table et surmonté d'un drapeau ! Je ne connais même pas l'emblème de ce drapeau. . . et nous avons, en plus, chacun une bouteille. Belle occasion de prendre un apéritif avant le repas !

— Nous ne pourrions jouir d'un meilleur banquet dans toute notre vie, dit Jean.

— Viens, Jean, assieds-toi sur une chaise, au bout de la table, et moi, j'occuperai l'autre extrémité. Une fois assis, levons notre verre et mangeons ! »

Les deux compagnons ne tardent pas à passer à table. Guillaume, lui, se réjouit de posséder une bouteille pour lui seul. Jean, moins gourmand, se contente d'une couple de verres. L'apéritif absorbé, les deux voyageurs prennent un copieux repas. Guillaume ne cesse de répéter : « Je ne sais pas si tu as bien mangé, mais moi, je t'ai pris tout un repas ! La peau du ventre m'en craque ! Maintenant, Jean, nous allons allumer une bonne pipée de tabac ! »

Gros fumeur, Guillaume consomme du tabac fort. Jean ne fume pas, mais profite du confort de sa chaise. Guillaume prend le temps de fumer une bonne pipée. Ils avaient pris soin, cependant, de placer leurs bouteilles près d'eux sur le parquet. Durant leur conversation, ils s'aperçoivent que l'on a desservi la table. Il ne reste plus ni nourriture ni vaisselle. Guillaume dit ironiquement à Jean : « Nous ne pourrions pas élire domicile ici dans ce milieu de rêve. As-tu déjà observé un semblable phénomène ? La table se dresse à notre insu, et elle se dessert de la même façon. Nous avons mangé à satiété ; moi, je n'ai jamais si bien mangé ! C'est un peu mystérieux ! En plus, on nous a servi une bonne boisson, meilleure que tout ce que j'ai goûté jusqu'ici. Je m'explique difficilement ces délicatesses.

— Oui ! reprend Jean. Je te crois ; nous sommes enveloppés de mystère ! »

L'après-midi se passe sous le signe de l'émerveillement. Le soir, à l'heure du souper, notre Guillaume de dire : « Il est six heures, mais bien que j'aie copieusement dîné, je ne vois pas pourquoi je ne mangerais pas beaucoup, ce soir. Vraiment, je commence à avoir faim ! Je suis un gros mangeur, surtout lorsque je marche au grand air comme au cours de ces derniers jours ! »

Guillaume n'avait pas fini de vanter son appétit que Jean, détournant la tête, lui fait remarquer que la table regorge encore de mets tout nouveaux et affiche deux autres bouteilles. « Diable ! s'écrie Jean. Il me vient une idée ! Le roi se plaignait de n'avoir jamais reçu de nouvelle de ce château, depuis deux ans. Pour moi, ses émissaires devaient avoir un gros appétit et un estomac plutôt délicat. Ils attrapaient une indigestion et ils en mouraient. Comment auraient-ils pu, dans ce cas, faire savoir au roi ce qui se passe ici ? »

Encore une fois, les deux compagnons s'attablent, prennent un bon verre et mangent à souhait. Après le repas, ils vont s'asseoir tout en apportant chacun sa bouteille près de soi. De temps en temps, Guillaume prend un petit verre en fumant, mais Jean ne touche pas à la boisson. Lorsque Guillaume a vidé sa bouteille, il prie Jean de lui donner la sienne à peine entamée. Une bonne occasion de la vider avec satisfaction !

À force de vider une verre ici, un autre là, Guillaume commence à être d'humeur passablement gaillarde ; Jean n'avait rien perdu de sa lucidité d'esprit. À l'insu de nos deux copains, la table s'était desservie, la vaisselle et la coutellerie avaient repris leur place dans l'armoire.

Vers les huit heures, Jean fait part à Guillaume de ses appréhensions : « C'est bizarre ! moi, je ne me sens pas bien !

— J'ai cru, reprend Guillaume, m'apercevoir, tout à l'heure, de ton malaise. Tu ne parles pas, tu as l'air de te chercher. Aurais-tu peur de quelque chose ? Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

— Je ne sais trop ! C'est difficile à déterminer. Le château est tellement vaste que je me sens perdu, ici. Même deux amis comme nous peuvent y trouver le temps long.

— Très bien ! Je crois, dit Guillaume, que c'est la rançon de notre tranquillité. Nous ne recevons d'ordres que du roi, sans être dérangés par qui que ce soit ! C'est la paix même. Nous buvons et mangeons ce que nous souhaitons. La boisson a même changé deux fois depuis midi ! On ne peut jamais désirer meilleur régime ! »

La conversation se poursuit, mais soudain, Jean se lève de son siège et dit à Guillaume : « Ma décision est prise : je m'en vais ! Je ne puis pas coucher ici. J'étouffe ! Inutile d'entreprendre une nuit si incertaine. C'est décidé : je m'en vais !

— Écoute-moi un instant ! C'est à regret que je te vois partir, mais moi, j'aime autant rester ici. Nous n'avons plus, ni moi ni toi, un seul sou en poche. J'occupe enfin un poste de confiance, ici ; je suis bien nourri et bien traité, dans un château. Je ne puis te suivre, c'est certain !

— Eh bien ! je m'en vais, reprend Jean. Souhaitons de nous rencontrer quelque part dans la vie ! En attendant cet heureux jour, que la chance t'accompagne ! Quant à moi, je ne peux pas aller bien loin. La grande ville, je la connais. Je peux avoir la chance de me trouver un bon emploi dans les environs. Je me plais à croire que nous nous reverrons sûrement ! »

Jean se dirige vers la porte de sortie ; Guillaume la lui ouvre. Jean parti, Guillaume ferme de nouveau la porte à clé et reprend sa chaise. Il continue à fumer sa pipe. À neuf heures, il soupire : « Sacre de sacre ! Je n'ai plus une goutte à boire. Les deux bouteilles sont vides. Si, au moins, j'avais encore une gorgée à avaler ! Je regrette de ne m'en être pas gardé un peu ! »

Cette réflexion à peine énoncée, Guillaume se retourne et voit, sur la chaise de Jean, une belle bouteille de grand format. « Bonguienne ! dit-il ; à peine pense-t-on à quelque gâterie qu'on nous la procure tout de suite ! On a tout ce qu'on veut, ici ! »

Il se verse un verre et reprend sa pipe. À dix heures : « Ah ! dit-il, je commence à m'endormir ! J'ai abondamment bu et mangé ; j'aimerais trouver une chambre et un lit dans ce château ! »

En examinant les lieux de plus près, il aperçoit une porte ouverte donnant accès à une grande chambre peinte de blanc, un beau lit blanc au milieu. « Ah bien ! je vais être à mon aise pour dormir ! » Il entre dans la chambre et ne peut que dire : « Quelle merveilleuse propreté ! Cette pièce est encore plus propre que la cuisine ! Adieu les cérémonies du coucher ! Je vais au lit immédiatement ! »

Sans plus tarder, Guillaume se laisse choir sur le dos dans le lit, les chaussures aux pieds et vêtu de ses habits. Il s'endort à l'instant même, appesanti qu'il était par la fatigue. Il sommeille jusque vers quatre heures du matin. À ce moment, il ouvre les yeux et croit rêver. Il aperçoit un homme coiffé d'un grand bonnet rouge, sa femme à côté de lui. Dans ce même groupe, il en voit un autre portant un bonnet blanc, puis, de l'autre côté, un homme portant un bonnet bleu. Chacun tient un grand sabre à la main. En les voyant, Guillaume s'écrie : « Mon Dieu ! qu'est-ce qui m'apparaît là ? »

— Eh bien ! répond Bonnet-Rouge, tu as eu la chance de prononcer le nom de Dieu. Autrement, nous t'aurions débité en quatre quartiers ! Maintenant que tu as délivré le château, plus rien ne peut te déranger. Tous les biens qui se trouvent ici t'appartiennent. Viens, je vais faire la visite du château en ta compagnie ! » Il s'adresse ensuite aux autres : « Allez-vous-en ! »

Les autres personnages disparaissent subitement. Bonnet-Rouge et Guillaume, maintenant seuls, descendent dans la cave. Bonnet-Rouge ouvre une porte ; ils sont en présence d'une quantité de barriques dont la moitié contient de l'argent, et les autres, des vêtements. C'est que l'on dépouillait de leur argent et de leurs habits les gens qui s'introduisaient dans le château. « Tous ces biens t'appartiennent, répète Bonnet-Rouge. De l'autre côté de ce mur percé d'une porte, s'ouvre une salle remplie de barils contenant différentes sortes de boissons. Quand tu voudras prendre un bon coup, tu iras là et tu en auras tant que tu voudras. Maintenant, moi, je te quitte ; ma mission est terminée ! Tu ne nous reverras plus, et tu ne seras plus dérangé ! »

Bonnet-Rouge disparaît à son tour, et Guillaume regagne le premier étage. Il commence à réfléchir à sa visite de la cave : « Les barriques de boisson, je les ai vues, mais je n'ai goûté à rien ! » Il décide donc de prendre une bouteille pour aller puiser un échantillon de liqueur.

À la veille de reprendre le chemin de la cave, Guillaume voit une armoire et y trouve une chandelle. Il descend à la cave, la chandelle allumée à la main. Il débouche dans la salle des boissons et commence à goûter le contenu de telle barrique : il trouve la boisson excellente. Il goûte le contenu d'une autre : c'est encore meilleur ! Il s'arrête à un tonneau muni d'une chantepleur et fait couler la boisson dans sa bouteille.

La chandelle d'une main, la bouteille de l'autre, Guillaume perçoit tout à coup un souffle dirigé vers lui. Il lève la vue et voit mon Bonnet-Rouge assis sur un baril de boisson. « Comment ? s'écrie Guillaume ; tu m'as dit que tu t'en allais et que je ne te verrais plus ! Tu es déjà revenu, et, de plus, tu essaies d'éteindre ma chandelle ! Espèce de singe ! Es-tu fou ? Enfin, tiens-toi tranquille ! »

Pendant que Guillaume continue à remplir sa bouteille, Bonnet-Rouge recommence à souffler : « Comment ? s'écrie Guillaume ; je t'avais recommandé de ne plus menacer la flamme qui m'éclaire. Arrête-toi ou je vais te frapper ! » Bonnet-

Rouge souffle si fort que la chandelle s'éteint. Guillaume se disposait à lui administrer une taloche, mais l'espiègle Bonnet-Rouge est déjà disparu. « Ah ! mon vilain, s'écrie Guillaume. Si tu reviens, cette fois-là je ne te manquerai pas ! »

De guerre lasse, Guillaume remonte à la cuisine. Il y rencontre encore Bonnet-Rouge. « Que fais-tu de ta promesse ? lui répète Guillaume, de ta promesse de ne plus te montrer ici ? Tu es venu éteindre ma chandelle dans la cave, pendant que je transvidais de la boisson, et te voilà encore une fois sur mon chemin ! »

— Excuse-moi ! dit Bonnet-Rouge ; j'avais oublié quelque chose, et je suis venu le chercher. Maintenant, je m'en vais pour de bon, et tu ne me verras plus ! »

Bonnet-Rouge disparaît à l'instant. Guillaume est à bout de patience, mais, par ailleurs, il est heureux d'avoir libéré le château. Vers six heures, à la lumière du petit jour, Guillaume se lève et se dirige vers la fenêtre. Il tire le rideau et voit monter dans l'escalier un homme coiffé d'un bonnet rouge. « Est-ce encore Bonnet-Rouge qui revient ? Ah ! là, vraiment, il exagère ! »

Guillaume s'approche de la porte et tend l'oreille au bruit de l'extérieur. Son homme rendu sur la galerie du château, Guillaume ouvre subitement la porte et dit au visiteur : « Encore ici, Bonnet-Rouge ? » Sans hésiter, il lui assène un vigoureux coup de poing en plein front. Le visiteur matinal dégringole du haut en bas de la galerie et culbute sous l'escalier à une vitesse inquiétante. « Je finirai bien par m'en débarrasser ! hurle Guillaume. Il y a une limite à se faire déranger de la sorte ! » Il referme la porte du château et reprend son siège.

Quant au roi, quand quelqu'un acceptait de coucher dans l'ancien château, il envoyait, le lendemain matin vers six heures, un esclave noir coiffé d'un bonnet rouge. Le rôle de l'esclave consistait à écouter aux portes du château pour vérifier si un bruit quelconque révélait la présence d'une personne. C'est donc l'esclave noir que Guillaume-Sans-Peur avait frappé, le prenant pour Bonnet-Rouge. Il l'avait cogné tellement fort qu'il l'avait tué sans le vouloir.

Le roi, intrigué par la lenteur de l'esclave à lui donner des nouvelles, sort de chez lui et se dirige vers l'ancien château. Au bout de quelques pas, il aperçoit l'esclave tout ensanglanté, une longue coupure à la tête : « Ah ! Ciel ! se dit le roi ; encore un malheur ici ! »

Guillaume aux aguets dans la fenêtre, avait vu venir le roi. Il ouvre la porte et s'avance sur la galerie. Le roi lui dit : « Bonjour, Guillaume ! »

— Bonjour, Sire le roi !

— Voyons ! continue le roi, tout s'est bien passé au château, la nuit dernière ?

— Oui, Sire le roi !

— Mais regarde donc le cadavre de mon. . .

— Ah ! oui ; c'est lui qui, avec sa bande, faisait la loi dans le château ! Il est parti, ce matin vers quatre heures, et a osé revenir à six heures. En constatant qu'il

ne tenait pas sa promesse de ne plus revenir, je me suis fâché, et je l'ai frappé solidairement. Il est allé s'assommer au pied de l'escalier ! »

Le roi explique donc à Guillaume que ce noir était son esclave : « Tous les matins, je l'envoyais au vieux château avec mission de vérifier la présence d'humains. Comme il tardait à revenir, ce matin, je suis venu moi-même en quête de renseignements.

— J'ai agi sans réfléchir. Moi, je ne savais pas que c'était votre serviteur. J'étais certain que c'était Bonnet-Rouge encore une fois de retour. Mon intention était bonne, Sire le roi !

— Quoi qu'il en soit, n'en parlons plus ! Tu as tué mon esclave involontairement ; tu as délivré le château, et j'en suis tout à fait heureux. Maintenant, pour éviter les commérages, ramasse le cadavre le plus tôt possible et va l'enterrer sous le château à l'insu de tout citoyen ! »

Guillaume-Sans-Peur descend dans la cave, y trouve des pelles et d'autres outils entassés par les anciens résidents, depuis les débuts du château. Il creuse donc une fosse et y dépose le cadavre de l'esclave. Le silence a toujours gardé le secret de cet événement.

Guillaume-Sans-Peur revient au château et raconte au roi tout ce qu'il a vu, mangé et bu dans le bâtiment mystérieux. « Écoute, lui dit le roi ; j'ai promis ma princesse en mariage et ma couronne à celui qui me renseignerait sur les événements du vieux château. Vous étiez deux, il est vrai, mais l'autre t'a quitté. Tu es resté seul au château, c'est donc toi qui vas épouser ma princesse !

— Sire, j'épouserais bien votre fille, mais j'ai promis de me marier seulement quand j'aurai eu peur. Autrement, je ne me marierai jamais !

— Étant donné cette condition, tu es bien certain de demeurer célibataire toute ta vie ! Tu as quarante-cinq ou quarante-six ans ; tu as atteint l'âge du célibataire, toujours dans l'espoir de la peur. Tu es à peu près certain de ne jamais te marier !

— Eh bien ! Sire le roi, ce n'est pas un simple caprice, c'est un serment que j'ai fait, et il me faut l'observer.

— Avant de reprendre la route, dit le roi, passe donc une quinzaine de jours avec nous pour te divertir et te promener. Je vais te donner de l'argent, et, lors de ton départ définitif, je te donnerai une autre somme qui te garantira contre la misère, j'en suis sûr ! »

Guillaume se promène donc en ville pendant quinze jours, à droite et à gauche. Il fait grasse vie, ses poches remplies de l'argent du roi.

La dernière journée de la quinzaine, la princesse dit au roi, son père : « C'est bien malheureux de voir partir Guillaume, surtout lorsque je reconnais en lui un si bon mari ! Il paraît bien. Habillé élégamment comme il l'est actuellement, il a réellement bonne mine. Il a aussi une intelligence remarquable. Son acte de bra-

vourez, en délivrant le château, l'a fait monter dans votre estime et dans la mienne. Vraiment, papa, je ne le haïrais pas du tout !

— Mais il est inutile de te désoler à ce sujet, répond le roi. Il se mariera seulement quand la peur l'aura fait trembler. Si tu pouvais lui faire peur ! Ce n'est pas facile, je l'avoue.

— Tiens, tiens ! continue la princesse ; je pense à un plan. Dans la cave du château, j'ai vu des quantités de souricières. Je n'ai qu'à capturer une souris vivante ; je la placerai à l'intérieur d'un beau pâté, une fois le pâté refroidi. Je le lui présenterai au cours d'un repas préparé en son honneur. Demain midi, nous pourrions inviter deux ou trois cents convives à un festin intime. Quand viendra le temps du dessert, je lui apprendrai que j'ai préparé un pâté spécialement pour lui. Il va en détacher une petite portion, et c'est à ce moment précis que la petite souris va jaillir du pâté et lui sauter dans la figure. Il va avoir peur, encore plus peur que lors de son exploit dans l'ancien château. Je crois que c'est l'unique façon d'attraper notre homme.

— Oui, dit le roi ; c'est un plan très simple et qui peut donner de bons résultats ! »

Le lendemain matin, on prépare la fête. Le roi, avant d'aller faire sa promenade en ville, dit à Guillaume : « À midi, je vais t'offrir un banquet intime auquel deux ou trois cents personnes seront invitées dans une salle spéciale du château. C'est pour souligner ton départ, puisque tu veux nous quitter demain.

— J'aurais mauvaise grâce à refuser cet honneur, Sire le roi, puisque vous désirez absolument me fêter.

— Aujourd'hui, va te promener dans les environs, et tu reviendras à l'heure de ton choix, mais il faudrait que tu sois de retour pour onze heures. Le banquet sera servi à partir de midi.

— Sire le roi, je reviendrai à temps ! »

À l'heure convenue, tous les invités, dont Guillaume, sont arrivés. On assigne une place à chaque invité autour des tables. Guillaume s'assoit entre le roi et la princesse. Celle-ci avait informé tous les invités — sauf Guillaume — de ce qui allait se passer. L'heure du dessert arrivée, la princesse dit à Guillaume : « Maintenant, comme dessert, je vais vous apporter un petit pâté que j'ai cuit expressément pour vous ! »

La princesse va chercher le fameux pâté, et le dépose sur la table devant le héros de la fête. Quant vient le temps d'entamer le pâté, Guillaume prend un couteau et une fourchette, coupe une petite portion de la pâtisserie. Au moment où il soulève ce segment, la souris, bien en vie à l'intérieur du pâté, sort, comme un éclair, et bondit dans la figure de Guillaume. Celui-ci sursaute au point d'en tomber à la renverse en bas de son fauteuil. Sa figure était pâle comme de la chaux. À

vrai dire, il avait failli mourir de peur ! Le roi de s'écrier : « Dis donc, Guillaume ; tu as eu peur pour de bon, je crois ?

— Ah ! ah ! j'ai passé à un cheveu de la mort ! Je n'ai jamais connu une telle peur dans ma vie. Vous voyez quelle surprise m'a causé cette aventure.

— Alors, reprend le roi, tu vas être obligé de te marier !

— Plus rien ne s'oppose à ce projet, puisque maintenant mon serment est annulé. Je vais donc pouvoir me marier !

— Sur un ton solennel, le roi déclare : Puisque nous sommes au festin, nous allons continuer à fêter les noces pendant deux ou trois jours. À la suite de ces célébrations, Guillaume, tu seras marié à ma princesse, tu seras le maître du royaume, et tu porteras ma couronne !»

J'ai été invité à la noce, et à force de danser, surtout la dernière journée, mes deux souliers en étaient complètement percés. Au bout de la troisième journée, le mariage a eu lieu. Guillaume-Sans-Peur fut couronné roi. Il ne savait trop comment se placer la tête pour pouvoir porter sa couronne. . .

Un an se passe. Guillaume était un bon roi. Aidé de son beau-père, il apprenait peu à peu à diriger le royaume. Le nouveau roi régnait depuis plus d'un an quand il devint père d'un joli petit prince. Ah ! le père, la mère, le vieux roi et la vieille reine tombaient en pâmoison à la vue de cet enfant !

Le petit prince, au bout de deux ans, commençait à manifester son intelligence. Avec le roi, son père, il se promenait dans le jardin derrière le château. Tous les jours, on voyait le petit prince et le roi se promener ensemble dans le jardin.

Un jour, vers deux heures de l'après-midi, le roi et son fils étaient assis ensemble sur un grand banc sous les arbres. Guillaume entend des pas. Il tourne la tête et n'en croit pas ses yeux : il aperçoit son ancien ami, Jean, qui l'avait quitté dans le château hanté ! « Bonjour, Jean ! lui crie Guillaume.

— Bonjour, Guillaume !

— Dis-moi donc d'où tu viens, à cette heure du jour ?

— D'où je viens ? enchaîne Jean. J'ai travaillé un an dans la ville près d'ici, et j'ai passé une autre année dans la ville voisine. Au cours d'un voyage d'affaires dans la région, j'ai appris ce qui s'est passé. Quand j'ai su que tu étais marié, je me suis dit : « Avant de partir, je serais heureux de revoir mon cher Guillaume ! » C'est pour cette raison que tu me rencontres dans ce jardin. On m'a informé qu'à cette heure-ci, tu allais dans le jardin, l'après-midi, jouir du grand air !

— Eh bien ! de dire Guillaume, tu me fais énormément plaisir !

— Dis donc, Guillaume ; c'est à toi ce petit prince-là ?

— Oui, c'est mon enfant !

— Tu ne me paierais pas pour le croire : il te ressemble tellement ! Tu n'as que ce seul enfant ?

— Oui, jusqu'à présent ! » répond Guillaume en souriant.

Et la conversation continue. Soudain, Jean dit à Guillaume : « Te rappelles-tu le pacte que nous avons fait sous serment ? Le plus riche de nous deux devait donner la moitié de sa fortune à l'autre.

— Certainement que je me rappelle cette entente !

— Eh bien ! moi, continue Jean, je suis toujours pauvre, et toi, tu es riche. Alors, il va falloir que tu me donnes la moitié de ton avoir.

— Mes biens, ma fortune ! Tu comprends bien que c'est difficile à évaluer, mais je suis prêt à les partager.

— Cette fortune, dont je veux te parler, mon cher, c'est ton petit garçon, ton petit prince !

— Quoi ? Que dis-tu là ? La moitié de mon petit prince ?

— Eh oui ! Tu as hérité d'une fortune toute faite, on le sait. Mais ta plus grosse fortune, à toi, c'est ton fils ! Il faut que tu m'en donnes la moitié !

— Voyons ! Tu sais bien, réplique Guillaume, que c'est contre tout bon sens ! Tu me demandes l'impossible ! Si tu me demandais la moitié de mon royaume, il y aurait moyen de répondre à ta demande. Mais la moitié de mon fils ! Je ne puis accepter de tuer mon enfant, de le séparer en deux parties... Qu'est-ce que ce partage nous donnerait à tous deux ? Tu vois bien que c'est un projet impossible !

— Impossible, impossible ! Mille fois impossible, en effet ! Je parlais pour blaguer. Tu sais bien que je ne puis trancher ton enfant en deux ! Même si je l'exigeais, tu ne le ferais pas. C'est impensable ! Cependant, te rappelles-tu ton associé qui t'a suivi au château... le défunt que tu as fait ensevelir en passant dans une paroisse, après avoir quitté ton foyer ?

— Oui ; certainement !

— Eh bien ! ce mort maltraité pour dettes, ce mort que tu as réhabilité et enterré avec honneur, c'est moi ! Tu m'as sauvé, tu as sauvé mon âme ! Aujourd'hui, le bon Dieu a permis que je vienne te visiter. C'est moi qui t'ai donné la chance d'entrer dans le château mystérieux. Je t'ai rendu le service de te trouver une épouse et de devenir roi. Alors que tu m'as grandement secouru, je suis venu te récompenser du bien que tu m'as fait !

Maintenant, je te souhaite bonne chance et ce pour toute ta vie ! Moi, je reprends ma route et je m'en retourne chez moi. Bonjour ! »

GUILLAUME-SANS-PEUR
(ou le mort reconnaissant)

Récit traditionnel raconté le 2 juillet 1961, par Alfred Simard (64 ans) de Petite-Rivière Saint-François, comté de Charlevoix, Québec ; M. Simard a appris ce conte vers 1920. L'enregistrement a été fait par Laurent Lavoie de Montréal, puis transplanté dans notre collection.

Enregistrement no 1538. Contes-types 326 I, 506 I a, b (Jean-sans-gêne), 326 II e (château hanté), III (eau froide), 506 V.

Un' fois, i' y ava' in vieux garçon ; i' éta' âgé à pe' près d' quarant'-cinq ans. I' ava' enn' p'tit terre¹, i' travailla' in peu su' 'a terre. A in moment denné, i' s'ést tanné² d' travailler su' 'a terre ; i' voul'a't p'us travailler là-d'ssus, i' di' en lui-minme : « J' t-aussi b'en d' prend'e l' 'tit peu d'argent qu' j'ai, d' vend' ma terre, p'is partir, p'i' asseyer [essayer] d' voyager, i' dit, voèr du monde ! »

Te'jou's qu'i' s' décid' de vend' sa terre. I' vend sa terre, p'i' ensuite, le p'tit peu d'argent qu'i' ava't, b'en, i' s' forme in montant d'au-d'ssus d' t'oâs [trois] mill' piasses. Dans c' temps-lâ, c'ta't déjà beau au-d'ssus d' t'oâs mill' piasses !

Te'jours qu'i' r'pâr' à marcher. I' sort... i' a sorti d' la paroèsse, p'is, ensuite, i' travars' d'un' paroèsse à l'aut'e ; i' march' pendant plusieurs jours de minme, mé', de jour en jour, son argent diminue' in p'tit peu tranquil'ment, comm' de raison. À forç' de payer dés r'pâs dans par-ci par-lâ, p'is lâ iou' c' qu'i' coucha't...

À in moment denné, i' s'adonne à coucher dan enn' paroèsse assez grande, lâ ; i' y ava' in hôtel qu' éta't tout près d' l'église. Ça fa't qu'i' s' loue enn' chamb' à l'hôtel, p'is... pour coucher, p'is, ensuite, i' pren in bon souper lâ, p'is l' lend'main, i' p'âss' sa journée lâ.

L' sourlend'main matin, apras qu'i' ést l'vé, i' sort pour s'assoèr su' 'a gal'rie, lâ, à l'hôtel, lâ ; p'is, ensuite, lâ, en rentrant par la port' d' l'église — c'éta't tout proch' d' l'église — i' voit sortir in homme. I' sort d' l'église a'ec un' canne à 'a main, avec in gros chapeau d' castor³ de minme, lâ, p'i' assez b'en habillé ; i' tra-

1. Terre : Ferme.

2. Tanner : Fatiguer, se rendre à bout de patience, se décourager.

3. Castor (Chapeau de) : Haut-de-forme.

vars' le ch'min, p'i' i' s'en vâ l'aut' côté, lâ, du ch'min, lâ. I' y ava' enn' clôtüre. I' s'avanc' d' l'aut' côté d' la clôtüre, p'i' avec sa. . . i' élong' sa cann' par l'aut' côté, p'is, lâ, il l' voét : i' fa't t'oâs quat' fois comm' çâ avec sa canne, à piquer la terre. I' r'tourn' de bord, p'i' i' rent' dan église.

Quand qu'i' â rentré dan église, i' trouv' çâ in peu curguieux [curieux], mé'. . . i' en voét sortir encore in aut' qui sort. I' fa't la minm' chos' du promier : sor' avec la minme habit, minm' chapeau, la minm' canne, s'en vâ l'aut' côté d' la clôtüre, piqu' sa canne encor' cinq six fois comm' çâ dans la terre, lâ ; i' r'tourn' de bord. I' en sort dix comm' çâ, chacun leu' tour, un apras l'aut'e. I' éta't b'en surpris d' voèr enn' chos' semblab'e. I' di' en lui-minme : « J'ai jama's vu ni entendu parler d' çâ. . . J'ai jama's vu enn' chos' de minme ! En tout's lés câs, i' dit, si i' en sor' encore un, i' dit, j' m'en vâs partir, p'is, apras çâ, i' dit, j' m'en vâs te'jou' aller gu'i parler pou' 'oèr pourquoi c' qu'i's font çâ. »

To'hours qu'i' en voit sortir encore in aut'e. Lâ, i' pârt p'i' i' s'en vâ. I' voi' encor' qu'i' fa't la minm' chose : s'en vâ piquer la canne. Durant c' qu'i' s'en alla't, il l' voét travailler, i' s'en alla't, i' examiné l'ouvrage ; quand qu'i' vient pour approcher cont' [contre] lui, i' dit : « Mon cher mecieu', i' dit, vous allez m'excuser, si vous voulez, i' dit, j'aura's que'qu' chose à vous d'mander. I' dit, j' t-in peu surpris, j' t-in étranger, comm' de raison, p'is, i' dit, moé, j'ai couché à l'hôtel, lâ, ça fa't deux soèrs, p'is, i' dit, j'ai r'marqué, à matin, assis su' 'a gal'rie, j' vous voya's sortir chaquin vot' tour, vous éta' habillés pareil, p'i' ensuite enn' canne à la main, p'is vous alliez piquer la cann' l'aut' côté d' la clôtüre, p'is vous vous en r'tournez. B'en, i' dit, j' me d'mand' pourquoi avez-vous fait çâ ?

— Ah ! i' dit, mon cher mossieu', i' dit, j' voés b'en, i' dit, qu' vous êt' in étranger, ici dans la paroèsse. B'en, c'est enn' coutum' qu'i' y â écite, c'st enn' loè [loi] qu'o' â écrit comm' çâ. I' dit, quand i' mor' [meurt] enn' personne icitte, in homm' surtout, lâ, p'is, i' dit, si i' mor' o' b'en qu'i' meur' avec dés dettes, i' dit, qu'i' ést pâ' 'apab' d' és payer, b'en, i' dit, lâ, i' dit, i' a auquin sarvice, i' a pâ' eu d' sarvice, p'is, i' dit, lâ, b'en, i' ést l'aut' côté d' la clôtüre, lâ, p'i' i' dit, on gu'i fa' enn' fôsse, p'i' i' a juss' à pe' près dix pouç's de terr' par en-d'ssus, p'i' i' dit, lâ, lés ceuz' qui vienn't piquer la canne — i' y en â encore in qu' ést pâs sorti, i' dit, on ést treize à qui i' d'va't — i' dit, on s'en vient, p'is, i' dit, on l' pique avec not' cann' comm' çâ. On peut fér' çâ pendant quinz' jours, t'oâs s'maines, chaquin not' tour.

— Mé, i' dit, c'est pâs mal curguieux, çâ. I' dit, comment. . . pour que. . . i' dit, ça. . . i' y a'ra't-i' moyen, asteur, lâ, d' gu'i fair' chanter son sarvice ? In homm' qui paiera't pour lui, lâ ; chanter l' sarvice, p'i' ensuit' le faire enterrer, i' dit, ça s'ra't-i' faisab'e ?

— I' dit, oui, çartain'ment ! I' dit que'qu'in qui s'ra' assez généreux pour çâ, qu' a'ra't l'argent pou' payer p'is l' fére enterrer, p'is, ensuite, i' dit, gu'i fér' chanté in sarvice. Si i' gu'i paiera't sa dette, i' dit, i' s'ra't clair [clear] !

4. *Contre* : Près, à côté.

5. *Clear* (angl.) : Acquitté, quitte, libéré, reconnu innocent.

— B'en, i' dit, oui ; si vous voulez, consultez-vou' ensemb'e, p'is, i' dit, j' su's prê' à fair' çâ ! »

Quand i' voét çâ, i' pârt, p'i' i' rent', s'en vâ dir' çâ à sés assaciés, lâ, p'i' i's sortent, p'i' i's s' mette' apras çâ, avec lui. B'en, i' a dit, v'né' avè' n'us aut's, on vâ allé' au presbytère 'oèr mecieu' l' Curé, p'is, i' dit, on vâ arranger çâ vite ; c'est tout lui qu' a çâ en main. »

I's partent, p'is s'en von au presbytère, p'i' ensuite, lâ, b'en, i's disent, apras çâ : « Mecieu' l' Curé, i' y â c' mecieu-lâ, lâ, i' dit, qui ést v'nu, p'i' i' ést prêt, i' dit, à fair' chanter l' sarvice, p'is l' faire enterrer, enfin tout' !

— Fa't que l' curé dit. . . mecieu' l' Curé dit, ah ! b'en, puisque vous voulez çâ, c'est b'en correck !

— I' dit, comment [combien] ça peut coûter çâ, i' dit, l' sarvice, p'is, i' dit. . .

— J' vâs vous dir' çâ, i' dit, ça s'ra pâs b'en long ! »

Fa't qu'i' prend son liv'e, p'i' i' s' ma' à r'garder çâ dans son liv'e, lâ. . . I' dit : « Ça coût'ra't, i' dit, deux mill' cinq cents piasses, i' dit, l' sarvice, p'i' ensuite, i' dit, tout' c' qu'i' ést d' sés dettes, p'i' i' dit, enfin tout' ! »

Quand i' voét çâ, b'en, i' dit : « C'est correck ! » Quand i' voét çâ, i' prend d' l'argent, p'i' i' peille [paie] l' sarvice, p'i' ensuite i' peill' sés dett's tout's clair [clear] à tout's lés gens's qu' éta'ent lâ. P'is, apras çâ, i' part p'i' ensuite i' s'en vâ.

Apras qu'i' ést parti : « Ah ! b'en, i' dit, i' ress' pâs grant' argent, mé' en tout's lés câs, i' dit, j'ai te'jours fait enterrer c't homm'-là, j'ai te'jours payé c' qu'i' d'va't ; i' dit, c'est to'jour' enn' bonn' chos' que j'ai faite ! » I' r'gard' dans sés poches, i' resta' à pe' près pâs d'argent dans sés poches. Te'jours qu'i' s' met. . . i' continue à marcher.

Quand i' a marché d' minm' pendan in certain temps, encor' pendant plusieurs jours, i' s'adonne, à un bon matin, en marchant comm' çâ dans l' chemin, i' arrive au pied d'enn' grand [grande] côte. I' ava' enn' soèff' épouvantab'e ; te'jours qu'i' marche encore in p'tit peu en montant la côte, lâ. Lâ, i' frappe⁶ enn' sourç' dans l' côté du ch'min. « Ah ! b'en, i' dit, lâ, i' dit, j' m'en vâs te'jours me r'posé' in p'tit peu, p'is, i' dit, prend'e enn' bonn' gorgée d'eau ! » I' s'avance in p'tit peu à côté du ch'min, i' s'en vâ cont' la r'source, lâ, et p'is lâ, i' pren enn' bonn' gorgée d'eau, pâsse in peu d'eau frett' su' 'a fegure, p'i' ensuit' lés mains, la minm' chose ; p'is ça gu'i' f'sa't du bien !

Pâs longtem [longtemps] apras qu'i' ést assis lâ, i' attend [entend] marcher. I' s' lèv' p'i' i' s'en vâ in p'tit peu l' long du ch'min, i' voét v'nir in homm' qui s'en v'na't p'is qui éta' habillé avec un habit verte. Quand i' vient pour approché' à lui, i' dit : « Bonjour, mecieu' !

6. *Frapper* : Découvrir, arriver à, rejoindre.

— L'aut' — l'étranger — dit, bonjour, mecieu' ! Ah ! b'en, i' dit, j' su's b'en content, i' dit, j'éta's t'ut seul, p'is lâ, i' dit, d' voèr in homme, i' dit, c'est plaisant, ça nous fa't parler, i' dit, ça nous fa't pâsser mieux l' temps, p'i' i' dit, j'ai b'en soèff' aussi !

— B'en, i' dit, si vous avez soèff, i' dit, v'nez ! I' dit, j' viens d' trouver d' l'eau, lâ ! I' dit, vous allez pou'èr boère à vot'e aise, si vous voulez ! »

Te'jours, i' s'en vient lâ, p'i' i' pren enn' bonn' gorgée d'eau, lui aussi. I' boét comme i' faut ; ensuite, lâ, i's s' mette' à parler tous les deux. Tout en parlant comm' câ, le vieux garçon, lui, i' s'app'la't Guillaume... son nom, p'is pour... i' ava' ajouté in aut' nom, i's l'app'la'ent Guillaum'-Sans-Pêur, par la raison qu'i' éta't... qu'i' ava' pêur de r'guien.

Ça fa't qu'i' di' à l'aut', i' dit : « Comment c' que tu t'appelles, toé ?

— B'en, i' dit, moé, i' dit, j' m'appell' Jean.

B'en, i' dit, ça vâ êt' b'en, i' dit, on sé' [sait] not' nom. Comm' câ, b'en, i' dit, quand on s' parle, i' dit, moé, j' peux dir' Guillaum'-Sans-Pêur, p'i' i' dit, vous, quand vous m' parl'ez, vous pourra't dir' Jean ! »

Te'jou's, quand i' ont parlé enn' secouss'⁷ comm' câ, i's part'nt tou' 'és deux. Tout en marchant comm' câ — i' éta't rendu su' l' soèr — te'jours que... i' dit, Guillaum' di' à Jean, i' dit : « Quand on s' parl'râ, lâ... quand on s' parl'râ, i' dit, tu dis Guillaum'-Sans-Gêne, p'is moé, i' dit, j' dirai Jean-Sans-Gêne ! I' dit, ô' ést deux amis comm' d' raison, comm' dés gens qui veul'nt to'jours resté' ensemb' !

— B'en, Jean dit, c'est correck ! »

Tout en marchant comm' câ, Jean di' à Guillaume, i' dit : « Écout' don ! I' dit, si tu voula's, lâ, on s'associera't tou' 'és deux pour assez longtemps ; i' dit, puisque tu 'oéyag's comm' câ... Voyager, ça prend d' l'argent. Tu vâs v'nir, i' dit... je l' sé's pâs si tu en âs b'en, mé', i' dit, ça vâ v'nir que tu en a'râs p'us. I' dit, moé, comm' c'est lâ, i' dit, j' me charche enn' plass' [place] pour tr... pour gâgner, pour travailler. P'is quand on a'râ marché tout' la nuit, lâ, p'is pâs plus târd que d'main soèr en tout's lés câs, en s'en allant, sans fér' d'expres, i' dit, marcher d'in pâs, pâs trop vite, lâ, p'i' i' dit, on vâ frappé' enn' ville. I' dit, dans c'tte vill'-là, moé, i' dit, j' conna's câ ; i' y â d' l'ouvrage, lâ. I' dit, on peut s' placer dans dés plass's [places] qu' ont du bon sens.

— Fa't qu' Guillaum' dit : C'est b'en correck ! Moé aussi, i' dit, ça fa't mon affère aussi !

I' dit, 'tant demeuré su' enn' terre, i' dit, comme j' te disa's, lâ, p'is lâ, i' dit, frappé' enn' ville, travaillé' in peu dan 'a ville, ça fra't chang'ment, i' dit, j'eum'ra's... j'aguira's [je haïrais] pâs câ.

— B'en, i' dit, c'est correck !

7. *Secousse* : Laps de temps, espace de temps.

— I' dit, quiens ! si tu veu' êt' comm' moé, lâ, tant qu'à s'amancher pour travaillé' ensemb'e, i' dit, on vâ faire un marché. On vâ fére in sarment entre no's deux, lâ, qu' celui-lâ — supposition, i' dit, qu'on travaill'ra't tous lés deux — p'is toé, i' dit, qu' t'a'ra's, qu' tu frapp'ra' enn' meilleur' place ou moé qu' j'a'ra' enn' plaç' meilleur' que la tienne, lâ, ou c'ui-lâ... si i' arriva' in jour qu'i' y en â in qui viendra't riche, i' pâss'ra't, i' dit, la mo'tié [moitié] d' sa fortune à l'aut'e...

— Ah ! b'en, Jean dit, ça a b'en du bon sens ! »

C' fa't qu' c'est Guillaum' qu' ava't décidé c' fait-lâ. « I' dit, ça a b'en du bon sens !

— B'en, Guillaum' dit, dans c' câs-lâ, i' dit, on vâ s' donner la main... la main tous lés deux, p'is, i' dit, on vâ s' fére in sarment comm' de quoé c'ui-lâ qui viendra rich' pâss'râ la mo'tié d' sa fortune à l'aut', si, in jour, ça viendra't comm' câ. »

To'hour's qu'i's font le... pâss'nt le sarment tous lés deux, p'i' i's parte' à marcher. Quant' c'est rendu au lend'main soèr, i' y ava't... i's découv'rnt la ville et p'i' i's rent'nt dans la ville. Quand i' ont marché in p'tit peu dans la ville, lâ, i's s'adonne' à pâssé' en faç' d'in hôtel ; lâ, i's rent'nt tous lés deux, p'i' i's câlle' [to call] in bon souper, p'i' i's s' trouve' enn' chamb' pou' la nuit, pour deux t'oâs jours.

Te'hou's, i's pâss'nt deux t'oâs jours lâ. C'est Guillaum' qui paya't : i' ava' encor' que'qu's piass's qu'i' gu'i' ava't resté. Ça fa't qu' c'est lui qui paya't, p'i' ensuite, Jean ava't pâs d'argent su' lui. La t'oâsièm' journée, i's s' mette' à parlé' avecque l' maît' d'hôtel, 'oèr si i' connaissa't pâs que'qu'in, i' dit, dan 'a vill' qui pourra't gu'i trouvé' enn' plaç' pour travailler. « Mé', i' dit, lâ, b'en, i' dit, i' y a'ra't... vous a'riez enn' bell' place, v's êt's deux hommes, v's avez d' l'air d' deux amis, v's avez d' l'air d' deux bons hommes, i' y a'rait chu le roè, éci. In beau château actuell'ment ; l'ancien château, lâ, ça fa't deux ans qu'i' habit'nt p'us dans c' château-lâ : i' ont 'té obligés d' l'abandonner par la raison qu'i' attenda'ent [entendaient] du bruit en d'dans. I's sont v'nus qu'i's voula'ent p'us rester, i' ont 'té obligés d' sortir. I' dit, i' s'est bâti in aut' château ; p'is depuis c' temps-lâ, depuis deux ans, lâ, le roè a fait un sarment que c'ui-lâ qui gu'ira't dans l' château, qui c' qui s' pâsse, p'is si i' éta't capab' de 'oèr que'qu'in qu' habit' dans l' château, si, in jour, i' éta't capab' d' gu'i' dir' câ p'is d' délivrer l' château, a'ra't sa princesse en mariage, p'is sa couronne. I' dit, i's vont... i' peut lés payer dés salaire' épouvantab's. P'is, i' dit, i' y en â beaucoup d' mond' qui gu'y ont 'té, seul'ment qu'i' sava't jama' 'és nouvelles, p'i' i' sava't jama's r'guien. Ça fa't, qu'i' gu'i' dit, ceuz' qui rentent, minm' de câ, n'en sortent pâs. Ça fa't qu' c'est encore un' preuv' de pluss' comm' de quoé qu'i' pouva't pâs sa'oèr eur'guien.

— B'en, Guillaum' di' à Jean, 'cout' don, i' dit, ça s'ra' enn' bell' plass' [place] pour nous aut's ! Sé-tu b'en, câ ? On l' sa'ra't lâ, su' le roi. On n'a'ra't pâs pêur de

8. Call [to] (angl.) : Commander.

pâ' êt' payé, i' dit, on vâ êt' b'en nourri, on vâ êt' b'en logé, p'i' on s'râ à notre aise.

— Ah ! b'en, i' dit, Jean dit, t'âs b'en raison ! »

I' di' au maît' d'hôtel, i' dit : « Quel temps qu'on peut voèr le roi ?

— Quand vous voudrez ! Si vous voulez, i' dit, d'main matin, j' partirai p'is j' gu'irai vous r'conduire lâ, i' dit, au château, p'i' i' dit, lâ, vous vous engag'rez tou' 'és deux, si vous voulez, p'is le roi vous expliqu'ra c' qu'i' faut fére, enfin tout'.

— I' a dit, c'est correck ! »

Le lend'main matin, i's parte' avec. . . le maît' d'hôtel pâ'r' avec 'és aut's, i' s'en vâ lés conduire au château, et p'is lâ, i's vont. . . i's s'en vont. . . i' y â in valet qui vâ lés présenté' au roè. Et p'is le roè s' ma' à parlé' a'ec 'és aut's, lâ, i' d'mand' leu' nom, enfin tout' . . . Guillaum'-Sans-Pêur dit : « Moé, j' m'appell' Guillaum'-Sans-Pêur ! » P'is l'aut' : « J' m'appell' Jean. I' dit, on est deux amis, on ést ensemb'e, p'i' i' dit, on veut pâs s' laisser, p'i' on voudra't s' charché' in emploi pour travaillé' ensemb'e, autant qu' possib'e. . . »

B'en, c' fa't qu' le roè leu's expliqu' tout ça, lâ. I' ava' in château à fair' délivrer. . . P'i' ensuite, tous ceuz' qui rentra'ent dans l' château en sorta'ent p'us. « Si vous êt's capab's trouvé' 'a nouvelle. . . depuis deux t'oâs ans c'éta't comm' çâ ! » I' ava't 'té ôbligé de s' bâtir in château en neu' ensuit' pour çâ. I' dit : « Celui-lâ qui s'râ capab' de rentrer p'is m' donner dés nouvelle' en savant comment ça s' pâsse, i' dit, j'ai fait in sarment de roè qu'i' a'ra't ma princesse en mariage, p'is minn' ma couronne. Mé, i' dit, vous êt's deux, i' dit, dans l' temps, b'en, i' dit, on jug'ra comment c' que faudrà agir dans c' temps-lâ. » To'hou' i's décident ; i' ont dit : « C'est correck ! i' ont dit, Sir' mon roè, vous allez nous donner t'oâs jours pou' visiter la ville, pou' se prom'ner, p'is la quatrièm' journée au matin, b'en, on s'râ prê' à rentré' au château !

— Le roi dit, c'est correck ! »

I's sont t'oâs jour' à s' prom'ner dans la ville. Le roè ava' in beau cârross' pou' lés conduire, in bon cocher. I's font çâ pendant t'oâs jours. La t'oâsièm' journée, au soèr, bon ! b'en, le roè dit : « Asteur, d'main matin, i' dit, lâ, ça vâ êt' vot' ou-vrag' qui vâ commencer ! »

Ça fa't qu' six heures, l' lend'main matin, i' éta'ent l'vés, i's sort'nt dans leu' salle à dîner, lâ, et p'i' i's preenne' à déjeuner, p'i' apras qu'i' ont féni, le roi pâ'r' avec eux aut's p'i' i' s'en vâ lés r'conduire au château.

L' château, i' ava't juss' ennn' grand' travarsée, lâ, p'i' i' y ava' in grand escal-guier [escalier] pour monté' à la première étage ; parç' qu'en d'ssous, c'ta' enn' cave, ça ava' enn' vingtain' de pieds d' hauteur. I's mont'nt l'escalguier ; quand qu'i's sont rendu' à la porte, le roè pren enn' clé, p'i' i' denn' la clé à Guillaum'-

Sans-Pêur. « B'en, i' dit, asteur, débârr⁹ la porte, p'i' i' dit, entrez, p'i' i' dit, moé, j' vâs m'en r'tourner. I' dit, j' vâs v'nir. . . j' viens tou' 'és matins, par 'emp' [exemple], j' vien écouter, voèr si j'attends [j'entends] du. . . si j'attends que'qu'in qui habite encor' dans l' château ! »

Te'hou's qu'i's rent'nt tou' 'és deux. Le roè r'tourn' de bord p'is s'en vâ au château. P'i' apras qu'i's sont rentrés, i's rouv'nt la premiér' porte, p'i' i' y ava' in p'tit corridor, lâ ; rouv'nt la deuxièm' port' p'i' i's rentre' en d'dans. Enn' grand cuisine. I' y ava't juss' un' tab' dans l' milgieu [milieu] d' la cuisine, p'i' i' y ava' in poêl' dans l' bout d' la cuisine, lâ, enne espèç' de gross' chuinée [cheminée] au-d'ssus du poêle. Te'jou's qu'i' ava'ent chequin un' chaise. I's s'assi'nt [assoient] lâ tou' 'és deux, p'i' ensuite i's commence' à parler, à jâser tou' 'és deux. Guillaum' di' à Jean : « O' attend pâs grand bruit. Ça paraît pâs b'en comm' c'est lâ.

— I' dit, d'apras c' que le roè dit, Jean dit, ça a b'en l'air, i' dit, qu' c'éta't plutôt la nuit qu'i' attend'nt [entendent] çâ ! »

P'i' i's pâss'nt l'avant-médi tou' 'és deux, à parler ; d' tem en tem i's s' prom'na' in p'tit peu dan 'a cuisine. Quant' c'est rendu au médi, Guillaum' di' à Jean : « Mé', 'cou' don, mé', i' dit, j'ai faim ! C' curguieux, i' dit, le roè nous â pâs deunné d' provisions, p'i' i' nous a pâs dit d'aller s'en chercher. P'is, apras çâ, pâs d' nourriture, i' dit, ça frâ te'jou's pâs ! Lâ, i' dit, j' commence à a'oèr faim, moé !

— Jean dit, moé aussi, j' cré's b'en que j' mang'ra's ! »

I' ava'ent l' dos tourné du côté vers la tab'e ; te'hou's, in moment deunné, Guillaume s' devire, i' di' à Jean, i' dit : « R'gard' la tab'e ! Tout ést monté, i' dit, enn' bell' napp' su' 'a tab'e, p'is, i' dit, du manger comme on 'n n'â jama's vu d' la sorte, tant qu'à çâ ! J' jama's vu çâ ! Il dit, r'gâr, [regarde] monter la vapeur ! C'est du bon manger chaud ! R'gâr'-moé c' gâteau qu'i's nous ont planté au milgieu d' la tab'e ! T' âs jusqu'à in flagu' [flag]¹⁰ dessus. I' dit, j' sé's pâs quell' sort' de flagu' qu'i's nous ont mis lâ ? I' dit, r'gar' jusque ch'cun enn' bell' bouteille. On â ch'cun enn' bell' bouteille encore en pluss'. On vâ prend' in bon cou' [coup] avant d' manger !

— B'en çâ, Jean i' dit, on peut pâs trouver mieux dans not' vie !

— Viens, Jean, i' dit ! Prends la chaise à l'aut' bout d' la tab'e, p'is moé, m'âs m'ass'ir [m'asseoir] à l'aut' bout, lâ, p'i' i' dit, prenons in bon p'tit coup, p'is, i' dit, mangeons ! »

I's s'asseye' [assoient] au bout d' la tab'e, p'is lâ, i's prene' in bon p'tit coup. « Ah ! Guillaume, lui, i' dit, c'st à moé tout' la bouteille ! » Jean n-en pren enn' coupeul de verre, lui : i' éta't moin ivrogn' que lui. P'is, apras qu'i' ont fêni, b'en, lâ, i's prene' in bon r'pâs. « Ah ! b'en, Guillaum' di' à Jean, i' dit, j' sé's pâs si t'âs

9. *Débarrer* : Ouvrir.

10. *Flag* (angl.) : Drapeau, pavillon.

b'en mangé, mé', i' dit, moé, j'en ai pri' un, en tout's lés câs ! I' dit, j' te dis que l' vent' m'arrondit. I' dit, lâ, i' dit, viens Jean ! On vâ s'assir p'i' on vâ allumer not' pip' p'i' on vâ fumé enn' bonn' pipée¹¹ d' tabâc ! »

C' fa't qu' Guillaum' fuma't du tabâc fort, mon ami, p'is lâ, b'en, c'éta' in gros fumeux. To'hou's, i's s'assiz'nt [assoient] lâ, tou' 'és deux. Guillaume allum' sa pipe, p'is Jean fuma't pâs. Quand i' a fumé enn' bonn' pipée, p'is parlé encore in p'tit bout' tou' 'és deux. . . « Ah ! b'en, Guillaum' dit, asteur. . . » I' ava'ent pris leu' bouteill' p'i' i's 'és ava'ent mis su' enn' chaise, à terr' cont' eux aut's, lâ, à terr' contre eux aut's ; p'is durant c' temps-lâ, i' éta'ent 'près jâser, s' sont aparçus, la tab'. . . tout la tab' éta't démontée : i' y ava't p'us d' manger, i' y ava't p'us r'guien en tout'. . . Fa't qu' Guillaum' di' à Jean, i' dit : « On peut pâs rester 'citt' jama's d' la vie ! As-tu vu enn' chos' semblab'e, toé ? La tab' se monte, on 'n n'a pâs connaissance ; 'a s' démonte, c'é' 'a minm' chose. O' a mangé tant qu'on l'a voulu ; du manger, i' dit, moé, i' dit, j'en n'ai jama's mangé d' minme ! I' dit, c'est b'en terrib' de 'oèr çâ ! I' dit, c'est d' la bonn' boésson, p'is c'st enn' sort' de boésson, i' dit, j'ai jama's goûté dés bonn's boéssons d' minme, moé ! T'âs jama's vu d' chos' semblab'e !

— Ah ! Jean dit, j' te cré's [crois] ! I' dit, c'st épouvantab'e ! »

Te'hou's qu'i's pâsse' à pe' près tout' l'après-médi comm' çâ. Quand i's sont rendu' au soèr, à l'heur' du souper, Guillaum' di' à Jean : « I' ést rendu six heures ; c'est curguieux, o' â vraiment b'en dîné, jama's, i' dit. . . j' voé's pâs pourquoi j' mang'ra's pâs gran [grand] à soèr. I' dit, j' commence à a'oèr faim ! I' dit, j' t-in homm' qu' a enn' bonne appétit, p'is, i' dit, lâ, on â marché pâs mal cés jours. . . depui' enn' secousse, lâ, p'is. . . »

Comme i' ést après dir' çâ, Jean s' détourn' la tête, i' dit : « 'Gard' [regarde], la tab' ést encor' montée, avecque du manger ! I' dit, i' y â p'us d' chang'ment qu'à médi. Examin'-moé çâ, toé ! P'i' encore, ch'cun enn' bell' bouteille ! Mé', sacre ! i' dit, ceuz' qui sont v'nu' écite, j' comprends pâs comment ça s' fa't ! Le roè sava't pâ' 'és nouvelles. . . I' sava't pâ' 'és nouvelles. . . I' dit, pour moé, sé's-tu que. . . I' sava't pâ' 'és nouvelles. . . I' dit, pour moé, sé's-tu que. . . i' y en ava't qu'ava'ent 'ted b'en dés gros appétits, p'is 'te' b'en pâs bon. . . in estamâc b'en bonne. I's s' renda'ent malade' à manger, p'is, i' dit, i's moura' ici, p'i' i' dit, i' éta'ent pâ' 'apab's de sa'oèr dés novell's de r'guien ! »

P'i' i's s'en. . . i's s'en. . . i's part'nt tous lés deux, p'is s'en vienn'nt s'assoèr à la tab'e, prenne' encore in bon cou' [coup] à la tab'e, p'is lâ, i's mang'nt comme i' faut. P'is, apras qu'i' ont mangé, i's part'nt p'i' i's s'en vienn'nt s'assoèr, p'i' emporte' encor' leu' bouteill' contre eux aut's ; p'is, temps en temps, Guillaume, en fumant, lui, prena' in p'tit coup, mé' Jean n'en prena't pâs. Quand Guillaume â fêni d' boèr' sa bouteille, i' di' à Jean : « Toé, t'en prends pâs ? De'-moé [donne-moi] ta bouteille, que j'en prenne ! I' dit, j' vâs 'n en prend' dans ta bouteille, moé ! M'âs la vider, ta bouteille ! »

11. *Pipée* : Contenu d'une pipe.

Te'hou's que Guillaum' prena' in p'tit coup d' temps en temps. I' éta't rendu pàs mal gaillârd ; p'is Jean n'en prena't pàs. Ça faisa't... la tab' s'éta't démontée encor' p'is toute l' manger éta't serré, p'i' i' ava't pâ' eu connaissanç' de r'guien.

Quant' c'est rendu... vers huit heures, Jean di' à Guillaume, i' dit : « Moé, i' dit, j' sé's pàs... Ça fil' [to feel]¹² pàs !

— Guillaum' dit, j' me su's t-aparçu d' çâ t't à l'heure ; tu parl's presque pàs, p'is t'as d' l'air comme in gârs qui s'ennuie. I' éta't... Pour moé, i' dit, t'as peur j' cré's b'en, lâ ! I' y â que'qu' chos' qui t' fa't pàs, j' cré's b'en !

— Oh ! B'en, i' dit, j' sé's pàs ; c'est pàs vraiment çâ, mé', j' sé's pàs. J' trouv' çâ ennuyant. C'st tell'ment grand'ment dans l' château... dés affér's de minme, i' dit, lâ, i' dit, tou' 'és deux, i' dit, c'st ennuyant !

— P'is, lâ, b'en, i' dit, on peill' te'hours çâ : b'en tranquille, p'i' apras çâ, ô' â lés ord's du roè lui-minme, parsonn' peut nous déranger ! I' dit, on peut pâ' êt' p'us tranquill' que çâ. On â mangé tant qu'o' â voulu, p'is qu'on pren in bon p'tit coup comme on veut ; ça â changé d' boésson deux fois depu's l' médi. On p' pâ' êt' mieux qu' çâ, jama's d' la vie ! »

P'is, i' parle encore in p'tit peu, mé', à in moment deunné, Jean s' lève, i' di' à Guillaume, i' dit : « Moé, quiens ! c' pàs mêlant¹³, i' dit, moé, couché' écite, lâ, i' dit, j' peux pàs résister ! I' dit, ça m'étouffe ! C' comme arguien [rien], fair' prend' enn' nuit comm' çâ, lâ, p'is, i' dit... Quiens ! i' dit, moé, j' m'en vâs !

— B'en, Guillaum' dit, 'coute en peu, lâ ! Ça m' fa't b'en d' la pein' de t'oèr partir, mé', si tu t'en vâs, moé, j'aime autant resté' écite ! Moé, j' pârs pàs ! Écou-te in peu ! Lâ, o' â p'us d'argent su' n'us aut's, rendus qu'on n'â p'u' enn' cenn' ni in ni l'aut' ; p'is, b'en placé comme j' su's lâ, p'is, après çâ, i' dit, b'en nourri, b'en couché dan in château... I' dit, moé, j' m'en vâs pàs, çertain !

— En tou' 'és câs, Jean dit, moé, j' m'en aller ! Si jama's, dan 'a vie, qu'on vient qu'à s' rencontrer, b'en, i' dit, j' te souhait' bonn' chance, p'i' apras çâ, i' dit, moé, i' dit, en tou' 'és câs, j' doés [dois] pâ' aller b'en loin. I' dit, la ville c'est grand, lâ, tu comprends ! I' dit, j' conna's b'en dés place' éci ; j' peu' a'oèr la chanç' de frappé' enn' place, pou' rester dans... dans... éci, dans la ville itou¹⁴. En tou' 'és câs, i' dit, jama's j' crè'rai [croirai] qu'on se r'vèrrâ p'us jama's ! »

Te'jou's, Jean prend la porte, p'i' apras çâ, i' pârt. Guillaum' s'en vâ gu'i débârrer la port' p'i' il l' fa't sortir. P'is lui, i' r'bârr¹⁵ la porte ; dehors ! Quand i' ést rendu su' sa chaise, lâ, i' s' ma' à fumé' encore in peu sa pipe, p'is quand i' ést rendu vers neuf heures : « Sacre ! i' dit, d' voèr j'ai p'u' enn' grain' de boésson à

12. *Feel* [to] (angl.) : Se sentir... de telle ou telle façon.

13. *Mêlant* (ce n'est pas) : Pour dire vrai, sans exagérer.

14. *Itou* : Aussi, pareillement.

15. *Rebarrer* : Fermer de nouveau, fermer de nouveau à clef.

prend', lés deux bouteill's sont vides ! Ou b'e' don, si j'ava' encore enn' p'tite affère à prend', enn' p'tit' bouteille, que' chose ! I' dit, c'est d' valeur ! J'a'ra's dû m'en gardé in p'tit peu, co' de raison ! »

Comme i' éta' apras dir' çâ, i' s'aparçôé, su' 'a chaise, c' que Jean éta' assis, lâ, i' voé' enn' bell' gross' bouteill' qu' éta't lâ. « Sacre ! i' dit, on n'a 'ienque 'a pein' de pensé' à d' quoi, p'i' i's nous l'emporte' in p'tit brin, lâ ! Oh ! o' â tout c' qu'on veut ! »

Te'jou's, i' prend la bouteille, i' pren in bon coup, p'is quand qu'i' a pri' in bon coup, ah ! lâ, i' s' ma' [met] à fumé' encore in p'tit peu. Quand qu'i' ést rendu vers dix heures : « Ah ! i' dit, j' commence à m'endormir ! » Ah ! i' ava't mangé pas mal fort, p'is prend' in p'tit cou' aussi, assez for' [fort] aussi. Te'hours que, i' trouva't çâ curguieux, i' dit : « J' voés pâs pâ' in lit ! I' y a pâs d' chamb', lâ ? »

Tout en examinant comm' çâ, i' 'oé' [voit] un' port' de chamb' qu' ést ouverte, enn' bell' grand chamb'... 'ta't tout' peinturée in blanc, in beau lit blanc dans l' milgieu d' la chamb'e... « Ah ! b'en, i' dit, m'âs-tu t'jou' êt' à mon ais' pou' prend' in bon sommeil, lâ ! » I' rent' dans la chamb'e... « 'Gard'-moé don çâ, i' dit, la prop'té, si c'est prop' ! C'est b'en p'us prop' que dan 'a cuisine ! Ah ! b'en, i' dit, si tu pens's que m'âs prend' dés cérémonies pour me coucher ? I' dit, arrête in peu ! »

Quand i' voét çâ, i' éta't chaussé, habillé... Envœill' su' l' dôs tout dans l' lit ! C'est pâs b'en long qu'i' s'endort. Vous comprenez b'en qu'i' s'endorma't. Te'jours qu'i' dort jusque vers quatre heur's l' lend'main matin. Quand qu'i' ést rendu vers quatre heures, i' s' réveille. En s' réveillant, i' pens' qu'i' ést apras rêver... Çà fa't qu'i' voé' in homme a'ec in grand bonnet roug' su' 'a tête, sa femme à côté d' lui, p'i' in aut' qui ava' in bonnet bleu, p'is sa femm' qu' éta' à l'aut' côté. I' ava't chacun in grand sâb' à la main. Ah ! en lés voyant, i' dit : « Mon Dieu ! c' que c'est qu' çâ ? »

— Ah ! b'en, Bonnet-Roug' dit : t'a' eu enn' chañç' de prononcer l' nom de Dieu ; parç' que, sans çâ, i' dit, on t'a'ra't tranché, i' dit, en quat' ! I' dit, asteur, i' dit, t'âs délivré l' château, apras çâ, i' dit, i' y a p'us r'guien qui vâ t' déranger. Tout c' qu'i' y â dans l' château, éci, t'appartient, i' dit, viens, i' dit, j' m'en vâs t' montrer çâ ! I' di' aux aut's, i' dit, vous aut's, allez-vous-en ! »

C' fa't qu' lés aut's disparaissent, p'is lui, i' ress' t'ut seul lâ... a'ec Guillaume... a'ec Bonnet-Rouge. « Quiens, i' dit, vien avè' [avec] moé, asteur ! » I's part'nt p'i' i's descende' en bâs, dan 'a cave, lâ, i' ouvre' enn' port' de chamb'e, lâ ; lâ, c'éta't tout's dés barils qu'i' y ava't lâ : i' éta' à mo'tié d'argent, d'aut's c'ta't... d'aut's, du linge ; ensuite i's dépouilla'ent tout's lés gens's qui v'na' au château, i's ramâssa'ent tout' leu's argents, leu' linge, p'i' i's ramâssa'ent tout çâ. Bonnet-Roug' dit : « Tout' çâ t'appartient ! I' dit, lâ, l'aut' côté, lâ, — i' y ava' in mur, lâ, i' y ava' enn' porte — i' dit, d' l'aut' côté de c'tte port'-là, lâ, çâ, i' dit, c'est eunne espèç' de salle, lâ, p'i' i' dit, tout l' tour, c'est tout dés barils ! I' y â in tâs d' boésson, lâ, i'

dit, i' y en â à pe' près tout's lés sortes. P'is quant' tu voudras t' prend' in bon coup, tu t'en irâs lâ, p'i' i' dit, tu 'n n'-a-râs tant qu' tu voudrâs ! I' dit, asteur, moé, i' dit, j' m'en vâs, parç' qu'i' dit, j'ai pâs d' tem [temps] à perd'e, i' faut j' m'en aille ! I' dit, tu nou' 'oèras p'us, p'is tu s'râs p'us dérangé ! »

T'jou's qu' Bonnet-Roug' dispara' à son tour. Quand i voét çâ, b'en, i' r'monte en haut. Mé' apras qu'i' â été r'monté : « En tout's lés câs, i' dit, j'ai tout visité en bâs, mé' seul'ment qu'i' dit, lés barils ? J'ai pâs 'té 'oèr partou' 'és barils ; i' dit, j'ai pâs goûté 'a boésson ! J' m'en vâs m' prend' enn' bouteill' p'is m'â' aller m'en chercher ! »

En passant cont' la port' pour descend' par l'escalguier, i' y ava' in armoère, lâ ; i' rouv' la port' d' l'armoère, i' y ava' in cierge. I' pren in bout d' cierge, p'i' ensuite i' descend dan 'a cave. I' arrive avec ce cierge'-lâ pour éclairer. Travars' dans la sall' qu' éta'ent lés barils, et p'is, lâ, b'en, i' goûte à un... i' trouva't pâs çâ à son goût... i' trouve... goûte à un deuxième, ah ! i' trouva't çâ bon ! Ah ! ça fa't qu'i' dit : « Lâ, v'lâ d' la bonn' boésson, lâ ! » Te'hous qu'i' y ava' enn' champ'lure, lâ ; i' fa't couler la boésson dans sa bouteille. Comme i' éta' en fra's d' remplir sa bouteille — 'a éta' à pe' pra' à mo'tié — i' t'na't sa chandell' d'un' main p'is la bouteill' de l'aut', comm' de raison, te'hous qu'i' attend [entend] ça souffla't su' lui. I' s' lèv' la vue ; i' aparçoe' Bonnet-Roug' qu' éta' assis su' l' baril d' boésson. « Comment ? Bonnet-Rouge, tu m'as dit qu' tu t'en alla's, que j' te verra's plus ! Te v'lâ déjà arrivé ? Par-dessus l' marché, t'asseille' [tu essaies] à souffler ma chandelle ! I' dit, mon singe ! t'és-tu fou ? I' dit, tu veux, tu... quiens-toé tranquille ! »

Te'hous qu'i' continue à fair' remplir sa bouteille. Bonnet-Roug' commence encore à souffler. « Comment, j' t'ava's dit d' p'us souffler ! Arrête, parç' qu'i' dit, m'âs t' frapper si tu continue' à fêr' çâ ! » Te'hous, in moment deunné, Bonnet-Roug' souff' assez fort qu'i' éteint l' cierge. I' pârt pour gu'i deunné' enn' tape, seul'men i' ést disparu. « Ah ! i' dit, mon môssad' [maussade] ! Si tu vien encore, c'tte fois-lâ, i' dit, j' te manqu'rai pâs ! »

Quand i' voét çâ, b'en, i' r'monte en hau' à 'a cuisine. Quand i' ést rendu à 'a cuisine, i' aparçoe' Bonnet-Roug' qu' éta't lâ. « Comment ? I' dit, tu m'as promis qu' tu viendra's p'us ! I' dit, t' és v'nu souffler mon cierge' dan 'a cav' pendant que j' prena's d' la boésson, p'is, i' dit, lâ, t'és t-encore arrivé !

— Ah ! i' dit, 'scus'-moé, i' dit, j' su's v'nu, i' dit, j'ava' ôblié d' quoi ; j' su's v'nu l' charcher, p'is lâ, i' dit, j' m'en vâs, c'ést çartain qu' tu m' voirâs plus ! »

Le Bonnet-Roug' pârt p'i' ensuite i' dispara't. Quand i' ést rendu vers six heures — i' faisa't... l' p'tit jour arriva't — lâ, lui, i' commença' à êt' tanné in p'tit peu, p'is, content, dan in sens', de 'oèr qu'i' ava't délivré l' château, i' s' lèv' p'i' i' s'en vient voèr par le châssis¹⁶, lâ, range in p'tit peu l' rideau, i' voét... i' voét monté

16. *Chassis* : Fenêtre.

in homme' dan escalguier. . . monta't, i' ava' in bonnet roug' su' 'a tête, p'i' habillé en noèr ; c' fa't qu'i' dit : « C' tu encôr' Bonnet-Roug' qu' arrive ? B'en, i' dit, arrette in peu ! »

Quand i' voét çâ, i' s'en vient cont' la port' p'i' i' s' ma' à écouter. Quand qu'i' 'oét qu'i' ést rendu su' 'a gal'rie, lâ, i' rouv' la port' p' ensuite i' dit : « Comment, i' dit, Bonnet-Rouge, t'és t-encore arrivé écite ? » Quand i' voét çâ, i' gu'i sapre¹⁷ in coup d' poing, mon cher enfant, en plein front. I' te l' déboule haut-en-bas¹⁸ d' la gal'rie. Seul'ment, i' arriv' tell'ment raide¹⁹ en d'ssous d' l'escalguier. « Ah ! i' dit, j'y m'en clair'rai [to clear]²⁰ b'en ! I' y â te'jour' in 'imite [limite] à s' fèr' bâdrer [to bother]²¹ ! » I' rent' dans l' château p'i' i' s'assi' encor' lâ.

C' fa't qu' le roi, lui, tou' 'és matins, vers six heures, — i' ava' in esclave, i' ava' in nègu' [nègre], p'i' i' ava't te'jour' in bonnet roug' su' 'a tête — à tou' 'és matins, il l'envoya' écouté' à la port' du château, voèr si i' attendra't [entendrait] du bruit, quelqu'in brâsser dans l' château. C' fa't qu' c'éta't son esclâv' que le roè ava' envoyé ; p'is Guillaum'-Sans-Pêur, lui, i' pensa't qu' c'éta't Bonnet-Rouge. Çâ fa't qu' il l'ava't frappé p'i' il l'ava't tué sans l' vouloèr.

Quant' le roè voét çâ, lui, qu'i' éta't. . . qu' son esclâve hésita' à s'en v'nir, i' dit : « C'est curguieux, i' â coutum' qu'i' vient denner dés nouvell's tout' suite ! » I' pârt, p'i' i' sort su' 'a gal'rie du château, pârt' à avancé' envers l'aut' château, lâ ; i' voét l'esclâv' qu' ést lâ, qui baigna't dans son sang. I' ava' enn' grand coupur' su' 'a tête : « Mon doux ! i' dit, quo' ç' c'est c'tte affèr'-là ? »

Guillaum' 'ouatcha't [to watch]²² d' temps en temps dans l' châssis, p'i' i' ava't vu v'nir le roè. I' rouv' la port' p'i' i' sort su' 'a gal'rie. Fait qu' le roè gu'i' dit : « Bonjour, Guillaume !

— Bonjour, Sir' mon roè !

— Voyons, i' dit, toé, i' dit, t'âs pâssé la nuit au château, toé ?

— I' dit, oui !

— Mé', i' dit, r'gâr'-moé don çâ !

— Ah ! i' dit, oui ! C'est lui, lâ ; c'est lui a'ec sa gagn' [gang]²³ qu' éta't dans l' château, p'is, i' dit, i' â parti à matin vers quatre heures, p'i' i' a ôsé r'venir encore, lâ, vers six heures. Quand j'ai vu qu'i' éta't rendu — b'en, i' m'ava't promis qu' je le r'voèra's p'us, qu'i' alla't s'a aller [s'en-aller] — p'is l' voèr, j'éta' assez tanné qu' quand je l' l'ai. . . j'ai dit : « Arrette in peu ! » J' gu'i ai sapré [sacré] in coup d'

17. *Saprer* : Autre forme de « sacrer ». Ici, sens de donner.

18. *Haut-en-bas* : Du haut en bas.

19. *Raide* : Rapidement, grande force à cause de la vitesse.

20. *Clear* [to] (angl.) : Se libérer, se débarrasser.

21. *Bother* [to] (angl.) : Ennuyer, embêter, importuner.

22. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, faire le guet.

23. *Gang* (angl.) : Groupe, équipe, bande, troupe.

poing, p'i' i' dit, i' a fait enn' descent' dan escalguier ; p'i' i' dit, i' s'a assommé au pied d' l'escalguier, comm' de raison.

— Mé', le roè dit, t' comprends t'jou's b'en, i' dit, c'est mon esclève. Tous lés matins, i' dit, je l' l'envoya's, i' dit, pour 'oèr si i' attenda't [entendait] du brui' au château. P'i' ensuite, lâ, i' dit, j' voya's b'en qu'i' arriva't pâs, c'est pour çâ que j' su's parti p'is j' su's v'nu voèr !

— B'en, i' dit, c' que vous voulez ! Moé, j' sava's pâs qu' c'éta't vot' esclève. J' pensa's, i' dit, qu' c'éta't Bonnet-Rouge, comme j' vous ai dit tout à l'heure, qui éta' allé au château p'is qui r'vena' encore. C' fa't qu'i' dit, j'ai pâs fa't çâ pou' mal fère, Sir' mon roè !

— En tout's lés câs, i' dit, c'est correck comm' çâ. Que ç' c'est tu veux ? Tu l'as pâs fait exprès. D'in aut' côté, l' château délivré ! J' su's b'en content quand minme. I' dit, asteur, pou' coupé' au plus court, lâ, i' dit, prends-lé au plus vite, p'is, i' dit, vâ l'enterrer dan 'a cav' sour le château pou' pâs qu' parsonne n'eill' [n'en ait] connaissance, pou' pâs qu' ça seill' [soit] su par parsonne !

— B'en, i' dit, c' correck ! »

Te'hours que Guillaum'-Sans-Pêur descend, s'en vâ dans la cave ; i' y ava't dés pell's dans la p'tit appartement, p'is tout's sort's d'affair's qu'i' y ava't depu's que l' château exista't — i' y ava't du mond' qui resta't lâ — p'i' i' fa' enn' fôsse en d'dans dans la cave, p'i' i' enterr' mon esclève, lâ. P'is ça s'est calmé comm' çâ, p'is parsonne en n'â attendu [entendu] parler.

Te'hou's, i' s'en r'vien au château, p'is lâ, i' a tout' raconté au roè, comm' de raison : qui ç' c'est qu'i' ava't vu dans l' château, comment c' qu'i' ava't mangé, p'is la boésson qu'i' ava't bue, enfin tout'. Et p'is lâ, b'en, le roè dit : « Asteur, i' dit, écoute ! J'ai promis que c'ti-lâ [celui-là] qui m' donn'ra't dés novell's du château ava't ma princesse en mariage, p'is, i' dit, ma couronne. Ça fa't qu'i' dit, vous étiez deux, p'is l'aut' ést parti : tu t' trouv's t'ut seul, ça fa't qu' de minme, i' dit, tu vâ' êt' ôbligé... C'est toé qui vâs marier ma princesse !

— Sir' mon roè, j' mariera's b'en vot' princesse, mé', seul'ment j'ai promis de m' marguié' 'ienqu' quand' j'a'rai eu pêur ; autrement, j' me marierai jama's !

B'en, le roi dit : d' minme, t' és b'en çertain d' rester vieux garçon²⁴ tout l' temps d' ta vie, parç' qu'i' dit, t'és rendu à quarant'-cinq quarant'-six ans ; ensuite, i' dit, te v'lâ rendu qu' t'és vieux garçon, ça fa't qu'i' dit, tu t'és pâs marguié [marié] par rapport²⁵ à çâ, t'és b'en çertain d' fénir ta vie comm' çâ !

— Ah ! b'en, i' dit, que vous voulez ? C'st in sarment qu' j'ai fait', p'is faut qu' ça pâss' par lâ !

— Te'hours b'en, lâ, le roè dit : en tout's lés câs, tu peux te'jours pâssé' enn' quinzain' de jour' écitt' avant d' t'en aller, i' dit, à t' prom'ner ; p'is j' m'en vâs t'

24. *Garçon* (vieux) : Célibataire.

25. *Rapport* (par... à) : À cause de.

denner d' l'argen au besoin, p'is quant' tu partirâs, i' dit, j' te denn'rai enn' somm' d'argent qu' t' a'râs p'us d' misér' dans ta vie, çartain ! »

P'i' i' pâss' quinz' jour' à s' prom'ner dan 'a ville, partout d'in bor' à l'aut', p'is le roè gu'i denna't d' l'argent plein sés poches, p'i' i' faisa' enn' bell' vie.

Te'jours quand... la dargniér' journée, la princess' di' au roè, à son père, 'a dit : « C'est b'en terrib' de 'oèr, 'a dit... savez-vous, 'a dit, que c'st in homme, 'a dit, qui s'ra't b'en mariab'e ! 'A dit, i' ést pâs pire : i' ést pâs lett' [laid], p'i' i' a bonn' mine assez. B'en habillé comme i' ést lâ, 'a dit, i' a bonn' mine. 'A dit, i' ést pâs fou non plus. P'is, 'a dit, à pârt de çâ, le coup d' bravour' qu'i' a fait', i' â déli-vré l' château, c'st in honneur, 'a dit, pour vous, p'is ça s'ra' in honneur pour moé-minme en minm' temps... D' voèr qu'i' y a pâs moyen ! P'i' 'a dit, je l' aguiras [l'haïrais] pâ'-en-tout !

— Le roè dit, quoi c' que tu veux qu'on fasse ? I' a promis de s' marier quant' i' a'ra't peur. Si tu pouva's gu'i fér' peur ; mé', i' dit, c'ést pâ' 'isé [easy]²⁶ !

— Ah ! b'en, 'a dit, quiens ! 'A dit, j' pens' que'qu' chose. 'A dit, tenez, 'a dit, j' voés dés souricière' en mass' dan 'a cav' du château, lâ ; 'a dit, i' y â juss' à prend' enn' souri' en vie ; lâ, j' m'âs gu'i fére in beau p'tit pâté, p'i' on vâ la mett' dans l' pâté, lâ, jusque... quand l' pâté s'râ r'frédi, lâ, p'i' ensuit' j' gu'i présent'rai çâ à la tab'e : on vâ gu'i fére in r'pâ' exprès pour lui. Demain médi, on vâ tout inviter du monde : on peu' inviter deux t'oâs cents convives ; vous savez lâ, quand on fa' in festin p'i' in r'pâs spécial. P'is, 'a dit, lâ, quand ça s'rá l'heur' du dessert, lâ, p'i' 'a dit, j' gu'i dirai qu' j'ai fa' in pâté, qu' c'ést moé-minm' qui l'ai fait exprès pour lui, j' gu'irai charcher l' pâté, p'i' 'a dit, vous allez voèr ! I' vâ coupé' enn' p'tit' point' du pâté, lâ, à in moment donné, la souri, 'a â l'adon qu' 'a peut sortir, lâ, gu'i sauter dan 'a face, p'i' i' a'râ assez pêur qu'i' vâ... vâ a'oèr plus pêur qu'i' â eu pêur dans l' château. I' y â 'ienque un' chos' comm' çâ.

— B'en le roè dit, c'ést in... c'st enne affér' b'en simp' p'is ça vâ a'oèr b'en du bon sens ! »

Te'jou's, comm' de fait' ! L' lend'main matin, b'en, i's prépar'nt tout çâ, p'is le roè, avant d' partir pou' aller faire enn' prom'nade in peu dan 'a ville, le roè gu'i dit, i' dit : « À médi, j' te prépare in r'pâs, i' dit, j'ai invité deux t'oâs cents parsonnes, lâ ; i' dit, j'enn' bell' grand sall' dans l' château spécial'ment pour çâ, p'i' i' dit, lâ, b'en, i' dit, j' vâs t' denne' in r'pâ' en ton honneur, i' dit, avant qu' tu par-tes, parç' qu'i' dit, tu veux partir demain.

— Ça fa't qu'... puisque vous v'lez fair' çâ absôlument !

— I' dit, aujo'rd'hui, vâ t' prom'né' in p'tit peu avant médi ; tu t'en r'viendrâ' à l'heur' que tu voudras. Seul'ment, faut qu' tu seille' [sois] écitt' çartain'ment pâ' apra' onze heures, parç' qu'i' dit, le r'pâs vâ êt' denné çartain'men à médi.

26. *Easy* (angl.) : Facile.

— I' dit, Sir' mon roè, i' dit, j' s'rai là pour le r'pàs ! »

Te'hours, quant' c'est rendu ver' onze heures, onze' heure' et d'mie, tout l' monde ést arrivé, lui, la minm' chose. T'jou's qu' lâ, i's font tout' placer l' monde aux tab's ; lui, s'assit cont' le roè, p'i' ensuite, la princess' d'in côté, p'is tout l' mond' 't-alentour d' la tab'e, tout l' mond' sava't qu' c'est qu' alla't s' pâsser, parç' que la princessse... ava't... tout le monde... alle ava't tout renfilé²⁷ l' monde. Quant' c'est rendu à l'heur' du dessert, la princess' dit : « Bon ! b'en, 'a dit, asteur, 'a dit, comm' c'est rendu au dessert, 'a dit, moé-minme, lâ, 'a dit, j' vâ' aller vous charché' in beau p'tit pâté que j' vous ai fait' espécial'ment pour vous ! »

T'jou's qu' la princess' pârt, p'i' 'a s'en vâ charcher c' 'tit pâté-lâ, p'i' 'a l' pôs' devant lui' lâ, su' 'a tab'e ; p'is quant ça vient l' temps d' commencé' à trancher l' pâté, prend son couteau par-d'ssus sa fourchette, p'is commence à coupé' enn' p'tit' point' du pâté, i' pârt pour la l'ver, la souris qu'ést en vie là-d'dans, comprendrez b'en qu' 'a sort d'enn' brise²⁸. 'A gu'i sort dan 'a face et pui' i' fa't tell'men in saut qu'i' renverse en bâs d' sa chaise, i' éta't blanc comm' d' la chaux... c' pâs mêlant, i' â manqué mourir de pœur. « Ah ! le roè dit, 'cou' don, i' dit, j' pense, i' dit, qu' vous avez pœur pâs pour rire, j' cré's b'en ?

— Hâ, hâ ! i' dit, j' manqué mourir. J'ai jama' eu pœur de ma vie d' minme ! I' dit, écouté' in peu, ça m'â tell'ment surpris...

— B'en, le roè dit, dans c' câs-lâ d' minme, i' dit, tu vâ' êt' pris pou' te marguier ?

— Ah ! b'en, i' dit, c' que vous voulez ! J'ai fait' sarment de m' marguier, i' dit, 'ienqu' dans c' temps-lâ, p'is, i' dit, c'est arrivé. C' fa't que j' vâ' êt' ôbligé de m' marguier !

— C' fa't qu' le roè dit, d' minme, puisqu'on ést apras fére in r'pàs, on vâ continué' 'és noç's pendant deux t'oâs jours, p'i' apras çâ, i' dit, tu s'râs marguie' a'ec ma princessse, p'is t' a'râs... tu s'râs maît'... t' a'râs ma couronne ! »

I's font les noç's pendant deux t'oâs jours ; la dargniér' journée, b'en, j'ava's pâssé 'és noce' avec 'és aut's. J'ai tell'ment dansé, c'tte journée-lâ, qu' j'ava's parcé més su... ma pér' [paire] de suyers [souliers] !

Te'jours, quant' c'est rendu au bout d' t'oâs jours, i's s' marissent [se marient], p'is le roè... v'lâ mon Guillaum'-Sans-Pœur qu' ést roè, p'i' i' â la couronne. I' sava't pâs comment s' mett' la têt' pour pâ' a'oèr la couronn' su' 'a tête.

Te'jours, ça s' pâss' de minm' pendan in an. Ah ! i' faisa' in bon roè. C'ta't rendu avec l'éd' [aide] de l'aut', l'éd' du roè, co' de raison, parç' qu'i' éta't pâ' habitué à c't ouvrag'-lâ : êt' su' in trôn' p'i' à conduire in roéyaume. Tout çâs, c'ta't rendu in peu plus d'in an, in beau p'tit prinç' qui leu's arrive ! Ah ! b'en, lâ, i' éta't

27. *Renfiler* : Enfiler de nouveau. Enfiler : passer adroitement, renseigner, raconter, débiter.

28. *Brise* (d'une) : Rapidement, en un clin d'œil.

sans connaissanç' tant qu'i' éta't bon dés enfants, p'is la jeun' reine, pareil ! Le vieux roè p'is la vieill' reine, la minm' chose : i's parda'ent connaissance, c' pàs mêlant, pour l'enfant !

To'hours que, au bout d' deux ans, l' p'tit prince, comm' de raison, i' commença' êt' intelligent ; i' marcha't, p'is le roè, son père, lâ, i' ava' in beau jardin en arguièr' du château, p'is tous lés jours, i' parta' a'ec son p'tit prince, p'i' i' alla't s' prom'ner, faire in tour dans l' jardin. Quant' c'est rendu... in moment donné, i' ava't parti encôre après dîner, i' éta't rendu vers deux heur's dan apras-médi, i' éta' assis dan in beau grand banc qu'i' y ava't sous lés arb's, lâ, t'jours qu'i' attend [entend] marcher. I' s' dévir' la tête, c' qu'i' voé arriver ? Jean, son ami, lâ, qui l'ava't laissé au château ! « Quiens ! i' dit, bonjour, Jean !

– Bonjour, Guillaume !

– Mé', i' dit, dis-moé don d'où c' que tu d'viens ?

– Ah ! i' dit, d'où c' que j' viens ! I' dit, j'ai travaillé pèdan in an, éci, dans la ville, p'is lâ, i' dit, j'ai 'té dans la vill' voésin' pèdan in an aussi. P'is, lâ, i' dit, j' su's v'nu par affère, écitte, lâ, dans la ville, p'i' i' dit, i's m'ont tout raconté, j'ai tout su c' qui s'éta't passé. P'is, quand j'ai su qu' t'éta's marguié, j'ai dit : ça m' plaira't bien, avant d' partir d' la ville, d'aller le r'voèr encore enn' fois. C'est pour çâ, i' dit, j' me su's t-informé, p'is, i' dit, i's m'ont dit, qu'à p' pra' [à peu près] à c'tte heur'-là, qu' t' alla's dans l' jardin dans l'apras-médi, prend' la bonne air... C'est pour çâ, i' dit, que j' te trouv' lâ.

– Ah ! b'en, Guillaum' dit : j' su's b'en content çartain'ment !

– P'is, i' dit, 'cou' don, i' dit, c'est à toé c'te prinç'-là ?

– Ah ! i' dit, oui !

– I' dit, j' voés b'en, i' dit, i' te r'ssemb', sacré guié !

– Hé ! i' dit, ... t'âs seul'ment celui-lâ, comm' c'est lâ ?

– Ah ! i' dit, oui ! »

P'is, i's parle' encôre enn' secousse. Jean di' à Guillaume, i' dit : « Écout' don ! I' dit, t' rappell's-tu, i' dit, l' marché, i' dit, l' sarment qu'on ava't fait' tou' 'és deux, lâ ? I' dit, qu' c'ui-lâ qui viendra't... à a'oèr... à v'nir a'ec d' l'argent, v'nir riche, i' pàss'ra't la mo'tié d' sa fortune à l'aut'e.

– Ah ! i' dit, oui ; j' m'en rappell' b'en !

– B'en, i' dit, aujo'rd'hui, moé, j' t' encôr' pauv' comm' j'éta's, p'is, i' dit, toé, t' 'és rendu riche ! I' dit, b'en, pàss'-moé... vâ fo'oèr que tu m' pàss's la mo'tié d' ta fortune !

– Ah ! i' dit, la mo'tié d' ma fortune !... I' dit, ma fortune, comprends te'jou's b'en, i' dit, faut b'en que j' fass' çâ !

— I' dit, la mo'tié d' ta fortune... de c' que j' veu' avoèr, lâ, c'est la mo'tié d' ton p'tit garçon, d' ton p'tit prince !

— Comment, i' dit, la mo'tié d' mon p'tit prince ! C' que tu dis lâ ?

— Ah ! i' dit, oui ! T'ava's ta fortun' déjà, c' correck ! Mé', i' dit, ta fortune, ta plus gross' fortune, i' dit, c'est ton p'tit prince ! I' dit, faut qu' tu m' donn's la mo'tié d' ton p'tit prince !

— T' sé's te'jou's b'en que ça a pâs d' bon sens ! Tu me d'mande' enn' chos' qu' a pâs d' bon sens ! S' tu d'mand'ra's la mo'tié d' mon roéhaume, ça s'ra't faisab'e ! Mé', i' dit, pâs çâ ! J' su's pâs pour tuer mon enfant, l' tranché' en deux, p'i' i' dit... qu' ça vâ t' denner ? Ça vâ r'guien m' denner, p'is r'guien à toé non plus ! T' sé's b'en qu' c'est in affér' qui s' fa't pâs !

— Ah ! non, non, non, non, non ! I' dit, j' fa's çâ pour rire ! T' sé's te'jou's b'en, i' dit, que j' su's pâs pou' te trancher ton enfan en deux. J' sé's te'jours b'en qu' tu f'ras pâs çâ co' minm' j' te forç'ra's d' fér' çâ que tu l' f'ras pâs ! C' pâ' in affér' faisab'e ! I' dit, seul'ment qu'i' dit : t' rappell's-tu, i' dit, ton associé, lâ, qu' éta' avec toé au château, lâ ? I' dit, ce'ui-lâ qu' ava't parti d' chez vous, p'is t' ava's pâssé dan 'a paroèss' que t'âs pâssé, p'is t' ava's fait enterrer, in homm' qu' éta't mort, lâ...

— B'en çertain'ment, i' dit, j' m'en rappell' b'en !

— B'en, i' dit, c't homm'-lâ qu' éta't mort p'is qu'i' ava't dés dettes, i' dit, que t' âs payé pour lui p'is qu' tu l'âs fait enterrer, c'éta't moé, çâ. I' dit, tu m' âs sauvé, t' âs sauvé mon âme, p'i' au jour d'aujo'rd'hui, b'en, i' dit, j'ai parti, l' bon Dieu â parmis que j' vienn' te trouver. C'est moé qui t'â' donné 'a chanç' d'entrer dans l' château, p'i' aujo'rd'hui tu t'és marguié p'is t'és roé ; c'est moé qui t' âs rendu c' sarviç'-lâ. Tu m'ava's soucouru grand'ment ; i' dit, moé j' su's v'nu rend' c' que tu m'âs fait'. P'is, i' dit, asteur, i' dit, j' te souhait' bonn' chance, p'i' apras çâ, i' dit, pendant tout' ta vie ! I' dit, moé, j' m'en vâs p'is je r'pârs ! »

I' gu'i â souhaité l' bonjour p'i' ensuite i' a parti.

2 – BELLE-ÉTOILE

Il y avait, une fois, un vieux, une vieille et leurs trois filles. C'était des cultivateurs, et ils travaillaient tous ensemble sur la ferme. Les filles secondaient leur père dans les champs, tandis que la mère restait à la maison pour s'occuper des tâches domestiques.

Un bon jour, le père, assez âgé, tombe malade et meurt au bout d'à peine quinze jours. Selon la coutume, on veille le défunt une couple de jours dans la demeure familiale avant de procéder aux funérailles.

Le mari décédé, la pauvre mère, assez âgée elle-même, reste seule avec ses filles. Elle trouve cependant le courage de leur dire : « Malgré le grand deuil qui nous a frappées, la ferme nous reste, et le travail n'y manque pas. Puisque votre père nous a quittées, c'est à nous de prendre la situation en mains et de gagner nous-mêmes notre subsistance ! »

Heureusement, les filles sont bien généreuses et débrouillardes. Elles aiment le travail, elles aiment cultiver la terre et y ont trouvé un grand intérêt à côté de leur père. De plus, il y va de leur avenir. Elles promettent donc à leur mère de continuer la tâche paternelle, et de la mener à bien, moyennant une entraide mutuelle.

Peu à peu, on s'attaque à la besogne en essayant de combler le vide créé par le décès du père. Les trois soeurs se remettent bientôt aux travaux de la ferme et à l'entretien des bâtiments. On achève le peu de labour à compléter, on fait les semailles ; tout marche à souhait. Les filles sont habituées à de tels travaux : l'une d'elles, entre autres détails, conduit habilement les chevaux ; elle connaît les termes « hue ! » et « dia ! » auxquels les chevaux obéissent.

Au bout de presque deux ans de travail acharné sur la ferme, les filles prennent elles-mêmes l'initiative de s'organiser un petit jardin. Elles y travaillent souvent et vont parfois s'y asseoir, tout en se reposant un peu après le dîner. C'est une détente que tout travailleur est en droit de prendre.

Au cours d'une conversation intime dans le jardin, l'aînée dit à ses soeurs : « Allons-nous toujours vivre sur la ferme natale ? Ah ! ce n'est pas que notre vie manque d'intérêt ! Nous avons grandi dans ce coin de terre. . . Mais notre avenir demandera sans doute un changement de vie et une autre orientation de nos activités. Nous ne pouvons pas vivre éternellement ici. Viendra probablement le jour où l'une ou l'autre de nous se mariera, peut-être deux, peut-être nous trois ; peut-

être devons-nous accepter d'autres offres alléchantes ! Dans ces circonstances, notre mère demeurera seule. À cause de son âge avancé, elle ne pourra pas vivre de la ferme.

— C'est bien vrai ! reprennent les deux soeurs. Mais que pouvons-nous faire ? Quand l'occasion sera favorable, nous parlerons de nos soucis à notre mère et nous sonderons ses sentiments ! »

Un jour, les trois soeurs font part à leur mère de leurs réflexions à propos de l'avenir. La maman accepte d'étudier sérieusement ce problème : « Vous, mes filles, vous ne pouvez pas toujours cultiver la terre. Quant à moi, les forces viendront à manquer. Je serai à peine capable de donner des conseils. Vous, vous êtes encore jeunes et vous devrez penser à un autre gagne-pain. Vous avez raison, mes filles ! Nous allons songer à un autre genre de vie. Donnez-moi le temps de réfléchir. J'ai parfois des idées pleines de sagesse ».

Peu de temps après cette conversation, les filles posent de nouveau à leur mère la question qui les intéresse : « Maman, avez-vous songé à notre problème commun ?

— Oui, répond la mère, j'ai réfléchi et je suis en mesure de vous faire part d'un projet. Nous demeurons entre deux villes ; les voyageurs doivent chevaucher quatre ou cinq jours pour aller de l'une à l'autre — dans ce temps-là il n'y avait pas de voitures ni de routes pavées comme aujourd'hui ! — et ils ne trouvent point d'hôtellerie sur ce parcours. Je crois trouver assez d'argent pour bâtir une auberge à trois kilomètres d'ici. Ce ne serait pas la perfection dans les débuts, mais, au moins, les voyageurs y trouveraient à loger. Je suis assez bonne cuisinière, si je me fie à vos louanges habituelles. Je crois pouvoir facilement satisfaire nos clients !

— Maman, s'écrient les filles, vous avez certainement raison ! »

Quelques jours plus tard, la mère prend une décision ferme. Elle se procure des matériaux de construction qu'elle fait transporter sur un terrain acquis à bon marché, dans un endroit passant. A cette époque, un terrain à la campagne, s'achetait pour une chanson !

Bientôt, on érige près de la grand-route une maison de bonne apparence, apte à recevoir des voyageurs en quête d'un logis. L'installation achevée, les passants lisaient l'écriteau au-dessus de la porte : « Auberge. Repas à toute heure ! » Les voyageurs qui voulaient passer la nuit y trouvaient un gîte convenable. Beaucoup de clients, impressionnés par la bonne nourriture qu'on y servait, s'arrêtaient à l'auberge à l'aller et au retour pour y manger à leur aise.

Au bout d'un an, l'auberge était tellement achalandée qu'on y servait des repas presque sans arrêt. Plusieurs clients, de passage deux jours plus tôt, revenaient prendre un repas pour jouir d'un menu de grande qualité, attirés aussi par la gentillesse des filles et de leur vieille mère.

Après deux ans, cette installation prospère rapporte à ses propriétaires beaucoup d'argent. En plus d'une belle salle à manger, l'auberge dispose d'un grand salon où les clients peuvent causer et se reposer des fatigues du voyage. La renommée de cette sorte d'hôtel se répand un peu partout à l'extérieur, même dans la ville voisine. Le prince, naturellement à l'affût de ce qui se passe sur son territoire, se réjouit de cette initiative et la trouve extraordinaire.

Le prince parle à son grand vizir et à son aide de camp de l'admiration de la population à l'égard de cette femme que l'on appelle « la vieille fricasseuse ». Les deux assistants du prince ont bien entendu des ouï-dire au sujet de cette famille. « Pourquoi, suggèrent-ils au prince, n'irions-nous pas prendre un repas à cette auberge, un samedi, par exemple, pour vérifier si le menu est si délicieux qu'on le dit ? »

— Excellente proposition ! lance le prince. Ce serait une détente pour chacun de nous, et un voyage agréable ! Nous nous rendrions tous les trois à cette auberge ! »

Quelques jours avant le samedi désigné pour l'excursion, le prince envoie un messenger spécial — comme on pourrait le faire encore aujourd'hui — porter une lettre à la vieille aubergiste. Le messenger frappe à la porte de l'auberge ; on va ouvrir et prendre la lettre. Des yeux, la mère en parcourt le texte et s'écrie : « Ah ! mes filles, si vous saviez ce qu'annonce cette missive ! »

Le messenger, sa mission accomplie, prend le chemin du retour. Les filles, poussées par la curiosité, demandent à leur mère : « Quelle nouvelle nous apporte cette lettre ? Montrez-nous-la ou lisez-la ! Enfin, faites quelque chose ! »

— Eh bien ! le message est assez bref. On nous annonce, imaginez-vous, pour samedi prochain, la visite du prince accompagné de son grand vizir et de son aide de camp ! Ils viendront tous trois prendre le dîner. On n'en dit pas plus long. Toutefois, le fait de les recevoir ici est tout un événement !

— Ah ! Voyons, maman ! Le prince est habitué à rencontrer des gens de notre classe ! »

Les filles s'étaient rapidement adaptées à différentes catégories de clients. Pour recevoir les visiteurs, le samedi, veuillez m'en croire, on avait préparé un repas copieux et hors de l'ordinaire. C'était le meilleur menu que la vieille aubergiste avait pu imaginer.

Vers dix heures et demi, le matin du samedi, toutes les tables étaient dressées, prêtes à recevoir les plats. Les filles font part à leur mère d'un programme spécial : « Maman, reposez-vous maintenant ! Toutes les trois, nous allons-nous asseoir dans le jardin, sous les arbres, pour nous reposer en attendant nos hôtes. Vers onze heures ou onze heures et demie, nous aurons un œil attentif sur la route. »

La semaine précédente, le prince et ses deux assistants s'étaient procuré un beau carrosse. Le samedi matin, ils montent dans cette voiture, en compagnie de

leur cocher, pour se rendre à l'auberge. Il faut aussi mentionner un événement survenu au cours de la semaine. Une vieille mendiante arrive à l'auberge et demande un repas gratuitement : « Je n'ai pas d'argent ; je suis une pauvre mendiante, mais pour l'amour de Dieu, donnez-moi un peu à manger ! »

— Avec plaisir ! répond la vieille aubergiste si charitable. Nous vous servirons un bon repas. Assoyez-vous à table ! »

On lui sert un repas savoureux. La mendiante, malgré son âge, mange abondamment et avec grand appétit. Le repas terminé, elle se prépare à quitter l'auberge, mais prend le temps de faire un brin de causette : « Maintenant, dit-elle, il me faut continuer mon chemin. C'est la vie qui m'y oblige. Il faut que je suive mon destin comme il est tracé. Je file de ce côté-là. On me dit que je passerai par une autre ville à une bonne distance. Heureusement pour moi, j'ai l'habitude des longues routes et je les parcours à ma façon ! »

Au moment d'ouvrir la porte, la mendiante remercie ses bienfaitrices et jette un coup d'œil sur les trois filles assises dans un même coin : « Vous, mes petites vous n'êtes plus des enfants. Je vous souhaite bonne chance dans la vie. Remarquez bien ces paroles : quand vous exprimerez un souhait, même sans penser à moi, le bienfait désiré vous sera accordé.

— Ah ! merci, grand-mère, merci ! Nous sommes heureuses de ces bons propos ! »

Une fois que la mendiante les a quittées, les filles oublient rapidement ce boniment. Elle semblait sincère, la vieille pauvre, mais restait à savoir. . .

Donc, ce samedi matin, en attendant les hôtes de marque, les trois filles de l'auberge s'assoient dans le jardin aménagé près de leur demeure. C'était un petit parc protégé contre les regards indiscrets par une clôture assez élevée. Les trois sœurs s'installent sur un banc et commencent à causer en attendant la venue du prince.

Après quelques minutes, la conversation ralentit. Les sœurs ne savent plus quoi se dire : elles se voyaient à cœur de jour et se parlaient tellement souvent ! Les thèmes nouveaux étaient rares dans leur conversation.

Tout à coup l'aînée des sœurs pense à ce que la vieille mendiante leur a dit à son départ de l'auberge. « Vous rappelez-vous, dit-elle à ses sœurs, la vieille mendiante l'autre jour ? Ce n'était pas une folle ! Elle causait avec nous, et ses propos étaient agréables à entendre. Ses paroles me reviennent à l'esprit. Ah ! sa visite, ses souhaits n'ont encore rien changé, mais . . . »

Et la conversation reprend de l'élan. Tout à coup, la cadette, nommée Marie, aborde un sujet de jeune amoureuse : « Le prince va arriver en compagnie de ses officiers ; ils seront devant nous dans quelques instants. Il me vient une drôle d'idée en ce moment. Le prince, son vizir et son aide de camp viennent prendre un repas ici. Je me demande s'ils sont heureux de faire partie de la noblesse. Le prin-

ce a vingt et un ans, me dit-on ; je suis du même âge. Je ne sais quel serait mon bonheur si j'avais la chance d'épouser le prince ! Me voyez-vous épouser le prince ?

— Tu n'y vas pas à petite dose, répliquent les autres. Épouser le prince ! C'est déjà beaucoup d'y penser, mais c'est bien certain que tu n'y arriveras jamais !

— Moi, reprend la deuxième sœur, je suis moins ambitieuse que Marie. Je me contenterais d'épouser le grand-vizir. Je serais heureuse de le lui dire et de devenir son épouse. Même si ce n'est pas un prince, c'est un personnage important ! »

Sur un ton badin, l'aînée intervient à son tour : « Moi, je ne me sens pas plus timide que vous deux. Je ne dédaignerais pas épouser l'aide de camp du prince. Nous aurions toutes un bel avenir et un bonheur assuré ! »

La cadette, Marie, en plus de désirer épouser le prince, avait ajouté : « Ah ! si ce mariage avait lieu avec le prince, je lui donnerais, au bout d'un an, une belle enfant qui porterait, imprimée sur son front une étoile brillante. Elle aurait, en plus, une chevelure dorée. Quel bonheur ce serait pour moi qui aime tant les enfants ! Quelle vie heureuse à côté de ma Belle-Étoile !

— Moi, enchaîne la deuxième, je voudrais, au bout d'un an, donner naissance à un garçon que je nommerais Beau-Jour.

— Quant à moi, poursuit l'aînée, j'aime les enfants autant que vous. Si j'épouse l'aide-de-camp du prince, j'espère lui donner un fils que j'appellerais Chéri. Je suis d'avis que notre bonheur sera grand au milieu de ces enfants. Ce sera le lot de notre vie ! »

On met fin à cette conversation pour retourner au travail, à la maison. Toutefois, pendant que les trois sœurs exprimaient leurs souhaits, le prince, accompagné de ses officiers, était descendu du carrosse à quelque distance du jardin. À pas lents, ils s'étaient approchés de la maison en causant à voix basse. En entendant causer les trois filles, le prince, d'un signe de la main demande le silence à ses compagnons. L'oreille attentive, ils entendent la conversation des trois sœurs. Sans manifester la moindre réaction, les trois visiteurs entrent à l'auberge au moment où les filles quittent le jardin.

À l'hôtellerie, le prince et ses officiers sont reçus à bras ouverts. On passe dans le plus beau salon, et, une dizaine de minutes plus tard, à midi, on se retrouve dans la salle à manger pour s'attabler simplement. « Mesdemoiselles, dit le prince, je vous prie de bien vouloir nous accompagner à table. Vous n'avez pas encore pris votre repas, vous mangerez avec nous. Vous, mademoiselle — en désignant la plus jeune — prenez place près de moi !

— Nous n'avons pas pris notre repas, il est vrai, mais, proteste Marie, je me sens mal à l'aise de m'asseoir à table près de vous, mon prince !

— Ah ! secouez un peu votre timidité ! Je mange comme tout le monde, insiste le prince. Je ne vois pas où est la difficulté !

Vous, mademoiselle — en s'adressant à la deuxième — veuillez accompagner mon grand vizir. Quant à vous, mademoiselle, — c'était l'aînée — prenez place près de mon aide de camp ! Nous serons tous les six à la même table.

Vous, madame, si vous n'avez pas d'autre besogne, assoyez-vous dans votre fauteuil et regardez-nous manger. La table est tellement chargée de mets que nous ne pourrions jamais tout manger ! Réjouissez-vous, madame, d'avoir préparé ce bon repas qui nous réunit ! »

La vieille aubergiste, touchée de tant d'attentions, se gonfle d'aise et se berce sans trop comprendre ce qui se passe sous ses yeux. Le repas, formé de mets délicieux, entrecoupé de mots d'esprit, dure une grosse heure. On sort de table en causant et l'on se retire dans le salon où l'on s'est réuni avant le dîner. La conversation va bon train.

Au bout de quelques minutes, le prince prend la parole : « Il est tout près de quatorze heures, et notre cocher va venir nous chercher en carrosse. Avant de partir, je voudrais préciser certains propos qui me reviennent à la mémoire. Mademoiselle, en s'adressant à Marie, tout à l'heure dans le jardin, au cours de votre conversation avec vos soeurs, vous avez exprimé, je crois, une sorte de désir. N'est-ce pas que vous avez désiré quelque chose ?

— Ah ! de répondre la cadette, toute rouge d'émotion, et après avoir réfléchi un instant, ah ! parfois en causant, on échappe des paroles dont on ne se souvient plus. Parfois aussi, on ne veut pas que ces discours se répètent parce qu'ils sont trop légers.

— Oui ; mais vous avez dit certaines paroles que vous n'avez pas l'habitude de dire. C'était la première fois que vous en faisiez part, n'est-ce pas ?

— Beau prince, je ne me rappelle rien de tel !

— Eh bien ! vous avez certainement exprimé un désir. Mon petit doigt me le dit, et je le crois, même si vous dites le contraire ! »

Devant tant d'insistance, la cadette s'excuse d'avoir parlé sans réfléchir : « En causant avec mes soeurs, j'ai parlé comme une enfant. Je me suis demandé si la vie du prince, au milieu des gens d'élite, était toujours plaisante. En plus, à mon avis, l'épouse du prince doit être heureuse dans ces conditions.

— Vous avez touché là à des problèmes réels, réplique le prince. Ces imaginations peuvent devenir des faits ! »

La deuxième des filles se dit à elle-même : « Ah ! quelle chance si le prince épouse notre cadette ! »

Le prince s'adresse bientôt à la seconde des soeurs en lui rappelant qu'elle a parlé, elle aussi. La remarque du prince à l'adresse de la cadette était de nature à

rendre les autres filles plus hardies. Toutefois, la deuxième répond au prince sur un ton embarrassé, vu la présence du vizir : « Moi, je n'ai pas parlé. Notre cadette nous a livré ses confidences à cause de son jeune âge et de l'atmosphère de joie qui régnait parmi nous. Elle tient bien des propos sans y prendre garde. Je vous l'affirme franchement, je n'ai rien déclaré !

— Pourtant, rétorque le prince, mon petit doigt me révèle que vous avez fait une déclaration, vous aussi. Ne perdez pas de temps à me cacher vos propos. Avouez donc sur-le-champ, je vous en prie, sans fausse honte ! D'ailleurs, je ne quitterai pas l'auberge avant que vous ne m'ayez fait des aveux !

— Ah ! doux Jésus ! Je serai aussi franche que notre cadette. Quand cette dernière a laissé entendre qu'elle aimerait épouser un prince, moi, j'ai ajouté que je serais heureuse d'épouser son grand-vizir ! »

Le prince se tourne alors vers son vizir : « Qu'en penses-tu ?

— Je prendrais la même décision que vous, » répond l'officier.

Arrive le tour de l'aînée, plus timide que les deux autres, plus élancée, d'un physique moins élégant, en somme. « Vous aussi, recommence le prince, vous avez fait part d'un désir !

— Moi, ah ! non. J'ai vingt-quatre ans, la plus âgée de nous trois ; j'ai bien d'autres préoccupations en tête que celle du mariage !

— N'éludez pas ma question, s'il vous plaît ! Je veux savoir ce que vous avez affirmé au cours de votre conversation. Je suis certain que vous avez parlé : mon petit doigt me le dit, et, de plus, vous n'avez pas dû faire autrement que vos soeurs qui ont parlé pour de bon !

— Ah ! pourquoi m'entêter à nier ? se dit l'aînée. Les autres ont tout avoué sans en mourir ! Prince, je vous dis la vérité ! J'ai exprimé le désir d'épouser votre aide de camp, et de lui donner une progéniture comme mes deux soeurs l'ont déclaré pour vous deux.

— Quelle heureuse coïncidence ! s'exclame le prince. Vous êtes trois soeurs, et nous, nous nous conduisons comme trois frères. Ce que vous avez souhaité va se produire en réalité ! »

Imaginez la surprise des trois soeurs ! Troublées par l'émotion, elles ne savent plus si elles doivent accepter ou refuser, rire ou pleurer. Vers la fin de la conversation, le cocher se présente. Le prince salue ses hôtes et leur fait une recommandation : « Dorénavant, ne vous faites pas mourir à travailler. Vous avez amassé assez d'argent pour vivre à l'aise. Diminuez votre besogne, surtout vous, la vieille maman, sans craindre la misère ! »

Chaque semaine, nos trois amoureux viennent visiter leurs fiancées. Avec le temps, ils entreprennent ce voyage deux fois par semaine tant l'attrait est irrésistible.

Au bout de trois mois à peu près, on décide de se marier. Les préparatifs s'élaborent au cours de veillées auxquelles participent les fiancés, et l'on se marie tel que prévu : la cadette épouse le prince ; la seconde, le grand vizir, et l'aînée, l'aide de camp du prince. Inutile de décrire le bonheur de ces trois femmes lorsqu'elles se rencontrent. Elles ne savent plus sur quel pied danser.

La lune de miel terminée, le prince, grand chasseur comme ses officiers, continue de s'adonner à son sport favori. Quand ils ne chassent pas tous les trois, ils s'adjoignent un compagnon. En plus de jouir du sport, chacun cause naturellement de sa femme.

Le prince, un bon jour, dit à ses officiers : « Ecoutez donc ! Pendant quelque temps, nous n'irons plus à la chasse. Mes sujets, la cour, les conseillers, tous ces gens actuellement exigent ma présence au château ! »

Un an après le mariage, la cadette met au monde l'enfant qu'elle a souhaitée, une jolie fille qu'elle fait nommer Belle-Étoile à cause de l'étoile brillante qu'elle porte au front. L'épouse du grand vizir accouche, elle aussi, d'un petit garçon que l'on baptise du nom de Beau-Jour ; l'aide de camp devient père d'un fils que l'on nomme Chéri. Dans l'allégresse générale, chacun parle indistinctement de sa fille Belle-Étoile et de son fils Beau-Jour. L'un d'eux rappelle gentiment que Belle-Étoile est la fille du prince. Le bonheur jette la confusion dans les mémoires !

Au château du roi, vivait la vieille reine, la mère du prince. Depuis un certain temps, ce dernier s'était aperçu que la vieille reine regardait sa femme d'un oeil malveillant. Le prince en souffrait, mais il essayait de faire bonne contenance. La jeune femme, elle, pendant les absences fréquentes de son mari, se rendait compte que souvent la vieille reine grognait au lieu de lui parler gentiment, manifestant ainsi un grand mécontentement. Ce comportement de la vieille reine datait du mariage de son fils. Elle aurait voulu que le prince épouse une fille de sang noble, soit une princesse soit quelqu'une de haut rang. Elle détestait donc sa bru, bien que celle-ci fût de famille aisée et d'une brillante intelligence. Elle ne pouvait sans maugréer voir son fils se promener avec sa femme. Pour l'avoir vue moi-même, je puis vous assurer que la jeune épouse du prince était très jolie.

Évidemment la vieille était jalouse. Quand elle voit naître les enfants, elle devient nerveuse. Elle pressent que les papas ne seront pas les premiers à accaparer les soucis. Le prince prend une décision pour les trois couples : « Ces trois enfants, nous allons les rassembler dans une seule salle du château, sous la garde de personnes d'expérience. Ma femme occupera une chambre, sous la surveillance de gardiennes ; les deux autres mamans de même. Quand les enfants atteindront l'âge de deux ou trois mois, nous verrons, dans le temps, ce qu'il faudra faire. » On met bientôt cette décision à exécution.

Au bout de quelques jours de ce régime, la vieille reine en vient jalouse au point de n'en plus dormir. Vous savez, sans doute, que les vieilles de cet acabit, une fois entêtées, ne sortent pas facilement de leur ornière.

À bout de retenir sa colère, la vieille reine part, un bon soir, et s'en va à la ville visiter une sorcière connue et ancienne collaboratrice. Il fallait entreprendre la démarche le soir, puisque c'était le seul temps pour trouver la sorcière au logis. Elle frappe à la porte de la méchante femme, vers dix heures. La sorcière lui demande : « Qu'est-ce que vous venez faire à pareille heure ?

— Ne m'en parlez pas ! Je suis enragée !

— Voyons, voyons ! Qu'est-ce qui se passe ? répète la sorcière.

— Ce que j'ai... ce que j'ai ? Vous devez le savoir, vous qui connaissez les cauchemars de ma vie. Je ne suis pas capable d'endurer ma bru dans le château, je vous l'ai déjà dit. Et voilà qu'elle donne naissance à une petite fille belle comme un cœur. Cette enfant porte comme l'empreinte d'une étoile dans le haut de son front, et sa tête est recouverte d'une chevelure dorée. C'est une beauté merveilleuse, comme celle des garçons d'ailleurs ! On ne se rassasie pas de contempler ces nouveaux-nés. Depuis que les trois bébés sont installés au château, le prince en perd la tête. Il oublie les rendez-vous, les assemblées, enfin les affaires courantes. J'en suis découragée. Quand je lui parle, il ne me répond presque pas. C'est certain, mon fils va devenir fou et ses officiers ne feront guère mieux. Je sollicite donc votre aide pour nous débarrasser de ces enfants-là. Il n'y a plus moyen d'endurer cette situation. Je suis à bout de force et de patience !

— Ah ! faire disparaître les enfants ? Rien de plus facile ! Attendez à demain soir ; j'irai vous trouver. Nous prendrons les trois enfants, vers minuit ou une heure du matin. Nous allons les envelopper soigneusement à l'intérieur d'un colis bien ficelé. Nous nous rendrons ensuite sur les quais, à environ un kilomètre de chez vous, et nous lancerons le paquet à la mer. Vous les verrez flotter sur l'onde pour enfin disparaître. Ils ont le temps de périr dix fois avant d'atteindre le lointain gouffre qui absorbe tout. Quant à vous, vous serez libérée à tout jamais de ces enfants.

Les berceaux vidés, nous descendrons dans une ancienne caverne qui sert de cave près du château. Là, nous y trouverons une grosse chienne qui a eu trois chiots, une petite chienne et deux petits chiens. Nous prendrons ces trois jeunes animaux qui serviront bien nos desseins. Nous les placerons dans les berceaux à la place des enfants. Quand le prince constatera cette métamorphose, il ne cajolera pas tant sa femme, et ne lui fera pas tant de niches, vous allez voir !

— Très bien ! Je suis satisfaite de vos plans. Mais, de grâce ! ne manquez pas votre coup ! Autrement, je ne sais pas ce qui pourrait m'arriver.

— Non, non ! Vous savez que je ne rate jamais mon coup dans de telles entreprises ! »

La vieille reine se dit satisfaite et regagne le château. Elle passe une nuit d'insomnie complète, tellement elle a hâte de voir la sorcière à l'œuvre. Durant la journée, elle ne sort presque pas du château. La sorcière arrive, le soir, vers onze

heures et demie. La vieille reine l'entraîne vers la chambre des enfants. Deux gardiennes étaient postées près de la porte, une de chaque côté. Celles-ci prenaient parfois un somme, et, de fait, à ce moment, elles étaient endormies. La sorcière de dire : « Elles ne se réveilleront pas bientôt ! Ne craignez rien ! »

Cette ultime précaution permet aux deux vieilles de pénétrer dans la chambre, d'envelopper les enfants, et de leur substituer trois chiens dans les berceaux. Cette besogne accomplie, elles parcourent un kilomètre, le paquet dans les bras, parviennent à la mer et y lancent les enfants ficelés dans le colis.

La vieille sorcière retourne chez elle, la vieille reine, au château. Cette dernière va se coucher, heureuse de s'être enfin débarrassée des enfants.

Le lendemain matin, à l'heure du réveil, l'une des gardiennes, à la vue de sa compagne encore endormie, constate que leur sommeil a duré plus longtemps que d'habitude. Elle court vers la porte de la chambre où reposent les bébés apparemment endormis. Elle soulève les couvertures de la petite princesse... Surprise ! Elle n'y comprend rien et s'écrie : « Eh ! mon Dieu ! ses cheveux ont donc poussé rapidement ! » Enfin, elle se rend compte d'un changement plus que surprenant. Elle soulève les couvertures de l'autre berceau... La peur la trouble ; elle ne peut rien comprendre. « Réveille-toi ! crie-t-elle à sa compagne ; nous avons dormi plus longtemps que d'habitude. Viens ici. C'était pourtant trois enfants qu'il y avait dans les berceaux ! Nous les avons surveillés pendant plusieurs jours. Est-ce que je rêve ? Suis-moi ! »

Les deux gardiennes se précipitent vers les berceaux. L'une d'elles soulève un peu plus les couvertures. « Mon doux ! s'écrie-t-elle, qu'est-ce qui s'est passé ? Ce ne sont plus des enfants, ce sont des chiens !

— Ah ! qu'allons-nous faire maintenant ? demande l'autre.

— Eh bien ! laissons les choses telles qu'elles sont, pour le moment, ne dérangeons rien ! Quand le prince viendra faire sa visite quotidienne, vers huit ou neuf heures, quelle réponse allons-nous lui donner ? Tu répondras la première à ses questions, toi !

— Je ne réponds pas, certainement pas ! Tu répondras, toi !

— Parfois il ne pose pas de question, au sortir de la chambre ! »

Le prince arrive en demandant seulement si sa femme a bien dormi. La réponse est facile, vu les circonstances. La sorcière l'avait profondément endormie. Il constate lui-même le sommeil prolongé de la jeune maman, et se dirige vers les berceaux. Il se penche pour baiser un des enfants, et sent un étrange chatouillement sur les lèvres. « Grand Dieu ! que se passe-t-il ? » Il aperçoit un chien dans chacun des petits lits. Il garde un silence de mort et court des berceaux au lit de la princesse encore endormie. Tout affolé, il sort de la chambre et demande aux servantes : « Que s'est-il passé durant la nuit ? Les trois enfants n'y sont plus ! Comment expliquer la présence de trois chiots à la place des enfants ? »

— Ah ! nous n'en savons rien !

— Alors, je vais aller le demander à ma mère ! »

Rien de plus pressé pour le prince que d'aller réveiller la vieille reine et de la mettre au courant de l'événement. « Comment veux-tu que j'aie eu connaissance de ce qui s'est passé ? questionne, à son tour, la reine. Tu as rêvé, sans doute ! Tu ne me feras pas croire que trois chiens ont pris la place des trois enfants ! C'est une affirmation qui n'a aucun sens !

— Pour vous convaincre, ma mère, venez voir vous-même ! Nous n'irons pas par deux chemins ! »

La vieille reine accompagne son fils, faisant mine de rien savoir. Pendant qu'on examine les berceaux, la jeune maman se lève à son tour. À la vue des bêtes, elle s'évanouit sur place. On lui lave le visage à l'eau froide pour la ranimer. La vieille reine regagne ses appartements toute en larmes, mais à la vérité, il s'agit de larmes de joie. Le prince, lui, tout découragé, s'enferme dans sa chambre, prêt à s'arracher les cheveux de désespoir.

Chaque jour, le grand vizir et l'aide de camp venaient habituellement plusieurs fois dans la salle des enfants. Ce jour-là, à l'entrée du château, ils apprennent que le prince ne s'est pas montré comme d'habitude. Ils foncent dans le château et demandent où est le prince. On leur répond qu'il est à sa chambre. Ils filent aux appartements de leur patron, et trouvent le prince affaissé, les yeux rougis par les larmes. « Voyons, prince ! Qu'est-ce qui peut bien vous abattre de cette façon ?

— Eh bien ! Nous ne sommes que trois ici ; je vais exiger que vous gardiez un secret. J'en appelle à votre intelligence pour vous demander de ne pas répéter aux gens de l'extérieur ce que je vais vous dire ! »

Le prince leur raconte ce qu'il a découvert dans la chambre des enfants. Imaginez la mine de deux jeunes papas ! Ils ne profèrent pas un seul mot. Reste la lourde tâche d'annoncer la nouvelle à leurs épouses ! Chacun des deux officiers avait la responsabilité d'un enfant. Le prince leur montre son impuissance à agir, et recommande aux deux autres de ne rien répandre de cette affaire en dehors du château.

Sous menace de prison à vie, même s'ils ne sont pas soupçonnés de complot criminel, on avertit les gardes et les servantes de ne parler de l'accident à qui que ce soit. La situation devenait naturellement sérieuse.

On décide sur-le-champ de transporter les trois chiots dans la cave et de les y laisser en liberté. Le prince ignorait que des chiens vivaient dans une sorte de caverne près du château. Mais les gardes et les valets soignaient ces animaux à cause de la sympathie que feu le roi avait pour eux. Parfois on en entretenait une dizaine ; mais le prince n'en savait rien.

Les faits en restent au point mort. A la suite de maintes précautions, personne en ville n'a vent des événements du château.

Quittons maintenant la famille royale et revenons à un épisode antérieur de notre récit.

Le paquet contenant les enfants, une fois à l'eau, flotte à la surface de la mer. Le deuxième jour de son voyage sur l'onde, le paquet passe en vue d'une maisonnette où vivaient un pêcheur et sa femme. Tous les matins, le pêcheur, levé dès l'aurore, surveillait la mer et quand il y découvrait des débris à la dérive, il montait dans une embarcation et allait recueillir ces objets flottants.

Ce matin-là, le pêcheur aperçoit le paquet qui brille sous la lumière du soleil levant, à une bonne distance du rivage. Il s'approche du mystérieux objet brillant et parvient à distinguer, d'après la partie hors de l'eau, qu'il s'agit d'un colis enveloppé d'étoffe. Il constate que le paquet est ficelé. Il tente de tirer le paquet de l'eau, mais un mouvement de roulis de son embarcation l'avertit que le poids est considérable. Finalement, il bascule le paquet dans la barque. L'apparence de ce colis porte le pêcheur à s'interroger : « Comment ce paquet si bien enveloppé est-il tombé à l'eau ? Il est recouvert de tissus, et, malgré mon ignorance, cette étoffe semble de grande qualité ! »

En mettant pied à terre, il tire son bateau sur le sable pour l'immobiliser, et file vers sa demeure tout près de la mer. Il avait une hâte brûlante d'annoncer sa trouvaille à sa femme. Il réveille celle-ci encore endormie et la laisse s'étirer longuement. Il la fait sortir du lit et lui apprend qu'il a fait une découverte. Ah ! rapidement elle s'élançait vers la plage, vêtue d'une simple chemise de nuit. Heureusement, il n'y avait personne aux aguets. Une fois près de l'embarcation, le pêcheur dit à sa femme : « Regarde !

— Ciel ! Quel gros paquet ! Que contient-il ?

— Il est enveloppé d'une étoffe riche, c'est évident ! Même si tu n'as jamais utilisé cette qualité de tissu, tu dois admettre que...

— C'est vrai ! C'est d'un luxe incroyable, interrompt la vieille. Nous allons tout de même essayer de déficeler le paquet.

— Avant de délier ces cordons, emportons-le tout à la maison. Nous ne savons pas encore ce que contient ce paquet. Il est pesant, mais comme il s'est passablement égoutté, nous allons essayer de le transporter. »

Le pêcheur et sa femme s'attellent à ce colis au moyen d'une corde, et le traînent à la maison. Ils déposent le paquet sur une grande table qui, en plus de servir de table de cuisine à deux personnes, servait à entasser des paniers d'osier destinés à préparer le poisson. C'était l'endroit tout désigné pour développer le colis.

On commence à déficeler le paquet. Quelle surprise ! Trois enfants s'y trouvent emmaillotés, vêtus bien proprement de petites robes d'étoffe luxueuse. La vieille ne cesse de dire à son mari : « Tu sais toujours bien que ces enfants-là appartiennent à des gens cossus. Examine-moi ce tissu. Il nous glisse dans les mains

comme de la soie. C'est un produit de qualité ! Cette étoffe n'est pas comparable à celle de tes pantalons qui me colle aux doigts quand j'y touche !

— Chose certaine, dit le pêcheur, ces enfants vont être réclamés. Nous ne parlerons pas de notre trouvaille en attendant que des parents riches viennent les chercher. Par malchance, par accident, ils ont peut-être été jetés du pont d'un bâtiment ! Peu importe comment les faits se sont passés, on va réclamer ces petits ! »

Les semaines et les mois se succèdent ; deux ans sont déjà écoulés depuis cette découverte. Pourtant, on n'entend parler de rien. Le pêcheur va en ville y vendre son poisson tous les quinze jours, et souvent une fois par semaine. Il a beau surveiller les vitrines et les devantures pour y découvrir une annonce relative aux enfants perdus, il ne découvre rien. Il faut dire que deux jours de voyage séparaient la ville de la demeure du pêcheur.

Le temps passe. Bientôt les enfants atteignent l'âge de raison. Tous trois du même âge, leurs facultés se développent au même rythme. La vieille, douée d'une bonne instruction, organise une classe pour les enfants. De plus, elle leur enseigne le peu de musique qu'elle possède. La musique est un bon facteur d'amusement dans la maison du pêcheur. Même à l'écart des milieux cultivés, cette famille sait se divertir à volonté.

Quand les enfants atteignent un certain âge, Belle-Étoile et les deux autres suivent le pêcheur à la ville pour y suivre des cours de musique en rapport avec le talent de chacun.

À l'âge de seize ans, Belle-Étoile maîtrise merveilleusement la technique du piano. Sa beauté naturelle et la richesse de sa voix en font une personne d'un comportement agréable et remarquable. Tout lui réussit à souhait. Quant aux deux garçons rien ne leur manque dans le domaine de la beauté et du talent. La vie leur sourit en tout. La femme du pêcheur est heureuse et fière de ces trois enfants.

Belle-Étoile tire un grand désennui de la musique. Les deux garçons pratiquent le sport de la chasse, chacun possédant sa carabine, cadeau qui leur a été offert par le pêcheur.

Un bon jour, après le dîner, le pêcheur et sa femme se croyaient seuls. Les deux garçons étaient à la chasse, et Belle-Étoile, après le repas, était allée s'étendre sur son lit dans sa chambre proprette. Pendant ce temps, nos deux campagnards, assis près de la table, causaient à mi-voix de peur de se faire entendre par la fillette.

La vieille se met à dire à son mari : « C'est bien extraordinaire tout de même. Voilà plus de seize ans que ces enfants-là sont ici ; ils sont certains que nous sommes leur père et leur mère. Ils nous appellent papa et maman sans arrière-pensée. Nous, nous les aimons comme nos propres enfants. Nous n'en avons pas ; nous les avons adoptés tout jeunes. Ils n'en savent rien. C'est incroyable de constater que Belle-Étoile ne connaît pas la fortune qui tombe de sa chevelure d'or.

— Quoi qu'il en soit, reprend le pêcheur, laissons filer le cours des événements ; on va peut-être les réclamer un jour, malgré leurs seize ans bien sonnés ! »

Belle-Étoile, de sa chambre, a saisi le fil de la conversation. Comme à l'accoutumée, au retour de ses frères, l'après-midi, elle s'en va les rencontrer. Elle s'approche d'eux, les invite à s'asseoir et leur dit : « J'ai entendu notre père et notre mère causer ensemble. Savez-vous qu'ils ne sont pas nos parents ? »

— Pas nos parents ? interroge avidement Beau-Jour.

— Perds-tu la tête, Belle-Étoile ? enchaîne Chéri.

— Ce ne sont pas nos parents, réaffirme la fillette. Ils causaient entre eux ; ils trouvaient invraisemblable que nous ignorions nos origines et que personne ne nous ait réclamés. Selon eux, ils n'ont jamais entendu parler de nos vrais parents.

— Tu veux te moquer de nous, insistent les deux garçons.

— Croyez-moi, rétorque la fillette. Je n'ai pas perdu un mot de leur conversation. Pour ce soir, ne laissons rien soupçonner. Mais demain, je vous recommande d'aller faire un tour de chasse dans les environs et de revenir pour le dîner. Vous donnerez pour prétexte que le gibier est rare et que vous êtes fatigués. Après le repas, nous causerons en famille comme on le fait souvent. Nous en profiterons donc pour apprendre la vérité sur notre compte. L'expérience nous a appris que d'habitude ils ne nous trompent jamais ! »

Les trois jeunes deviennent profondément songeurs. Au cours de leur route vers la maison, ils ne cessent de ruminer tous ces détails dans leur tête. Le lendemain, le projet de chasse abrégée s'accomplit tel que décidé. D'ailleurs, à certains jours, les garçons ne pratiquaient pas leur sport favori : c'était le temps du repos. Ce jour-là, ils reviennent à la maison bien avant le dîner en prétextant la fatigue et le manque de gibier dans la forêt.

Après le repas, tous commencent à causer autour de la table. Belle-Étoile, soudain, dit simplement au pêcheur et à sa femme : « J'aimerais vous parler d'un sujet bien particulier ! »

— Le temps est tout choisi, répondent le bon homme et la vieille. Qu'as-tu à nous demander ?

— Eh bien ! hier, commence Belle-Étoile, à peu près à la même heure, j'étais dans ma chambre, et, après avoir dîné, vous avez entamé une conversation dans laquelle j'ai appris des faits troublants ! »

Les deux vieux, vous pouvez le croire, auraient voulu se voir sous terre. Belle-Étoile continue son boniment : « J'ai conclu, de ces renseignements, que vous n'êtes pas notre père ni notre mère. Nous ne sommes pas vos véritables enfants, bien que vous nous ayez élevés après nous avoir adoptés très jeunes.

— En toute honnêteté, nous ne pouvons pas dire le contraire ! C'est la vérité !

— Ah ! Ciel ! s'écrie la fillette. C'est tout à fait renversant ! »

Les jours suivants, les enfants se montrent pensifs. Une autre semaine se passe. Les orphelins se consultent et en arrivent à une décision. Belle-Étoile résume la pensée du groupe : « Maintenant, nous allons parler franchement à nos parents adoptifs, nous allons les avertir de notre détermination à marcher tant que nous n'aurons pas découvert nos parents. Nous les préviendrons de notre départ, et ils comprendront que c'est la seule décision à prendre dans notre cas ! »

Quelques jours plus tard, les parents adoptifs sont mis au courant du départ imminent des orphelins : « Nous quittons la maison, mais ne disons pas que nous ne reviendrons jamais. Notre retour peut avoir lieu dans un an, deux ans et même plus. Si nous ne découvrons pas nos parents, nous reviendrons vous visiter, si vous êtes encore ici. Advenant le cas où nous retrouvions nos véritables parents, nous reviendrons vous chercher pour vous récompenser, à condition que nous puissions vous faire vivre convenablement. »

Le vieux et la vieille tentent bien d'empêcher les orphelins de partir, mais ils savent que ce ne sont pas leurs enfants. De plus, ce serait les mettre dans l'occasion de s'enfuir ou de prendre de trop grands risques. Ils les laissent donc libres de partir.

À l'occasion du départ prochain, la vieille dit à Belle-Étoile : « Moi aussi, j'ai quelque chose à te dévoiler. Depuis ta naissance, et jusqu'à présent, ta chevelure a joui d'un don de la nature. À chaque fois que je te peignais, lorsque tu étais petite, à chaque fois que tu te peignais toi-même, dans ta chambre, quelque chose d'extraordinaire survenait et survient encore dans ta chevelure. C'est pour cette raison que je t'ai toujours dit de laver et de peigner tes cheveux, mais non de nettoyer ton bassin. C'est une tâche que je me suis réservée. Tu ne t'es jamais doutée de rien, et même actuellement tu ne prends pas ma déclaration au sérieux. C'est que, ma Belle-Étoile, chaque fois que tu te peignes, il tombe de grosses sommes d'argent de tes cheveux. Plus tu avances en âge, plus la somme augmente. Cette richesse consiste en diamants qui étincellent de façon fantastique. Depuis seize ans que tu vis ici, nous nous sommes enrichis à tel point que nous ne savons plus que faire de notre argent. Cependant, nous avons amassé un magot considérable pour nos vieux jours. Nous en avons amassé pour vous aussi ; vous pourrez en dépenser abondamment pendant de nombreuses années. Vu votre décision de voyager de côté et d'autre, nous allons vous en donner, à tous trois, assez pour vous faciliter un très long voyage en vue de vos recherches. »

Les préparatifs durent une couple de jours. Le pêcheur les fait monter tous les trois dans sa voiture et les conduit à la ville. Une fois en ville, ils disent au vieux : « Maintenant, laissez-nous ici. Nous allons nous débrouiller de notre mieux. Si nous retrouvons nos parents, nous resterons avec eux, et si possible, nous serons fidèles à notre promesse de venir vous chercher ! »

Le pêcheur prend le chemin du retour, alors que nos trois jeunes devisent entre eux dans une salle d'hôtel. Belle-Étoile donne le signal du grand départ : « En-

treprenons enfin notre voyage ! Nous allons marcher aussi longtemps que nous n'aurons pas rejoint nos parents. Rien ne devrait changer notre décision ! »

Le trio visite quelques coins de la ville, mais le cœur n'y est pas. Ils marchent au hasard dans la ville sans trop savoir ce qu'ils cherchent.

Belle-Étoile convainc ses cousins de quitter la ville : « Il nous faut sortir d'ici, nous allons marcher. Nous irons de ville en ville, de village en village, sans crainte de manquer d'argent ! Aussi longtemps que nous n'aurons pas retrouvé nos parents, nous allons marcher ! »

Pendant deux ans, ils ont marché, d'une région à l'autre sans entendre parler de leurs parents. Un bon soir, ils s'arrêtent dans un village où il y avait un hôtel, et décident d'y loger. Les hôtels n'étaient pas nombreux — un peu comme ici — mais il y en avait quelques-uns. Après le souper, chacun prend sa chambre, mais tous se rencontrent dans une petite salle pour causer. On met au point le programme du lendemain : prendre des informations à propos d'une grande ville située à une faible distance ; il y aurait avantage à y séjourner le plus longtemps possible pour y recueillir des renseignements.

Le lendemain matin, nouveaux préparatifs de départ. Ils prennent presque quatre jours pour se faire transporter en voiture, jusqu'à la ville, sur des routes assez passantes. Là, ils se rendent au plus grand hôtel, et chacun y loue sa chambre. Ils y séjournent trois jours. Au bout de ce temps, le maître d'hôtel s'évertue à ne pas les laisser partir : il les trouve intéressants, instruits et capables de discuter avec sagesse. L'hôtelier était un homme d'une certaine culture et d'une bonne instruction ; il savait profiter de l'expérience des jeunes voyageurs. L'hôtelier avait une éloquence naturelle : « J'aimerais, dit-il, que vous restiez ici encore quelques jours. Pourquoi ne pas prolonger un peu votre séjour ici ? Vous m'intéressez au plus haut point ! »

Le talent de pianiste et de cantatrice de Belle-Étoile, celle-ci appuyée par la riche voix de ses deux cousins, faisaient les délices du maître d'hôtel. Beaucoup de clients venaient écouter les jeunes artistes, et l'auditoire, heureux de leurs concerts, procurait un revenu intéressant pour l'hôtelier et les jeunes voyageurs.

Le trio demeure trois mois dans cette ville. Ils occupaient leurs loisirs à arpenter les rues, cherchant à découvrir si leurs parents ne fréquentaient pas ces lieux.

De son côté, le prince, toujours à l'affût de nouvelles, avait entendu parler des excellents divertissements que procuraient des jeunes gens. On vantait à qui mieux mieux la qualité artistique de leur chant et de leur musique, leur intelligence et la beauté exceptionnelle de leur physionomie.

Un jour, le prince se décide de parler à son vizir : « Sais-tu que le concert de ces enfants-là m'intéresse ? On parle tellement de leur intelligence ! Je n'ai pas encore oublié nos trois enfants que le sort a remplacés par trois chiens ! Pourquoi les bonnes gens de cette région-ci profiteraient-ils plus du talent de ces artistes que nous qui sommes de l'élite ? Je me pose de sérieuses questions. . . Quoi qu'il en

soit, on dit partout qu'à l'hôtel — c'était l'hôtel le plus réputé — trois jeunes gens donnent, le soir, des concerts qui remplissent une grande salle d'auditeurs attirés par le chant de ces trois artistes. Tu verras à transmettre au maître de cet hôtel ce message : « Demain soir, nous voulons, à notre tour, assister au concert des jeunes artistes pour voir les réactions de la foule et juger de la qualité de cette soirée ! »

Le prince avait fait avertir les trois jeunes artistes qu'il viendrait, en compagnie de son grand vizir, assister à leur soirée de musique et à toute manifestation de la soirée. Les trois orphelins, à cette nouvelle, se promettent bien de faire valoir tous leurs talents.

Un peu avant le début de la soirée, le maître d'hôtel présente les orphelins au prince. Au cours du concert, l'hôtelier se tient près du prince et de sa suite. Le programme comportait des pièces de quelques autres artistes qui venaient, chacun à son tour, faire valoir leur talent. Mais personne n'arrivait à surpasser les trois orphelins.

Arrive le tour de Belle-Étoile qui vient exécuter une chanson. Le prince l'écoute bouche bée, les jambes croisées, immobilisé par la qualité de la voix et la beauté de l'artiste. Elle interprète une pièce de piano, même réaction du prince ! À l'audition des chants des deux jeunes garçons, le prince ne peut cacher plus longtemps son admiration. Il se tourne vers son grand vizir : « As-tu déjà constaté semblable merveille ? On entend chanter des artistes, on assiste à des spectacles d'amuseurs, mais le talent de ces jeunes surpasse tout ce que j'ai vu et entendu ! As-tu remarqué la beauté des visages ? Elles correspondent tout à fait à la qualité de leur voix ! »

Pendant deux ou trois mois, les trois orphelins organisent des soirées sous le patronage de l'hôtel. Ils en tiraient de bons revenus tout en possédant encore une bonne partie des sommes reçues de la femme du pêcheur. Bientôt, ils se trouvent, en ville, des appartements, se louent des chambres en plus d'une grande salle choisie à cause de certains avantages. Ils utilisent cette salle pour organiser, sous leur propre responsabilité, des soirées pour les auditeurs qui veulent s'amuser tout en jouissant de leurs talents.

Cette initiative des trois jeunes voyageurs, pendant un an, donne la chance à plus de cinq cents personnes à la fois, de jouir du talent de ces artistes. On venait en foule et de partout pour les entendre.

Le succès de ce trio intriguait le prince. Chaque jour il repassait ses souvenirs et se demandait comment, lui, il avait été si malchanceux alors que ces enfants réussissaient si facilement.

Un jour, il décide de leur rendre visite. Il commençait à prendre l'habitude de les aborder et de leur parler. « Je viens vous voir seul et secrètement, débute le prince, pour vous faire part d'un projet qui me hante. Vous êtes des jeunes gens pleins d'intelligence, de talents, et d'entregent. À force de vous entendre chanter et jouer de la musique, à force d'observer votre comportement à tous trois, je ne puis

plus combattre mon désir de vous voir et de vous entendre. C'est un régal auquel je ne puis renoncer. C'est pourquoi je voudrais faire une entente avec votre groupe.

Je veux vous faire construire un bel édifice, une sorte de petit château d'une beauté encore inégalée, pourvu de toutes les commodités que vous désirerez. Il abriterait, bien sûr, des appartements très propres et une belle grande salle. Vous pourriez y recevoir tous les visiteurs qu'il vous plaira d'admettre chez vous, soit des jeunes ou des vieux. Ne vous inquiétez pas du coût de cette construction. Ce sera un agréable passe-temps pour moi ! »

Le prince pose quelques questions aux jeunes artistes sur leur vie personnelle. Il ne reçoit qu'une réponse évasive : leurs parents sont décédés. Ils ne lui disent pas qu'ils ont été sauvés des eaux, dans les circonstances rapportées plus haut.

Peu de temps après cette visite du prince, ce dernier met en branle les travaux de construction. Le chômage existait même à cette période, mais un prince trouve toujours des ouvriers, et très rapidement !

Bientôt le château est érigé, un vrai bijou de château ! On procède à l'aménagement. Une fois cette demeure prête à recevoir ses propriétaires, la clé à la main comme on dit, le prince va chercher les trois artistes dans de beaux carrosses et les dépose à la porte du nouveau château baptisé le Petit-Château. Le prince les introduit officiellement dans l'élégant édifice et en visite, avec eux, tous les appartements, y compris les belles cuisines et tout leur ameublement. Il est à remarquer que les jeunes protégés du prince n'avaient pas à préparer leur nourriture. On leur avait procuré des cuisiniers expérimentés. Après avoir jeté un coup d'œil dans la grande salle réservé aux concerts et à d'autres divertissements, le prince se rend compte qu'il ne manque rien dans cette somptueuse demeure.

Un an s'écoule pendant lequel le prince rend visite quotidiennement aux trois artistes. Parfois il se faisait accompagner de son grand vizir. Un jour, à son retour, il dit à ce compagnon : « Je n'y comprends rien ! Je ne puis comprendre comment il se fait que des parents puissent mettre au monde des enfants si brillants, perdus maintenant dans la foule anonyme, sans foyer et sans biens. Je n'y comprends rien ! »

Le trois jeunes artistes se trouvaient bel et bien dans la ville où demeuraient leurs parents. La vieille reine, mère du prince, était toujours vivante, et, à écouter le prince et les racontars des gens du château, elle commença à soupçonner que les trois petits artistes étaient les enfants jetés à l'eau et que l'on avait retrouvés. Elle avait pris de l'âge, mais elle s'inquiétait du retour de ces enfants dans la ville. Sans révéler le but de ses démarches, elle se rendait parfois au Petit-Château visiter le trio pour mettre à point son enquête. Elle a identifié Belle-Étoile à la marque étoilée qu'elle portait au front. Nul doute, c'était elle ! Deux garçons et une fille c'était trop évident pour ne pas réveiller sa colère.

Un soir, elle va visiter la vieille sorcière et lui fait part de son appréhension : « Quelque chose ne tourne pas rond et je soupçonne que ma fin approche. Vous allez me dire ce qui se passe ! Depuis près de deux ans, ces jeunes-là sont dans notre ville. Mon fils, le prince, leur a fait construire un château plus riche que le nôtre. Ils ne manquent d'aucun confort; ils ont tout à souhait dans ce palais. Il est évident qu'ils mènent une vie heureuse. J'ai des soupçons très solides sur l'identité de ces personnages.

— Vos soupçons ne sont pas sans fondement. Ces trois artistes sont bel et bien Belle-Étoile, Beau-Jour et Chéri, les trois cousins. Ils sont de retour dans leur ville natale. Je le sais pour en avoir entendu parler et pour avoir fait appel à mes pouvoirs magiques !

— Eh bien! Mon Dieu! si nous avons manqué notre coup peu après la naissance de ces enfants, comment nous en tirerons-nous maintenant qu'ils sont adultes? Connaissez-vous un moyen de les faire disparaître? Savez-vous comment nous nous y prendrons?

— C'est facile! C'est facile! répond la sorcière. Ne laissez rien voir, n'en dites rien à qui que ce soit. Laissez-moi l'affaire entre les mains. Je vais penser à votre problème, et je vous en parlerai dans un jour ou deux! »

Le lendemain, la vieille sorcière réfléchit longuement à sa promesse de s'occuper des trois artistes mais ne bouge pas.

Beau-Jour et Chéri avaient depuis assez longtemps organisé leurs loisirs. Presque chaque jour, ils allaient à la chasse ou à la pêche avant de prendre part au concert de la soirée. La vieille sorcière savait que les deux jeunes hommes s'absentaient, le jour. Une bonne fois, elle va faire une visite au Petit-Château dans l'après-midi. Belle-Étoile la reçoit, sans se douter que cette visiteuse leur avait fait tant de mal autrefois. Belle-Étoile l'accompagne tout en lui faisant visiter les nombreux appartements de sa résidence. À la fin de la tournée, la sorcière conclut : « Je suis passée par de nombreuses pièces, mais il en reste certainement encore d'autres. On parle du Petit-Château, mais c'est tellement vaste! Et quelle magnificence!

— Ah! commente Belle-Étoile, il serait impossible de trouver un palais mieux organisé. Il n'y manque rien. J'avais un piano, mais le prince m'en a acheté deux. Tout nous arrive comme à souhait et presque à double exemplaire. Les richesses de ce château surpassent probablement celles du château du prince. Vous comprenez pourquoi nous estimons le prince. Il est impossible de ne pas l'aimer. Il s'est intéressé à nous au moment où nous ne vivions pas dans la misère, mais actuellement nous vivons encore plus à l'aise!

— J'admets, reprend la sorcière, que tu te croies parfaitement comblée, mais il te manque quelque chose!

— Non ; il ne me manque rien ! C'est impossible de trouver le bonheur parfait sur cette terre, et il est impossible de songer à tout posséder. Je ne puis désirer autre chose puisque j'ai tout ce qui fait mon bonheur !

— Tu n'as pas tout, j'en suis certaine, insiste la sorcière. Il te manque quelque chose, mais tu ne le sais pas. Je t'assure qu'il existe certains biens que tu ne possèdes pas. Si tu mettais la main sur la pomme qui chante, je te dirais que tu as tous les biens souhaitables. A ce moment, il ne te manquerait plus rien.

Le prince vient, chaque jour, vous entendre chanter, toi et tes jeunes hommes, vous entendre jouer de la musique instrumentale. Si tu possédais la pomme chantante, là, le prince dirait qu'il ne manque rien à ton bonheur. C'est une belle pomme rouge de la grosseur d'un poing. Il suffit de l'exposer sur une table pour entendre ses mélodies aussi longtemps qu'on le désire. C'est un charme de l'entendre. Il n'y a pas de chanson, pas de mélodie qu'elle ignore. Toi, tu chantes très bien, mais tu n'oserais, j'en suis sûre, chanter après avoir entendu la pomme chantante.

— Ah ! ah ! il faut tout de même mettre une limite à ses ambitions. Admettons que cette fameuse pomme existe, je puis vivre heureuse sans la posséder. Je vous le répète, j'ai tout ce que je désire ! J'admets que je ne connais pas toutes les merveilles de l'univers, mais pour le moment je suis satisfaite de ce que je possède ! »

La vieille sorcière regagne sa demeure. Au Petit-Château, les jeunes excursionnistes n'étant pas encore de retour, Belle-Étoile se promet de transmettre aux garçons la suggestion de la visiteuse. Mais subitement elle décide de garder ce secret pour elle seule.

Les deux cousins reviennent de la chasse. Après le souper, le trio se rassemble dans un salon avant d'apparaître sur la scène. Au cours de la conversation, Beau-Jour s'aperçoit que Belle-Étoile a l'air attristé. Elle semble moins loquace. Il n'en passe pas la remarque.

La soirée artistique a lieu. Belle-Étoile fait de son mieux, mais intérieurement, elle se sent distraite. Quelque chose ne va plus.

Le lendemain, les deux orphelins entreprennent une autre excursion de chasse. À leur retour, Belle-Étoile va à leur rencontre, mais ils se rendent compte de la tristesse de la jeune fille. Depuis la visite de la sorcière, elle n'avait pu se libérer de la pensée émise à propos de cette pomme chantante : « Si tu la possédais, il ne te manquerait rien ! Tu aurais tout à souhait ! »

Chemin faisant, les trois orphelins s'assoient, à la suggestion de l'un d'eux. Beau-Jour en profite pour s'adresser à Belle-Étoile : « On dirait qu'un problème te tracasse depuis quelques jours. Tu es moins expansive que d'habitude. J'ai eu l'impression, hier soir, que tu n'as pas chanté aussi bien qu'à l'ordinaire. Pendant ta pièce de piano tu as paru distraite. Quelque chose ne va pas chez toi ! Nous avons, de plus, remarqué que tu n'as presque pas mangé, ce matin. À midi, je n'en sais rien, mais hier soir, tu n'as presque pas soupé. Tu nous caches quelque secret ! »

— Ah ! mon Dieu ! étant donné que nous n'avons pas de cachotterie entre nous, je vais vous faire part d'une visite que j'ai reçue avant-hier. Une vieille est venue au Petit-Château. Elle m'a trouvée chanceuse de posséder tant de biens, mais elle m'a affirmé qu'il me manquait une chose merveilleuse. Elle m'a parlé d'une pomme chantante, une belle grosse pomme qui fait entendre toutes les chansons ou les pièces instrumentales désirées. On la place sur une table, dans une salle, et à l'instant, on entend la musique que l'on désire. Il semble que ce soit une merveille !

— Tu sais bien, ma pauvre Belle-Étoile, lui dit Beau-Jour, que c'est une histoire dépourvue de sens. Ce sont des phénomènes purement imaginaires ! »

Chéri, de son côté, toujours plus tendre à l'égard de la fillette, avait le don de mieux s'entendre avec elle. Il répond à Belle-Étoile : « Nous allons réfléchir à cette nouvelle merveille. On ne sait jamais ; cette pomme existe peut-être ! »

Les jours s'écoulaient, mais plus la fameuse rencontre s'éloigne dans le passé, plus l'image de la pomme chantante s'enfonçait dans la tête de Belle-Étoile. La vieille sorcière exerçait une telle influence sur la jeune fille que celle-ci ne pensait plus qu'à cette merveille. Elle en était découragée au point d'en perdre l'appétit.

Un jour, Beau-Jour dit à Belle-Étoile : « Demain, nous n'irons pas à la chasse. Nous allons consacrer notre journée à nous amuser ici, dans le jardin, et à folâtrer en ville pour y prendre de l'exercice. Tu souffres, Belle-Étoile ; tu ne manges presque pas, tu sembles encore troublée par ton problème !

— Je vous ai raconté ce qui me préoccupait. Je ne peux penser à autre chose qu'à cette merveilleuse pomme !

— Oublie donc tous ces soucis, je t'en prie ! Mais la sorcière a-t-elle dit où se trouve cette pomme ? Si l'on savait au moins où la chercher ?

— Ah ! Elle m'a donné un carnet indiquant le point de départ et la direction à prendre, si l'on décide d'aller chercher la pomme. Au sortir de la ville, on suit cette direction-ci. Plusieurs minutes de marche conduisent aux environs du réservoir à eau. On s'oriente ensuite vers la crête de la pente. On marche jusque vers onze heures ; on est alors rendu au sommet de la colline, tout près de l'endroit important.

— C'est très bien ! Montre-moi ce carnet. Il me suffira de l'étudier davantage.

— Au sommet de la colline, précise Belle-Étoile, tu observeras une légère cavité dans le sol. Comme le sommet est presque horizontal, quelques minutes de marche après onze heures suffiront pour rejoindre la cavité auprès de laquelle se trouve la pomme.

— Ces explications sont claires ; demain j'irai la chercher la pomme chantante ! » conclut le jeune homme.

Le lendemain matin, Chéri se prépare très tôt au départ. Beau-Jour ne se sent pas le courage de l'accompagner. Chéri place quelques bouchées de nourriture

dans un sac et se lance sur la route, prend la direction indiquée par Belle-Étoile et aussi par le carnet ; il se rend à la colline et se dirige vers son sommet. Après une demi-heure de marche dans le flanc de la colline, il aperçoit venir vers lui une vieille dame appuyée sur une canne et qui s'avance avec grande difficulté. « Doux Jésus ! se dit Chéri, d'où vient-elle, celle-là ? Elle est allée sur la colline, et maintenant elle en revient ! Je dois être capable de répéter son geste : si je grimpe là-haut, je dois pouvoir revenir comme elle ! »

Au moment de le rencontrer, la vieille dit au jeune homme : « Bonjour, mon garçon !

— Bonjour, bonne vieille ! répond Chéri. Vous allez enfin me dire d'où vous venez, vous ! Vous me paraissez d'un âge assez avancé ; vous devez avoir quatre-vingts ans, sinon plus ?

— Ah ! je suis tellement vieille que je ne me rappelle plus mon âge ! J'étais une pauvre mendiante. Devenue insupportable dans le grand monde, je me suis retirée dans la forêt. Je me nourris d'herbes sauvages et de fruits que je trouve. J'ai fini par arracher ainsi ma vie depuis plusieurs années. »

Chéri la regarde de nouveau. Elle avait une chevelure affreusement désordonnée. La vieille dame continue : « Mon Dieu ! Toi, tu n'es pas un prince ? Tu as bien l'air d'un prince à en juger par ton habit. Tu portes de riches vêtements qui te vont bien ! Et puis, tu me sembles bien intelligent. On voit que tu sors d'un bon milieu !

— Ah ! je parais au moins plus jeune que vous. Naturellement, j'ai la chance de paraître assez bien.

— Où vas-tu, mon garçon ? demande la vieille dame.

— Où je vais ? répète Chéri. Je vous apprendrai que je demeure en ville, au Petit-Château, à une faible distance du château d'un prince ; je vis avec un cousin et une cousine. Nous passons bien notre temps ensemble. »

Le jeune garçon lui raconte une histoire plus ou moins improvisée : « Je vous ai dit que nous nous amusons bien ensemble. Ce que vous ne savez pas, c'est que nos parents sont morts ; et c'est nous qui avons hérité de leurs biens.

Notre cousine, Belle-Étoile, elle, a découvert dans un calepin qu'il existait une pomme merveilleuse, une pomme chantante. Moi-même, j'ai lu ce texte assez bref. D'après ce document, pour arriver à découvrir la pomme, il faut gravir cette colline et il faut continuer de marcher sur une sorte de plaine qui s'étend au sommet de ce monticule.

— Tu as raison ! Mais ta course peut être passablement longue, tu sais ! Quant à moi, je ne me suis pas rendue aussi loin que tu le décris ; toutefois, je reviens de ce coin-là. Mais, dis donc ! Qu'est-ce que tu portes sur ton dos ? On dirait un sac suspendu. . .

— Grand-mère, c'est un peu de nourriture ! Avant mon départ, j'ai attrapé deux morceaux de gâteau. Au cas où mon voyage serait plus long que prévu, je pourrais ainsi soutenir mes forces. Vous savez, je ne sais trop où je vais aboutir. Le texte du calepin signale que je puis toucher le but de ce voyage vers onze heures. Je puis tout aussi bien arriver seulement à midi, peut-être même après midi. Et il faut prévoir le temps du retour. De plus, la pomme chantante offrira peut-être une certaine résistance.

— Mon cher petit, tu fais pitié ! Ce n'est pas un voyage de plaisir que tu as entrepris, laisse-moi te le dire !

— Plaisant ou non, ce voyage peut se faire par quelqu'un, n'est-ce pas ? »

Et la conversation continue entre les deux personnages. Tout à coup, la vieille dame semble ressentir un malaise aux jambes. Elle s'assoit en soupirant : « Ah ! mon Dieu !

— Eh bien ! grand-mère, je vais poursuivre ma route ; je veux revenir chez moi le plus tôt possible, cet après-midi.

— Un instant, mon petit ! Tu ne pourrais pas me faire l'aumône d'une bouchée de nourriture ? Une seule bouchée me ferait tellement de bien !

— J'aimerais bien, grand-mère, vous rendre ce service, mais je n'ai apporté que deux petits morceaux de gâteau et j'ai besoin de cette minime réserve. Je regrette de vous laisser souffrir ; mais je ne connais pas la distance qui m'attend. Si mes forces diminuent, je ne sais pas comment je me tirerai d'affaire. »

Elle le supplie et lui quémante à plusieurs reprises une bouchée de nourriture, mais Chéri demeure impitoyable. Il tente de reprendre sa marche. La vieille se lève, s'approche du jeune voyageur et lui donne une tape sur l'oreille en lui disant : « Tu n'es pas assez charitable, toi ! Rends-toi derrière ce monticule et restes-y en statue de pierre ! »

À ces mots, Chéri ne sait pas ce qui lui arrive. Il a eu connaissance que la vieille lui a touché l'oreille, c'est tout ! Il s'immobilise changé en statue de pierre, derrière un monticule de rocher désertique. La vieille reprend sa route et s'éloigne.

Dans l'après-midi, Chéri ne se montre pas au Petit-Château. Le soir tombe, Chéri ne revient pas ! Belle-Étoile et Beau-Jour commencent à s'inquiéter. « Dis-moi donc, s'écrie plaintivement Beau-Jour, dis-moi donc ce qui a pu lui arriver ? Nous allons souvent à la chasse dans ce coin-là. Jamais je ne puis croire qu'il ait pu se perdre dans ces terrains connus ! Je ne comprends rien à ce retard inquiétant !

— Quoi qu'il en soit, reprend Belle-Étoile, il nous faut partir à sa recherche. Nous ne le trouverons pas en nous lamentant de la sorte ! Nous irons à sa rencontre en criant le plus fort possible. »

Beau-Jour et Belle-Étoile partent ensemble, sortent de la ville et prennent la direction qu'elle avait indiquée à Chéri en se basant sur le calepin. Mais le calepin était dans les poches de la statue de pierre ! Ils se dirigent un peu au hasard vers la colline qu'ils gravissent tout en criant à pleins poumons le nom de Chéri. Mais ils n'entendent aucune réponse. Ils reviennent tous deux au Petit-Château.

La soirée est déjà avancée. Ils ne savent que faire. Toutes les lampes du château sont éteintes, sauf celles du salon ; toutes les portes étaient verrouillées, Belle-Étoile et Beau-Jour étaient pensifs. Parfois la fillette fondait en larmes : « Ah ! se reprochait-elle, je n'aurais jamais dû lui parler de cette pomme chantante ! J'ai commis une grave erreur en m'intéressant à cet objet merveilleux. D'ailleurs j'étais heureuse ici, j'ai tout ce que je souhaite. C'est ce qui arrive quand on ne peut contenir son ambition. Maintenant, que va-t-il résulter de cette malheureuse initiative ? Ah ! je regrette d'avoir ajouté foi à la vieille visiteuse !

— Tu as raison, répond Beau-Jour ; tu n'aurais jamais dû t'intéresser à cette pomme chantante !

— Surtout, moi qui avais tout à souhait ! Mets-toi à ma place. Ne serais-tu pas heureux, toi de posséder la pomme chantante ? C'est la vieille visiteuse qui m'a fait miroiter l'avantage d'acquérir cette pomme. La façon de s'en emparer est indiquée dans le calepin qu'elle m'a laissé. J'ai suivi son conseil pour ajouter de l'intérêt à notre programme. »

Belle-Étoile ne pouvait se consoler de la disparition de Chéri. Le lendemain matin, Beau-Jour se lève très tôt et tire Belle-Étoile de son lit : « Ce matin, je vais à la recherche de Chéri. Il ne faudrait pas que le prince apprenne ce contretemps. Je pars à mon tour, ce matin, et j'espère retrouver Chéri. Hier soir, nous n'avons pas pu avancer assez loin. Aujourd'hui, je vais m'apporter un peu de nourriture, je vais escalader la colline et je vais finir par découvrir Chéri quelque part ! »

Le matin arrivé, Beau-Jour quitte le Petit-Château, après avoir pris un petit sac de nourriture. Il suit à peu près la route qu'a suivie Chéri, celle qu'avait indiquée le calepin. Il fait l'ascension de la colline et voit devant lui une vaste plaine s'étendant presque à perte de vue.

Il continue sa marche. Vers dix heures de l'avant-midi, il aperçoit venir à lui la vieille dame dont il a été question la veille. Mais Beau-Jour n'en savait rien. Il court à sa rencontre et elle lui tient le même langage qu'elle a tenu à Chéri. Beau-Jour ne connaissait pas ses manières. Elle lui demande de lui donner une bouchée de nourriture. Le jeune homme refuse lui aussi. « Eh bien ! s'écrie-t-elle en s'approchant de Beau-Jour, tu n'es pas plus intelligent que l'autre ! Va te placer près de ton parent, en statue de pierre ! » lui dit-elle en lui donnant une tape sur l'oreille. Aussitôt, Beau-Jour est transformé en statue de pierre. La vieille tourne les talons et disparaît.

Le soir, Belle-Étoile ne voit revenir ni Chéri ni Beau-Jour. Elle se trouve seule au Petit-Château. Elle pleure à en rendre l'âme. Son désarroi dure trois ou quatre jours. Cependant le prince venait quotidiennement faire sa promenade au château

des trois artistes. Tout était tellement tranquille et abandonné qu'il ne frappait même pas : il croyait ses amis partis en promenade. Un bon jour, il se hasarde à frapper à leur porte. À la vue du prince, Belle-Étoile va ouvrir la porte. « Beau-Jour et Chéri sont absents ? demande le prince.

— Oui ; ils sont allés en promenade et ils ne sont pas encore de retour. J'y suis allée moi aussi, mais je suis revenue hier soir. »

Décidée à ne donner aucun détail compromettant, Belle-Étoile continue gauchement : « Actuellement je suis seule et je trouve le temps épouvantablement long. Hier soir, j'en ai pleuré, tellement je trouvais la maison vide. Nous sommes habitués à vivre tous les trois et à passer agréablement notre vie ensemble. Maintenant, je ressens un affreux vide ! »

Mais les soucis de la jeune fille étaient plus graves qu'elle ne l'exprimait. Le prince fait un bout de causette avec Belle-Étoile, mais comme il la trouve accablée de chagrin et de fatigue, il retourne, sans tarder, à son château. Au milieu de sa solitude, la fillette ne cessait de penser à la disparition de ses cousins. « Seigneur ! Qu'est-ce que je pourrais bien faire pour me tirer de cette situation ? »

Pendant ce temps, la vieille reine se rendait régulièrement chez la sorcière pour lui raconter dans quel désarroi était tombé le trio embarrassant. Ce jour-là, elle commence à chanter victoire en abordant la sorcière : « Si vous saviez comme je suis heureuse ! Il y en a au moins deux de disparus. Mais Belle-Étoile est toujours au poste. Il faut user de tout votre pouvoir pour en débarrasser notre ville !

— Ne vous en faites pas ! rétorque la sorcière. Patientez un peu. Elle va disparaître bientôt, elle aussi ! »

Un bon matin, Belle-Étoile se prépare un peu de nourriture et file dans la direction de la colline. Elle y rencontre, à son tour, la vieille dame. « Ah ! mon Dieu ! s'écrie la fée. Au lieu de deux princes, voilà que je rencontre une belle petite princesse ! Ma foi ! tu es jolie comme un cœur ! Où vas-tu de ce pas, en pleine campagne ? Tu vas me dire ce que tu cherches par ici ?

— Ce que je cherche ? je ne le sais trop. Il m'est venu un désir de promenade à pied pour voir sur place ce qui se passe dans les montagnes. C'est une idée qui me plaisait ! Voilà tout !

— Mais, reprend la vieille fée, tu ne te sens pas fatiguée ? Je vois que tu portes un sac à tes épaules ; c'est peut-être un lourd fardeau pour toi !

— Ah ! non ; ce n'est pas pesant ! Je traîne là-dedans une couple de galettes que j'ai cuites hier et qui me fourniront quelques bouchées de nourriture aujourd'hui. Je me suis apporté ces légères provisions au cas où je sentirais mes forces faiblir. Ensuite, je compte un peu sur des fruits sauvages que je pourrais trouver.

— Serais-tu assez bonne de me donner une bouchée de nourriture ? demande la vieille avec insistance.

— Certainement, répond Belle-Étoile. J'ai apporté deux galettes ; je consens bien à vous en donner une pour amortir votre faim ! Mais, sans nourriture, que voulez-vous que je fasse, moi ? M'en retourner chez moi ? Je ne sais où je vais, je ne trouve rien ! Que vais-je devenir ? »

Elle quitte la vieille fée et revient au Petit-Château en se demandant : « Que se passe-t-il ? J'ai beau crier de toutes mes forces, je ne reçois aucune réponse ! »

Belle-Étoile revient à sa demeure.

Le lendemain matin, la vieille reine arrive au Petit-Château et commence à causer avec la fillette. Elle s'informe de Beau-Jour et de Chéri. . . Belle-Étoile lui affirme qu'ils sont partis, mais, ajoute-t-elle : « Ils sont plus longtemps à leur voyage que je ne l'avais prévu. Ils sont allés se promener. Moi aussi, je suis partie me promener, le même jour qu'eux. Mais je me suis découragée, je suis revenue sans tarder. Les deux garçons ne sont pas encore de retour. Je n'y comprends rien, mais j'ai la certitude qu'ils vont revenir.

— Eh bien ! en attendant, enchaîne la vieille reine, tu peux passer agréablement ton temps. Quant à la pomme chantante, l'as-tu cherchée ? Je suis surprise que tu t'en sois désintéressée ! Si tu avais pris cette suggestion au sérieux, tu l'aurais maintenant cette pomme merveilleuse !

— Ah ! vous savez, j'ai bien d'autre chose à penser, mais je vais y aller !

— Justement ! Pars demain matin à la recherche de la pomme chantante ! Tes frères s'attardent quelque part dans la montagne. Tu vas finir par les rencontrer ! »

Le lendemain matin, Belle-Étoile quitte de nouveau sa demeure et entreprend une autre course vers la colline en suivant la même direction. Elle rencontre encore la vieille fée, mais ne la reconnaît pas tellement la méchante personne semble vieille. « Bonjour, ma petite, commence la fée.

— Bonjour, grand-mère !

— Mais quelle idée as-tu, jeune fille que tu es, de parcourir seule cette région montagnaise ? La route est longue, la plaine s'étend au loin, tu peux te perdre ! Tu ne sais pas où tu peux aboutir.

— Je fais un peu comme vous. Malgré votre grand âge, vous me semblez rendue assez loin, vous aussi. La route qui conduit au bas de la colline est bien longue. Vous devez posséder une réserve de force peu commune pour voyager à pied comme vous le faites ! »

La conversation va bon train. La fée questionne Belle-Étoile à propos du sac que la fillette porte sur son dos. « C'est de la nourriture que j'ai là ! répond Belle-Étoile. Aujourd'hui, je m'en suis fait une bonne provision. Je m'en suis apporté plus que pour mon dîner : j'ai l'intention de prolonger ma promenade jusqu'à ce soir. Je retournerai à la maison quand bon me semblera.

— Tu me ferais grand plaisir, ma fille, si tu voulais me donner une bouchée de nourriture.

— Ah ! si vous avez faim, prenez-en un peu et mangez, grand-mère ! » reprend la fillette.

Belle-Étoile présente son sac de nourriture à la fée. Celle-ci mange avidement. La jeune voyageuse s'aperçoit que la vieille était réellement affamée. Tout en causant, la fée engloutit presque toute la nourriture. « Pauvre petite, s'écrie soudainement la vieille, regarde donc ton sac ! Je l'ai presque vidé. Il ne reste presque rien. Je suis désolée, mais tu es bien charitable ! Tu m'as procuré une grande satisfaction !

Mais j'y pense ! Tu cherches tes frères ? C'est bizarre comme j'oublie ! J'ai déjà entendu parler d'un phénomène. . . Ah ! il y a bien longtemps ! Je ne sais pas si ce phénomène a pris fin. . . Beaucoup de gens venaient parcourir ce domaine-ci, cette sorte de forêt. Ils filaient par là-bas. Plusieurs sont revenus, mais, par contre, plusieurs ne sont pas réapparus. Je ne sais pour quelle raison. Ils sont disparus, et personne n'en a jamais eu de nouvelles. Ont-ils été dévorés par des bêtes féroces, ont-ils été victimes d'autres accidents ? Quelques-uns ont été assez chanceux de s'en tirer, faut croire ! S'il ne leur est pas arrivé malheur, tes frères seraient peut-être dans ces parages lointains. Quelqu'un qui aurait le courage de faire cette promenade d'une heure, pourrait passablement se rendre compte de ce qui se passe dans cette région éloignée. »

Le deux femmes se quittent. La vieille continue sa route, mais Belle-Étoile prend la direction indiquée par la fée, et presse le pas. Ce renseignement lui avait rendu un certain courage. Elle zigzaguait d'un monticule à l'autre, tout en ne quittant pas la route trop longtemps par crainte de se perdre. Arrivée au pied du monticule de rocher, elle en fait le tour et, tout à coup, elle aperçoit à une courte distance une foule de gens immobilisés, debout, qui semblaient attendre quelque chose. Elle s'approche du groupe et y reconnaît ses deux frères parmi les autres. Ils étaient en statues de pierre, comme on le sait déjà. « Ce sont mes cousins ! » s'écrie-t-elle. Elle les regarde de près, les interroge, mais sans recevoir de réponse. Ils avaient les yeux ouverts comme des personnes vivantes. . .

Dans son étonnement, elle cherche vainement une raison à cette situation : « Mon Dieu ! s'écrie-t-elle, tout en larmes, je suis responsable de cette catastrophe ! Je ne puis croire qu'ils soient transformés en statues de pierre ! Et comment aller annoncer au prince une si terrible nouvelle ? Et comment expliquer cette malheureuse situation ? »

Elle revient sur ses pas en pleurant. Elle parvient au Petit-Château tard dans la soirée, fait un tour de clé et pousse sa porte. Elle passe une nuit complètement blanche. Tôt le matin, sans avoir pris un déjeuner convenable, elle verrouille ses portes pour ne pas être dérangée par les visiteurs et se renferme avec son chagrin.

La vieille reine avait flairé que Belle-Étoile était revenue, mais que les autres étaient toujours absents. Dans l'après-midi, la reine se rend chez la sorcière pour renouveler sa plainte. La sorcière lui répond : « Tout va bien ! Laissez les événements arriver. Ne soufflez mot à personne ; j'en ferai autant. Moi, je sais ce qui s'est passé : Belle-Étoile a trouvé ses frères, mais elle ne veut pas en parler. Elle a tenté de leur parler. Elle n'a pas pu les ramener : ils sont en statues de pierre. Ils ne peuvent certainement pas marcher. Les deux garçons ne sont pas seuls dans leur situation. Une cinquantaine d'autres partagent le même sort. »

Belle-Étoile mène une vie bien triste dans son château. Le prince lui rend visite chaque jour et demande des nouvelles des deux jeunes garçons. La fillette invoque toujours quelque prétexte pour éviter à son visiteur des tracas supplémentaires.

Une nuit, la vieille reine va de nouveau exposer ses craintes à la sorcière : « Que pourrais-je bien lui raconter, de dire la vieille reine, pour que l'on puisse se débarrasser de Belle-Étoile comme on l'a fait pour ses frères ?

— Ah ! oui, il reste un autre moyen de la tromper. Nous allons l'orienter vers une autre merveille ; elle va disparaître, et nous ne la reverrons plus !

— Comment allons-nous procéder ? de demander la reine.

— Eh bien ! demain, rendez-vous au Petit-Château. Belle-Étoile est dans un grand découragement. Allez la visiter, causez avec elle, et essayez de lui redonner un peu d'optimisme. Demandez-lui, par exemple, de vous jouer un air de piano. Elle va s'exécuter. Elle ne jouera pas longtemps à cause de sa tristesse. Dites-lui qu'elle a tout à souhait, mais qu'elle pourrait, si elle voulait vous écouter, se procurer une autre source de bonheur ! »

La reine se rend chez Belle-Étoile et met à exécution le plan de la sorcière. En entendant la reine lui promettre le bonheur parfait, Belle-Étoile s'oppose à sa visiteuse : « Inutile de me parler d'un bonheur que je ne possède pas ! J'ai tout à souhait, ici. Votre plaidoyer n'aboutira à rien !

— Pourtant, poursuit la reine, si tu possédais l'oiseau chanteur qui sait tout et annonce toute vérité ? À ce moment, tu serais heureuse. Tu apprendrais tout ce qui concerne ta vie, tu saurais quels sont tes parents. Tu n'as jamais connu tes parents, m'as-tu dit ; vivent-ils encore, tes parents ? Sont-ils morts ? Tu n'en sais rien ! Si tu mettais la main sur cet oiseau jouissant de la parole, capable de dire toute vérité, et qui possède le secret du vrai chant ! Là, tu ne pourrais espérer un bonheur plus grand ! On ne peut chercher davantage, il n'en existe pas davantage !

— Ah ! Majesté, je ne puis tenter d'obtenir plus de bonheur que j'en ai actuellement, prenez-en ma parole ! »

Après le départ de la vieille reine, Belle-Étoile se met à réfléchir à sa situation. Ses cousins ne sont pas encore de retour, elle n'a personne pour lui conseiller une

ligne de conduite. Elle prend sa décision : « Arrivera que pourra ! La reine m'a dit où aller. Je vais me rendre sur la colline par le chemin que je connais et je vais filer jusqu'au bout. Ensuite, ce sera la fin. J'aime autant mourir dans la forêt que de vivre de la façon présente ! »

Le lendemain matin, elle prend de nouveau le sentier de la forêt, un léger sac de nourriture sur l'épaule. Elle marche, marche, marche. Une fois parvenue à l'endroit accoutumé, elle s'aventure un peu plus loin en dehors du sentier. La soif se fait bientôt sentir et la force à chercher un filet d'eau pour s'y abreuver. Elle voit, dans la forêt une clairière où les arbres ne croissent pas. Elle s'y repose un peu. Bientôt, elle distingue une fourche de chemin qui se dirige vers une autre direction. Elle se dit alors : « Il y a une route qui aboutit ici. L'autre jour je me suis rendue dans l'autre direction, et je n'ai eu aucune chance ! Aujourd'hui, je vais aller explorer un autre coin ! »

Après un bref repos, elle emprunte la route nouvellement découverte. Elle presse le pas. À une certaine distance, elle parvient à un monticule formé d'un mélange de pierres et de terre. De l'autre côté du monticule, descendait une pente abrupte. Elle fait quelques pas sur le flanc du monticule et s'immobilise pour s'y reposer. Elle cherchait toujours de l'eau pour apaiser sa soif.

Tout à coup, arrive à elle un vieillard : « Bonjour ! dit-il, ma petite fille !

— Bonjour, bon vieillard ! Je suis toute surprise de vous voir arriver de ce côté ! Vous paraissez tellement vieux. . .

— Ma plus grande infortune n'est pas l'âge ; je manque de forces. Je manque d'endurance, et je me suis perdu dans la forêt. Je ne demeure pas dans ces parages. Je viens de très loin, et je suis complètement perdu ! Je n'ai vu personne sur ma route. Me voilà rendu ici. . .

— Vous ne sauriez pas où je pourrais trouver une source ou un ruisseau ? La soif me dévore !

— Assurément je puis vous renseigner à ce sujet ! À dix minutes ou un quart d'heure de marche d'ici, vous allez trouver un ruisseau et de l'eau excellente. J'y ai bu moi-même en passant ! »

Elle remercie le vieillard. Celui-ci continue sa route. Belle-Étoile part dans la direction du ruisseau. Après une dizaine de minutes de marche, elle parvient à une source. Pour calmer sa soif, elle commence par se laver les mains à l'eau froide ; ensuite elle boit longuement. Tout en s'abreuvant, elle aperçoit au fond de la source, quelque chose qui remue. « Dis-moi donc, se dit-elle, qu'est-ce qui bouge sous cette eau ? Ce n'est certainement pas un poisson ! » Elle examine l'eau de nouveau et allonge la main vers l'être qui remue ainsi. Elle retire une petite tourterelle qui, toute pantelante, allait se noyer. Belle-Étoile s'empresse de la retirer de la source. « Mon Dieu ! se dit-elle tout haut, quel joli petit oiseau tu es ! On dirait que tu vas mourir ! Quelle catastrophe ! Comment cet accident a-t-il pu t'arriver ? Et tu es tombé à l'eau ? . . . »

Elle termine bientôt ce monologue et commence à vouloir réchauffer l'oiseau. Elle le tient dans ses mains et souffle dans son plumage pour le réchauffer et tenter de lui sauver la vie. Au contact de la chaleur, la tourterelle commence à se tremousser. Belle-Étoile ouvre peu à peu sa main et imprime un élan à l'oiseau. Celui-ci prend sa volée et va se brancher dans un arbre en face de la jeune fille. La tourterelle porte son regard sur sa protectrice et lui dit : « Bonjour, Belle-Étoile !

— Mon Dieu ! Tu m'as fait sursauter au point de mettre presque ma vie en danger ! Tu parles, toi ?

— Certainement je parle ! Et ainsi j'ai pu te nommer. Je t'ai appelée Belle-Étoile à cause de l'astre que tu portes au front. Où vas-tu donc ?

— Ah ! où je vais ! Ecoute-moi bien ! »

Belle-Étoile lui raconte les aventures qui l'ont amenée dans cette forêt. « Tu cherches l'oiseau chanteur qui sait tout et dit toute vérité ! Oui, il existe, cet oiseau ! Je l'ai vu moi-même. C'est un oiseau un peu plus gros qu'un pigeon. Il chante tellement fort que s'il chantait actuellement, tu l'entendrais d'ici. Et sa voix, sa voix ! Aucune musique de la terre peut se mesurer à la sienne.

— Eh bien ! il me faut le trouver. La vieille reine m'a dit comment m'en emparer. Elle m'a dit de m'en approcher et de tendre les bras en disant : « Bel oiseau, toi qui sais tout et dis toute vérité, toi qui chantes merveilleusement bien, viens dans mes bras que je te caresse ! » D'après la vieille reine, l'oiseau va venir se jeter dans mes bras. Elle m'a enseigné la façon de l'attraper !

— Non, Belle-Étoile, ce n'est pas de cette façon que tu vas maîtriser cet oiseau chanteur ! Écoute-moi bien ; je vais t'enseigner, moi, comment attirer l'oiseau vers toi !

Marche encore une vingtaine de minutes. L'oiseau n'est pas très loin d'ici. Tu vas parvenir à une sorte de monticule pointu. C'est derrière ce monticule que s'abrite l'oiseau chanteur. Tu vas t'approcher des arbres qui ont poussé au pied de ce monticule. Assois-toi sous un arbre et entonne une chanson. Tu chantes aussi bien que l'oiseau chanteur. Ton chant va attirer son attention. Il va s'approcher de toi. N'en fais aucun cas. Continue à chanter pendant que peu à peu il va se rapprocher de toi. Quand il sera à ta portée, saisis-le par le cou, par une aile ou par une patte. Peu importe la partie par laquelle tu le saisis, pourvu que tu t'en empires.

Une fois que tu auras saisi l'oiseau, il va te dire : « Maintenant, tu peux me libérer, Belle-Étoile, je t'appartiens ! Même si tu ne le retiens pas, n'aie aucune crainte. L'oiseau va te suivre partout où tu voudras le conduire, chez toi ou ailleurs. Après ce moment tu auras le privilège de connaître les événements du passé. Il va tout te raconter ! Voilà seulement ce que tu dois faire ! »

Après avoir écouté ces suggestions, Belle-Étoile avance à toutes jambes pendant une vingtaine de minutes et parvient à l'endroit désigné par la tourterelle. Elle s'assoit d'abord pour prendre un brin de repos, puis, elle entonne un chant. La qualité de sa voix était difficilement surpassable.

Tout à coup, elle voit venir l'oiseau chanteur. Au soleil, il brille comme un flambeau. Il s'approche et vient se percher à une faible distance de la chanteuse. Celle-ci continue à chanter et s'efforce d'augmenter encore la valeur artistique de son chant. Elle chantait comme une merveille. À tout instant, l'oiseau chanteur quittait son perchoir et s'approchait de Belle-Étoile. La fillette chante une première chanson — je la savais, autrefois, mais je l'ai oubliée ! — puis, elle en attaque une deuxième. . . bientôt une troisième. Au cours de cette troisième pièce musicale, l'oiseau chanteur s'approche tellement de la chanteuse qu'elle tend la main et l'attrape par une aile. Aussitôt, elle cesse de chanter : « Belle-Étoile, demande l'oiseau, laisse-moi m'en aller !

— Non ! répond-elle, je ne te lâche pas ! »

L'oiseau répète sa demande à trois reprises, mais reçoit la même réponse négative . « Eh bien ! déclare l'oiseau à la fillette, tu ne dois pas craindre de me libérer. Maintenant, je t'appartiens et je suis prêt à te suivre partout où tu décideras de te rendre.

— Entendu ! continue Belle-Étoile. Je te libère et suis-moi ! »

La fillette reprend le chemin du retour, suivie de l'oiseau chanteur. Après une certaine distance, l'oiseau s'adresse à Belle-Étoile : « Tu te diriges vers ta demeure. Il s'y est passé bien des événements ces derniers temps. Pourquoi ne m'en parles-tu pas ? Tu vivais avec deux cousins. Où se trouvent-ils, ces deux cousins ? Ne sont-ils pas partis à la conquête d'une pomme qui chante ?

— Exactement ! enchaîne la fillette. Ils sont partis, mais ne sont jamais revenus. Ce sont ces événements qui m'ont enlevé tout courage. J'étais tellement déprimée que je me suis lancée à travers la forêt sans trop savoir où j'allais. J'étais même décidée à mourir au cours de cette randonnée pour en finir avec cette recherche qui n'aboutissait à rien.

— Tes cousins, Belle-Étoile, sais-tu où ils sont ? Ils sont à une courte distance d'ici ! Viens, nous allons les ramener. Je sais où ils sont, moi ! »

L'oiseau précède un peu la fillette ; les deux voyageurs traversent un sentier déjà utilisé par Belle-Étoile et se dirigent vers le monticule de roche. Soudain, l'oiseau s'écrie : « Tiens ! Regarde ! Les voilà tes cousins ! Tous les autres qui les accompagnent sont ici depuis de nombreuses années, transformés en statues de pierre par une vieille sorcière. C'est elle qui les ensorcelait et leur jetait des sorts et les amorphosait en pierre.

Viens, nous allons les faire revenir à la vie ! Arrache une plume de mon dos et va effleurer de cette plume la figure de tes cousins. Ils vont reprendre vie ; dis-leur de rendre le même service au voisin, de sorte que tous ces gens reprendront la route de leur demeure s'ils en ont encore une. »

Belle-Étoile obéit à l'oiseau et rend la vie à ses cousins et leur dit : « Maintenant, rappelez les autres à la vie comme je l'ai fait pour vous ! » Cette foule, une

fois revenue à la vie, s'est dispersée rapidement. Je ne sais où ils sont allés ; je n'en ai jamais revu un seul. . .

Belle-Étoile et ses deux cousins reviennent donc au Petit-Château. Imaginez le branle-bas au retour des trois artistes ! Aussitôt que le prince apprend le retour de ses trois amis, il ne peut plus contrôler sa joie. Il ne les avait pas vus depuis plusieurs jours. Il quitte son château en si grande hâte qu'il en oublie de mettre ses chaussures. Il parvient au Petit-Château, les pieds chaussés de simples chaussettes. À la vue des artistes de retour, on peut imaginer les démonstrations joyeuses que leur fait le prince !

La première émotion passée, le prince dépêche des courriers par toute la ville pour annoncer le retour des artistes. La population apprend du même coup, que leurs jeunes amis ont rapporté avec eux la pomme chantante — ils l'avaient également trouvée — et l'oiseau omniscient, doué d'une vertu musicale extraordinaire, et qui dit la vérité à tout venant. Tous les sujets du prince sont mis au courant de ces nouvelles. Il leur donne trois jours pour se préparer, organiser un parc capable de contenir la foule qui voudrait écouter les révélations de l'oiseau merveilleux.

Le quatrième jour, une foule peu commune se presse dans le parc. Ah ! grand Dieu ! j'ai tenté de me glisser vers les premières places, mais j'y ai renoncé tellement la foule était dense. . . Et les femmes ! Il y en avait à gros bouillons ! L'heure du spectacle arrivée, on prend l'oiseau et on l'installe sur une tablette argentée érigée par les soins du prince. La tablette et l'oiseau rivalisaient de feux éclatants.

Quand vient le temps du discours officiel, le prince s'avance en face de l'oiseau. Belle-Étoile, Chéri et Beau-Jour se tenaient aussi à proximité. La vieille reine s'était abstenue de paraître à cette réunion. C'était la mère du prince, ne l'oublions pas ! Quant à la vieille sorcière, elle demeurait chez elle, impassible devant les événements dont elle avait conscience.

Le prince s'adresse enfin à l'oiseau merveilleux : « Je vais te poser une première question. Tu vois près de moi ces trois jeunes personnages, Belle-Étoile, Beau-Jour et Chéri. Toi qui sais tout, dis-nous qui sont le père et la mère de ces artistes, et s'ils sont encore vivants, où ils demeurent ?

— Pauvre ignorant ! répond l'oiseau. Belle-Étoile est ta propre fille ! Beau-Jour est le fils de ton grand vizir, Chéri, celui de ton aide de camp ! Ce sont vos trois enfants ! Ils ont été jetés à la mer à la suite de l'intervention d'une sorcière ! »

Suit l'histoire, déjà racontée, impliquant la vieille reine aidée de la vieille sorcière, qui, pendant la nuit, avaient jeté les trois enfants à l'eau et introduit trois chiots dans les berceaux. Il raconte toute la machination ourdie pour faire disparaître les enfants.

« Est-ce possible, s'écrie le prince, que les choses se soient ainsi passées ! » Le coup était trop fort. Pendant une demi-heure, le prince demeura évanoui sur une chaise, bouche ouverte, pendant qu'on tentait de le ranimer en le frictionnant d'eau froide. Il prit quelques jours à reprendre ses sens. Le troisième jour, il fit ve-

nir la sorcière et la condamna à être fusillée dans la forêt. Vint la condamnation de la reine, sa mère : « Je ne vous enverrai pas à la mort comme je l'ai fait pour la sorcière. Mais sachez que vous êtes aussi coupable et même plus coupable qu'elle. C'est vous qui lui avez tracé les grandes lignes de sa besogne. Vous avez mérité d'être confinée dans un appartement, au sous-sol du château. Une servante vous assistera jusqu'à la fin de vos jours ! Si je meurs avant vous, je ne veux pas que vous soyez alors graciée. Vous resterez jusqu'à votre mort dans la chambre que je viens de vous assigner ! »

Je suis allé, une fois, voir la vieille reine. Je lui avais fait cadeau de vingt-cinq sous qu'elle a dépensés en chocolat. Elle en a tellement mangé qu'elle a failli en rendre l'âme. Elle est morte peu après ma visite : j'en ai été averti par lettre.

Ce fut la seule et dernière visite que j'ai rendue à la vieille reine !

BELLE-ÉTOILE

Récit populaire raconté le 11 août 1969, à la Petite Rivière St-François (Charlevoix) par Alfred Simard (72 ans) né dans cette paroisse, et qui l'avait appris de son père vers 1918.

Enregistrement no 3628. Conte-type 707 I a (étoile au front), b (prince, Grand-Vizir et Aide-de-Camp épousent trois sœurs : prince, la plus jeune), II a (reine jalouse remplace par trois chiens les trois enfants), b (pêcheur), III a (enfants vont à la recherche de leurs parents), b (pomme chantante et oiseau de vérité), c, IV, a, b, c (punition de la reine et de la sorcière).

Enn' fois, in vieu' et un' vieille. I' ava'ent t'ôas filles. C'éta't dés habitants p'i' i's travailla'ent su' leur terre, p'i' i's cultiva'ent tout ensemb'e. Lés fill's travailla' a'ec leur père, la mèr' resta' à 'a méson [maison] pour travailler, et pui' in moment donné, apras, i' éta't rendu à in çertain âge, le pèr' tomb' malade, lui. Et p'i' au bout d' à peu pras quinz' jours, i' meurt.

Fa't qu' comm' tout's lés aut's, hein ! i' éta' allé' enn' coup' de jours su' 'és planches¹, p'is lâ, b'en, faut l' fère enterrer.

Apras qu'i' ést enterré, p'i' i' ést parti, b'en, la mère 'a rest' t'ut seule, comm' de raison, la pauvre vieille 'a rest' t'ut seule a'ec sés filles, elle. 'A dit : « Écoutez, lâ, 'a dit, on ést bien dérangé. 'A dit, b'en, on ést encor' su' not' terre, o' â encor' du travail à faire. Ça fa't qu' 'a dit, vot' pèr' gu'y ést p'us, lâ ! 'A dit, lâ, 'a dit, vâ fo'ouèr [falloir] agir n'us aut's minmes, lâ. »

Mé', lés fille' éta'ent généreuses, i' éta'ent très smatt' [smart]². I' aima'ent çà travailler, i' aima'ent çà cultiver la terre. I's 'ta' intéressé' avec le bonhomme, comme on dit, lâ, et p'is çà faisa't leu's affères. Ça fa't qu' 'a dit : « Ma mère. . . 'a dit, maman, on vâ continuer, vous allé' 'ouèr. On vâ arranger çà, la mére, lâ. Ça vâ marcher tout ensemb'e, p'is l' faut d'abord ! I' faut s'aider ! »

T'jours, d'enn' journée à l'aut', b'en, i's commence' aller travailler. Apra' in çertain temps que l' bonhomme. . . b'en craire, i' ést mort ! I' ava't p'us d'affaire' aller travaillé' a'ec eux aut's !

1. *Planches (Être sur les)* : Le cadavre était exposé un certain temps sur une table (planche) avant d'être mis au cercueil.

2. *Smart (angl.)* : Gentil, habile, aimable.

Lâ, i's commence' à travailler, p'i' à cultiver, p'i' enfin, à bardasser³. I' ava' encore in p'tit peu d' labour à faire, i's faisa' encôre in p'tit peu d' semence, p'is ça alla't de promiér' clâsse. I' éta'ent habitué' à çâ, t' sé's b'en. I' 'n ava' enn' qui m'na't l' cheval. C'ta't : « En-'oueille par lâ, toé ! Hue p'is guida (dia) ! » p'i' 'a éta' habituée à çâ.

Te'jours que... au bout d'un certain temps... ah ! in an ou deux qu'i's travailla'ent su'... qu'i' éta'ent su' 'a terre, lâ, in bon jour, lés fille' entre eux aut'es, i's s' 'ta'ent fait in beau jardin p'i' i's travailla'ent dans l' jardin. I' alla'ent s'asseoir lâ, dés fois, sous lés arb's, dés fois, pour se r'posé' in peu, surtout apras dîner, hein ! ça d'mand' to'jou's çâ in peu.

Te'jours que, en parlant comm' çâ, lâ, la p'us vieill' di' aux aut'es, 'a dit : « On vâ-t-i' fér' not' vie comm' çâ, 'a dit, travailler su' 'a terre ? C' pâ' à cause, 'a dit, qu'on aguit [haît] çâ. On â été él'vé su' 'a terr' p'is, 'a dit, seul'ment qu' 'a dit, on vâ v'nir, vâ falloèr changer d' vie ! Vâ falloèr s'installer pour not' vie. Faut pensé' à l'av'nir itou⁴ in peu pou' n'us aut's, vouèr quel côté qu'on vâ prend'e. On peut pâs te'hours rester d' minme. Viendrâ un jour probablement qu'i' 'n n-â un' qui s' marierâ, peut-êt' deu' et peut-êt' lés t'oâs, 'a dit, soi' [soient] acceptab's par que'qu'un. Ça fa't qu' lâ, 'a dit, la mér' rest'ra t'ut seule. C'est pâ' ell' qui vâ cultiver ; 'a commence êt' assé' en âge, ça march'râ pâs beaucoup.

— I' ont dit : c'est b'en vré' ennéfette⁵. J' sé's pâs parç' qu'on... c' que c'est qu'on pourra't faire. En tou' 'és câs, i' ont dit, à in moment denné, lâ, on vâ gu'i en parler ; on vâ gu'i suggèrer çâ, 'ouèr qu'est-c' qu' 'a vâ dire de d' çâ, elle. »

Final'ment, au bout d' quelques jours, i's s' mette' à parlé' encore avec elle, in bon jour, et p'is lâ, b'en, i's gu'i dis'nt çâ, lâ. 'A dit : « Par mon côté, j' vâ's pensé' à çâ aussi, moé, 'a dit, moé-minme. Ah ! 'a dit, j' sé's b'en qu' to'hou' cultiver la terre, vous aut's, moé ça vâ v'nir que j' s'rai p'us capab'e. J' peux donner dés bons conseils. Mé', 'a dit, vous aut's, lâ, vous êt' assez jeunes, lâ. P'is, 'a dit, to'hours comm' ça vâ, vâ fo'oèr qu' vous pensié' à d'aut' chose.

Ça fa't que... 'a dit : Vous avez raison. 'A dit, on vâ pensé' à d'aut's choses ; 'a dit, laissez-moé pensé' in peu, 'a dit, vous savez qu' j'ai dés bonnes idées, dés fois, 'a dit, lâ, 'a dit... »

Te'jou' au bout d' que'qu's jours, lâ, i' ont dit : « La mère, lâ, av'-vous [avez-vous] pensé à d' quoi, lâ ?

— 'A dit, oui, 'a dit, lâ, 'a dit, j'ai réfléchi p'is j'ai pensé à çâ. 'A dit, oh ! j'ai pensé à enn' chose, lâ. 'A dit, ent' [entre] lés deux ville' ici, lâ, 'a dit, ça prend quat'e, cinq jours de marche, allé' avec dés ch'faux — dans c' temps-lâ c'ta't pâ' 'ienqu' du ciment p'is dé' 'ouétures, lâ — 'a dit, lés gens qui partira'ent lâ, allé' à

3. *Bardasser* : Voir au ménage.

4. *Itou* : Aussi, pareillement.

5. *Ennéfette* : En effet.

peu pra' enn' coup' de mill's d'ici, lâ, p'is, 'a dit, m'â' êt' capab' d'a'oèr assez d'argent pour çâ. On peut s'installer pour çâ, s' bâtir enn' méson-cabara' [cabaret], ça s'ra't pâ' extrâ pour commencer, lâ, mé', 'a dit, vous allez voèr, 'a dit, on vâ tenir méson d' pension. P'is, 'a dit, vous savez, 'a dit, qu' j' su's bonn' du manger. 'A dit, c'est bon, c'est r'marqué, 'a dit, que j' fais du bon manger ! P'is, 'a dit, vous l' dit's vous aut's mimmes : « Vous nous fait's tellement manger que vous allez nous rend' malades ! »

Te'jours que, i' ont dit : « La mère, vous avez çartainement raison ! »

Te'hours que... ça prend pâs grand temps, quelques jours seul'ment. Ah ! i's décid'nt çâ, organis'nt lés matériaux, p'is s'install'nt pour çâ, dan in lieu près d' la ville et p'is lâ, b'en, i's s' transport'nt tous lés matériaux lâ. I' achètent... i' ava' in terrain lâ qu'i' ava'ent payé pas trop cher. Dans l' temps, c'ta't pâs cher cés terrains-lâ, surtout lâ, b'en, c'ta't pâ' habité.

Te'hours, i's s'install'nt tout près d' la grand rue, dan 'a route, lâ, et puis lâ, b'en, i' ava' enn' maison assez convenab'e, assez pour pouvoèr t'nir pension, p'i' accepter du monde.

Te'hou's qu' apras qu'i' ont commencé à s'ê'te installés, lâ, et p'is lâ, b'en, lés gens's pâssa'ent p'i' i' voya'ent l'écriteau au-d'ssus d' la po'te, hein ! « Maison d' pension, repâ' à toute heure ». P'is ceuz' qui voula'ent coucher, b'en, i's pouva'ent couché' aussi quand qu'i's voula'ent coucher. Ah ! b'en, l' mond' s'arrêta't. Mé' quant' i' arrêta' en pâssant su' c' sen-lâ, quant i's s'en r'vena'ent, b'en, i' arrêta' encor' parç' qu'i's trouva'ent qu' c'éta't bon. Prena'ent leu' r'pâs p'i' i's mangea' à leur guise, comme on dit, lâ.

Te'jours que... au bout d'in çartain temps, ça fa' in an qu'i's font comm' çâ, le monde, c'est pâs mêlant⁶, i' 'n n-ava't tell'ment, qu'i' éta't rendu d'in point qu'i' y ava't toujours dés r'pâ' à denner, p'is s'i' ava't te'hours que'qu'un qui arriva't b'en souvent, i' v'na't dés gens qui ava' enn' coup' de jours qu'i' 'ta'ent v'nus p'i' i's s'en r'vena' encor' prend' un r'pâs tant que l' mangé' éta't délicieux p'is lés fille' éta'ent smart', i' éta' aimab'e' au monde, p'is la mère, la vieille, pareil⁷.

Au bout d' deux ans, c'est pâs mêlant, i' ont d' l'argent d' fait', i's sont réinstallés, vous savez, lâ. I' ava' enn' bell' grand salle à dîner. I' on enn' bell' grand salle, lâ, pour lés gens peuv'nt jâsé' ensemb' p'is discuté' ensemb' en se r'posant su' leu' voyage.

To'hou's qu'in bon jour, lui... ça s' répanda't dans la ville, comm' de raison, p'is ça faisa' assez longtemps qu' ça s' sava' in peu partout. Le prince, comm' de raison, hein ! c'est difficil' de pâs sa'oèr grand-chos' de c' qui s' pâss' dans son royaume, dans sa ville. I' entenda't parler d' çâ, lui, p'i' i' dit : « C'est b'en terrib' de 'oèr çâ ! »

6. *Mêlant* (ce n'est pas) : C'est évident ; inutile d'insister.

7. *Pareil* : Également, pareillement, aussi.

In bon jour, i' di' à son grand vézir. . . à son aid'-de-camp, i' dit : « Sé's-tu que l' mond' parl' de çâ pou' enn' chos' terrib'e, i' dit, c'tte femm'-là, i' dit, i's l'appell'nt la vieill' fricasseuse, i' dit, c'tte femm'-là.

— B'en, l' grand vézir dit, j' sé's ; son aid'-de-camp pareil, i' dit, on â te'jour' entendu parler d' çâ, i' dit, c'tte femm'-là, là. I' dit, pourquoi c' qu'on gu'ira't pâs, in bon jour, aller prend', in sam'di, par 'hemp', là, i' dit, à partir p'i' aller prend' in bon dîner, là. I' dit, on vâ s' rassurer, là, si c'est tant délicieux qu' çâ.

— I' dit, ah ! b'en, mon doux ! ça nous fra't du bien, c' s'ra't plaisant, ça s'ra' in plaisir pour n'us aut'es. On partira't tou' 'és t'oâ' ensemb' p'i' on s'en ira't là-bâs ! »

To'jou's, le prince, comm' d' raison, quand c'est v'nu dans la s'main' qu'i' éta't pour gu'y aller dans l' sam'di, là, i' â envoyé in courrier ; dans l' courrier, c'ta' comme aujourd'hui. Touhours que i' s'en vâ porté' un' lett'e à la vieille.

En arrivant, b'en, i' frappe à la port' p'i' i's s'en vont le r'cevoèr à la port' p'i' i' présent' la lett'e, p'i' i' gu'i' donne. Ah ! quand qu' 'a lit çâ. « Ah ! mon Dieu ! 'a di' à sés filles, 'a dit, j'ai r'çu un' lett'e, là, 'a dit, ça vau' 'a pein' de r'cevoèr çâ ! »

Te'hours que l' courrier, comm' de raison, apras qu'i' â donné la lett'e, ah ! i' pârt pou' s'en r'tourner, lui ; i' ava't p'us d'affère à hésiter là. Te'hou's, i's dis'nt : « Qu'est-c' que c'est qu' c'tte lett'-là ? Montrez-nous-lâ ou b'en lisez-nous-lâ ou b'en que'qu' chose !

— 'A dit, i' y en â pâs long d'écrit. 'A dit, quand vous parlez, 'a dit, qu'on vâ avoèr la vésit' du prince avè' son grand-vézir p'is sam'di midi, qu'i's vienn'nt prend' le dîner, p'i' 'a dit, c'est tout c' qu'i' m' dit, par 'hemp'. 'A dit, i' dit pâs grand-chose, mé', 'a dit, i' en di' assez qu'i' vâ v'nir. C'est toute enn' vésit' qu'on vâ avoèr là !

— Ah ! b'en, 'a dit, ça fa't r'guien. 'A dit, i' ést habitué au monde ! » P'i' i' en voya'ent dés gens's de tout's sortes, comme on dit !

Te'jours qu' là, comm' de fait' ; b'en crair' que l' sam'di, là, qu'i' ava'ent préparé in r'pâ' extravagant, tant qu'i' ava'ent pu. L' meilleur qu'i's pouva'ent faire, eux aut's, là.

Te'jours qu' là, quand c'est rendu dans l'avant-médi, i' éta't rendu à p' pras dix heure' et d'mie, lés fille' ont di' à leur mère, i' ont dit : « Écoutez ! Là, asteur, là, r'posez-vous, là, p'is n'us aut's, tous lés t'oâs, là, on vâ partir p'i' on vâ aller s'assoèr dans l' jardin, là, sous lés arb's pour se fraîcheir in peu en attendant qu'i' arrivent, là. Et p'is, i' dit, là, i' dit, on survè'râ [surveillera] quand i's s'ront. . . in peu avant, vers onze heure' et d'mie, là. »

I' ava'ent tout' mis lés tab's, p'i' i' resta't jusse [juste] l' mangé' à mett' su' 'és tab's. Fa't qu'eux aut's, le prinç' p'i' ensuite eux aut's, là, i's sont ach'té' in beau

cârross' p'i' i' embarqu'nt tous lés t'oâs, le gâ' avec son grand vézir p'is son aid'-de-camp, et p'is le châr'rtier pou' aller lés conduire, lâ.

Te'jou's, quand qu'i's sont pour arriver. . . i' ava'ent leu' jardin, comm' j' vous l'ai dit tout à l'heure, qu' éta' à côté d' leu' maison, lâ. I' ava'ent tout' arrangé, fait enn' clôture, arrangé çâ pour pâ' êt' vu ni d'in côté ni d' l'aut'e. Te'hours, i's s'assoill'nt [assoient] lâ, p'i' i's commence' à parlé' entre eux aut's.

P'i' avant, dans la s'maine, lâ, i' y ava't t-enn' vieill' mendiant' qu' ava' arrivé lâ. P'i' 'a s'st en-v'nue pou' d'mander si 'a pouva't manger, hein ! 'A dit : « J'ai pâs r'guien pou' payer. 'A dit, j' su's t-un' pau' vieill' mendiante. 'A dit, j' vous le d'mand' pour l'amour de Dieu, si vous voulez m' préparé' in moïn. . . in faible r'pâs [repas], 'a dit, ça m' fra't plaisir ! » Ah ! b'en, la vieill' c'ta't d'in bon cœur p'is c'ta't du bon monde : « Ah ! 'a dit, ça nous fa't plaisir, vieille ! »

Te'hours, i' s' la fon [font] assoèr à la tab'e, p'i' ensuite, i's gu'i donne' in r'pâs, mon Guieu ! in très bon r'pâs. La vieille éta't, malgré son âge. . . ava' encore l' désir de manger, p'is l' goût d' manger, hein ! Te'jours que. . . quand qu' 'a a féni d' manger, quand qu'alle ést pour partir, 'a jâse in p'tit peu avec eux aut's, lâ. « Bon, b'en, 'a dit, asteur, 'a dit, faut que j' continu'ss' mon ch'min. C'ést ma vie, p'i' 'a dit, 'a ést tracée comm' çâ. 'A dit, faut que j' sui' [suivre] mon ch'min ! 'A dit, lâ, j' m'en vâ's de c' côté-lâ. 'A dit, on m'a dit qu'i' y ava' enn' ville encôre assé' éloignée, mé' tout d' minme, 'a dit, j' t-assé' habituée à çâ. 'A dit, j' suis l' grand ch'min, p'i' 'a dit, j' fa's c' que j' peux ! » Tou' 'és câs, quand qu' 'a vient pour partir, 'a lés r'marcie, i' éta'ent assis tous ensemb'e. P'is, 'a dit, aux t'oâs filles, lâ, 'a dit : « Vous, lâ, vous êt's vieilles, 'a dit, j' vous souhait' t-jou's d'a'oèr d' la bonn' chanc' quand minme, d'êt' chanceuse. P'i' 'a di' oui, b'en, 'a di' aux t'oâs filles, lâ, 'a dit, vous aut's, lâ, tous lés t'oâs, lâ, 'a dit, quand vous fré' in souhait, lâ, sans penser, lâ, à moé, lâ, 'a dit, le souhait qu' vous f'rez, lâ, 'a dit, i' vous s'ra accordé.

— Ah ! b'en, i' ont dit, merci. . . merci, grand-mère ! On ést b'en content d' savoèr çâ ! »

Mé', eux aut's, enn' fois qu' la vieille ést partie, i' en pens'nt pâs plus long, hein ! 'A leu's ava't dit çâ, mé'. . .

Te'jours que, c'ést rendu au temps que l' prince ést pour v'nir, lâ, et p'is sont dans l' jardin après jâsé' entre eux-aut's. En parlant d' minme, i' éta'ent rendues qu'i's sava'ent presque p'us quoi s' dire, lâ : lés t'oâs sœurs, b'en, i's s' voya'ent souvent, i's s' parla'ent souvent. I' ava'ent pâs to'jou's du nouveau à s' conter. Mé', lâ, à in moment denné, la plus vieill' s'ést mi' à penser c' que la vieill' leu's ava't dit. 'A dit : « J' pense à çâ, 'a dit, la vieill' mendiant' d' l'aut' jour, b'en, 'a dit, c'ta't pâ' enn' folle, pareil, c'tte pauvre vieill'-lâ. 'A dit, 'a parla' avec n'us aut's, p'is, 'a dit, 'a éta' aimab'e à entend' parler. P'is, 'a dit, j' su' apras pensé' à çâ, lâ. . . quand. . . quant' alle ava' arrêté, mé', 'a dit, tout d' minme, 'a dit, ça dérang' te'jou's pâs grand-chose ! » P'i' i's s' mette' encore à parler.

Te'jours la plus jeun' dit : « J' t-apras pensé' à enn' affaire, lâ, 'a dit. Lés prinç's von arriver... i's von arriver... i's von arriver, eux aut's, lâ. 'A dit, j' sé's pàs, moé, j' pensa's t't à l'heur' que ça s'ra't b'en drôle, le prinç' venir ou b'en don si c'est parç'... parç' que c'est plaisant. l' s'en vient prend' son r'pàs, lâ ; i' à son grand vézir p'is son aid'-de-camp qui s'en vient, lâ, 'a dit, pour prend' le r'pàs. Sé's pàs trop si c'est plaisant d'êt' de minme, d'êt' haut-placé comm' çâ, 'a dit, c'est plaisant ? 'A dit, j' t-apras penser, moé, lâ... moé, j' t-à p' pras d' l'âg' du prince, lâ. 'A dit, i's dis'nt qu'i' à vingt et in ans p'is, 'a dit, moé' 'ssi [aussi], ç' çâ qu' j'ai. 'A dit, j' me d'mande, 'a dit, si j' s'ra' heureux' si j'ava' 'a chanç' de marguier [marier]⁸ l' prince ? Ça s'ra't drôle, hein !

— Ah ! b'en, i' ont dit, j' cré's b'en, marguier l' prince ! C'est b'en 'ienqu' juss' d'y penser parç' qu'i' dit, t' és b'en çertain qu' ça arriv'ra pàs !

— La deuxièm' dit, moé, 'a dit, j' pàs pir' que toé, 'a dit, moé, 'a dit, j' voudra's b'en êt' marguiee à son grand vézir ! »

I's fais'a't çâ en gest's⁹ tous lés t'oâs, hein ! « 'A dit, j' voudra's b'en dir' çâ au grand vézir ! 'A dit, j' s'ra's b'en heureuse aussi. 'A dit, l' grand-vézir, 'a dit, i' à l' droit, tu comprends toujours b'en que c'est que'qu' chose, çâ.

— Ah ! b'en, la plus jeun' dit, 'a dit, moé, 'a dit... la plus vieille 'a dit, j' su's pàs pir' que vous aut's. 'A dit, moé, 'a dit, si... j' mariera's... j'eum'ra's çâ marguier son éd'-de-camp. 'A dit, on s'ra't tout's t'oâs b'en placées. Ça fa't qu' 'a dit, fa't qu'on s'ra't b'en ! »

P'is Belle-Étoèle [la plus jeune], dans son souhait, en parlant d' çâ, lâ, 'a dit : « Moé, avoèr in prince, marguier l' prince, lâ, la plus jeune, lâ, p'i' 'a dit, la plus jeune, 'a dit, marguier l' prinç' p'i' au bout d'in an. 'a dit, j'a'ra' enn' bell' p'tit' fille, lâ, 'a dit, qui a'ra' enn' belle étoèle étampée su' l' front, lâ, p'i' 'a dit, a'ec tout enn' chev'lur' comm' dés ch'feux d'or, en or, lâ. 'A dit, ça s'ra't b'en, j' su's b'en bonne a'ec lés enfants. 'Gârd' donc si çâ s'ra't plaisant.

— La deuxièm' dit, moé 'ssi j'aim'ra's çâ au bout d'in an, 'a dit, avoèr in p'tit garçon ; 'a dit, je l'appell'ra's Beau-Jour.

— Ah ! l'aut' dit, moé, 'a dit, j' pàs pir' que vous aut's. Vous aut's, ça vous tent' d'a'oèr dés enfants, j' s'ra's pàs pir' que vous aut's. 'A dit, moé, au bout d'in an, j'espèr' qu' j' 'n a'ra' in aussi, lâ, p'i' 'a dit, in p'tit garçon, 'a dit, j' l'appell'ra's Chéri. 'A dit, on sé' b'en qu' ça s'ra't plaisant, 'a dit, lâ, 'a dit, cés enfants-lâ avè' n'us aut's, p'is, 'a dit, tout' çâ, 'a dit, c'est d' minm' qu' la vie s' pàsse ! »

Te'hours que, quand qu'i' ont fèni d' parler d' çâ, b'en c'ta't l'heur' de s'en r'tourner là-bàs. P'is durant c' temps-lâ, l' prince 'ta' arrivè, lui, avec son grand vézir [vizir], son aid'-de-camp, p'i' i' ava't débarqué du cârrosse in p'tit peu en arri-

8. *Marier* : Épouser.

9. *Gestes* (en) : Pour rire, pour s'amuser.

van au jardin. I's s'en v'na'ent tranquill'ment, eux aut's, tout en jâsant b'en légèr'ment. P'is quand i's sont pour arriver, i' entend'nt parler. Le prinç' leu' fait signe a'ec la main, p'i' i' arrê'tnt de parler. I's s' mette' à écouter. Te'hours que, i' éta' apras justement apras s' dir' çâ entre eux-aut's. To'jou's, l' prinç' p'i' 'és aut's n'en font pâs d' câs, i' ont tout laissé çâ comm' çâ.

Te'hous, i's part'nt p'i' i' arrive' à l'hôtel. En arrivant à l'hôtel, b'en, i's rent'nt p'i' i's sont r'çus, ah ! b'en, lés brâ' ouverts, on n'en peut pâs ! P'is lâ, b'en, i's l' font pâsser dans la plus bell' sall' qu'i' ava'ent, et p'is quand c'éta't rendu au médi, lâ, i's sont enn' dizain' de ménut's lâ, à peu pras. I's pâss'nt dans la salle à dîner, lâ, p'i' i's s' mette' à la tab'e. P'i' i' dit : « J' me ma' à la tab'e, p'i' i' dit, avec vous, lés mad'moiselles, lâ. V'nez m'accompagné' à la tab'e ! P'is, vous avez pâs dîné non plus, vous aut's ?

— 'A dit, non, 'a dit, on n'â pâs dîné. 'A dit, ah ! aller m'assoèr à tab'e avec vous, 'a dit, c'st in peu gênant !

— Pâs gênant du tout ! I' dit, j' mang' comm' vous aut's. I' dit, c'est pâs p'us difficil' que çâ ! »

P'is la deuxième, b'en, i' dit : « Vous, v'né' accompagner mon grand vézir. P'is, i' dit, vous, i' dit, v'né' accompagner mon aid'-de-camp. I' dit, on vâ tout's lés six à tab'e, p'is la vieille, vous... assoyez-vous p'is r'gardez-nous manger ! I' dit, si vous avez pâs d'aut' chose à fére. La tab'e, i' dit, on en â assez, lâ ! I' dit, on s'râ pâ' 'a-pab' manger tout c' qu'i' y â su' 'a tab'e ! I' dit, assoyez-vous lâ, p'i' i' dit, soyez h'ureus' durant c' qu'on vâ prend' le r'pâs ! »

Te'jours que la vieill' s'assit dan in beau grand fauteuil. 'A éta't renflée là-d'dans, més amis ! 'a s' comprena't pâs. Te'hours qu'eux aut's prenne' l' dîner p'is quand qu'i' ont féni d' dîner, b'en, c'ta' in dîner, çâ s'ést pâs fait' en deux minutes, hein ! Ah ! çâ a pris pluss' qu'in heure. Enn' bouchée, p'i' in mot, p'is çâ vâ pâs vite, çâ !

Te'hours quand i's sont rendu' à pe' pra' au bout d'in heure, lâ, en parlant comm' çâ entre eux aut's, i's s' 'ta' éloègnés d' la tab'e, i' ava't pâssé dans l'aut' sall' quand qu'i' ava' arrivé... la même sall' qu'i' ava' arrivé. I's s'en vont là-d'dans p'i' i's s' mett'nt... commence' à parler.

Tout en parlant d' minme, bon ! l' prinç' dit : « Asteur, i' dit, i' ést tout pras d' deux heures, i' dit, not' cârross' vâ arriver pour v'nir nous charcher, not' châr'tier, lâ. I' di' à la plus jeune, j' t-apras penser que'qu' chose, lâ. I' dit, vous, i' dit, quand vous étiez dans l' jardin, t't à l'heure, i' dit, avec vos sœurs, lâ, i' dit, vous avez dit que' chose, lâ, i' dit, me semb', dans l' jardin, en parlant. Vous avez pâs dit d' quoi, que'qu' chose, en parlant ? »

Ah ! 'a rougi' in p'tit peu, hein ! 'A pense in peu. « Ah ! b'en, 'a dit, oué, b'en, 'a dit, on dit b'en manqu'¹⁰ dés choses, vous savez, 'a dit, on s' rappell' pâs te'jours

10. *Manque* (bien) : Parfois, en certain cas.

c' qu'on dit. 'A dit, çâ... dès fois, on dit d' quoi, p'i' on l' répèt' pàs, p'i' on veut pàs qu' ça seill' répété, parç' qu' 'a dit, on dit pàs to'jours dès chos's correctes.

— I' dit, oui, mé', i' dit, i' y â que' chos' vous avez dit, lâ. I' dit, vous avez pàs l'habitud' d' dir' çâ ; vous avez jama's dit çâ ! P'is seul'ment qu'i' dit, lâ, c'tte fois-lâ, c'est d' quoi qu' vous avez dit.

— Mé', 'a dit, çâ, 'a dit, j' me rappell' pàs pâ-en-tout' d'avoèr dit r'guien, 'a dit, beau prince, 'a dit, vous savez te'jou's b'en... .

— Ah ! i' dit, i' y â d' quoi, çartain ! I' dit, mon p'tit doigt me l' dit. Ça ser' à r'guien, i' dit, co' minm' qu' vous me l' dit's qu' vous savez d' quoi, i' dit... »

Te'jou's quand i' voé' çâ... 'A dit : « Beau prince, 'a dit, v's m'excus'rez b'en, 'a dit, j'ai dit çâ sans penser, c'est d' quoi qu' j'ai dit sans penser. Mé', 'a dit, j' me d'mand' pourquoi... comment ça s' fa't qu' vous savez çâ ?

— B'en, i' dit, j' vous l' dis, c'est mon p'tit doigt qui me l' dit, qu' vous avez dit d' quoi.

— 'A dit, ah ! vous m'excus'rez b'en, j' vâs vous l' dire. 'A dit, c'st en parlan a'ec més sœurs, lâ, c'st in affère... j'ai dit c'est comm' dés parol's d'enfant. 'A dit, j'ai dit, moé, 'a dit, vâ don, que l' prinç' vâ don si c'est te'jours plisan êt' roè, êt'e prince, p'i' 'a dit, d'a'oèr, hein ! dan 'a haut' clâss' comm' çâ, 'a dit, j' disa' à més sœurs, j' voudra's b'en êt' marguée avè' l' prince ! J' voudra's, 'a dit, êt' reine, p'i' 'a dit, j' voudra's sa'oèr si ça fra' enn' bell' vie, hein ! 'Cou' don, 'a dit, respectée par tout l' monde, en respectant nos soujets [sujets], i' â pàs d' doute. 'A dit, à sa'oèr que j' s'ra' heureuse, hein !

— Mé', l' prinç' dit, c'est dès chos's qui arrivent, çâ ! Ça vâ arriver, cés chos's-lâ ! »

La deuxièm' pense en elle-minme : « Si faut que l' prinç' la marie... »

— I' dit, vous, i' dit, vous avez parlé vou' aussi, vous ! »

Mé', i' ava' attendu [entendu], le prince, donner c'tte répons'-là. C'ta't moins pir' qu'elle, parç' qu'eux aut's, ça leu' donna' in air d'aller, lâ. Te'jours que : « Ah ! b'en, 'a dit, moé, j'ai pàs parlé. » Mé' tout d' minme, 'a éta't gênée pareil, parç' que l' grand vezir éta't lâ. Te'jours que, i' dit... 'a dit : « Moé, j'ai pàs parlé. 'A dit, la p'us jeune, 'a dit, alle â parlé, elle, 'a dit, est plus jeune, p'i' 'a dit, ça l'amuse. 'A dit b'en dès choses, dès fois, 'a dit, qu'on prend pas garde. Mé', 'a dit, moé, j'ai pàs parlé. J' vous dis pàs... 'a dit, j' vous l' dis b'en franch'ment, 'a dit.

— Ah ! i' dit, vous avez parlé ! Mon p'tit doigt me l' dit. I' dit, vous avez dit que'qu' chos' vous 'ssi [aussi]. I' dit, traînez-pâ' à dire... le di' pou' eurg'uien, i' dit, parlez t'ut suite, i' dit, vous êt' 'ssi b'en de l' dire. D'abord, i' dit, j' partirai quand vous me l'aurez dit !

— Ah ! mon doux ! 'A dit, b'en, 'a dit, j' su's pàs pir' qu'elle, 'a dit, 'a vous l'â dit. I' dit, ['a dit], moé, j'ai dit, toé, tu voula's t' marguier à l' prince, b'en, 'a dit,

moé, 'a dit, j' voudra' êt' marguïée, 'a dit, a'ec son grand vézir. 'A dit, j' s'ra's b'en heureuse aussi ! 'A dit, l' grand-vézir du roè, 'a dit, lâ, i' vaut que' chos' aussi, lui !

— B'en, i' di' à son grand-vézir, i' dit, que c' que t'en dis ?

— I' dit, j'accepte, i' dit, comm' vous ! »

P'is ça vien à 'a troisième. Elle, éta't p'us gênée qu'eux aut's, elle. P'i' 'a éta't p'us grande, p'u' effilée in p'tit peu p'is mal faite in peu, t' sé's b'en... 'A dit... i' dit : « Vous, vous avez parlé, aussi vous.

— Ah ! moé, j'ai pàs parlé ; 'a dit, j' su's rendue à vingt-quatre ans, p'i' 'a dit, j' su's b'en p'us vieill' qu' eux aut's. P'i' avant que j' pense à cés affér's-lâ, 'a dit, j' pàs comment qu'on appell' çâ !

— Ah ! i' dit, c'est pàs la quession [question], çâ, lâ. C'é' 'a quession que vous aviez dit d' quoi, çartain, i' dit, mon p'tit doigt me l' dit, p'is, i' dit, i' m'â jama's trompé. Ça ser' [sert] à r'guien, i' dit, j' vous amène enn' preuve, lâ, i' dit, vos deux sœurs lâ, i' ont parlé, lui.

— Ah ! mon doux ! 'a dit, j' su's pàs pir' qu' eux aut's. 'A dit, j' vous l' dirai b'en. 'A dit, j'ai dit, moé, j' voudra's b'en êt' marguïée avec son aid'-de-camp, p'i' 'a dit, avoèr un p'tit garçon comm' tout's lés aut' ava'ent dit, lâ, enn' p'tit fille, p'i' apras çâ in aut' p'tit garçon. P'is, 'a dit, je l'appell'ra's Chéri, moé, 'a dit !

— Ah ! b'en, i' dit, ça adonn' très bien. Vous êt' t'oâs sœurs, nous aut's... on ést cò'paré [comparé] comm' t'oâs frères, i' dit, c'est çâ qui vâ arriver. Vous avez d'mandé çâ, p'is ça vâ vous êt' accepté ! »

Tu comprends te'jou's b'en, i's sava'ent pàs si i' alla'ent dire oui ou b'en non. I's sava'ent pàs si i' alla'ent rire ou b'en si i' alla'ent pleurer, i's comprena'ent plus r'guien !

Te'hou's, i's jâse' encôre un p'tit peu, p'is durant c' temps-lâ, b'en, l' châr'tié' arrive. Ah ! b'en, le roè leu' souhait' bonjour, p'is, i' dit : « À présent, vous savez, i' dit, fait's-vous pàs mourir à travailler. Vous avez déjà d' l'argent d' ramassé, vous êt's dans votre ais' déjà. I' dit, c'est pàs nécessaire, i' dit, d' tant qu' çâ. Déminué' in peu vot' fardeau surtout pour vous, la vieille, lâ. I' dit, vous avez déjà d' l'argent d' ramassé. Vous a'rez pàs d' misère ; ayez pàs pœur de çâ ! »

Te'jou's qu' lâ, tout's lés s'maines, i's v'na'ent fér' leu' visite, hein ! Voèr leu' blonde, lâ, comm' de raison, le prinç' p'is lés deux aut'e' ensemb'e. I' éta'ent rendus qu'i's v'na'ent minm' deux fois par semaine. L'appât, ça attire !

Te'jours que, au bout de t'oâs s'maines, b'en, lâ, i's décid'nt de fair' dés noces. T'oâs s'maine' ou t'oâs moâs, c'est à pe' pras çâ. Te'jours que lâ, i's font dés veillée' in peu entre eux aut's, et puis lâ, b'en, i's s' marissent, lâ. Lâ, v'lâ l' prince... v'lâ la p'us jeun' marguïée a'ecque l' prinç' p'is la deusièm' qui ést marguïée avec le grand-vézir p'is la t'oâsième avec son aid'-de-camp. I' faut pàs d'mander, hein ! quand i's s' rencontra'ent tou' 'és t'oâs, lâ, i's sava'ent pàs comment mar-

cher ; i's marcha'ent su' l' bout dés pieds. I's sava'ent pâs commen agir, tant qu'i' éta'ent heureuses.

To'jou's que l' prince, lui, au bout d'un çertain temps, la lun' de miel, b'en, ça s' pâsse, çâ. I' y en â tout's sort's de lune ! Te'jou's qu' lâ, b'en, le prince éta't bon d' la chasse. I' alla' à chass' de temps en temps, son grand-vézir la minm' chose. Quand qu'i' éta'ent pâs tou' 'és t'oâs, b'en, i' alla' avec in aut'e. Lâ, leu' pâss'-temps c'ta't la chass' tous lés t'oâs. Çà leu' faisa't plaisir, p'i' en s'en allant, b'en, i's parla' in p'tit peu d' leu' femme, en s'en allant ; c'st in peu normal, çâ.

Et puis, in bon jour, lâ, le prince, i' di' à sés amis, i' dit : « 'Cou' don, i' dit, lâ, i' dit, pour quelques jours, lâ, i' dit, on guira' pâ' à la chass' ni r'guien. I' dit, moé, lâ, i' dit, vous savez que. . . » I' ava't sés sujets. . . i' ava' enn' cour, p'i' i' ava't dés conseillers. I' falla't qu'i' voeille [voie] à son affaire, lâ, le roi aussi, lui.

To'hours, qu'au bout d'in an, tel qu'i' ava't souhaité, la plus jeune, lâ, qui s'app'la't Marie, alle â enn' bell' jeun' fille. I's la font baptiser ; i's lui donn'nt le nom de Belle-Étoèle. La femm' du grand-vézir, elle, b'en, alle â in p'tit garçon p'i' i's l' font baptiser, lui, aussi, Beau-Jour. Et puis l'aut', b'en, la t'oâsième ava' in p'tit garçon, lui aussi, qui porta't l' nom d' Chéri. B'en lâ, b'en, 'coute in peu, c'ta't pâs dés farces, lâ ! I's s' mêla' entre eux aut's. I's s' parla' entre eux aut's, le grand-vézir, p'i' i' s' trompa't : « Ma p'tit' fille, lâ, ma Belle-Étoèle » p'is, b'en, souvent l' prinç' disé' : « B'en c'est pâs ta Belle-Étoèle ! Toé, c'st in p'tit gârs qu' t'âs lâ ! C'est Belle-Étoèle, c'est moé ! » I' éta'ent nâvrés.

Te'jours que. . . à son château, i' ava't sa vieill' reine, sa mère, lui, qu' éta't lâ au château, elle, lâ. P'is depui' in çertain temps, i' s'éta' aperçu in peu, l' prince, que la vieill' reine ava't d' l'air in peu chouett' cont' sa femme, cont' la jeun' reine, p'is çâ. . . i' aimâ't pâs beaucoup çà ; mé', i' voula't pâs l' fêr' voèr. Mé', elle, 'a s'en ést aparçue avant çâ, elle, parç' que l' prince éta't pâs te'jour' au château, dés fois. P'i' 'a s'aparceva't, quand 'a gu'i parla't, t' sé's, qu' 'a groгна't, p'i' alle ava't pâs d' l'air à aimer çâ b'en b'en, t' sé's. 'A voya't qu' 'a ava't d' quoi qu'i' faisa't pâs. Parç' que elle, alle aimâ't pâs çâ parç' qu'alle a'ra't voulu, la vieille, qu'i' a'ra't marguié¹¹. . . — 'a gu'i ava't dit, d'abord, apras qu'i' â été marguié — alle a'ra't voulu qu'i' a'ra't marguié enn' fill' de haut' clâsse, hein ! soé' [soit] enn' princesse ou que'qu' chos' de semblab'e ; p'i' alle aimâ't pâs çâ, quand b'en minm' qu'i' éta' à leu's aise, quand b'en minm' qu'i's pâssa'ent pour dés gens's capab'e et intelligents, çà gu'i faisa't pâs. . . c'ta't pâs dans son goût, çâ. P'is lâ, quan 'a voya't que l' prinç' qu'i' parta' avec elle. . . p'i' 'a éta't belle aussi, t' sé's, 'a éta't pâs laide, j' l'ai vue apras qu' 'a éta't marguiée p'i' 'a éta't b'en pâssab'e.

Te'hou's, que lâ, 'a éta't jalouse. P'is quand 'a voé' arriver. . . b'en crair' que sont pâs lâ, eux aut's, b'en, hein ! pour pâs s' donner d' troub'e. Le prince, lui, c'ta't lui qui ronna't [to run]¹² comme on dit. I' dit : « Cés t'oâs enfants, i' dit, on

11. *Marier* : Épouser.

12. *Run* [to] (angl.) : Mener, conduire, gérer.

vâ lés qu'nir dans mon château, dan un' bell' salle, lâ, p'is, i' dit, on vâ a'oèr dés gens's sérieux qui vont 'n a'oèr soin, p'is, i' dit, ma reine, ma femme, vâ êt' dan enn' chamb' avè' dés gardienn's pour en a'oèr soin, p'i' eux aut's, pareil. P'is quand i's s'ront. . . pendant deux t'oâs moâs, lâ, lés enfants commenc'ron à agir in peu, b'en, i' dit, lâ. . . » Ah ! bon, lâ, ça marcha't d' minme.

Te'jours que, au bout d' que'qu's jours, la vieill' reine, comm' de raison, elle, 'a éta't rendue au point qu' 'a dorma't p'us, elle. Vous savez qu' enn' vieille affér' de minme, lés vieill's femmes, lâ, quand ça s' met à s' bouquer ¹³, lâ, ça r'vient quas'ment pâs, çâ.

To'jours qu' lâ, 'a pârt, enn' bonn' nuit, p'i' 'a s'en vâ trouvé' enn' vieill' sorcièr' qu' 'a connaissa't, qu'alle avat' déjà 'té voèr, qu' éta't dan 'a ville. Alle arriv' lâ l' soèr, parç' que la vieill' sorcière 'a sorta't pâs ; 'a s' renfarma't lâ.

To'hou's, ça frappe à la porte, i' éta't dix heur's du soèr. 'A rent'e, p'i' apras çâ, 'a s' ma' à gu'i dir' çâ. 'A dit : « Quelle heure. . . qu'est-c' que vous v'nez fére. . . la vieill' sorcière, 'a dit, qu'est-c' que vous v'nez fére écitt' à soèr à c'tte heur'-là ?

— Ah ! c' que j' viens fére, 'a dit ! Parlez-moé pâs, 'a dit, j' su's t-enragée !

— Comment, 'a dit, c' qu'i' y â lâ ? C' que vous avez ?

— Ah ! 'a dit, c' que j'ai ! 'A dit, vous d'vez savoèr ! Vous savez tout c' qui s' pâss' dans ma vie ! Vous d'vez b'en l' savoèr ! 'A dit, quand on pense, 'a dit, qu' par-dessus l' marché, vous l' savez, j' vous en ai d'jà parlé que j' pouva's pâs la sentir dans l' château, j' pouva's pâs l'endurer. P'is par-dessus l' marché, v'lâ enn' bell' p'tit' fill' qu' ést arrivée, lâ, qui ést bell' comme in cœur, qui a enn' bell' p'tite étoèl' d'étampée su' l' front dans le haut du front, qu' 'a tout' la chev'lure, 'a dit, comm' de l'or. I' dit ['a dit] c'st enn' marveill' de voèr çâ, p'i' i' dit ['a dit], lés deux p'tits garçons qui sont pareils. C'st enn' beauté d' voèr lés enfants. Pensez-vous qu'i's vont. . . p'i' i's sont tout's lés t'oâ' au château, lâ. Le prince ést sans connaissance, i' ést rendu qu'i' a'ra't dés conseil' à rend. . . donner, dés choses, dés assemblée' à fére, lâ, p'i' i' ['a] dit, i' 'és o'blie. Ah ! 'a dit, j' su's découragée ! Moé, j' gu'i parle, p'i' i' m' répond presque pâs. I' dit, ['a dit], i' vâ v'nir fou, 'a dit, i' vâ virer fou p'is, 'a dit, 'és aut's sont presque pareils, lâ. 'A dit, faut que vous m' donnié' in conseil pour me débarrasser d' cés enfants-lâ. I' â auquin moyen, 'a dit, ça ser' à r'guien, 'a dit, moé, 'a dit, j' peux pâs ! Ça ser' à r'guien !

— Ah ! mon doux, 'a dit, c'ést b'en facile, c'ést b'en facile ! 'A dit, attendé' à d'main soèr, lâ, p'is, 'a dit, d'main soèr, lâ, j' gu'irai vous trouver, p'i' 'a dit, on prendrà 'és t'oâs p'tits enfants, lâ, vers ménuit, une heure. P'is, 'a dit, vous savez, 'a dit, vous êt's. . . 'A dit, c'st à pe' pra' in mill' pou' allé' au bord de l'eau, lâ, su' l' bord dés quais. On vâ 'és env'lopper, b'en env'loppés comme i' faut. On vâ tout' ficeler c' paquet-lâ, p'i' 'a dit, on vâ lés j'té' à la mer. P'is, 'a dit, vous allez voèr, i's

13. *Bouquer* (se) : Boudier, s'entêter.

vont partir su' l'eau, lâ, p'i' i's vont disparaît'e. I' â j' sé's pàs comment d' distance à aller dans l' contact du trou du monde on n' sé' comment. P'i' i' ont l' temps d' périr dix foi' avant de s' rend' lâ, p'i' ensuite, on vâ 'n êt' clair [clear]¹⁴. »

P'is, 'a dit, dans la cave, vous savez, l' prinç' lui, dans sa cav' i' ava't, du châ-teau, b'en on dit dans sa cave, mé' c'ta' à côté du château in peu. Mé', c'ta't comme enn' cavern' qu'i' y ava't lâ, qu'i' y ava't lâ. I' ava't t'oâs gros chiens, i' ava' eu enn' gross' chienne ; alle ava' eu t'oâs chiens, mé' i' éta'ent jeunes, t'oâs chiens. 'A dit : « À la place, lâ, on vâ prend' lés t'oâs chiens — i' y â enn' p'tit' chienn' p'is deux chiens — 'a dit, on vâ 'és prend' tou' 'és t'oâs, ça adonn' b'en, 'a dit, on vâ lés prend' p'i' on vâ lés mett' dans l' ber à 'a plaç' dés enfants. 'A dit, mecque l' prinç' voeill' çâ, lâ, mecqu'i' s'aparçoèv' sa femme... i' gu'irâ pàs la licher tant, p'i' i' gu'irâ pàs gui [lui] fêr' tant de bell's façons, vous allez 'oèr !

— B'en, 'a dit, j' su's b'en content' de çâ. 'A dit, par 'zemp', manquez pàs vot' coup, parç' qu' 'a dit, j' sé's pàs... »

— Non, non, non, non, 'a dit, vous savez qu' j' manqu' pàs mon coup quand j' fa's d' quoi ! »

Lâ, 'a pârt contente. 'A s'en r'tourne au château p'i' 'a n'en dort presque pàs d' la nuit tant qu'alle ava' hât' que la vieill' vienn' le lend'main soèr. P'is dans la journée, b'en, 'a sort presque pàs de d'dans l' château. P'is l' lend'main soèr, b'en, la vieille arriv' lâ, et p'is quand qu' 'a ést arrivée, i' éta't b'en onze heure' et d'mie que'que' chos' comme' çâ. Lâ, 'a dit : « Asteur, 'a dit v'nez ! » I's partent, s'en vont dan 'a chamb'e. I' y ava't deux gardes, deux gardienn's qu' éta' à côté d' la porte, lâ. P'is dés fois ça leu's arriva't qu'i's dormè' un sorm' [somme], t' sé's. I' arrivent, i' éta' endormis. B'en, 'a dit : « I's s' réveill'ront pàs, 'a dit, craignez pàs ! » P'is, i's rent'nt dan 'a chamb'e, prenn'nt lés enfants p'i' i' 'és env'lopp'nt b'en env'loppés, p'i' apras çâ, la vieill' reine elle ava' 'té dan 'a cave, 'a ava' été charché' 'és t'oâs p'tits chiens. I's prenne' 'és t'oâs p'tits chiens, p'i' i' 'és mett'nt dans le p'tit lit, lâ, où tous lés enfan éta'ent. P'i' i's parte' avec c' paquet-lâ, lâ, p'i' i's s'en von au bord d' la mer, p'i' i's voyagent... à minme eux aut's... i's s'en alla' avè' çâ dans leu's brâs. I's vont porter çâ, i's fon à p' pra' in mill' p'i' i's prenn'nt lés p'tits paquets p'i' envoeille' à l'eau !

Lâ, la vieill' sorcièr' s'en vâ chez elle, p'i' elle, 'a s'en r'tourne au château, p'i' 'a s' couche. Lâ, 'a s' senta' heureuse, lâ : 'a éta't partie, lâ, 'a 'n éta't clair. Te'hous, ça s' pâss' de minm' jusqu'au lend'main matin.

L' lend'main matin... lés... i's s' réveillent, eux aut's. En s' raveillant, b'en, i' ava'ent dormi in sorme ; un' dés gard's qui pense en lui-même — l'aut' dorma' encore — « Ah ! 'a dit, on a dormi p'us longtemps qu' habitude ! » 'A s' lèv' p'i' ensuite 'a ouv' la port' de chamb' p'i' 'a rent' dan 'a chamb' qu' éta't la princesse, lâ. 'A a rentré lâ, b'en, 'a s'en vâ p'i' 'a lève — la princess' ava't l'air à dormir — 'a s'en vient, p'i' 'a lève in 'tit peu lés couvertes, lâ. Mé' 'a comprend quésiment

14. *Clear* (angl.) : Libéré, quitte.

r'guien parç' que : « Eh ! mon Dieu, 'a dit, lés j'ueux [cheveux] leu's ont b'en poussé ! » À la fin du compte, c'est pàs çâ. 'A éta't tout' surpris d' voèr çâ.

Te'hours que... 'a lève in p'tit peu ; mon doux ! la pêur la prend quesiment. 'A veut pàs comprend'e. 'A pârt, 'a s'en vâ raveiller l'aut'e. 'A dit : « Raveill'-toé, 'a dit, on a dormi plus longtèmps qu' d'habitude ; mé', 'a dit, j' comprends pàs c'tte affér'-là, moé. 'A dit, c'ta't pou'tant t'oâs enfants, mon doux ! P'is ça fa't, ça fa't p'usieurs jours qu'on 'és â, p'is qu'on lés garde ! P'i' apras çâ, 'a dit, viens-t'en voèr ! J' comprends p'us r'guien, moé, ou b'en j' t-apras rêver ; 'a dit, j' sé's pàs c' qu'i' y â là ! »

L'aut' pâr' avec elle, p'is s'en vienn'nt voèr. Là, quant 'a voé' çâ... i' 'és déca-che' in peu pluss'. « Mon doux ! 'a dit, qu'est-c' que c'est qu' çâ ?

— 'A dit, c'est p'us d's enfants, c'est t'oâs chiens.

— B'en, qu'est-c' que c'est qu' çâ ? Quo' c' qu'on vâ faire ? »

Quant 'a voé' çâ, b'en, 'a dit : « Laissons-lés fêre ! Dérangeons pàs r'guien ! C'est mecque l' prinç' vienne, 'a dit, vers huit, neuf heures. Tu sé's qu'i' vient te'jour' entre huit et neuf heures. Mecqu'i' arriv' p'is, 'a dit, que... i' a besoin d' pàs nous l' demander. Si i' nous l' demande, 'a dit, tu répondrâs première, toé.

— 'A dit, j' réponds pàs, çartain si i' me l' demande, 'a dit, tu répondrâs, toé !

— En tou' 'és câs, 'a dit, i' y â dés fois qu'i' dit, qu'i' nous d'mand' pàs d' question. 'A dit, i' rent' dan 'a chamb' p'i' apras çâ... »

Te'jou's, heurus'ment, l' prince arrive, mé' i' leu' d'mand' pàs. l' d'mand' seulment si 'a princesse 'a avat' dormi. 'A di' oui ! Alle avat' b'en dormi aussi ; la vieill' sorciér' l'ava' endormie... Te'hou's, l' prinç' rent' dan 'a chamb'e. Fa't que quand i' voé' qu' 'a éta't... qu' 'a avat' d' l'air encore endormie, i' pârt, p'i' i' s'en vâ au ber. B'en craire, dans l' milieu, i' arriva't, hein ! p'i' i' s'approcha't dés t'oâs. l' s' plie pour 'n embrassé' in, lui, i' s'aparçoe' qu' çâ l' châtouill' su' 'és lèv's. Aparçu... « Mon doux ! Qu'est-c' que c'est qu' çâ ? » Final'ment, i' s'a aparçu qu' c'est t'oâs chiens. Mon Dieu ! i' ress' à la mort ! l' pârt, p'i' i' r'ssort, i' vâ pour gu'i parler... si... 'a dorma't, i' avat' quasiment... i' s'en vâ trouver... En passant la porte, lui, i' di' aux sarvantes : « Mé', i' dit, c' que c'est qu' çâ ? C' qui s'est pâssé pendant la nuit ? l' dit, mès t'oâs enfants gu'y sont p'us ? P'i' i' dit, c'est t'oâs chiens qui sont couchés dans l' ber à la place !

— Ah ! b'en, i' ont dit, j' sé's pàs, i' ont dit.

— P'i' i' dit, m'âs to'hours le demandé' à ma mère ! »

l' pârt, i' s'en vâ réveiller la reine, la vieill' reine, p'i' i' gu'i dit çâ. « Mé', mon doux, 'a dit, prince, i' dit, ['a dit] tu sé's b'en, tés t'oâs enfants, que j'ai pâ' eu connaissanç' de çâ. T' 'és t-apras rêver ! 'A dit, c'est à croire, 'a dit, qu'i's sont partis p'is c'est t'oâs chiens qu' 'ést à 'a plaç' dés enfants. Tu sé's b'en qu' ça pàs d' bon sens !

— Te'hours que, b'en, i' dit, c'est çâ, i' dit, v'nez voèr, i' dit, i' y â pàs deux ch'mins ! »

'A pâr' a'ec elle [lui] en faisant voèr qu' 'a connaissa't r'guien, p'i' ensuit' de çâ, i's sont. . . arriv'nt lâ, p'i' i's s' mette' à examiner çâ. Lâ, 'a s' raveille, elle, p'i' 'a s' lève à son tour, p'i' aperçoè'. . . 'a perd connaissance, à b'en dire. Fa't qu' lâ, i's sont ôbligés d' la lavé' a'ec d' l'eau froède, et p'is lâ, la vieill' rein' pârt p'i' 'a s'en vâ, elle, en haut dans son appartement, en faisant voèr qu' 'a éta't peinée, p'i' 'a pleuré' d' joie ! 'A monte en haut p'is l' prince, tout' découragé, lui, i' rent' dans sa chamb'e. P'is c' pàs mêlant, i' voula't s'arraché' 'és ch'feux su' 'a tête, i' compre-na't p'us r'guien.

Te'hou's, lâ, au bout. . . pendant la journée, comm' de raison, l' grand-vézir, eux aut'es, i's v'na'ent tous lés jours, dés fois minm' p'usieurs fois par jour, où i' pâssa't dés apras-médi lâ, p'is son aid'-de-camp pareil. I' arriv' lâ, i' d'mande où c' qu' éta't l' prince. I' y ava't dés valets, lâ, qui éta' à 'entour du château, dés gardes. I' ont dit : « I' â pàs sorti aujo'rd'hui, on 'n n'â pâ' eu connaissance. » Mé', i' d'manda't si i' éta't sorti.

Fa't qu'i' rent' dans l' château, p'i' apras çâ, final'ment, comm' de raison, vâ fo'èr gu'i dire où c' qu' éta't l' prince. I' ont dit : « I' ést dans sa chamb'e. » Fa't qu'i' s' rend, p'i' i' s'en vâ, p'i' i's frappe' à la port' de sa chamb'e. P'is lâ, i' rent'e. Après qu'i's sont rentrés, b'en, l' prince. . . i' s'aparçoit qu'i' â tout's lés yeux rouges, après i' éta't débiffé¹⁵, i' éta't. . . b'en, i' dit : « C' qu'i' â, l' prince, c' qu'i' â aujo'rd'hui ? I' dit, i' a 'a faç' tout' contrefait' p'i' apras çâ, i' dit. . .

— I' dit, durant c' qu'on éta't t'oâs, lâ, i' dit, c'est chos' secret, mé', i' dit, pâ' un mot ni in ni l'aut'e. Vous êt'e' aussi intelligents qu' moé p' pàs répéter tout's cés chos's-lâ ! »

Lâ, i' leu' cont' tout çâ, lâ. 'A crair' qu'i's ress'nt tout' découragés, i's parla'ent pàs, hein ! C'ta't d'annoncer çâ à leu' femme' itou, eux aut's, comm' de raison, i' ava't chaquin un enfant lâ. I' dit : « J' sé's pàs c' qu'on vâ fair' de çâ, i' dit, c'est décourageant ! I' dit, c'est pàs d' dire in seul mot ! »

P'i' i' ava' averti lés sarvantes, lés gardes, lâ, de fair' b'en attention d'échappé' un mo' [mot] à qui qu' ce soit ; autrement qu' c'éta't la prison pou' le ress' de leu' vie, minm' si i' 'és ava't pàs fa't mourir. C'ta't que' chos' de sérieux, comm' de raison.

Quand i' voé' çâ, i's prenn'nt lés t'oâs chiens vu qu'i' ava'ent couché dans l' ber de sés enfants, i' dit : « On vâ lés prend' p'i' on vâ lés descend' en bâs, lâ, p'i' apras çâ, i' dit, on vâ lés laisser lâ. » C'éta't pàs. . . c'éta't dés chiens qu' éta' arrivés lâ au château, dans l'appartement, enn' cavern' qu' avè' à côté. Mé', c'st-à-dire, le roè, lui, i' l' sava't seul'ment pàs. C'éta't dés gardes, p'i' in gardien qui ava't soin de d' çâ, p'is b'en souvent, i' 'n n-ava' enn' dizain' lâ, p'is minm' plus, p'i' il l' sa-

15. *Débiffé* (être) : Paraître fatigué, affaissé.

va't seul'ment pàs. Parç' son pére ava't touhou' été bon chum¹⁶ p'is lui pareil, le roè, i' aimat' çà.

Tout çà, ça ress' comm' çà, hein ! Là, i' s'éta' averti pàs paronn' dans la vill' sava't c' qui s'éta't pàssé, p'is laissons-les fér' là pour asteur !

P'i' eux aut's, b'en, i's part'nt su' 'a mer. Au bout de deux jours, la deuxièm' journée au matin, là, in pêcheur qu' éta't là a'ec sa femme, là, lui, tous lés matins, i' se l'va't d' bonn' heure, i' éta't matinal. P'i' i' voya't pàsser dés dérives su' 'a mer, i' parta' avec son embarcàtion, p'i' i' alla't lés charcher. P'is là, i' voé' c' paquet-là, là, qu'i' y ava't. . . l' saleil commen. . . éta't l'vé, p'is ça brilla' au soleil in peu. Te'jou's quand i' vient pour. . . rendu là pou' prend' le paquet qu' éta' in p'tit peu au large, comme icitte, par 'hemp' [exemple], quand i' pàss' su' 'és battures¹⁷, là. I' a arrivé, i' voé' c' paquet-là qu' éta't. . . calé¹⁸. Mé', i' éta' encore assez soul'vé pour distinguer qu' c'éta't du linge. C'ta't tout attaché comme i' faut. Prend l' paquet p'i' asseille [essaie] à soul'vé' in peu ; l'embarcàtion voula't canter¹⁹ tant qu' c'éta't pésant. To'hou's qu'i' vien à bout de l'embarqué' en d'dans. Quand i' a été embarqué, mé', i' dit : « J' sé's te'jours pàs comment qu' ça s' fa't, çà. Ça a d' l'air du linge. J' conna's pàs beaucoup çà, mé', i' dit, ça a d' l'air du linge, i' dit, qu' ést assez riche ; i' dit, c' ling'-là ! »

C' fa't que là, arrivé à terre, b'en crair' qu'i' ava't hât' de partir, d'aller dir' çà à sa femme. En arrivant, i' hal'²⁰ son embarcàtion in p'tit peu pour pàs qu' 'a parte à la mer et p'is là, i' s'en vâ chez eux, p'is c'ést tout pras d' la mer. I' éta't tout pras d' la mer, là, lui.

To'hours qu'i' raveill' sa femme : 'a éta' encôr' couchée. Enn' femme, l' matin, hein ! c'ést là qu' ça s'étire, hein ! Te'jou's que, là, i' 'a fa't l'ver. 'A s' lève, p'is quant' 'a ést l'vée, là, i' gu'i dit çà. Ah ! vit'ment, mon doux ! 'A pâr en jaquette²¹. Heureus'ment qu'i' y ava't paronn' qui guett' là pou' la voèr — la jaquette éta't minm' pàs beaucoup descendue — Te'jou's qu'i's part'nt p'is s'en von à l'embarcàtion. P'i' i' dit : « 'Gard' [regarde] !

— Mon doux ! 'a dit, que c' c'ést que c' gros paquet-là ? 'A dit, qu' c'ést c'tte affair'-là ?

— B'en, i' dit, c'ést du beau ling' riche, çà, voyez-vous, i' dit ! Toé, tu conna's pàs beaucoup çà. B'en, i' dit, r'gard'-moé çà !

— Ah ! c'ést du ling' riche, çà ? 'A dit, c'st épouvantab'e ! Mé', 'a dit, on vâ asseyé' à l' détacher !

16. *Chum* (angl.) : Copain, ami.

17. *Batture* : Partie de rivage qui assèche à marée basse.

18. *Caler* : Enfoncer.

19. *Canter* : Incliner, pencher.

20. *Haler* : Tirer.

21. *Jaquette* : Chemise de nuit.

— B'en, i' dit, avant de l' détacher, i' dit, emportons-lé à 'a méson [maison] ! I' dit, on s'é't pàs c' qu'i' y â d'dans, c'tte affér'-là. Emportons-lé. I' dit, c'est pàs mal pèsant, mé', lâ, i' dit, l'eau s'ést pàs mal égouttée, lâ, i' dit, on vâ asseyé' à l'emporter ! »

Te'jou's qu'i's parte' avec la bonn' femm' p'is... (quelques mots inintelligibles) pour traîner çâ pareil comme enn' corde, lâ, p'i' i's parte' avè' [avec] çâ... à 'a maison. En arrivan à la maison, i's prenn'nt le paquet, p'i' i' y ava' enn' grand tab'e. I' éta' 'inqu' deux parsonnes, mé' i' ava' enn' grand tab'e. Dés fois, i's s' sarva'ent d' pagniers tressés, d' paquets, dés affér's de minme, d' poesson. B'en, aussi b'en d' travailler çâ là-d'dans !

Te'jou's qu'i's mette' l' paquet su' 'a tab'e, p'i' i's commence' à détacher çâ. Quand i's l'on eu détaché, mon cher ami ! quoi c' qu'i' aparçoe' ? T'oàs enfants qui éta'ent b'en prop'ment, qu' éta'ent vêtus, qu' éta'ent couchés, vêtus... dés p'tit's rob's su' 'és aut's, b'en prop's. P'is c'ta't du ling' rich' j' n'en d'mand' pàs ! Tout c' qu'i' y ava't... la bonn' femme, la vieille, lâ, b'en, 'a di' à sa femme [à son mari], 'a dit : « T' sé's te'jou's b'en, 'a dit, que... cés p'tits enfants-lâ c'ést du mond' riche ! Examin'-moé çâ ! 'A dit, c'ést du linge, 'a dit, on l' prend dans nos mains, p'is çâ gliss' dan 'és mains. 'A dit, çâ veut dir' que c'ést d' qualité, lâ, b'en sûr ! 'A dit, b'en pluss' que tés culottes ! 'A dit, tés culottes, quand j' ma' 'a main d'ssus, j' ress' pris lâ ! »

Te'jou's... lâ, b'en : « Ah, b'en ! i' dit, asteur, i' dit, i's von êt'e r'clâmés. I' dit, on n'en parl'ra pàs, mé', i' dit, i's von êt'e r'clâmés, c's enfants-lâ ! Tu comprends b'en qu' cés enfants-lâ, fau' absôlument qu' çâ prena't du mond' riche. B'en, i' dit, probablement çâ été ch'té [jeté], çâ, par malchance, probablement, haut en bas d'un bâtiment. Ou, i' ont — j' sé's pàs comment çâ s'ést passé — en tout's lés cás, i' dit, i's von êt'e r'clâmés ! »

Te'hou's qu' çâ s' pàsse enn' semaine, deux s'maines, p'is dés moàs. P'is c'ést rendu qu' çâ fa't deux ans, p'i' i' ont pâ' attendu [entendu] parlé' in seul mot de r'guien, jama's. P'is lui, i' alla' en vill' vend' son poesson, enn' fois tou' 'és quinz' jours, p'is minme, dés fois, enn' fois la s'maine. Et p'i' i' marcha' in peu dans la ville, extra's [exprès], hein ! en cás, dés fois... Jama' attendu parler de r'guien. P'i' i' éta't tell'm... assé' éloègné, hein ! Çâ gu'i prena't deux jours, pour allé' à la ville.

Te'jours que çâ s' pàs' comm' çâ. Mé', quand i's sont rendu' in p'tit peu p'us vieux, qu' çâ commence à comprend'e, qu'i' on acquis l'âg' de raison, lâ — lâ, i's sont tou' 'és t'oàs la minme âge — çâ fa't que quand i' n n-â in qu' a raison, l'aut' ést pareil comme 'és aut's, comm' lui ! Lâ, la vieill' qu' éta't... c'éta' enn' parsonn' qu' éta' instruite, la vieille. 'A gu'ieu faisa't la clâsse, p'i' 'a leu' montra't, p'i' 'a sava't joué' in 'tit peu d' mu... la musique in peu. P'i' 'a leu's amusa' a'ec la musique. Co' minm' qu'i' éta't tout seu's [seuls], i' éta'ent capab's de s' dévartir [divertir] étou quand i's voula'ent !

Te'jours que... quand i's sont v'nu' in peu p'u' âgés, elle, comm' de raison... lui, i' alla' à la ville, p'is Belle-Étoèle, b'en, i' parta't l' matin, p'i' il l'emm'na' avec lui, p'i' i' emm'na't lés aut' aussi avec lui, p'i' i' 'és faisa't passé' enn' sort' de musique, i' alla't leu' fère apprend' la musique.

To'hou's, i' éta't rendu' à seize ans. Belle-Étoèle, elle, 'a joua't tell'ment bien du piano, p'i' 'a chanta't tell'ment bien, c'éta' enn' marveill' de l'entend' chanter, p'is la beauté qu'alle éta' avè' çâ. Fa't qu'alle ava't tout à souha't [souhait]. P'is lés aut's 'ta'ent pareils : deux beaux jeune' hommes, b'en beaux. I' leu' manqua't r'guien non plu' 'és aut's. I's pouva'ent pàs r'guien souhaiter, i' ava'ent tout c' qu'i's voula' avoèr, asteur, de souhait. To'hou's, 'a trouv' çâ beau, 'a ést contente, elle, lâ !

Te'jours que, au bout d'in çertain temps, Belle-Étoèle, comm' de raison, 'a joua't d' la musique in peu, s'amusa't. P'i' 'és aut's, b'en, i' leu's ava' ach'té checun enn' p'tit' carabine, lâ, p'i' i's s'en alla'ent fér' la chass' comm' çâ.

Te'jours, in bon jour, i' éta'ent tous lés deux, i' éta'ent partis pour la chasse, c'ta't l' médi apras dîner ; Belle-Étoèle, apras qu' 'a ava't pris son r'pàs, 'a parta't dés fois, p'i' 'a alla't s'étend' su' son lit, enn' p'tit' chamb'e, en bell' p'tit' chamb' b'en prop' qu'alle ava't, p'is lés deux vieux éta' assi' encor' pras d' la tab'e, 'és aut's, lâ, p'i' i's parla'ent tou' 'és deux. I's parla'ent pàs fort, parç' qu'i's voula'ent pàs s' fère entend' par Belle-Étoèle.

La vieille éta' apras dire à son mari, 'a dit : « C'ést b'en terrib', pareil, hein ! 'a dit, voèr qu'i's sont rendu' au-d'ssus d' seize ans, qu'i's sont écite, p'i' 'a dit, qu'i's pens'nt si b'en qu'on ést leu' pér' p'is leu' mère, lâ, p'i' 'a dit, que jama' i' en parla'ent ; i's nous parl'nt, c'ést papâ p'is maman, p'i' 'és aut' i's sont sûrs que c'ést çâ ! P'is n'us aut's, b'en, on lés aim' comm' si c'éta't nos enfants ! On n'en ava't pàs, p'i' o' 'és â pris tout jeunes, tout petits, 'a dit, on... P'i' 'a dit, d' voèr qu'i's sav'nt si peu, hein ! P'is voèr, 'a dit, Belle-Étoèle, c'tte enfant... 'A ést épouvantab'e ! 'A dit, voèr c'tte bell' chev'lure, p'i' 'a dit, c'tte fortun' qu'alle â dans sa chev'lure, p'i' 'a dit, all' l' s'é't seul'ment pàs ! 'A dit, c'ést b'en terrib'e !

— Te'hours que, i' dit, en tou' 'és càs, i' dit, laissons fère ! I's vont p't-êt' v'nir êt' réclâmés, ou b'en en t't' lés càs, i' dit, i's sont encor' te'jours seul'ment qu'à seize ans, laissons-les fère ! »

Belle-Étoèle éta't dans sa chamb'e ; 'a a compris çâ, elle. Quand sés frèr's sont arrivés dan apos-médi, 'a s'en vâ au-d'vant d' 'és aut's pour allé' 'és rencontrer. Dés fois, çâ gu'i arriva't souvent qu'alle alla' au-d'vant d' 'és aut's, quand all' lés voya' arriver d' la chasse.

'A pârt, 'a s'en vâ au-d'vant d' 'és aut's, p'i' ensuite, 'a dit : « Assoyez-vou' in 'tit peu, 'a dit, j'ai que'qu' chose à vous dire ! » I's s'assise' [assoient] in peu. 'A dit : « Aujourd'hui, j'ai attendu [entendu] parler, 'a dit, not' pér' p'is not' mère. 'A dit, savez-vous, 'a dit, que c'ést pàs nos parents, çâ !

— Comment, Beau-Jour dit, c'ést pàs nos parents ?

— Chéri dit, és-tu folle ?

— B'en, 'a dit, c'est pàs nos parents ! 'A dit, j' lés ai attendus [entendus] parler ajo'rd'hui, p'i' 'a dit, not' mère a di' à not' père, lâ, 'a dit : « Voés don comme i's sav'nt b'en pas... I's pens'nt vraiment, 'és aut's, lâ, qu'on ést leu' pér' p'is leu' mère ! P'i' 'a dit, c'est pàs çâ ! P'i' 'a dit, voés don ! 'A dit, c'est-tu b'en terrib'e, p'i' 'a dit, lâ, i's sont pàs r'clâmés. On 'n n'attend jama's parler, 'a dit, c'est b'en ef-fréyant ! »

— I' ont dit, tu dis çâ pour rire ?

— 'A di' oui, 'a dit, j' vous dis j' l'ai attendue parler. En t't lés cãs, 'a dit, laissons fére à soèr, lâ, p'i' 'a dit, demain, 'a dit, allez fére in p'tit tour de chasse, mé', allez pàs loin. V'nez-vous-en pour dîner. Vous allez dir' qu'i' y a pàs d' chass' p'is vous étiez fatigués. V'nez-vous-en. P'is dans l' courant... apras dîner, lâ, 'a dit, dés fois, çâ arriv' souvent quand vous ête' avè' n'us aut's, lâ, 'a dit, qu'on jâse ensemb'e. P'i' 'a dit, lâ, on vâ 'n en profiter pou' 'n en parler, p'i' 'a dit, on vâ voèr c' qu'i's vont nous dire, parç' qu' 'a dit, i' ont pàs coutum' de nous tromper ! »

Ah ! lâ, b'en, i's sont lâ, çâ lés ma' jongleurs, lâ, tou' 'és t'oàs. Enn' fois partis pour allé' à maison, i's peuv'nt pàs parler, p'is chacun d' 'és aut's jongla'ent çâ dan 'eu tête. Tout cãs, lâ, quand c'est rendu au lend'main médi, lâ, — p'i' i' ava't parti l' matin comm' d'habitude — p'i' i's s'éta' en-v'nu' in p'tit peu plus d' bonne heure : « Ah ! i' ont dit, o' éta't fatigué, p'i' on s'est pàs trouvé d' la chasse, lâ ; oh ! apros-médi, on se r'pôse ! » P'is dés fois, i' y â dés journées qu'i's gu'y alla'ent pàs non plus.

To'hou' apras qu'i' ont diné, le médi, i's s'assoieill'nt [assoient] lâ encore ensemb'e, p'i' i's s' mette' à parlé' entre eux aut's. Tout en parlant comm' çâ, Belle-Étoèl' dit : « J'a'ra's que'qu' chose à vous parler.

— B'en, l' bonhomm' p'i' 'a vieille, i' ont dit, b'en oui ! Que c' c'est qu' t' â' à nous dire ?

— B'en, 'a dit, hier, lâ, à pe' pra' à la minme heure, 'a dit, j' 'ta's dans ma chamb'e, p'i' 'a dit, vous aviez diné, p'i' 'a dit, vous étié' assis pras d' la tab'e, comm' çâ. P'i' 'a dit, vous avez parlé, vo's deux. Vous avez dit que'qu' chose, vo's deux, lâ, que j'ai attendu [entendu]. P'i' 'a dit... »

B'en crair' qu' la vieill' p'is... i's s' mette' à pensé' à çâ... « 'A dit, c' que j'ai compris, lâ, vous êt's pàs not' mér' ni not' pére. 'A dit, on vous appartient pàs. On vous appartient parç' que vous nous avé' él'vés, comm' vous dites, que vous nous avez pris très jeunes, p'is... »

— Ah, b'en ! i' ont dit, on peut pàs vous dire autrement. I' dit, c'est çâ aussi !

— B'en, mon doux ! 'A dit, l'affère ést épouvantab'e ! »

Te'jours, au bout d' que'qu's jours... mé', i' éta'ent pensifs. Çâ prend... i's pâsse' enn' semaine encor' de minme, mé', au bout d'enn' semaine, lâ, i's parl'nt de çâ entre eux aut's. 'A dit : « Asteur, 'a dit, asteur, on vâ leu' dire, p'i' on vâ lés

avartir là, 'a dit, là, on vâ marcher p'i' on vâ trouver nos parents. On vâ leu' dire avant d' partir, p'i' 'a dit, i' y a pàs deux ch'mins. »

Fa't qu' quand i's vienn'nt pou' partir, au bout d' que'qu's jours, i's leu' parl'nt de d' çâ. I' ont dit : « Là, là, c'est fêni ; on vous dit pàs qu'on r'viendrâ pàs, mé' ça peut traîné' in an, deux ans, minm' plus. Mé', si jama' on r'trouve. . . si jama' on r'trouv' pàs nos parents, on r'viendrâ vous voèr, si vous ête' encore écite ! Mé', si on lés trouve, vous s'rez pâ' écitt' sans qu'on vienn' vous charcher, si jama' on ést capab'. . . capab' de fér' viv' que'qu'in p'i' avoèr soin du monde, pour vous recompenser. » Mé', i' esseill'nt [essaient] b'en d' 'és empêché' in peu, mé' c'éta't pàs leu's parents ! P'i' i's commença' à vieillir. I' ont dit, i's peuvent. . . ah ! désarter p'is fér' pire. To'jou's, i' 'és ont laissés partir.

Mé', avant d' partir, la vieill' di' à Belle-Étoèle : « 'A dit, toé, là, 'a dit, j'ai que'qu' chose à t' dire aussi. Depu's qu' t' és tout' petite, là, que t' é' écite, là, 'a dit, toé, 'a dit, t'â' in don dans ta chev'lure. 'A dit, à chaqu' fois que j' te lave, que j' te peigna's, quand t' éta's petite, p'i' 'a dit, toé, là, t' és vieille, là, tu t'en aparçoés pàs, hein ! 'A dit, tu t' peign's dans ta chamb'e, tu port's pâ' attention, 'a dit, à ta chev'lure. Mé', aussitôt qu' t'âs fêni. . . C'est pour çâ, 'a dit, que j' t'ai te'jours dit : Lav'-toi, arrang' tés ch'feux [cheveux], mé' occup'-toé pàs de nettoyer ton bassin, comme on dit, pour te laver, 'a dit, c'est moé qui nettoiera' çâ : c'est mon ouvrage, moé ! » Parç' que elle, 'a s' douta't que. . . C' fa't qu' Bell-Étoèle 'a s'est jama' occupée d' çâ. Alle a te'jours pensé qu' 'a éta't d' minme. P'i' 'a dit : « A chaqu' fois que j' te peigne, i' tombe, 'a dit, dés montants²² d'argen épouvantab's. P'us tu vieillis, p'us ça tombe, p'u' i' y en â ! P'i' 'a dit, c'est tous dés diamants. P'i' 'a dit, ça brille, 'a dit, c'est vraiment extrâ d' voèr çâ. P'i' 'a dit, depu's çâ, c' temps-lâ, là, qu' vous ête' écite, 'a dit, ça fait seize ans, au-d'ssus d' seize ans, là, 'a dit, qu' vous ête' éci, 'a dit, on ést riche, on sé' pàs que fér' de not' argent, pour n'us aut's minmes, parç' qu'o' â été vieillis ; mé', 'a dit, on 'n n-â ramassé pour vous aut's, pou' de nombreuse' années, 'a dit, qu'on â ramassé, là. Comm' vous dites, vous voulez voyager, marcher de côté d'aut', 'a dit, on peut vous en deunner, là, à tous lés t'oâs, 'a dit, pour 'n avoèr pour terriblement longtemps, jusqu'au temps qu' vous charchié' assez longtemps. »

Ah ! comm' de raison, i's s' préparent, p'i' apras çâ, au bout d'enn' coup' [couple] de jours, i's part'nt tous lés t'oâs. Lui, i' s'en vâ lés conduire avè' sa voètur' jusqu'à la ville. Rendu à la ville : « Asteur, i' ont dit, laissez-nous là, on vâ s' débatt' comme on pourra ! On vâ fér' not' possib' : si on peut trouver nos parents, comme on vous â dit chez vous, on. . . çertain'ment qu'on rest'râ avec 'és aut's, mé', si i's sont capab's, p'is si on peut r'venir vous charcher, vous gardé' avè' n'us aut's, on trouv'râ b'en in moyen ! »

En tou' 'és câs, i' r'tourn' de bord pour s'en aller chez. . . à leur maison, et p'is, 'és aut's, b'en, i's discut'nt çâ entre eux aut's. I' éta'ent dan enn' sall' d'hôtel, et

22. *Montant* : Somme.

puis lâ, b'en, i's s' décid'nt de partir. I' dit, lâ... lâ, Belle-Étoèl' leur dit, 'a dit : « On vâ fair' not' voéyage [voyage]... on vâ marcher tant qu'o' a'râ pâs trouvé nos parents. Çâ, c'é' inutile, 'a dit, r'guien vâ nous déranger ! » P'i' i's part'nt tou' 'és t'oâs. I's marche' in p'tit peu dans la ville, mé' dans cett' vill'-lâ, i' ava't pâs beaucoup d'intéra' [intérêt] à savoèr que c' qui s' pâssa't là-d'dans, parç' que leu' père à qui i's disa'ent « pâpâ » — c'éta't pâs leur père — i's marcha'ent dans la vill' sans savoèr. C' fa't qu'i' ava'ent pâs beaucoup d'intérat [intérêt].

Alors, Belle-Étoèle a di' à ses frères, 'a di' à sés cousins, 'a dit : « N'us aut's, on vâ partir, lâ, p'i' on vâ marcher. On vâ sortir, on vâ aller de ville en ville, on vâ parcourir d'un' paroèsse à l'aut'e, p'i' 'a dit, n'us aut's, n's avons d' l'argent d'abor' [d'abord] au besoin. C' fa't qu' tant qu'o' a'râ pâs couru pour trouver nos parents, on cess'ra pâs d' marcher ! »

I' ont marché encor' pendant deux ans. Au bout d' deux ans, parcoure' enn' place, parcoure' in aut'... i's s'informa'ent de qui qu' ce soit, mé' jama' i' éta'ent capab's de s'entend' parler d' leu's parents, jama's r'guien ! À in moment deunné, i' ava'ent couché dan enn' paroèsse assez grande, p'i' i' y ava' in hôtel, lâ — c'ta' in peu comme éci, lés hôtel' éta'ent pâs drus, mé' i' y en ava' en tou' 'és câs ! — et p'is, lâ, b'en, le soèr apras qu'i' ont soupé, i's rent'nt dans chaquin un' chamb'e, p'i' i' y ava' enn' p'tite espèce d'appartement pour qu'i's jase' ensemb'e, lâ. Lâ, i's s' mette' à discuter çâ. I' ont dit : « On vâ partir à matin, lâ, p'i' on vâ s'informer. O' â attendu dir' qu'i' y ava't déjà enn' vill' qu' éta't pâs trop loin d'éci. I' dit, lâ, on vâ s' rend' lâ, p'i' i' dit, i' para't qu' c'st enn' grand' ville, i' dit, on peut se par-sisté' in peu plus longtèms, p'is lâ, on vâ prend' dés informâtions, lâ, autant qu' possib'e ! »

To'jou's, l' lend'main matin, i's s' préparent. Ensuite, ça leu' pren encore in t'oâs quat' jours, mé', i's s' font transférer, lâ ; i' y ava't dés ch'min assez disponib's, i's s' prenn'nt dés voetur's pour s' fêr' transporter dans cés vill's-lâ. Quand i's sont rendus dans la ville, lâ, i's s'en vont dans l' plus grand hôtel qu'i' y ava't, i's s' lous'nt [se louent] chaquin un' chamb'e, p'is... i's pâss'nt t'oâs jours lâ. Au bout d' t'oâs jours qu'i' ont pâssé lâ, l' maît' d'hôtel lés trouva't tell'ment intéressants, i' c'ést... i' prena' in plaisir à parlé' avec 'és aut's. I' éta't... i' ava' assez d'instruction... i' éta't capab' de s'organiser pour parler ; i' sava't parler.

Tout ensemb' comm' çâ, l' maît' d'hôtel dit : « J'eum'ra's pâs qu' vous partié' asteur ! Ça m' fa't plaisir qu' vous pâssié' enn' secousse²³ écite, lâ. D'abord, i' dit, ça m'amuse en minm' tèmps, moé ! »

Belle-Étoèle, ah ! j' vous l'ai déjà dit, 'a joua't b'en du piano ; 'és aut's joua' enn' çertain' musiqu' par leu' côté. 'A chanta't tell'ment bien, 'és aut' aussi. L' maît' d'hôtel s' faisa' in plésir d' lés écouter chanter p'is d'entend' jouer d' 'a musique. P'is c'ta't rendu, i' y ava't certains gens's qui v'na'ent p'i' i's v'na'ent lés écouter chanter, p'i' apras çâ, b'en, i's faisa'ent d' l'argent. Le mond' lés paya'ent,

23. *Secousse* : Laps de temps, espace de temps.

p'is lui, b'en, i' v'na' à ambitionner là-d'ssus. I's sont là pendant t'oàs moâ' à l'hôtel, mé' durant c' temps-lâ, i' 'és faisait pàs tout l' temps chanter p'is jouer d' la musiqu' p'is s'amusé' à çâ. I's s'prom'na'ent dan 'a ville, prena'ent dés informâtions pour asseyé' à découvrir où c' qu'i' éta'ent leurs parents, résida' en quelque pârt dans cett' vill'-là.

To'jou's, le prince, lui, pendant çertain temps, i' attenda't parler d' cés gens-lâ qu' éta'ent divertissan énormément, qui chanta'ent tell'ment bien qu' c'éta't terrib' d' 'és entend'e, et p'is la musiqu' c'ta't la minm' chose, p'is qui éta't dés enfan intelligents, p'is dés beaux enfants comm' jama' i' s'en éta't vu.

In bon jour, i' di' à son grand-vizir, i' dit : « Sé's-tu, i' dit, ça m' tent'ra't tell'ment d'allé' 'oèr cés enfants-lâ, moé. . . Voèr, n'us aut's, i' dit, hein ! qu'on en parl' tant d' fois qu'on ava't dés enfants si intelligents, qu'on a'ra' eu dés enfants si intelligents, p'is de voèr, i' dit, au lguieu [lieu] d'avoèr t'oàs enfants, on â resté avé' t'oàs chiens ! I' dit, c'est pàs comm' par éci, pour dés gens haut placés comm' n'us aut's. I' dit, c'est-tu b'en terrib'e ! En tout câs, i' dit, o' attend dir' qu'à l'hôtel, lâ, i' dit, — c'ta't l' plus grand hôtel qu'i' y ava't — i' dit, i' s' fa't dés soèrées lâ, l' soèr, i' para't qu'i' y â du monde en quantité qui s'en vont lâ dans c'tte grand' sall'-là, i's vont lés attend' [entendre] chanter. I' dit, on vâ avartir le maît' d'hôtel, lâ, p'i' i' dit, d'main soèr, on vâ gu'y ellé' à not' tour, p'i' on vâ aller voèr c' qui s'pâsse, pou' voèr comment c' que c'est, si c'est si intéressant tant qu' çâ ! »

Fa't qu' le lend'main soèr, le prince, le roè lés ava' avartis qu'i' alla't v'nir lui-minme avec son grand-vézir écouter les chants qu'i's faisa'ent, p'is lés musiques, p'is tout c' qui s'pâssa't pendan 'a soèrée. Ah ! le soèr, apras çâ, i' 'és â avarti' 'és aut' aussi que le roè alla't v'nir p'is son grand-vézir. Lâ, i's voula'ent fér' de leu' mieux, comm' de raison. P'is durant la soèrée, le prince, lui, i' ava't fait' la connaissance avec 'és aut'es — l' maît' d'hôtel ava't 'té leur présenter le roè — te'jours qu'i' s'assoit duran 'a veillée, l' maît' d'hôtel se t'na't cont' [contre : près de] 'és aut's. P'is quand ça vient l' temps d' Belle-Étoèl' de chanter p'is de jouer d' la musique, chaquin leu' tour. . . p'i' i' y en ava't d'aut's qui sava'ent fér' lés chose' aussi, mé' 'és aut's, i's dépâssa'ent ; c'est pàs mêlant, i' y ava't parsonn' pour en fére autant comme eux aut's.

Belle-Étoèl' s' ma' à chanter. Le prince éta't rendu qu'i' ava't qués'ment la bouch' tout grande ouvarte, p'is la patt' croésée, p'i' i' grouilla't plus d' sa plaç' tant qu'i' éta' enchanté d' l'entend' chanter p'is qu' c'éta' enn' beauté d' voèr çâ. 'A joué' [jouait] du piéno c'éta' 'a minm' chose, p'is lés deux jeune' homm's chanta'ent, b'en, i' éta't surpris, p'i' i' s' tourna' à son grand-vézir, p'is : « As-tu vu dés chos's semblab's ? On en voé' chanter, on en voé' qui s'amusent, p'i' on en voé' d'aut's qui chantent, mé' t' 'és pâ' 'apab' d'en voèr comm' cés enfants-lâ ! As-tu vu des enfants d'un' beauté semblab'e, p'i' i' dit, chanter tell'ment bien ? »

Ça s'pâsse enn' secouss' comm' çâ, pendant deux t'oàs moâs. À in moment deunné, b'en, 'és aut's, i's s' ramâssa'ent d' l'argent. I's 'n n-ava' encôre à 'és aut's,

hein ! I's s' charche' enn' plaç' [place] dans la ville, i's s'installe' encôr' dans chaquin un' chamb', avec enn' grand' sall' qu'i' ava'ent choésie, p'i' i's lous'nt [louent] la sall' comm' pour 'és aut's minm's pour fair' comm' dés soèrées pour amuser lés gens's qui voula'ent v'nir lés écouter.

Te'jou's, i's font çâ, i's s'install'nt comm' çâ, i's font çâ pendant. . . ah ! presqu'un an. Le monde, ça v'na't, c'est pâs mêlant, le soèr, ça s' remplissa't dans la salle, p'is quat' cinq cents parsonnes. . . b'en quiens ! C'ta't gran énormément pour un' sall' dans une hôtel.

Te'jours que, in bon jour. . . le roè, ça l' tracassa't tous lés jours, i' discuta't çâ, i' éta't jongleur là-d'ssus. I' pouva't pâs comprend' comment ça pouva't s' fère, te' b'en qu' 'és aut's. . . qu'i' ava't si peu d' chance ! À in moment deunné, i' s'en vâ lés voèr. I' commença' à s'habitué' à 'és aut's, à leur parler p'i' à lés voèr. I' s'en vâ lés voèr, i' dit : « J'ai pensé à un' chose, lâ, j'ai à vous voèr secrèt'ment, i' dit, j' viens seul vous voèr. I' dit, vous êt's dés enfan assé' intelligents, assez dévartisans, assez complaisants ; i' dit, à vous entend' chanter, jouer d' la musique, i' dit, enn' bell' mine à tout l' monde, i' dit, j' peux pâs surpâsser çâ, c'est un régal pour moé, in vra' plésir de v'nir vous voèr p'is d' m'entend' a'ec vous aut's. P'i' i' dit, j' vâs fair' bâtir enn' bell' bâtisse, que'qu' chos' d'extrâ beau, in espèç' de p'tit château pour ainsi dire, avec tout c' que vous voudrez d'dans, enn' bell' grand' salle, dés beaux appartements b'en prop's. Vous pourrez r'cevoèr n'importe quell' vésit' que vous voudrez, qu' ça soeill' [soit] dés gens's jeune' ou vieux, à votre goût. I' dit, qu' ça coût' que ça voudrà, i' dit, 'ienqu' çâ, i' dit, c'est assez pour m' dévartir ! »

I' s'est informé d' 'és aut's, p'i' i's disa'ent qu'i' ava'ent dés parents, mé' qu'i' éta'ent morts. I's voula'ent pâs tout lui dir' qu'i' ava' été ramâssés su' 'a mer, comm' j' vous ai déjà conté. Te'jours que ça prend pâs d' temps ché' in roè, hein ! Lés travaux, ça marche. I's resta' en chômage aussi, mé' il l'éta't pâs, lui. . . Avec le roè, ça marcha't. Il organis' çâ, ah b'en, en r'guien d' temps. I' leu' bâti' in espèç' de château. C'éte' enn' vré' [vraie] beauté d' voèr çâ. P'i' ensuite, tout éta' organisé. Quand c'est tout organisé, pra' à entrer d'dans, la clé à la main, comme on peut dire, lâ, i' s'en vâ lés charcher 'vec dés beaux cârrosses. I's vont lés charcher tou' 'és t'oâs p'i' i' 'és emmène à la port' du château ; i' appell'nt çâ « Le p'tit château ». I' lés rente' en d'dans, i' fa't tout examiner l'appartement, lés bell's cuisines, enfin tout', tout c' qu'i' y ava't. Mé', c'est pâ' 'és aut's qui faisa' 'a cuisine. Ah ! i' ava't dés gens's pour çâ.

Te'jou's que la bell' grand' salle, enn' bell' grand' sall' pour lés musiqu's p'is l'avartiss'ment [divertissement], i' ava'ent tout à souhait', i' leu' manqua't r'guien. P'is ça s' pâss' de minm' pendan à pe' pra' in an, mé' tous lés jours, le prinç' parta't p'i' i' alla't fêr' son tour. Dés fois, l' grand-vézir v'na' avec lui. I' s'en alla't chez eux. Quand qu'i' éta't rendu chez eux, i' di' à son grand-vézir : « C'est don b'en terrib'e ! J' peux pâs m'imaginer qu'i' y â dés gens's dans l' mond' qui sont capab's d'avoèr dés enfants comm' çâ, avoèr eu dés famill's de minme, dés enfants

si intelligents, p'is voèr ça a resté en travers le monde, i' dit, i' ont pàs d' chez-eux, i' ont r'guien du tout. Moé, i' dit, j' comprends r'guien là-d'dans ! »

Te'jours qu' la vieill' reine, 'a viva' encore, elle. I's s' trouva'ent dans la ville où c' qu' éta't son père, comm' de raison. Là, la vieill' reine, 'a éta' encor' vivante, elle. 'A s'est aparçue, là, par tout c' que l' prinç' disa't, p'is c' qu'alle attenda't parler, 'a s'est douté qu' ça pouva' être 'és aut's qui ava'ent 'té r'trouvés, p'is qui ava'ent vieilli avecque l' temps, comm' de raison. P'i' i' éta' arrivés là. P'i' elle, quand alle... sans fér' voèr de r'guien, 'a gu'y alla't fér' dés tours, p'i' alle alla't voèr, p'i' 'a r'marqu'a't Belle-Étoèle. Parç' qu' avec sa fâmeuse étoèl' qu'alle ava't... qui éta't dépeint su' son front, 'a voya't b'en qu' c'éta' elle. P'is deux garçons p'i' enn' fille. 'A éta' enragée.

'A pâr' in bon soèr, 'a s'en vâ trouver la vieill' sorcière, là, 'a dit : « I' y â que'qu' chos' de pàs normal. 'A dit, j' dout²⁴ de quoi, p'i' 'a dit, là, par 'zemp'e, ça vâ êt' le restant d' ma vie ! Quand vous parlez, 'a dit, vous allez te'jours b'en m' dir, qui c' que gu'y â ? Depu's qu'on attend parler de c'tte affér'-là, ça fa' au-d'ssus d'in an, ça vâ su' deux ans qu' cés enfants... que cés jeuness's-lâ sont écité, le roè, mon prince, là, 'a dit, leu's â installé in p'tit château qu' est minm' p'u' argenté que l' nô't'e. I' ont tout à souhaite, i' leu' manque r'guien. P'i' ensuite, i' ['a] dit, d' lés voèr si h'ureux là-d'dans, p'i' 'a dit, moé, j'ai dés doutances²⁵, p'i' 'a dit... »

— Ah ! 'a dit, lés doutances que vous avez, 'a dit, i's sont pàs fausses. 'A dit, c'est justement lés leurs enfants, çâ. 'A dit, c'est elle, Belle-Étoèle, çâ, p'i' 'a dit, c'est Beau-Jour p'is Chéri. 'A dit, c'est tout... lés t'oàs cousins, mé', 'a dit, c'est eux aut's qui sont arrivés. 'A dit, je l' sé's. 'a dit, j'en ai attendu [entendu] assez parler, p'i' 'a dit, par mon magie, 'a dit, j' sé's qu' c'est çâ.

— B'en, 'a dit, mon Dieu ! on l'â manqué not' coup quand i' éta'ent p'tits, mé', 'a dit, là, c'est encor' b'en pire, i's sont grands. P'i' 'a dit, comment qu'on vâ s'y prend'... pour s'en débarrasser ? Comment c' qu'on vâ s'y prend'e ?

— 'A dit, c'est facile, c'est facile ! Fait's pàs voèr de r'guien, dite' r'guien à parsonne, c'st attendu [entendu] ! P'i' 'a dit, moé, laissez-moé fère ! 'A dit, j' vâ' arranger çâ, moé ! P'i' 'a dit, j' vous en deunn'rai dés nouvelles, 'a dit, demain ou apras d'main. 'A dit, quand j' gu'y a'arai été, là, j' vous l' frai savoèr ! »

To'hou's que l' lend'main, la vieill' sorcièr' pense à son affér' comme i' faut, là, p'i' 'a grouill' pàs d' sa place. L' sourlend'main, Beau-Jour p'is Chéri, i's s'éta' organisés, 'és aut's, p'i' i's euma'ent çâ aller fér' dés tours de chasse, fér' dés voyages de pêche, tu voés, pour s'amuser, là. P'i' i's parta'ent tous lés jours, à b'en dire, p'i' i' alla'ent fér' dés voyag's de pêche, p'is le soèr, b'en, i's s'organisa'ent pour leu' soèrée, p'is s'amuser.

24. *Douter* : Soupçonner.

25. *Doutance* : Doute, soupçon, vague appréhension.

Elle, sava't, la vieill' sorcière, qu'i's parta'ent dans l' jour. À in moment deun-né, 'a pârt, dans l'apras-médi, et p'i' 'a s'en vient fère in tour au château. 'A vient leu' fère. . . 'a gu'y alla't temps en temps, p'i' i' 'a r'ceva'ent quand 'a v'na't ; 'és aut's, i's s' douta'ent pâs beaucoup qu' c'éta' ell' qu' ava't fait c' coup-lâ quand qu'i' éta'ent p'tits. Te'jours que, 'a s' ma' à leu' parler. « Ah ! 'a di' à Belle-Étoèle, ah ! mon doux ! — 'a gu'i' fa't visiter çâ partout — 'a dit, i' y â b'en dés appartements qu' j'ai vus, que tu m'âs montrés depu's que j' viens. Mé', 'a dit, probablement qu'i' y en â encor' d'aut's que j'ai pâs vésités. P'i' 'a dit, c'est b'en çertain ! Parç' qu' 'a dit, on dit l' p'tit château, mé', 'a dit, i' ést encòre assez grand, 'a dit, l' château ! P'i' 'a dit, c'est tell'ment beau !

— Ah ! Belle-Étoèl' dit, vous comprenez te'jou's b'en, hein ! quand b'en minm' qu'on charche à charcher d' quoi de p'us. . . mieux qu' çâ, lâ, 'a dit, c'est impossib'e ! l' manque r'guien ! J'ava' in piano, i' m'en â ach'té deux. Tout ést à souhait, c'est tout' doublé. P'i' i' dit ['a dit], tout c' qu'on l'â p'is tout' c' qu'i' y â d' richesses, 'a dit, j' pens' qu'i' n n'a pâs dans vot' château d' minme, tant qu'i' ést b'en organisé ! P'i' i' dit, ['a dit] vous comprenez qu'on l'aim' le roè. On peut pâs fère autrement que d' l'aimer ! l' a eu soin d' n'us aut's, p'i' i' dit, ['a dit], c'est pâs que. . . on n'éta't pâs dan 'a misère, mé', comm' c'est lâ, on l'ést encor' moins !

— Te'jou' à la. . . B'en, 'a dit, oui ! 'A dit, j'adma's [admets] b'en qu' t'as tout' : i' t' manque r'guien ! Mé', 'a dit, i' t' manqu' de quoi, lâ !

— Ah ! 'a dit, non ; 'a dit, i' m' manque r'guien ! C'est impossib'e, 'a dit, on peut t'jou's pâs, 'a dit, i' y â pâs d' bonheur su' 'a terre ! 'A dit, on peut t'jou's pâ' avoèr tout', non plus ! 'A dit, çâ, i' y â r'guien. l' peut pâs gu'y avoèr eur'guien. . . à pârt de çâ, 'a dit, qui peut m'intéresser, parç' qu' 'a dit, i' manque r'guien !

— Ah ! 'a di' oui ! i' t' manqu' de quoé, çertain, parç' qu' 'a dit, tu l' sé's pâs, mé', 'a dit, j' t'assure, vâ, qu'i' y a d'aut' chos' de mieux qu' çâ, b'en sûr ! 'A dit, si t' avé' [avais] la pomm' qui chante, 'a dit, lâ j' dira's, par 'zemp'e, lâ, t' âs tout a souhait ! Lâ, 'a dit, i' t' manque r'guien, lâ ; t' âs tout à souhait'. 'A dit, vâ don ! T'a'ra' 'ienque 'a peine. . . le prince, lâ, 'a dit, le roè vien à tous lés jours, i' vient t'entend' chanter, i' vien entend' chanter tés cousins, lés entend' jouer d' la musique. Ah b'en ! 'a dit, lâ, 'a dit, i' dira' i' manque r'guien ! l' t' manqu'ra't r'guien en tout'. C'st enn' bell' pomm' qu' ést à pe' pras de c'tte grosseur-lâ, 'a dit, qu' ést b'en rouge, p'i' 'a dit, on a juss' à la prend' p'i' on l'expose' su' enn' tab'e, lâ, p'i' 'a dit, 'a chant' tant qu'on veut. 'A dit, sé's-tu que c'st encor' beau d' l'écouter chanter ! l' y â pâs d' chanson, i' y a pâs d'air qu' 'a sé' pâs. 'A dit, c'st enn' beauté d' l'attend' [entendre]. Tu chant's bien, mé', 'a dit, j' pense, 'a dit, que çà t' coût'ra't d' chanté' apra' elle !

— Ah ! b'en, lâ, toé, 'a dit, t' sé's te'jou's b'en que faut s' contenter. 'A dit, supposez qu' çà s'ra't. . . — b'en, su' l' momen 'a pens' que c'est pâs l' câs — 'a dit, vous savez te'jou's b'en, 'a dit, qu' faut s' contenter. l' m' manque r'guien ! 'A dit, j'ai tout à souhait'. P'i' 'a dit, vous savez te'jou's b'en, dans l'univers, i' peu' avoèr

que'qu' chos' 'ted b'en d' caché p'is je l' sé's pàs, mé', 'a dit, pour le moment, 'a dit, c'est impossib'e ! »

Te'jou's qu' la vieill' sorcière, lâ, 'a pârt... la vieill' reine. 'A pârt p'i' 'a s'en vâ. Te'jou's qu' apras qu' 'a ést partie, elle, 'a s'... 'és aut's, sés frèr's 'ta'ent pâ' encore arrivés, 'a pens' qu' 'a éta't mieux d' guieu [leur] dir' çâ, bon ! en s' disan à lui-minme, ça vâ êt'e r'guien ! Ah ! 'a s' faisa't voèr, b'en, j' leu's en parl'rai pàs. C' fa't qu' 'és aut' i' arrivent, le soèr, d' la chasse, i's prenn'nt leu' soupé' ensemb'e, p'i' i's pâssa'ent dan in appartemen avant d' fér' leu' soèrée, lâ, dans l'appartemen, pour parlé' ensemb' ; p'is tout en parlan ensemb' comm' çâ, l' Beau-Jour s'ést aparçu qu'alle ava't d' l'air plu' attristée ; alle ava't l'air moins parlante in peu. Mé', i' en fa't pàs d' différence.

Te'jou's qu'i's fon encor' leu' soèrée, l' soèr ; Belle-Étoèl' fa't d' son mieux, mé', en ell'-minme, lâ, i' y a d' quoè qui 'a taquina't. Ça marcha't pàs. L' lend'main, i's von encor' fére in p'tit tour de chasse. Quand i's sont pour arriver, 'a vâ encor' lés rencontrer, mé', en arrivan à 'és aut's, i's s'aparçoèv'nt qu' 'a ést attristée. 'A ava' été d' pensé' à c'tte affèr'-là depu's qu' la vieill' 'ta't v'nue p'is gu'i ava't dit pour c'tte pomm'-là : « Si t'ava's çâ, t' a'ra's tout à souhaite, i' t' man'qu'ra't r'guien ! »

To'hou's que, en s'en r'venant, i's s'assise' in p'tit peu, i' dit : « On vâ se r'posé' in p'tit peu, assisons-nou' in peu, i' dit, on vâ parlé' in peu ! » I's s'assise' [s'assoient] in peu comm' çâ, p'is Beau-Jour di' à Belle-Étoèle, i' dit : « 'Cou' don, i' dit, on diré' qu' t' âs d' quoi depu' avant-hier, lâ. I' dit, t' és pàs si parlante. T' âs chanté hier au soèr, p'i' i' dit, t' âs pàs chanté si bien qu' d'habitude. T' âs joué du piano p'is t' ava's d' l'air distra't ; i' dit, t' âs d' quoi qui march' pàs. I' dit, à matin, o' â r'marqué çâ quand on â déjeuné, t' âs pàs mangé beaucoup. I' dit, à médi, j' sé's pàs, mé', i' dit, hier pareil. Hier au soèr, au souper, t' âs presque pàs mangé. I' dit, t' âs d' quoi çartain, i' dit, qui march' pàs !

— Ah ! b'en, mon Dieu ! 'a dit, vu qu'on s' cache r'guien entre n'us aut's, 'a dit, j' vous l' dirai b'en. J' vous l' l'ai pàs dit, avant-hier, mé', 'a dit, c'est enn' vieill' qui ést v'nue écite, lâ, p'i' 'a dit, b'en, c'est not' vieill' reine, lâ, qu' 'a ést v'nue p'i' alle a dit, i' t' manque... T' és b'en chanceuse ! T' âs tout à souhaite, i' t' manque r'guien. Mé', si t' ava's la pomm' qui chante, lâ, b'en, 'a dit, lâ, par 'xemp'e, 'a dit, j' dira's, i' t' manque r'guien ! 'A dit, c'est enn' bell' gross' pomme, qu'alle a dit ; on la prend p'i' on la ma' su' enn' tab'e, soè' [soit] dans not' salle, lâ, n'importe comment, p'i' 'a dit, lâ, 'a dit, du moment qu'on l'expos' lâ, lâ, 'a dit, 'a chant' tout's lés chansons qu'on peut gu'i d'mander, qu'on peut désiré' avoèr, tout's lés morceaux d' musiqu' qu'on veu' entend', p'is n'importe quell' sort' de musique, 'a dit, i' para't qu' c'est enn' affère épouvantab'e, comm' de raison. Mé', 'a dit...

— Mé', Beau-Jour dit, t' sé's te'jou's b'en, ma pau' Belle-Étoèle, hein ! t' sé's te'jou's b'en qu' ça a pàs d' bon sens, çâ ! Çâ, c'est d's affèr's qui arriv'nt pàs pâ'en-tout' ! »

B'en, Chéri, lui, i' ava't te'jour' enn' tendance à, t' sé's b'en, à l'aimer mieu' in peu que Beau-Jour, t' sé's. I' s'adeunna't te'jours mieu' avec elle. En tou' 'és câs, i' dit : « On vâ gu'y penser. C'est dés choses, i' dit. . . i' peut 'n n-avoèr dés chos's comm' câ ! I' dit, on sé' pâs, dés fois ! »

Ça s' pâsse encor' que'qu's jours de minme, mé', Belle-Étoèl' p'us ça alla't, p'u' 'a pensa' à câ. C' 'ta't la vieill' sorcière, comm' de raison, hein ! qui gu'i imprima't câ dans sa çarvell' pour tâcher qu' 'a pense à câ. Là, 'a éta't rendue qu' 'a mangea't presque p'us, p'is ça la découragea't.

Te'jou's que, in bon jour, Beau-Jour, i' di' à Belle-Étoèle, i' dit : « Demain matin, là, i' dit, on gu'ira pâ' à 'a chasse. I' dit, on vâ pâsser la journée écite ; on vâ s'amusé' écite, on vâ s' prom'ner dans l' jardin, i' dit, on vâ s'amuser, on vâ marché' in 'tit peu dans la ville, si on veut prend' la bonn' air. . . I' dit, t' âs d' quoi, i' dit, tu perds d' l'appétit, p'i' i' y â d' quoi qui march' pâs, là !

— Ah ! b'en, 'a dit, j' vous l'ai dit c' que j'ava's, p'i' 'a dit, c' fois-lâ, 'a dit, j' su's partie à pensé' à câ, p'i' 'a dit. . .

— Chéri dit, quiens ! I' dit, laiss' don fère, là ! I' dit, 'a t' âs-tu di' où c'est qu' ça pouva't s' trouver c'tta pomm'-là ? Où qu' ça s' trouve, câ ?

— B'en, 'a m'â dit, là, 'a dit, à m'a deunné in p'tit liv'e, là. P'i' 'a dit, dans mon p'tit liv' que j'ai là, là, 'a dit, on r'gard' câ, p'i' 'a dit, ça expliqu' là, là, 'a dit, on r'gard' câ, p'i' 'a dit, ça expliqu' là i' où c' que faut qu' tu part's pour faut qu'on gu'y a'lle. 'A dit, on sort d' la ville, là, p'i' 'a dit, on s'en vâ de c' côté-lâ, là. Tu vâ marcher par là, là. On pâsse à râs. . . é i' où c' qu'est mon résarvoèr à l'eau, là. On s'en vâ par là, p'i' ensuite, 'a dit, on s'en vâ en haut, là-bâs. P'i' 'a dit, rendu là, 'a dit, ô' ést rendu à pe' pras ver' onze heures. P'i' 'a dit, i' y â enn' p'tit' colline à monter, là, p'i' 'a dit, on frappe à râs, là. 'A dit, tu d'vra' êt' rendu à pe' pras ver' onze heures !

I' dit, c'est correck ! I' dit, là, i' dit. . . I' prend son p'tit liv'e, i' s' ma' à examiner câ, i' dit, là, j'en ai assez d' câ !

— 'A dit, su' l' toit, 'a dit, i' y â comme enn' 'tite excavâtion su' 'a p'tit' montagne, là, p'i' 'a dit, c'st à peu pras là. 'A dit, su' l' dessus, là, 'a dit, c'est plât, p'i' 'a dit, on frâ pâs b'en long. 'A dit, ver' onze heures, 'a dit, on frâ pâs b'en long. 'A dit, ver' onze heures, 'a dit, tu vâ' êt' rendu à pe' pra' à la place, là !

— B'en, i' dit, c'est correck ! D'main matin, i' dit, j' vâs gu'y eller ! »

L' lend'main matin, i' s' prépare assez d' bonne heure, lui, i' s' prend enn' 'tit' bouchée à manger, p'i' ensuite i' pârt. Beau-Jour, lui, i' voula't pâs gu'y eller. C'est Chéri, i' dit : « J' vâs gu'y eller, moé ! » P'is quand qu'i' ést parti, i' prend la direction qu' 'a gu'i ava't dit, p'is là, en minm' temps qu'i' ava't vu dans l' 'tit liv'e, là, p'i' i' s'en vâ au pied d' la colline, p'is là, i' commence à monter câ.

Quand i' ést rendu qu'i' â monté la colline, là, i' â marché à pe' pra' enn' demi-heure, t't d'in coup c' qu'i' voé' ? Un' vieill' qui s'en v'na' avec un' canne en

avant, avec beaucoup d' difficulté à marcher. « Mon doux ! i' dit, d'où c' qu' 'a d'vient, elle ? Alle â monté lâ p'i' 'a s'en r'vient ! Pour elle... j' doés pâ' êt' pir' qu'elle ! Si j' mont' lâ, j' vâs m'en r'venir itou, j' suppose ! »

Te'jours qu'i' la rencont' : « Bonjour, mon p'tit garçon !

— Bonjour, ma vieille ! I' dit, vous allez te'jours b'en m' dir' franch'ment d'où c' que vous d'venez ? Vous m' paraissez d'in âg' très avancé ; i' dit, vous avez dans les quatre-vingts ans, si c'est pâs pluss'... »

— Ah ! 'a dit, j' su's t-assez vieill' que j' me rappell' p'us mon âge, p'i' 'a dit, tant j' su's vieille. B'en, 'a dit, j' 'ta's te'jou' un' pauvre vieill' mendiante. P'i' 'a dit, lâ, 'a dit, à mesur' que j' su's dégoûtante à travers le monde, lâ, p'i' 'a dit, j' viens m' renfarmer dans la forat. J' mang' dés harb's [herbes] sauvag's, dés arb's fru'tiers que j' trouve, j' gagne, j'arrach' ma vie comme je fa's lâ, depu' ah ! p'u-sieurs années, 'a dit, comm' çâ. P'i' 'a dit... »

Ensuite, r'garde ; alle ava' enn' chev'lure épouvantab'e. Te'jours que : « Mon Dieu ! 'a dit, toé, t' és pâ' in prince ? B'en, 'a dit, t' és te'jou's... tu m' semb's d'in, t' âs l'air d'in prince. 'A dit, tu porte' in habit, 'a dit, in bel habit, 'a dit, qui t'a-donne à ta parsonne. P'i' 'a dit, j' sé's pâs, t' âs d' l'air intelligent. On voé', 'a dit, que t' és... »

— Ah b'en ! i' dit, çertain'ment ! I' dit, j' su's pâs si vieux qu' vous ; i' dit, comm' de raison, j'ai la chanç' de paraît'e in peu mieux qu' vous, lâ, j' su's p'us jeune !

— 'A dit, où c' que tu vâs, don ?

— Ah ! b'en, i' dit, où c' que j' vâs ! I' dit, vous savez, i' dit, on ress' dan in p'tit château, lâ, dans la ville, tout près du roè, lâ. P'i' i' dit, j' t-avec enn' de més p'tit's sœurs... d' més cousines, lâ, p'i' in d' més cousins. P'i' i' dit, on s'amuse ensemb'e... »

Ah ! i' gu'i cont' pâs tout' son histoère, mé', i' dit : « On s'amuse ensemb'e. Vous saviez pâs çâ ; i' dit, nos parents sont morts, p'i' i' dit, lâ, b'en, c'est n'us aut's qui â hérité de c' qu'il ava't, dés propriétés... » P'i' i' s'amanche enne histoère. P'i' i' dit : « Ma p'tit' cousine, lâ, dan in p'tit liv'e, alle ava't vu qu'i' y ava' enn' pomm' qui chante ; p'i' i' dit, moé-minm' je l'ai lu, lâ. I' éta't pâs b'en lon [long] à lire, p'i' i' dit, d'après c' qu'on peut voèr, faut monter c'tte p'tit' collin'-lâ, p'is marcher su' c' terrain-lâ. Ça a l'air qu' c'est in terrain qu' ést plât... »

— 'A di' oui ! 'A dit, ça peu' êt' pâssablement long, mé', 'a dit, moé, j'ai pâ' été si loin qu' çâ, 'a dit, je r'viens d'en par lâ, lâ, 'a dit. Mé', 'a dit, qu' c'est qu' t'âs lâ, 'a dit, accroché dans l' dos ? 'A dit, on t' voé' in paqu... in p'tit sac dans l' dos !

— I' dit, grand' mère, c'est du manger ! C'st in p'tit peu d' manger que j' me su's pris, deux p'tit's point's de gâteau. I' dit, j' me su's pris çâ, i' dit, en câs d'êt' mal pris, b'en i' dit, lâ, j' pourra's manger çâ. I' dit, t' sé's, i' dit, j' sé's pâs. I' dit, ça di' à pe près rendu ver' onze heures. J' peux m' rend' à médi étou, j' peux m'

rend' apras-médi, p'is m'en r'tourner. Asteur, i' dit, la pomm' qui chante, c'est p't-êt' difficile à avoèr.

— Ah b'en ! 'a dit, mon p'tit garçon, tu fa's pitié ! C'est pàs drôle ! C'est enn' grosse enteuprise, 'a dit, comm' de raison !

— B'en, i' dit, ça s' fa't ; ça s' fa't par quelques-uns, çâ », i' dit !

Ça fa't qu' apras, à s' ma' à parlé' avec lui. B'en, quand 'a voé' çâ, 'a fa't semblant d' fatiguer dés jambes, 'a s'asseoi' à b'en dir' par terre. « Ah ! mon Dieu !

— B'en, i' dit, grand-mère, i' dit, m'en vâs continué' à marcher, j' vâs continué' à marcher, i' dit, j' veux m'en r'tourné' apras-médi au plus d' bonne heur' que j' pourrai !

— B'en, 'a dit, t' a'ra's pâ' enn' p'tit' bouchée à mangé' à m' denner, hein ? 'A dit, tu pourra's pàs m' denne' enn' p'tit' bouchée, hein ? 'A dit, ça fra't don du bien !

— I' dit, grand-mère, j'eum'ra's b'en vous en denner, mé', i' dit, j'en ai pris deux p'tit's point's pour mon besoin ! J' sé's b'en, i' dit, ça m' coût' b'en de vous fére. . . laisser pâtir, d' vous fér' pâtir, mé', i' dit, moé, i' dit, j' sé's pàs quel chemin que j' peux parcourir, lâ. C' fa't qu'i' dit, en pàs mangeant, j' peux sentir dés fublesses, apras çâ, i' dit, êt' mal pri' à mon tour ! »

Mé', alle asseill' [essaie] de l' tourmenter pour en avoèr, mé', i' veut pàs. I' pârt pour marcher ; 'a s' lève, 'a pâss' cont'²³ lui, p'i' 'a gu'i donne enn' p'tit' tape, comm' çâ, en pâssant, su' l'areille, 'a dit : « T' és trop grôssier, toé, 'a dit ! 'A dit, vâ-t'en en statue d' pierre en arguiér' du cap que gu'y â lâ, lâ ! » En disant çâ, mon ami ! lui, i' sé' pàs c' qu'i' â eu lâ, lui ; i' sé' qu' 'a gu'i â touché à l'areille. I' ést en statue d' pierre en arguière enne espèç' de crape²⁴ ou comme enn' p'tit' colline, lâ. C' ta't tout du cran²⁵ vif, p'i' en arguière, i' s' trouva' en arguiér' de c' cran-lâ. 'A l'envoeill' [envoie] lâ, p'i' 'a r'tourn' de bord, p'i' 'a pârt, 'a s'en r'tourne.

Quant' c'est rendu dans l'après-médi, p'is qu' c'est rendu minme au soèr, Beau-Jour [Chéri] arriv' pàs. Lâ, Belle-Étoèl' commence à s'inquiéter, Beau-Jour pareil : « Mé', dis-moé don, i' dit, comment ça s' fa't ? I' dit, on vâ à la chasse, parcourir in peu dans cés terrains-lâ, p'i' i' dit, jama's j' m'âs penser qu'i' peu' êt' perdu lâ ! J' comprends pàs çâ.

— Mé', i' y a pâ' à dire, 'a dit, fau' aller voèr ; ça ser' [sert] à r'guien ! I' faut fér' not' possib' pour allé' au-d'vant d' lui, to'hous. P'i' on vâ gu'i criguien [crier] ; on vâ te'jou's fér' not' possib'e ! »

23. *Contre* : Auprès de, près de.

24. *Crape* : Monticule. Vx. fr., crape ou grape : crochet, tout objet qui accroche.

25. *Cran* : Rocher nu, à fleur de terre. Roche stratifiée.

Part'nt tou' 'és deux, p'i' ensuite i's sort'nt d' la ville, p'i' i's s'en von en parcourant à pe' près. . . Lui, comm' de raison. . . c'est ell' qui gu'i ava't di' où parcourir, p'i' i' ava't l' p'tit liv' en minm' temps. I's s'en von in peu apras la p'tit' collin' qu'i' y ava't là, là, p'tit' montagne, i's s' mette' à gu'i criguiet [crier], p'i' i' ava't beau gu'i criguiet, pàs d' réponse, r'guien en tout' !

I's s'en r'vienne' au château. B'en, là, la soèrée ést courte, ce soèr-là, hein ! I's s'en viennent, p'i' ensuite, là, r'guien du tout ! I' ava'ent bârré lés portes ; aucun' clairté dans leur château, excepté dans l'appartement, là, qu'i' éta'ent [étaient] là, jongleurs. I' éta' encôre. . . Chéri p'i' elle. I' éta'ent tou' 'és deux. Belle-Étoèl' 'n en pleura't. « Ah ! 'a dit, vâ don ! J'a'ra's b'en jama's dû gu'i dir' çâ ! Quell' malchanç' que j'ai eue, là ! Pourtant, 'a dit, j'éta' h'ureuse, j'ava's tout à souhait' ! 'A dit, j' te dis que quant' on s' content' pàs, 'a dit, qu'est-c' qui peu' arriver, hein ! Voé' don, 'a dit, comm' j'a'ra's pàs dû fér' çâ !

— Ah ! Chéri [Beau-Jour] di' aussi, on l' sé' qu' t'a'ra's pàs dû en parler !

— 'A dit, quant' on â tout à souhait', faut pâ' asseyé' à charcher. . . S'ra's-tu h'ureux, toé, si tu peu' avoèr enn' pomm' qui chante ? 'A dit, çâ, c'st in p'tit liv'e, c'est marqué ni p'us ni moins, p'is c'tte vieill'-là qu' ést v'nue, c'tta vieill' rein'-là. T' sé's b'en, j'ai fait' çâ, 'a dit, pour fère in histoèrre avè' çâ ! »

Belle-Étoèl' n'en r'vena't pàs. Te'jours, l' lend'main matin, lui, i' s' lèv' de bonne heure. I' réveill' Belle-Étoèle. « Tu comprends te'jou's b'en, i' dit, que si i' faut qu' le roè sav' çâ, i' dit, ça frâ pàs, çâ ! I' dit, moé, j' vâs gu'y eller, moé ! À matin, m' âs partir à mon tour ; m' âs to'hours le r'trouver ! Hier à soèr, on n'a pàs pu aller b'en loin. Mé', i' dit, là, m' âs prend' enn' bouchée à manger, p'is m' âs monter p'is m'en vâ' aller voèr. I' dit, j' m' âs te'jou's voèr, i' dit, si i' ést quelque part ! »

L' lend'main matin, lui, i' s' prépare, p'i' i' pâ'r à son tour. Pren encore enn' p'tit' bouchée à mangé' à son tour, lui, p'is fa't l' tour, i' sui' à pe' pras le minm' chemin d' l'aut'e, comm' de raison. C'éta't désigné dans l' p'tit liv'e. Quand i' ést rendu encôr' su' 'a hauteur, i' voé' b'en qu' c'est in ch'min plât, i' voé' çâ qu' c'est à part' [perte] de vue, à b'en dire.

Te'jours que. . . i' continue à marcher. Quand i' ést rendu encôre à pe' pras vers dix heures, t't d'in coup, i' voé' encore enn' vieill' qui s'en v'na't, encor' la vieill' de la veille. Mé, lui, la connaissa't pàs. I' s'en vâ la rencontrer, p'i' 'a s' ma' à parlé' encore in peu avè' lui. 'A gu'i fa't la minm' jargon qu' 'a ava't fait' la veille. Lui, sans savoèr que c'éta' elle, comm' de raison, i' 'n n'ava't pâ' attendu [entendu] parler, lui. Te'hou's qu' là, en parlan avec lui, b'en, 'a gu'i d'mande encore enn' p'tit' bouchée à manger, voèr si i' pourra't pàs gu'i donné' enn' p'tit' bouchée à manger. Mé', à son tour, i' r'fuse aussi, lui. I' gu'i en donn' pàs. « B'en, 'a dit, toé — 'a s' lève, 'a s'approch' cont' lui — 'a dit, toé, 'a dit, t' és pàs p'us fin qu' l'aut'e ! » 'A gu'i deunne enn' p'tit' tap' su' l'areille : « Quiens ! 'a dit, vâ-t'en cont' ton frère en statue d' pierre, p'i' 'a dit, va-t'en là ! » En disant çâ, lui, i' s' trouve en stâtuè d' pierre, p'i' elle, 'a r'tourn' de bord p'i' 'a s'en vâ.

Quant' c'est rendu au soèr, Belle-Étoèle, là, i' â p'us r'guien : ni in ni l'aut'e ! B'en, là, c'est pâs mêlant, 'a pleure, 'a veut s' désâmer²⁶. Çà s' pâss' t'oâs quat' jours de minme, mé' le roè, lui, i' v'na't tout's lés jours fér' son tour, lui. Çà f'sa't t'oâs quat' jours qu'i' ava't pâs rentré dans l' château : i' 'és voya't pâs ni in ni l'aut'e, i' 'és pensa't parti' en prom'nade. À in moment deunné, i' s'en vient p'i' i' frappe à la porte. Quand alle a vu qu' c'éta't. . . qu' le roè arriva't, ah ! là, 'a gu'i ouv' la porte. Fa't qu'i' rent'e. Quand qu'i' ést rentré, i' dit : « Beau-Jour p'is Chéri sont absents ? I' dit, i's sont. . . »

— B'en, 'a dit, i's sont allé' en prom'nade, p'i' 'a dit, i's sont pâ' arrivé' encore. P'i' 'a dit, j' gu'y ai été aussi, p'is j' su' arrivée hier au soèr — 'a voula't pâs gu'i dire r'guien d' pluss' que çâ, hein ! — 'A dit, j' su's seul' comm' c'est là, p'i' 'a dit, j' trouv' çâ ennuyant. Ah ! 'a dit, c'est épouvantab'e ! 'A dit, hier à soèr, 'a dit, j'en ai pleuré. . . de voèr, habitué' ensemb' tous lés t'oâs, 'a dit, qu'on s'amuse ensemb'e, 'a dit, là, 'a dit. . . »

Mé', c'ta't pâs çâ qui l'accupa't, c'ta't parç' qu'i'. . . Te'jours que. . . l' princ' jâse in peu avec elle, mé' comme 'a ava't d' l'air chagrinée in peu, p'i' 'a ava't d' l'air comm' fatiguée, là, hein ! I' pârt, p'i' i' s'en vâ au château. P'i' elle, quand 'a voé' çâ. . . 'A pensa't tout l' tem [temps] à çâ : « Mon doux ! quel. . . comment c' que j' fra's b'en ? P'us capab' c'tte affér'-là ! »

La vieill' reine, elle, comm' de raison, durant c' temps-lâ, elle, 'a parta't p'i' alle alla't voèr la vieill' sorcièr' p'i' 'a gu'i disa't çâ. Alle arriva't quand on. . . « Là, b'en, 'a dit, j' su's contente. J' su's. . . contente ! I' y en â te'jou's deux d' disparus ! Mé', 'a dit, i' y â encor' la Belle-Étoèl' qu' ést encor' là. P'i' 'a dit, i' y a pâ' à dire, là ! Faut. . . faut trouvé' in moyen pour. . . pour l'envoyer !

— 'A dit, en tou' 'és câs, 'a dit, on vâ laisser fère, on vâ l'envoyer ! »

Te'jou's qu' 'a s'en vâ pour lés. . . l' lend'main matin, là, 'a s' prépar' p'i' 'a s'en vâ, pâ'r [part] à son tour. Quand 'a ést rendue là, là, 'a rencont' la vieille encore à son tour. 'A dit : « Quiens, mon Dieu ! 'a dit, à matin, au l'guièu [lieu] d'êt' deux princes, 'a dit, v'lâ que j' rencont'e, 'a dit. . . r'gâr'-moé don, 'a dit, c'tte bell' p'tit' princesse, là ! 'a dit, t' és bell' comme in cœur ! P'is tu vâs te'jou's b'en m' dire où c'que tu vâs, en plein' forat [forêt], 'a dit, quoi c' c'est qu' tu parcours là, don ?

— Ah, b'en ! 'a dit, c' que j' parcours là ! Ah ! 'a dit, c'st in idée qui m'ést v'nue de partir p'is d'aller marcher, p'i' aller voèr, 'a dit, c' qui s' pâssa' ici dans lés montagnes. 'A dit, c'est çâ qui m' plaisa't, vous savez !

— Mé', mon doux ! 'a dit, t' és pâs fatiguée ? B'en, t' â' in p'tit paqua' [paquet], 'a dit, accroché apras toé dans l' dos, là ! 'A dit, c'est-i' b'en passif, c'est-i' b'en pésant, çâ ?

26. *Désâmer* (se) : Rendre l'âme.

— Ah ! 'a dit, c'est pàs pesant ; 'a dit, c'est enn' p'tit' bouchée à manger j' me su's t-empotée, 'a dit, p'i' enn' coup' [couple] de galettes, lâ, que j' me su's fait' hier, lâ, p'i' 'a dit, j' traîn' çà pour moé en câs d' prend' dés feblesse, p'i' 'a dit, j' viens voèr si i' a'ra't pàs dés fruitag's quelque pârt, t' sé's b'en. P'i' 'a dit, c'est pour çâ.

— 'A dit, deunn'-moé don enn' p'tit' bouchée à manger !

— 'A dit, ah ! Belle-Étoèl' dit, 'a dit, j'en ai deux, p'i' 'a dit, j' peux b'en vous en deunné un' si vous voulez, 'a dit, pour manger. Mé', 'a dit, seul'ment qu' 'a dit, que. . . j' voudra's. . . que voulez-vous que j' fasse, moé ? 'A dit, me r'tourner d' bord ? 'A dit, j' conna's r'guien p'i' 'a dit, j' voés r'guien ! C' vous voulez que j' fasse ? »

To'hours que. . . quand 'a voé' çâ, elle, 'a r'tourne, 'a s'en r'vien au château. 'A dit : « C'est t'jou's b'en terrib'e ! Dis-moé don, 'a dit, comment ça peut s' fère ? Voèr que j'ai beau criguien, p'is j'ai beau fér' mon possib'e, j'entends pâ' aucun' réponse, p'is j'attends [entend] r'guien ! » 'A s'en r'vien au château.

La vieill' reine, elle, le lend'main, 'a s'en vient fère in tour, vient parlé' avec elle : 'a s'inform' de Beau-Jour p'is Chéri. 'A gu'i dit qu'i' éta'ent partis, p'i' 'a dit : « I's sont p'us longtemps que j' pensa's, 'a dit, sont allés fère enn' prom'nade. 'A dit, moé, j'ai parti quant' eux aut's, mé', 'a dit, j' me su's tannée²⁷, j' me su's t-en r'venue. B'en, 'a dit, 'és aut' i's sont pâ' encore arrivés. 'A dit, j' comprends pàs çâ, 'a dit. . . Mé', 'a dit, i's vont te'jour' arv'nir !

— B'en, 'a dit, en attendant, 'a dit, tu peux te'jours t'amuser. T' âs tout c' que faut pour t'amuser. 'A dit, la pomm' qui chante, lâ, 'a dit, tu t'en és pâ' occupée, don ? C'est b'en drôle ! Pourquoi c' tu t'en és pâ' occupée ? T'a'ra's pu t'en occuper ! T'a'ra's pu l'avoèr.

— Ah ! b'en, 'a dit, vous savez, 'a dit, ça vâ aller.

— C' fa't, 'a dit, quiens ! 'A dit, vâs-y don d'main matin ! Vas-y voèr demain matin ! 'A dit, tés frère' i's sont que'qu' pârt dan 'a montagne. Tu vâs les trouver quelque pârt, comm' de raison ! »

Te'jou's, l' lend'main matin, 'a s' prépare encor' p'i' 'a pâ'r à son tour, p'i' 'a s'en vâ, 'a parcourt, 'a sui' encor' le minm' rain-d'-vent²⁸. Lâ, 'a rencont'e encore enn' vieill' sorcière. Mé', 'a la conna't pàs : c'est in aut' qu' 'a rencont' lâ, vieill' vieille, 'a s'éta't déguisée pour pàs qu' 'a la connoise. 'A rencont' çâ encore. « Bonjour, 'a dit, ma p'tit' fille !

— 'A dit, bonjour, grand-mère !

— Mé', 'a dit, où c' que tu vas, don ? 'A dit, enn' jeun' fill' comm' toé parcourir écitt' dan 'és montagnes, p'i' 'a dit, c'est long, su' in terrain plât, tu peux t' pard'e, tu sé's pâ' où c' que tu peu' aller là-d'dans !

27. *Tannée* : Fatigué, dégoûté, rendu à bout de patience.

28. *Vent* (rain-dé-) : Rumb de vent : Direction.

— Mé', 'a dit, vous, vous. . . vous d'vez. . . c'est comm' vous. 'A dit, enn' vieill' comm' vous. . . vous êt's rendue si loin, p'i 'a dit, vous avé' encore assez long, 'a dit, pour vous rend'e en bâs. 'A dit, j' sé's pàs quell' capacité qu' vous avez, 'a dit, pour continuer dés ch'mins d' minme, marcher comm' çà ! »

'A parle in peu avec elle, p'i' 'a gu'i d'mande encor' c' qu' 'a porta't lâ. « Ah ! 'a dit, c'est du manger qu' j'emporte, p'i' 'a dit, j' m'en su' emporté, lâ, 'a dit, j'en ai minm' pluss' que pour lonn'cher [to lunch]²⁹, parç' qu' 'a dit, j' voula's marcher, j'ai jusqu'au soèr, à la nuit s'il faut ! 'A dit, j' m'en r'tourn'rai quant' ça me l' dirâ !

— 'A dit, de'-moé z-en don [donne m'en donc] enn' p'tit' bouchée, 'a dit, ça m' fra't plésir !

— Ah ! mon doux ! 'a dit, j' vous en donn'ra's b'en ; j' vâs vous en deunné' in peu. 'A dit, j' vâs vous en deunné' in peu, p'i' 'a dit, vous pouvez 'n en mangé' in peu, si vous voulez, 'a dit. . . »

Te'jou's qu' 'a gu'i en donn' p'i' 'a s' ma' à manger. 'A s'a aparçu qu' 'a ava't faim : alle ava't presque tout mangé. En parlan avec elle, 'a s'est pâ' aparçue. 'A dit : « Ma pauv' p'tit' fille, r'gârd'-moé don çà, 'a dit, j'ai presque tout mangé c' que j'a. . . ton manger ! Lâ, tu parles ! 'A dit, i' nous ress' p'us r'guien ! 'A dit, c'est b'en térrib'e, mé', 'a dit, t' és b'en smatt' [smart] pareil ! 'A dit, ça m'a fait plésir ! Mé', 'a dit, tu charch's tés frères ? 'A dit, c'est curgieux comment ça s' fa't. 'A di' oui, j'ai déjà entendu parler. 'A dit, ça fa't longtemps par 'zemp' ! J' sé's pàs si ça existe encore. I' y â dés gens's, 'a dit, qui v'na'ent parcourir tout ce domain'-lâ, éctite, c'tte forat-lâ. I's s'en v'na'ent lâ. I' y en â qui sont en-r'venus, p'i' i' y en â d'aut's qui sont jama's r'venus. 'A dit, j' sé's pàs pour quell' raison, de quoi c' c'est qu' ça dépend. 'A dit, i' ont 'té disparus, p'i' i's 'n n'ont jama' attendu [entendu] parler. P'i' 'a dit, probablement qu'i's s' sont fait' dévorer par lés bêt's foroce' [fé-roces] ou que'qu' chos' semblab'e. D'aut' ava'ent la chanç' de s'emparer, 'és aut's ; j' voé's pàs d'aut' chose. En tout's lés câs, 'a dit, si c' malheur-lâ, en pluss' d'arri-ver, lâ, foudra't qu'i's s'ra'ent que'qu' pârt dans c't entourag'-lâ, 'a dit, que'qu' pârt. Enn' parsonn' qui s' rendra't lâ : 'a dit, ça prendra' à pe' pra' in heure à s' rend' lâ, lâ. Peut-êt' qu'i' prendra't connaissanç' de c' qui s' pâss'ra't lâ ? »

Te'hours que. . . apras qu' 'a s'a rompu avec elle, parç' que la vieill' pârt p'i' 'a continue son ch'min, p'is, elle, 'a se r'tourn' de bord, p'i' 'a pârt. P'i' 'a marcha't. Lâ, ça gu'i denna' enn' çartaine ambition, t' sé's b'en ! 'A s'en alla't d'in côté et d'aut'e, p'i' 'a voula't pàs laisser l' chemin non plus : 'a ava't pœur de s' pard'e. 'A s'en vâ, 'a s' rend jusque-lâ. 'A 'ta't rendue au pied de c' cran-lâ, lâ. 'A fa' in p'tit détour. Quoi c' qu'alle aparçoe' ? C' qu'alle en voé' ? 'A voé' dés gens qu'éta'ent tout' déboutt' lâ, p'i' i' éta'ent p'usieurs parsonnes, 'ta'ent tout' lâ !

Alle arrive. . . c' qu'alle aparçoe' ? « Eh ! mon doux ! 'a dit, c'est més frères, çà, qui sont lâ ! » I' éta' en stâtués d' pierre, comm' de raison. « C'est més cousins qui

29. *Lunch* [to] (angl.) : Manger, se ravitailler, prendre un léger repas.

sont là ! » 'A s'en vient de cont' 'és aut's, p'i' ensuite 'a s' ma' à lés r'gârder. Assaille [essaie] à leu' parler, mé', pâs d' réponse. I' ava'ent lés yeu' ouverts, p'i' i' ava'ent d' l'air comm' vivants. « B'en, mon doux ! 'a dit, quo' c' c'est qu' ça peut dépend', çâ ? 'A dit, c'est te'jours b'en curguieux [curieux] ! »

Quand 'a voé' çâ, 'a dit : « Mon Dieu ! 'a dit, c'est d' ma faute ! Quand on pense, 'a dit, qu'i's sont là en stâtués d' pierre ! Commen aller dir' çâ, 'a dit, au roè, lui ? P'is comment partir p'i' aller leur annoncer çâ ? 'A dit, que c' ça dépend, çâ ? »

'A r'tourn' de bor' en pleurant. Alle arrive, i' faisâ't noèr, p'i' elle, alle ava't la clé pour rentrer dans son château, p'is lâ, 'a n'en dort pâs d' la nuit. L' lend'main matin, 'a mang' presque pâs. 'A bârr' sés port's pour pâs qu' parsonn' vienn' la déranger, et p'i' 'a s' mourâ't d' peine. Quant' c'est rendu dans l'apras-médi, la vieill' reine, elle... fa't qu' lâ, alle ava't vu qu'alle éta't partie, p'i' qu'alle éta't r-arrivée, elle : p'is lés aut's, i' n' n'entenda'ent pâs parler. 'A pârt, vâ voèr la vieill' sorcière. 'A dit : « Ça marche ! Laissez-la fêre, laissez-la fêre ! » 'A sava't p'us que c' c'est fêre. « Parlez-en pâs, ni moé non plus ! B'en, si j' vous l' dis, moé. Je l' s'és ! » 'A 'és â vus, mé', 'a ôs' pâs l' dire. 'A â asseyé à leu' parler, mé' i's sont en stâtués d' pierre. 'A a pâs pu 'és remm'ner. I's march'ront pâs, çartain ! I' y â pâ' 'ienque 'és aut's. I's sont à pe' pra' enn' cinquantaine, 'a dit, qui sont là ! »

Te'hours que, elle, Belle-Étoèle, 'a s'en vient chez eux. Vous comprenez qu' 'a fa' enn' triste vie. Le roè vient le voèr à tous lés jours, p'i' i' s'informâ't d' sés frêres, p'i' 'a ava't te'jour' enn' défaite à leur [lui] fêr' pour pâs qu' le roè s' dérang' pour eur'guien. Te'jours qu' à in moment deunné, la vieill' rein' pârt dans la nuit p'i' 'a vâ voèr la vieill' sorcière. 'A dit : « C' que c'est que j' pourra's b'en gu'i dire encore. I' y a'ra'-t-i' in moyen qu'on pourra't s'en débarrasser d'elle étou ?

— 'A di' oui ; i' y en â encore un. 'A dit, elle, on vâ l'envoyer d'in aut' côté. On vâ s'en débarrasser, çartain, 'a dit, qu'on la r'voirà p'us !

— 'A dit, comment fêre ?

— B'en c' que vous allez fêre, 'a dit, demain, lâ, allez fêre in tour. 'A ést attristée, lâ, mé', 'a dit, ça fa't r'guien. Allez la voèr, p'is parlé' [parlez] avec elle, lâ, p'i' essayé' à l'amuser. 'A dit, demandez-y pour vous joué' in air de piano. 'A vâ vous joué' in air de piano, mé', 'a jouera pâs longtemps parç' que, voés-tu, 'a fil' [to feel]³⁰ pâs ! P'is lâ, vous allez dire : « Belle-Étoèle, t' ava's tout à souhait', mé', t' â' encor' de quoi d' mieux, lâ, te vâ' a'oèr de quoi d' mieux, si tu voula's m'écouter !

— Ah ! 'a dit, parlez-moé pâs d' çâ. 'A dit, çâ, 'a dit, ça ser' [sert] à r'guien ! J'ai tout à souhait', p'is j'ai tout c' que j' veux, p'i' 'a dit, c'est inutile !

— 'A dit, mon doux ! Si t'ava's l'oéseau qui chante, p'is qui sé' tout p'is qui dit tout' ! Lâ, par 'zemp', tu s'ra' heureuse, lâ ! Lâ, avè' çâ, lâ, 'oés-tu, lâ, tu sa'ra's

30. *Feel* [to] (angl.) : Se sentir : *To feel well* : Se sentir en forme.

quell' vie qu' t' âs fait', qui c'est çâ qu' tés parents. Tu m'as déjà dit qu' t'as pâs connu tés parents, tu sé's pâs c' que c'est. I's viv'nt-i's, tés parents ? Sont-ils morts ? Tu l' sé's pâs ! Si t' ava's c't oëseau-lâ, lâ, qui parle, qui dit tout' et p'is qui chant' comm' gu'y en a pâs, lâ, par 'zemp', apras çâ, lâ, i' y a'ra' p'us r'guien ! B'en, p'uss' que çâ, 'a dit, on d'mand' p'us r'guien ! I' y en a pâs !

— Ah ! 'a dit, grand'mère, j' vous assur' b'en franch'ment, lâ, 'a dit, j'asseille, r'guien, parç' qu' 'a dit, j'ai tout c' qu'i' m' faut, p'i' 'a dit, j' m'accup' p'us de r'guien ! »

Te'hours qu' la rein' pârt, quand 'a gu'i â dit çâ, 'a s'en vâ, lâ. Apras qu' 'a ést partie, elle, Belle-Étoële, vu qu' sés frères, sés cousins, 'ta'ent pâ' arrivés, 'a s' ma' à pensé' à çâ, elle. 'A dit : « Mon Dieu ! comment c' que j' fra's b'en. Dis-moé don comment c' que j' fra's b'en ? En tou' 'és câs, en tou' 'és câs, 'a dit, qu' ça arriv' comm' ça pourrâ, lâ, 'a m'a dit comment fér' c'tte affér'-lâ, 'a dit, m'âs prend' là montagne, m'âs prend' le ch'min qu' j'alla's d'habitude, p'i' 'a dit, rendue lâ, 'a dit, m'â filer. 'A dit, j' m'en irai, p'i' ensuite, ça s'râ fini... J'eume autant mourir dan 'a forat p'is que tout' ress' comm' çâ ! »

'A pârt p'i' 'a s'... l' lend'main matin, p'i' 'a pren encor' la forat p'i' 'a s' ma' à marcher, avec enn' bouchée à manger qu' 'a s'éta't pris. Quant' 'a ést rendue à pe' pra' à 'a minm' plass' [place] qu' 'a éta't, lâ, alle ava't pâs r'marqué, in 'tit peu p'us loin, lâ, 'a s'éta' éloëgnée du ch'min, t' sé's : alle ava't soeff [soif] p'i' 'a charcha' in p'tit peu d'eau pour boère. P'i' y ava't comme enne espèç' de p'tit désert³¹, lâ, alle avanç' lâ, p'is lâ 'a se r'pose in peu. P'i' alle â aparçu qu'i' y ava't tout in embranchement d' chemans qui s'en alla't par lâ. 'A dit : « R'gard' don çâ ! 'A dit, i' y â te'jours b'en in aut' cheman qui s'en vâ par lâ. L'aut' jour, j'ai 'té par lâ, j'ai pâs 'té chanceuse. 'A dit, par lâ, b'en, m'âs continuer par lâ ! »

'A prend ce ch'man-lâ, apras qu' 'a a 'té r'posée in peu, p'i' 'a s' ma' à marcher. Quant' 'a a fait' encore in bout', alle arrive au pied d'enne espèç' d'élévation, lâ. C'éta't d' la terr' mêlée avec d' la pierre. Alle arriv' lâ, p'i' ensuite, ça coupa't, à b'en dire, cârré. 'A se soulève in peu pour se r'poser. T't d'in coup, c' qu' 'a voé' arriver ? In vieillârd... pâ' in vieillârd. Alle arrive, alle ava't soeff, et 'a voé' arrivé' in vieillârd. « Bonjour, i' dit, ma p'tit' fille !

— 'A dit, bonjour, vieillârd ! 'A dit, j' su's tout' surpri' d' vous voèr arriver lâ ! 'A dit, vous paraissez très vieux...

— I' dit, c'est pâ' encor' la vieillesse ; c'est parç' qu'i' dit, j'ai pâs d' capacité. J' pâs beaucoup capab'e, p'i' i' dit, j' me su's perdu dans l' boâs. I' dit, j' ress' pâs de c' côté-lâ, j' ress' assez loin... complètement perdu. J'ai pa' attendu [entendu] r'muer parsonne, p'i' i' dit, lâ, i' dit, j' su's rendu, lâ, c'est...

— 'A dit, vous avez pâs vu d'eau null' pârt ? 'A dit, j'ai tell'ment soeff, 'a dit, j'enrag' de soeff !

31. *Désert* : Défriché. Partie d'une forêt où l'on a pratiqué un défrichement.

— Ah, b'en ! mon doux ! i' dit, pàs b'en loin, lâ, à pe' pras dix minute' in quârt d'heure, lâ, i' y â in beau p'tit ruisseau, lâ, enn' bell' p'tite r'source, lâ ; i' dit, j'ai bu lâ, en pâssant, moé ! P'is d' la bonne eau, vous allez voèr ! »

Te'jours que, all' le r'marcie, p'i' apras çâ, l' vieillard pâr' à marcher, p'i' elle, 'a continue son ch'man. Fa't qu' 'a fa't pàs b'en long, marche à pe' pras dix minute' in quârt d'heure, alle arrive, 'a voé' enn' bell' p'tite r'sourç' qu'i' y ava't lâ, lâ. Lâ, fa't qu' 'a ava't soeff. 'A s' lav' lés mains dans l'eau froède, lâ, p'i' ensuite 'a boé' comme i' faut.

Durant c' qu' 'a t-apras boér' p'i' 'a s' ma' à laver lés mains, alle aparçoé', 'a voyé'. . . i' y ava' à pe' pra' in pied d'eau. 'A voya' agir de quoi dans l' fond. 'A dit : « Dis-moé don, 'a dit, comment ça s' fa't ? 'A dit, c'est t'jou's pâ' in poesson ! » 'A s' ma' à examiner çâ, p'is ça ava't l'air à grouiller dans l'eau. Quand 'a voé' çâ, 'a s'allong' la main, p'is c'éta' enn' p'tit' tourterelle, in p'tit oèseau. 'A ava't tombé dans l'eau, p'i' 'a éta't comme abasourdie, p'i' 'a éta't pour se noyer dans l'eau. 'A la r'ssort. « Mon doux ! 'a dit, r'gâr'-moé don l' pauv' p'tit oèseau, 'a dit, on dira't qu' tu t'en vâs pour mourir ? 'A dit, c'est b'en terrib'e ! R'gâr' don çâ, 'a dit, comment ça peut s' fère ? P'is t' âs tombé dans l'eau comm' çâ. . . » P'i' 'a parla't t'ut seule.

Te'jou' 'a s' ma' à l' réchauffer, all' l'ava't dans sés mains p'i' 'a s' ma' à souffler d'ssus pou' tâcher d' le réchauffer, pou' qu' 'a r'viene à la vie. MÉ', la p'tit' tourterelle, comm' de raison, en la gardan à la chaleur p'i' en la réchauffan à souffler d'ssus, lâ, 'a s' ma' à agir, hein ! 'A in moment deunné, all' l'ava't dans sa main ; 'a strett' [strette]³² pàs, 'a l'envoieill [envoie], 'a pâr' à voler, 'a s'en vâ s' jouquer³³ su' enn' p'tit' branch' qu'i' y ava' en faç' d'elle. La p'tit' tourterell' s' ma' à 'a r'gârder : « B'en, 'a dit, bonjour, Belle-Étoèle !

— Mon Dieu ! 'a dit, tu fa's fère in saut, 'a dit, ma p'tit' tourterelle ! 'A dit, mon p'tit oèseau, tu m' fa's fère in saut, 'a dit, j'ai manqué mourir ! 'A dit, tu parles, toé ?

— 'A di' oui, 'a dit, j' parle, p'i' 'a dit, c' pour çâ que j' te dis « Belle-Étoèle ! » Belle-Étoèle ! T'â' enn' étoèl' dans l' front, lâ, c'est pour çâ que j' dis çâ. MÉ', 'a dit, où c' que tu vâs, don ?

— Ah ! 'a dit, où c' que j' vâs ! »

'A gu'i cont' tout çâ à 'a p'tit' tourterelle. « Ah ! mon Dieu ! 'a doé' charcher l'oèseau qui chante, qui sé' tout' et p'is qui dit tout' ! 'A di' oui, 'a dit, i' y en â un. 'A dit, je l' l'ai déjà vu moé-minme ! 'A dit, c'st in oèseau, 'a dit, qu' ést plus gros qu' in pigeon, p'i' 'a dit, i' chant' tell'ment b'en, quant i' chante, lâ. . . 'a dit, si i' chanta't, lâ, tu l'entendra's chanter ; 'a dit, i' y a pàs d' musiqu' su' 'a terr' pour arrivé' avé' çâ !

32. *Strette* : Vx fr., action d'étreindre ; étreinte.

33. *Jouquer (se)* : Se percher, se jucher.

— B'en, 'a dit... 'a dit, faut don... 'a dit, comment c' que j' fra's b'en ? »

Mé, la vieill' reine, elle, la sorcièr' gu'i ava't dit, comment c' qu' 'a d'va't fér' pour le prend'e. 'A dit : « I' a juss' à aller lâ, lâ, p'i' 'a dit, en arrivant lâ, i' â 'ien-que 'a peine à s'étend' lés brâs, s' mett' debout, lâ, s'étend' lés brâs p'is dir' : « Bel oèseau, toé qui sé's tout' et p'is qui dis tout', p'is qui chant's tell'ment bien, viens don dans més brâs que j' te prenne. » 'A dit, l'oèseau vâ partir, p'is vâ s'en v'nir, p'i' i' vâ v'nir se ch'ter [jeter] dans tés bras. 'A dit, on l' prend d' minme ! » Elle, 'a cont' çâ à 'a tourterelle.

« Ah ! 'a dit, on l' prend pâs d' minme. C'est pâs d' minm' qu'i' s' prend l'oèseau ! 'A dit, j' vâs vous l' dir' comment fér' pour le prend', moé, l'oèseau ! 'A dit, tu vâs partir à marcher, lâ, 'a pe' pras vingt minutes ; ô' ést pâs loin, lâ. Tu vâ' arrivé' à enne espèç' de crape en pointe in peu, lâ ; l'oèseau, c'ést son logis, çâ. I' ést en arguier' de çâ, lâ. 'A dit, c'ést lâ qui s' quient [tient] l'oèseau. P'i' 'a dit, tu vâ' approché' au pied, lâ, p'i' 'a dit, i' y â dés arb's, lâ, qu'i' y a lâ, lâ. Tu vâs t'assoèr [asseoir] sou' in arb'e, p'i' 'a dit, tu vâs chanter. P'i' 'a dit, tu chante' aussi b'en qu' lui, l'oèseau. Çâ vâ l'intéresser, çâ. I' vâ s'en v'nir. Fais-en pâs d' câs, 'a dit, continue à chanter, fais-en pâs d' câs pâ-en-tout'. I' vâ v'nir s'approcher, i' vâ v'nir qu'i' vâ v'nir s' rapprocher tell'ment proche, tu vâs pouvoèr le prend'e. Prends-lé par le cou, par in aile ou par enn' patte, i' y a pâs d' différence. D'abord tu l'a'râs pris, çâ veut r'guien dire, çâ !

Enn' fois qu' tu vâ' avoèr pris l'oèseau, i' vâ dire : « Asteur, tu peux m' laisser, Belle-Étoèle. Laiss'-moé, j' t'appartiens, p'i' i' dit, co' minm' que tu vâs l' lâcher, é' pâs pèur [n'aie pas peur], i' t' laiss'ra pâs, i' vâ t' suir' [suivre], vâ s'en v'nir avè' toé chez vous, si tu veux l'emmenner chez vou' ou ailleurs n'importe où. P'is lâ, tu vâ' êt' bon pour savoèr c' qui s'ést passé, i' vâ tout' t' le dire. P'is, 'a dit, i' y a 'ien-que 'a peïn' de fér' comm' çâ ! »

Comm' de fait', 'a s' ma'. . . all' l'écoute. 'A pârt, 'a marche à p' pras vingt minutes, alle arrive à l'endroèt tel qu' 'a gu'i ava't désigné, et p'is lâ, 'a se r'pose in p'tit peu, p'i' 'a s'assoèt, et puis lâ, 'a s' ma' à chanter. Ah ! 'a chanta't tell'ment bien, c'ta' épouvantab'e ! Te'jours que d' voèr, à in moment deunné, mon ami ! 'a voé' arriver l'oèseau. I' brilla' à la clairté, comme in flambeau. I' s'en vient lâ p'i' i' vient s' jouer pâs b'en loin d'elle. Elle, continue à chanter, pareil. 'A faisa't d' son mieu' encor' par su' l' marché. 'A chanta't, c'éta't comme un' musique. L'oèseau, à tout instant, se l'va't p'is s'en v'na't s'approcher, i' v'na't s'approcher. 'A chant' toute un' chanson — j' la sava's, mé' je l' l'ai ô'bliée ! — p'i' 'a en chante un' deuxième, p'is la t'oâsièm' qu' 'a ést apras chanter, i' vient tell'ment proch' d'elle, lâ, 'a vis' son coup p'i' 'a l' prend par in aile. En l' prenant par in aile, alle arrê't de chanter, p'i' i' dit : « Belle-Étoèle, lâch'-moé aller !

— Ah ! 'a dit non, 'a dit, j' te lâch'rai pâs ! »

I' gu'i d'mand' t'oâs fois pour le lâché' aller, 'a dit : « Non, 'a dit, j' te lâch'rai pâ' aller !

— B'en, i' dit, Belle-Étoèle, tu peux m' lâché' aller, si tu veux, i' dit, j' t'appartiens ! I' dit, j' su's pra' à t' suir' partou' où qu' tu vâ' aller, i' dit ça s' peut... n'importe quell' place !

— 'A dit, c'est correck ! 'A dit, suis-moé ! »

'A pâr' avec lui. Quand i' ont fait in bout', l'oèseau dit : « Belle-Étoèle, tu t'en vâs chez vous, lâ, mé', i' s'est pâssé dés évén'ments depu' in çertain temps, lâ. Tu m'en parl's pâs ? I' dit, t' ava's deux cousins. Tés deux cousins, 'és aut's, quel bord qu'il' ont pris, tés deux cousins ? I' ont pâs parti pour aller charché' enn' pomm' qui chante ?

— B'en, 'a di' oui, 'a dit, i' ont parti, p'i' 'a dit, i's sont pâs r'venus. 'A dit, c'est pour çâ, j'éta's tell'ment découragée, lâ, me su's t-envoyée au travers d' la forat sans savoèr où c' que j'alla's, sans savoèr c' que j'alla's parcourir. 'A dit, j' s'ra's mort' dans la forat, ça m'a'ra't r'guien fait', j'éta's désignée à agir pour çâ !

— B'en, i' dit, tés frères, sé's-tu où c' qu'i's sont, lâ ? I's sont pâs loin d'éci. Viens, on vâ aller lés charcher ! Moé, j' sé' où c' qu'i's sont. »

I' s'en vâ avec elle, travarse in aut' chemin qu'alle ava't monté la premiér' fois, i's s'en vont lâ. Quand i's sont rendu' au pied de... « Tiens ! 'a [i'] dit, r'gârde ! R'gâr-lés, tés frères, tés deux cousins. C'st eux aut's, çâ. P'is tout' 'és aut's qui sont lâ, i' y en â depuis b'en longtemps qu'i's sont lâ, dés années, i' dit, qu'i's sont lâ, lâ, qui ont 'té amorphôsés, i' dit, par enn' vieill' sorcière, lâ, hein ! qui lés enjô-la't, lâ. C'est ell' qui s'en v'na't lés ensorceler, lâ, lâ, leu' souhaiter dés sorts, p'i' 'a lés souhaite' en stâtués d' pierre, lâ. C'est enn' vieill' sorcièr' qui faisa't çâ ! B'en, i' dit, viens, on vâ 'és fér' venir ! I' dit, pren enne... arrach'-toé enn' plum' su' mon dos, lâ, p'is vâ-t'en leu' pâsser, lâ, i' dit comm' çâ, lâ, su' la face, lâ, p'i' i's vont r'venir normal. P'i' i' dit, tu leu' dirâs qu'i' en fasse' r'venir in aut', lâ, p'i' ensuite, lui, i' frâ r'venir lés aut's, si i' veut. P'i' i's s'en iront tout' chez eux si i's trouve' encor' chez-eux, i's s'en iront tout' »

Fa't qu' 'a gu'i fa't... 'a a fait' tel qu'i' gu'i â dit, p'is, lâ, b'en, 'a fa't défaire' sés cousins, p'is lui, i' en fa't r'venir in aut'e, p'i' i's part'nt p'is s'en vont, p'i' i' dit : « Asteur, b'en, toé, fa's r'venir lés aut's. Lés aut's, j' sé's pâs quel bord qu'i' ont pris, j'en n'ai jama's rencontré in.

Te'jou's qu'i's part'nt p'i' i's s'en r'vienne' au château. Quand i's sont rendu' au château, comm' de raison, écoute in peu ! C'ta't pâs dés farces ! I' arriv'nt tous lés t'oâs. Elle, comm' de raison, qu'alle a... Le prince, lui, c'est pâs long. I' attend [entend] dir' qu'i' éta' arrivés. I' 'és ava't pâs vus d'pu's... Belle-Étoèl' depu's deux jours, qu' éta't renfarmée, p'is lés aut's qu' éta'ent partis depu' in çertain temps. Le prince... sans connaissance : i' porta't pâ' à terre. I' pâr' en pieds d' bâs³⁴, i' a pâs l' temps de s' chausser ! I' s'é' en-v'nu au château, et p'is lâ, en arrivant, faut b'en crair' si i' s' fa' in bonjour, hein ! Et p'is lâ, i' envoeill' dés courriers

34. *Bas* (pieds de) : Être en pieds de bas : sans chaussures, n'avoir que ses chaussettes.

partout dan 'a ville annoncer çâ qu'i's sont arrivés d' voyage, p'i' en pluss' i's sont arrivé' avec la pomm' qui chante, parç' qu'i' ava'ent ramâssé la pomme en minm' temps, 'és aut's ! La pomm' qui chant' p'i' avec l'oèseau qui sé' tout', qui chant' tell'ment bien, qui sé' tout' p'is qui dit tout'. Lâ, tout l' mond' trouva't çâ. L' deunn' t'oâs jour' au mond' pour s' préparer, p'is préparé' in parc, lâ, d'un' grandeur épouvantab' pour tout' que l' mond' s'en vienn' lâ pour tout écouter ce que l'oèseau allé' [allait] dire, qu'i' alla't raconter.

Ça pren à pe' pras t'oâs jours, p'is la quatrièm' journée, lâ, i' y ava't du monde — Ah ! mon Dieu ! j'ai asseyé à m'avancé' in peu proche, moé, j'ai pâs 'té capab' d'approcher ! — c'ta't tout' tout' tâssé ! P'is lés créatures³⁵, i' y en ava't, ça bouilla't ! Te'jou's qu' lâ, quand i' ont 'té rendu' là-bâs, lâ, quand ça 'té l' temps, lâ, i's prenn'nt l'oèseau, p'i' i's l' mont'nt su' enn' tablett' que le roè ava't fa't installer, tout en argent, ça brilla't comm' l'oèseau, à b'en dire.

Quand ça 'té l' temps d' parler, bon, b'en, le roè s'en vien en faç' de lui, p'is tous lés aut's, Belle-Étoèl' p'is Beau-Jour p'is Ti-Jour [Chéri] 'ta'ent lâ présents, comm' de raison. P'is la vieill' rein' s'éta't pâs montrée, elle ! P'is, ah ! oui, la celle. . . c'ta't sa mère, à pârt de çâ, lâ, la reine, lâ. P'is la vieill' sorcière, 'a éta't là-bâs. 'A sava't c' qui s' pâssa't, mé' 'a broncha't pâs non plus, elle, lâ !

Te'jours que, bon ! L' prinç' di' à l'oèseau, lâ : « La premiér' chos' qu'on vâ te d'mander, lâ, tu vâs te'jours nous dir' c' que cés t'oâs enfants-lâ qui sont lâ, lâ, Belle-Étoèle, p'i' i' dit, Beau-Jour p'is Ti-Jour [Chéri], cés t'oâs enfants-lâ. Tu vâs-tu nous dire, toé, lâ, toé qui sé's tout' p'is qui dis tout', quel est-c' que l' papâ p'is la mâman de c'te mond'-lâ, si i's 'n on eu une, p'is d'à où c' qu'i's demeurent, qu'on sav' [sache] d'ou' c' qu'i's sont, pour 'oèr si i's sont mor' [morts] ou en vie ?

— Ah ! l'oèseau dit ! I' dit, mon pauvre père ignorant ! I' dit, c'est vos enfan à toé, lâ ! Belle-Étoèle, c'est ta fille, p'i' i' dit, çâ, i' di' au grand vèzir, c'est. . . çâ, c'est ton garçon, Beau-Jour, lâ, p'i' i' a. . . c'est Chéri, lâ ; c'est vos t'oâs enfants, çâ, i' dit, qu'ont 'té ensorcelés, lâ, p'i' i' dit, qu'ont 'té ch'té' à la mer. . . »

P'i' i' leu' cont' tout' l'histoère : qu' c'éta't sa mër' qu' ava't fa't v'nir enn' vieill' sorcièr' pou' leu' dir' çâ, qu'i' ava'ent 'té. . . pendant la nuit, qu'i' 'és ava't ch'té' à l'eau, qu'i' ava't mis t'oâs châs [chiens] dans l' ber à 'a plass' [place] d'eux aut's, qu'i's lés ava't pris pou' lés fêr' pèrir, pou' lés fêr' disparaît'e.

« Ah, b'en ! le roè dit, c'est d' minm' que ça c'est passé ! » I' voula't pâs 'n en r'venir. Çà gu'i a pri' enn' demi-heure avant d' parler, la bouche ouvarte, i' éta't tout écartillé [équarquillé] dan un' chaise ; i's l' frotta' avec d' l'eau frett' pou' le fêre r'venir.

Te'jours qu' lâ. . . ça s'ést passé deux t'oâs jours, p'i' au bout d' deux t'oâs jours, i' â fait' venir la vieill' sorcière, p'i' i' l'â envoyée fêr' fusiller dan 'a forat, pour la fêr' disparaît'. P'is sa reine, lâ, il l'â fait installer — c'ta't sa mère, comm'

35. Créatures : Femmes ou filles.

de raison — il l'â fait installer. I' dit : « Vous, j' vous denn'rai pàs l' sort qu' la vieill' sorcière a eu. Mé', i' dit, vous ête' aussi fautive, minm' pluss', parc' que c'est vous qui avé' ouvert le ch'min. Seul'ment qu'i' dit, vous allez rester dans l' sou-bass'men en bâs dan un appartement, lâ ; vous avé' enn' sarvant' qui vâ vous sarvir jusqu'à la fin d' vos jours ! Tant. . . qu' si j' meurs devant vous, b'en, i' dit, vous s'ré' encor' lâ ! P'is, si vous mouré' avant moé, b'en, i' dit, vous allez mourir lâ. . . i' dit, tout l' temps lâ ! »

J'ai été, enn' fois, pour la voèr, moé, j' gu'i' ava't deunné vingt-cinq cennes. Alle ava't failli mourir de manger du chocolat. Çal l'â quésiment fait' mourir. 'A est mort' pàs longtem [longtemps] apras. J'ai eu la nouvelle apras, moé !

J'ai p'us r'pâsé, j'ai p'us r'pâsé apras çâ !

3 – TOURS DE TI-JEAN À SON SEIGNEUR

Ti-Jean vivait chez sa grand'mère. Un jour il lui dit : « Grand'mère, je suis assez vieux maintenant pour gagner ma vie, j'ai dix-huit ans ! Jusqu'à présent, tout ce que j'ai pu faire pour passer le temps, c'est d'aller à l'écurie pour regarder les poules. Je n'ai même pas le courage de me montrer chez les voisins ; je fais rire de moi à cause de mon âge et de mon désœuvrement. Je n'ai rien à faire, je suis incapable d'un travail quelconque. Et que voulez-vous que je fasse ? Je m'assois sur le perron, je me pince le nez et je me mouche. C'est tout ce que je fais pour tuer l'ennui ! C'est un divertissement plutôt monotone. . .

Si vous me le permettiez, grand'mère, je me rendrais, demain matin, chez le seigneur. Je puis m'y rendre à travers le champ, une course d'à peine dix minutes. Depuis trois ou quatre jours, dit-on, le seigneur n'a plus de serviteur. J'irais m'engager chez le seigneur. Mon travail me rapporterait un petit salaire qui nous aiderait à mieux vivre. Je ne veux pas continuer cette vie de fainéant !

— Ah ! Ciel ! chez le seigneur ! s'exclame la grand'mère. Que vas-tu aller faire là ? Tu as bonne volonté, mais je sais dans quelle condition le seigneur va te faire travailler ! Il engage des aides, mais, tu le sais bien, après une journée, au plus quatre jours, parfois moins, ces aides quittent leur emploi, se retrouvent à l'hôpital ou bien deviennent impotents et soignent longtemps une maladie. Il est inutile d'offrir tes services au seigneur, tu ne pourras jamais t'entendre avec lui.

Tu sais que le seigneur fait signer à chaque employé un contrat interdisant de se mettre en colère. Si l'employé se fâche, le seigneur peut lui enlever une rondelle de peau à la nuque. Tu vas voir que ce n'est pas une opération qui provoque le rire ! Mais, si le seigneur se laisse aller à la colère, c'est l'employé qui pratique cette opération sur son employeur. Pour moi, tu ne seras pas capable d'échapper à ce contrat dangereux !

— Mais, grand'mère, vous savez bien que l'on peut s'en tirer comme on s'en tire dans d'autres circonstances. Une rondelle de peau enlevée dans le cou ou sur la main c'est une opération douloureuse mais qui s'endure. Ce contrat du seigneur ne me fait pas peur du tout ! Il ne me fera pas renoncer à aller demander un emploi. Laisse-moi faire. Je vais du moins tenter ma chance. Si je manque à mon contrat, je reviendrai. Avant qu'il me fasse du mal, je trouverai bien le moyen de lui échapper. Il est trop engourdi pour se lancer rapidement à mes trousses.»

Avec l'assentiment tacite de sa grand'mère, Ti-Jean se rend chez le seigneur, le lendemain matin. Le seigneur était seul avec sa femme. « Seigneur, commence Ti-Jean, j'ai entendu dire que vous aviez besoin d'un employé !

— Certainement ! répond le seigneur ; voilà quatre jours que j'en cherche un.

— Quelle besogne, seigneur, destinez-vous actuellement à un nouvel employé ? demande Ti-Jean.

— Ah ! toutes sortes de travaux, mais ce qui presse surtout, c'est le battage du grain. J'en ai toute une quantité qui attend depuis longtemps dans mes tasserries. Je voudrais d'abord faire battre ce grain !

— De quels instruments disposez-vous pour le battage de ce grain ? Possédez-vous une installation quelconque ?

— Ah ! je bats encore au fléau. Cet instrument donne encore un bon rendement !

— Ah ! le fléau ! Parlez-moi du fléau ! Seulement à y penser j'en perds la tête ! Je m'amuse volontiers à manipuler des pièces de bois, mais mon plus grand plaisir serait de battre au fléau !

— Mais, dit le seigneur, j'insiste sur la question du salaire. Je donne à mes employés un salaire en relation avec la tâche qu'il accomplit, mais je lui verse son argent seulement le jour de son départ. Je te propose un contrat dont voici, en gros, la teneur. Si tu te mets en colère le premier, soit pendant ton travail, soit au cours d'une discussion, je t'enlèverai, avec un couteau, une rondelle de cuir chevelu, à la base du crâne. Il est bien entendu, que dans ce cas l'employé perd son salaire.

— Oui ! il s'agit d'une opération douloureuse, à ce que je vois ! semble protester Ti-Jean.

— Dis-toi bien, poursuit le seigneur, que, si je me fâche le premier, c'est moi qui subirai, de ta main, cette entaille au cuir chevelu, et toi, tu auras droit à ton salaire !

— Ah ! s'écrie Ti-Jean, je ne puis jamais signer contrat plus avantageux ! C'est un moyen infailible de s'entraîner à la patience. Moi, vous savez, je donne une grosse journée de travail, mais souventes fois, la fatigue me pousse à la colère. Lié par votre contrat, je vais me surveiller par crainte de me faire tailler une rondelle de peau dans le cou à la hauteur des cheveux. Je suis certain, quant à moi, de ne jamais perdre mon sang froid ! Mais je ne puis en garantir autant de vous. On m'a dit — je ne sais si c'est vrai ! — que vous étiez passablement irascible !

— Le fait est, reprend le seigneur, que je ne suis pas d'une douceur angélique. Je t'avertis de te surveiller. Quand je me décide, je n'y vais pas de main morte !

— Eh bien ! quoi qu'il en soit, il y a aura entre une lutte qui ne manquera pas d'intérêt. Je plains celui de nous deux qui perdra patience le premier !

— Si tu es dans de si bonnes dispositions, je t'attends demain matin ! conclut le seigneur.

— Entendu ! À quelle heure vais-je commencer la journée ?

— Viens vers huit heures. Tu arrêtes de travailler à midi, et tu continues, à une heure ; ensuite tu travailles jusqu'au soir !

— J'ai compris ! Je serai ici, demain matin, à huit heures sonnant !

— C'est bien ! Je t'attendrai à huit heures et j'irai t'expliquer ton travail. »

De retour à la maison, Ti-Jean s'empresse de raconter à sa grand'mère les résultats de son entrevue avec le seigneur. « Je viens de quitter mon nouvel employeur ! Nous nous sommes mis d'accord sur plusieurs points ; d'abord, sur le salaire : le seigneur va me payer proportionnellement au travail que je ferai. J'ai l'impression que nous allons faire bon ménage ensemble !

— Bon ménage ! J'ai peur du contraire ! reprend la grand'mère.

— Ah ! je n'ai pas peur ! Je vais d'abord essayer de travailler ! »

Au cours de la soirée, la femme du seigneur, dit à son mari, en parlant de Ti-Jean : « Tu devras faire bien attention à ce Ti-Jean ! Celui-ci a les yeux clairs ! Sois très prudent ! Les autres que tu as engagés précédemment étaient timides. Ti-Jean ne l'est pas. Il a un regard perçant en vous dévisageant. . .

— Quoi qu'il en soit, laisse-moi agir à ma guise ! » répond le seigneur.

Le lendemain matin, Ti-Jean arrive au manoir, un peu avant huit heures. « Bonjour, seigneur ! claironne Ti-Jean.

— Bonjour ! grommelle le seigneur.

— Belle température, aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Viens, je vais aller t'indiquer ta besogne ! »

Ti-Jean suit le seigneur vers la grange, en réfléchissant à son sort. « Je vais finir par me faire un bel avenir, puisque j'ai du courage ! Je pense que ma place est ici. . . ! »

L'employeur et l'employé parviennent à la grange. En ouvrant la porte, Ti-Jean est en face d'une aire assez étendue ; c'est là qu'on bat le grain ; il aperçoit, près de l'aire, une tasserie remplie de foin, une autre remplie de gerbes, un compartiment pour remiser le grain battu, un espace pour conserver la paille, et, dans un coin, un van. « Voici, dit le seigneur, le van pour vanner le grain ! Là, tu vois trois ou quatre fléaux. Quand tu brises le lacet d'un fléau, tu en prends un autre, pour ne pas perdre ton temps inutilement. Tu délies les gerbes sur l'aire, et tu joues du fléau !

En trois ou quatre jours, je suppose, tu auras battu cette tasserie !

— Et, quand le grain va être battu, je vais m'occuper à une autre besogne ?

— Je t'assignerai un autre travail, reprend l'employeur.

— Merci, seigneur ! Je vais prendre grand plaisir à ce battage du grain. Vous allez voir que le fléau ne me pèse pas au bout du bras ! »

Le seigneur retourne à la maison et dit à sa femme : « Mon Ti-Jean s'est mis à l'ouvrage. Il est évident que c'est un gros travailleur. Au moment où je l'ai quitté, il avait déjà délié plusieurs gerbes et il donnait les premiers coups de fléau. Il disparaissait dans la poussière ! D'après moi, il va me faire beaucoup de besogne en peu de temps !

— Beaucoup de besogne ! reprend la femme ; j'ai bien peur, moi, que la besogne ne l'intéresse pas longtemps ! »

Le seigneur laisse Ti-Jean manier de fléau. L'employé se débat avec une vigueur remarquable. À onze heures, la faim le prend. Il avait pris un bon déjeuner, le matin, mais le jeu du fléau manié à bout de bras avait vidé l'estomac du jeune homme.

De temps en temps, le seigneur sort sur sa galerie, tend l'oreille et entre dire à sa femme : « Viens ici, viens écouter le rythme du fléau ! Ecoute ! » Ti-Jean continuait à rabattre le fléau sur l'aire : Bigne, bigne, bigne, bigne ! Le seigneur se surprend à dire : « Je n'ai jamais vu une pareille ardeur à l'ouvrage ! Écoutez-le ! Ta ! ta ! ta ! Il va le battre, lui, le grain ! Il va vider la grange en peu de temps ! »

À midi, Ti-Jean sort de la grange : « Oui, se dit-il, il m'a dit où travailler, mais la nourriture ? Il m'a promis de me payer à mon départ, mais dans notre contrat, il ne m'a pas parlé du repas à certaines heures ! Je ne passerai pas mon temps à manœuvrer le fléau sans manger ! Je vais aller parler au seigneur ! »

Il se rend au manoir, frappe à la porte, et entre. « Seigneur, vous êtes à table, vous ! Il faut que je mange, moi aussi ! on ne mange donc pas, ici ?

— Certainement ! on mange. Mais sache que les employés ne mangent pas !

— Ah ! je n'en savais rien ! riposte Ti-Jean. Je ne me suis pas apporté de nourriture. Il va falloir que je retourne chez moi pour dîner ! grogne Ti-Jean.

— Ah ! tu hausses la voix. Tu es donc en colère ?

— Je ne suis pas en colère, mais je veux bien que vous me compreniez ! Ah ! non, je ne suis pas du tout de mauvaise humeur !

— Très bien ! Alors, tu n'as pas manqué à ton contrat.

— J'y pense ! dit Ti-Jean. Il en coûte plus cher de nourrir trois personnes que d'en nourrir deux ! »

Ti-Jean tourne le dos et file vers la grange en se disant à lui-même : « Je continuerai à battre le grain, mais un peu plus tard ! » Il arrive à la grange et voit une poche à moitié remplie de grain. C'était le grain qu'il avait battu et vanné au cours de la matinée. Il découpe une sorte de porte dans la muraille de la grange. Il

met le grain sur son épaule et file par le trou de la muraille sans que le seigneur ne le voie. Ti-Jean traverse les champs qui le séparent de sa demeure... Une course de sept ou huit minutes.

La grand'mère le reçoit à la porte : « Où vas-tu avec ce sac ? »

— C'est un sac de grain ! Le seigneur n'est pas aussi avare qu'on me le disait. Il a un grand cœur. Il donnerait sa chemise ! À la fin de ma première matinée, il a jugé que j'avais travaillé assez pour mériter ce cadeau, en plus de mon salaire. C'est un bon supplément ! Je vais en profiter pour soigner nos poules. Elles vont pondre des œufs gros comme le poing ! Ah ! quelle merveille ! »

Au début de l'après-midi, Ti-Jean retourne à la grange du seigneur et bat le grain jusqu'au souper. Le jeune employé ne juge pas à propos d'aller rendre compte de sa journée au seigneur. Ce dernier lui avait donné cette consigne : « Je viendrai te visiter quand tu auras fini de battre tout le grain. Quand tu auras terminé, tu m'en avertiras... que le travail prenne trois jours ou quatre jours, peu importe le temps que tu prendras ! »

Au soir de la troisième journée, Ti-Jean constate qu'il a déjà terminé sa besogne. Il était fort, il n'était pas épuisé par le travail... il n'avait jamais travaillé ! Cette besogne avait stimulé son appétit, d'où augmentation d'énergie... Le battage est donc terminé. Il a soigneusement remisé la paille, nettoyé la tasserie dont il a battu le grain, balayé l'aire dans ses moindres recoins. L'avoine ? Ah ! pas un grain ! Il a charroyé toute l'avoine dans la cave, chez sa grand'mère.

Le soir, il court chez son patron : « Seigneur, j'ai terminé ma besogne ; j'ai battu le grain en trois jours ! »

— Eh ! ma femme, dit le seigneur, j'avais raison de louer Ti-Jean ! C'est un solide travailleur ! Il n'est pas facile à surpasser ! »

La femme ne répond pas. Elle se contente de se réfugier dans sa chambre.

« Venez, seigneur, dit Ti-Jean, venez vérifier mon travail ! »

— Ne marche pas si rapidement ! Ti-Jean.

— Moi, je suis habitué à me déplacer rapidement. Suivez-moi ! Ce n'est pas à moi de ralentir, c'est à vous de vous hâter !

— Attends-moi, Ti-Jean ! Tu marches trop rapidement ! Tu n'es pas respectueux pour ton patron !

— Vous êtes en colère, seigneur ? Je vous ai entendu monter le ton !

— Non, non ; je ne suis pas en colère, non ! J'ai seulement un peu de difficulté à te suivre ! »

On arrive à la grange ; le seigneur y pénètre, et Ti-Jean à sa suite. « Ah ! la tasserie a été vidée ! C'est propre, tout a été nettoyé. Oui ! la paille est bien tassée »

dans ce coin-là ! La balle est disposée en un gros tas là où je t'avais dit de la placer ! Tout est à sa place ! Tu as dû me vanner un beau tas de grain ! »

Le seigneur se dirige vers le compartiment destiné à recevoir l'avoine. Il n'en aperçoit pas un seul grain ! « Ah ! où as-tu donc placé l'avoine, Ti-Jean ? demande nerveusement le seigneur.

— Seigneur, vous ne l'apercevez pas ?

— Non, je ne la vois pas parce qu'il n'y en a pas ! continue le seigneur en montant le ton.

— Seigneur, vous êtes en colère ?

— Je ne suis pas en colère, mais je te demande où est l'avoine !

— L'avoine... l'avoine ? Ne serait-elle pas dans la paille ?

— Eh ! non ; tu as séparé, au moyen de ton fléau, la paille de l'avoine ! Où as-tu placé l'avoine ? Où est-elle ? demande le seigneur d'une façon de plus en plus pressante.

— Elle est peut-être restée dans la balle ?

— Dans la balle... dans la balle ! La balle est sautée du van, et l'avoine est restée dans le van ! Ah ! tu vas me dire où se trouve l'avoine !

— Seigneur, vous êtes en colère ! Vous ne savez plus ce que vous dites ! rétorque Ti-Jean.

— Je ne suis pas en colère, mais je veux récupérer mon avoine !

— Comme vous le voulez, patron ! »

Le seigneur a beau multiplier les questions, il a beau fouiller partout, il ne reçoit que des semblants de réponses : « Dans la paille ! Dans la balle ! Peut-être ailleurs ! » Inutile de questionner et de chercher !

Le seigneur tourne le dos sans dire un mot de revendication. Il était bel et bien en colère, mais il n'osait pas le faire voir à son employé. Avant de voir disparaître son employeur, Ti-Jean lui crie : « Eh bien ! seigneur, demain, allez-vous me confier une autre besogne ?

— Oui, il te reste du travail pour demain, mais pas à la grange, puisque tu as battu tout le grain ! Je vais te trouver d'autre travail, ne sois pas inquiet ! Tu vas finir par accomplir sérieusement ta besogne ! »

Ti-Jean retourne chez lui, et, en arrivant, il dit à sa grand-mère : « Vous ne savez pas jusqu'à quel point le seigneur est gentil ! Je n'en ai jamais connu de semblable ! Malgré qu'il n'ait qu'une petite quantité d'avoine, il n'a pas élevé le ton ; il était même content ! Il a été enchanté de la façon dont j'ai pris soin de ranger la paille et la balle. Demain matin, il va me confier une nouvelle besogne. Vous sa-

vez comme j'adore changer de travail de temps en temps ! Que j'ai hâte à demain !

— Ah ! Ti-Jean, comme tu es chanceux ! enchaîne la grand-mère. Ma plus grande surprise est d'apprendre qu'il soit si doux, si généreux.

— Ah ! non ; loin de me gronder, il rit constamment. Il ne me quitte pas d'une semelle pour mieux me taquiner. Je n'ai jamais observé ailleurs pareille bonhomie ! »

De son côté, le seigneur arrive au manoir, avant d'avoir totalement calmé sa colère. « Doux Jésus ! lui dit sa femme, qu'est-ce qui se passe ?

— Ah ! le pauvre... le malheureux... Ne m'en parle pas ! répond le seigneur.

— Eh bien ! Que s'est-il passé encore ? Dis-le-moi, je t'en prie !

— C'est effrayant ! reprend le seigneur. Je n'ai pas trouvé une seule poignée d'avoine ! Il a battu toute la récolte, la paille est bien entassée, la balle est soigneusement remisee, toute est en ordre, il a balayé l'aire de la grange... Mais, impossible de trouver un seul grain d'avoine ! J'ai questionné Ti-Jean, il répond par une autre question : L'avoine est peut-être dans la paille ? Peut-être dans la balle ? C'est tout ce qu'il a à répondre !

— Ah ! tu es en train de te faire rouler ! Je t'ai averti de ne pas trop lui faire confiance ! Je t'ai dit d'y aller prudemment ! Il n'a pas les yeux clairs pour rien ! C'est un grand finaud. Il faut tenir l'œil toujours ouvert !

— Laisse faire, ma femme ! Je finirai bien par avoir le dernier mot avec lui aussi. Tu verras ! »

Le lendemain matin, Ti-Jean arrive chez le seigneur un peu plus tôt que d'habitude. « Bonjour, seigneur ! dit le jeune espiègle. J'arrive un peu plus tôt, ce matin, parce que, le jour où je change de besogne, je suis heureux à en perdre la lumière. Je suis prêt depuis longtemps, et si je ne commence pas à travailler tout de suite, je vais me rouler par terre !

— Avant de te jeter par terre, dit le seigneur, commence par t'asseoir ! Abaisse-toi à ma hauteur ; moi, je ne daigne pas me lever ! »

Le seigneur se prépare à sortir, et entraîne Ti-Jean à l'extérieur du manoir. « Viens ! Suis-moi à la bergerie ! » Employeur et employé filent à l'arrière de la grange et parviennent à la bergerie. Ti-Jean y aperçoit une cinquantaine de brebis qui évoluent autour d'un gros bélier. « Eh ! boutique ! s'écrie Ti-Jean, le beau petit chien !

— Espèce d'idiot ! J'ai expressément veillé à ce que le chien reste renfermé. Un chien... un bélier qui pèse près de cent cinquante kilos ! Peut-on être plus stupide !

— Ah ! Les beaux petits moutons ! reprend Ti-Jean. Ma mère m'a jadis parlé des agneaux, quand j'étais jeune. Ah ! Torvise ! Quand on dit : doux comme un agneau. . .

— Mais, toi, interrompt le seigneur, tu n'es pas exactement un agneau ! »

Le seigneur fait sortir les moutons de la bergerie et donne ses ordres à Ti-Jean : « Tu vas conduire mon troupeau de moutons dans le grand champ que tu vois, là-haut. On le voit très bien d'ici. Tu prendras quinze ou vingt minutes pour t'y rendre. Une fois que les moutons seront rendus dans ce champ, il te faudra les surveiller attentivement pour les empêcher de sortir du parc. De l'autre côté du champ, s'étend un marécage, et, s'il fallait que les moutons tentent de courir dans cette savane, ils s'embourberaient dans la boue et je les perdrais tous ! D'ailleurs, ils ont amplement d'herbe en dehors de ce marécage.

— Ah ! mon Dieu ! vous savez bien, seigneur, que je ne les enverrai pas dans la savane ! Le champ est entouré d'une clôture.

— Oui, une clôture !

— S'il y a une clôture, les moutons ne pourront pas passer dans le marécage. Ils vont prendre une autre direction. Ah ! la clôture ! De plus, seigneur, vous savez que je suis habitué à garder les moutons ! Mon Dieu ! quand je les aurai surveillés une seule journée, je n'aurai qu'à dire « petit, petit, petit ! » et ils viendront me trouver ! Je vais essayer du moins de les apprivoiser, et je crois qu'ils ne me fuiront pas ! seigneur, vous me semblez en colère !

— Je ne suis pas en colère, mais il faut que je m'en aille chez moi ! »

Le seigneur regagne son manoir et s'empresse de dire à sa femme : « Je te dis que Ti-Jean a l'air de s'y entendre en surveillance de moutons ! Il faudrait que tu l' observes de près ! Il les flatte et converse avec eux d'une façon comique. On dirait que les moutons le connaissent depuis longtemps !

— Je puis facilement te croire ; ils peuvent bien connaître Ti-Jean, ils connaissent tout le monde ! Je t'ai déjà averti de prendre garde au comportement de Ti-Jean. Il est plus rusé que tu ne saurais le croire. Fais-y bien attention !

— Ah ! réplique le seigneur, je le surveille attentivement sans trop l'importuner. Il est parti à la suite du troupeau, et il n'est pas revenu !

— N'oublie pas les avertissements que je t'ai donnés ! » dit la femme.

Ti-Jean s'était apporté quelques bouchées de nourriture pour dîner dans le champ. Le nouveau berger commence à se dire : « Le seigneur pense-t-il que je vais passer quatre ou cinq jours à garder ce troupeau ? Je ne suis pas capable de m'entendre réfléchir à cause des bêlements des brebis et surtout de la grosse voix du bélier qui fait sans cesse « Bou ! Bou ! Bou ! » Je n'endurerai pas ce tapage bien longtemps ! »

De cette réflexion, Ti-Jean passe vite aux actes. Il ouvre une ouverture entre deux piquets de clôture et fait sortir tous les moutons de leur parc. Il les aide à se diriger vers le marécage. Les moutons avancent à peine de quinze ou vingt mètres, et ils disparaissent dans la vase. Le bélier arrive un peu en retard, mais il disparaît à son tour.

Quand Ti-Jean constate qu'il ne voit plus que la queue du bélier hors du marécage, il se sent heureux. Il se dirige, en courant, vers la demeure du seigneur. « Seigneur, crie-t-il tout essoufflé, devinez ce qui est arrivé ! Où est votre femme ? » Ti-Jean semble tellement à bout de souffle qu'il ne peut plus parler. « Dépêchez-vous ! finit-il par hurler.

– Comment ? Dépêchez-vous ! riposte le seigneur.

– Oui, oui, dépêchez-vous Ce sont les choses, là. . . les. . .

– Comment, les choses ? Explique-toi !

– Eh bien ! oui ! Comment appelle-t-on les bêtes que je garde là-haut ?

– Comment les appelle-t-on ? Ti-Jean, veux-tu bien me laisser parler ! répond rudement le seigneur.

– Seigneur, je crois que vous avez perdu patience !

– Veux-tu me dire ce qui t'amène ici ? Es-tu venu enquêter sur mon humeur ?

– Je veux vous dire ce qui arrive à vos moutons ! Avant le dîner, j'ai fait mon possible pour les garder dans le parc, mais ils se sont échappés à travers la clôture et ils sont tous enlisés dans la vase du marécage. Même le bélier est presque disparu ; on ne lui voit que la queue.

– Ah ! crie le seigneur à sa femme, apporte-nous rapidement des bottes imperméables. Vite ! les bottes ! »

Le seigneur était un homme d'assez haute stature et d'un poids approchant les cent kilos. Il s'était chaussé de hautes bottes montant jusqu'à la ceinture. Ti-Jean précédait son patron et filait plus rapidement que le seigneur. « Attends-moi ! Attends-moi ! criait le propriétaire. Je t'ai demandé de ne pas courir trop rapidement !

– Seigneur, faites comme moi ! Allongez le pas ! »

Une fois en vue du marécage, le seigneur commence à manifester sa déception en face de cette triste scène. « Doux Jésus ! Quel terrible accident ! Mes moutons ! Qui n'en serait pas troublé ? »

Enfin, le seigneur rejoint le marais. Pas un seul mouton n'apparaissait à la surface. Par-ci, par-là, on voyait un bout de patte postérieure émerger de la vase. Le seigneur attrapait l'animal et en retirait le cadavre de la boue. Il suppliait Ti-Jean de retirer tous ceux qu'il pouvait. « Seigneur, j'essaie de sauver vos moutons,

mais, que puis-je faire de plus ? Je ne sauve qu'une poignée de laine ! Ce poil n'est pas assez fort pour résister à la force qu'il faut déployer pour sortir vos moutons de la vase !

— Pauvre de toi ! Que vais-je devenir ? Ti-Jean veux-tu bien t'occuper de sauver mes moutons ?

— Seigneur, je crois que vous perdez patience !

— Comment peux-tu me demander sérieusement si je suis indifférent en face d'une telle catastrophe ? »

Tout en discutant avec Ti-Jean, le seigneur aperçoit la queue de son gros bélier. « Ah ! s'écrie le seigneur, si j'avais la chance de sauver au moins mon gros bélier ! » Il était vraiment exaspéré, et la colère augmente la force ! Bien que enfoncé dans la vase jusqu'aux genoux, le patron attrape la queue du bélier et tire brusquement de toutes ses forces. Il tombe à la renverse, tenant dans ses mains la queue séparée de l'animal.

Le seigneur se sent attiré vers le fond du borbier. « Ti-Jean, crie-t-il, viens m'aider à me dégager de cette vase ! Je ne puis plus m'en tirer !

— Faites comme moi, seigneur ; tirez-vous de cette mauvaise situation !

— Ah ! Ti-Jean, s'écrie le seigneur, tu dépasses les bornes de l'inconvenance !

— Seigneur, je crois que vous êtes impatienté !

— Non, je ne suis pas à bout de patience, mais je suis à bout de souffle ! Je coule à pic ! »

Même laissé à lui-même, le seigneur parvient à se tirer du borbier et regagne son manoir. Ti-Jean le suit à une faible distance. Dès que la seigneuresse aperçoit approcher son mari recouvert de boue depuis les semelles de bottes jusqu'aux aisselles, elle ne peut s'empêcher de lui faire part de ses remarques mordantes : « Ah ! quelle pitié de te voir dans cet état ! Vraiment je te croyais plus intelligent que Ti-Jean, mais je me rends compte du contraire ! Comment es-tu parvenu à t'enliser dans la glaise des pieds à la tête ? »

Mais Ti-Jean n'a pas lâché prise. « Seigneur, quelle tâche allez-vous me confier demain ?

— Ti-Jean, disparais le plus tôt possible ! Tu reviendras demain matin ; nous reparlerons, alors, de ton travail futur ! »

Ti-Jean regagne la demeure de sa grand'mère, tout souriant, tout enthousiaste : « Grand'mère, je retourne travailler chez le seigneur, demain matin. Aujourd'hui j'ai surveillé les moutons. Ah ! si vous saviez que ce n'est pas mince besogne ! Un bon berger doit courir, toute la journée. J'ai fait remarquer au seigneur

que je me faisais mourir à tenir ses moutons dans le pâturage. Il a compris le bien-fondé de ma remarque, et il m'a conseillé de reconduire le troupeau dans la bergerie et de le nourrir au foin. Il m'a recommandé de laisser ses moutons dans la bâtisse. »

La vieille grand'mère croyait que son petit-fils lui disait la vérité ; elle ne vérifiait aucun fait que Ti-Jean lui rapportait. De temps en temps, le soir, le jeune homme s'absentait et allait vendre son grain et en rapportait une bonne somme d'argent.

Le lendemain de la catastrophe du marécage, Ti-Jean retourne au manoir. « Ce matin, lui dit le seigneur, tu ne travailleras pas seul, Ti-Jean. Nous allons travailler tous les deux ! Oui, tous les deux ! Quand tu es laissé à toi-même, j'ai l'impression que tu donnes une trop faible mesure, ou bien tu ne fais que du mal ! En travaillant avec moi, je t'apprendrai. . .

— Seigneur, interrompt Ti-Jean, là, vous me faites plaisir ! Travailler avec un compagnon, c'est mon plus grand rêve ! Quand je travaille seul, je ne peux pas parler ; mais à deux, l'un peut taquiner l'autre !

— Ah ! cesse donc ton caquetage, Ti-Jean !

— Hé ! seigneur, le travail terminé, est-ce qu'il me sera loisible de revenir à une certaine gaieté entre deux besognes sérieuses ?

— Bon, bon ! intervient le seigneur, maintenant, au travail ! Moi, je mets le harnais sur le dos du boeuf, et toi, va préparer la charrue.

— Entendu, seigneur ! Rien de plus agréable pour moi que de préparer une charrue !

— Si tu aimes tant ce travail, rejoins rapidement la charrue ! »

Ti-Jean file vers le champ de labour. À la vue de la charrue, il lui vient à l'idée de faire une autre friponnerie. Il aperçoit, près de la charrue, une pioche que le laboureur utilisait souvent. Ti-Jean s'empare de la pioche, en assène un rude coup sur le versoir de la charrue et en brise une partie. Il ramasse le morceau détaché du versoir et va le cacher sous une bande de friche nouvellement retournée par la charrue. Ti-Jean a bien soin de remettre la pioche à l'endroit où il l'a trouvée.

Pendant ce temps, le seigneur conduit le bœuf hors de l'étable et gagne le champ. À quelques pas de la charrue, le patron dit à Ti-Jean : « Que s'est-il passé ? Le versoir de la charrue semble avarié !

— Oui, seigneur, j'ai constaté ce défaut, en arrivant dans le champ. J'ai pensé à aller vous dire qu'il y avait une pièce, là, vous avez bien, une chose par en arrière, pas en avant, mais en arrière, une pièce placée en biais. . . Comment déjà appelle-t-on cette pièce de travers ?

— Comment ? En biais, de travers ! Mais que me chantes-tu là, Ti-Jean ?

— Eh bien ! oui, la charrue... une pièce de la charrue... je ne sais plus le nom de cette pièce !

— Pauvre sot ! dit le seigneur ; ouvre-toi les yeux ! Il s'agit du versoir ! Comment se fait-il qu'il soit avarié ?

— Ah ! je ne sais pas !

— Il est peut-être arrivé que nous ayons simplement perdu ce morceau ! Cherchons-le ! »

Les deux hommes entreprennent des recherches ; on regarde en arrière de la charrue, à côté. On retourne une motte de terre. Ti-Jean semble chercher sérieusement, mais il sait bien, lui, où se trouve le fragment de versoir.

Après plusieurs minutes de recherche apparemment intensive, Ti-Jean donne un coup de pied sur une bande de friche renversée, et le morceau de l'oreille de charrue roule près des pieds du seigneur. « Ah ! s'écrie ce dernier, je crois, Ti-Jean, que tu as découvert la pièce manquante !

— C'est bien vrai, seigneur ; la pièce d'acier se trouve à vos pieds !

— Maintenant, Ti-Jean, va à la grange, et rapporte-moi les guides que j'ai oubliés ! Mais non, j'y pense ; je vais y aller moi-même. Toi, Ti-Jean reste ici et attelle le bœuf à la charrue ! Entretemps, moi, je me rends à l'écurie et j'en rapporte une chaudière pour faire boire le bœuf et une paire de guides pour le diriger.

— À vos ordres, seigneur ! » réplique Ti-Jean, en conduisant le bœuf vers la charrue.

Le seigneur file à grandes enjambées vers l'étable. Ti-Jean fait avancer le bœuf vers la charrue, mais le tourne de façon que l'animal se trouve face à l'instrument aratoire. Ti-Jean attache les deux traits au palonnier fixé à la charrue et noue solidement les deux bandes de cuir à la queue de l'animal.

Sur ces entrefaites, le seigneur revient de l'écurie, une chaudière d'eau au bras, pour abreuver le bœuf. Après un bref coup d'œil à l'animal, le patron s'écrie : « Mais comment l'as-tu attelé ? Il ne peut pas tirer la charrue, si tu l'attelles la queue en avant !

— Comment ? La queue en avant ! Chez moi, j'ai vu des animaux se mouvoir vers l'arrière !

— Un animal non attelé peut reculer, s'il le veut bien, mais, une fois attelé, il ne peut tirer la charrue à reculons ! Pauvre sot !

— Seigneur, rétorque Ti-Jean, vous êtes impatienté !

— Non, je n'ai pas perdu patience, mais empresse-toi d'aller au manoir et dis à ma femme que j'ai besoin du marteau pour réparer l'oreille de la charrue ! »

Ti-Jean file à la course vers le manoir. De la fenêtre, la seigneuresse voyait les deux hommes s'affairer autour de la charrue. Elle aperçoit Ti-Jean qui court tout

essoufflé vers la maison. La femme a son balais en mains et s'apprête à balayer la pièce. « Seigneuresse, seigneuresse, crie Ti-Jean, votre mari... là-bas... »

— Veux-tu bien prendre le temps de parler, toi ! Tu prends plaisir à ridiculiser mon mari, mais tu ne riras pas longtemps de moi, Ti-Jean ! Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Le seigneur... le seigneur m'a chargé d'un message.

— Vas-tu enfin dire quelque chose ? Quel message as-tu à me transmettre ?

— Il m'a dit... ah ! le seigneur, c'est un plaisir de travailler avec lui ! Il est bon comme du pain blanc ! Il m'a dit : « Rends-toi au manoir et dis à ma femme de te préparer une belle tartine de crème recouverte d'une épaisse couche de sucre du pays. Ensuite couche-toi dans mon lit et attends que ma femme se couche près de toi ! »

— Espèce de petit sot ! Je vais vérifier auprès de mon mari si c'est bien le message qu'il t'a confié ! »

La seigneuresse sort sur le perron et crie à son mari : « Est-ce vrai que tu l'as chargé d'une commission pour moi ? Tu voulais qu'il... »

— Oui, oui ! crie de loin le seigneur.

— C'est bien ce que tu lui as dit ?

— Oui ! Toi, ma tête vide, donne-lui tout de suite ce qu'il demande !

— Ah ! Ti-Jean, tu as raison ! »

Rassurée par cette conversation à distance, la seigneuresse prépare pour Ti-Jean une grande tartine de crème et de sucre d'érable. Le jeune espiègle se couche sur le lit, face en haut, la tartine à bout de bras, laissant partout dégouliner la crème et le sucre. Quand il est bien installé sur le lit, la femme du seigneur va s'étendre près du jeune homme, pour obéir au message de son mari.

Fatigué d'attendre en vain Ti-Jean, le seigneur laisse dans le champ bœuf et charrue pour se diriger nerveusement vers sa demeure. Il entre, jette un coup d'œil à la porte de sa chambre, et aperçoit Ti-Jean sur le lit, la seigneuresse auprès du jeune employé. « Ah ! Ciel ! En voilà un beau scandale ! Ma pauvre imbécile, tu es allée jusqu'à laisser Ti-Jean monter dans ton lit ! »

Ti-Jean ne souffle mot, tout essoufflé qu'il est à mordre gloutonnement dans sa tartine de crème. « Ah ! continue le seigneur, je n'ai jamais rien vu de si ridicule ! Toi, ma femme, qui ne t'aperçois pas qu'il t'a roulée encore plus que moi ? Mais il est bien tard pour te corriger ! »

Le seigneur tourne le dos, et se dirige vers la porte de sortie, bouillant de colère. Ti-Jean saute du lit et crie à son patron : « Seigneur, vous avez perdu patience !

— Mais, qui pourrait assister à pareille scène sans perdre patience ? J'en ai perdu la tête !

— Seigneur, si vous voulez vous faire enlever une bande de peau sur la nuque, voyez-y tout seul ! Quant à moi, je ne gaspillerai pas mon temps à vous taillader à coups de couteau ! D'ailleurs, vous savez bien que je n'en ai pas le courage. Versez-moi mon salaire ; je retourne chez moi et vous ne me reverrez plus ici ! »

Le seigneur versa à Ti-Jean un salaire convenable, et le jeune homme retourna vivre avec sa grand'mère. Le salaire de Ti-Jean ajouté à la vente du grain donna, pendant un certain temps, à ces pauvres gens de quoi vivre sans misère.

Je suis passé par là, un jour ; la bonne vieille m'a offert à dîner, mais j'aurais préféré une partie de balle pour enfant ! Mon hôtesse m'a servi trois ou quatre œufs, repas copieux qui me rappela le menu d'une excursion de pêche ! J'ai payé mon dîner, j'ai remercié mes hôtes et j'ai repris la route de la maison. À mon arrivée ici, on m'a offert de nouveau à manger, mais j'ai refusé toute nourriture, faute d'appétit !

TOURS DE TI-JEAN À SON SEIGNEUR

Récit folklorique raconté le 12 août 1969, à Petite Rivière St-François (Charlevoix) par Alfred Simard (72 ans) qui l'avait appris avant 1918 dans sa famille, et certains épisodes avaient été mémorisés aux États-Unis. Il a affirmé que la plus grande partie de sa version venait de sa famille.

Enregistrement no 3629. Contes-types 1000, 650 A III c (contrat : perdant devra se faire enlever une lanière de peau sur la nuque), 1004 I (moutons pris dans la vase ; les queues émergent).

Ti-Jean resta' avec sa grand-mère. Enn' journée i' gu'i dit : « Memère, i' dit, j' su's t-assez vieux pou' t'jou's b'en gâner ma vie, asteur ; i' dit, j' su's rendu à dix-sept, dix-huit ans. I' dit, tout c' que j' peux fère à v'nir jusqu' aujo'rd'hui, lâ, j' veux fêr' pâsser l' temps, j' vâ' à l'écurie voèr lés poules ; j' vâs seul'ment pâs su' in voésin, ça m' décourage, i' dit, i's ris'nt [rien] de moé de m' voèr rendu à c't âg'-là. P'i' i' dit, j'ai pâs d'ouvrage ; j' pâs capab' d' travailler ! I' dit, que c' vous voulez que j' fasse ? I' dit, lâ, j' su's rendu qu' pou' pâsser l' temps, c' tout c' que j' fa's, j' m'assis [asseois] su' 'a gal'rie [perron], p'i' i' dit, j' pâss' mon tem [temps] à m' pincer l' nez p'i' à m' moucher ! I' dit, c'est pâs divartissant b'en b'en !

I' dit, si vous vouliez, lâ, d'main matin, j' partira's p'is j' gu'ira's su' l' seigneur, p'i' i' dit, c'st in affêr' de r'guien : j'ai juss' à traverser l' champ, lâ ! Ça pren à p' pras dix minut's pour gu'y aller ! I' dit, lâ, comm' c'est lâ, ça fa't t'oâs quat' jours qu'i' para't qu'i' a pâs d'engagé, lâ. P'i' i' dit, j' gu'ira's m'engager lâ, p'i' i' dit, j' travaill'ra's lâ, moé lâ ! I' dit, ça m' f'ra't de... j' gâgn'ra's, p'is ça nous éd'ra' [aiderait] à viv, çâ ! J' pâs pou' pâsser ma vie d' minm' sans travailler !

— Ah ! mon Dieu, su' l' seigneur ! Que c' tu vâ' aller fêr' lâ ? 'A dit, t' és b'en travaillant¹ ; lâ, j' sé's que c'est comment qu' tu vâs travailler. Mé', 'a dit, tu sé's qu'i' engag' du monde, p'i' 'a dit, quand i' ont fait à pe' pras, 'a dit, enn' journée, minm' de çâ i' y en â qui font pâs leu' journée, d'aut's font t'oâs quat' jours, p'i' 'a dit, i's s'en viennent. P'i' 'a dit, apras çâ, 'a dit, i's prenn'nt l'hôpital ou b'en, 'a dit, i's sont p'u' 'apab's de... i's sont b'en malades ! Tu sé's te'jou's b'en, 'a dit, qu' ça ser' [sert] à r'guien. Que c' tu vâs fère, toé ? 'A dit, ça frâ pâs ! 'A dit, tu sé's que l' seigneur, hein ! i' fa' in engag'men avec 'és aut's, lâ, p'is quand i' engage enn'

1. *Travaillant* : Qui accomplit du bon travail.

parsonne, faut pàs qu'i' s' fâche. Si l'engagé s' fâche, i' pren in couteau p'i' i' gu'i lèv' la courroie. . . i' gu'i lèv' la peau d' la tête. 'A dit, c'est pâ' enn' risée b'en b'en, çâ ! P'i' i' ['a] dit, le roè, en s' fâchant, b'en 'a dit, c'est l'engagé qui s'ra' ôbligé d' fêr' çâ. C'est l' marché qu'i' pâsse, çâ. Si t' és capab' de r'virer çâ. . .

— Mé', c'est. . . i' dit, memére, i' dit, vous savez te'jours b'en qu' c'est in affér' comm' d'aut' chose, çâ ! L'ver la courroie ou b'en, i' dit, soul'ver la peau su' la main, i' dit, c'est pàs que c' qu'i' y â d' pire, çâ ! I' dit, qu' ça fa't, çâ, moé ? Pensez-vous qu' c'est çâ qui m'empêch' de m'engager su' l' seigneur ? Laissez-moé don fêre. M'â' allé' asseyer [essayer], moé. Si ça fa't pàs j' m'en r'viendrai ! I' dit, avant qu'i' m' fass' mal, j' me sauv'rai. I' m' prendra pàs, i' court pàs fort pâ'-entout : i' ést palotte² ! »

Quand i' voét çâ, i' pârt. I' s'en vâ su' l' seigneur, l' lend'man [lendemain] ; i' arriv' su' l' seigneur. I' dit : « Seigneur, i' dit, j'ai attendu [entendu] dir' qu' vous aviez besoin d'in homme ! » I' éta't t'ut seul avè' sa femme. L' seigneur dit : « Oui, i' dit, j'ai besoin d'in homme. Ça fa't quat' jours j'en n'ai pàs, lâ !

— I' dit, quel ouvrag' que vous faites, seigneur, c' temp' écitt' [ce temps-ci], lâ ?

— B'en, i' dit, on fa't l'ouvrag' que gu'i' y â à fêre. Comm' c'est lâ, lâ, i' dit, c'est du grain que j'ai à batt'e. Ça fa't. . . du gran [grain] qu' j'ai lâ, lâ, c' fa't longtemps. . . I' dit, i' y â toute enn' tâss'rie³, lâ ; 'a ést b'en plein' de grain, lâ, p'i' i' dit, c'est pour le batt'. . . batt' c' grain-lâ.

— I' dit, vous battez çâ comment ? I' dit, av'-vous dés. . . dés. . . êtes-vou' organisé pour çâ ?

— Ah ! i' dit, j' bâts çâ au fleau [fléau] ; i' dit, avec dés fleaux, i' fa't batt' çâ d' minme.

— Ah, b'en ! i' dit, moé, j'eum' çâ, par 'hemp' [par exemple], ah ! i' dit, batt'e au fleau, j'ai jama's vu çâ, j' perds connaissance ! À pârt que j' puiss' jouer dans 'és bouts d' boâs, lâ, i' y â r'guien qui m' pla't [plaît] pluss' que çâ ! I' dit, çâ, ça m' pla't.

— B'en, le roè dit, par 'zemp' [exemple], i' dit, le salaire, lâ, j' deunne à in homm' de c' qu'i' gâgne, p'is je l' peill' [paie] quand i' pârt. Avant çâ, i' dit, j' gu'i denn' pâ' enn' peill' [paie]. P'i' i' dit, on vâ faire in marché tous lés deux. Si tu t' fâch's devant moé, soé' [soit] en travaillant, ou soé' en parlant, i' dit, j' prendrai in couteau, p'is j' te coup'rai la chev'lure écitte, lâ, la peau d' la tête, p'i' i' dit, j' t'enl'v'rai in morceau d' la peau d' la tête.

— I' dit, c'est pàs doux, fêr' çâ, m'cieu' !

— P'i' i' dit, si j' me fâche, b'en, tu frâ' 'a minm' chose. I' dit, c'st in marché qu'on vâ fêr' tou' 'és deux. lâ !

2. *Palotte* : Lourd, gauche, qui manque d'agilité.

3. *Tasserie* : Partie de la grange où l'on entasse les grains non battus.

— Mé', Ti-Jean dit, on peut pâ' a'oèr marché mieux qu' çâ. Çâ, c'est la belle affér' pour pâs s' choquer ! I' dit, moé, j' travaille, p'i' apras çâ, i' dit, b'en souvent, i' dit, j' vien enragé. Tandis que lâ, i' dit, j' m'â' a'oèr pèur de m' fér' couper la tu-qu' d' la tête. Je me fâch'rai pâs pâ'en-tout', p'i' i' dit, vous, i' dit, j' sés pâs si c'est l' câs⁴, mé', i's m'ont dit qu' vous étiez b'en malan [malin]⁵.

— Le roè dit, j' su's pâs doux ! P'i' i' dit, fa' attention, comm' de raison ! I' dit, ça joue dur, çâ !

— B'en, i' dit, en tou' 'és câs ! C'st encôr drôl' pareil, par 'zemp' ! Le premier qui s' fâche, i' dit, ça s'ra pâs drôle !

— B'en, le roè dit, en tout's les câs, i' dit, tu viendrâs d'main matin !

— I' di' oui, j' viendrai d'main matin ! À quelle heure ?

— Ah ! b'en, i' dit, tu viendras vers huit heures, p'i' i' dit, on arrette à médi ; on r'commence à in heure, p'i' apras çâ, i' dit, au soèr !

— Ah ! b'en, i' dit, c'est correck ! I' dit, c'est b'en ! D'main matin, i' dit, à huit heures, j' s'rai écitte, tapant⁶, d'main matan [matin].

— B'en, le roè dit, c'est correck ! Tu viendrâ' ici, j'irai t' montrer l'ouvrag' que gu'y â à fère, p'is c'est çâ ! »

To'jou's qu' l' lend'man matan... dit çâ à sa mère, en arrivant, i' dit... « J'arrive, i' dit, j' su's t-organisé, i' dit, mon prix, i' vâ m' deunner c' que j' m'en vâs gagner, p'i' apras çâ, i' dit, ça vâ marcher.

— 'A di' oui, ça va marcher ! J'ai b'en pèur ça march' pâs, moé !

— I' dit, en tou' 'és câs, j' gu'y vâs, j' vâ' esseyer [essayer] ! »

Te'jou's, l' lend'man matin, i' arriv' lâ vers huit heures. « Bonjour, seigneur ! — c'éta' in seigneur p'is sa femme — i' dit, bonjour, seigneur !

— I' dit, bonjour !

— I' dit, i' fa't beau, à matin ! »

I' arrive, pârt pour aller travailler. I' pense en lui-minme, lui : « J' vâs v'nir, moé ; j' su's jama's découragé.

— Ah ! b'en, i' dit, c'est entendu ! C'est ta place, écitte ! »

Ça fa't que, 'a gu'i' ava't dit, l' soèr, elle. 'A dit : « C'ui-lâ, fa's-y attention ! I' s'est engagé, p'i' i' à 'és yeux clairs. 'A dit, prens-y garde ! 'A dit, lés aut's, 'a dit, i' éta'ent gênés. I' ést pâs gêné, lui. I' nous envisage, p'is... »

— En tou' 'és câs, i' dit, laiss'-moé fère ! »

4. *Cas* (être le) : Être vrai, la vérité.

5. *Malin* : Irascible.

6. *Tapant* : « Je serai ici à huit heures tapant ! » : à huit heures exactement ; pour le coup de huit heures.

Te'jou's, l' lend'main matin, ah ! b'en, i' dit : « C'est correck ! I' dit, viens, i' dit, j' m'en vâs t' montrer, i' dit, l'ouvrage' que gu'i y â à fêre, mon garçon ! » Pârt'nt p'is s'en von [vont] à la grange. I' y ava' enn' grand batt'rie, lâ, i' y ava' enn' tâss'rie, à côté, qui ava't du foin ; i' y ava' in appartement pour mett' le gra'n [grain], in appartement pour mett' la paille, p'i' apras câ, in van. I' dit : « Voés-tu, lâ ? Quiens ! i' y â in van pour vanner, lâ, p'i' i' dit, r'gâr [regarde] lés fleaux, i' y en â t'oâs quat'e. Quant i' y en â qui s' démârre, on prend l'aut' pou' pâs pard' de temps, p'i' apras câ, i' dit, tu t'en mats [mets], c'est... tu 'n n-â' à pe' pras pou' t'oâs quat' jours, j' suppose, de tout batt' câ, lâ ? »

— Apras câ, b'en, i' dit, on chang' d'ouvrage ?

— Oui, oui, c'est câ !

— Ah ! b'en, i' dit, c'est correck ! I' dit, c'est bon ! Moé, i' dit, vous allé' 'oèr ; le fleau, i' dit, j' te claqu' câ ! »

Te'jou's, le roè pârt p'is... l' seigneur pârt p'i' i' s'en vâ à 'a maison. En arrivant, i' di' à sa femme, i' dit : « Sé's-tu, moé, que, i' dit, i' ést pris su' l'ouvrage, p'i' i' dit, on voét qu'i' veut, lâ ! P'i' i' dit, j'ai parti, i' éta't... i' ava't déjà étalé dés jarveaux [gerbes ?] par terre, lâ, p'i' i' éta' apras tout's lés délier, lâ, p'is lâ, i' ava't l' fleau, p'i' ava' 'ienque in coup. P'is la poussier' monta' au plafond, p'is j' te dis qu' lés... lés brâs, ça va marcher ! »

— Ah ! oui, 'a dit, ça vâ marcher ! On voèrà b'en ! Mé', j'ai b'en pêur que ça march' pâs longtemps, moé ! »

Te'jou's, peu importe ! I' l' laiss' fêr' lâ. Te'jours que... i' s' ma' à batt'e. Bât, p'i' hôrà ! aller jusqu'à onze heures. À onze heures, i' commença' à a'oèr la fal'7 bâsse. I' ava't b'en mangé in peu chez eux, mé', i' dit : « B'en, claquer su' dés cho' [choses] d' minne au bout dés brâs, c'est fatigant, câ ! » Te'jou's, d' temps en temps, l' seigneur sorta't p'i' i' rentra't, i' disa' à sa femme : « Je te dis que... écoute, lâ... viens voèr, viens voèr, viens voèr ! C'st encor' mieux l'écouter, t' sé's ! » Pendant câ, bigne bigne bagne ! i' tira't câ pareil, p'i' i' dit... j'ai jama's vu câ, i' dit, j'ai jama's vu in aff... I' s'éta' enragé noèr... p'is ta, ta, ta... on l' attenda't [entendait]. « I' l' battra' b'en l' gra'n, lui... il l' batt'ra' b'en [quelques mots inintelligibles !] »

Te'jours, ça fa't qu'i' sort, rendu à médi. « 'Cou' don, i' dit... oui, i' dit, o' a parlé d' la... du travail. I' m'ava't dit qu'i' alla't m' payer quand j' partira's, p'i' i' dit, tout seul... On â fait in marché tou' 'és deux. Mé', i' dit, seul'ment quand j' vâs m'arrêter pour manger... faut que j' mange, moé ! J' pâss'rai pâs mon tem [temps] à batt'e au fleau sans manger ! »

Quand i' voét câ, i' dit : « J' vâs gu'y aller ! » I' éta't médi moins cinq. I' pârt. I' s'en vâ à la maison, i' frappe à la port' p'i' i' entre. I' dit : « Seigneur — i' ést

7. *Fale* : Avoir la fale basse : Être affamé.

apras dîner — seigneur, i' dit, vous ête' apras dîner, p'i' i' dit, faut que j' mange étou [itou] moé ! I' dit, on mang' pàs ?

— L' seigneur dit, c'est b'en sûr qu'on mange ; lés engagés mang'nt pàs ! I' dit...

— B'en, oui, mé', i' dit, j' sava's pàs çâ, moé. J' me su's pâ' apporté d' manger. Ça fa't qu'i' dit, d' minm' vâ fo'èr qu' je r'tourn' che' nous, comment ?

— L' seigneur dit, tu parl's b'en fort ! T' és fâché, j' cré's b'en ?

— I' dit, j' su's pàs fâché, mé' seul'ment, j' veux m' fér' comprend'e. J' su's pàs fâché pâ'-en-tout' !

— Ah ! i' dit, c'est b'en, c'est b'en ! I' dit, t' és pâ' en faute.

— On sé't b'en, i' dit, deux parsonnes, quand i' 'n n-â t'oâs, ça coût' plus cher à manger ! »

I' pârt p'i' i' s'en vâ... s'en vâ. I' dit : « M' âs continué à batt'e, i' dit, j' gu'irai tantôt ! » S'en vâ chez eux, c' fa't qu'i' ava't vanné du grain in peu aussi, i' ava't la mo'tié [moitié] d'enn' poche. I' prend la mo'tié d' sa poch' de grain, défonce... i' découpe deux planche' en arguier' d' la grange ; c'éte' vis-à-vis la maison : i' savé' b'en que l' seigneur le verra't pàs. P'i' i' pârt p'i' i' s'en vâ chez eux. Ça gu'i prena' à p' pras sept huit minutes. I' travarsa' 'és champs.

I' arriv' chez eux, sa mér' dit : « Où c' tu vâ avè' çâ, lâ ?

— Qu' c'est çâ ? C'est du grain ! L' seigneur, c'est pàs comme i' disa't, i' s'en vâ... C'est in... c'est in bon cœur. I' peut s' denner. Voyez-vous, j'ai battu c' grain-lâ avant-médi, lâ, p'i' i' dit : « T' as gagné b'en pluss' que t' éta's... que t' és supposé d' gagner, j' te denn' çâ en cadeau ! » I' m' donn' c' gra'n-lâ par d'ssus l' marché. Vâ don t' lés soégnr, p'i' i' dit, i's vont-i's pond'e in peu ! Tu vâs voèr sortir dés eu's [œufs] gros comm' le poing. J'ai jama's vu enne affér' pareille. »

Te'jours que, dan apras-médi, i' pârt p'i' i' s'en vâ batt'e encore. Bât de c' train-lâ jusqu'au soèr. Te'jours que l' soèr... l' seigneur gu'i ava't dit, i' dit : « J' viendrai t' voèr quant' t' a'râs fêni, lâ, d' tout batt' le gra'n, lâ, j' viendrai p'is dans c' temps-lâ tu me l' dirâs : si ça prend t'oâs jours, le soèr, tu me l' dirâs ; si ça prend quat' jours, c'é' a minm' chose ! »

Te'jours que la t'oâsièm' journée, l' soèr, ah ! i' batt'at... ça marcha't comm' dés roulettes, p'i' i' éta't capab⁷ : i' ava't jama's travaillé, p'i' ensuite, lâ... ça gu'i denna't l'appétit. Te'jou's, la t'oâsièm' journée, i' a fêni d' tout' batt'e. Mé' la paille éta't tout' b'en serrée comme i' faut, i' y ava't p'us dans la tâss'rie qui éta't pra' à batt'e, lâ. I' ava't tout' fêni ; i' ava't tout' balguié [balayé] in peu sa batt'rie, lâ, p'is b'en où c' qu' éta't l'avoènn' [avoine], i' y en ava't pâ' in bra'n [brin]. I' ava't tout' chârgué [charroyé] l'avoènn' chez eux. I' ava't tout' mis çâ dans sa cave.

7. Capable : Fort, robuste.

En tout câs, enn' bonn' journée, i' pârt p'i' i' s'en vâ au château. . . i' s'en vâ à 'a maison du seigneur. I' di' au seigneur, i' dit : « J'ai fêni, lâ, c' fa't t'oâs jours, p'i' i' dit, j'ai tout' nettoyé en t'oâs jours.

— Heill' ! i' di' à sa femme, j' te l' l' disa's b'en, c'est in tocson⁸ ! I' s'est dit, i' ést pâs c'mmode [commode] à frotter ! »

Te'jours, la femm' répod pâs. 'A pârt p'i' 'a rent' dan 'a chamb'e. I' pârt avec lui : « V'nez, seigneur, vous allez voèr !

— L' seigneur dit, march' pâs si vite !

— B'en, oui, moé, j' t'accoutumé d' marcher vite ! Suivez-moé ! Vous avez beau m' suiv'e.

— L' seigneur dit, attends-moé. Tu march's trop vit' pour allé' a'ec in seigneur !

— Vous êt's fâché, seigneur, si vous parlez fort !

— Non, non, i' dit, j' su's pâs fâché, j' su's pâs fâché ! I' dit, j'ai juss' d' la misère à t' suiv'e ! »

Te'jours qu'i' arrive. Lâ, en arrivant, l' seigneur rent'e. « Ah ! ah ! oui ; ah ! tout' vidé ! C'est b'en prop'e, b'en net'. Oué ! La pâille ést tout' par lâ, b'en arrangée. Tout' la balle ést tout' dan in beau tâ' [tas] où c' que j' t'ava's dit. C'est b'en arrangé ! Ah ! i' doé' y avoèr joliment du grain ! » I' s'en vient ; fa't qu'i' y ava't pâ' in brin d'avoenne ! « Ah ! mé', où c' qu' ést l'avoenne, elle ? Où c' t' âs mis l'avoenne ?

— I' dit, seigneur, vous la voyez pâs ?

— B'en, non, mé' j' la voé's pâs parç' qu' i' y en â pâs !

— Seigneur, vous êt's fâché !

— J' su's pâs fâché, mé', où c' qu' ést l'avoenne ?

— I' dit, l' avoenne, i' dit, 'a ést pâs dan 'a pâille ?

— Mé', tu l' as battue, 'a peut pâ' êt' dans 'a pâille ! Où c' que tu l' âs mis ? C' t' as mis l'avoenne ?

— I' dit, seigneur, 'a peu' êt' dan 'a balle. . .

— Mé', tu l' as battue, 'a peut pâ' êt' dan 'a pâille ! Où c' que tu l' âs mis ? C' c' t'as mi' 'a ball' qu'on voé' ? Peux-tu te'jou's b'en m' dire où c' t' âs mi' avoenne !

— Seigneur, vous êt's fâché, vous êt's sans connaissance.

— I' dit, j' su's pâs fâché, mé', i' dit, c'est l'avoenn' que j' veu' avoèr !

8. *Tocson* : Homme entêté, opiniâtre, homme retors. Ici, homme solide et débrouillard.

— Seigneur, c' que vous voulez ? »

I' a beau gu'i d'mander, p'i' i' a beau charcher, mé', i' y a pàs moyen d' savoèr d'aut' chose... si 'a ést restée dan 'a paille, 'a ést-i' dan 'a balle, p'i' 'a ést pàs dans... pàs moyen ! L' seigneur pârt, p'i' i' éta't fâché, p'i' i' ôsa't pàs gu'i dire. Pârt p'i' i' s'en vâ. « B'en, seigneur, i' dit, d'main matin, i' y a-t-i' d'autre ouvrage ?

— I' dit, i' y en â encore, demain matin ! Mé', i' a dit, t' a'râs pas c't ouvrag'-là, d'main matin, i' y a p'us d' gra'n ; m' âs t'en denner d'autre ouvrage, tu vâs voèr ! Tu travaill'râs b'en comme in homme ! »

I' pârt p'i' i' s'en vâ chez eux. En arrivant su' sa mère, i' dit : « L' seigneur, c'ést l' bon gârs ! J'ai jama's vu çâ encore ! Voyez-vous, lâ, i' éta't content' p'i' avoenne, i' gu'i en â resté in peu, mé', i' in n'â pàs resté beaucoup. I' a pas di' in mot p'i' i' éta't content. I' dit, i' â trouvé qu' la paille éta't b'en arrangée, la ball' tout' b'en serrée comm' faut. D'main matin, i' dit, i' m' chang' d'ouvrage... i' dit, d'main matin, i' m' chang' d'ouvrage. P'is moé qu' aim' tant çâ changer d' temps en temps. J'ai b'en hâte à d'main matin ! »

Te'jou's, l' lend'main matin, sa mér' dit : « Mon doux ! 'a dit, t' és chanceux terriblement ! 'A dit, enn' chanç' qu'i' s' fâch' pâ' apras çâ... »

— Eh ! non ; i' s' fâch' pàs ! I' pâss' son tem [temps] à rire, i' m' laiss' pâ' in p'tit temps ! J'ai jama's vu çâ ! »

Te'jou's l' seigneur arrive à 'a maison. I' arrête in peu d' fâcher. « Mon doux ! c' que t'âs ?

— Eh ! l' pauv'... B'en, tu parles... »

— B'en, c' que t'âs ? Dis-moé-lé, te'jou's !

— I' dit, tu parles ! J'ai pàs vu in brin d'avoenne ! C' fa't qu'i' a tout battu l' grain : la paille ést correck, la balle ést correck, lâ, tout ést arrangé, i' a tout' bal-guïé [balayé] batt'rie. Pâ' 'apab' trouvé l' grain. Faut gu'i d'mander : « 'A ést-i' dans la paille, 'a ést-i' dans la balle ? I' ést pâ' 'apab' dir' d'aut' chos' que çâ !

— Ah ! 'a dit, tu vâs t' fér' jouer, hein ! J' t'ai dit, prends-y... d' gu'i prend' garde... j' t'ai dit d' gu'i prend' garde, d' gu'i fère attention ! J' t'ai dit qu'i' ést pàs c'mmode. I' a l's yeux clairs p'i' i' a tout's lés vices ; fa's-y 'ttention !

— Oué ; laiss' fère, tu vâs voèr qu' j'en viendrai b'en à bout étou, lui ! »

L' lend'main matin, i' arrive : « Bonjour, seigneur ! Plus d' bonne heure in peu qu' higuier' [hier], lâ ! Parç' qu'i' dit, quante [quand] j' chang' de d'job [job]¹⁰ de minme, lâ, c'ést pàs mêlant⁹, j' perds la carte ! Lâ, j'arriv' plus d' bonne heure, i' dit, j' su's te'jou's pra' [prêt], p'i' i' dit, j' jette à terre, c'ést pàs mêlant, lâ !

9. *Mêlant* (pas) : Evident ; inutile d'insister.

10. *Job* (angl.) : Travail, occupation, poste, position.

— L' seigneur dit, si tu t' jette' à terre, prends l' temps d' t'assir [asseoir] p'i' écrâs'-toé in peu ; j' me lèv' pàs, moé ! »

Te'jours, quand l' seigneur ést pra' [prêt], b'en, i' dit : « Viens ! » Pârt, i' y ava' enn' barg'rie [bergerie] qui éta' en arguier' de sés bâtiments, lâ : i' ava't dés moutons, i' ava't cinquant' moutons, p'i' i' ava' in gros belguier [bélier]. « Oh ! boutique, le beau p'tit chien !

— Justement, j' l'ai pàs sorti l' chien ! Espèç' d'idiot ! J' su's pàs fâché, mé', i' dit, c'st à caus' t'as pensé à in chien, à in p'tit chien ! In belguier qui pès' [pèse] l'oâs cents liv's ! l' ést fou, hein !

— P'is, lés beaux p'tits moutons, mon doux ! Ma mér' m'â parlé d' çâ quand j'éta's jeune. Ah ! b'en, torvise ! l' ést doux, quand on di' in agneau.

— T' és pâ' in agneau, par 'hemp'e, toé, i' dit ! »

Quand i' voét çâ, l' seigneur pârt. « Quiens ! i' dit, tu vâs t'en aller, lâ ; voés-tu en haut, lâ, i' y â in grand champ, lâ. On l' voét b'en d'édcitte, mé', çâ prend. . . çâ vâ t' prend' à pe' pra' in quârt d'heur' pour gu'y aller, lâ, vingt ménutes. Guett' b'en, par 'zemp' ! Fa' attention pour pàs qu'i's sortent ! P'i' à soèr, b'en, tu lés ramèn'râs. Tou' 'és matins, tu frâs çâ, lâ. É' z-en [aies-en] soin tout' la journée, pour pàs qu'i's sortent. Parç' que par l'aut' côté, lâ, i' y â in marécage, lâ enn' plaqu' comme on peut dire, lâ, p'i' i' dit, si fou'la't [fallait] qu'i's pâss'ra'ent lâ, lâ, i's vont tout's s'embourber p'i' on vâ tout's lés pard'e. Çâ ser' [sert] à r'guien, i' dit, çâ ser' à r'guien d' 'és envoyer lâ !

— Seigneur, mon Dieu ! Vous savez te'jou's b'en que j' lés envoie' pàs lâ ! l' y â enn' clôtüre ?

— L' seigneur di' oui, i' y â enn' clôtüre.

— Si i' y â enn' clôtüre, i's pâss'ront pàs lâ qu'i's vont pâssé' alguieurs [ailleurs] ! l' y â enn' clôtüre ! P'i' ah ! mecieu' ! J' t'accoutumé d' 'és garder ; mon doux ! quand j'a'rai fait' çâ seul'men enn' journée, lâ, b'en, on a'râ 'ienqu' la peïn' de dire : « Petit, petit, petit. . . » M'â' asseyé' à fère, t' sé's b'en, « petit, petit, petit », mé', j' crés b'en qu'i's s' sauv'ront pàs ! Vous m' dit's pas, seigneur, qu' vous êts fâché ?

— J' su's pàs fâché, mé' i' dit, faut j' m'en aille ! »

Te'jou's, i' pârt. l' di' à sa femme, i' dit : « J' te dis qu'i' â d' l'air bon avè' lés moutons ; si tu voya's çâ. l' dit, i' t' lés flatte, i' fa't dés farce' a'ec 'és aut's. On di-ré' qu' lés moutons l' connaît'nt dejâ.

— B'en, 'a dit, j' crés b'en, i's peuv'nt b'en le connaît'e ! 'A dit, i's connaît'nt le monde. 'A dit, j' t'ai dit, fa's-y attention ; j' te dis qu'i' ést fin, tu vâs voèr. Fa's-y attention !

— J' gu'i fa's b'en attention, i' dit, j' gu'i touch' pàs. l' dit, i' ést parti a'ec lés moutons p'i' i' ést pàs r'venu.

— P'i' ô'blie pâs ! »

Quant' c'est rendu dan apras-médi, i' s'éta't monté... i' s'éta' emporté enn' bouchée à manger, en haut, là-bâs. I' s' dit : « I' pens'-t-i' qu' m'en vâs fér' çâ quat' cinq jours de temps, moé, garder c'tte gagn' [gang]¹¹ d'animaux-lâ ? P'is j' su's... p'is j' su's pâs capab' d' m'attend' [entendre] parler t'ut seul. I' y en â te'jour' in qui ést lâ : « Bê ! » P'is l'aut'e « Bê ! » M' âs vous... m' âs vous... p'is l' belguier par 'ssus l' marché qui fa't çâ, lui : « Boou... bouboubou... ! » J'en-dur'rai pâs çâ longtemps, moé ! »

Quant' i' voét çâ, i' pârt p'i' i' s'en vâ p'i' i' débouche enn' pagée¹², fait tout's passé' 'és moutons, l's envoieill' tout's dans l' bord du maréçage ; b'en crère, i's faisa'ent pâs cinquant' pieds qu'i' éta'ent tout's calés¹³, i' gu'ieu voya't p'u' 'ienque l' dos dans la vâse. L' belguié' arrive ; i' 'n n'ava't p'us besoin, lui. I' s'en vien en trottant, lui, p'is quant' i' a p'u' 'ienqu' la queue qu' éta't sortie, qu' éta' en déhors, qu' ava't la queue en l'air. Maudit d' maudit !

I' pâr' à la grand [grande] course : « Seigneur — i' arrive à 'a maison — seigneur, devinez c' que gu'y â ? Où c' qu'est ta femm' te'jou's ? Seigneur ! » Mé', à attend' parler... b'en ! Mé' i' ést assé' essoufflé qu'i' peut pâs parler. « Vite !

— Comment, vite ?

— Mé', i' di' oui, vite ! Dépêchez-vous. C'est lés choses, lâ...

— Comment, lés choses ?

— B'en, oui, lés... comment c' qu' appell' çâ, lés affér's que j' garde, lâ ?

— Comment ? I' dit, veux-tu m' laisser parler ?

— I' dit, seigneur, vous êt's fâché, j' pens' b'en !

— Tu veux-tu parlé' ou b'en te d'mander si j' su's fâché ?

— C'est vos moutons, lâ. Ah ! avant-médi, j'ai b'en fait' mon possib', mé' i' dit, i' ont pâssé par l'aut' bord, p'i' i's sont tou' calés, p'i' i' dit, i's peuv'nt p'us se r'ssoud'e ; p'i' i' dit, l' belguié' ést calé, lui, lâ, p'is j' gu'i voés p'u' 'ienqu' la queue, vous comprenez ?

— Oh ! qu'i' di' à sa femme, vite, més bottes de robbeur [rubber]¹⁴, i' dit ! Amèn'-nous dés bottes ! »

C'ta' in... i' éta' in grand seigneur ; i' éta't pesant. I' pesa' à p' pras comm' deux cents liv's. Dés grands bott's qui gu'i monta' icitte. I' pârt ; lui, i' pârt par en avant. I' coura't b'en p'us fort que lui, comm' de raison. « Attends-moé, attends-moé ! J' t'ai dit d' pâs courir si fort !

11. *Gang* (angl.) : Groupe, troupeau, foule.

12. *Pagée* : Partie d'une clôture entre deux piquets consécutifs.

13. *Caler* : Enfoncer.

14. *Rubber* (angl.) : Caoutchouc.

— Seigneur, fait's comm' moé : garrochez-vous¹⁵ ! »

Te'jours, quand i's sont v'nus... « Mon doux ! i' dit, si c'est pâs terrib'e ! R'gârdéz-moé lés moutons ! Si c'est pâs troublant ! » Te'jours que l' seigneur arrive. Pâ' in mouton ! I' voya't... voya't... i' y ava't dés patt's de sorties d'dans... comm' dés patt's d'en arguière ; po'gna't l' mouton p'i' il l'arracha't dans la vase. P'i' i' dit : « Ti-Jean, hâ ! arrach'-lés tout's — i' s'app'la't Ti-Jean — i' dit, arrach'-lés tout's, toé !

— Seigneur, j'asseill' [j'essaie] b'en, mé', i' dit, j'arrache 'ienqu' le pouel [poil]. C'est pâs... c'est pâ' assez fort p' lés arracher ! C' vous voulez que j' fasse ?

— Pauvre misérab'e ! Que c' qu'on vâ faire, Ti-Jean ? I' dit, tu veux-tu t' dépêcher !

— Seigneur, vous êt's fâché, j' crê's b'en !

— Quand on pens' qu'i' ôs' me d'mander si j' su's fâché ! »

Te'jou's qu' quante l' seigneur voét çâ, lui... i' aparçoét, i' voét son belguier son gros belguier. « Oh ! toé, i' dit, mon gros belguier, si j'ava's la chanç' d'aller prend' [l'espèce d'ouvrage ?] de mon p'tit gârs... i' dit, mon belguier, te'jou's ! » I' pârt. I' éta't fâché que çâ, p'i' in homm' qui ést fâché, i' ést encor' plus fort. I' arrive, i' éta't calé dan 'a vas' dans par écitt [montre la hauteur des genoux] ; po'gn' la queue du belguier, més amis ! p'is sacre in coup. I' arrach' la queue... p'i' i' tomb' su' l' dos dan 'a vâse. Le v'lâ tout embourbé. « Ti-Jean, viens m'arracher ! Viens m'arracher : j' su's pris, j' peux p'us m' grouiller !

— B'en, i' dit, fa't's comm' moé, arrachez-vous ?

— I' dit, tu rempires !

— Seigneur, vous êt's fâché ?

— Non, i' dit, j' su's pâs fâché, mé', i' dit, m'â' étouffer, par 'hemp' ! »

Te'jours, l' seigneur vien à bout de s' débourber, p'is bon, b'en, i' arriv' chez eux, lés bott's plein's de boue, lui, tout équipé¹⁶ d'en par sou' 'és brâs. La femme l' voét v'nir. « Oh ! toé, 'a dit, tu fa's pitié in p'tit brin ! 'A dit, j' te pensa's p'us fin qu' lui, mé', 'a dit, i' ést pâs mal p'us fin qu' toé ! Quand on pense, 'a dit, qu' t' és t-embourbé par 'ssu' 'a tête ! »

« P'is, seigneur, qu'est c' qu'on vâ fér' demain ?

— Tâch' te'jours de t' pousser¹⁷ chez vous, i' dit, avant de m' demander c' qu'on fér' demain, to'hou's ! »

I' pârt i' s'en vâ chez eux. I' dit : « Tu r'viendras d'main matin ! » B'en, l' lend'main matin... i' arriv' chez eux. I' di' à sa mère, i' dit : « J' vâ' encor' d'main

15. *Garrocher* (se) : Se hâter, aller vite.

16. *Équipé* : Sale, malpropre.

17. *Pousser* (se) : S'en aller, déguerpir.

matin ! I' dit, aujo'rd'hui, j'ai gardé 'és moutons, mé', i' dit, lés moutons, c'est pàs plésan [plaisant] à garder, ça. I' dit, on pàs' la journée à trotter. J'ai di' au seigneur, i' dit : « J' me fa's mourir à marcher, moé, lâ ! » I' a dit : « Dans c' càs-là, mets-lés dan 'a barg'rie ; tu 'és soègn'ràs lâ ! I' dit, ça t' frâ r'guien, toé, d' lés soégné' avec du foin ! Laiss'-les fêr' lâ ! »

La bonn' femm' pensa't te'jou's qu' c'éta't vré' [vrai] : 'a n'en faisa't pàs d' càs ! D' temps en temps, b'en, i' alla't... i' parta't l' soèr, p'i' i' alla't vend' son grain. I' ava't te'jou's... i' faisa't d' l'argent avè' ça, lui.

Te'jou's que l' lend'main matin, i' s'en vâ su' l' seigneur. L' seigneur dit, i' dit : « À matin, tu travaill'ras pàs t'ut seul, on vâ travailler tous lés deux, à matin, lâ ! Tou' 'és deux ! T'ut seul, ça m'a d' l'air qu' t' 'és bon à r'guien en tout', tu fa's r'guien qu' du mal ! I' dit, tou' 'és deux, lâ, i' dit... »

— Seigneur, b'en, lâ, vous m' fait's plésir [plaisir] par 'hemp' ! Moé, travailler deux, c'est mon agrément ! Quand j' su's t'ut seul, pâ' 'apab' parler... i' dit, lâ, tant qu'on [quand on] ést deux, lâ, on s'étrive¹⁸ in l'aut'e... »

— Tâch' don de t' tér' [te taire] !

— P'i' i' dit, apras qu'on â travaillé, j' vâs t-i' commencé' à m' raffolir¹⁹ avant d'êt' pra' [prêt] à travailler ! »

Te'jou's quand l' seigneur ést pra', i's partent. « Bon, i' dit, prends l' colguier [collier], lâ, p'is commence, te'jou's, à att'ler l' bœuf, lâ ; p'i' i' dit, moé, j' m'en vâs préparer... non, i' dit, moé, j' m'en vâ' att'ler, p'is toé, prépar' la chârue. I' dit, vâ préparer la chârue, toé, lâ !

— Ah ! i' dit, c' corr... c'est b'en, c'est b'en, seigneur ! I' dit, moé, mon doux ! préparé' enn' chârue, c'st in agrément !

— Si c'est in agrément, vas-y ! »

I' pârt, p'i' i' s'en vâ à la chârue, p'i' apras ça... quoi fêre avè' ça ? I' ava't te'jour' enn' pioch' l' seigneur traîna't. On traîn' te'jou' enn' pioche en càs d' besoin, hein ! C' fa't que... l' seigneur ést apra' att'ler, lui. Ça fa't qu' lui, prend la pioche, p'is prend la pioch' p'is sacre in coup su' l'areill'²⁰ d' la charrue, câss' l'areille. Prend l' p'tit morceau p'i' i' l' cach' dan 'a couenne²¹ ; ensuite, i' mat [met] la pioche à la minm' place. L' seigneur attell' le bœuf, lui. I' sor' avecque l' bœuf. Quand i' vient pour arrivé' à 'a charrue, i' dit : « B'en oui, mé', i' dit, asseill' don pour voèr, i' dit, à cause, i' dit, la chârue â in morceau d' câssé !

— B'en oui, seigneur, j'ai vu ça tantôt, lâ. I' dit, tu sé's b'en, j'ai parti pou' vous l' dire ; i' dit, j' arrivé' là-bâs p'i' i' disa't : « T' sé's b'en, i' y â in affère, lâ, l'affère,

18. *Étriver* : Agacer, taquiner.

19. *Raffolir* : Devenir fou, se laisser aller à des folies.

20. *Oreille* (de charrue) : Versoir.

21. *Couenne* : Surface d'un terrain couvert de gazon. Bande de sol que le versoir a retournée.

là, par en arguière, pâ' en avant, en arguière, là, i' dit, c'est croche. Comment c' qu'o' appell' çâ, là, i' dit, t' sé's b'en, i' dit, c'est d' travers, là. . .

— Comment, c'est d' travers ? Mé', i' dit, qu' c'est qu' t' és t-en train d' dir' là, hein ?

— B'en oui, i' dit, la chârrue, d'apra' 'a chârrue, là. Mé', j' sé's pàs comment c' qu'o' appell' çâ, moé ?

— L' seigneur, i' dit, mé', pauvre fou ! Tu voés pàs çâ ; c'est l'oreille, çâ. Comment ça fa't qu' 'a ést cassée ?

— B'en, i' dit, j' sé's pàs, moé !

— L' seigneur dit, i' dit, c'st 'ted b'en [c'est peut-être bien] perdu ! »

I's s' mett'e à charcher, p'i' i's charcha'ent, p'i' i' éta'ent là, p'is charcha'ent. Te'jou's qu'à in moment deunné, lui, i' sava' où c' qu'il l'ava't mis, lui. Avè' [avec] son pied, lui, deunne in p'tit coup d' pied d'ssus, ça vâ r'v. . . ça r'vir' quas'ment pras dés pieds du seigneur. « Quiens, i' dit, l' seigneur, j' pens' qu' c'est lui qu'il l'â trouvé, lui !

— Ti'ns [tiens], i' dit, 'a ést là, 'a ést là, là !

— Vâ à la maison. . . à la maison, là, boâs d' sciage ! i' dit ; m'as vâ aller charcher. . . r'gâr', i' dit, j'ai ô'blié, i' dit, dés cordeaux, là ; m'â' aller charcher dés cordeaux, là. !

I' prend l' bœuf, i' dit : « Attell'-lé te'jou's, en attendant, là ; mets-y lés traits d'ssus, là ! P'is moé, j' m'en vâ' aller charché' enn' chéguié' [chaudière], lés fêr' boére, p'i' ensuite emporter lés cordeaux pour le m'ner, là, dés espèç's de cordeaux, là.

— B'en, i' dit, c'est correck, i' dit. . . »

L' seigneur pârt p'is s'en vâ à l'écurie. P'is lui, durant c' temps-lâ, i' prend l' bœuf p'i' il l'avance, p'is l' vir' de bout', la têt' par en arguié' p'is. . . l' darguiér' par en avant. I' attach' lés traits comm' fau' apra' 'a queue. . . P'is l' seigneur arrive, b'en pressé pour le fair' boére, lui : « B'en oui, mé', i' dit, comment c' que tu l'â' att'lé ? I' labour'ra pàs su' c' sen-lâ [sens-lâ]. I' ést viré d' bout' !

— Comment, i' ést viré d' bout' ? I' dit, chez nous, on 'n ava' in qui marcha't d' minme.

— B'en, i' dit, i' march' de minm' quand i' ést t'ut seul : i' peut b'en raculer si i' veut. Mé', i' dit, c'est pàs d' minm' qu'on fa't. Pauvre fou, qu' t' és fou !

— I' dit, seigneur, vous êt's fâché ?

— Non, j' su's pàs fâché, mé', vâ à 'a maison, là, p'is di' à ma femm' qu' 'a m'envoelle l' marteau, pour arranger çâ, là ! »

Lui, i' pârt. I' arriv' tout essoufflé. La femm' 'ta't dans l' châssis²² p'i' 'a lés voya't, elle. 'A l' voé' arriver. 'A ava't l' balai p'i' 'a s' tena't dan 'a plass' [place]²³ qu'i' balguia't [balayait] la place... Ça fa't qu' quand i' a vu qu' 'a éta' apras balguié' 'a place, lui, i' arrive : « Maîtresse, maîtresse... le seigneur, lâ.

— 'A dit, tu veux t-i' parler, toé, 'a dit ! Tu pâss's ton tem [temps] à rir' du seigneur, mé', 'a dit, tu riras pâs d' moé, toé ! 'A dit, c'est qu' tu viens fère, lâ ?

— C'est l' seigneur... i' m'â envoyé fère enn' commission.

— Mé', tu veux t-i' parler ? Qu' c'est qu'i' t'â dit, l' seigneur ?

— I' m'a dit... ah ! l' seigneur, j' su's t-assez b'en avec. I' ést bon comm' la vie. I' a dit, vâ don chez nous, lâ, tu vâs dire à ma femme, lâ, qu' 'a t' fasse enn' bell' grand beurrée²⁴ d' crème, lâ, p'i' i' dit, qu' 'a t' mett' tout' le pain d' suc' [sucre] dessus, lâ, p'i' apras çâ, i' dit, couch'-toé dans mon lit', p'is dis-y qu' 'a s' couch' su' l' bord du lit' cont' [contre]²⁵ toé.

— 'A dit, p'tit fou ! M'as te'jours gu'i' d'mander si c'est l' câs²⁶ ! »

'A sort dehors, 'a dit : « Seigneur, c'est-i' vré' qu' tu gu'i' âs dit çâ, hein ? Tu voula' a'oèr... tu voula's... tu gu'i' âs dit çâ !

— B'en, i' di' oui ! Toé, i' dit, si j' gu'y vâs, i' dit, ma simp' [simple], tu gu'i' denn'râs b'en c' que j' gu'i' d'mande... c' qu'i' t'â d'mandé.

— 'A dit, c'est b'en çâ ! »

Quand 'a voét çâ, 'a pârt, p'i' apras çâ, 'a gu'i' fa' enn' bell' grand beurrée d' crèm' p'is de pain d' suc'e ; p'i' i' s' couch' su' l' dos, p'is c' 'ta' tout' graissé, p'is... P'i' 'a s'en vâ là-bâs, la pauv'e, p'i' 'a s'en vâ s' coucher contre elle... cont' lui, pour fair' l'affère, elle.

L' seigneur, quand i' voét l'estravagance, i' pârt, rent' dan 'a maison... apar-coét le gârs, lés pieds su' son lit'. I' arriv' dan 'a port' d' 'a chamb'e : « Mon doux ! I' dit, que c'est que c't équipag'-là ? Ma pauvre imbécile, t' és jusque couchée avec lui dans l' lit' ! »

Lui, i' ést tout graissé d' suc [sucre], i' a p'u' 'a forç' de parler : i' ést étouffé par la beurrée d' crème. « B'en, i' dit, j'ai jama's tant vu. Tu disa's qu' j'éta's fou, mé' t' és saprement p'us foll' que moé, toé ! Moé, i' m'a pâs pris, mé' toé, i' t'â pris comme i' faut, par 'hemp' ! B'en, i' dit, i' ést déjà târd ! »

I' pârt p'i' i' vâ sortir, fâché, sans connaissance. Quand i' voét, Ti-Jean s' lève. « Seigneur, vous êt's fâché !

22. *Chassis* : Fenêtre.

23. *Place* : Plancher, sol d'une chambre.

24. *Beurrée* : Tartine.

25. *Contre* : Près de, à côté de.

26. *Cas* (être le) : Être certain.

— Qui c' qui s' fâch'ra't pâ' apra' in affér' de minme, lâ ? I' dit, j' me comprends p'us pâ'-en-tout' !

— Seigneur, i' dit, si vous voulez lever la courroie, vous pouvez la l'ver t'ut seul, si vous voulez. Pensez-vous j' m'en vâs prend' la peïn' de prend'e in couteau pour vous toucher ? I' dit, vous savez b'en que j' f'rai pâs çâ ! I' dit, payez-moé, pou' j' m'en a'll' [aille] chez nous, p'i' i' dit, vous m' voèrez p'us ! »

C' fa't qu' le seigneur gu'i a payé son salair' malgré tout, p'i' i' s'en â été chez eux. P'i' avec c' qu'i' ava't gâgné, p'i' apras çâ, l' gra'n [grain] qu'i' ava't vendu, lâ... lâ, b'en ça gu'i a donné... ça leur â donné çâ pour enn' secousse²⁷, p'is la mér' f'sa't t'jou's l' minm' trajet, elle.

Quand j'ai pâssé lâ, 'a m'a b'en offer' à dîner, mé', j'euma' autant joué' au but [balle au but]. 'A m' ava't câssé t'oâs quatre œufs [eu] ; j' 'n ava's b'en qu' trop ! Enn' vré'... enn' vré' excursion de pêche !

« J' vous r'marcie b'en dés fois ! » J' l'ai payée comme i' faut, p'is j'ai parti. P'is lâ, j'ai continué mon ch'man [chemin], p'is quand j'ai arrivé chez nous, 'a m' â d'mandé si j'ava's faim, mé' j'ava's pâs faim pâ'-en-tout' !

27. *Secousse* : Laps de temps.

4 – LE SEIGNEUR QUI COMPREND LE LANGAGE DES ANIMAUX

Il y avait, une fois, un seigneur qui vivait seul avec sa femme. Il comprenait le langage des animaux, mais tout le monde, même sa femme, ignorait ce phénomène. Il ne pouvait rien révéler de son privilège sans s'exposer à en perdre la vie. Il devait donc garder ce secret inviolé.

Naturellement économe, le seigneur n'employait qu'un seul homme pour les travaux de la ferme. Il ne possédait, en fait d'animaux, qu'un âne, un bœuf, un coq et des poules.

Sa propriété couvrait une assez grande étendue, mais il n'en cultivait qu'une partie, juste assez pour se procurer sa nourriture. Il ne visait pas à acquérir plus d'argent : il était déjà riche. Un bon jour, il avait décidé d'engager plusieurs employés. Mais plusieurs se montrèrent incompetents, d'autres se dégoûtèrent de leur travail par manque d'intérêt.

Finalement, un seul du groupe reste à l'emploi du seigneur. Malgré la distance qui le séparait de la ferme du patron, il venait tout de même au travail à sept heures du matin pour en repartir vers cinq heures de l'après-midi. Cependant, on lui accordait une heure, à la période du dîner, pour lui permettre de prendre son repas chez lui.

Aux temps des labours, il utilisait le bœuf pour tirer la charrue.

Un bon midi, le travail terminé, l'employé dételle le bœuf et le reconduit dans sa stalle, à l'écurie, lui distribue de l'eau et du fourrage. Le bœuf commence à manger.

Ensuite, l'employé se rend à la grange pour y chercher du foin destiné à nourrir l'âne. Son ouvrage terminé, il ferme la porte de l'étable après avoir verrouillé l'entrée d'un corridor intérieur appelé l'entre-deux. L'employé quitte le bâtiment et reprend la route de son logis.

Peu après, le seigneur se glisse sans bruit près de la porte de l'étable et entend parler à l'intérieur de la bâtisse. Il se met immédiatement à l'écoute. Le bœuf et l'âne se parlaient l'un et l'autre. « Tu es bien chanceux, toi, l'âne ! dit le bœuf. Tu fais une vie plus belle que la mienne ! Ce matin, par exemple, sous un soleil brûlant, j'ai tiré la charrue, attelé que j'étais par un collier qui me serrait le cou. J'ai déchiré, toute la matinée, des bandes de gazon de huit centimètres d'épaisseur. Regarde maintenant ce qu'on m'a apporté pour refaire mes forces : de la paille

dans ma crèche, et, dans mon auge, de l'eau déjà réchauffée ; crois-moi, ce n'est rien d'appétissant !

Par contre, toi, tu as un foin de choix, enrichi de trèfle, que l'on vient de te servir. Bientôt, on va t'apporter une bonne portion de grain pour compléter ton repas. Malgré mon dur travail, moi, je ne mange que de la pauvre paille. Ma situation est loin d'être rose, tu sais ! »

Ainsi renseigné, le seigneur retourne à la maison en attendant le retour de son employé. Vers une heure, ce dernier apparaît sur la route, et le seigneur va à sa rencontre comme parfois il a l'habitude de le faire. Il aborde son homme et lui dit, sans préambule : « Fait-il assez chaud, l'ami ?

— Oui, réellement, le soleil, aujourd'hui est impitoyable !

— Le bœuf, continue le seigneur, doit être affecté par une pareille chaleur ! Pour le reposer, attelle donc l'âne, cet après-midi ! Il y a longtemps que je lui ai passé son harnais. D'habitude, je l'attelle à la voiture de course ou encore au léger cabriolet. Dans ce dernier cas, je vais, avec ma femme, faire une promenade dans la fraîcheur du soir. L'âne ne fait rien d'épuisant. Alors, attelle-le à la place du bœuf et fais-le labourer un peu, cet après-midi ! »

L'engagé ne peut s'expliquer la décision d'utiliser l'âne pour le labour. L'âne est plus faible que le bœuf ! Cependant, il accepte d'exécuter les ordres du seigneur.

Aussitôt que le patron a tourné le dos, l'engagé pénètre dans l'étable, met le harnais sur le dos de l'âne et l'attelle à la charrue. Il se rend ensuite dans le champ de labour. À tout instant, l'animal fait une halte. Le labour est plus ou moins régulier. Après quelques minutes, l'âne ruisselle de sueur ; puis, l'écume s'accumule dans son poil et tombe à terre comme de la mousse de savon. Cette rude épreuve dure jusqu'à quatre heures. Mais, à ce moment, l'animal peut à peine traîner la charrue en dehors du sillon.

Le seigneur, alerté par la conversation des animaux, surveillait les événements. L'engagé revient à l'écurie, dételle l'âne et l'attache dans sa stalle ; il lui sert un peu de foin, de l'eau, et retourne chez lui.

Peu après le départ de l'employé, le seigneur descend de la galerie et s'approche de la porte de l'étable pour y prêter l'oreille. Il entend le bœuf en train de converser : « Comment as-tu trouvé ton après-midi de labour ? Ce midi, tu semblais rire de moi, à mon arrivée. Est-ce pénible de labourer sous un soleil de feu ? Je sais que l'on travaille dans une fournaise. C'est ma tâche de chaque jour ! Quand je ne suis pas attelé à la charrue, je le suis à une voiture. Et dire que je mange de la paille pour toute nourriture ! Que je trouve ton sort différent du mien !

À te regarder, on dirait que tu veux te lamenter. C'est la première fois que tu te mesures à ce travail, et tu manges une nourriture de la meilleure qualité ! Tu devrais être heureux, il me semble ! »

Et l'âne de répondre : « Tu raisonnes comme un bœuf dépourvu de génie, et tu ne t'en aperçois pas ! Moi, je n'ai pas ta force, surtout jeune comme je suis ; je n'ai même pas la capacité d'un âne adulte. Toi, tu es plus fort et plus pesant que moi. On m'a dételé parce que je n'étais pas habitué à ce genre de travail. Il faut toujours bien qu'on me donne une chance. Ce n'est pas ma faute si je suis trop faible pour labourer ! »

Le bœuf acquiesce à ce raisonnement.

L'âne, satisfait, rappelle au bœuf qu'il a cru comprendre par les gestes du seigneur à l'employé, qu'on ne l'attellerait plus, et que le bœuf devra continuer son travail habituel, le lendemain. « Qu'est-ce que je vais faire alors ? demande le bœuf.

— Si tu ne veux pas labourer demain matin, suggère l'âne, c'est bien simple. Fais le malade. Mes forces ne me permettent pas de labourer, c'est entendu ! Quant à toi, simule la maladie pour deux ou trois jours ; on t'exemptera du labour, c'est sûr !

— Tu as bien raison, je vais faire le malade ! »

Avant son départ, le soir, l'engagé avait rempli de paille la crèche du bœuf ; ce dernier avait commencé à manger. Mais, à la suite de la suggestion de l'âne, le bœuf cesse de manger et se couche.

Le seigneur, l'oreille à la porte, avait naturellement saisi tout le discours des deux animaux. Il retourne à la maison. Le lendemain matin, l'engagé s'apprête à atteler le bœuf, mais il le trouve couché, un œil bien fermé et l'autre à demi ouvert. L'employé s'écrie : « Voyons ! Voyons ! Rouger, lève-toi ! Lève-toi, Rouger ! » Le bœuf commence à remuer une patte, mais ne juge pas à propos de se lever. L'engagé déplore sa piteuse situation : en ce début de journée, il lui est impossible de labourer par suite de la maladie de l'animal. Il constate, en effet, que le bœuf n'a presque rien mangé.

L'engagé s'empresse de rejoindre le seigneur et lui fait part de sa situation : « Je ne puis atteler le bœuf, ce matin. Il est malade. Il ne peut même pas se lever. Il a les yeux fermés, et n'a presque pas bu d'eau. C'est inutile de l'atteler !

— C'est bien regrettable ! dit le seigneur. On ne peut même pas atteler l'âne, puisqu'il est trop faible. Quoi qu'il en soit, interromps le labour pour aujourd'hui. Si, demain matin, le bœuf ne va pas mieux, il faudra l'égorger. Autrement, il va devenir fiévreux, et sa chair ne sera plus comestible.

— Entendu, patron ! »

L'engagé fait demi-tour et disparaît. Le seigneur, dans l'après-midi, va se placer près de la porte de l'étable et tend de nouveau l'oreille. Il reconnaît bien son âne rempli de ruses et de tromperies, avec son tempérament de menteur incorrigible, en train de converser avec le bœuf. « Tu passes une belle journée, n'est-ce pas ? interroge l'âne.

— Oui ! Assez belle, en effet ! De temps en temps, je prends une gueulée de paille, une gorgée d'eau : mon estomac s'en porte bien !

— Moi, dit l'âne, je suis au courant d'un plan !

— Quel plan ? Si j'y suis concerné, mets-moi au courant !

— Eh bien ! L'arrêt de travail causé par ta maladie, aujourd'hui, ne fait pas l'affaire du patron. Tu sais qu'il est économe et qu'il n'aime pas perdre son temps. Toi, tu es nourri, même si tu ne travailles pas. Disons, entre nous, que le patron a bon cœur, puisque, s'il perd une journée à cause du mauvais temps, il paie l'employé sans hésitation. Je sais ce qu'il a comploté avec l'employé ! Si tu n'es pas mieux, demain matin, quand le temps viendra de labourer, on va te trancher la gorge. Le seigneur craint que la fièvre n'affecte la qualité de ta chair et ne la rende impropre à la consommation et à sa vente sur le marché. Le seigneur pense donc à se débarrasser de toi sans plus, et à acheter, au besoin, un autre animal de trait.

— Dans ce cas, rétorque le bœuf, je vais changer mon comportement ! La charrue est dure à traîner, mais la perspective de la mort est encore plus dure. Si je me fais couper le cou, mon sort ne sera pas du tout meilleur ! Vu ces circonstances, je vais recommencer à manger !

— C'est juste ! Si tu ne veux pas mourir, mange ! Demain matin, on t'enverra labourer, mais tu seras encore en vie, quoi ! »

Évidemment, le bœuf était affamé. Son grand appétit le portait d'ordinaire à manger beaucoup. Il remet la tête dans sa crèche, et mange tout ce qui s'y trouve.

Le lendemain matin, l'engagé trouve le bœuf sur ses pattes, apparemment en grande forme, à en juger par ses deux gros yeux brillants. L'employé le nourrit au foin, lui accorde un soin attentif, l'attelle et gagne le champ de labour, naturellement.

Le soir arrivé, l'employé libère le bœuf de son harnais, lui donne une abondante nourriture et retourne chez lui. L'homme parti, le bœuf demande à l'âne : « Le seigneur t'a-t-il attelé ? Notre maître s'est-il servi de toi, aujourd'hui ?

— Non, pas du tout ! J'ai été chanceux ! Je n'ai pas bougé de la journée, et pourtant, il m'a bien nourri comme d'habitude. Je me sentais en santé. De temps en temps, je m'étirais une jambe ; je me sens reposé !

— Quant à moi, continue le bœuf, le seul fait de penser qu'on ne m'avait pas tué me redonnait de l'enthousiasme. Malgré la fatigue de la journée, je me sens heureux. J'ai fait mon possible pour ne pas mécontenter l'employé. J'ai cru que c'était là mon devoir ! »

Le seigneur avait suivi ce discours, selon son habitude. Au dernier mot du bœuf, il reprend la route de la maison et éclate de rire. Il trouvait cette situation d'un comique irrésistible.

La femme du seigneur, en se promenant sur la grande galerie en arrière de la maison, remarque les agissements de son mari, et entend ses éclats de rire. « Grand Dieu ! s'écrie-t-elle, à quoi pense mon mari, lui qui ne rit presque jamais ! »

À la vue de son homme, elle dégringole l'escalier. Naturellement sérieuse — remarquez que ce n'est peut-être pas le fait de toutes les femmes ! — elle se précipite au-devant de lui : « Mon pauvre mari, lui demande-t-elle, tu ne refuseras pas de me dire pourquoi tu ris tant à propos de rien ! Il me semble que c'est à propos de rien, puisque, en quittant la porte de l'étable, tu reprends le sentier et tu éclates de rire. Enfin, explique-moi ce comportement ! Es-tu malade ?

— Non, non ; je ne suis pas malade. Une idée m'est passée par la tête, et j'en ris tout bonnement. C'est mieux de rire que crier ou pleurer, n'est-ce pas ?

— Je ne t'en fais pas un crime, mais c'est tout de même étrange de te voir rire pour un rien, rire si fort et d'une façon si réjouie !

— Ce n'est rien, ce n'est rien, te dis-je !

— Tu ne me feras pas croire que ce n'est rien ! Tu me caches quelque chose, toi, et tu ne veux rien me révéler ! »

À ce point de la discussion, le seigneur et sa femme décident de retourner à la maison. Ils y entrent. Une fois dans la maison, la femme s'installe dans la double chaise berçante, s'y allonge les jambes, et continue son interrogatoire : « Ecoute un peu ; il faut que tu me dises pourquoi tu riais si ouvertement tout à l'heure !

— Mais, ma pauvre femme, quand même je voudrais te dire pourquoi j'ai ri, je ne pourrais pas en retrouver la raison. Je l'ai oubliée !

— Tu vas le dire !

— Inutile d'insister, ma femme !

— Tu as eu certainement une bonne raison pour rire de cette façon ! Il faut, oui, il faut que tu me le dises ! »

Le seigneur a beau tenter de la calmer et de lui faire entendre raison, rien n'y fait. Sans souper, elle quitte son mari et se jette sur son lit. Alors que le seigneur s'apprête à la raisonner de nouveau, la femme ne cesse de répéter : « Dis-moi pourquoi tu as ri ? Dis-moi pourquoi tu as ri ?

Ah ! mon Dieu ! s'écrie le seigneur, je vais perdre ma femme ! Entêtée comme elle l'est, elle va mourir ! Mais qu'est-ce qu'elle a donc ? »

Le soir, on fait venir le médecin. La femme, à demi consciente, n'ouvre la bouche que pour dire : « Dis-le-moi ! Dis-le-moi ! » Le médecin ne comprend rien à ce genre de maladie, surtout que la patiente ne montre aucun signe de faiblesse. Il conseille donc de faire venir le curé, impuissant qu'il est à lui prescrire un remède. Comme la femme ne fait pas de fièvre, le médecin ne comprend rien à cette maladie.

Le seigneur va chercher le curé. Ce dernier commence à adresser la parole à la malade. Pour toute réponse, elle marmonne : « Il faut qu'il me le dise !

— Ce n'est pas à moi de vous apprendre quelque chose, répond le curé, mais c'est à vous de parler ! Je suis venu pour vous confesser !

— Oui ; je vous ferai ma confession, quand il me l'aura dit. Il faut qu'il me le dise ! »

Plus elle s'efforçait de parler, plus ses forces semblaient diminuer. « Que voulez-vous que je fasse, dit le curé, dans une situation pareille. Ce n'est pas le temps de blaguer ! Elle ne veut pas parler. Elle est hors d'elle-même ; elle semble ne rien comprendre ! »

Le curé retourne chez lui. Le seigneur n'en dort pas de la nuit, tellement il est bouleversé. Quand il veut adresser la parole à sa femme, c'est toujours la même ritournelle qu'il entend, et de plus en plus faiblement. Il se sent accablé à la pensée que sa femme peut en mourir.

Le lendemain matin, le seigneur dévale le grand escalier conduisant à la cour, et commence à se promener pour chasser son cafard. « Plutôt que de perdre ma femme, se dit-il, je vais retourner auprès d'elle et je vais lui avouer pourquoi je riais tant. Autrement, elle va en mourir ! C'est sûr qu'elle va mourir ! »

Tout préoccupé par cette décision, le seigneur se prépare à rebrousser chemin.

Un coq et une cinquantaine de poules commencent leur journée. Le coq, toujours matinal comme ses poules, battait la marche gaillardement en égrenant son cocorico. Les poules surveillaient attentivement le coq. Celui-ci s'approche lentement du chien qui suivait le seigneur. Le chien partageait la tristesse de son maître, c'était bien visible. L'animal avait les oreilles rabattues et la tête baissée, montrant des signes de profonde mélancolie.

Le coq s'adresse au chien, mais ne reçoit aucune réponse. Le coq revient à la charge : « Ah ! quel air stupide tu as, ce matin ! Je te parle et tu ne me réponds pas. Avec tes grandes oreilles pendantes, tu as l'air égaré. Notre maître, le seigneur, n'a guère meilleure allure. Il a l'air perdu, la tête basse et la figure d'une pâleur de chaux. Perdez-vous tous l'esprit, ou si c'est moi qui déraisonne ?

— Ah ! non ; nous ne perdons pas la tête, va ! Si tu savais tout ce que je sais, tu baisserais la tête, toi aussi, j'en suis certain ! Ta petite tête d'un port si hautain tendrait à s'incliner.

— Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a ? demande le coq.

— Ce qu'il y a ? Nous sommes à la veille de perdre notre seigneuresse !

— Comment, notre seigneuresse ! Tu es sot ?

— Eh bien ! Il s'agit de la perte de la seigneuresse ou de notre maître, le seigneur. Il y va de la vie de l'un deux !

— Que se passe-t-il ? insiste le coq. Explique-toi ! Comment puis-je en savoir autant que toi alors que tu ne quittes pas le seigneur d'une semelle ! Je ne m'occupe pas de ce qui se passe dans la maison, moi. J'en ai assez de veiller sur mes poules !

— Quand je te dis que nous sommes menacés de perdre notre maître ! S'il ose parler, c'en est fini de lui ! Il comprend le langage des animaux, tu le sais. C'est un don qu'il ne peut pas dévoiler à ses semblables. Nous connaissons ce secret, nous, parce que nous constatons qu'il nous comprend.

Hier, sa femme l'a entendu rire. Tu sais que l'âne, quand il organise une plaisanterie, c'est toute une plaisanterie ! Il en a lancé une au bœuf, si cocasse que notre maître en est venu près de crever de rire. La seigneuresse, du haut de la galerie, l'a entendu, et elle veut maintenant savoir le pourquoi d'une telle hilarité. Notre maître a d'abord refusé de lui expliquer son comportement. Sa femme est maintenant malade au point d'en avoir perdu la parole. Le docteur et le curé sont venus, chacun son tour, lui faire une visite. Dans les circonstances, ils ne peuvent rien faire. Moi qui les guettais, je t'assure que je ne peux faire mieux qu'eux. Notre maître vient de se décider à dévoiler son secret à sa femme.

— Tu radotes, toi ! intervient le coq. Notre maître est trop sensé pour faire pareille bêtise ! Est-il possible qu'il déraisonne à ce point, lui aussi ? Il n'a qu'une femme et il ne peut se faire obéir. J'en ai cinquante, moi, et aucune ne me résiste ! Un seul coup de bec bien appliqué remet tout en ordre. Toutes obéissent sans rechigner, sois-en certain ! Le problème du seigneur, je le réglerais rapidement, moi !

Si sa compagne se montre intraitable, qu'il prenne un bâton et fonce dans la chambre. Qu'il se montre inflexible en lui disant : « Si tu continues à gueuler, tu vas recevoir un coup de bâton ! » Elle changerait immédiatement de ton, c'est certain ! »

Le seigneur entend le monologue du coq et se dit à lui-même : « Je risque la mort en divulguant mon secret, mais ma femme ne mourrait pas d'un coup de bâton ! Le coq a probablement raison ! En lui faisant simplement peur, je pourrais la ramener au bon sens ! »

Le seigneur va donc chercher un bâton, entre dans la chambre de sa femme avec une attitude conciliante. « Voyons ! lui dit-il, tu ne te lèves pas ?

— Non ! Dis-moi d'abord pourquoi tu as ri ! Si tu persistes à me cacher la vérité, tu n'obtiendras rien de moi ! »

Le mari prend alors sa voix autoritaire : « J'en ai assez de ton entêtement ! Je suis fatigué de ta conduite ! Tu es en train de te détruire et de me faire mourir ! Regarde bien ce que je tiens à la main. Si tu ne veux pas revenir au bon sens, tu vas y goûter ! Je ne veux plus entendre tes sottises questions ! M'as-tu bien compris, ma femme ?

D'abord, je ne suis pas capable de répondre à ta question : je ne sais pas pourquoi j'ai ri. J'ai ri à propos de rien. A vrai dire c'est une histoire qui m'est passée par la tête. . .

— Maintenant, arrête ! Ne me frappe pas, s'écrie la femme, je t'en prie ! Je te promets de ne plus te demander de comptes à ce sujet. »

En effet, elle n'a plus questionné son mari sur la cause de son éclat de rire passager. J'ai demandé, une fois, à la seigneuresse, si elle savait pourquoi le seigneur avait ri. Elle l'ignorait totalement. Son mari ne lui avait donc rien communiqué à ce sujet.

L'employé a continué à travailler et à faire labourer le bœuf. Le seigneur et son épouse se sont promenés dans la voiture tirée par l'âne. Je les ai rencontrés, un bon jour ; l'âne était très gras, le seigneur était dans les meilleurs termes avec sa femme. Tout, apparemment, marchait sur les roulettes !

LE SEIGNEUR QUI COMPREND LE LANGAGE DES ANIMAUX

Conte folklorique raconté le 11 août 1969, à la Petite Rivière Saint-François (Charlevoix) par Alfred Simard (72 ans) qui l'avait appris de son père, vers 1909.

Enregistrement no 3629(a). Conte-type 670 II a, b, c, III a, b.

Enn' fois c'ta' in seigneur. I' éta't t'ut seul avè' sa femme. I' comprena't l' langag' dés animaux, mé' parsonn' le sava't, minm' sa femm' le sava't pàs. I' pouva't pàs le révéler parç' qu'en l' révélant, i' parda't la vie. Fa't qu' c'éta' in secret complèt'ment qu'i' garda' en lui.

Mé', i' éta't ménager¹; i' engagea't jama' autrement qu'in seul homm' pour travailler. Et puis, i' ava' un âne, un bœuf, p'i' i' ava' in coq avec dés poules; p'i' i' ava't pàs d'autr' animaux qu' çâ.

I' ava't grand d' terre², mé' seul'ment qu'i' cultiva't juste in peu pour viv' ou a'oèr du profit d' la ferm' pour manger parç' qu'i' ava't pàs be'oin d'argent, i' éta't riche. Fa't qu'un bon jour, i' ava' engagé dés engagés mé', i's faisa'ent pàs toujours [faisaient pàs toujours l'affaire]. I' 'n n-ava't qui s' tanna'ent³, i' aima'ent pàs çâ.

Final'ment, i' 'n n-ava' in, ça faisa' in çertain temps qu'i' éta't lâ, lui, lâ, et pui' i' resta't pàs mal loin d' chez le seigneur, lâ. I' s'en v'na't l' matin vers sept heures, p'i' i' parta't l' soèr vers cinq heures. I' alla't dîner chez lui tou' 'és midis, p'i' i' s'en r'vena't ver' in heure, i' éta' in heure arrêté, l' médi.

In bon médi, i' s'adenna't dans l' temps qu'i's faisa'ent du labour, p'i' i' éta' après labourer, p'i' i' attell' pour labourer, comm' de raison qu'i' ava't pris le bœuf pour labourer. Enn' bonn' journée, i' s'en v'na't l' dét'ler, dét'ler l' bœuf, p'i' i' l'en-'oueill' dans sa crèche, dans l'écurie, dans l'étab'e, et pui' i' gu'i' ava't donné d' l'eau, enfin, p'i' i' l' soègna't comme i' faut, et puis l' bœuf s' ma' à manger.

P'is lui, durant c' temps-lâ, b'en, i' pârt, p'i' i' s'en vâ à la grange, charcher du foin pour l'âne, pour soègner l'âne. Quant' i' ést pour v'nir à arriver, apras qu'i' a soègné l'âne, lâ, i' farm' la port' d' l'étab'e. P'i' i' ava' enne aut' porte, in entre-deux qu'on appelle, lâ, parç' qu'i' ava' in aut' port' qu' éta't lâ.

1. *Ménager*: Économe.

2. *Terre (grand de)*: Grande étendue de terre.

3. *Tanner (se)*: Se fatiguer, perdre patience.

Quand i' vient pour sortir de c'tte port'-là, i' sort sans fair' de bruit, i' attend [entend] parler, l'engagé, çâ. Quand i' voé' çâ, i' s'approch' contr'⁴ la porte, p'i' i' s' ma' à écouter. C'est l' bœuf p'is l'ân' qu' éta' apras parlé' ensemb'e, i's parla'ent tous lés deux. C'est l' seigneur p'utôt qui écouta't qui 'és écouta't parlé' apras qu' l'engagé â 'té parti.

Lâ, le bœuf éta' après dire à l'âne, i' dit, « T' és b'en chanceux, toé, tu fa' enn' bell' vie aux prix que j'en fa' une. Tu prends, comme aujourd'hui, lâ, un' chaleur comme i' fa't, lâ, i' dit le soleil, i' dit, me brûle, p'i' i' dit, j' su's t-att'lé là-bâs, lâ, avec in collier dans l' cou qui m' serr' le cou, p'i' i' dit, j' su's t-apras traîner la charrue dans d' la couenn' qu' ést çâ d'épaisse. I' dit, figur'-toé, i' dit... p'is r'gâr' c' que j' mang' lâ ! Pour me régaler, c' qu'i' m'emporte, lâ, i' m'emport d' la pâill' pour manger, p'is d' l'eau qui ést déjà tièd' dans mon auge, lâ, p'is j' t-assure, i' dit, c'est pâ' appétissant, vâ !

Tandiss' que toé, 'garde, lâ ! Beau foin qu' ést choési, qu'â du treff' à travers çâ, lâ, p'i' i' dit, qui t'en vient, mecqu'i' vienn' t't à l'heure, lâ ; i' vâ te denné' encore, i' dit, in beau p'tit vaisseau d' grain, lâ, i' dit, qu'i' vâ t' donner pour manger, tandiss' que moé, c'est tout c' que j' mang' pour me régaler, lâ, d' la pauvre paille, p'is travailler comme j' travaill' lâ ! I' dit, j' t-assur' que c'est pâs dés farces, vâ ! »

Quand le gârs... le seigneur voé' çâ, i' pârt p'i' i' s'en vâ, i' s'en vâ chez eux, i' attend que l'engagé arrive. Quant' qu' c'est rendu ver' in heure, i' voé' arriver son engagé. En arrivant, l' seigneur pârt p'i' i' s'en vâ au d'avant d' lui ; dés fois çâ gu'i' arriva't d'aller l' rencontrer comm' çâ. I' s' met parlé' in p'tit peu avè' lui, i' dit : « Fa't chaud, hein ?

— L'engagé dit, oui, i' fa' in chaud, i' fa' in soleil chau' aujourd'hui, i' dit c'st épouvantab'e.

— I' dit, l' bœuf doé' maganer⁵, lâ, hein ! enn' chaleur de minme, lâ ! I' dit, apras-midi, lâ, i' dit, attell' don l'âne, i' dit, apras-midi. I' dit, çâ vâ r'poser l' bœuf, çâ, p'i' i' dit, l'âne, lui, çâ fa't p'usieurs jours que j' l'ai pâ' att'lé lâ. Quand je l'attelle, je l'attèll' su' in beau p'tit selquié [sulky]⁶ ou b'en in beau p'tit boghei⁷ ; j' pârt avec ma femme, p'i' i' dit, on vâ fère in p'tit tour, lâ. B'en souvent, on attend' la fraîche, le soèr, i' magan' pâs, l'âne, lui. I' dit, après-midi, prend-lé à son tour, lâ, p'i' i' dit, attell'-lé p'is fa's-lé' labouré' in peu, apras-midi. »

L'engagé ést b'en surpris pâs mal de voèr att'ler l'ân' pour aller labourer ; i' a pâs la forç' du bœuf !

Tout d' minme, le seigneur gu'i' â dit, faut qu'i' exécut' lés ord's.

L' seigneur pârt p'i' i' s'en vâ. Lui [l'engagé], i' rent'e à l'écurie, prend l'att'lag' de l'âne, attell' l'ân' p'i' i' s'en vâ à la charrue, attell' l'ân' su' 'a charrue

4. *Contre* : Près de, à côté de.

5. *Maganer* : Fatiguer, affaiblir.

6. *Sulky (angl.)* : Voiture légère à une place et à deux roues pour les courses de vitesse.

7. *Boghei (angl.)* : Petit cabriolet découvert.

p'i i' s'en vâ labouré avec. B'en, quand qu'i' labour' plus ou moins, à tout instant, i' éta' arrêté, p'is l'ân' dans in r'guien d' temps, hein, i' éta't tout humide, i' app'la't çâ l' savon, qui coula't par terre, lâ, fa't qu'i' éta't savonné. Et pui' i' toff [to tough]⁸ de minm' jusqu'à quatre heures ; à quatre heures, i' y a p'us moyen, i' ést p'us capab' d' traîné 'a charrue, minme allège⁹.

I' pârt, p'i' i' s'en vien à l'écurie. P'i' ensuite... Mé', l' seigneur, lui i' 'ouat-cha't [to watch]¹⁰ çâ, hein, parç' qu'i' 'és avè' attendus [entendus] parler, lui. En arrivant, b'en, i' détell' l'âne, p'i' i' l'en-'oueille à sa place ; i' gu'i' denne in p'tit peu d'eau, p'i' apras çâ, i' gu'i' denn' du foin in peu. P'i' i' pârt p'is s'en vâ chez eux.

Apras qu'i' ést parti, pâs longtem [longtemps] après, l' seigneur pârt p'i' i' descend la gal'rie, p'i' i' s'en vient cont' [contre] la port' d' l'étab' p'is s' ma' à écouter. I' ést encôr'... l' bœuf p'is l'âne, i' éta' encôre après parler tou' 'és deux ; p'is l'ân' di' au bœuf [le bœuf dit à l'âne] : « Comment c' t'âs trouvé çâ ? I' dit, t' ava's d' l'air à rir' de moé, i' dit, à médi, quand j'ai arrivé, lâ. I' dit, j' te l'ai b'en dit ! Comment c' t' as trouvé çâ, lâ, i' dit, à labourer, lâ, avec in soleil ardent comme i' fa't lâ ? I' fa't b'en chaud ! Çâ, c'ést mon ouvrag' que j' fa's, moé, i' dit, continuell'ment, lâ ! I' dit, quand c'ést pâs su' 'a chârue, c'ést su' in aut' voéture, p'i' i' dit, c'ést tout l' temps çâ que j' fa's moé, lâ. P'i' i' dit, c'ést mon manger que j' mange, c'ést d' la pâill' que j' mange. I' dit, c'ést pâs... i' dit, c'ést b'en différent, hein ?

P'is toé, voés-tu, lâ t' âs d' l'air à t' lamenter, lâ. C'é' 'a premièr' fois qu' t' as-seill's çâ ; p'is tu mang's que' c' qu'i' y â d' bon et d' meilleur ! C' fa't qu'i' dit, tu devra' êt' heureux !

— Ah ! l'ân' dit : tu comprends te'jours b'en, tu raisonn's pâs comme in bœuf qu' â sa cart' du génie. I' dit, j'ai pâs la forç' que t' âs, moé ; i' dit, j' su's t-in âne, p'i' i' dit, j' t-in jeune âne en pluss' ; i' dit, j'ai pâs la capacité d'in ân' qu' ést âgé. P'i' i' dit, quand minme, j'ai pâs la capacité, la forç' comm' t' âs, toé. In bœuf, i' dit, t' és plus fort que moé, çâ ; t' és plus pesant qu' moé ! P'i' i' dit, lâ, ça m' fa't r'guien, moé, i' dit, i' m'â détlé parç' que, i' dit, j' pâ' habitué, faut qu'i' m' denne enn' chance. Mé', i' dit, seul'ment qu'i' dit, i' â trouvé qu' j'éta's trop faib' pour labourer.

— Lâ, l' bœuf di' oui ?

— Ah ! i' dit, oui ! I' dit, l' seigneur â parlé... ést v'nu' après-médi, lâ. P'i' apras çâ, i' dit, l' seigneur â parlé avec, lâ, p'i' i' dit, j'ai compris c' que l' seigneur gu'i' â dit ; j'ai b'en vu par sés magniér's qu'i' gu'i' parla't ; i' dit, pour moé, i's m'attell'ront p'us, parç' qu'i' dit, d'apras moé, lâ, le bœuf i' a di' au bœuf, i' a fa't signe à l'engagé, lâ, si l' bœuf fa't pâs, lâ, d'main matin, i' dit, ah ! b'en, lâ, i' dit, c' qu'on...

8. *Tough* [to] (angl.) : Endurer, persévérer dans l'effort.

9. *Allège* : Sans charge.

10. *Watch* [to] (angl.) : Surveiller, guetter.

— Ah ! b'en, l' bœuf dit : C' qu'on vâ fère ?

— B'en, i' dit, d'main matin, si tu veux pâs labourer, i' dit, fa's l' malade. L'ân' dit câ au bœuf, « fa's l' malade ! » Moé, j' labour'rai pâs çertain'ment parç' qu'i' dit, j' su's pâ' assez fort pour labourer, i' dit, i' m' frâ p'us labourer : j' su's trop faib'e ! Mé', i' dit, toé, si tu veux pâs labourer, pour te r'poser, lâ, fa's l' malad' pendant deux t'oâs jours, p'i' i' dit, i' t'attell'rá pâs.

— Ah b'en, i' dit, t' âs b'en raison, i' dit, m'âs fair' le malade ! »

Fa't qu' le soèr, lui, i' soègn' le bœuf aussi, l'engagé ava't soègné l' bœuf, p'is l' bœuf s'éta't mis, i' éta' après manger, durant c' temps-lâ, lui. Quand i' 'oé' câ, b'en, i' dit : « J' mang'rai p'us. » L' bœuf abandonn' de manger p'i' i' s' couche.

L' seigneur ava' approché p'i' i' ava't tout' compris leu' discours, lui. I' pârt p'i' i' s'en vâ. Apras qu'i' ést parti, l'âne... lui, i' arriv' l' lend'main matin, p'i' i' s'en vient pour att'ler l' bœuf, l' bœuf éta't couché, més amis ! I' ava't lés yeux farmés, i' 'n n'ava' 'ienqu'in qu' éta' in p'tit peu ouvert just' pour 'oèr clair. I' dit : « Mon doux ! i' dit, qu' est-c' qu'il â à matin ? » I' arrive : « Voyons, voyons, i' dit, Rouger, lèv'-toé, lèv'-toé, Rouger, lâ ! » T'jours que l' bœuf commence à s' grouillé' in peu, mé' pâs moyen d' se l'ver. I' commence à se l'vé' enn' patte, mé' ça voula't pâs se l'ver. « B'en, mon doux ! i' dit, i' ést b'en malade, i' dit, c'ést câ, ça commenç' b'en ! I' dit, j' peux pâs l'att'lé' à matin. » Quand i' voé' câ, i' pârt, p'i' i' dit, i' a seul'ment pâs mangé. « J' m'â' aller l' dire au seigneur. »

I' pârt, p'is s'en vâ dir' câ au seigneur. I' dit : « J' pâs capab' d'att'ler l' bœuf à matin, i' dit, i' s' lev' pâs, i' dit, i' ést malade. I' dit, i' â lés yeux farmés, p'i' i' dit, i' â presqu' pâs bu d'eau, p'is c' comme r'guien, i' dit, ça ser' à r'guien !

— I' dit, c'ést b'en d' valeur¹¹, p'i' i' dit, l'âne, l'ân' c' comme r'guien non plus : i' ést pâ' assez fort pour l'att'ler. I' dit, ça ser' à r'guien. En tout câs, i' a dit, laiss' fère, i' dit, aujo'r'd'hui, lâ, p'i' i' dit, demain, lâ, i' dit, si l' bœuf ést pâs mieux, demain, lâ, i' di' on vâ gu'i pâsser l' couteau ! D'abord, i' dit, la fièv' vâ l' prend', p'i' i' s'rá p'us mangeab'e. I' dit, on vâ l' fair' mourir.

— Toujours que, b'en, i' dit, c'ést correck ! »

L'engagé pârt p'i' i' s'en vâ. L' seigneur, lui, dans l'après-midi, i' pârt p'i' i' s'en vâ faire in p'tit tour à 'a port' d'écurie p'i' i' s' ma' à écouter. L'âne, i' ava't tout's lés vice' imaginab's, i' parlè' a'ec le bœuf p'i' i' ava't dés touiss [twist]¹², i' éta't menteur, p'i' i' éta' impossib'e. I' di' au bœuf : « Tu fa' enn' bell' journée !

— L' bœuf dit, oui ! I' dit, j' su's pâs mal en tout'. D' temps en temps, i' dit, j' pren enn' bouchée d' pâille, p'i' i' dit, j' mang' câ, p'i' i' dit, enn' gorgée d'eau, ça fa't du bien.

11. *Valeur (de)* : Regrettable, malheureux.

12. *Twist (angl.)* : Ruse, tour, manière trompeuse.

— I' dit, oui, mé' i' dit, l'ân' dit, i' dit, moé, j' sé's que'qu' chose, moé !

— Comment tu sé's que'qu' chose ? Si tu sé's d' quoi, i' dit, dis-moé-lé !

— I' dit, t' âs pâs travaillé' aujo'rd'hui, lâ, ça fa't pâs l'affér' du seigneur, çâ. Tu sé's qu'i' ést ménager l' seigneur, p'i' i' dit, i' aim' pâs çâ qu' ça pard' du temps, p'is toé, i' dit, i' t' paill' pareil, lâ. I' dit, tant qu'à çâ, i' dit, i' ést d'in bon cœur, par 'zemp'e ; i' peill' son engagé quand minm' qu' tu per' [perds] enn' journée d' mauvais temps, i' dit, il l' peill' pareil. Mé', lâ, i' a dit, si l' bœuf ést pâs mieux d'main matin, lâ, mecqu' tu vienn's pour l'att'ler, lâ, si i' ést pâs mieux, i' dit, prends ton couteau p'is tue-lé. Parç' qu'i' dit, i' vâ v'nir à fér' d' la fièv'e, on pourrâ pâs mangé' 'a viand' ni on pourrâ n' en vend'e. Fa't qu'i' dit, on vâ s'en débar-rasser, c' que tu veux qu'on fasse ? I' dit, j'en ach't'rai in aut'e !

— Ah ! b'en, l' bœuf i' dit, à c' câs, arrête in peu, lâ ! La chârue ést dure à traîner, mé' l' couteau ést encôr' plus dur que çâ. I' dit, si j' me fa's couper l' cou, lâ, i' dit, ça fra't pâs mon affér' pâ'-en-tout', çâ. I' dit, dans c' câs-lâ, m'âs manger !

— B'en, i' dit, si tu veux pâs mourir, mange ! P'is d'main matin, tu vâs 'ller labourer, p'i' i' dit, tu vâs labourer, p'is seul'ment qu' tu vâ' êt'e en vie.

— B'en, i' dit, c'ést correck ! I' dit, m'âs manger çartain ! »

B'en crèr' qu'i' ava't faim, i' ava't bon appétit, i' a coutum' qu'i' mangea't pâs mal. I' s' ma' à manger p'i' i' a mangé tant qu'i' peut. P'is lâ, apras çâ, l' lend'main matin, i' arrive, le bœuf éta't d'bout', mon cher enfant ! p'is, 'cou' don, i' éta't b'en d' bonne hùmeur p'i' i' ava't lés yeux gros d' minme, sortis d' la tête. Lâ, i' gu'i denn' du foin p'i' il l' soègn' comme i' faut, p'i' il l'attelle, p'is l' bœuf s'en vâ labourer, comm' de raison.

Quand qu'i' ést arrivé l' soèr, quand qu'i' ést arrivé, i' l' dételle, l'engagé a pris çâ, p'i' il l' soègn' comme i' faut. I' pârt pour s'en aller. Apras qu'i' ést parti, i' di' à l'âne, i' dit, l' bœuf di' à l'âne, i' dit : « L' seigneur t'â-t-i' att'lé ? Not' maît' t'â-t-i' att'lé' aujo'rd'hui ?

— I' dit, non ; i' m'â pâ' att'lé, chanceux pareil ! I' dit, j'ai pâs grouillé d' la journée, i' dit, i' m'â soégné comm' d'habitude, t' sé's. P'i' i' dit, lâ, ça fa't du bien, i' dit, d' temps en temps j' m'éтира' enn' patte, p'i' i' dit, j' su's t-à mon aise.

— B'en, i' dit, moé, aujo'rd'hui, lâ, c'ta't fatigant, mé', i' dit, 'ienqu' le fa't d' penser, i' dit, qu'i' m'â pâs tué, i' dit, ça m' faisa't du bien. I' dit, j'ai fait' mon possib' pour pâs qu'i' seill' mal content. I' dit, c'ést çâ qu' faut fére ! »

Mé', l' seigneur, lui, i' éta' encore apra' écouter leu's discours, comm' de réson. Quant' i' voét çâ, l' seigneur, i' r'tourn' de bord p'i' i' éclat' de rire à plein' têt' tant qu'i' ava't trouvé que l'âne... qu' la farce éta't drôle, t' sé's. I' s'en vâ.

Fa't qu' sa femme, elle, i' y ava' enn' grand gal'rie en arguier' de sa maison, lâ, p'i' 'a s' prom'na't su' 'a gal'rie. All' l' voé' qu'i' tourn' de bord comm' çâ, en

tout câs, p'i' i' r'guia't [riait], i' r'guia' aux éclats. « Mon Dieu ! 'a dit, quo' c' qu'i' gu'i prend lâ ? 'A dit, lui, qui rit presque jama's ! »

Quand 'a voé' çâ, 'a descend l'escalier ; tout's lés femm's sont p't-êt' pâs curieuses, mé' elle, 'a éta't curieuse. Te'hours que, 'a descend l'escalier, 'a s'en vâ au d'avant d' lui, mé', 'a dit : « Mon pauvre enfant, tu vâs te'jours m' dir' qu'est-c' que t'â' à rir' tant qu' çâ, à propos de r'guien ! 'A dit, j'appell' çâ à propos de r'guien ; 'a dit, tu r'tourn's de bor' en r'guian [riant] aux éclâts. Mé', 'a dit, c' que t' âs ? T'és-tu malade, comment, 'a dit ?

— Mé' j' su's pâs malade, mé', i' dit, c'st enn' chos' qui m'â pâssé par la tête, p'i' i' dit, c'est parmis [permis] d' rire. P'i' i' dit, t' aim's pâ' autant qu' je ris' comm' crié' ou b'en pleurer ?

— B'en, ça m' fa't r'guien, mé' seul'ment, 'a dit, j' trouv' çâ in peu curieux, 'a dit, t' voèr rire à propos de r'guien, p'i' 'a dit, rir' si fort, p'is si intéressé pour rire !

— Mé', c'est r'guien, mé' c'est r'guien !

— Ah ! mon doux, c'est pâs r'guien ! C'est parç' c'est qu' t' âs d' quoi d' cachette, lâ, p'is tu veux pâs me l' dire ! »

P'is, bon, la v'lâ. . . ! Lui, i' fil' jusqu'à la maison. Quand i's sont rendu' à 'a maison, 'a rent' dan 'a maison p'i' i' ava' enn' grand chais' p'i' 'a s'assit dan 'a grand chais' p'is la v'lâ, lâ, mon cher enfant ! Lés jambe' allongées, p'is : « Écoute in peu, i' faut qu' tu m' dis's pourquoi c' que t' âs ri !

— Mé', i' dit, ma pauvre enfant, quand minm' je t' dira's pourquoi c' que j' ris, j'ai ri, j' me rappell' p'us pourquoi c' que j'ai ri !

— Tu vâs-tu l' dire ?

— Non !

— T' â' eu d' quoi, çartain, i' â d' quoi. . . t' as pâs ri pour er'guien. Faut qu' tu me l' dises, p'i' i' faut qu' tu me l' dises ! »

I' a beau asseyé' à la consoler, i' a beau se fair' comprend'e, i' a pâ' aucun' raison. 'A pârt, 'a veut pâs souper, 'a s'en vâ s' coucher dans l' lit. P'is quand qu'i' veut gu'i parler : « Dis-moé' pourquoi c' que t' âs ris, p'is dis-moé' pourquoi c' que t' âs ri !

— B'en, mon doux seigneur ! I' dit, m'âs pard' ma femme. I' dit, c'est comme r'guien, 'a vâ mourir, 'a veut pâs comprend'e r'guien. I' dit, qu'est-c' qu'alle â ? »

Te'hours le soèr, fa't v'nir le docteur, l' docteur s'en vient. Mé', 'a ava't presque pâs d' connaissance ; quand 'a disa' in mot : « Dis-moé-lé ! Dis-moé-lé.

— B'en, mon doux ! I' dit, l' docteur, i' dit, j' comprends pâs sa maladie pâ'-entout'. I' dit, a paraît pâs faib'e, p'i' i' dit, j' comprends r'guien. I' dit, fait's v'nir le curé, p'i' apras çâ, i' dit fait's v'nir le curé, i' dit, pour la 'oèr. Moé, i' dit, j' voés

pâs de r'mède' à gu'i donner. I' dit, a fait pâs d' fièv'e, p'i' i' dit, j' comprends p'us r'guien ! »

Te'jours, quand qu'i' voé' çâ, fait v'nir le curé. L' curé s'en vient, p'i' apras çâ, i' s' ma' à gu'i parler. Ah ! « I' faut qu'i' me l' dise.

— Mé', i' dit, c' pâs moé à vous l' dire. I' dit, c'est à vous l' dire. I' dit, j' viens vous confesser.

— Oui mé' i' faut. . . quand qu'i' me l'aurâ dit, faut qu'il me l' dise ! »

P'i' 'a parla't p'us fort, alle ava't p'u' 'a forç' de parler. Quand qu'i' voé' çâ, l' curé répond : « Qu'est-c' que vous voulez que j' fasse, i' dit, j' peux pâs vous tricher çâ, i' dit. I' dit, 'a veut pâs parler. 'A ést sans connaissance, i' dit, 'a a pâs d' connaissance ! »

I' pârt, p'i' i' s'en vâ. Lui, i' dort pâs d' la nuit', c'est pâs mêlant!¹² Quand i' veut l'approcher pour gu'i parler, c'est te'jours la minm' chose, p'i' 'a ést rendue qu' 'a a p'u' 'a forç' de parler qués'ment. I' éta't complèt'ment découragé. T' comprends to'jours b'en qu'i' a'ra't pâs voulu que. . . de voèr mourir sa femme.

L' lend'main matin, i' s' leve, complèt'ment découragé, i' descend — i' ava' enn' grand escalier pour descend' dans sa cour — descend l'escalier, p'i' i' s'en vâ dans sa cour, découragé. I' dit : « P'utôt qu' pard' ma femme, j'aime autant r'tourner d' bord, p'is j' m'en vâs lui dir' pourquoi c' que j'ai ri. Ça ser' à r'guien ; 'a vâ mourir, i' dit c'est comme r'guien ! »

Tout en pensan à çâ, i' s' tourna't d' bord pour s'en aller, i' se r'tourna't pour marcher, pour continué' à marcher, i' ava' in gros coq, lâ, qui ava' enn' cinquantain' de poules. Le coq, c'est matinal, les poules, çâ, 'és aut's ; i' éta'ent l'vés, p'is l' coq 'ta' [était] en avant, lui, co co co co co lâ, co co co co co co co co co. P'i' i' s'en alla't par en avant d' 'és aut's, p'is b'en gaillard. P'is lés poul's l'écouta'ent, mon cher, écoute in peu ! P'is l' coq s'approch' tranquil'ment. I' s'aparçoe', i' voé' l' chien qu' éta't lâ, i' ava' in chien, l' seigneur, p'is l' chien éta't par darguière l' seigneur, i' suiva't l' seigneur. P'i' in chien, quant' le maît' ést triste, lâ, ça a l'idée d' 'comprendre', que ça s'en aparçoe'. Le chien ava't lés areille' à bâs p'i' ensuite ava't la tête à bâs, pâs gaillard.

Le coq parle au chien, l' chien gu'i répond pâs. Mé', i' di' au chien : « B'en, t' âs b'en d' l'air bête à matin, toé ! I' dit, j' te parle, p'is tu m' répons seulement pâs, t' â 'és grands areille' écartillées. T' âs d' l'air d'in fou. P'is not' seigneur ést pâs mieux qu' toé, not' maît'e, i' â dés air' imbéciles, lui. La tête en bâs, p'i' i' ést blanc comm' la chaux. I' dit, pardez-vou' 'a tête, ou b'en. . . ?

— Ah ! l' coq [le chien] dit, ah ! ah ! . . . on perd pâ' 'a tête, vâ ! Si tu sava's c' que j' sé's, moé, j' t'assure, tu baiss'ra's b'en — le chien, i' di' au coq — tu baiss'ra's b'en 'a têt' itou, toé. T' â 'a tête en l'air, mé' tu 'a baiss'ra's b'en ta tête !

12. *Mêlant (pas)* : C'est évident, inutile d'insister.

— Mé' qu'e' c' que gu'y â, mé' que c' que gu'y â ?

— C' que gu'y â, i' dit, on vâ pard' not' maîtresse, lâ.

— Comment, on vâ pard' not' maîtresse ? T' és-tu fou, toé ?

— B'en, i' dit, on vâ pard' not' maîtresse ou b'en, on vâ pard' not' maît'e, in dés deux.

— Comment çâ ?

— Quiens ! i' dit, comment çâ ? C'st à crér' que tu sé's pâs çâ !

— Tu pâsses ton tem avec lui, à l' suiv' de pâ' à pâs p'is c'st à crér' que tu sé's pâs çâ, p'is moé j'ai b'en assez d'avoèr soin d' més poules. J' m'accup' pâs d' c' qui s' pâss' dan 'a maison. »

I' dit j' sé's pâs si... le chien gu'i conte çâ, i' dit : « On vâ pard' not' maît' quand [si] i' parle. Tu sé's qu' not' maît', hein, i' comprend l' langag' dés animaux. I' peut pâs l' dire à sés semblab's ; n'us aut'e' on l' sé' parç' qu'on voé' b'en qu'i' nous comprend. P'i' i' dit, sa femm' l'â attendu [entendu] rire, hier. T' sé's b'en qu' l'âne, hein ! quand tu gu'i pousse' enn' farce, i' en pousse une. P'i' i' dit, i' a poussé enn' farce au bœuf, hier, lâ, not' maît' a assez ri qu'i' â manqué d' mourir d' rire. P'is, elle, 'a s' prom'na't su' 'a gal'rie, p'i' all' l'â attendu rire, hein. P'i' i' peut pâs gu'i dire, p'i' 'a veut l' sa'oèr depu' [depuis] hier au soèr, p'i' alle ést malade, 'a peut p'us parler.

L' docteur ést v'nu, le curé ést v'nu, j'éta's lâ, p'is j' t'assure, j' lé' 'ouatcha's [to watch], j' t'assure ; é' [aie] pâs pœur ! Mé', i' dit, seul'ment qu'i' dit, que fére, moé ? L' docteur ést pâs capab' d' faire r'guien, ni l'curé, moé, encor' b'en moins ! P'i' i' dit, not' maît', que c' que tu veux ? P'is lâ, i' ést décidé de gu'i dire.

— J' me d'mande, i' dit, le coq dit, t' és tu fou, toé ? P'i' i' dit, sé's-tu, not' maît'e, je l' pensa's b'en plus fin qu' çâ, lui ! I' ést pâs plus fin qu' çâ, lui ? I' a 'ienque enn' femm' p'i' i' ést pâs capab' d' la fér' comprend'e. J'en ai cinquante, moé. P'i' i' dit, j' t'assur' qu'i's m'écoutent ; j'ai 'ienque à pein' de donné' in coup d' bec, p'is c'ést par lâ ! P'is ça marche, aie pâs pœur ! J' te dis qu' j'arrang'ra's çâ, moé ! P'i' i' dit, lui, i' ést pâs capab' 'n a'oèr soin ; qu'i' prenne in bâton, p'is qu'i' rent' dan 'a chamb', lâ, p'is que, lâ, i' dit, 'ienqu' gu'i montrer l' bâton seul'ment, p'is dire : « Asteur, si tu t' tais pâs, lâ, m'âs t' donné' in coup d' bâton. » I' di' 'a s' tairâ b'en, tu vâ 'oèr ! »

L' seigneur attend [entend] çâ, lui. I' dit : « Tant qu'à mourir, j' gu'irai pâs tuer ma femme avecque l' bâton. I' a 'ted b'en raison ; en gu'i faisant pœur, p't-êt' qu' 'a vâ comprend'e ! »

I' pârt, s'en vâ charché' in bâton p'i' i' rent' p'i' i' s'en vâ dan 'a chamb' fa't semblant de r'guien. « Voyons, i' dit, tu t' lev's pâs, hein ?

— Non ! Dis-moé pourquoi c' que t' âs ri, autrement ça frâ pâs !

— B'en, i' dit, ça vâ fère, çartain ! Quiens ! i' dit, j' su's tanné moé ! Tu vâ mourir p'is tu vâs m' fér' mourir par mon côté. I' dit, r'gard' c' que j'ai dan 'a main, lâ ! Si tu veus pâs comprend' c' qu'i' a du bon sens... J' veus p'us qu' tu d'mand's çâ ! B'en m'âs-tu compris, lâ ? D'abord j' pâs capab' te répond, je l' sé's pâs pourquoi c' que j' ris, i' dit, j'ai ri' à propos de r'guien. J' te dis b'en, c'st enne histoèr' qui m'â passé par la tête.

— Non, non, non ! 'A dit, frapp' pâs, frapp' pâs ! 'A dit, j' te l' demand'rai p'us, çartain ! »

En tout câs, 'a gu'i â pâs d'mandé. Jama' 'a gu'i â d'mandé parç' que j' gu'i ai d'mandé enn' fois, moé, p'i' all' l' sava't pâs, 'a l' sava't pâ-en-t'ut', i' gu'i â jama's dit.

Fa't que lâ, son homme engagé a continué à travailler, i' a fait' labourer l' bœuf. P'is, lâ, le seigneur s'est prom'né' avec sa femme, a'ec l'âne. J' 'és ai rencontré enn' fois, p'is l'âne éta't b'en grâs, p'is l' seigneur, i' éta't b'en ami avec sa femm' p'is çà marcha't d' premièr' clâsse.

5 — LA CEINTURE

C'était un marchand qui vivait avec sa femme et son fils unique âgé d'une quinzaine d'années. Comme tous les autres négociants, notre marchand brassait de bonnes affaires dans le cadre d'un gros commerce florissant.

Le fils avait fréquenté la classe et avait acquis une formation qui lui permette de marcher sur les traces de son père quand viendrait le moment de le remplacer.

Les années passent. Le jeune homme atteint ses vingt ans et se trouve soudain à la tête du commerce de son père récemment décédé. C'est lui, dorénavant, qui est responsable des achats et des ventes.

Deux ans après la disparition du vieux commerçant, le jeune homme voit aussi mourir sa mère. Il est maintenant seul au monde. Il continue, deux autres années, de surveiller attentivement son commerce, mais soudain, il commence à s'interroger sur son avenir : « Je suis fatigué d'acheter et de vendre ! Je n'ai pas l'intention de me marier actuellement, et le commerce me cause trop de soucis. Je ne me sens pas le courage de continuer ce genre de vie. Il n'y a pas à hésiter entre deux voies possibles. Je vais vendre le magasin, me débarrasser de toutes mes propriétés, et ensuite, je serai libre d'entreprendre des voyages. Quand je découvrirai un milieu à mon goût, je m'y trouverai un emploi et je réorganiserai ma vie de travail. »

Sa décision est prise de vendre son commerce. Il envoie des courriers chargés d'annoncer dans la région que le magasin est mis en vente en vue du départ du marchand. Un mois ou deux plus tard, les acheteurs se présentent assez nombreux pour soupeser les chances d'achat. En fin de compte, l'un d'eux décide d'acquérir le commerce que le jeune homme a décidé de vendre. Ce dernier vend toutes ses propriétés. La somme de ses économies jointe à la valeur de la vente formait un magot assez considérable. Il m'avait mis au courant de l'étendue de sa fortune, mais j'en ai oublié les chiffres. Si l'on ajoute le montant d'argent qu'il avait prêté et ramassé dans sa bourse, le jeune marchand était en possession d'une grosse somme. Il avait agi si discrètement que personne ne se scandalisa de ces opérations commerciales à la veille de son départ.

Il entreprend des voyages dans diverses régions ; il voyage pendant cinq ou six mois. Malgré le nombre de ses déplacements, les dépenses ne dépassent pas une moyenne raisonnable. On l'avait habitué à l'économie, et il était toujours réservé dans ses dépenses, même s'il portait sur lui une somme importante.

Un jour, il arrive dans une grande ville. Il se loue une chambre dans un hôtel local, et de là, il se promène dans la ville pour mieux en connaître les citoyens, se renseigner sur les institutions et la vie générale de ce centre. Pendant les deux ou trois mois de son séjour dans cette ville, l'ancien commerçant avait visité, à plusieurs reprises, un grand centre commercial organisé selon les meilleures techniques du temps. Il fut bientôt tenté d'offrir ses services à cet organisme commercial : il se sentait la compétence d'un excellent commis.

Un bon jour, il obtient l'emploi de commis dans cette entreprise. Le directeur de la maison ne lui était pas antipathique. Au contraire, il lui montrait une grande amitié à cause de sa connaissance des affaires. Après cinq ou six mois de travail, le nouveau commis s'était montré un précieux collaborateur. Il s'était fait des amis avec lesquels il vidait un verre de temps en temps. Il ne dépensait pas le capital acquis autrefois, mais tout son salaire de commis suffisait à peine à subvenir aux dépenses.

Notre ancien commerçant avait maintenant vingt-cinq ans. Un soir, il rencontre un ami qui lui donne un conseil : « Je connais, en plein centre de votre ville, une fille de ton âge qui vit seule. Ses parents étaient riches et elle a hérité, il y a trois ans, de leur fortune. Quelques jeunes gens vont la visiter sans trop le laisser voir, mais aucun d'eux ne l'intéresse tellement. Toi, tu es un joli garçon, tu as un train de vie qui annonce l'aisance, si tu voulais, nous irions, un bon jour, lui rendre visite. C'est facile. Elle vit dans une demeure luxueuse, ou plutôt dans un château où elle met une salle à la disposition des jeunes gens qu'elle invite à danser et à se délasser. Elle prend plaisir à organiser ces réunions.

— Je ne dis pas non à ta suggestion. Un bon soir, nous nous joindrons à un groupe d'amis et nous irons rendre visite à cette riche fille ! »

Un soir, le commis s'entend avec des amis, et se rend au château pour y passer la veillée. Ils achètent leur billet d'entrée et se mêlent aux autres danseurs. Notre ami s'était passablement entraîné à la danse ; il chantait agréablement bien et sa façon de se présenter annonçait un homme intelligent et cultivé. La propriétaire du château ne manqua pas de jeter l'œil sur le joli danseur. Mais ce dernier se contentait d'évoluer dans le cercle de ses amis.

Les trois ou quatre semaines suivantes, le commis alla régulièrement avec ses amis passer la veillée à la salle de danse de la riche héritière. D'un soir à l'autre, il perfectionnait sa technique de danse et apprenait de nouveaux pas. Même si les danses étaient moins faciles à apprendre qu'aujourd'hui, il avait une grande facilité pour en apprendre de nouvelles.

À force d'observer le commis, la propriétaire du château en vient à l'admirer et à l'aimer. Tout naturellement, elle s'arrange pour danser avec lui, et au moment de le quitter, elle l'invite à venir la rencontrer privément, un soir ou deux plus tard. En effet, deux jours après, il va veiller seul à seul avec la riche héritière. Il continue de la fréquenter pendant les cinq ou six mois suivants. Il lui découvre de si grandes qualités qu'il lui demande sa main. Elle accepte de l'épouser, et l'on célèbre la noce pendant sept ou huit jours.

Le voilà marié à la riche héritière du château ! Les deux ou trois semaines qui suivent le mariage sont consacrées à la promenade dans l'élégant carrosse de la mariée, à travers la ville, pour visiter les lieux les plus enchanteurs du milieu. Ils visitent ensemble une ville qu'ils connaissent bien, et la moindre promenade apporte un charme particulier.

Depuis le mariage, le programme avait un peu changé au château. Au lieu de louer la salle pour les divertissements, les deux époux y invitaient maintenant leurs amis à un banquet, et passaient ensemble une agréable soirée. On ne vendait plus de billet d'entrée ; on préférait organiser des veillées intimes pleines de délasséments agréables. Au cours de ces réunions d'amis, le nouveau marié s'était mis à lever le coude un peu trop souvent. Sa nouvelle épouse l'avait averti à plusieurs reprises de modérer l'usage de l'alcool, mais un point la surprenait : le mari qui lui avait avoué sa pauvreté ne lui demandait jamais d'argent. Qu'il achète de la boisson forte ou qu'il fasse d'autres dépenses, jamais il ne lui demandait un sou. Cette attitude du mari inquiétait l'épouse. Celle-ci ressentait une certaine jalousie envers lui.

Deux ou trois mois se passent ; le mari ne change rien à ses habitudes. L'épouse trouve qu'il y a abus. Elle devient jalouse des jeunes filles ou femmes qui fréquentent les veillées organisées au château. Elle voit d'un mauvais œil le fait que son mari fasse de fortes dépenses sans demander d'argent.

Une nuit, elle quitte le château et se rend chez une sorcière ou tireuse de cartes qui attirait bien des gens. L'héritière du château avait entendu parler des talents de cette cartomancienne, et même elle la connaissait. Elle aborde la tireuse de cartes : « Je n'ai pas besoin de vous exposer un de mes problèmes.

— Dites-moi ce qui vous amène ici. Vous regrettez peut-être de vous être mariée ?

— Voici ! J'ai épousé un bel homme très gentil, mais depuis quelque temps, son comportement m'inquiète. Je m'explique mal son attitude. Avant que j'invite mes amis, il invite les siens. Il tient des réunions tapageuses qui dépassent les bornes du sens commun. Il semble posséder de l'argent à pleine poche, et il ne me demande jamais un sou. Quand je lui demande où il prend cet argent, il me répond : « Je le prends où je veux. D'ailleurs, on peut vivre sans argent ! » Ces réponses me choquent. Je viens vous demander votre avis sur la façon d'éviter ce désaccord.

— L'argent qu'il dépense sans vous le demander, c'est de l'argent qu'il possède. Mais quand il aura fini de dépenser ce magot, il va changer d'attitude.

Quand il n'aura plus le sou, il va se décourager, il va vous quitter. Vous en serez débarrassée, si vous ne l'aimez plus, ou si vous ne voulez plus partager la même vie. Son argent diminue rapidement ; il est à la veille de perdre son attitude hautaine ! »

Quelque temps après cette visite nocturne, la maîtresse du château, commence sa journée en bougonnant, fait voir sa mauvaise humeur. Elle va jusqu'à écon-

duire, le soir, les amis que son mari a invités. Elle ne parle presque plus à son époux et lui fait souvent grise mine. L'homme perd courage de jour en jour. « Me voilà sans argent, se dit-il, et je n'ose pas en demander à ma femme parce qu'elle n'a pas l'air de très bonne humeur. J'ai fait des folies ; je vais essayer de les expier ! »

Quelques jours plus tard, réduit à ses derniers sous, l'ancien commerçant quitte le château et sort de la ville, en se remémorant ses bêtises : « J'ai pris la seule décision qu'il fallait prendre. Je possédais tous les éléments d'une belle vie en commun ; j'ai épousé une femme assez riche, mais à cause de mes bêtises, j'ai tout perdu ! Il ne me reste qu'un refuge, la forêt ! Je vais m'enfoncer dans la forêt, et personne n'entendra plus parler de moi ! »

Une nuit, à l'insu de son épouse, notre homme quitte le château, n'emportant aucun vêtement supplémentaire, pourvu seulement de quelques bouchées de nourriture pour toute provision.

Il sort de la ville et se lance dans la forêt sans savoir où il aboutira, ignorant tout, on peut se l'imaginer, de ces immenses espaces boisés. Il avait vaguement entendu parler de l'étendue inimaginable de la forêt, mais il s'y enfonce pour y mourir, en devenant la proie des bêtes sauvages.

Il marche, il marche sans but précis pendant trois bonnes semaines. Sa réserve de nourriture était épuisée depuis longtemps. Il parvient à survivre en mangeant des fruits ou toute autre denrée comestible. Ses vêtements ne sont plus que haillons, la fatigue se fait sentir au point qu'il maîtrise difficilement ses idées.

Par un après-midi brumeux, il avançait péniblement à travers la forêt, quand il s'arrête soudain : « Je vois... je vois... Est-ce que je rêve ? Je crois voir une bâtisse. Ah ! pourtant, c'est impossible ! » Il avance dans la direction de l'objet qui a frappé son attention. Il avance toujours... Il ne s'est pas trompé. Il voit une bâtisse, en poutres rondes, calfeutrée à la façon des anciens camps de chantiers.

Il entre dans la bâtisse ; le plafond en est passablement élevé. Il voit une table, une grosse chaise, un lit dans le coin de la pièce qui servait, à la fois, de cuisine et de chambre à coucher. Un poêle, dans un autre coin, prouvait que cette bâtisse était habitée ; d'ailleurs, les traces laissées à la porte donnaient lieu à la même conclusion : « C'est la cabane d'un chasseur qui peut revenir d'un moment à l'autre ! »

Après une heure ou deux d'attente, notre voyageur commence à trouver le temps long. Mais il se console en se disant : « Au moins, je me suis trouvé un abri pour la nuit ! »

Tout à coup, il entend des pas près de la cabane. Il voit arriver un grand homme solide. La porte s'ouvre. Notre ami laisse paraître dans ses yeux une question qu'il voudrait bien poser : « Qui est cet homme ? »

Le nouveau venu rompt le premier le silence : « Je vis ici depuis nombre d'années ; je suis âgé de soixante-quinze ans, mais j'ai reçu assez peu de visiteurs,

peut-être quinze ou vingt. Moi, je suis un Amérindien, et les quelques personnes que j'ai rencontrées ici étaient des Peaux-Rouges ; nous pouvions converser et nous comprendre. Vous, vous êtes Canadien, je crois. Vous êtes le premier homme blanc que je vois chez moi. Un Amérindien, vous le comprenez, vit surtout dans la forêt. C'est pourquoi vous êtes le premier homme blanc à pénétrer chez moi !

— Si je vous dérange, l'ami, je vais vous quitter. Je ne puis tout deviner.

— Non, non ! Je ne veux pas que vous me quittiez. Je n'ai pas peur de vous ; vous semblez un honnête homme. Et puis, la nuit tombe. Où allez-vous vous réfugier ? Vous avez perdu votre route, je n'en doute pas. Vous avez dû marcher longtemps.

— Ah ! oui, j'ai marché ! J'ai voulu faire une randonnée de chasse en dehors du territoire que je connaissais, et je me suis perdu, voilà plusieurs jours. Je ne me comprends plus moi-même. Je suis totalement désorienté, je ne sais plus dans quelle direction je pourrais retourner chez moi.

— Eh bien ! reposez-vous ici ; couchez ici. Nous allons nous en tirer facilement. Moi, je vais me coucher dans mon lit, comme d'habitude. Quant à vous, je vais vous prêter une couverture, et vous allez dormir sur le plancher. Vous y serez assez bien puisqu'il ne fait pas froid. Nous allons nous en tirer, je vous l'assure ! »

Notre homme était ravi de cette situation. L'Amérindien lui offre à manger ; il mange, même si la nourriture n'est pas aussi appétissante que celle du château. Il lui faut refaire ses forces. Tout en mangeant, les deux hommes causent. L'Amérindien parle de la chasse et des phénomènes de la forêt. Il ne pense qu'à la forêt, apparemment sa seule source de soutien.

Le lendemain, une pluie abondante invite l'Amérindien à renouveler son invitation à l'homme blanc : « Ne reprenez pas votre marche aujourd'hui ; il pleut presque trop pour que nous puissions sortir du campement.

— J'accepte votre invitation, répond l'ancien commerçant. Je vais suivre votre conseil ; la pluie rend actuellement toute marche impossible, mais dès que la température sera meilleure, je continuerai mon voyage en forêt. »

Notre voyageur avait l'intention d'en savoir un peu plus long sur cet Amérindien. Il était intrigué par le fait que l'homme des bois vivait seul et semblait ne manquer de rien. Au cours d'une brève absence du maître de céans, l'ancien commerçant avait visité l'arrière du campement et y avait découvert des armoires remplies de nourriture normale. Il y avait goûté et s'en était trouvé satisfait. « Où prend-il toutes ces victuailles ? se demande le voyageur. Et il possède une belle carabine... tous ses outils sont assez modernes. Je ne comprends pas où il se ravitaille ! » Toute la nuit, ces questions harcèlent l'esprit du voyageur.

Le lendemain matin, la température était belle. Il dit à son hôte : « Ce matin, je vais m'en aller. Il fait beau, et je ne puis demeurer éternellement avec vous. Il me faut sortir de la forêt, retrouver mon monde et gagner ma vie !

Mais avant de vous quitter, je voudrais vous demander quelques détails qui m'intéressent. Hier soir, vous avez abordé un sujet et vous avez soudainement cessé d'en parler. Vous aviez amorcé des points que je n'ai pas très bien compris.

— Ah ! il s'agissait peut-être de choses peu importantes.

— Comment se fait-il que vous viviez seul ici depuis quinze ans ? Vous n'avez pas vu d'autres humains que de rares Indiens, m'avez-vous dit. Vous n'avez pas l'air fatigué par ce genre de vie. Vous êtes bien portant malgré votre âge.

— Ah ! reprend l'homme des bois, je ne puis tout vous expliquer, mais sachez que la vie réserve certaines surprises. Moi, il y a longtemps que je trouve ma vie dans la forêt, mais j'ai été favorisé par la chance. J'ai trouvé quelque chose qui me porte chance. Je pourrais mener une vie plus agréable que la mienne, je pourrais réaliser bien des rêves sans déranger personne. Mais je suis trop avancé en âge maintenant pour me lancer dans des entreprises spectaculaires. Je me tiens coi. Je me trouve heureux de ce que j'ai. Prochainement, j'attends un ou deux amis qui doivent venir me rendre visite ; je les ai visités moi-même deux ou trois fois. Ils restent très loin. Vous savez comme la forêt est immense !

— Très bien ! Je ne vous forcerai pas à me révéler de plus amples secrets. Ce sont ces quelques mots qui ont piqué ma curiosité, hier soir.

— Il n'y a rien d'étonnant dans mon histoire. Je possède quelque chose qui me procure de la chance. Tout mon secret est là ! »

Le vieil Amérindien se prépare à quitter son camp. Le voyageur lui adresse une autre demande : « Si vous n'y voyez pas d'obstacle, je vais me reposer encore tout l'avant-midi. Il m'est très agréable de causer avec vous. Vous allez visiter vos pièges ; à votre retour nous dînerons ensemble et ensuite je m'en irai. Est-ce que mon plan vous dérange un tant soit peu ?

— Mais non, vous ne me dérangez pas ! Vous partirez cet après-midi. Ce ne sera que mieux pour vous ! »

L'Amérindien quitte son camp vers neuf heures, le matin. Aussitôt que l'hôte est parti, le voyageur repense à la déclaration du vieillard. Il en vient à se dire : « Je suis intrigué par les propos de l'Amérindien. Il possède quelque chose qui lui procure de la chance. C'est peut-être un don attaché à sa personne, c'est peut-être un objet qu'il tient caché ? Je voudrais bien savoir de quoi il parle ! »

Soudain le voyageur se dirige vers le lit de son vieil hôte ; on a toujours tendance à penser que les gens cachent les objets précieux ou de l'argent dans le lit. Il soulève l'oreiller et y jette un coup d'œil interrogateur ; il tire les couvertures du lit, remue la paillasse remplie de petites branches fines, il regarde en-dessous du matelas rustique, il aperçoit une boîte de dimensions assez restreintes. Dans la boîte, notre homme découvre une petite pierre. « Comment se fait-il, se demande le voyageur, que cette boîte se trouve dans le lit, que cette petite pierre se trouve dans la boîte ? Cette pierre n'est pas ordinaire. Elle est très brillante, elle est minime, elle me laisse rêveur ! Je ne comprends rien à ces faits ! »

Il avait de plus remarqué que la pierre, quoique petite, était très lourde. Il saisit la petite pierre et la glisse dans sa poche. Peu après, l'homme des bois revient à sa cabane et prend un bon dîner en compagnie du voyageur. « Maintenant, dit ce dernier, il me faut vous quitter. Je vous remercie beaucoup de votre hospitalité. Si je portais de l'argent sur moi, je vous paierais la valeur de ma pension, mais il me reste seulement quelques sous ; je les garde en cas de besoin extrême.

— Ah ! l'ami, je n'ai pas besoin d'argent, je n'ai pas besoin d'argent !

— Avant mon départ, continue le voyageur blanc, j'aurais aimé savoir pourquoi vous n'avez pas de misère, pourquoi vous vivez heureux et ne manquez de rien, même si vous vivez seul ?

— C'est un fait que je ne m'inquiète de rien. Tout m'arriverait à souhait, si je le voulais. Mais, je te l'ai dit, l'autre jour, je veux finir mes jours simplement comme j'ai vécu. Je n'ai pas de misère, et ma vie s'écoule en beauté.

Tiens ! mon garçon ; je vais te dire un secret, puisque tu es à la veille de ton départ. Il y a de nombreuses années, un de mes oncles m'a fait cadeau d'une petite pierre. Il ne me l'a pas donnée parce qu'elle avait une vertu merveilleuse. Il n'en savait rien. Il m'en a fait cadeau à cause de son éclat et de sa beauté. J'ai découvert qu'elle avait des pouvoirs magiques. Quand je vais au lit, le soir, ou que je me lève, le matin, je n'ai qu'à la toucher du doigt et à lui dire : « Donne-moi de la nourriture ! » Aussitôt, je suis exaucé. Je puis lui dire : « Donne-moi. . . » Eh bien ! ma carabine que vous avez admirée, hier, c'est ma petite pierre qui me l'a donnée. De plus, cette pierre magique peut servir à me transporter. Je n'ai qu'à lui dire par exemple : « Je veux me trouver à la ville, ou à tel autre endroit. » J'y suis rendu comme par enchantement ! Vous comprenez maintenant mes conditions de vie ?

— Ah ! oui. Je suis heureux tout de même d'avoir appris tant de détails sur votre vie en forêt. C'est toujours intéressant de connaître ces faits. Parfois, on est appelé à raconter un récit. Je pourrai facilement dire que j'ai rencontré en forêt un vieil Amérindien, un vieillard respectable, dont le cœur est très généreux ! Bonjour et merci ! » dit le voyageur au vieil homme de la forêt, en le quittant.

Il marche quelques minutes et se dit fièrement : « J'ai fini par lui faire révéler le secret de la pierre brillante ! Ah ! s'il fallait qu'il m'ait dit la vérité, quel avantage ce serait pour moi ! »

Il tire la petite pierre de sa poche, s'assoit et passe son doigt sur l'objet merveilleux en disant : « Je souhaite obtenir de la nourriture, du bon gâteau qui fond dans la bouche, comme on dit parfois ! » Il a à peine replacé la petite pierre dans sa poche que la propreté se fait devant lui et apparaît un bon repas. Il s'élançe sur ces délicieux mets. « Bon sens ! s'écrie-t-il, le vieillard ne m'a pas trompé ! C'est déjà un énorme privilège que de trouver sa nourriture si facilement ! Maintenant, je vais essayer de retourner là d'où je suis parti, il y a deux ou trois mois ! Si je réussis à me faire transporter magiquement, la route sera plus courte pour retour-

ner que pour venir ! Je suis certain que ma femme doit être contente de me voir absent. Elle doit se croire débarrassée de moi ! »

Grâce à la vertu de la petite pierre, le voyageur revient instantanément dans la ville. Il obtient magiquement de l'argent, se repose dans un hôtel, va s'acheter de beaux habits et se procure une petite valise pour détourner tout soupçon. Puis il se décide à retourner au château. Conduit presque malgré lui par la petite pierre, il retrouve sa route facilement. Il s'approche du château pendant la soirée de danse.

Depuis le départ du mari, la femme s'était lancée dans l'organisation de nombreuses veillées mondaines. Elle invitait ses amis, au nombre d'une quarantaine, et l'on s'amusait entre invités. Notre voyageur tend d'abord l'oreille à la porte du château, puis fait le tour de l'établissement, va à l'arrière — il était au courant de la disposition des locaux — jette un coup d'œil par une fenêtre dont le store permettait de voir à l'intérieur de la pièce. Il voit les invités en pleine danse. Il voit sa femme se divertir au milieu de la joie générale.

Il avait conservé une clé du château, il en ouvre la porte, file à sa chambre, se couche et ne tarde pas à s'endormir, fatigué qu'il était de ce long voyage.

Le lendemain matin, la femme se sentait un peu fatiguée : elle avait dansé avec plusieurs invités et avait bu un coup de temps en temps. Quand ses amis se réunissaient en grand nombre, elle ne dédaignait pas de lever le coude avec eux. Vers huit heures et demie ou neuf heures, elle sort du lit. Dès qu'il l'entend marcher, le voyageur se lève, lui aussi. Le bruit de ses mouvements attire l'attention de la femme : « Qui a pénétré dans la chambre de mon mari ? se demande-t-elle. La porte est sous clé. Je ne sais pas qui est-ce qui se trémousse dans cet appartement ! »

Elle prend la clé de la chambre et ouvre la porte. Elle aperçoit le voyageur devant le miroir du cabinet de toilette, en train de peigner ses cheveux. Elle fait demi-tour et referme la porte. Peu après, sa toilette achevée, le voyageur sort de sa chambre. « Tiens ! dit la femme, ta promenade est terminée ? Depuis quand es-tu de retour ?

— Je suis revenu la nuit dernière, au cours de la veillée.

— Et ton voyage, une réussite ? C'est l'ennui, je suppose qui t'a forcé à revenir ! Tu croyais faire un bon coup en désertant le château, la nuit. Tu t'es fait un point d'honneur de partir la nuit et de revenir la nuit ! Entre nous, tu t'y connais en départ et en retour discret !

— On fait ce que l'on peut, dans la vie ! » répond le mari d'une façon évasive. Il se dirige vers la porte et quitte le château.

La femme devient soucieuse. « C'est du neuf ! Il parle comme un homme. On dirait que... Moi, à sa place, j'aurais honte ! Il doit y avoir quelque chose là-dessous ! »

Vers trois heures, l'après-midi, le mari rentre au château en sifflant et semble bien à l'aise. La femme ne lui dit pas un mot. Il fonce dans sa chambre, évite de faire du bruit, et s'étend sur son lit, après avoir tourné la clé dans la serrure de la porte.

Quand la femme s'aperçoit que tout est silencieux, elle file chez la vieille cartomancienne. Il était à peu près cinq heures du soir. « Vous savez probablement — vous savez à peu près tout — que mon mari est de retour, dit la maîtresse du château. Il a été absent assez longtemps ; il est revenu avec assez d'assurance. Je lui ai parlé, ce matin. Il m'a claqué la porte au nez avant de répondre à mes dernières questions. Il est revenu vers trois heures, cet après-midi, et s'est couché en arrivant. Il était encore dans son lit, quand j'ai quitté le château. Je viens vous demander de m'expliquer ce qui se passe. Vous savez, comme moi, qu'il s'est enfui piteusement et maintenant il est revenu plein de confiance en lui.

— Plein de confiance, plein de confiance ! reprend la cartomancienne. Il a été chanceux, c'est évident. Il a rapporté quelque chose de puissant. Quand il vous a épousée, il avait une belle somme d'argent, mais maintenant il en possède encore plus.

— Où l'a-t-il obtenu, alors ? demande l'épouse.

— Il en a obtenu ; c'est une façon de dire. Il peut en obtenir tant qu'il le souhaite. En plus de l'argent, il peut se procurer la nourriture, de la boisson forte et bien d'autres gâteries, répond la sorcière.

— Mais où a-t-il pris ce secret ?

— Il est en possession d'une petite pierre magique. Quand il vous a quittée, il s'est enfoncé dans la forêt et l'a parcourue très longtemps. Il a fait la rencontre d'un vieillard à peau rouge, un Amérindien, qui l'a empêché de sombrer dans le découragement. Il lui a donné l'occasion de s'emparer d'une petite pierre magique, don d'un oncle du vieillard. Grâce à la vertu de cette petite pierre, il peut se transporter où il veut et obtenir de l'argent, même de la nourriture.

— Ah ! Dieu ! C'est incroyable ! Que puis-je faire, alors ? demande l'épouse du chanceux voyageur.

— Laissez le temps agir. Vous verrez un peu plus tard quels moyens utiliser. Il sera au château, ce soir ? Vous allez observer son comportement, laissez-le faire à sa guise pendant quelques jours. Vous prendrez une décision plus tard ! »

La femme accepte la suggestion de la cartomancienne. Elle avertit ses amis de ne pas se montrer au château au cours de la soirée. Elle décide de contremander la réunion de ce soir-là. Sa tournée achevée, elle entre dans sa chambre sans plus s'attarder.

Pendant la journée, le voyageur, de retour, avait visité ses anciens amis et les avait invités à venir festoyer au château. Il s'était absenté un certain temps, mais personne ne l'avait oublié.

Vers les sept heures, la femme voit une voiture qui arrive à la porte du château ; des employés d'un magasin viennent livrer la marchandise achetée par le voyageur de retour. Ce dernier ouvre les portes de la salle de réception, et les commis y transportent des caisses de nourriture, du pain, des gâteaux, pour le repas. À l'heure du rendez-vous, plus d'une vingtaine d'invités se présentent.

« Quelle fête a-t-il organisée pour ce soir ? se demande la femme. La cartomancienne ne s'est pas trompée ! Avec l'argent qu'il s'est procuré, il est allé acheter de la nourriture pour faire une fête à ses amis ! »

Pendant une semaine, les amis du voyageur se rassemblent chaque soir autour d'un banquet. Le mari s'était décidé à inviter sa femme, mais celle-ci prend bien garde de se rendre à ces fêtes. Un jour, elle retourne consulter la cartomancienne. « La situation se détériore de jour en jour ! dit-elle à la sorcière. Il n'a jamais dépensé tant d'argent, même s'il ne prend qu'un petit verre. J'arrive difficilement à comprendre son comportement. Il a certainement un don très puissant. Je suis découragée de constater les bamboches qu'il organise !

— Je vous l'ai dit, l'autre jour, attendez quelques jours. S'il continue ses folies, le remède est très simple. Il tient sa pierre magique dans une des poches de son habit. Laissez-le organiser sa veillée, encore ce soir. Prenez part à cette réunion joyeuse ; montrez-lui de l'amitié. Qu'il sache que vous avez de meilleurs sentiments envers lui. Allez le trouver et faites un bout de veillée ensemble. Avant la fin de la fête, retournez tous deux dans vos appartements respectifs. Quand vous serez certaine qu'il dort, vous irez, avec grande prudence, fouiller dans ses poches d'habit, et vous vous emparerez de la petite pierre magique. En possession de cette pierre, vous pourrez faire tout ce qu'il faisait, vous pourrez changer de milieu, le transporter avec vous et aller le déposer n'importe où au milieu de la forêt.

— Merci ! Je suis bien satisfaite de votre suggestion ! » dit la femme à la cartomancienne.

Le soir, elle le voit arriver pour organiser sa réception. De son côté, elle se prépare à souper. À l'heure de la veillée, elle s'en va rencontrer son mari dans la salle de réception pour répondre gentiment à son invitation. Mais elle agissait à contre-cœur.

Vers dix heures, elle quitte la salle de réception et retourne à sa chambre. Elle n'a qu'une seule pensée en tête : s'emparer de la pierre merveilleuse ! « J'ai bien hâte, se dit-elle, qu'il revienne à sa chambre pour pouvoir vérifier les dires de la sorcière. »

Enfin, elle voit son mari revenir à sa chambre ; peu après, elle constate qu'il dort dans son lit. Elle entre en silence dans la chambre de son mari, elle voit son habit sur le dossier d'un fauteuil. Elle tâte les poches du veston et finit par trouver une mince boîte telle que décrite par la sorcière. Elle ouvre ce menu contenant et y découvre la pierre étincelante. « Ah ! Dieu ! s'écrie-t-elle, c'est bien la pierre dont elle m'a parlé ! » Elle quitte silencieusement la chambre de son mari et regagne

son lit, tout heureuse de posséder enfin la fameuse pierre magique. Le bonheur l'empêche de se laisser aller facilement au sommeil.

Le lendemain matin, notre homme ouvre les yeux. Il se rend compte que la danse et la boisson l'ont bien fatigué. Un peu après huit heures, il décide de sortir du lit. Tout à coup, il pense à sa petite pierre. Chaque soir, en général, il la cachait dans son lit, mais il se rappelle qu'il l'a laissée imprudemment dans la poche de son veston. Il va droit à son habit. « Malédiction ! s'écrie-t-il, j'ai perdu ma pierre magique ! Hier soir, je l'ai perdue en dansant ou bien on me l'a volée ! Qui sait ? C'est peut-être ma gueuse de femme qui me l'a enlevée ! »

Il se lève d'assez mauvaise humeur, jette un coup d'œil sous son lit, puis autour de la chambre. Il a beau chercher, il ne trouve pas la petite pierre.

Vers la même heure, la femme s'était levée et voyait au ménage. Il l'entend remuer dans la cuisine. Elle balayait le plancher, en grommelant : « Voyons ! s'il peut finir par se lever, ce matin ! Il me faut lui servir à déjeuner et aller mettre de l'ordre dans sa chambre. Ah ! quel paresseux ! » Il l'entendait gronder distinctement à travers le mur.

Intimidé par sa situation embarrassante, notre homme quitte sa chambre sans bruit, en ferme la porte sans dire un mot, et sort du château, portant en main sa petite malle qui contient un habit neuf. Comme il va franchir la porte, sa femme lui crie : « Où vas-tu de ce pas ? Tu sembles manquer d'enthousiasme, ce matin. Est-ce par suite de la veillée d'hier ? »

— C'est un fait ; je ne me sens pas joyeux, ce matin ! Mais, que veux-tu ? Les jours ne se ressemblent pas toujours ! »

Il quitte encore une fois le château. Il ne peut s'empêcher de regretter cette nouvelle aventure : « J'avais dans ma main tous les éléments d'une vie heureuse. Mes folies m'ont fait tout perdre. Je ne puis comprendre comment elle s'y est prise pour soutirer de ma poche ma pierre magique ! Ah ! je ne suis pas digne de vivre heureux ! J'ai beau chercher à améliorer ma situation, tout est inutile ! »

Il sort de la ville. À cette époque, les routes n'étaient pas aussi nombreuses qu'aujourd'hui. Certaines routes étaient dans un assez mauvais état. À mesure qu'il s'éloigne de la ville, la fatigue l'abat, le courage le délaisse. Il s'engage de nouveau dans la forêt. « Je n'ai aucune chance de m'en tirer, se dit-il ; je vais finir par me faire dévorer ou perdre la vie au cœur de la forêt ! C'est la seule mort que je mérite ! »

Bientôt, il se trouve en vu d'un lac, un beau grand lac. Il s'y désaltère et s'y lave. Il entreprend de contourner cette nappe d'eau. Une fois parvenu sur l'autre rive du lac, il aperçoit une sorte de sentier battu probablement par les pieds de pêcheurs. « Il y a certainement des gens qui viennent au lac. Il y a probablement des ouvriers qui travaillent dans la région ! »

Il continue sa marche sans apercevoir de bâtisses. Tout à coup, il entend des voix, une sorte de dialogue animé. Il aperçoit, quelques minutes plus tard, deux hommes assis et en train de discuter. « C'est bien pénible, disait l'un, de constater que nous ne pouvons prendre une décision. Il y aurait pourtant moyen de s'entendre !

— Mais comment s'entendre ? continue l'autre.

— Je sais que c'est difficile. Nous discutons, nous ne pouvons en venir à une décision ; chacun tire de son côté, nous n'avançons à rien !

— As-tu une solution à suggérer, toi ? »

Le voyageur les entendait discuter. Sans faire trop de bruit, il s'approche des deux hommes engagés dans la discussion : « Qu'est-ce qui se passe ici ? demande-t-il aux deux adversaires. On dirait que vous causez sans vous entendre !

— Ah ! oui, répond l'un d'eux ; notre situation, il est vrai, n'est pas réjouissante ! C'est une situation qui ne se présente pas souvent !

— Expliquez-moi précisément votre situation embarrassante ! commande le voyageur.

— Eh bien ! voici. Nous marchions côte à côte dans la forêt tout en causant. Soudain nos yeux sont tombés en même temps sur une ceinture, la même ceinture. Nous l'avons trouvée tous les deux en même temps, et chacun de nous voudrait bien en être propriétaire. C'est là le centre de notre discussion, ah ! une discussion amicale qui conduirait à une entente sur le mode de répartition, entre nous deux, de cet objet bizarre.

— C'est ce que je voulais suggérer, continue le voyageur ; séparez-la en deux.

— Mais, la séparer, objecte l'un des deux émules, ce serait lui enlever sa vertu magique ! La solution est inutile !

— De quelle vertu parlez-vous ? demande l'ancien commerçant.

— Cette ceinture peut rendre réels plusieurs souhaits, entre autres, celui de se transporter au loin en un clin d'œil. Je m'en vais vous la faire voir. Regardez-la ! »

Les trois hommes font quelques pas et arrivent à l'endroit où était cachée la ceinture. Aussitôt chacun des deux adversaires l'attrape par un bout de peur de voir l'autre s'en emparer. « Le propriétaire de cette ceinture, dit l'un des compagnons, n'a qu'à se la nouer autour de la taille, et quand il l'a bien attachée, il dit : « Je me souhaite à tel endroit ! » On peut désirer se transporter n'importe où dans l'univers ; on y est rendu à l'instant !

— Je devrais ajouter foi à vos propos, mais c'est un phénomène qui dépasse vraiment le sens commun ! Qu'une ceinture ait la vertu de transporter un homme si facilement, c'est une chose qui ne m'entre pas dans la tête. J'en conçois de sérieux doutes !

— Pourtant c'est bien la réalité ! Nous allons vous donner une démonstration ! »

Chacun des compagnons offre à l'autre l'honneur de se servir de la ceinture sous les regards du voyageur. Finalement l'un d'eux prend la ceinture, la passe autour de sa taille, l'attache solidement et dit au voyageur : « Je vais me transporter à un arpent d'ici pour que vous puissiez vous rendre compte de l'efficacité de cet objet merveilleux. Vous verrez ensuite que nous avons raison de discuter en vue de revendiquer cette ceinture. »

Après ce préambule, l'homme qui a la ceinture attachée à la taille s'écrie : « Je désire être rendu à un arpent d'ici ! » À ces seuls mots, il est transporté à la distance d'un arpent. Notre voyageur ne veut pas accepter facilement le succès de la démonstration : « J'ai vu des faits, argumente le voyageur, mais je dois vous dire que je ne suis pas vraiment convaincu de la vertu magique de l'objet. J'étais à une certaine distance de vous, et il me reste une sorte de doute !

— Eh bien ! prenez-la vous-même, cette ceinture, et demandez-lui de vous transporter, par exemple, à deux cents, à cinq cents pieds. Vous reviendrez ici et vous serez obligé d'admettre ce fait : ce que vous avez fait, je l'ai fait sous vos yeux, tout à l'heure ! »

Apparemment gagné par cette argumentation, le voyageur enroule la ceinture magique autour de sa taille, en présence des deux compagnons. « Ainsi placée, vous croyez que la ceinture peut me transporter où je le désire ? demande-t-il hypocritement.

— Ah ! oui ! Toutes les conditions sont remplies !

— Alors, reprend le voyageur, je désire me transporter chez moi ! »

Aussitôt, le voyageur disparaît à jamais. « Nous sommes d'une stupidité incroyable ! dit l'un des compagnons. Nous lui avons laissé la ceinture entre les mains. Moi, je suis revenu à l'endroit où la ceinture m'avait transporté. Lui, il m'avait fort bien vu et il avait fort bien saisi la vertu de la ceinture. Maintenant il est rendu chez lui, mais où demeure-t-il ? Le sais-tu, toi ?

— Je ne le sais pas plus que toi ! Nous ne reverrons plus cet homme ni notre ceinture, soyons-en certains ! »

Revenons à notre voyageur qui a hérité de la ceinture magique ! Il se retrouve dans sa ville. Il se dirige bientôt vers son château. Mais avant d'arriver chez lui, il fait le tour de ses amis et les invite tous pour la soirée. Plusieurs sont surpris de le voir de retour. « Ah ! leur dit-il, les voyages, j'y suis habitué ! Je vous ai quittés à deux reprises, mais je n'ai pas manqué de revenir ! Rassemblez-vous ce soir, au château, je vous invite à une belle veillée où nous aurons du plaisir ! »

Il entre au château entre cinq et six heures du soir. Sa femme le voit arriver. Il siffle et va se mirer dans la grande glace du corridor, et entre dans sa chambre.

« Doux Jésus ! s'écrie la femme, il est encore de retour ! Il a l'air plus dédaigneux que la dernière fois ; il porte la tête plus haute et semble en excellente forme ! »

Aussitôt, elle s'empresse d'aller trouver ses amis et les supplie de ne pas se montrer au château après le souper. « Il est encore revenu, leur dit-elle, et il semble sûr de lui-même. Il est entré dans sa chambre sans m'adresser un seul mot !

— Entendu ! disent les amis, nous n'irons pas ce soir. Ce sera partie remise ! »

Peu après son retour, le mari voyageur commande de la nourriture et des boissons en vue de la réunion d'amis, en soirée. À sept heures, tout le groupe d'amis du mari converge vers la salle de réception. L'épouse a connaissance des moindres déplacements, puisque sa fenêtre de chambre donne sur la salle du banquet. Elle voit la veillée se dérouler sous sa fenêtre. C'est plutôt un festin qui dure trois jours. Au cours de la deuxième soirée, la femme court de nouveau chez la sorcière : « Mon mari est de retour encore une fois ! Il surpasse toutes ses extravagances passées. Je ne sais pas ce à quoi il pense. Je n'ai jamais vu pareilles beuveries. Il a de l'argent à pleines poches et il s'en sert pour m'embarrasser. Je me demande s'il n'est pas devenu sorcier !

— Laissez-moi brasser mes cartes, et je vous dis à l'instant ce que votre mari mijote ! »

La sorcière prend son paquet de cartes et commence à y chercher la solution des problèmes de la visiteuse. « Votre mari est revenu, grâce à la vertu d'une ceinture magique qu'il s'attache à la taille et peut ainsi se transporter partout où il le désire. En exprimant un souhait, le propriétaire de cet objet peut filer ailleurs en un instant.

— C'est encore plus épouvantable que je ne l'aurais cru ! s'exclame la femme.

— En effet, madame, c'est épouvantable, mais voici comment vous pouvez réagir ! Comme d'habitude, votre mari va organiser une autre veillée, demain soir. Vous irez, le rejoindre dans la salle de réception. Il en sera très honoré. Prenez un verre en sa compagnie ; cependant, n'exagérez rien, de peur de perdre la tête. Faites-lui croire que vous avez bu plus que de raison, tant en sa compagnie qu'en présence de ses amis.

Il va apprécier votre présence ; vous danserez avec lui et vous verrez comme vous lui serez sympathique ! Après la soirée, revenez à votre chambre. Quand vous serez certaine qu'il est endormi, sortez sans bruit de votre chambre et pénétrez dans la sienne. N'oubliez aucun détail ; il porte sa ceinture magique autour de sa taille, sous ses vêtements de nuit.

Une fois rendue près de lui, détachez sa chemise et saisissez un bout de la ceinture. C'est une ceinture extensible : elle peut entourer une personne, deux personnes et même dix. Elle peut envelopper et transporter une famille entière, et même plus encore. Entrez avec lui à l'intérieur du pourtour de la ceinture et désirez être transportée au milieu de la forêt. Quand vous serez à cet endroit, prenez

la ceinture pour vous seule, et dites : « Je veux retourner seule dans mon lit ! » Vous n'aurez pas connaissance de la distance parcourue, et vous serez de nouveau chez vous. Vous verrez comme c'est agréable de voyager de cette façon ! »

Elle obéit à la suggestion de la sorcière. Le soir, elle prend part à la soirée de son mari et prend un verre comme les autres invités. Le mari est très heureux de la présence de sa femme dans la salle de réception. Elle-même semble très joyeuse et prend part à la veillée jusque vers dix heures et demie, en général, heure limite des réunions mondaines.

L'heure de la séparation arrivée, le mari et les invités sont passablement ivres, mais chacun regagne sa demeure. La femme ramène son mari au château, file à sa chambre, et laisse son mari, assez chancelant, regagner ses appartements et son lit. Fatigué de sa journée et de sa soirée, le mari sombre vite dans le sommeil. Peu après son retour, la femme entend son homme ronfler. « Ah ! enfin, il ronfle ; il est sûrement endormi, mais je vais attendre l'heure de minuit pour m'introduire dans sa chambre ! »

À minuit, elle entre, à pas feutrés, dans la chambre de son mari qui dormait dans son lit. Elle détache les boutons de sa chemise et attrape la ceinture magique. Elle voit que la sorcière a vu juste. Elle détache la ceinture, s'en passe une partie autour de la taille de façon que cette bande extensible les ensere tous les deux. Puis, elle s'écrie : « Je désire me trouver au milieu de la forêt ! »

À l'instant même, elle se rend compte qu'elle est entourée d'arbres. Elle ne voit presque rien tellement l'obscurité est intense. Elle détache la ceinture, abandonne le mari dans la forêt, et noue la ceinture entière autour de son propre corps. « Maintenant, dit-elle, je veux me retrouver dans mon château ! » Sans trop savoir ce qui se passe, elle se retrouve dans sa chambre, sur son lit. « Cette fois-ci, se dit-elle, je vais en être débarrassée pour de bon ! Je suis assurée de ne plus le revoir ! »

Laissons-la au château à continuer son genre de vie. Elle avait une fortune personnelle, la petite pierre et la ceinture magiques. Elle n'était pas à plaindre, entendez-vous !

Lui, le mari, ne s'était aperçu de rien pendant son sommeil. Il se réveille et se demande s'il rêve. Il ne comprend plus rien. « Ah ! Dieu ! où suis-je rendu ? Je ne crois pas rêver ! » Il se retrouve parmi les arbres, il marche sur une épaisse couche de mousse. « Eh bien ! je me vois en pleine forêt ! Que vais-je devenir ? » Il pense à sa ceinture... il ne l'a plus ! « Ah ! ah ! il n'y a aucun doute, la vie va bientôt m'abandonner ! C'est en fait de moi ! »

Il marche à travers bois pendant près de trois semaines sans savoir où il va aboutir, sans voir autre chose que des arbres. Tout à coup, un après-midi, il entend parler. Plus il avance, plus les voix sont fortes. Il parcourt une distance de quelques arpents et arrive à une sorte de champ dans lequel de jeunes arbres ont commencé à croître.

« Je ne sais pas encore d'où viennent ces voix ! » se dit le voyageur. Il s'arrête et tend une oreille attentive dans la direction des voix. Il constate qu'il s'agit de deux hommes dont l'égoïsme a tourné à la chicane. L'un crie : « Tu es un menteur !

— C'est toi qui a menti ! » reprend l'autre.

Il assiste à une querelle inqualifiable. Il s'avance, continue sa marche toujours dans l'espoir de connaître enfin les adversaires qui se chicanent de la sorte. Il fait encore quelques pas, poussé par une curiosité sans cesse croissante. Il voit très bien les deux hommes debout l'un en face de l'autre, prêts à se frapper.

Soudain, l'un des contestataires aperçoit le voyageur solitaire. Il dit à son compagnon : « Tais-toi, tais-toi ! Je vois un homme qui nous observe !

— Comment ? interroge l'autre, tu vois un homme ?

— Oui, je vois venir un homme !

Approche, viens par ici ! crie-t-il au voyageur. Nous t'avons vu, et nous ne te ferons aucun mal !

— Ah ! Ciel ! se dit le voyageur, il faut que j'obéisse. Ils sont peut-être armés et peuvent me tuer à distance ! »

L'un des contestataires dit à son compagnon : « Tu as raison ! C'est bel et bien un homme ! Il arrive à temps ; j'en ai assez de notre chicane ! »

Le voyageur s'approche des deux hommes qui se disputaient quelques instants plus tôt : « Que se passe-t-il ici ? demande-t-il. Ah ! je n'ai pas prêté l'oreille longtemps à votre conversation. Je m'en venais tout bonnement, et soudain, j'ai entendu des éclats de voix. En m'approchant de vous deux, je me suis rendu compte que le ton montait, ce qui annonçait une discussion assez passionnée. Qu'avez-vous ? Dites-moi, je vous en prie, ce qui se passe ici ?

— Ce qui se passe... ce qui se passe ? Tu vois cette petite boîte, près de nous ! C'est une boîte de carton, mais c'est un carton contre lequel l'eau ne peut rien. Cette boîte, nous la cherchions depuis des années, à la suite de nos pères qui l'ont cherchée toute leur vie. Nous savions, par les anciens, que cette boîte avait été cachée par un Indien dans la forêt. Ils l'avaient cherchée sans pouvoir la découvrir. Nous, nous l'avons trouvée, hier. Depuis ce temps-là, nous discutons tous les deux pour savoir lequel de nous deux va en être propriétaire. Nous nous querellons depuis hier, et nous ne sommes pas capables de nous entendre. Ton arrivée nous soulage : tu vas pouvoir nous dire comment procéder pour prendre une décision équitable !

— Un moyen de vous rendre justice ! Je ne suis qu'un homme de votre espèce ; vous, à deux, vous ne pouvez rien trouver. Comment voulez-vous que...

— Nous, nous sommes aveuglés par l'intérêt. Nous avons découvert cette boîte tous les deux ensemble ; donc elle appartient à nous deux. Mais l'un de nous veut

en garder la propriété exclusive et l'autre fait de même. Donne-nous donc un conseil qui nous permette de régler ce différend !

— Vous donner un conseil ! s'exclame le voyageur. Il est difficile d'en trouver un bon ! Cependant, je vous propose d'avoir recours à la bataille. Le vainqueur héritera de la boîte !

— Très bien ! Prends la boîte sous ta surveillance pendant que nous allons nous battre. Tu la remettras au vainqueur ! »

La colère qui bouillonnait depuis la veille s'enflamme de plus belle et stimule rapidement les deux adversaires. L'un se montre bientôt supérieur ; son compagnon gît par terre, incapable de remuer. Le plus vigoureux des batailleurs s'était fait massacrer, lui aussi, d'une façon pitoyable. Rien d'étonnant, puisque les deux hommes ont une force à peu près égale.

L'un des deux belligérants finit par se lever et dit au voyageur : « Je crois maintenant avoir gagné la boîte après un tel effort !

— C'est vrai ! Mais tu oublies que tu ne t'es pas encore mesuré à moi ! Je vous avais dit : « Je vous propose d'avoir recours à la bataille ! » Je ne vous ai pas forcé à vous battre tous les deux. Vous avez mal interprété mes paroles.

— Eh ! Seigneur ! me battre contre toi ? Je suis à bout de forces. Je suis perdu avant de commencer !

— Tu es fatigué ! Tu crois que moi je ne le suis pas ? Je suis presque mort à la suite de semaines de marche dans la forêt. Je ne suis pas beaucoup plus valide que toi ! »

En fait, le voyageur était d'une assez grande capacité. Les deux hommes s'affrontent. Évidemment, la bataille ne dure pas longtemps. Le vainqueur de la première rencontre était déjà affaibli ; en plus de la fatigue accumulée, il portait de nombreuses blessures. Il tombe et avoue ne pouvoir se relever : « Ah ! je ne suis pas capable de me battre. Tout effort est inutile ! Tu es meilleur que moi. Je n'y peux rien ! »

Le voyageur s'empare alors de la boîte et continue sa marche. Mais que contenait cette boîte ? Il le savait vaguement pour avoir entendu les deux compagnons parler d'une nappe magique. Une fois qu'on l'avait retirée de la caisse, elle ne pouvait servir qu'à une fin bien déterminée. On étendait cette nappe par terre ; cette pièce de tissu se couvrait de toutes sortes de mets et de boissons imaginables. Si l'on voulait régaler cent personnes, la nappe s'agrandissait. Comme le voyageur est seul, il souhaite seulement voir apparaître un repas pour un seul homme. Il remarque, en plus de la qualité de la nourriture, l'apparence étincelante de la nappe. Le voyageur se régale de soupe bouillante et de mets chauds ; il goûte même à un petit gâteau décoré d'un minime drapeau. Il se demande si l'on veut rappeler son anniversaire de naissance.

Après ce copieux repas, il n'oublie pas de souligner les qualités culinaires des mets. Il attrape la petite nappe par un coin et la soulève. Toute nourriture en disparaît. Il la plie soigneusement, la dépose dans sa petite boîte qu'il attache solidement et la glisse dans son habit. « Ah ! dorénavant, quand j'aurai faim, s'écrie-t-il, je ne serai pas en peine pour trouver de la nourriture ! »

Le voyageur continue sa randonnée. Il se rappelle qu'en discutant, les deux compagnons ont signalé la présence d'une localité, d'un gros village situé à une distance assez restreinte, dans telle direction. « Même si je prenais quatre ou cinq jours, au maximum une semaine, pour m'y rendre, se dit le voyageur, je vais dans la direction qu'ils m'ont indiquée. Quoi qu'il arrive, je m'orienterai par là-bas, et quand je sentirai la faim, je mangerai en utilisant ma petite nappe magique ! »

Il marche dans la forêt quelques jours. À respirer l'air pur du sous-bois et à se nourrir aux dépens de la nappe merveilleuse, notre homme constate que sa force augmente.

Un avant-midi, il débouche dans un verger. C'est un champ assez vaste, rempli apparemment de pommiers sauvages. Il remarque qu'une grande quantité de foin pousse parmi les arbres. « Regarde-moi donc ce verger, se dit-il ; à en juger par l'aspect des arbres, c'est un verger de pommes sauvages ! Un phénomène assez rare ! »

Il se promène quelques minutes dans le verger, et examine les pommes. L'heure de midi arrive ; son appétit s'éveille à la vue de belles petites pommes toutes rouges. Il décide de les goûter. Il cueille une petite pomme et y mord à belles dents. À peine en a-t-il avalé une bouchée qu'il est transformé en cheval. Il se regarde les flancs et s'aperçoit qu'il est d'une taille au-dessus de la moyenne. En jetant un coup d'œil sur le foin qui croît dans le verger, il espère pouvoir s'en régaler sans aucune contrainte.

Pendant trois ou quatre jours, le cheval broute le foin ; il le trouve excellent, et en augmente le plaisir en dévorant des pommes. Un jour, vers une heure ou deux de l'après-midi, après avoir abondamment mangé, le cheval se sent envahir par le sommeil. Il se retire sous un pommier, et, debout comme tout cheval peut le faire, il prend une bonne sieste. Au sortir de son sommeil, il lève la tête et aperçoit de grosses pommes blanches aux branches du pommier. Il attrape une grosse pomme et commence à la mâcher. Dès qu'il en avale une première bouchée, il redevient homme comme auparavant. « Découverte extraordinaire ! pense-t-il : là-bas, je suis devenu cheval, et ici, je reprends ma forme d'homme ! »

Encouragé par la tournure des événements, le voyageur songe à tirer parti de cette nouvelle expérience : « J'ai abouti dans un verger de pommes sauvages, mais les habitations ne doivent pas être très éloignées. J'ai marché dans la direction qu'on m'a indiquée, et dans deux ou trois jours de marche, je devrais rejoindre un gros village, j'en suis certain ! »

Cette décision prise, il cueille une quarantaine de petites pommes de la grosseur de noisettes, puis il s'empare de trente-neuf grosses pommes blanches. Il se fabrique une sorte de havresac avec ses habits et y dépose toutes ses pommes.

Il marche encore deux jours avant d'apercevoir enfin le gros village dont on lui a parlé. Grâce à quelques sous conservés dans son gousset, il parvient à vivre un certain temps dans le village. Plus tard, il loue ses services chez des cultivateurs pendant une couple de mois et se ramasse un peu d'argent. Pendant tout son stage dans ce milieu, il ne cesse de recueillir des informations sur les villes les plus proches, sur la distance qui sépare les différents endroits. Il découvre soudain qu'il est à deux ou trois jours de marche de la ville qu'il a quittée.

Il se prépare bientôt à cette dernière étape de son retour chez lui. Un jour, il reprend ses jambes à son cou et file vers sa ville. Il parvient au château vers quatre heures, l'après-midi. Il ouvre la porte et s'installe dans une chaise. Une demi-heure plus tard, il voit sa femme revenir au château. Elle ne savait rien du retour de son mari. « Tiens ! se dit-il, elle a dû aller inviter ses amis en vue d'une veillée, ce soir ! »

La femme entre et trouve son mari en train de se bercer. « Eh bien ! s'écrie-t-elle, te voilà enfin revenu ! Ton voyage a été plus long que d'habitude ! on dirait que tu es un peu plus maigre. Dis donc ! À la longue, tu vas finir par regretter tes coups de tête. Et lors de ce dernier voyage, tu n'as peut-être pas été trop chanceux ? Au retour de tes autres randonnées, tu ne daignais même pas m'adresser la parole. Tu te cabanais dans ta chambre et tu en sortais presque furieux, ne pensant qu'aux grosses veillées et à la boisson. Aujourd'hui, tu me parais plus abattu. Tu te reposes dans une chaise !

— C'est vrai ! répond le voyageur. Je t'avouerai franchement que j'ai décidé de ne plus organiser de ces veillées, le soir. C'est une folie du passé ! Il y a longtemps que j'aurais dû rompre avec cette vie de débauche.

— Ah ! je te le disais, mais tu ne voulais rien entendre ! claironne de nouveau la femme.

— Eh bien ! si tu veux m'accepter dans ta maison, je suis prêt à t'obéir en tout. Je vais rester ici, et me conduirai de mon mieux. Quand tu me diras d'aller au lit, j'irai ; quand tu me commanderas de manger, je mangerai ; quand tu voudras que je sois haïssable, je le serai. Je suis disposé à suivre tes décisions.

— Ah ! que j'en suis heureuse ! » s'exclame la femme.

Le voyageur rentre dans sa chambre, la femme court à la recherche de ses amis et leur dit : « Mon mari est revenu, et je comprends difficilement son attitude. Il semble triste, déprimé, je ne sais pas ce qui s'est passé, il ne se conduit pas comme d'habitude. Autrefois, il était toujours riche ; il était chanceux, et il se cachait de l'argent ! »

Mais elle ne leur parlait pas de la ceinture magique dont elle s'était emparée. Elle insistait sur l'argent que son mari était censé avoir caché ; elle expliquait ainsi le fait qu'il ne lui en demandait jamais. « Je vous invite, ce soir, dit-elle à ses amis. Venez à ma veillée ; vous verrez comme mon mari va être soumis ! »

Pendant que sa femme visitait ses connaissances, le mari se rend chez un bon ami et y rencontre un maquignon, ou commerçant de chevaux. Il lui fait promettre de lui procurer des cavaliers munis de brides, de selles, et donne la consigne suivante : « Tous les cavaliers se réuniront à l'hôtel, en face du château, et attendront mes ordres. Vous laisserez toujours un ou deux surveillants à l'extérieur de l'hôtel. Vers huit heures et demie, je sortirai du château et je lancerai un coup de sifflet. À ce signal, tous les cavaliers se dirigeront alors vers le château. »

Tous ces aides étaient heureux de l'entente. Le voyageur leur fait une promesse formelle : « Je vous récompenserai amplement de vos services, ne craignez rien ! En attendant, demeurez à l'hôtel et prenez un bon repas ! »

Il s'était entendu avec le maître d'hôtel pour mettre la plus belle salle à la disposition des cavaliers. « Laissez-les manger à leur faim, avait-il ordonné. Servez-leur le meilleur repas possible ! Je viendrai payer la note sans tarder ! »

Le maître d'hôtel le connaissait. Il savait par expérience que cet ancien commerçant achetait et payait toujours le gros prix.

Vers six heures, les amis de la femme commencent à arriver. On y reconnaissait le notaire de l'endroit, deux ou trois avocats, le maire et les notables de la place. Tous de bons amis, des gens passablement riches, au nombre d'une quarantaine.

Le voyageur se rend à la salle du banquet. Sa femme avait une légère tendance à humilier son mari. Ce dernier s'introduit dans la salle du banquet ; il prend un air encore plus triste que d'habitude. Les invités viennent lui serrer la main, mais plusieurs le font plutôt par moquerie, pour suivre les conseils de la femme qui les avait visités dans l'après-midi.

À l'heure du souper, tous les invités s'assoient à la table, après avoir consommé un apéritif. Ils avaient hâte d'en avoir fini avec le repas, pour danser et s'adonner à certains jeux.

Notre voyageur mange assez rapidement et termine son repas un peu plus tôt que les autres convives. Il commence par s'excuser de devoir quitter la table : « Ah ! je vous demande pardon, il faut que je retourne à ma chambre. J'ai rapporté un dessert que vous connaissez déjà mais dont vous ne soupçonnez pas la saveur. »

Il quitte les invités et revient bientôt, portant, dans un sac, ses quarante petites pommes qui avaient la vertu de transformer en cheval. Quant aux autres pommes, il les avait cachées dans sa chambre. Il distribue à chaque convive, même à sa femme, une petite pomme rouge, et donne en même temps un ordre : « Attendez

le signal que je donnerai pour vous permettre d'apprécier tous ensemble la saveur de ce dessert, et de m'en remercier tous ensemble ! »

Quand il se rend compte que tous les convives, y compris sa femme, tiennent leur pomme à la main, il donne le signal de mordre dans les pommes et s'élançe vers la porte. Tous les convives, sauf lui, mordent dans les pommes et sont transformés en chevaux. Quant à la femme, elle a maintenant la forme d'une belle jument blanche.

Le mari sort aussitôt sur le balcon et lance un coup de sifflet. Les gardiens postés à la porte de l'hôtel y entrent aussitôt pour avertir leurs compagnons : « Pressez le pas, disent-ils ; prenons les brides, les selles, et courons en toute hâte au château ! »

Le groupe de cavaliers se précipite dans le château. Même avant d'y pénétrer ils entendent un vacarme de vaisselle fracassée. Au moment où ils entrent dans la salle du banquet, les fenêtres sont toutes brisées. Ces cavaliers, habitués aux chevaux, ne craignent pas de brider les bêtes. Chacun y va selon ses goûts. Le voyageur, qui avait organisé cette mise en scène, avertit ses aides de le laisser s'occuper lui-même de la jument blanche. « Bridez et sellez les autres chevaux ; ensuite conduisez-les hors de la salle à mesure que vos coursiers seront prêts ! »

Les cavaliers rassemblent leurs chevaux dans la grande cour du château. Chacun monte son cheval et se prépare à utiliser un long fouet. Le voyageur sort le dernier, conduisant la jument blanche. « Maintenant, leur dit-il, nous allons passer la nuit chez le forgeron. Je lui ai demandé de ferrer tous ces chevaux ! »

Les cavaliers conduisent les bêtes chez le forgeron. Le matin arrivé, le voyageur ordonne à tous ses aides de retourner à l'hôtel, de laisser leurs chevaux dans l'écurie et d'aller prendre leur déjeuner dans la salle réservée pour eux. Une heure plus tard, le déjeuner est terminé. Le voyageur donne le mot d'ordre aux cavaliers : « Tout le monde en selle ! Nous allons nous promener par le village une partie de la matinée. Nous reviendrons à l'hôtel, au début de l'après-midi. Vous ferez reposer vos chevaux dans l'écurie. Après le souper, vous remonterez à cheval et nous ferons une autre promenade à travers le village ! »

Les cavaliers conduisent les chevaux de quartier en quartier, tout l'après-midi. La chaleur est passablement accablante. Dès que les chevaux veulent ralentir le pas, les cavaliers se servent du fouet. Une autre randonnée après le souper augmente la fatigue des bêtes. Elles n'étaient pas habituées à se faire conduire à coups de fouet.

La femme du voyageur s'était fait bâtir une petite écurie autrefois pour y abriter un jeune cheval de course. Au moment de cette parade, l'écurie n'abritait aucune bête. Le voyageur, au courant de ces faits, décide de loger la jument blanche dans l'écurie bâtie par sa femme. « Moi, dit-il aux cavaliers, je logerai ma jument blanche dans ma petite écurie, et je prendrai soin moi-même de ma bête.

Vous, allez voir le maître d'hôtel. Je lui ai fait promettre de voir au bien-être de vos chevaux moyennant rémunération en temps et lieu ! »

Vers onze heures le soir, les cavaliers conduisent leurs chevaux à l'écurie de l'hôtel, le voyageur conduit sa petite jument blanche à l'écurie du château. Il lui sert du foin pour nourriture et de l'eau pour breuvage. Le maître d'hôtel s'occupe d'entretenir les autres chevaux à l'heure du déjeuner et du dîner.

Dans l'après-midi, vers trois heures, on organise une nouvelle promenade en groupe dans le village. C'était leur dernière parade en public. Les citoyens étaient étonnés de voir défiler ces beaux chevaux de belle apparence, couverts de selles at-trayantes.

Vers cinq heures, les chevaux des cavaliers regagnent l'écurie de l'hôtel, le voyageur retourne à l'écurie du château, à cheval sur sa jument blanche. Il abandonne sa bête et regagne, après le souper, l'écurie de l'hôtel. Le maître d'hôtel avait promis d'abriter les chevaux aussi longtemps que ce serait nécessaire. Comme le voyageur disposait de beaucoup d'argent, il n'avait pas de misère à obtenir services et faveurs.

Il avait apporté à l'écurie de l'hôtel les pommes dont la vertu pouvait rendre aux chevaux leur forme humaine. Il leur distribue les pommes merveilleuses, et les invités reprennent leur forme d'hommes aussitôt. Ah ! ils déplorait leur état de fatigue ; plusieurs avaient peine à marcher à cause de douleurs aux jambes. D'autres avaient les pieds en sang par suite de la course forcée qu'ils avaient dû faire.

Les invités du château — les invités de la veille — une fois libérés, regagnent leur foyer respectif. Le voyageur retourne au château et se repose dans son lit. Le lendemain matin, il retourne à l'hôtel où il a donné rendez-vous à tous les cavaliers, pour l'heure du déjeuner.

Ils prennent le repas ensemble, le voyageur tire son gousset et paie généreusement ces aides et le maître d'hôtel.

Dès que la femme avait été transformée en jument blanche, son mari avait fait main basse sur la ceinture magique qu'elle portait et s'en était entouré la taille discrètement pour n'être vu de personne.

Ses affaires à l'hôtel une fois réglées, le voyageur s'en vient à l'écurie du château et soulage sa colère en présence de la jument blanche : « Toi, lui dit-il, tu m'as fait assez de tort. Tu ne m'en feras plus ! Jument tu es, jument tu vas rester ! Moi, je serai veuf, mais je serai certain que tu ne pourras plus me créer de misère ! »

Une couple de jours plus tard, il conduit la petite jument chez le forgeron et la fait ferrer de quatre beaux fers d'argent. Il achète également à sa bête une selle et une bride argentées ; tous les soirs, au soleil couchant, un peu avant le souper, notre homme monte en selle sur sa jument blanche et va faire une promenade à travers le village.

Je l'ai rencontré une fois. Il chevauchait sa bête blanche dont les fers reluisaient au soleil. La jument portait la tête haute et sa petite crinière lui donnait un surcroît de beauté.

Il semble qu'il ait toujours gardé sa jument sans jamais l'abandonner. Je me suis souvent informé de cet ancien commerçant, et l'on m'a affirmé qu'il chevauchait encore sa petite jument blanche !

LA CEINTURE

Récit folklorique raconté à la Petite-Rivière-St-François, comté de Charlevoix, le 29 août 1969, par Alfred Simard (72 ans). Il a appris ce conte de son père Thomas Simard vers 1906.

Enregistrement no 3662. Contes-types 560 I (pierre, nappe et ceinture magiques), III (objets magiques volés), a, 566 III (pomme magique qui transforme en cheval), IV a (princesse métamorphosée en cheval).

I' ava't, un' fois, un marchand. I' éta' avec sa femme, i' avè' [avait] seul'ment qu'un fils, i' éta' à l'âg' d' à pe' pras d'un' quinzain' d'années. Et puis, le marchand, comm' de raison, faisait d's affair's qu' ava'ent du bon sens, comm' tout's lés aut's marchands. I' ava' in gros magasin et pui' i' éta't bon commarçant.

Te'jours que, durant c' temps-lâ, b'en, son garçon, il l'ava' en'-oeillé [envoyé] à 'a classe, il l'ava't fait' instruire raisonnablement, capab' de s' défend'e en tou' 'és câs, quand i' viendra' à prend' la plaç' de son père.

Te'jours que, avec lés années, i' ést v'nu rendu à l'âg' d' à pe' pras d'un' vingtain' d'années. Au bout d' vingt ans, i' a perdu son père. B'en, lâ, c'est lui qui l' remplaça' au magasin. I' rach'ta't c' qu'i' foula't [faillait] rach'ter, p'i' i' vendat' c' qu'i' foula't vend'e.

To'hours, au bou' encore... d' à pe' pras deux ans, lâ, i' a perdu sa mère... sa mère. I' a resté seul. I' a tenu encor' le magasin pendant deux ans. Au bout d' deux ans, i' s' ma' à pensé' à çâ. « Ah ! i' dit, pour moé, i' dit... j' commence à êt' tanné de çâ ! » I' ava't pâs l'idée de s' marguier [marier] dans l' moment, p'i' i' commençat' d'êt' tanné de qu'nir le magasin, p'is çâ i' donna't du troub'¹ t'ut seul. L' décourag'ment le prend, à b'en dire.

« Quiens, i' dit, i' a pâs deux ch'mins lâ ! » I' ava' un peu d'argent qu'i' ava't mis d' côté, lâ, son père, dans l' temps qu'i' éta't marchand. Te'jours que, i' dit : « M' âs vend'e l' magasin, m' âs tout m' débarrasser çâ, moé, p'i' ensuite, i' dit, m' âs voéyager. Quand j' me trouv'rai enn' plaç' qu' a'râ du bon sens, b'en, i' dit, j' m'emploi'rai lâ, p'is j' travaill'rai lâ ! »

1. Trouble (angl.) : Difficulté, soucis.

Te'hours que, i' s' décid' de fér' çâ. Au bout d' à pe' pra' enn' coupeul [couple] de moâs, lâ, i' ava' envoyé dés courriers, d's annonce' in peu partout pour i' dir' qu'i' lâcha't son magasin et p'is qu'i' décida't d' partir, p'is qu' c'éta' en vente.

Ah b'en ! I' en ava't plusieurs qui éta'ent v'nus voèr çâ. Final'ment, i' a fini par vend' son magasin. I' a tout vendu, i' gu'i resta' in montant d'argent raisonnable. J' me rappell' plus comment c' qu'i' gu'y en resta't, i' me l'ava't dit, moé, mé' seul'ment que j' m'en rappell' pâs, lâ. Et p'is, avec l'argent qu'i' ava't d' prê-té... ça fa't qu' ça voula't [valait] la peine. I' ava't tout mis çâ dans sés goussets, lâ, i' ava' amanché pour pâs qu' parsonn' s'en aparçoèv' trop, et p'i' i' s' ma' à voyager d'un côté l'aut'e.

I' voyag' de minm' pendant cinq à six moâs. Mé' tout en voyageant, i' dépensa't pâs trop d'argent, parç' qu'i' ava' été él'vé à êt' ménager², à économiser comme on dit, et p'is lâ, b'en, ça gu'i coûta't. I' garda't to'jours su' lui un montant raisonnable.

À un moment donné, b'en, i' rent'... i' s' ren [rend] à rentrer dans enn' grand' ville. Quand i' ést rendu lâ, b'en, i' pâss' quelques jour' à s' prom'ner pour connaît' la ville, i' c'ta't loué un' chamb' dans un' hôtel, i' s' prom'na't dans la ville, comm' de raison, pour voèr... connaît' lés gens' in peu, p'is connaît'e in peu comment c'ta't... lés bâtisses, enfin, toute.

T'hours qu' lâ, quand i' a pâssé à pe' pra' in moâs comm' çâ, lâ, i' ava't pâs-sé... i' ava't té dan in magasin plusieurs fois, in grand magasin, c'ta't b'en installé. Ça l'aura't tenté in peu d' travailler là-d'dans. I' éta' assez capab' de fér' in commis. T'hours qu'i' s'engag' lâ. Mé' i' sava' assez bien... i' ést lâ penden in cinq six moâs. Le maît' du magasin, lâ, l'euma't, i' l'haguissa't [haïssait] pâs pâ'-entout', i' éta' habitué à çâ, d'abord.

Te'jours, qu'avec c' temps-lâ, b'en, i' s' 'ta't fait d's amis, i' s'éta't fait' dés amis, p'i' i' prena' in p'tit coup d' temps en temps. Ça fa't... b'en, i' dépensa't pâs son argent qu'i' ava' en propre, i' dépensa't to'hours d' sés salair's qu'i' gâgna't, lâ, au magasin.

To'hours que, à in moment donné, b'en, comm' tout's lés aut's, i' éta't rendu à l'âg' de vingt-cinq ans, lâ, i' s'en vâ in bon soèr, i' y a in d' sés amis qu'i' dit, i' dit : « I' a un... au cent' de la vill' lâ, i' dit, i' a enn' fill' qu' ést à pe' pras d' ton âge ; i' dit, t' âs l'air d'un jeune homme en moyen³, p'i' i' dit, t' és t-in beau jeune homme, p'i' i' dit, elle, i' dit, ést tout' fin' seule, lâ. I' dit, alle ést riche, sés paren éta'ent riches, p'i' alle a hérité d' çâ depuis deux t'oâs ans, p'i' i' dit, i' y en â qu'i's vont la voèr, p'is qu'i's vont fér' dés tours, t' sé's b'en comm' çâ, sans trop qu' ça paraisse. Mé', elle ést pâs vraimen acharnée à 'és aut's. Mé', i' dit, si tu voula's, lâ, on gu'ira't faire in tour à que'qu' moment donné, lâ. »

2. *Ménager* : Économe.

3. *Moyen* (en) : À l'aise, riche.

Alle a enn' salle à côté de sa demeure, lâ — ah ! c'est ni p'us ni moins. . . ah ! c'est ques'men un château, on pourra't dire — p'is lâ, alle â enn' sall' lâ, alle invit' dés gens, p'i' i's s'en vont danser lâ, i's vont s'amuser lâ, t' sé's b'en, p'i' alle aim' çâ.

— Te'hours, b'en, i' dit, ah ! mon doux, i' dit, on gu'irâ à que'qu' soèr ; i' dit, oui, quand on s'râ p'usieurs, i' dit, avec dés amis, lâ, on gu'irâ fêre in tour lâ ! »

Final'ment, quant c' soèr-lâ ést arrivé, lâ, i's partent, p'i' i's s'en vont lâ, veiller. I's paya'ent leu' billet d'entrée, lâ, pour entrer lâ, p'is. . . T'hours, durant la soèrée, b'en, lui, la danse, i' 'n ava't beaucoup fait', mé' i' éta' intelligent, i' chanta't passablement b'en, p'i' i' sava't s'annoncer, i' éta't pàs mal savant. All' le r'marqua't, beau jeune homme. All' l' voya' à travers dés aut's de minme.

Te'hours, qu' ça fa't çâ pendant t'oâs quat' semaines. T'oâs quat' semaines, i' parta' avec sés ami' encore, p'i' i' alla't fêre in tour, i' alla't veiller lâ. B'en, in beau soèr. . . ah ! p'is durant c' temps-lâ, quand i's faisa'ent d' la danse, que lui faisa't d' la danse aussi, avec eux aut's, p'i' i' ava't la têt' tend'e, i' apprena't b'en çâ — dans c' temps-lâ cés danses, i' éta'ent moins facile' à apprend' qu' aujourd'hui.

Te'hours que, all' l' trouva't tout' d'adon⁴, all' l' trouva't d' son goût. À in moment denné, mon cher enfant, sans fêre 'oèr de r'guien, 'a s' ma' à dansé' avec lui. P'is lâ, te'hours, que quand i's vienn't pour partir, all' l'invit' pour v'nir seul pendant la s'maine, au bout d'enn' coup' de jours, de v'nir veillé' in soèr.

Te'jours qu' au bout d' deux jours, i' vient veillé' avec elle. Et puis, quand i' a sorti avec ell' pendant cinq six moâs, ça marcha't tell'ment b'en, i' 'a d'mande en mariage, p'is ça s' décid' de s' marguier. Puis, i's font dés noc's pendant sept huit jours, et p'i' i' s' marie, lâ, avec c'tte fill'-lâ.

Apras qu'i's sont marguîés, ah ! b'en, bon, lâ, b'en, elle, alle ava' in beau cârrosse, p'i' écoute in peu, ça s' prom'na't, p'is lâ. . . 'a faisa't tout' la ville, ça leu's a pris quinz' jours, t'oâs s'main's pour tout gu'i montrer lés plaç's qu' 'a connaissa't que i' éta'ent de. . . charmantes, comme on dit, lâ, 'a [i'] voya' avec elle. Ah ! ça alla't d' premiér' clâsse.

Et p'i' elle, b'en, dans cett' sall'-lâ, lâ, au l'güieu [lieu] d' fêr' dés veillées depuis qu' 'a éta't mariée, alle ava't changé d' système. I' invita'ent dés gens, i's faisa' in souper, p'i' i's s'amusa' entre eux aut's. Lui, i' faisa' enn' veillée à l'amiab'e, comme on dit, lâ, et p'i' i' ava'ent d' l'agrément d' minme. P'is lui, b'en, durant c' temps-lâ, prena' in p'tit coup. I' s'ta't mi' à boère in peu trop, à prend'e in coup. 'A l'avartissa't, 'a l'ava' avarti plusieurs fois, p'i' 'a s' demanda't comment ça pouva't fêr' de voèr qu'i' gu'i ava't dit qu'i' ava't pàs d'argent, p'i' i' gu'i en d'manda't jama's. P'i' 'a voya't te'jours qu'i' ava't d' l'argent. I' arriva't, i' ach'ta't d' la boés-son, p'i' i' ach'ta't que'qu' chose, n'importe quoi c' qu'i' dépensa't, jama' i' gu'i

4. Adon (d') : Agréable, plein de talents.

d'manda' enn' cenne. Ça l'occupe⁵ in peu, 'a éta't rendue qu' 'a éta't ques'ment comme enn' jalousie envers lui.

À un moment donné, apra' in çertain tem [temps] encore, in deux t'oâs moâs, lâ, lâ, ça fesa't p'us. Sa jalousie augmenta't; 'a trouva't qu' ça ava't pâs bon sens. P'is quand... quand i' a dés gens, dés jeun's fill's qui v'na'ent dans la veillée ou dés personnes, dés femm's n'importe quoi, dan 'a veillée, n'importe qui, ah ! lâ, çâ, alle euma't pâs çâ. Ça la déranga't p'i' alle aima't pâs çâ de 'oèr qu'i' ava't te'hours d' l'argent, p'is b'en çâ, alle ava't l'idée d'êt' jalouse.

À in moment donné, 'a pârt, enn' bonn' nuit, p'i' 'a s'en vâ su' enn' vieill' sorcière, lâ, qui tiré' [tirait] aux cartes. P'is beaucoup d' gens's gu'y alla'ent. I's s' faisa'ent tiré' aux cartes par elle. P'i' elle, alle ava't tendu [entendu] parler d' çâ, p'i' all' la connaissa't même itou⁶.

'A pârt p'i' 'a s'en vâ la 'oèr. 'A dit : « Comm' de raison, j' pâs besoin d' vous dire, 'a dit, vous savez, 'a dit, qu' j' su's marguîée, comm' de raison. 'A dit... ça fa't longtemps qu' vous savez çâ. P'i' 'a dit, lâ j' su's v'nue vous voèr, lâ, pour un' chose.

— 'A dit, pourquoi qu' vous êt's v'nue m' voèr, 'a dit ? Vous êt's pâs satisfait' d' vot' mariage ?

— Ah ! 'a dit, oui, 'a dit, j' t-un jeune homme, j' t-un beau jeune homme, p'i' 'a dit, i' éta't b'en aimab'e, mé' 'a dit, i' a un' chose, depu' un çertain temps, lâ, j'en su's jalouse, 'a dit, par la raison que j' me demand' comment ça peut s' fêre. 'A dit, lâ, i' ést rendu, lâ, j'ai pâs l' temps d'inviter més amis, c'ést lui qui invit' lés siens, p'i' 'a dit, c'ést in affér' terrib' de voèr çâ, p'i' 'a dit, c'st in vacarm' qui a pâs d' bon sens. P'i' i' a te'hours d' l'argen à plein' poche, i' me d'mande jama' enn' cenne, p'is j' gu'i d'mande où c' qu'i' prend c't argent-lâ, p'i' i' dit : « J' prends d' l'argent... on a pâs besoin d' çâ pour viv'e ! » P'i' 'a dit, ça l'idée de m' choquer. P'i' 'a dit, j' viens vous d'mander pourquoi c'tte raison ?

— B'en, la raison, 'a dit, c'ést pâs mêlant⁷ b'en b'en. La raison ! C'ést parç' que c'ést d' l'argent qu'i' a in peu su' lui, qu'il a, comm' de raison. P'i' 'a dit, si i' 'a dépense... quand il a'râ fini d' dépenser, lâ, 'a dit, ça s'râ pâs la minm' chose, quand i' a'râ fini d' dépenser, 'a dit, i' vâ s'écœurer, p'i' apras çâ, i' vâ partir, p'i' i' vâ sapper son camp. I' vâ s'en aller, p'is vous en s'rez débarrassée, si vous l'aim' p'us, p'is si vous voulez pâs resté' avec. 'A dit, ça s'râ pâs long, 'a dit, i' ajèv' [achève] son argent, lâ ! »

Ça dure encore un' secouss' de minme. P'i' au bout d' à pe' près... pâs longtem après, lâ, i' voyé' [voyait] qu' 'a... elle, lâ, 'a se l'va't l' matin, 'a bougonna't tout l' temps, 'a éta't te'hours d' mauvaise humeur, et p'is lâ, 'a invita't sés ami' à

5. *Occuper* : Inquiéter, préoccuper.

6. *Itou* : Aussi, pareillement.

7. *Mêlant* (pas) : Évident.

partir, lâ, qui s'en v'na'ent veiller l' soèr. Lui, 'a gu'i en parla't presque pâs, i' voya't b'en qu' 'a gu'i faisa't pâ' enn' gross' façon. L' discourag'ment l' prena't de jour en jour.

À in moment donné, i' dit : « Quiens, i' dit, c'est pâs mêlant, moé, i' dit, lâ, moé, i' dit, lâ j'ai p'us d'argent. Gu'i en d'mander, asteur, j' 'oés b'en, i' dit, qu' ça fil' pâs. I' dit, j'ai fait' le fou, in fou d' moé, b'en, i' dit, j' m' âs payer pour ma folie. » Quand i' 'oét çâ, i' laiss' fère encôr' deux t'oâs jours, p'i' apras çâ, i' gu'i resta't p'u' 'ienqu' que'qu's cenn's dans sés poches, i' pârt, p'i' apras çâ, i' sort d' la ville, p'i' i' dit : « Asteur, i' dit, i' â pâs deux ch'mins, j'ava's tout c' que folla't [fallait], i' dit, pour faire enn' bell' vie minm' chez nous, p'is j'éta's b'en marguïé probablement, parç' que j' voés b'en qu' j'éta's b'en marguïé, p'is j'éta's marguïé avec enn' femm' qu' éta' assez riche, p'i' 'ienqu' par més folies, lâ, b'en, i' dit, j'ai tout perdu ! B'en i' dit, asteur, i' dit, j'ai pâs d'aut's moyen à fér' que çâ, i' dit, j' m'âs prend' la forat, p'is m' âs m'esquiver dan 'a forat. I' entendront p'us parler d' moé ! »

Te'hours, qu'i'... comm' de fait', i' pârt, enn' bonn' nuit, sans qu' 'a 'n n'eill' connaissance, prend seul'ment pâs d' linge, juss'e enn' p'tit' bouchée à manger qu'i' s' prend, p'i' i' pârt. Sort d' la vill' p'is prend la forat sans savoir où c' qu'i' alla't, p'is jama's d' la vie i' ava't pâssé par lâ, on n'en parl' pâs. I' voéya't çâ, i' ava' attendu [entendu] parlé' avant... d'avanc' qu' c'éta' in terrain terriblement grand, c'ta' étendu énormément. Mé' son idée, i' aima' autant s' fér' dévorer, i' aura' aimé autant mourir dans la forât, c'ta't son idée.

I' ést d' minm' pندان in t'oâs s'maines. I' marcha't... i' ava't p'us d' manger, ah ! ça fsa't longtemps. I' mangea't dés fruits, qu'est c' qu'i' pouva't trouvé' à manger. I' éta't rendu, son ling' ques'men en ouâgons [haillons] su' lui lâ, en hâguions [haillons], et puis fatigué in peu avè' çâ, i' s' comprena't presque p'us.

À in moment donné, b'en, en marchant comm' çâ, c'ta't dans l'apras-midi, l' tem [temps] éta't comm' brumeux in peu, lâ, i' aparçôé, i' dit : « 'Cou' don, i' dit, ce que j' voés lâ, i' dit, j' voé in... c'st curguieux, ça m' paraît comme enne espèç' de bâtisse, çâ. Ah ! c' t'jours pâs çâ. » T'hours, i' s' ma' à avancé' encore in peu. En arrivant lâ, i' a... comm' de fait', c'ta' enn' bâtisse, c'éta't tout' en boâs rond, c'ta't tout' calfeutré comme on voét dés camps, comme on voyé' dés cam [camps] ancienn'ment dan 'a forêt, lâ.

I' arriv' lâ, mé' c'éta' assez haut, l' plafond, lâ, p'i' ensuite, i' rent'e, i' ava't... i' voét b'en enn' tab'e, i' ava' enn' grand chaise, p'i' i' y ava' in lit dans l' coin d' la cuisin' lâ, p'i' i' ava't pâs d' chamb'e, c'éta't juss'e un' cuisine, p'is le li' éta't lâ comm' çâ dans l' coin d' la bâtisse. Mé', i' dit... i' y ava' in poêl' dans l'aut' coin, i' voét b'en que... que'qu'un habit' lâ, parç' que... i' y ava't... à la porte, on voét çâ. « Mé', i' dit, c'st curguieux, çâ, i' dit, en tout câs, c'est que'qu's chasseurs, çâ, p'i' i' dit, i's von arriver probablement. »

Te'jours que, quand c'est rendu... ça fa' à peu pra' enn' couple d'heur's qu'i' ést lâ, i' trouva't çâ ennuyan in peu, mé' dans l' fond, i' dit : « J' me su's trouvé in

abri pour la nuit ! » T't d'in coup, i' attend [entend] marcher. C' qu'i' voé arriver ? In homme assez résolu⁸, p'i' i' rouv' la porte. En rouvrant la porte, i' aparçoé c't homm'-là. I' dit : « Comment, i' dit, qui c'est que c't homm'-là ? »

— J' su's t-ici, i' dit, depu's nomb' d'années ; i' dit, j' su's rendu dans lés soixante-et-quinze ans, p'i' i' dit, j'ai vu du mond' dés fois dans ma vie, lâ, à pe' pras quinze à vingt fois. Mé' c'ta't dés gens' comm' moé, pàs de vot' race ; i' dit, on s' comprend, par exemple, on s' parle, p'i' on s' comprend. Mé' i' dit, moé, i' dit, j' su's t-in sauvage. I' dit, j' su's t-in sauvage, p'i' i' dit, vous savez qu' lés sauvag's ça vit dan 'a forat, en partie. P'i' in homm' blanc, lâ, comm' vous, vous êt' un Canadien, j' suppose, i' dit, moé, j'en ai jama's vu, ni connu, jama' icitte, jama's.

— Ah ! b'en, i' dit, dans c' cas-lâ, i' dit, si j' vous dérange, i' dit, j' va's m'en aller ! I' dit, que c' vous voulez !

— Non, non, i' dit, j' dis pàs çâ pour vous en alliez ! I' dit, ah ! non, i' dit, j'ai pàs peur de vous, p'i' i' dit, vous m'avez pàs d' l'air d'in mauva's garçon. I' dit, la nuit' prend, lâ, où c' que vous allé aller ? I' dit, vous êt's perdu, i' a pàs d' doute ! I' dit, vous avez marché. . .

— Ah ! i' dit, oui. I' dit, j'ai fait' . . . j'ai voulu fair' dés tours de chasse avec l'ambition d'allé in peu plus loin, b'en, i' dit, ça fa't p'usieurs jours qu' j' me su's perdu, p'is j' me comprends p'us. Et lâ, i' dit, j' complèt'ment tourné, i' dit, j' sé's pàs c' que. . .

— Ah ! b'en, i' dit, resté' à coucher, restez coucher, p'is çâ, i' dit, on vâ s'arranger. I' dit, j' va's m' coucher comm' d'habitude. M' âs vous. . . prenez-vous, i' dit, m'âs vous donner, i' dit, enn' couvartur' lâ, p'i' i' dit, vous allez vous coucher par terre, p'i' i' dit, i' a pàs d' soin, i' dit, i' fa't pàs froid, i' dit, on vâ êt' correck ! »

Ah ! b'en, i' éta't b'en content. Te'hours que le sauvage gu'i off'e d' quoi à manger. I' mange ; c'éta't pàs vraimen appétissant, comm' quand qu'i' parta't d' chez-lui, mé' seul'ment, tout d' minme, quand t' és t-en faiblesse. . . I' mange in peu avec lui, p'i' i' jâsa't, l' vieux sauvag' parla't, i' parla't d' la chasse, dés affér's de minme, i' pensa't pàs beaucoup d'aut' chos' parç' qu'i' ava't d' l'air que l' sauvag' viva't par lui-minm' lâ, p'is. . .

Te'jours que, i' ést lâ. . . l' lend'main i' faisa' enn' p'ue épouvantab'e. « Ah ! i' dit, partez pàs. . . partez pâ' aujourd'hui, i' dit, i' pleut, lâ, c'est ques'ment pàs sortab'e⁹, lâ.

— Ah ! i' dit, oui, mé' seul'ment, i' dit, m' âs vous écouter, c'est pàs marchab'¹⁰ comm' c'est lâ. Mé', i' dit, du moment que l' beau temps vâ prend'e, vous savez, i' dit, vâ fo'oèr que j' fass' du ch'min ! »

8. *Résolu* : De bonne stature, d'allure vigoureuse.

9. *Sortable* (pas) : Condition qui empêche de sortir ; qui rend la sortie difficile.

10. *Marchable* (pas) : Condition qui empêche la marche ou la rend très difficile.

Te'hours, quant' c'est rendu au lend'main, i' fais'a't b'en beau. P'is lui, b'en, l' soèr, ça, ça... i' ava't te'jou' eu l'intention d'en sa'oèr in peu plus long par le sa'vage, de voèr qu'i' viva't tout' seul là, et p'i' i' voya't b'en que c'ta't b'en organisé. À pârt ça... durant c' que le sa'vage a parti, dans l' jour — i' ava' été à pe' pras deux heur's parti — durant c' temps-lâ, i' ava' été voèr en arrièrè, i' ava't dés armoèr's là, p'i' i' voéya't b'en qu'i' i' ava't du manger comme i' mangea't là, p'is c'ta't mangeab'e, i' 'n n-ava't mangé, lui. I' dit : « Oû c' qu'i' prend tou' cés affair's-lâ ? P'i' i' dit, i' a enn' bell' carabine, i' ést b'en organisé, pareil. J' comprends pâs ça ! »

Te'jours que l' lend'main, b'en, l' soèr, b'en, i' ava't jonglé ça. L' lend'main matin, i' f'sa't beau temps. « Ah ! b'en, i' dit, j' sé's b'en qu' à matin, là, j' m'en vâs b'en partir pour m'en aller. I' dit, là, i' dit, i' fa't beau, p'i' apras ça. I' dit, c' que vous voulez, i' dit, j' peux pâs rester tout l' tem icitte avec vous. I' dit, faut j' m'en a'lle, faut, moé... i' dit, faut j' sorte, allé' à travers le monde, p'i' i' dit, voèr... t-obligé d' gâgner ma vie.

Mé', i' dit, c'est pâs mal démontant, pareil, i' dit. Hier, vous avez dit dés mots, hier à soèr, qu' j'ai r'marqués, là, i' dit, j' comprends pâs ça. P'i' i' dit, vous avé' arrêté d' parler.

— I' dit, c' 'ted b'en pâs grand-chose j'ava' à vous dir' non plus.

— Mé' seul'ment, comment ça s' fa't qu' vous êt' ici t'ut seul d'pu's quinze ans ? Vous dit's qu' vous avez pâs vu d'aut' mond' que ça, que dés sa'vag's qui sont v'nus vous voèr de temps en temps ? I' dit, comment ça s' fa't, p'i' i' dit, d' voèr qu' vous vivez d' minme, vous avez pâs l'air d'êt' fatigué, vous avez pâs d' l'air... de vot'... c't âg'-là, non plus, l'air b'en portant ?

— Ah ! l' sauvag' dit, i' dit, j' sé's te'hou's b'en, i' dit, d'abord quand minm' que... c'est dés chos's qui s' pâssent, dés fois, dans la vie, t' sé's b'en. Ça fa't long-temps, i' dit, j'éta's sa'vag' dans la forêt, mé' i' dit, moé, i' dit, j'ava's 'té locké [lucky]¹¹ i' dit, j'ava' eu un' luck, i' dit, c'est d' quoi qu' j'ai trouvé, p'i' i' dit, qui m' donne enn' gross' chance. J' s'ra's... j' pourra's viv' b'en p'u' heureux que j' vis là, j' pourra's fér' b'en dés choses, que, i' dit, qu' paronn' m' dérang'ra't ; mé', i' dit, j' trop vieu' asteur pour m'occuper d' ça, j' me trouve heureux comm' j' su's là, p'i' i' dit, j' dérange r'guien. I' dit, prochain'ment, j'atten encore un ou deux d' més amis, là, qui vont v'nir, b'en, i's sont tell'ment loin — parç' que c'st un' fora' immense icitte — mé', i' dit, j'ai déjà été moé-minm' deux t'oâs fois lés voèr par ci par là.

— Ah ! b'en, i' dit, c'est b'en terrib'e, pareil¹², mé' i' dit, co' minme... j' veux pâ' en sa'oèr p'us long, mé' i' dit, j' veux pâ' en savoèr p'us long qu' ça. Mé', seul'ment, i' dit, c'st à cause j' pensa' à ça hier au soèr vous avez parlé... dit que'qu's mots, vous m'avez fait pensé' à enn' chose.

11. *Lucky* (angl.) : Chanceux ; *luck* : chance.

12. *Pareil* : Également, quand même.

— Ah ! b'en, i' dit, c' que gu'y â, i' dit, que... c'est pâs mêlant b'en b'en. I' dit, c'est d' quoi que j'ai qui m' donn' c'tte chanç'-là. C'est çâ ! »

T'jours que l' sa'vage, lui, avant qu'i parte, i' dit : « Quiens, i' dit, vieux sa'vage, i' dit, ça vous fa't r'guien, lâ, m'âs me r'posé' encore avant-midi, p'is ça m' plaît d' jase' avec vous, lâ, vous allé' allez voèr encore à vos pièges, lâ, p'is quand vous s're' arrivé, i' dit, j' partirai après l' dîner. Ça vous dérang'-t-i' ? »

— Mé' i' dit, non, ça m' dérang' pâs. Partiré' apras midi, p'is ça frâ l'affér' pa-reil ! »

T'hou's qu' le vieux sa'vag' pârt, lui ; i' éta't vers neuf heures, i' arriv' ver' onze heures. Apras qu'i' ést arrivé, b'en, i' travaille au dîner, p'i' ensuite i' fa't sa cuisine, p'i' i's prenn'nt leur r'pâs. P'i' apras qu'i' ont fini d' manger, b'en, i's s' mett'e' à parlé' encore in peu. Durant c' temps-lâ, que l' sa'vage ava' été parti, lui, i' dit : « C'-tu b'en terrib' de voèr qu'i' m' dit qu'i' a que'qu' chose, p'i' apras çâ, i' dit, que... c'est çâ qui m' démonte. I' dit, j'ai que'qu' chose ici qui m' donn' la chance. Si c'est pâs que'qu' chose, in don, comme on peut dire, qu'i' a en lui ou d'aut's choses, i' a que'qu' chos' qu'i' cache, p'i' on sé' pâs c' que c'est. »

Quand i' 'oét çâ, i' s'en vâ, i' a son lit, lâ... i' s' ma'... o' a te'hours l'idée d' penser qu'on cach' d' l'argent lâ ou que'qu' chos' de minme. I' s'en vâ, p'i' i' lè'v' son orguier [oreiller], comme on dit, lâ, p'i' ensuite i' r'garde en d'ssous, i' s' ma' à haler¹³ lés couvartures, p'i' i' ava' enn' pâillass' lâ, c'ta't rempli d' branches, çâ, dés p'tit's branch's fines, lâ. I' s' ma' à r'gârdér là-d'ssous. C' qu'i' voét ? I' ava' enn' p'tit' boêt' qu' éta't pâs b'en grande, p'i' i' ouv' la p'tit' boête. I' ava' enn' p'tit' pierr' qu' éta't dan 'a boête, enn' bell' p'tit' pierr' qu' éta't là-d'dans. I' dit : « Comment ça s' fa't, i' dit, c'tte p'tit' boêt'-là ést dans son lit, p'i' apras çâ, i' dit, avec ce p'tite... c'tte p'tit' pierr'-là. Mé, i' dit, c'st enn' p'tit' pierr' qui indiqu' que'qu' chos' çâ. I' dit, 'a ést b'en r'luisante, i' dit, enn' p'tit' pierre, i' dit, c'est cur-guieux [curieux] ! » P'i' 'a éta't pâs grosse, mé' massif. « Mé', i' dit, j' comprends pâs c'tte affér'-là, moé ! »

Te'jours qu'i' prend la p'tit' pierre, p'i' apras çâ, i' 'a mat dans sa poche, p'is le sa'vag' s'adonne à arriver. I's dîn'nt comme i' faut. Apras qu'i' ont diné : « Bon, vieux sa'vage, i' dit, aateur, i' dit, j' m'en vâ's, i' dit. J' vous r'marcie bien dés fois, i' dit, si j'ava's d' l'argen encor' su' moé, i' dit, j' vous paiera's quoi ça voudra't [vaudrait], mé', i' dit, seul'ment, c' que vous voulez ? J'en n'ai pâs, i' m' rest' que'qu's sous, lâ, pour me dépendre en câs d'êt' mal pris.

— Ah ! i' dit, l' so'vage i' dit, l' so'vage i' dit, j'en n'ai pâs besoin, j'en n'a pâs besoin !

— I' dit, i' a 'ienqu' un' chose, lâ. J' vous r'marcie, bien, i' a un' chos' qui m'aura't plu d' savoèr avant d' partir. Pour quell' raison qu' vous êt's t'ut seul, p'is vous dit's qu' vous avez pâs d' misère, p'is vous êt's heureux, p'is vous manquez de r'guien.

13. *Haler* : Tirer.

— I' dit, j' m'inquièt' de r'guien, çartain. I' dit, j'a'ra's tout à souhait' si j' vou-la's. Seul'ment qu'i' dit, j' te l'ai dit, l'aut' jour, c'est parç' que j' veux raj'ver [achever] més jours de minme. J'ai pàs d' misère, p'i' i' dit, moé, c'est ma vie, çâ ! I' dit, quiens, mon pauv' p'tit garçon, i' dit, j' vois b'en qu' tu t'en vâs, lâ, i' dit, moé, lâ, ça fa't nomb' d'années, c'est un' p'tit' pierr' qu'un d' més onk's [oncles] m'ava't donnée. Lui, i' pensa't pàs qu'alle ava't c'tte vartu-lâ. I' me l'a donnée, lui, par sa beauté d' la pierre, p'i' 'a éta't r'luisante, p'i' 'a éta't b'en belle. C'tte p'tit' pierr'-lâ, lâ, j'ai juss'e à la prend'e, lâ, p'i' i' dit, quand j' me couch' le soèr lâ ou b'en j' me lèv' le matin, j'ai 'ienqu' à pein' de pâsser mon doigt d'ssus, lâ, p'i' i' dit : « Donn'-moé du manger ! » I' dit, 'a m' donn' du manger. « Donn'-moé... » Quiens, ma carabin' que j'ai, lâ, vous l'avez trouvée belle, hier, ma carabine, hein ? B'en, i' dit, c'est ell' qui m' l'a donnée, ma p'tit' carabine. P'i' i' dit, à pârt de çâ, lâ, c'tte p'tit' pierr'-lâ, lâ, i' dit, si on veut par 'xemp'e, dire, lâ : « J' veu' êt' dans ma ville » ou b'en « J' veu' êt' dan enn' tell' plaç' lâ », b'en, i' dit, 'a nous aide à s' transporter, p'i' i' dit, ça s' fa't comm' par enchant'ment. I' dit, c'est pour çâ.

— Ah ! b'en, i' dit, j' su's b'en content d' sa'oèr çâ, pareil, i' dit, si ça vous fa't... déplaît pàs, i' dit, moé, ça vaut... b'en i' dit, in moment donné, dés fois, on cont' que'qu' chose, on dit, 'garde, j'ai vu in sauvage, in vieux bonhomm' respectab' qui éta't d'in bon cœur, p'i' in affair' de minm' qu'i' di' avant d' partir. »

P'i' i' souhait' le bonjour, p'i' i' le r'marcie, lâ.

Apras qu'i' ést parti, i' dit : « En tou' 'és câs, i' dit, j' to'jours v'nu à bout d'y fér' dir' pour quell' raison. I' dit, tout d'in coup ça s'ra't vrai, çâ, i' dit, ça m'aid'ra't pàs pour rire, çâ. »

Te'hours, i' prend sa p'tit' pierre, p'i' ensuite i' s'assit par terre, p'i' i' ouv' la p'tit' boête, p'i' i' dit... Ah ! en pâssant... i' pâsse l' doigt d'ssus, i' dit : « J' vou-dra's b'en avoèr du manger, du beau gâteau, p'is du bon manger, lâ, i' dit, qui fond dan 'a bouche, comme on dit, lâ ! » Prend sa p'tit' boête, p'i' 'a p'tit' pierre, p'i' ava' 'a p'tit' boête, p'i' ensuite, i' a mat dans sa poche. Il l'a pàs mis dans sa poche, s'aparçoèt... c'est b'en prop' devant lui, p'i' i' s' ma' à manger. « Mé', bon sens d'affère, i' dit, i' m'â pàs trompé là-d'ssus, i' dit, c'est to'hours que'qu' chose, çâ ! Ah ! b'en, i' dit, asteur, i' dit, m' â' asseiller chez nous, ça fa' enn' bonn' semaine... Çà fa't p'usieurs semain's j' su's parti, c'est rendu, i' dit, avec deux moâ' au-d'ssus qu' j' su's parti, peut-êt' t'oâs moâs. » I' dit, in peu plus longt'emps qu' çâ qu'i' éta't parti d' son em'poi qu'i' ava't lâ, au magasin.

I' dit, lâ, i' dit : « Ah ! b'en, lâ, asteur qu'i' ava't çâ, i' dit, m' âs to'hours pou'oèr m' fér' transporter. Çà fa't que, ah ! b'en, i' dit, ça vâ êt' p'us court pour m'en aller que j' su's venu. I' dit, lâ j' su's çartain qu' 'a doi' êt' content' qu' 'a ést débarrassée d' moé tout çâ, mé'... »

Quand i' a eu sa p'tit' pierre, lâ, i' s' transporte, c'est pàs long. P'is quand il a arrivé dan 'a vill' chez lui, lâ, i' se r'pose in peu dan in hôtel, lâ, p'is lâ, b'en, i' s'ta't fait' donner d' l'argen in peu par sa p'tit' pierre, comm' de raison, dans sés

poches, et p'i i' s'est habillé b'en prop'ment, p'i i' ava't tout mis câ dan enn' valise... enn' p'tit' valise, lâ, pour pâs qu'i' pense r'guien avec câ.

Te'hours, qu'un bon soèr, don, i' arriv' chez eux dans sa ville. P'i i' a pâ' eu d' misère à arriver, i' s'ta't fait'... i' s'en alla't d' minme avec sa p'tit' pierre, i' éta't guidé malgré lui. I' s'en vient lâ cont'... dans la maison, p'is ça fa' à pe' pras l'heur' durant la soèrée, p'i elle, quand 'a a tombé t'ut seule, lâ, écouté' in peu, lâ, lés veillées ça marcha't. Alle ava't tout's sés amis, à pe' pras... i' éta' enn' quarantaine, lâ, p'i i's s'amusa'ent entre eux aut's, lâ. P'is lui, i' arrive, p'i i' s' ma' à écouté' à 'a porte. Ah ! j' te dis, i' connaissa't lés affères, i' fa't l' tour du château, i' s'en vâ voèr par in châssis qu'i' ava't par arriér' lâ, la toile, éta't pâs complè'tment b'en fermée, i' aparçoé'... i' 'és voéya't danser, p'i i' voya't sa femme' qu' éta' apras danser, p'i écou'te in peu, la joie régna't !

Quand i' voét câ, i' fa't l' tour, p'i i' ava' enn' clé qu'i' ava't consarvée su' lui. En arrivant, i' ouv' la port' p'i i' s'en vient, p'i i' rent' dans sa chamb'e. Apras qu'i' rent' dans sa chamb'e, i' s' couche, p'i i' s'endort, comm' de raison. Ça f'sa't longtemps qu'i' ava't pâs dormi dan in bon lit, p'is fatigué d' son voyage...

T'hours, qu'elle, l' lend'main matin, b'en, lâ, 'a se l'va't vers huit heures, huit neuf heur's le matin. Alle éta't brisée in peu, hein ! danse avec in, danse avè' l'aut'e, pui' 'a prena' enn' p'tit' gorgée d' temps en temps de boèsson in peu d' temps en temps, t' sés, p'i alle aim'a't câ, alle haguissa't [haïssait] pâs câ, avec dés soèrées plein's comm' de minme.

Lâ 'a s' lève. À in moment donné, apras qu' 'a ést l'vée, lui, b'en, i' s' lève aussi, p'i alle l'attend [entend] marcher. « Comment, 'a dit, qui qu' c'est... comment, 'a dit, sa chamb'e... sa port' de chamb'e ést bârrée, p'i 'a dit, qu' c'est qui brâss' lâ dan 'a chamb'e ? » 'A pârt p'i 'a vâ. Alle ava' enn' clé comm' de raison. 'A débârr' la port' de sa chamb'e, 'a pou'ss' la porte. 'A l'aparçoét qui éta't d'bout, qui s'éta't r-habillé, qui éta't d'bout, i' ava' in bureau, lâ, i' éta' apras s'arranger lés ch'feux dans l' miroèr, p'is...

'A r'tourn' de bord, p'is farm' la porte, p'i 'a s'en vâ s'assoèr. Ça gu'i ôt' la forç' de marcher p'is d' travailler. Lui, quand i' ést habillé tout' prêt, i' pârt, apras câ, i' sort. « Quiens ! 'a dit, t' és t-arrivé d' prom'nade, comment ? 'A dit, quand qu' t' és t-arrivé don, 'a dit, t' sé's ?

— Ah ! b'en, i' dit, j'ai arrivé cett' nuit, j'arrivé pendant la nuit, lâ.

— I' dit ['a] dit, quiens ! t' âs pâs réussi dans ton voyage, j' s'ppose, t' és t-enuyé lâ, hein ? T' âs cru d' fère in bon coup d' désarter, t' âs parti d' nuit' p'is t-arrivé d' nuit. Ah ! b'en, mon doux ! t' sé's b'en, c'ést in honneur pour toé, pareil, par 'zemp'e, comm' de raison, partir de nuit p'i arriver d' nuit, 'a dit, on parl' pâs d' câ !

— Ah ! b'en, i' dit, en tou' 'és câs, on fa't c' qu'on peut dan 'a vie ! »

Te'hours, quand i' a vu câ, i' prend la porte, p'i i' pârt. Mé', elle, 'a s' douta't d' que'qu' chose. 'A dit : « C'ést curgieux, 'a dit, i' parl' comme in homme, 'a dit,

on dira't que. . . p'is, dés fois, j'a'ra' eu honte à sa place, moé. 'A dit, que c'est c'tte histoèr'-là, don. »

Quand c'est rendu. . . pâss' la journée parti. Quand c'est rendu dan après-midi, vers t'oâs heures, i' arrive. Rent' dan 'a maison en sifflant, i' éta't b'en gaillard. Ell' quand 'a voét qu'i' ést arrivé, qu'i' ést b'en gaillard. . . p'i' i' prend pâs la pein' de gu'i parler. I' pârt, p'i' i' rent' dans sa chamb'e. Quand i' rent' dans sa chamb'e, lâ, i' fa't pâs d' bruit, i' s'ta't couché in peu su' l' lit, i' ava't bârré la port' de sa chamb'e.

Quand 'a voét çâ, elle, 'a pârt. I' éta't vers cinq heures, 'a s'en vâ encôr' voèr la vieill' sorcière. 'A dit : « Quand vous parlez, 'a dit, vous savez p't-êt' pâs, comm' de raison, mé', 'a dit, i' ést arrivé. 'A dit, vous savez depu's l' temps qu'i' ést parti lâ, b'en 'a dit, i' ést arrivé, lâ. P'i' 'a dit, i' ést arrivé gaillard comm' tout, j' gu'i ai parlé à matin, lés dargniers mots que j' gu'i ai dit, i' a pâs pri' 'a pein' de répond'e, p'i' 'a dit, i' a pri' 'a porte, p'i' i' a parti. P'i' 'a dit, i' ést arrivé lâ, 'a dit, vers t'oâs heures, lâ, p'i' 'a dit, i' s'ést couché en arrivant, p'i' 'a dit, i' éta' encôr' couché quand j'ai parti, lâ. 'A dit, j' viens to'hours voèr qu'est c' que y â. 'A dit, i' a parti, depu's l' bout d' temps qu'on l'a pâs vu, b'en, 'a dit, vous d'vez l' sa'oèr comm' moé, p'i' 'a dit, qu'i' a parti, p'i' apras çâ, 'a dit, d' voèr, 'a dit, qu'i' ést arrivé, p'i' 'a dit, b'en gaillard. P'i' apras çâ, 'a dit. . .

— Ah ! b'en, b'en, 'a dit, comm' de raison, gaillard. . . 'a dit, i' ést chanceux, i' ést chanceux, comm' de raison, 'a dit, c'ést d' quoi qu'i' a encôre, qu'i' a encôre, lâ. 'A dit, lâ, 'a dit, quand qu'i' a arrivé, i' ava' in peu d'argent, 'a dit, quand i' vous a marguïée [épousée], mé' 'a dit, seul'ment, 'a dit, i' en a encôr' pluss', lâ.

— Mé', 'a dit, quoi çâ dépend ?

— 'A dit, çâ dépend, 'a dit, i' 'n n-â pluss' comm' çâ. I' peut s'en donner tant qu'i' veut. P'i' 'a dit, i' peut s' donner du manger, i' peut s' donner d' la boésson, i' peut s' donner b'en dés chose' avè' çâ !

— Mé', 'a dit, où c' qu'i' a pris çâ, c'tte histoèr'-là ?

— B'en, 'a dit, c'ést enn' p'tit' pierre. Quand i' a parti, lâ, 'a dit, i' s'ést engagé enn' secouss' su'. . . dan in marchand, i' a travarsé dans la forat b'en longtemps, i' ést v'nu découragé, à marcher d'in bor' à l'aut'e, p'i' 'a dit, lâ, 'a dit, i' a rencontré in so'vag' dan 'a forat, i' a'ra't voulu périr, p'i' 'a dit, voyez-vous, 'a dit, lâ, 'a dit, c'ést c' so'vag'-là, i' ést v'nu à bout d' gu'i fér' dire, c'ést enn' p'tit' pierr' qu'i' ava't dan enn' p'tit' boêt' que in d' sés onk's [oncles] gu'i ava't donnée, p'i' apras çâ i' a fait' c' cadeau-lâ. P'i' avec çâ, lâ, i' s' transporte assé' à son aise ; d' l'argent, b'en, i' s'en donn' tant qu'i' veut, p'is du manger, pareil. Çâ fa't qu'i' dit ['a dit] c'ést pour çâ qu'i' ést gaillard, lâ.

— Ah ! mon doux, 'a dit, b'en, in affère épouvantab'e ! 'A dit, c' qu'on vâ fère ?

— C' que vous allez fère ? Laissez fère, vous allez b'en voèr. 'A dit, là i' ést chez vou' à soèr, là, vous allez b'en 'oèr que c'ést qu'i' vâ fère à soèr, là, p'i' 'a dit, laissez-le fèr' pendant que'qu's jours, p'i' 'a dit, vous voèrez b'en.

— Te'jours que, b'en, 'a dit, c'ést correck ! »

'A r'tourn' chez eux ; en arrivant, b'en, elle 'a fa't pàs ni in ni deux, 'a rent' dans sa chamb'e, 'a ava't tout' avartis sés amis, là, de pàs v'nir, le soèr. 'A voula't pàs fère r'guien, l' soèr.

Te'jours que lui, dans la journée, lui, i' ava't parti, lui, p'i' i' ava't tout' invité de sés anciens amis qu'i' ava't, lui, là. Ils l'ava'ent connu ; ça faisa't pàs si long-temps qu'i' éta't parti, comm' de raison, ils l'ava'ent connu. P'is quand i' voét qu' c'ést rendu vers sept heures, six sept heur's le soèr, là, c' qu' 'a voé arriver, mon ami, enn' grand voétur' qui arrive avec dés commis. Rent' p'i' i' s'en vâ ouvrir sa salle, là, le v'lâ qu'i's s' mett'e' à rentrer dans la salle. I' voèya't rentrer dés boêtes, p'is c'ta't l' manger qui rentra't, i' ava't 'té ach'ter du pain, i' ava' ach'ter du gâ-teau, i' ava' ach'té in r'pàs pour tous sés amis. I' éta'ent v'nu' enn' vingt, vingt-cinq dans tous sés amis, là.

« Mé', mon doux ! 'a dit, qu'ést c' que c'ést que c'tte affair'-là qui s'appareille, là, à soèr ? 'A dit, i' a to'hours b'en in affair' terrib'e, 'a dit, c'ést b'en tel qu' 'a m'a dit, 'a vieill' sorcière. 'A dit, i' a parti là, i' ava't d' l'argent, là, p'i' i' a été ach'ter du manger, p'i' i' a été inviter sés amis, p'is là, i' s' prépar' pour fère enn' veillée ! »

T'hours, i' a fait' çâ pèndan un' semain' de temps. Au bout d'un' semaine, quand b'en minm' qu'i' disa' à ell' de v'nir, b'en crèr' qu' 'a gu'y alla't pàs, i' a pàs d' saint danger qu' 'a gu'y a'lle. 'A pàrt, 'a s'en vâ 'oèr encor' la vieill' sorcière, p'i' 'a dit, 'a dit : « Quand on pense, 'a dit, c'ést pir' que pire. 'A dit, là, 'a dit, i' a jama's dépensé d' minme, p'i' i' ést just' qu'i' pren in p'tit coup d' temps en temps, p'i' 'a dit, j' comprends ques'ment pàs, p'i' 'a dit, c'ést b'en terrib' de voèr çâ. 'A dit, i' a te'jours b'en in don terrib'e, p'i' 'a dit, j' su's démontée d' voèr çâ.

— Te'jours que, b'en, 'a dit, 'a dit, c'ést comm' j' vous l'ai dit, l'aut' jour, là, 'a dit, j' vous l'ai dit, attendez que'qu's jours voèr c' qu'i' vâ fère ; puisqu'i' fa' encor' le fou, là, b'en, 'a dit, c'ést pàs mêlant b'en b'en. Sa p'tit' pierr' qu'i' a là, là, 'a dit, i' a tient dans sés poch's d' sés habits, là, p'i' 'a dit, comme. . . à soèr, laissez fère, là, à soèr, là. Allez veillé' aussi, fait' voèr, là que vous êt'e amie avec lui là, que vous êt'e r'venue, là, 'a dit, allez l' trouver, p'i' apras çâ, 'a dit, fait's la veillée in peu ensemb'e. P'i' avant qu' la veillée finisse, vous en irez, vous, chez vous, là, p'i' 'a dit, quand vous verrez qu'i' s'ra bien endormi là, vous fr'é attention, vous viendrez 'oèr dans sés poch's de sés habits, là, p'i' 'a dit, vous allé' 'oèr, vous allez trouver la p'tit' pierre. En ayant la p'tit' pierre, il l'a'râ p'us, lui. Parç' que si vous aviez la p'tit' pierre, b'en, là, b'en, tu pourras fèr' la minm' chose avec, to'hours. Vous pourrez. . . avec la p'tit' pierr' vous pouvez vous transporter d'enn' place à l'autre, vous pouvez vous transporter avec lui, aller l' perde encor' dans la forat, n'importe où.

— Ah ! b'en, 'a dit, j' su's b'en content' d' sa'oèr câ. »

Te'hours que, lâ, le soèr, apras qu'all' l'a vu arriver, lâ, lui, i' continue à fér' son souper p'i' à fér' sa veillée, p'i' ell' la minm' chose. 'A s'en vâ veillé' encor' le soèr avec lui, all' [il] l'ava' invitée, p'i' apras câ, 'a s'en vâ veiller elle itou, mé' 'a faisat' câ à contre cœur. Quant' c'est rendu... i's veilla'ent jusqu'à dix onze heures... quand c'est rendu vers dix heures, 'a pârt p'i' 'a s'en vâ dans son château pour ainsi dire, lâ, et puis, lâ 'a rent' dans sa chamb'e, p'i' apras câ, 'a pense 'ien-qu'à câ, hein !

'A dit : « M' âs to'jours b'en a'oèr connaissanç' mecqu'i' soeille arrivé, 'oèr si c'est b'en l' câs. » T'hours, quand le soèr, apras qu'i' ést arrivé, 'a l' voét b'en arriver, p'i' i' arrive, p'i' i' rent' dans sa chamb'e, p'i' apras câ, pâs longtem apras, b'en, 'a 'oét b'en qu'i' ést couché. Quand 'a 'oét qu'i' ést endormi, lâ, 'a pârt p'i' ensuite 'a s'en vâ 'oèr dans sés habits, lâ — i' ava't tout' son ling' su' l' dos su' enn' chaise, lâ — 'a s'en vient lâ, p'i' à in moment donné, b'en, 'a trouv' la p'tit' boêt' telle qu' la grandeur qu' 'a gu'i' ava't dit, lâ, 'a éta't mince aussi. 'A ouv' la p'tit' boête, p'i' 'a voét la p'tit' pierr' qui ést... « Ah ! b'en, mon doux ! 'a dit, c'est b'en câ ! »

'A pârt, p'i' 'a s'en vâ vè' câ, p'i' 'a s'en vâ s' coucher, lâ, b'en contente, lâ. 'A prend du tem [temps] à s'endormir, parç' qu' 'a s' senta't trop heureuse.

T'hours qu' lui, i' s' raveill' l' lend'main matin in peu brisé, i' ava't pri' in p'tit coup, p'is dansé' in peu for' [fort] un peu l' soèr, i' s' raveill' vers huit neuf heures. La promièr' chos' qu'i' fait, comm' de raison, hein ! en s' réveillant, t'ut suite... i' ava't pâ' été prudent, c' soèr-lâ ; d'ordinaire i' 'a catcha't dans son lit. I' pârt, s'en vâ r'garder dans sés habits, mé' i' s'aperçoét... « B'en, maudit ! J'ai perdu ma p'tit' pierre. I' dit, hier à soèr, j'ai dansé, p'i' ou b'en, j' me su's l'ai fait' voler, charche, i' dit, quel côté qu' 'a a pris. P'i' i' dit, encore, ça peu' êt'e ell' 'te b'en, ça peu' êt' aussi b'en elle ! »

To'hours qu' l' lend'main matin, quand i' 'oét câ, lui, i' s' lève, pâs trop gaillard. Charche encore in peu dans sa chamb'e, r'gâr' sour son lit, p'i' i' ava't beau r'gârdé' in peu partout, mé' i' 'a trouv' pâs.

Elle, lâ, pendant c' temps-lâ, 'a éta't l'vée. Tout d'in coup, lâ, il l'attend [entend] marcher dan 'a cuisine. Ah ! 'a ava't l' manche à balai, p'i' 'a éta' apras bal'yer la place, p'i' apras câ : « Voyons, si i' peut se l'vé' à matin, que dégène [déjeuner], que j' gu'y a'll' fér' son lit, pauv' paresseux ! » P'i' 'a disputa' apras. Il l'entenda't b'en.

Quand i' voét câ, lui, i' sort ; pâ' in mot ! Bârr' la port' de sa chamb'e. Apras câ, i' prend son porte-manteau son habit neuv' qu'i' ava't d'dans, lâ, p'i' apras câ, i' pârt. « Que c' que tu pârs pour aller ? 'A dit, t' âs pâs d' l'air gaillar' à matin ? C'est ta veillée ? Comm' t' és pâs gaillard, à matin !

— Bon, b'en, i' dit, j' su's pâs gaillard ! Tous lés jours sont pâs pareils ! »

To'hours qu'i' prend la porte, p'i' apras çâ, i' pârt. Apras qu'i' ést parti, b'en, i' dit : « J'éta' organisé encor' pour fére enn' vraie bell' vie, p'i' avec més folies, b'en, i' dit, lâ, i' dit, j' me su's fait ôter. . . Apras çâ, quand on pense, i' dit, qu'elle a réussi encore à m' sortir c'tte p'tit' pierr'-lâ dans més poch's de més habits ! »

Lâ, le v'lâ encor' parti. I' dit : « J' su's pâs dign' de rester dans l' monde. Çâ ça ser' à r'guien, i' dit, c'ést l'affér' qui march' pâs pâ'-en-tout' . »

Lâ, i' pârt, p'i' ensuit' pârt, sort d' la ville. P'i' apras çâ. . . lés rout's dans c' temps-lâ, i' éta'ent pâs fréquent's b'en b'en comme aujourd'hui. I' ava't dés rout's qu' éta'ent p'us difficile' à parcourir de minme. Mé' lâ, lâ, à mesur' qu'i' marcha't, à mesur' qu'i' fatigua't, p'is l' décourag'ment ça l' prena' encor' minm' pir' qu' la premiér' fois. I' s' ma' à travarsé' encor' dans la forat, p'i' i' pense : « B'en, i' dit, ça ser' à r'guien, i' dit, j' m' âs finir par me fér' dévorer ou 'ted b'en pard' la vie dans la forat. I' dit, j' mérit' pâs d'aut' chos' que çâ. »

Quand i' ést rendu lâ. . . i' s'en vient, p'is quand i' ést rendu, i' arrive au râ' in lac. I' y ava' in beau grand lac assez. Ah ! i' ava't soèf, p'i' i' s' lave in peu dans l' lac, p'i' apras çâ, i' prend dés bonn's gorgées d'eau, p'i' i' s' ma' à marcher, p'i' i' s' ma' à fér' le tour du lac. Quand i' ést rendu l'aut' côté du lac, lâ, i' s'aperçoét qu'i' ava't. . . que c'éta't comm' battu par dés pieds, dés gens qui v'na'ent pêché' au lac, dés affér's de minme. I' dit : « I' y a-t-i' b'en du monde, i' dit, qui s'en vienne' icitte, pareil. I' y â 'ted b'en que'qu'un qui travaille icitte ? Ça ser' à r'guien. »

Quand i' voét çâ, b'en, i' marche encore in p'tit peu. Mé', i' voya't pâs d' bâ-tisses, i' voyé' r'guien. Quiens ! à in moment donné, b'en, i' attenda't parler, tout's sort's de chos' de minme.

To'hours que, lâ i' ava't. . . in moment donné, mon ami. . . i' y avè'. . . in gârs qu' éta't. . . i' éta'ent deux homm's qu' éta' assis lâ p'i' i's discuta'ent tou' 'és deux. L'aut' disa't : « C'ést. . . dis-moé don, c'ést-tu b'en terrib'e, hein, de voèr qu'on pâ' 'apab' d' s'arranger tou' 'és deux, i' dit, on pourra't to'hours b'en s'arranger pour in affair' de minme.

– Mé' l'aut' dit, comment çâ ?

– B'en, i' dit, j' sé's b'en. . . c' que tu veux ? On discut' çâ, lâ, ça march' pâs, c'ést pâs d'avance, çâ, c'ést in affér' qui march' pâs b'en b'en b'en b'en.

– B'en, i' en a in qui di' à l'aut'e, i' dit, c' qu'on fra't b'en ? »

Lui, i' 'és attenda't parler. À in moment denné, sans fair' trop d' train, i' s' ma' à marcher, p'i' i' s' ma' à avancer enver' eux aut's. Te'jours qu'en arrivant : « B'en, i' dit, c' que vous avez, don ? I' dit, on dira't qu' vous jasez tou' 'és deux, lâ, p'is vous avez d' l'air en pein' pâs mal.

– Ah ! i' dit, oui, i' dit, on ést en pein' pâs mal. I' dit, c'ést in affér' curguieuse, çâ, itou, pâs mal.

– I' dit, comment çâ, don ?

— B'en, i' dit, comment çâ ? I' dit, on s'en v'na' en parlant tou' 'és deux, lâ, p'i' apras çâ, i' dit, c'est un' ceintur' qu'on l'â, i' dit, qu'on l'â trouvée, lâ, p'i' apras çâ, o' ést lâ, i' dit, qu'on discut' tou' 'és deux, on l'a trouvée tou' 'és deu' ensemb'e, p'i' i' dit, lui, b'en, comm' de raison, i' aim'ra't b'en l'a'oèr, p'i' i' dit, moé j'aim'ra's b'en l'a'oèr itou, comm' de raison. P'is c'est pour çâ, i' dit, qu'on discut' tou' 'és deux, i' dit, tranquill'ment, par 'zemp'e, pour voèr, i' dit, qui c'est. . . comment c' qu'on vâ fér' pour s' la séparer. O' ést pàs capab'e !

— B'en, oui, i' dit, c'éta't. . . c'ta't pour çâ qu' j'ta's pour vous dire, séparez-la en deux.

— Mé', i' dit, la séparé' en deux, i' dit, 'a perd sa vertu. Ça fa't qu'i' dit, ça ser' à r'guien.

— I' dit, quell' sort' de vertu qu'alle a.

— B'en, i' dit, la vartu qu'alle a, i' dit, c'tte ceintur'-lâ, i' dit, on peut souhaiter plusieurs chose' avec, mé' surtout s' transporter. I' dit, lâ, par 'zemp'e, i' dit. . . j' m'en vâs vous la montrer ! I' dit, r'gardez ! »

I' pârt, p'i' ils l'ava'ent cachée, lâ, tous lés deux. I' s'en vâ, p'is de v-où la ceinture, mé' l'aut' la qu'na't [tenait] par sa. . . avec sa main itou, i' voula't pàs l'échapper ni in ni l'aut'e. I' dit : « C'tte ceintur'-lâ, i' dit, on a juss'e à la prend' lâ, p'i' apras çâ, i' dit, on s'a mè' entour le corps, lâ, voés-tu, lâ, entour n'us aut's, lâ, p'i' i' dit, quand 'a ést b'en postée comme i' faut, attachée, lâ, on dit : « J' me souhaite à 'nn tell' place ! » On peut souhaiter dans n'importe quell' plaç' dans l'univers. En disant : « J' me souhait' lâ ! » i' dit, o' ést rendu lâ, aussi vit' comme on l' souhaite, o' ést rendu lâ.

— Ah ! b'en, i' dit, j' vous cré's, j' vous cré's te'hours. Mé', i' dit, c'est in affér' qui a ques'ment pàs d' bon sens, i' dit, enn' ceinture, i' dit, s' transporter d' min-me, p'is, b'en, t' sé's, b'en souvent s' denne d'aut' chose avec. I' dit, moé, i' dit, moé j' croés pàs çâ, i' dit, j' vous dis b'en franch'ment lâ, i' dit, ça m' surmonte [dépasse] !

— Ah ! b'en, i' dit, c'est l' câs, c'est l' câs. I' dit, vous allé' 'oèr, ah ! i' dit, vous allé' 'oèr.

— I' 'n n-â in qui di' à l'aut'e, i' dit, prends-la ou b'en moé, p'i' i' dit, pour gu'i' montrer, lâ, comm' c'est b'en vré' [vrai], qu'on l'â raison d' discuter tou' 'és deux.

— B'en, l'aut'e i' dit, en tou' 'és câs, i' dit, mets-lâ, i' dit, c'est pàs. . . »

I' y en a in qui 'a prend p'i' i' mat sa ceintur' comm' çâ. P'i' apras çâ : « B'en, i' dit, j' me souhaite, i' dit, à in arpent d'icitte, lâ, pou' qu' vous m' voyez lâ. ! En disant çâ, i' ést rendu à pe' prè' in arpent, i' ést rendu à pe' pra' in arpent, lâ. « Ah ! b'en, i' dit, lâ, i' dit, j' su's b'en çertain qu' c'est çâ. Ah ! i' dit, j' su's çertain qu' c'est çâ, mé' i' dit, vous dir' qu' j' su's certain d' mon coup, lâ, i' dit, j' pàs vrai-ment çertain encore, i' dit, j'ta's pe' pras dans l' milieu, i' dit, j' pàs vraiment çertain.

— B'en, mon doux, i' dit, c'est pâs d' valeur, i' dit, vous m'avez vu fér' t't à l'heure, lâ ?

— B'en, i' dit, fait's-moé, i' dit. . .

— Quiens, i' dit, vous êt's. . . prenez-lâ, p'is mettez-vous-lâ alentour d' la ceinture, lâ, p'i' apras çâ, i' dit, b'en, i' dit, dit's par 'zemp'e : « J' me souhaite à deux cents pieds ou b'en j' me souhaite à cinq cents pieds, lâ ! » P'i' apras çâ, i' dit, vous r'viendrez n's trouver, i' dit, vous allez b'en 'oèr, i' dit, c'est çâ qu' j'ai fait' t't à l'heur' lâ, vous m'avez b'en vu ! »

B'en, quand i' 'oét çâ, b'en, i' pren 'a ceintur' p'i' i' s'a ma' entour l'aut'e. Ça fa't que, i' éta'ent tous deux d'avant lui. I' dit : « Comme alle ést lâ, lâ, i' dit, ma ceinture, i' dit, j' peux m' souhaite n'importe où, lâ ?

— Ah ! i' dit, oui, comm' vous êt's lâ, lâ.

— B'en, i' dit, en c' câs-lâ, i' dit, j' me souhait' chez nous ! »

À in moment donné, i' disparaît d'van 'és aut's, comm' de raison. I' y en â in qui di' à l'aut'e : « B'en, mon doux ! i' dit, o' ést dés beaux fins, hein ! I' dit, on gu'i fa' asseyé' 'a ceinture, p'i' i' â été b'en p'us fin qu' n'us aut's, hein ! Moé, i' dit, qu' j'ai été transporté lâ, lâ, p'i' apras çâ, j' me su's t-en r'venu, mé' i' dit, lui, i' a b'en vu çâ, i' l'ava't compris, hein ! B'en lâ, i' dit, où c' que c'ta't chez eux, lâ ? I' dit, tu l' sé's-tu, toé ?

— B'en, i' dit, moé, je l' sé's pâs non plus. I' dit, on ést çartain d' p'u' 'oèr not' ceintur' ni l' voèr non plus, lui. »

Te'hours lui, comm' de raison, quand. . . en disant çâ, i' ést rendu chez eux, p'is dans sa ville, i' ést pâs rendu dans sa maison, i' ést rendu chez eux dans sa ville. Quand i' ést rendu lâ, b'en, i' dit, lâ. . . i' sava't qu'i' éta't chez eux, i' connaissa't b'en la ville. Lâ, i' s'en vâ pâs chez eux t'ut' suite, i' s'en vâ trouvé' encor' sés amis, lâ, et p'i' i' 'és invit' tout's pour le soèr. « Ah ! i' ont dit, t' és t-encore arrivé ?

— Ah ! i' dit, j' su's voyageur terriblement. Lâ, j'ai parti l'aut' jour, la premièr' fois, vous savez, p'is j' me su' en r'venu, p'i' i' dit, lâ j'ai parti encor' c'tte fois-lâ, p'i' i' dit, j' su's t-encore. . . t-encore arrivé. Ça fa't qu'i' dit, v'né' encore à soèr, lâ, p'i' i' dit, c'st encore. . . on vâ s'en faire enn' belle, on va faire enn' bell' veillée à soèr, p'i' on vâ a'oèr d' l'agrément ! »

Ah ! Comm' de fait', quand i' arriv' che' z-eux. . . i' arrive encor' chez eux vers cinq six heures, le soèr. Quand i' ést arrivé, lâ, la femm' b'en. . . b'en, mon Dieu ! 'a l' voét rentrer. En l' voéyant rentrer, i' rent'e en sifflant, p'i' i' s'en vâ. . . s' gârder dans l' miroèr, i' y avè' in grand miroèr, i' s' mè' à r'gârder dans l' miroèr en pâssant, p'i' i' rent' dans sa chamb'e. « Mon doux ! 'a dit, i' ést-i' encore arrivé, p'i' 'a dit, i' a d' l'air arrivé, 'a dit, plus féroç' que l'aut' jour. 'A dit, la tête en l'air. . . p'is si i' fil' [to feel]¹⁴ numéro un. »

14. *Feel* [to] (angl.) : Se sentir.

Quand 'a voét çâ, 'a pârt vit'ment, 'a s'en vâ trouver sés amis, lâ, et p'is lâ, 'a leu' dit d' pâs v'nir le soèr. 'A dit : « I' ést encore arrivé, lâ, p'i' apras çâ, 'a dit, i' ést gaillârd comm' tout, p'i' 'a dit, i' ést arrivé, p'i' i' a rentré dans sa chamb'e, p'i' 'a dit, i' m'a pâs seu'ment pâs di' in mot.

— B'en, i' ont dit, on gu'irâ pâs ; i' ont dit, on se r'-prendrâ ! »

To'jours que lui, quand c'est... pâs longtem apras qu'i' ést arrivé, i' ava' encor' tout' r'donner l'ord'e à tous sés effets d' venir, son manger, enfin tout, la boés-son, tout c' qu'i' voula' avoèr pour la soèrée. À sept huit heures, més vieux, lés v'lâ encor' qu'i' arriv'nt tout's, encôr' dans la salle, p'i' 'a ava't connaissanç' de toute. Sa chamb'e éta't... la femme ava' enn' chamb' qu' 'a l'ava't l' châssis vis-à-vis sa salle, lâ, 'a r'garda't c' qui s' pâssa't, comm' de raison. Lâ i' t' faize enn' veillée encore, comm' de raison.

Ça dur' deux t'oâs jours. Au bout d' deux t'oâs jours, encor' dans la nuit, 'a pârt p'i' 'a s'en vâ voèr encor' sa sorcière. 'A dit : « I' ést arrivé, lâ, p'i' 'a dit, pir' qu' la premièr' fois, 'a dit, lâ, je l' sé's pâs c' qu'i' â. 'A dit, j'ai jama's vu un' chos' pareille. Quand on pense, 'a dit, i' a d' l'argen à plein' poche, p'i' apras çâ, 'a dit, i' m' joue pâs pour r'guien ! 'A dit, c' pâs mêlant, 'a dit, j' sé's pâs c' que gu'y â, 'a dit, i' a tout... i' ést sorcier assur'ment.

— Ah ! mé', 'a dit, c' qu'i' a, 'a dit, m' âs vous l' dire, ça s'râ pâs long. »

'A prend sés cartes, p'i' 'a s' ma' à r'garder dan 'és cartes, p'is d's affèr's de minme. 'A dit : « I' ést r-arrivé, lâ, avec un' ceinture, p'i' 'a dit, c'tte ceintur'-lâ, lâ, 'a dit, o' a juss'e à s' la mett'e entour le corps, p'i' 'a dit, on s' transport' partout c' qu'on veut ; en l' disant, 'a dit, o' ést rendu !

— B'en, mon doux ! 'a dit, si c'est pâ' épouvantab'e ! 'A dit, l'affère ést te'hours b'en terrib'e.

— B'en, 'a dit, c'est terrib' çertain ! Seul'ment qu' 'a dit, c' problèm'-lâ, faut s'en débarrasser, lâ. 'A dit, à soèr lâ, laissez fère, lâ. 'A dit, i' vâ v'nir demain soèr, i' vâ fèr' sa veillée comm' d'habitude, lâ, p'i' 'a dit, lâ, 'a dit, vous partirez, p'i' 'a dit, vous gu'irez veillé' avec lui, avec eux aut's, lâ, p'i' 'a dit, ça vâ gu'i fèr' plésir, lâ, p'i' 'a dit, ensemb'e. Apras çâ, 'a dit, prené' in p'tit cou' itou, pâs pour vous déranger, p'is fait's voèr que vous en prenez pluss' que vous en prenez, enn' p'tite affère, lâ, p'i' apras çâ, avec sés amis, p'is tout çâ, lâ.

Ah ! i' vâ êt' content, p'i' i' dit ; vous allez dansé' avec lui, minm' de çâ, vous allé' 'oèr, ça vâ marcher ! P'i' 'a dit, apras la veillée, lâ, vous allez vous en v'nir chez vous. Quand qu' vous voèrè', lâ, qu'i' ést b'en endormi, lâ, que'qu' chos' de minme, lâ, 'a dit, vous partirez, p'i' apras çâ, 'a dit, fait's b'en attention, 'a dit, i' couche avec sa ceinture, 'a dit, il l'a en 'ssour son linge, lâ, p'i' 'a dit, i' couche avec. 'A dit, lâ, vous allé' arrivé' cont' lui, p'i' apras çâ, 'a dit, vous détach'rez sa ch'mis' lâ, p'i' 'a dit, vous prendrez la ceinture. C'tte ceintur'-lâ, il l'a entour le corps, lâ, on peut s'attaché' un' personne, on peut 'n attacher deux, on peut 'n attacher dix, allé étire à 'a d'mande, 'a a c'tte vartu-lâ. P'i' on peut s' transporter

toute un' famill' complète, minm' pluss' que çâ encore. . . Lâ, 'a dit, rattachez-vous avè' lui, p'is souhaitez-vous dans l' milieu d' la forêt, lâ, avec lui. Quand vous s'rez rendue lâ, 'a dit, vous détach'rez la ceinture, p'i' apras çâ, 'a dit, vous vous rattachez tout seule, vous. Vous allez dire apras çâ : « J' me souhait' che' nous dans mon lit ! » 'A dit, vous êt's. . . çâ vâ s' fêre, 'a dit, vous 'n n'a'rez pâs connaissance, seul'ment. On sé' b'en qu' c'êst enn' belle occâsion pour voéturer [voyager], çâ 'oéyag' b'en d' minme ! »

Te'jours que, comm' de fait'. Le soèr, b'en, 'a s'en vâ veillé' avec eux aut'e' et puis, lâ b'en, 'a fait comme eux aut's, in p'tit coup. P'is lui, i' ést b'en content de voèr qu' 'a a veillé' avec eux aut's, p'i' 'a a l'air b'en d' bonne humeur et puis çâ. . . i's fon enn' bell' veillée jusqu'à dix heure' et d'mie à pe' près, p'is çâ veilla't pâs p'us tard que çâ.

Te'hours que, rendu à dix heure' et d'mie, b'en i' éta't pâs mal chaudette¹⁵ itou, lui, p'is t'ut's lés aut's b'en itou, chaquin pârt pour chez eux. P'is lui, b'en, elle 'a s'en vâ avec lui. Mé' 'a s' dépêch' de s'en aller, 'a s'en vâ vit'ment dans son château lâ, p'i' 'a rent' dans sa chamb'e. Lui i' arriv' pâs mal chaudette. Fa't qu'en arrivant, b'en, 'ta't fatigué d' la journée, pâs mal de mouv'ment. Fa't qu'i' arriv' p'i' apras çâ, i' s' couche.

Pâs longtem apras qu'i' ést couché, par 'zemp'e, 'a dit, lâ, 'a dit : « Mon doux ! j' l'attends ronfler, 'a dit, i' doé' êt'e endormi. 'A dit, i' dort, 'a dit, j' m'attend'e in peu, p'i' 'a dit, vers mainnuit [minuit] lâ, 'a dit, m'en vâ' y aller ! » Quand c'êst rendu vers mainnuit, 'a pârt, p'i' 'a rent' dans sa chamb' sans fér' de bruit ; i' éta't couché p'i' i' dorma't. 'A s'en vient, p'i' apras çâ, 'a détach' sa ch'mise, p'is lâ 'a prend sa ceinture, lâ, 'a voét b'en. « Ah ! mautadit, c'êst b'en çâ ! » Heille ! Prend sa ceinture, p'i' 'a 'a détache, p'i' 'a s'attach' comm' çâ avec lui, lâ, à la ceintur' lâ, p'i' 'a dit, asteur, 'a dit : « J' me souhaite, 'a dit, dans l' milguieu [milieu] d' la forat, en plein boâs ! »

En disant çâ, 'a s'aperçoét qu' 'a ést en plein milguieu d' la forat. I' fa't noèr qu' 'a 'oét ques'ment pâs. All' l' détach' p'i' 'a s'attach' t'ut' seule. 'A dit : « Asteur, b'en, 'a dit, j' me souhait' chez nous. » En disant çâ, més amis, la v'lâ rendue chez eux dans sa chamb'e, dans son lit. « B'en, mon doux ! 'a dit, lâ, 'a dit, m' âs m'en débarrasser comme i' faut ! Lâ, 'a dit, j' su's certain' d' p'us l' voèr jama's d' ma vie ! »

To'hours, lâ, laissons fêre. . . Lâ, elle, 'a continue à fér' sa besogne. P'i' alle ava't la p'tit' pierre, p'i' 'a éta't déjà rich' d'avance, p'i' ensuite alle ava't la ceinture. Ah ! çâ fila't, lâ, entends-tu !

To'hours, qu' lui, quand i' ést rendu lâ, lâ, i' s'aperçoét. . . 'a ava't fait' çâ durant son sommeil, i' s'en éta't pâ' aparçu. I' s' reveille, i' pens' qu'i' ést apras rêver,

15. *Chaudette* (ou *chaudasse*) : Légèrement ivre.

i' comprend p'us r'guien. I' dit : « Mon doux ! où c' que j' su's rendu ? Mé' où c' que j' su's rendu ? I' dit, en fin du compte, i' dit, j' rêv' to'jou's pâs ! »

I' s'aparçoét qu'i' ést en travers dés arb's, p'i' i' cala't par 'ssus [dessus] pied dan 'a mousse. « Mon doux ! i' dit, j' t-en plein' forat, p'i' i' dit, ah ! mon doux ! » Quand i' voét çâ, i' s' mè' à r'gârdér. . . P'us d' ceinture ! « Ah ! ah ! b'en, i' dit, lâ, par 'zemb'e, lâ, j' su's fini pour ma vie ! Lâ, i' dit, j' su's b'en clair de moé. »

To'hours qu'il ést d' minm' pendant t'oâs s'maines, à marcher dans. . . à travers le boâs, sans savoèr où c' qu'i' alla't, b'en attendu, i' trouva't r'guien. À un moment donné, mon ami, i' attend parler, p'i' i' s' trouva't dans l'apras-midi. P'u' i' avança't, p'us çâ parla't fort. Quand i' a fait' à pe' près deux t'oâs arpents d' minme, lâ, i' y ava' in désér' in peu, lâ, p'i' i' ava't dés jeun's arb's qu' éta'ent poussé' à pra' in sept, huit pieds.

« Mé', i' dit, j' sé's to'hou's pâs c'tte affér'-lâ ! » I' s'arrête, i' s' ma' à écouter. C'en éta'ent deux qui s' chicana'ent. . . deux hommes, i' dit, qui sont émôtionnés. C'st enn' chicane ! Un disé' : « T' âs menti ! » L'aut' disé' : « C'ést toé qu' âs menti ! ». . . p'i' enn' chican' qu' avé' pâs d' bon sens. Quand i' voét çâ, il s' ma' à avancer, i' s' ma' à avancer, p'is to'hou' hât' de voèr qui c'ést qu' cés gens's-lâ qui discuté' d' minme. Mé', i' fa't pâs b'en long, comm' de raison. La curguiosité d' 'és voèr pour lés connaît', p'i' 'és aut's 'ta'ent d'bout tou' 'és deux, p'is çâ s' . . . 'coute in peu !

To'hours, quand i' voét çâ, i' y en â in, lui, en parlant d' minme, tout d'in coup, il l' voét. I' di' à l'aut', i' dit : « Té's-toé [tais-toi] don, hein ! I' dit, farm' don ta gueule, i' dit, té's-toé don ! I' dit, j' voé' in homme, lâ.

— Comment ? I' dit, tu voé' in homme !

— B'en, i' dit, oui, i' dit, i' y â in homm' lâ, vien icitte, vien icitte ! I' dit, on t'a vu, on t' frâ pâs d' mal ! Vien icitte !

— Ah ! mon doux ! i' dit, faut b'en que j'a'lle ! I' dit, i's sont p't-êt' armés, p'is si j' gu'y vâs pâs, i's peuv'nt me tuer ! »

Quand i' voét çâ, b'en l'aut' dit : « T' âs b'en raison, d' fait' ! C'ést in homme, de fait' [en effet], çâ ! B'en, i' dit, t' âs b'en raison ! I' dit, j' te dis que j' commen-ce à êt' tanné, moé, d' la disput' qu'on fa't lâ ! »

To'hours qu'i' arrive : « Mé', i' dit, c' que vous avez lâ, don ? Mé', non ; j'ai pâ' écouté b'en b'en ! Seul'ment, j' m'en v'na's p'is j'ai attendu [entendu] parler fort. P'is lâ, j'ai vu qu' j'éta' assez proche, lâ, vous parlié' in peu trop fort, p'is j' voya's b'en qu' vou' aviez que'qu' chose. . . Mé', i' dit, c' que gu'y â, c' que vous avez b'en, don ?

— Ah ! i' dit, c' qu'on l'â ? C' qu'on l'â ! B'en, voés-tu la boêt' que gu'y â lâ, lâ ? C'st enn' boêt' de carton, mé', i' dit, çâ s' mouille. . . çâ mouill' pâs ! C'st in carton, i' dit, qu' l'eau tremp' pâs là-d'dans. P'i' i' dit, c'tte boêt'-lâ, lâ, n'us aut'e' on march' depu's dés années. . . qu'on fait çâ, p'is nos pére' ont fait' la minm' chos'

pour tâcher d' trouver c'tte boêt'-là. On sava't qu' 'a éta't dan 'a forat, qu'alle ava' été cachée par in so'vag' [sauvage], p'i' i' [ils] ava' eu connaissanç' de çâ, p'i' i' dit, pâ' 'apab' d' la trouver ! P'i' i' dit, lâ, i' dit, on l'â trouvée, n'us aut's, lâ ! P'i' i' dit, on l' l'â trouvée hier. Depu' [depuis] hier qu'o' ést lâ, i' dit, qu'on s' chican' tou' 'és deux : lui, veut l'avoèr, p'is moé, j' veut l'avoèr, p'i' i' dit, o' ést lâ qu'on s' chican' tou' 'és deux, p'i' o' ést pâs capab' d' s'entend pâ'-en-tout' ! B'en, i' dit, lâ, o' ést b'en content : t'és t-arrivé avè' n'us aut's, toé, lâ, tu vâs nous donnè' in plan pour voèr que ç' c'ést qu'on vâ fère.

— Mé', i' dit, in plan ! J' su' 'ienqu'in homm' comm' vous aut's ! Vous êt's tou' 'és deux, p'is vous êt's pâ' 'apab's d' vous arranger. . .

— I' dit, oui ; mé', n'us aut's, c'ést pâs pareil ! C'ést parç' qu'on l'a vue tous lés deux, p'i' 'a nous appartient lés deux, p'i' in veut l'avoèr, p'is l'aut' veut l'avoèr ! Faut qu' tu nous denne' in conseil, que'qu' chose, i' dit, pour la prend'e.

— B'en, i' dit, in conseil ! C'ést difficil' de vous l' denner. I' dit, lâ, d'après moé, lâ, l' conseil que j' pourra's vous deunner, battez-vous. I' y a pâs d'aut' moyen ! Battez-vous, p'i' i' dit, l' plus fort, b'en, i' dit, aurâ la sarviette.

— B'en, i' ont dit, quiens ! Prends la boête, lâ, p'i' apras çâ, on vâ s' batt'e, p'is c'ui-lâ qui s'râ l' meilleur, b'en, tu nous la donn'râs.

— B'en, i' dit, c'ést correck ! »

Te'hours. . . que, ah ! b'en, més amis, c' fa't qu' 'és aut's, i's s' chicana'ent depu's la veille, p'is lâ, lés v'lâ pris tou' 'és deux ! Mé', i' y en â te'jour' in qu' ést meilleur que l'aut'e. P'is gu'y en â in qu' ést à terr' p'is qu'i' peut qu'siment p'us s' grouiller, p'is l'autre ést pâs mal magané¹⁶, lui 'tou, comm' de raison. 'Coute in peu ; c'ta't deux homme' à p' pras d' la minm' capacité.

Ah ! b'en, l'aut' se lève, i' dit : « Asteur, i' dit, j' l'ai b'en gagnée ; i' dit, j'ai denné enn' bonn' secousse !

— I' di' oui ! Mé', i' dit, seul'ment, t' t' és pâs battu avè' moé. I' dit, moé, i' dit, j'ai dit : on vâ s' batt'e enteur n'us aut's, i' dit, j'ai pâs dit d' vous batt' tous lés deux, i' dit, j'ai dit, on vâ s' batt'e enteur n'us aut's. I' dit, vous avez mal compris. I' dit. . .

— Ah ! b'en, i' dit, mon doux ! m' batt'e, i' dit, j' su's resté¹⁷, i' dit, c'ést comme r'guien !

— I' dit t' és resté, mé', moé 'tou ; i' dit, j' marche, j'ajev' [achève] de m' fair' mourir de marcher ! I' dit, j' su's pâs beaucoup capab' non plus ! »

Mé', c'ta't in homm' qu' été' assez capab'e. Çâ fa't qu'i's s' prenn'nt tou' 'és deux. B'en crair' qu'i's s' batt'nt pâs longtemps. L'aut'e éta't magané, comm' de

16. *Magané* : Éclopé, malmené, affaibli, massacré.

17. *Resté* : Fatigué, exténué.

raison ; i' éta't fatigué, lui, p'i' i' éta't magané. Ça fa't qu'i's s' prenn'nt tou' 'és deux. B'en crair' qu'i's s' batt'nt pàs longtemps. L'aut'e éta't magané, comm' de raison ; i' éta't fatigué, lui, p'i' i' éta't magané. Ça fa't que... ah ! le v'là... p'u' 'a-pab' d' se l'ver, i' dit : « J' su's p'us capab'e ! Ça ser' à r'guien ! I' dit, t'és meilleur que moé. Que c' tu veux que j' fasse ! »

Durant c' temps-lâ, b'en, lui, b'en, prend la boête, p'i' apras çâ, pâr' [part] avè' çâ. Quand i' â parti avè' çâ, 'és aut's, i' 'és ava' attendus [entendus] chicaner tous lés deux ; p'is dans leu' discours, quand i's s' chicana'ent, i's se l' disa'ent : « C'tte sarviètt'-là... on s' trans... on faisa't pàs c' qu'on voula' avec ; mé', seul'ment, o' ava't juste à la sortir dan 'a boête, dans sa boête, i' y ava' enn' gran sarviètt' qu' éta't lâ. On sorta't c'tte sarviètt'-là, la parsonn' l'étenda't par terre, lâ, 'a pouva't l'étend' pour cent parsonn's qui ava'ent besoin. Et, en l'étendant par terre, tout c' qu'i' y ava't d' manger imaginab'e, bon, de tout's sortes, p'is la boesson de tout's sortes, tout éta't d'ssus. Vu qu'i' éta't t'ut seul, lui, i' s' 'ta't d'mandé du manger, mé', la sarviètt' belle, par 'hemp' [exemple] comme i' 'n n'ava't jama's vu, lui. 'A brilla't, c'ta't comme in... »

Ça fa't qu'i' y ava't du beau manger chaud qu' éta't d'ssus, i' y ava't d' la bell' soup' chaude, p'i' i' y ava't jusqu'in beau p'tit gâteau qui ava't jusqu'in beau p'tit pavillon [drapeau] d'ssus, b'en, i' dit : « I's fêt'nt pàs ma fête ! » To'hours que... i' mang' comme i' faut. Apras qu'i' â b'en mangé comme i' faut : « B'en, mon doux ! i' dit, lâ, lâ, par 'zemp'e, çâ, c'est du manger, par 'zemp'e ! » Prend çâ, p'i' apras çâ, prend sa 'tit sarviette. En prenan 'a sarviette, p'us r'guien ! I' 'a prend, p'i' i' 'a plie comm' faut, p'i' i' 'a serr' dans sa p'tit' boête, p'is l'attache, b'en attachée comme i' faut, p'i' i' s'a cach' su' lui. « Ah ! b'en, i' dit, asteur, quant' j'a'rai faim, m' âs te'jour' êt' b'en pou' manger ! »

B'en, i' continue à marcher. En discutan avec lés gârs, lâ, de minme, i' 'és attenda't [entendait] parler, en parlan in peu a'ec 'és aut's, i' dit : « I's m'ont dit, de c' côté-lâ, lâ, qu'i' y ava' enn' gross' paroesse, enn' gross' place, quesimen enn' ville, i' dit, qu' éta't lâ, p'is c'ta't pâ' extrêm'ment loin. Co' minm' [quand bien même] ça m' prendra't, i' dit, t'oâs quat' jours, quat' cinq jours, minme enn' semaine, i' dit ; comme i's m'ont montré, c'ta' à p' pras d' minme. I' dit, en tou' 'és câs, i' dit, j' m' âs fêr' mon possib' p'is m' â' aller par lâ ! I' dit, quand j'a'rai faim, b'en, j' prendrai ma sarviètt' p'is j' mang'rai ! »

I' marche enn' coupell' de jours de minme. Habiter dan 'a forat, avec c'tte sarviètt'-là qu'i' ava't lâ, ça gu'i denna't d' la force. Quand i' â marché à p' pras deux jours, i' s' trouva' in peu dan avant-médi, lâ, i' arriv' p'i' i' voé' in varger. Ça gu'i paraissa't, par 'hemp', comm' dés pommiers so'vages, dés pomm's so'vages. C'éta' assez grand, l' varger. C'ta't... i' y ava't du foin qu' éta't poussé sour cés pommiers-lâ, lâ, i' dit : « R'gard'-moé don çâ, i' dit, c' varger ! Hé ! c'est tou' dés pomm's so'vages, i' dit, d'apras c' que j' peux voèr, i' dit, par lés pommiers ! Ah ! b'en, c'est dés pommes ! I' dit, c'est râ'r' pareil, çâ ! »

To'hour' i' marche in p'tit peu, examiner çâ. Quant' c'est rendu au médi, lâ, i' ava't mangé comme i' faut, l' matin, i' voya't lés pomm's partout qu' éta'ent lâ, i' y ava' in pommier, lâ, qui ava't dés bell's p'tit's pommes, dés p'tit's pomm's qu' éta'ent rouges, qu' éta'ent belles. « Cés p'tit's pomm's-lâ, i' dit, dés fois, enn' pomm' peu' êt' b'en grosse, p'i' i' dit, 'a ést pás mangeab'e, p'i' i' dit, m' â' êt' d'accord, m'en vâs goûter d' ceux-lâ ! »

Pren [prend] enn' p'tit' pomm' rouge, lâ, p'i' ensuite, i' commence à 'a manger. Comme i' ést apra' à manger, lâ, mon ami, i' a pás fêni d' la manger, juss' in p'tit peu, lâ, le v'lâ en ch'fal. « Eh ! mon doux ! i' dit. I' se r'garda' 'és côtés, p'i' i' dit, à pârt de çâ que j' su's t-in ch'fal qui pés' p't-êt' b'en quinz' cents, p'i' i' dit, ah ! lâ, par 'zemp'e, i' dit, m' âs m' régaler ! » I' s' ma' à manger du foin, p'i' apras çâ, i' ést à son aise.

Quand i'... quand i' pârt... i' ést lâ pendant t'oâs quat' jours, mangea't du foin, c'ta't bon, p'is d' temps en temps, i' mangea't dés pommes. À in moment dené, i' ava't mangé pâssablement, ça s' trouva't ver' in heure ou deux dan apro-médi, puis, vous savez qu'un ch'fal, quant' ça mang' pâssablement, on dit : « Ah ! l' cheval ést apras lobber, i' â l'idée d' dormir. Fa't qu'i' dorma't. I' dit : « R'gâr' don, i' dit... i' éta' allé s' mett' lâ sour un pommier, lâ, p'is c'ta't dés gross's pomm's blanch's qu'i' y ava't lâ, lâ, p'i' i' éta't digué lâ p'i' i' dorma't, mon ami — ça dort debout, in ch'fal, t' sés' b'en — te'jours quand i' vient qu'i' a dormi son somme, lâ, i' s' raveille, p'i' en s' raveillant, b'en, i' s' lèv' la têt' p'i' i' arrache un' de cés gross's pomm's qu' éta' au-d'ssus d' sa tête, lâ, p'i' ensuite, i' s' ma' à la mâcher. I' 'n n'a pâ' envalé enn' p'tit' bouchée, mon ami, le v'lâ en homme ! « Ah ! mon doux ! i' dit, si c'est pâ' épouvantab'e ! I' dit, l'affère ést te'jou's b'en te'ib'e [terrible] ! Quand on pense, i' dit, l'aut' là-bâs, i' dit, on vien en ch'fal, p'is lâ, je r'vien en homme ! »

Quand i' voét çâ, i' dit : « Sapré gué ! i' dit, j' m'en vâs te'jou's... j' doé' êt' pris, c' vargé' icitte, dan in varger sa'vage, mé', i' dit, ça doé' êt' habité pás loin, parç' qu'i' dit, i's m'ont dit, p'is j' vâs pás mal à marcher comme i's m'ont dit. Ça fa't qu'i' dit, dans deux t'oâs jours, je devra's m' rend'e à c'tte place-lâ. J' su's çartain d' mon coup ! »

To'hours qu' lâ, i' s' ramâss' dés p'tit's pommes ; i' éta'ent tout p'tites, i' éta'ent gross's comm' dés av'line' à pe' pras. I' 'n en ramâss' quarante. Ensuite, i' ramâss' trent'-neuf dés aut's qu' éta'ent plus grosses, lâ... i' 'n en ramâss' trent'-neuf, p'i' i' mat çâ dans sa poche. To'hours quand i' ést rendu lâ... i' s'ést fa' in espèce de pac sac [pack sack]¹⁸ avè' son linge, lâ ; i' ava't tout mis çâ d'dans.

Quand i' a marché encor' deux t'oâs jours, i' arrive, lâ, dans c'tte plaç'-là, un' gross' place ; c'ta't presqu'une ville. Tant qu'i' [quand il] arriv' lâ, b'en, i' ava't que'qu's cenn's qu'i' s' consarva't te'jours su' lui, et puis, lâ, b'en, i' pâsse enn' se-

18. *Pack sack* (angl.) : Havresac.

couss¹⁹ lâ. I' s'éta't. . . i' y ava't dés cultivateurs, lâ, à l'entour, dans la place, lâ, i' s'st engagé, p'i' i' s'éta't gâgné in peu d'argent lâ pendan enn' couple de moâs. P'is lâ, b'en, i' prena't d's informations, hein ! Tell' place, tell' ville, dés affê's de min-me. I' s' trouva't b'en pâs b'en loin, à pe' pras deux t'oâs jours de chez lui, pour s'en aller dans sa ville.

To'hours qu' lâ, au bout d' deux t'oâs. . . Lâ, b'en, quand i' voét çâ, i' s' prépa-re, apras çâ, i' s' ma' en march' pour gâgner sa ville. I' arriv' chez eux dans l'a-près-médi vers quatre heures. En arrivant, s'en vâ, rent' dan 'a maison, ouvre. . . débârr' la porte, p'i' i' rent'e. Apras qu'i' ést rentré, la femme arrive. 'A 'n n'ava't pâ' eu connaissance. Au bout d'enn' demi-heur' qu'i' ést arrivé, i' la voé' arriver. « Quiens ! i' dit, probablement qu' 'a â été r-inviter sés amis pour la veillée, à soèr ! »

'A rouv' la port' p'i' 'a rent'e. I' éta' assis dan enn' grand chais' p'i' i' s' bar-ça't. . . « Quiens ! 'a dit, r'gâr' don. . . Te v'lâ arrivé ? 'A dit, t' âs 'té plus longtemps qu' d'habitude, lâ ! P'i' 'a dit, on diré' qu' t' és maigri in p'tit peu ! 'A dit, r'gâr' don çâ ! Tu vâs v'nir, à forç' de partir, j' crê's b'en qu' tu vâs v'nir à r'gretter c' que tu fa's, hein ! P'is lâ, 'a dit, t' âs 't-êt' b'en pâ' été si chanceux 't-êt' b'en qu' lés aut's jours ! Lés aut's jours, t'arriva's, lâ, p'is tu prena's pâ' 'a pein' de m' parler, à b'en dire. Tu rentra's dans ta chamb'e, p'i' 'a dit, tu parta's p'is t' alla's lâ, t' éta's sans connaissance : dés gross's veillées, l' soèr, p'i' 'a dit, la boesson. B'en, 'a dit, ça a. . . lâ, ça a d' l'air, 'a dit, qu' ça vâ pâs si b'en, lâ. T' és t-assis dan 'a chaise. . .

— Ah ! i' di' oui ; i' dit, j' te dis b'en franch'ment, lâ, i' dit. . . lâ, i' dit, l' soèr, lâ, i' dit, moé, i' dit, t' sé's, lâ, j' fa's p'us çâ ! Non, j' fa's p'us çâ, lâ ! I' dit, c'st dés affê's de fou que j' fa's lâ. V'lâ longtemps qu' j'a'ra's dû m'en apercevoèr !

— Ah ! 'a dit, j' te l' disa's, j' te l' l'ai déjà dit, moé ! Tu comprena's r'guien, b'en, 'a dit. . .

— B'en, i' dit, si tu veux m'endurer. . . I' dit, que c' que tu veux ! I' dit, m'en vâs resté' écite, p'i' apras çâ, i' dit, m' âs fér' pour le mieux. I' dit, j' frai tout c' que tu m' dirâs. C' pâs mêlant ! Quand tu m' dirâs de m' coucher, j' me couch'rai, quand tu m' dirâs d' manger, j' mang'rai, p'is quand tu m' dirâs d' fér' l'aguissab'e, b'en, j' s'rai aguissab'e. Ah ! i' dit, j' suivrai tés ord's.

— Ah ! b'en, 'a dit, j' su's b'en contente, j' su's b'en contente ! »

Te'jou's. . . apras çâ, i' rent' dans sa chamb', lui, p'i' elle 'a pârt. 'A vâ dir' çâ à sés amis. 'A dit : « I' ést arrivé, mé', 'a dit, j' comprends pâs c'tte affê'-lâ. I' ést triss', i' ést pâs gaillârd, p'i' 'a dit, j' sé's pâs c' qu'i' â. I' ést pâs comm' de coutu-me. 'A dit, i' â arrivé. . . » P'is d'ailleurs i' ava't te'jou's d' l'argent su' lui, i' éta't chanceux, 'a dit, i' s'en cachâ't. I' 'n n-ava't caché. 'A gu'i disa't pâs quo' c' qu' 'a ava't, elle. 'A gu'i disa't pâs. . . la ceintur' que. . . 'A disa't pâs çâ, elle. Mé', 'a disé'

19. *Secousse* : Espace de temps.

qu' c'est d' l'argent qu'i' s'éta't caché, lui, p'i' apras ça... c' pour ça qu'i' gu'i en d'manda't jama's. P'is...

T'jou's qu' 'a dit : « B'en, en tou' 'és câs, 'a dit, v'né' à soèr ! V'nez veillé' à soèr, 'a dit, i' vâ écouter tout c' que j' vâs gu'i dire, p'is crains pâs ! »

Te'jou's qu' le soèr, quant' c'est rendu vers six heures, v'lâ tout's sés amis qu' arrive' encore, elle, lâ. C'éta't l' notair' d' la place, lâ, p'i' apra' i' y ava't deux t'oâs avôcats, p'is tout'... le maire, p'is tous lés plu' hauts dans la place, lâ. Ah ! tous sés amis, p'is dés bons... dés amis qu'alle ava' avec elle, dés gense' assé' en moyen, p'is c'ta't tout'... i' éta'ent quarante, en tout's lés câs, avec elle.

Lâ, to'hours, quand i's sont rendus... 'a â asseyé... Lui, b'en, i' s'en vient pour souper. Elle, 'a ava't te'jou's l'idée d' s'en moqué' in peu, t' sés b'en, s' voula't moqué' in peu.

Te'jou's qu' lui arrive, mé', b'en crair' qu'i' éta't pâs trop gaillârd, dan in sens'. I' faisa' 'oèr, t' sés b'en, qu'i' éta't plus triss' encor' qu'i' éta't. To'hou's que, en arrivant, b'en, in gu'i denna't la main ; b'en souven i' gu'i denna' 'a main quesimen en s' moquan in peu. 'A leu's ava't fait' la leçon quand alle ava' été lés voèr, lâ.

To'hours, quant' ça vient l'heur' du souper, b'en, i's s' mette' à 'a tab' pour manger, comm' de raison. Apras qu'i' ont soupé, b'en, avant l' souper, b'en, i' ava'ent pri' in p'tit verr' de boesson, et p'is t'jou's, i' [ils] ava' hâte d' fénir d' souper, p'is dansé' in p'tit peu p'is s'amuser. Lui, durant c' temps-lâ qu' 'a ava't parti, p'i' qu'alle ava' été voèr sés amis, i' ava't sorti p'i' i' ava' été voèr, lui, dés... dés amis qu'i' connaissa't. P'i' i' y ava' in homme, in... maquignon [maquignon] qui venda't dés ch'faux, qu' ava't dés ch'faux, p'utôt ; i' ava' été s'engager dés ch'faux p'is dés châr'tiers... i' ava' 'té engager dés châr'tiers p'i' apras ça avè' dés brides, avè' leu's brides, tout' dés brid's p'i' enn' selle, p'i' apras ça, i' dit : « Vous allez vous en v'nir à l'hôtel qu'i' y â en face de chez nous, lâ. P'i' i' dit, quant' vous s'rez lâ, lâ, i' dit, vous attendrez. À huit heures, huit heure' et d'mie, lâ, à pe' pras, i' dit, restez to'jou' in ou deux en déhors, cont'²⁰ la porte, lâ, d' l'hôtel. I' dit, moé, j' sortirai déhors, lâ, p'is j' vous frai in siff' [siffle]. Ça voudrà dir' de v'nir immédiatement.

— B'en, i' dit, c'est correck ! »

B'en crair' qu'i' éta'ent contents. I' dit : « J' vous paierai c' que ça voudrà [vaudra], i' dit, craignez pâs ! » Ah ! b'en, lâ, comm' de fait'. Lâ, b'en crair' qu'i' ava' été engager dés bons châr'tiers, lâ, p'i' i' éta'ent tout à l'hôtel, p'i' i' dit : « Prené' in bon r'pâs ! » I' ava' été voèr le maît' d'hôtel p'is : « Donnez-leu' la plus bell' salle, laissez-les mangé, à leu' guise, p'i' i' dit, de c' qu'i y a d' bon et d' meilleur ! I' dit, j' viendrai tout arranger ça, lâ, b'e'tôt ! » P'is l' maît' d'hôtel le connaissa't. I' sava't que quant' i' faisa't d' quoi, qu'i' ach'ta't d' quoi, qu'i' paya't, on parl' pâs d' ça !

20. Contre : Près de, à côté de.

To'hours, disons qu'i's sont apras souper, lâ. Quand i' â été apras souper, més amis, apras çâ, i' a fêni d' manger : « Quiens ! i' dit, ça m' fa't penser, i' dit, si vous voulez b'en me l' parmett'e, i' dit, m'en vâ' aller chez. . . dans ma chamb'e, lâ ; c'st in p'tit dessert que j'ai emporté [apporté], qu' vous avez déjà vu p'is que vous voyé' encore aujo'rd'hui, seul'ment que vous en n'avez jama's mangé de si bon. »

Pârt p'is s'en vâ charcher lés pommes, lâ. I' arrive avec quarant' p'tit's pomm's qui metta' en ch'faux, lâ. P'i' ensuite, i' ava't l'aut' paquet, lui, lâ. . . Non !. . . metta' en ch'faux, p'is sés aut's pommes, i' 'és ava't cachées chez eux, dans sa chamb'e.

Te'jours que. . . ah ! i' arrive avè' çâ, p'i' i' gu'ieux denn' tout chaqueunne [chacun] un' chez lés aut's. P'is : « Attendez lâ, pour tout' gu'i goûté' ensemb'e, lâ, pour me félicité' ensemb'e, comm' c'est bon ! »

P'is la femme ava't la sienne, comm' de raison, la minm' chos' de lui ; i' éta'ent quarante avec elle. Lâ, lui, quand i' voét çâ, lâ, qu'i' ont tout' la pomm' dan 'a main p'is qu'i's sont prats [prêts] pou' gu'i goûter, lâ, i' s' lève, p'i' apras çâ, i' s'en vient cont' la port' d' la femme, p'i' 'és aut's, b'en craire, i' ont commen-cé à 'és manger, hein ! (Une phrase omise où le conteur rapporte qu' après avoir mordu dans leurs pommes, les convives sont changés en chevaux).

Elle, c'st enn' bell' jument blanche, p'i' 'és aut's c'ta'ent tout' dés ch'faux, comm' de raison. C' fa't qu' lui, i' s'en vâ à la porte, rouv' la port' p'is sort su' 'a gal'rie, p'i' i' donne in coup d' sifflat. P'is lés aut's qu' éta'ent déhors, 'és aut's, b'en, i's rentre' en d'dans p'i' i' dise' à leurs amis, lâ : « Vite, prenez lés brid's p'is vos selles, lâ, p'i' i' dit, vite, courons vite ! »

Te'jours qu'i' arrive' en d'dans. En arrivant lâ, b'en crair' qu'i's sont pâs rendu' à 'a maison qu'i' entenda'ent c' vacarm'-là, hein ! I's tâta'ent su' 'a vaissell' partout dan 'a place²¹, c'ta't tout égrené. I's rent'nt p'i' 'és vit's qui éta'ent tout's câssées par su' l' marché, p'i' i' éta' accoutumé' aux ch'faux. C'ta'ent tout' dés chàrr'tiers qu' ava'ent [pas] pêur dés ch'faux. I' arrivent, p'i' ensuite i's lés. . . in en pren un, l'aut' prend l'aut'e. « Mé' la jument blanche, c'est moé qui 'a réserve ! I' dit, prenez tout's lés ch'faux, p'i' i' dit, sortez déhors à mesur' que. . . à mesure. »

I's sort'nt tout' d'vant la porte, lâ, p'i' i' y ava' enn' gran [grande] cour, p'is lâ, lâ, i's mett'nt la brid' dan 'a tête, la sell' su' l' dos, p'is chaquin embarqu' dessus p'i' i' ava'ent tout' chequin in grand fouett', p'is lui, b'en, en dargnier, i' sor' avec sa jument, p'i' ensuite, avant d' partir, i' dit : « Asteur, b'en, i' dit, on vâ pâsser par la. . . on vâ passer tout' la nuit, lâ ! » I' ava't 'té avartir le forgeron ; i' arriv'nt lâ, p'is lâ, b'en i' fa't tout' ferrer, i' fa't tout' ferrer, p'i' ensuite. . . Non ! I' . . . oui, oui ! I' 'és fa't ferrer tout' la gagn [gang]²² et puis lâ, b'en. . . Quant' c'est rendu vers le

21. *Place* : Plancher, parquet.

22. *Gang* (angl.) : Groupe, troupeau, foule.

matin, i' dit : « Asteur, i' dit... » I' [ils] ava' été à l'hôtel, i' ava'ent tou' [tous] pris leu' manger comme i' faut, p'i' i' ava't d'aut's qui... qui ava'ent mis tous lés ch'faux dans l'écurie, lâ, où c' qu' éta't l'hôtel. Quand i' on eu mangé comme i' faut, i' éta't... au bout d' à pe' pra' in heure, lâ, i's sort'nt tout's lés ch'faux, p'i' embarqu'nt su' leu' dos, p'i' i' dit : « Asteur, i' dit, on vâ s' prom'ner dans la ville, lâ, i' dit, enn' partie d' l'avant-médi, lâ, avec 'és aut's, p'is, i' dit, rendu apras-médi, i' dit, on s'en r'viendra, p'i' i' dit, lâ, on lés mettra, i' dit, dans l'écurie pour lés fêre r'poser, p'i' i' dit, à soèr, i' dit, on l'râ encore un' tournée encore à soèr, apras qu'o' a'râ soupé, lâ, on d'irâ fêre encore enn' prom'nade avec ! »

P'is lui, sa femme, lâ, alle ava't, dans son temps, elle, lâ, enn' bell' p'tite écurie qu'alle ava't. P'is, apras çâ, depu' [depuis] in çertain temps, 'a 'n n'ava't p'us. I' ava'ent te'jour' eu in jeun' cheval trotteur qu'i' y ava't lâ... qu'alle ava't lâ, elle, p'i' 'a 'n n'ava't pâs dans l' moment. Çà fa't qu' lui, i' sava't... i' sava't qu'i' y ava' enn' place lâ.

P'is lui, i' pârt... i' a parti avec elle, p'i' i' dit : « Moé, j' m' âs la mett' chez nous, i' dit, dans la p'tite écurie, lâ ; i' dit, j'en a'rai soin moi-minme. P'is vous aut's, i' dit, vos ch'faux, b'en, i' dit, j' m' âs dire au maît' d'hôtel : « Fait's-les soégner, p'i' i' dit, j'arrang'rai çâ quand ça s'râ l' temps ! »

To'jou's qu'i's s' promèn'nt comm' çâ dan 'a ville, p'is b'en crair' qu'i' faisé' assez chaud dan 'a journée, p'is temps en temps qu'i's voula'ent r'lentir in peu, i's leu' donna'ent in coup d' fouett', écoute in peu.

Te'jou's, quant' c'est rendu ver' onze heures, j' te dis qu' lés ch'faux commença' à êt' fanés. I' éta'ent pâ' habitué' à çâ, 'és aut's, de s' fêr' rincer d' minme.

To'hours que lui, i' s'en vâ a'ec sa p'tit' jument, p'is s'en vâ la mett' dans son écurie, lâ, p'i' i' gu'i deunn' du foin, p'is gu'i deunne... la fa't boère, gu'i deunn' du manger. 'Es aut's, b'en, i' 'és fa't soégner par le maît' d'hôtel, i' fa't tout' déjenné' [déjeuner] 'és animaux, lés ch'faux comme i' faut. P'is l' dîner, i's prenne' l' dîner quant c'est rendu au médi, p'is dans l'apras-médi, b'en, lâ, vers t'oâs heures, i's parte' encor' pour fêre... c'ta't la dargniér' cours' qu'i' alla'ent fêre, lâ.

S'en vont fêre enn' prom'nade. C' fa't qu' tout l' monde éta't démonté d' voèr pâsser çâ, tout's dés beaux ch'faux qui paraisa' assez grâs, p'is dés bell's sell's su' l' dos, p'is çà s' prom'na' avè' çâ dan 'a ville, lâ.

Te'hours, quant' c'est rendu au soèr vers cinq heures, i's s'en r'vienne' à l'écurie, à... lâ, encore à l'hôtel ; i's rent'nt tout' encor' dans l'écurie. P'is lui, i' pârt p'i' i' s'en vâ là-bâs dans son écurie, p'is rent' sa jument lâ, p'i' apras çâ, i' 'a laiss' lâ.

'Es aut's, quant' c'est rendu l' soèr, lui, lâ, i' s'en vâ, lui, p'is s'en vâ dans l'écurie. I' ava't d'mandé au maît' d'hôtel pou' lés laisser lâ tant qu'i' gu'ira't pâs l' sortir. I' ava't pâs d' misère à s' fêr' sarvir par n'importe qui ; i' paya't tout l' temps grâss'ment. I' r'garda't pâs çâ, lui, l'argent ; i' 'n n'ava't tant qu'i' voula't. To'jou's qu'i' s'en vâ dans l'écurie, p'i' apras çâ, i' di' à sa... I' prend dés pomm's qu'i' ava't, lâ, p'i' i' en donn' tout chequin une. Lés v'lâ tout' qu'i's r'vienn'nt comme i'

éta'ent, comm' de raison, en hommes. Mé', i' y ava' enn' chos' qu'i' euma'ent pàs, c'est qu'i' éta'ent tou' brisés, i' éta'ent brisés : i' ava'ent d' la misère à marcher. I' ava'ent tout' mal aux jambes. I' y en â qui ava'ent tout's lés patte' en sang quési-ment. I' éta'ent pâ' habitués d' marcher lés quat' patte' ensemb'e, 'és aut's. Ça fa't qu' ça faisa't pàs b'en.

Lui, s'en vâ... C' fa't qu'i's part'nt p'i' i's s'en vont tout chaquin chez eux. Lui, i' s'en vâ chez eux, p'i' i' s' couche. L' lend'main matin, i' pârt, p'i' i' fa't... i' s'en vâ à l'hôtel, p'i' i' ava't di' à tout's sés châr'tiers, lâ : « Vous viendrez m' rencontrer d'main matin, p'is lâ, i' dit, j' vous paierai c' que ça voudrà [vaudra]. »

C' fa't qu' 'és aut's 'ta'ent tout' v'nus l' rencontrer lâ, p'i' apras çâ, i' leu's ava't dit de v'nir prend' le déjeuner lâ vers huit heures. Lui ava' été lés trouver pou' déjeuner itou. I's déjeuna'ent tout' ensemb'e, p'i' apras qu'i' on eu déjeuner, lâ, i' 'és â... i' a tout' payé sés châr'tiers, in bon prix, p'i' i' a payé l' maît' d'hôtel, p'i' apras çâ, i' a parti p'i' i' s'est en v'nu là-bas.

Mé', du moment qu' sa jumen ava't 'té jument... sa femme ava't 'té en jument, lâ, i' ava't ramâsé 'a ceintur' parç' qu'all' l'ava' entour le corps, lâ. I' ava't ramâsé 'a ceintur' vit'ment p'i' i' se l'éta't cachée su' lui pou' pàs qu' parsonn' la voeille. Et p'is lâ, b'en, i' s'en vien à son écurie, l' matin : « Ah ! b'en, i' dit, toé, i' dit, tu m' âs fa' assez d' mal, i' dit, que tu m'en frâs p'us ! I' dit, tu vâs rester tell' que t' és lâ. I' dit, j' m' âs rester comm' j' su's lâ, moé 'tou, veuve, mé' tu vâs rester jument comm' t' és lâ, par 'zemp'e. Tu m' frâs p'us d' misér' pour r'guien dans ma vie ! »

Ça fa't qu'i' a parti au bout d'enn' coup' [couple] de jours, p'i' i' a 'té su' l' forg'ron, lâ, p'i' i' gu'i a fait' poser quat' beaux fer' en argent, beaux fers d'argent, p'i' i' s'est ach'té enn' bell' brid' p'i' enn' bell' selle en argent, lâ, p'i' apras çâ, tout's lés jours, quand c'ta't rendu su' l' soèr, que l' soleil éta't baissé, lâ, avant l' souper, i' parta't p'i' il alla't fére in p'tit tour dans la ville, lâ.

C' fa't que je l' l'ai rencontré eunn' fois su' sa p'tit' jument, moé, lâ, lés quat' fers d'argent, ça brillâ' au soleil, p'i' alle ava't la tête en l'air, mon cher enfant, p'i' avec sa p'tit' crignièrre [crinière], lâ, 'a éta't vraiment belle. To'hous qu'il l'â gardée tout l' temps, tout l' temps. P'is j' sé's pàs... J' me su's t-informé, apras çâ, moé, p'i' apras çâ, i's m'ont dit qu'il l'ava' encore.

6 – URSON POILU ET SES DEUX COMPAGNONS

(Les trois bossus)

Un homme et une femme, il y a longtemps, étaient les parents d'un fils unique, appelé Urson Poilu à cause du poil dont son corps était recouvert. À l'âge de sept ans, l'enfant jouissait d'un physique demesuré et d'une force telle que l'on ne pourrait en découvrir une semblable, de nos jours. Avec les années, Urson Poilu vit sa taille et sa force se développer.

À l'âge de seize ans, il cultivait la terre pour venir un peu en aide à son père. Il conduisait le bœuf qui tirait la charrue. Un jour, on constate que le bœuf de labour est malade. Urson dit à son père : « Ne vous en faites pas pour si peu, papa ; je vais me placer entre les traits et je vais traîner la charrue derrière moi !

— Écoute, fiston ! Traîner la charrue, ce n'est pas un jeu d'enfant !

— Eh bien ! j'ai essayé mes forces, l'autre jour. La charrue était bloquée par une pierre ; j'ai tiré sur les traits et j'ai déterré le caillou au moyen de la charrue. À la suite de cet incident, on a pu continuer le labour. Je suis certain, moi, de pouvoir tirer la charrue !

— Je veux bien te croire, reprend le père, mais avant de continuer le labour, nous allons préparer un peu le terrain. Vois ces cailloux, là-bas ! Regarde-moi ces immenses pierres ! Nous allons nous outiller pour déterrer et culbuter au moins les plus grosses ! Après ce travail préparatoire, nous laisserons en terre les roches trop lourdes pour nos moyens. »

Le fermier et son fils commencent à retirer du sol les pierres et les cailloux. Le papa se sert d'une barre d'acier pour soulever les masses par le milieu ; Urson place simplement sa main sous la pierre et retire le pesant fardeau de la terre. « Mais, dit le père à son fils, tu as une force peu ordinaire !

— Ah ! non, papa, répond Urson ; je n'ai pas encore eu l'occasion de déployer ma force. Nous n'avons déplacé que de petites pierres ! »

Le jeune homme ne reculait pas devant les blocs de pierre de plus d'un mètre de côté. Il appuyait son épaule à la masse solide puis déplaçait ses jambes jusqu'à s'enfoncer les pieds de plusieurs centimètres dans le sol. Les cailloux ne résistaient pas à cette poussée.

À la vue de ce spectacle, le fermier prend peur et regagne la maison. « Ma femme, s'écrie-t-il, je n'ai pu rester au champ. La peur me fait mourir !

— Mais que se passe-t-il ? interroge la fermière.

— Tu connais la force d'Urson Poilu ; il faut admettre qu'il est fort ! Nous en avons déjà discuté parfois ; il a une force peu commune. Mais aujourd'hui, il a fait preuve d'une puissance physique qui surpasse tout ce que nous avons observé jusqu'à présent. Viens avec moi dans le champ de labour ! Viens voir de tes propres yeux ses tours de force incroyables ! »

Le fermier et la fermière filent vers le champ pendant que leur fils enlève les dernières pierres de la pièce de labour. En mettant le pied dans le champ, le fermier dit à sa femme : « Regarde Urson Poilu ! Il y a quelques instants, il s'est attelé à la charrue et l'a tirée à la place du bœuf ! Regarde culbuter les quartiers de roches ! Il ne semble pas ressentir de fatigue ! »

Au fond, le père admirait ce gros gaillard d'une force et d'un poids dépassant la moyenne. « Ah ! répétait le fermier, il jouit d'une puissance physique peu ordinaire ! Regardez ces bras musclés, de vrais leviers mécaniques ! Écoutez-moi le vacarme qu'il crée en remuant les quartiers de roches ! »

Urson Poilu s'occupa du travail de la ferme jusqu'à l'âge de dix-neuf ou vingt ans. Bientôt, une grave maladie terrasse le vieux paysan et met fin à ses jours. La vieille fermière reste seule sur la ferme en compagnie de son fils.

Un bon jour, Urson Poilu fait part à sa mère de la décision qu'il vient de prendre. « Maman, écoutez-moi ! J'ai trop de force pour travailler sur une ferme. Au point où j'en suis, je ne puis m'adapter à mon milieu. Quand quelqu'un m'adresse la parole, je deviens très irritable. J'ai peur de me mettre en colère. S'il fallait que la colère m'emporte, je passerais facilement aux excès. J'aime autant m'exiler !

— Pauvre enfant, que puis-je faire pour te garder ici ? Je suis vieille, je suis à la veille de mourir. Je n'ai pas d'autre choix que de m'en remettre à la charité publique. Les bonnes gens de la paroisse ne me laisseront certainement pas mourir de faim. Quitte-moi, si tu veux. Je suis bien désolée de te voir partir, mais tout finira par s'arranger ! »

Urson Poilu prépare son départ. Il n'emporte rien pour se nourrir. Il se contentait de peu pour vivre ; le poil dont il était recouvert lui servait de vêtement presque complet. En tout temps, on l'aurait cru vêtu d'un épais drap de laine.

Le voyageur restait à environ trois kilomètres de la mer. Il avait entendu dire que des ouvriers réparaient les bateaux avariés, surtout des voiliers. Il ne s'agissait pas, autrefois, de bâtiments de haut tonnage, mais des vaisseaux d'environ cinquante mètres. Urson Poilu parvient à ce chantier maritime. On se préparait à surélever en cale sèche un navire dont on voulait radouber le fond. Tous les ouvriers manœuvraient des leviers de bois, d'autres se servaient de barres de fer.

Urson observe de loin cette activité fébrile. À dix heures de l'avant-midi, les ouvriers font relâche pour collationner, tout en se reposant un peu à l'écart. Le

jeune voyageur s'approche du chantier et examine les leviers placés pour soulever le navire. Puis, Urson appuie son épaule à l'étambot, près du gouvernail, soulève le navire, le range un peu de côté et le place sur les étais destinés à recevoir la quille du bateau. Ce travail terminé, le jeune homme se retire à quelques pas du chantier.

Les ouvriers reviennent à leurs leviers, le maître charpentier s'écrie : « Que s'est-il passé ? Le navire est installé là où l'on voulait le hisser, ou à peu près.

— Qui a bien pu accomplir ce tour de force ? demande un contremaître. C'est un coup de main peu ordinaire ! »

Urson Poilu, assis à quelques pas, répond à la question. « Ce n'est pas un fardeau très lourd ! J'ai appuyé mon épaule à l'étambot du navire, et je l'ai poussé de côté !

— Qu'est-ce que raconte ce garçon ? se demandent les ouvriers.

— Eh bien ! réplique Urson Poilu ; point n'est besoin de s'étonner de cet enfantillage ! Ce bâtiment n'est pas un fardeau bien lourd ! Je m'aperçois que c'est ridicule de penser à travailler sur ce chantier. Ce n'est pas un travail assez sérieux pour moi ! J'aime me mesurer à du travail plus dur que celui-ci. Vous faites un travail d'enfant ! »

Urson Poilu quitte le chantier maritime en se disant : « Même si je me trouvais un emploi dans les centres environnants, ce n'est pas dans ce milieu que je puis gagner ma vie ! Non, ces petits travaux délicats ne m'intéressent pas ! Je vais me diriger vers la grande forêt. Quelle différence y-t-il entre marcher dans la forêt et marcher sur la grand'route ? » Il n'avait aucune crainte de rencontrer un ours ou tout autre ennemi. Rien ne lui faisait peur.

Urson Poilu se dirige vers la forêt et s'y enfonce à travers les arbres. Il s'avance à pied toute la journée. Le soir, à la nuit tombante, il se fait une cabane à sa façon : il renverse un arbre et se glisse près des racines du tronc arraché et se cache à l'abri des branches. Il utilise ce réduit pendant deux ou trois jours, se nourrissant de fruits et de toutes sortes de racines. Sa robuste constitution lui permettait de manger ce qui lui tombait sous la main.

Le jeune voyageur reprend sa route en forêt et marche pendant trois ou quatre jours. Tout à coup, il voit venir vers lui un homme portant sur son dos une bonne quantité de billots reliés ensemble par de longues racines enroulées autour de cet immense fagot. L'homme robuste se dirige vers Urson et lance subitement sa charge par terre. « Bonjour, monsieur ! commence Urson Poilu.

— Bonjour, toi ! Comment t'appelles-tu, homme couvert de poil ?

— Ah ! je m'appelle Urson Poilu. On m'a donné ce nom de baptême. Et toi, quel est ton nom ?

— Je m'appelle Fagot-de-bois ! Toi, vu ton poil, tu portes bien ton nom. Eh bien ! moi, je porte aussi mon nom ! Tu vois la charge de bois que je transporte. Je voyage à pied, cette charge sur mon dos ; à peu de distance d'ici, je me repose un brin, puis, je change de direction. Je me rends à la ville et j'y vends ma charge de bois. C'est là mon gagne-pain.

— Hé ! Fagot-de-Bois, où demeures-tu, quand tu prépares ta charge pour le marché ? demande Urson Poilu.

— Pas très loin d'ici, je possède un campement et j'y demeure. Je vis seul, n'ayant ni femme ni enfant. Ainsi installé en pleine forêt, j'abats des arbres et je vais vendre ce bois en ville.

— Eh bien ! en voilà un vrai métier ! Et tu ne voyages pas à perte en transportant de semblables charges ! Dis donc ! Que dirais-tu du projet de nous associer ? Moi, je ne suis pas aussi fort que toi, mais je suis passablement vigoureux. Nous couperions nos arbres en société, et ensuite, chacun irait, à son tour, porter une charge de billots à la ville.

— Marché conclu ! s'écrie Fagot-de-bois.

— La coïncidence ne peut être meilleure ! Moi aussi je suis tout seul, sans femme ni enfant !

— Seul comme j'étais, continue Fagot-de-Bois, je n'ai jamais voulu changer de milieu ; mais maintenant, je vais te proposer un projet. À quelque distance d'ici — à deux ou trois jours de marche — je connais un endroit splendide, une sorte de plaine boisée, vrai paradis de pêche, de chasse et autres activités que le caprice suggérera.

Dans une première étape, nous allons nous bâtir une maisonnette ; ensuite, je m'adonnerai à l'abattage des arbres et à leur vente en ville pour en retirer un peu d'argent. Pendant ce temps, toi, tu feras la chasse. Tu verras comme notre association va nous apporter le succès.

— Ta proposition est pleine de bon sens ! » réplique Urson Poilu.

Les deux nouveaux compagnons se mettent en route et marchent une couple de jours avant de rejoindre l'endroit décrit par Fagot-de-Bois. « C'est ici, annonce ce dernier. Voici la place dont je t'ai parlé, Urson Poilu ! Je ne crois pas que l'on puisse trouver un meilleur milieu que celui-ci. Nous allons nous bâtir un beau camp dans ce coin, et nous allons nous séparer les tâches comme je te l'ai proposé. Demain, moi, j'irai abattre des arbres, et toi, tu t'amuseras à faire la chasse !

— Entendu ! » de répondre le jeune Urson.

Dans l'après-midi, Fagot-de-Bois se dirige en forêt. Les préparatifs sont rapides, et notre géant ne met pas une éternité à transformer les arbres en billots. Armé d'une hache d'une douzaine de kilos fixé à un manche de trois mètres, Fagot-de-Bois abattait un arbre d'un seul coup. En peu de temps, il avait préparé as-

sez d'arbres pour bâtir le camp. Il se prépare ensuite un fagot d'une trentaine de billots, une charge proportionnée à son dos. « Urson, dit-il à son compagnon, je vais en ville pour y vendre mon bois. Je te laisse seul ; profite de mon absence pour inspecter les alentours, cet après-midi. Quant à moi, je ne reviendrai pas avant demain soir. Il me faut marcher jusqu'à la ville, y vendre mon bois et acheter, avec l'argent, des provisions pour nous nourrir. Nous sommes deux maintenant ! »

Les lendemain matin, Fagot-de-Bois quitte le camp, se charge le dos de billots. Urson Poilu, resté seul, se dit à lui-même : « Je vais aller faire une tournée pour reconnaître la nature des lieux. Fagot-de-Bois m'a dit de trouver de beaux territoires de chasse. Je vais aller prendre une promenade en forêt. »

Il marche toute la journée. Il avait parcouru une longue distance, mais il ne s'était pas perdu : il avait le sens de l'orientation. Il se guidait facilement sur des points de repère et pouvait revenir sans embarras. À l'approche du soir, il aperçoit quelque chose bouger, à l'horizon. « Qu'est-ce qui se passe ici ? » se demande Urson Poilu. Il était à environ deux kilomètres de deux petites montagnes qui lui semblent remuer. « Mais c'est impossible ! Je dois rêver ! Pourtant, la nuit n'est pas encore tombée ! Je n'y comprends rien ! »

Urson Poilu, à la vue de ce spectacle, ne renonce pas à s'avancer vers ces montagnes. À mesure qu'il s'approche de ce centre d'attraction, il entend un bruit qui augmente. Il poursuit sa marche. Soudain, il aperçoit un homme, une sorte de géant d'une stature encore plus imposante que celle de Fagot-de-Bois, et servi par une paire de bras proportionnés au corps. Le géant tenait ces deux petites montagnes, les maniait de gauche à droite. Urson lui crie : « Bonjour, Roule-Montagne ! Tu es en train de déplacer des montagnes ? Tu ne manque pas de forces, l'ami !

— Ah ! en effet, je suis assez vigoureux !

— Bon sens ! Je ne suis pas aussi fort que toi ! Tu dois te fatiguer facilement à faire un tel travail ? Quel salaire reçois-tu comme rémunération ?

— Ne parlons pas de salaire, veux-tu ? Depuis mon enfance, je n'ai jamais eu l'occasion de me renseigner sur le monde ou de le visiter. J'ai pris conscience de ma force et je me suis amusé à déplacer les montagnes. Ce fut là toute ma vie ! Je me nourris de fruits sauvages et d'herbages ; c'est ma façon de vivre !

— Tu as une force peu ordinaire. As-tu déjà entendu parler de Fagot-de-Bois ?

— Non, je ne l'ai pas vu et j'en ai encore moins entendu parler ! répond le géant.

— Eh bien ! moi, je l'ai rencontré. Je puis t'affirmer que, lui aussi, a une grande force physique. Quand je l'ai vu, la première fois, il portait une charge de billots sur son dos. Nous nous sommes entendus pour vivre ensemble dans un camp que nous venons de bâtir. Nous formons une sorte de société tous les deux. Nous n'avons ni femme ni enfant. Et toi, tu as passé ta vie en forêt ?

— Moi, je suis seul également, de répondre Roule-Montagne.

— Pourquoi, demande Urson, ne pas nous associer tous les trois ? Viens te joindre à nous. Fagot-de-Bois, j'en suis certain, sera heureux d'avoir un nouveau compagnon ! Tu verras comme nous aurons une vie agréable ! »

Roule-Montagne abandonne ses montagnes et accompagne Urson Poilu sur la route du retour. En arrivant au camp, les deux hommes s'abandonnent au sommeil.

Le lendemain, dans le courant de la journée, Fagot-de-Bois revient de la ville, une lourde charge sur son dos : une dizaine de sacs de farine et des sacs de sucre. En son absence, Urson Poilu et Roule-Montagne avaient bâti une sorte de hangar à provisions. Fagot-de-Bois dépose sa charge dans le hangar en disant : « Nous avons maintenant assez de nourriture pour manger à notre faim pendant plusieurs jours ! »

Les deux ou trois jours suivants, Urson Poilu fait connaissance de Roule-Montagne ; à son tour, le dernier venu fait la connaissance de Fagot-de-Bois. Un fort lien d'amitié se forme entre ces trois hommes. Mais, au cours des conversations, c'était Urson Poilu qui était considéré comme le moins fort.

Un jour, Urson Poilu dit à ses deux compagnons : « Ecoutez-moi ! Vous avez raconté vos exploits ; vous êtes plus forts que moi. Mais si nous voulions agir d'une façon pratique, nous laisserions un cuisinier au camp. Actuellement, nous allons en forêt, et, à notre retour, aucune nourriture n'est préparée. Je propose que, à partir de demain, chacun de nous prenne charge de la cuisine, à tour de rôle. Par exemple, demain, Roule-Montagne et moi, nous allons tendre des pièges et chasser le gibier pendant que Fagot-de-Bois restera au camp pour s'occuper de la nourriture ! »

On avait établi une sorte de foyer en plein air et disposé une immense chaudière près du feu. C'est dans cette marmite que l'on cuisait la soupe et les autres aliments. Urson Poilu continue l'exposé de son projet : « Fagot-de-Bois va rester ici, demain, et il va nous faire une bonne soupe. Nous avons abondamment de viande, il va faire cuire de grosses portions de viande dans sa soupe. Pensez donc quel repas il préparera en utilisant les patates, la farine et le sucre qu'a rapportés Fagot-de-Bois, ces jours derniers ! Ah ! quel régal nous allons faire avec la viande et les autres provisions ! »

Fagot-de-Bois avait rapporté du marché ce qu'il appelait des assiettes, mais c'était de grands plats. Ces géants mangeaient en proportion de leur force. Après le boniment d'Urson Poilu, les trois compagnons s'assoient. « Notre vie va commencer à être agréable ! continue le jeune homme.

— Tu as raison ! enchaîne Fagot-de-Bois. Demain, je vais m'occuper de la cuisine. Plus tard, j'irai vous chercher d'autres provisions ; j'apporterai au marché un peu de viande, du bœuf, de l'ours, de l'original. L'argent de cette vente servira à acheter des provisions plus recherchées. »

Le lendemain matin, Urson Poilu et Roule-Montagne prennent la forêt avec leurs agrès de chasse, et Fagot-de-Bois reste au camp, se disant en lui-même : « Je vais préparer un bon repas ; je vais leur faire de la soupe ! »

Une fois Urson et Roule-Montagne partis — c'était l'avant-midi — Fagot-de-Bois s'approche du foyer, remplit la marmite d'eau pure puisée à une source, dépose des pois et de la viande dans cette immense chaudière, et allume le feu. Les deux chasseurs ont dit, au cuisinier, en partant : « Nous reviendrons sur l'heure du dîner ! » Vers onze heures, Fagot-de-Bois visite la marmite et constate que sa soupe est cuite à point. Il attrape une immense cuiller et goûte l'appétissant potage qu'il trouve délicieux et enrichi d'une viande bien tendre. Il décroche la marmite et la place à côté du foyer pour lui permettre de refroidir un peu avant l'arrivée des chasseurs. « Autrement, se dit Fagot-de-Bois, elle sera bouillante. »

Un peu après onze heures et demie, le cuisinier entend des pas ; puis il voit arriver un petit bossu d'à peine un mètre de hauteur et d'une taille proportionnée. Ce petit homme porte une affreuse bosse et se déplace sur des jambes croches. « Bonjour, Fagot-de-Bois ! lui dit le petit visiteur. Je t'ai déjà croisé, mais toi tu ne me connais pas, je crois.

— Tu peux bien aller te secouer ailleurs ! réplique le cuisinier. Quand t'ai-je rencontré, toi, petit bossu ?

— Il est évident que tu ne m'as pas vu ; moi, je t'ai croisé, c'est certain ! Tu n'as pas pu me voir ; tu portais une immense charge de bois. C'est pourquoi j'ai vite appris ton nom. Fagot-de-Bois ! C'est toi qui t'appelles Fagot-de-Bois ?

— Mais toi, demande le cuisinier, comment te nommes-tu ?

— Moi, je m'appelle Ti-Bossu ! Comme tu le vois, je suis tout bossu !

— Et d'où viens-tu ? questionne encore Fagot-de-Bois.

— Ah ! même si je te le disais, il t'est inutile de le savoir ! Fais comme moi. Je ne te demande pas d'où tu viens, toi !

Écoute-moi. J'ai pris le temps de te parler, mais je meurs de faim ! Serais-tu assez bon de me donner une assiettée de soupe ? Ah ! que j'en mangerais ! Elle sent tellement bon ta soupe aux pois préparée à la viande ! Quel arôme ! Je puis difficilement maîtriser mon appétit.

— Pauvre toi ! Je t'en donnerais un peu, mais je ne suis pas seul. Nous sommes trois compagnons.

— Ah ! vous êtes trois ?

— Oui ; Urson Poilu, Roule-Montagne et moi-même !

— Je dois avouer, dit le bossu, que je ne connais pas tes deux amis. Je ne les ai pas rencontrés. Mais, je ne crois pas avoir la patience de les attendre. Quand vont-

ils arriver ? Tu vas être assez gentil de me donner une belle assiettée de soupe et je vais la manger en attendant tes compagnons. J'en serais si heureux !

— Je ne te donne rien ! riposte Fagot-de-Bois. Mes compagnons vont bientôt arriver, affamés par le travail. Prends patience ! Quand ils seront rentrés et qu'ils se seront servis, tu auras une assiettée de soupe, comme nous, et tu la mangeras à la table que tu vois là-bas. Je vais préparer une assiette de plus et tu mangeras, quand les chasseurs seront de retour ! »

Le bossu continue à bavarder tout en quémendant de la soupe. Fagot-de-Bois lui répond fermement : « De la soupe ? Tu n'en auras pas tout de suite ! Sais-tu que tu deviens agaçant avec ta réclamation, toi ! Tu te crois maître des lieux. Moi, je suis responsable de la soupe. J'attends Urson Poilu et Roule-Montagne pour dîner. Quand nous mangerons, tu mangeras avec nous. Si tu n'es pas satisfait de mon invitation, détale au plus tôt et laisse-moi la paix !

— Écoute-moi bien, Fagot-de-Bois ! continue le bossu. J'ai dit que je mangerais de la soupe tout de suite, et je vais en manger !

— Comment ? Tu oses dire que tu vas manger de la soupe ? Que je ne te voie pas y toucher ! Tu m'entends ?

— Eh bien ! tu vas me voir y toucher ! J'y vais sans plus tarder ! »

Le bossu se lève et se dirige vers la marmite. Il s'empare de la grosse cuiller à pot qui était dans la chaudière et s'empresse de se servir une assiettée de potage. Fagot-de-Bois se précipite vers le bossu et tente de lui arracher la cuiller. La bataille s'engage. Le bossu sert au gros cuisinier une raclée qui le laisse pantelant sur le sol. Fagot-de-Bois ne peut plus se relever tant il est matraqué. Il a le nez tuméfié, sa vision en est incommodée, une oreille presque arrachée. . . il n'a plus la force de marcher.

Ti-Bossu mange de la soupe tant qu'il peut en absorber et finit par renverser la marmite pour se venger. Puis il file à toutes jambes.

Fagot-de-Bois se réveille d'une sorte d'évanouissement, se traîne à quatre pattes, trop faible qu'il est pour marcher. Sa première réflexion vise son adversaire : « J'ai mangé une terrible raclée ! Ce petit bossu est gros comme un enfant d'école, et il a failli me tuer ! Je ne m'explique pas ce phénomène. Il a une force qui dépasse la juste mesure ! »

Le cuisinier parvient à se porter sur ses jambes — devant la porte du camp, naturellement — et se précipite vers le miroir nouvellement acquis en vue de sa toilette. Il se regarde dans la glace, mais il ne se reconnaît pas tellement il est défiguré. « Seigneur ! s'écrie-t-il, quand Urson Poilu et Roule-Montagne vont m'apercevoir dans cet état, que vais-je leur dire ? »

Le cuisinier Fagot-de-Bois se dirige vers le petit ruisseau, une serviette à la main, et se lave la figure du mieux qu'il peut, mais ne peut faire disparaître l'enflure qui le défigure. Puis, il accroche la marmite au-dessus du feu et commence à préparer une sorte de sauce, ou farine délayée d'eau.

Sur les entrefaites, Urson Poilu et Roule-Montagne font entendre leurs pas. Urson Poilu dit à son compagnon : « Tu ne sais pas comme j'ai hâte d'assouvir ma faim ! Par bonheur, je perçois l'odeur de la soupe ! »

En effet, la senteur de la soupe répandue s'ajoutait à l'arôme de la sauce. Urson Poilu continue son monologue : « Cette senteur active ma faim de loup. Enfin, nous allons prendre un bon repas ! Hé ! Fagot-de-Bois ! »

Le cuisinier Fagot-de-Bois avait le dos tourné et surveillait attentivement sa sauce. « Hé ! Fagot-de-Bois, crie de nouveau Urson Poilu, on dirait que tu ne nous entends pas parler ! Es-tu devenu sourd ? Nous sommes revenus de la forêt et nous enrageons de faim. Nous nous plaçons à table et viens nous servir de la soupe ou de la nourriture pour assouvir notre faim. Si tu savais comme nous sommes affamés, mon petit ! »

Fagot-de-Bois se retourne vers ses deux compagnons. « Eh ! qu'est-ce qui t'est arrivé ? demande Roule-Montagne.

— Comme tu es défiguré ! intervient Urson Poilu. Quel accident a bien pu te faire enfler le nez et te boucher les yeux ?

— Ne m'en parlez pas ! Même si l'on est fort, on peut se laisser terrasser par un accident imprévu.

— Que dis-tu là ? demande Urson Poilu. . . Un accident imprévu !

— Eh bien ! voici, continue Fagot-de-Bois. Ma soupe était cuite à point. Je vous entendais venir au pied de la montagne, il y a à peine quelques minutes. Vous arriviez au camp. Pour vous permettre de commencer plus tôt à manger dès votre arrivée, j'ai empoigné la marmite dans l'intention d'aller la faire refroidir plus rapidement dans le petit étang que nous avons aménagé au ruisseau. Ah ! quand j'y pense ! J'ai trébuché sur une pierre et je suis tombé. Vous me voyez le visage ! J'ai failli me tuer, j'ai été défiguré, et j'ai répandu toute la soupe. C'est gauche, de ma part, mais. . .

— Ah ! pauvre ami, interrompt Urson Poilu, que veux-tu que nous fassions ? La soupe. . . la soupe, elle est perdue, mais c'est toi qui as eu les blessures. Tu as failli y perdre la vie, c'est ce qui nous fait le plus de peine. De la soupe ? On s'en fera d'autre pour ce soir ! De la soupe répandue, ce n'est pas si grave ! »

Le dialogue s'arrête là. Les trois compagnons se régalaient de la sauce de Fagot-de-Bois, et ne reparlent plus des blessures du cuisinier. Au souper, la conversation s'oriente vers la décision de laisser chaque jour quelqu'un au camp pour y préparer le repas. Urson Poilu trace le programme du lendemain : « Roule-Montagne, c'est toi, demain, qui vas rester au camp pour faire le dîner ; Fagot-de-Bois, pendant ce temps, va m'accompagner à la chasse, nous reviendrons vers midi comme nous l'avons fait, toi et moi, aujourd'hui ! »

Le lendemain matin, Fagot-de-Bois et Urson Poilu partent pour la chasse. « Allez chasser, dit Roule-Montagne, et moi, je vais rester au camp pour vous préparer une bonne soupe ! »

Roule-Montagne, une fois ses compagnons partis, prépare sa soupe, vers dix heures, comme l'avait fait, la veille, Fagot-de-Bois. Ce dernier, tout en se rendant à la chasse pensait à sa rencontre avec Ti-Bossu : « Je ne serais pas fâché, du fait que le petit nain revienne au camp aujourd'hui ! Je n'en ai pas soufflé mot aux autres, hier soir, mais j'ai bien hâte de constater s'il va revenir demander de la soupe. Ah ! il ne reviendra peut-être pas, cet avant-midi, puisqu'il est venu hier et qu'il a bien mangé ! »

Vers onze heures et quart ou onze heures et demie, au camp, arrive encore Ti-Bossu. « Bonjour ! crie le petit visiteur. Ah ! j'ai failli dire Fagot-de-Bois, mais tu n'es pas Fagot-de-Bois !

– Ah ! non ; je ne suis sûrement pas Fagot-de-Bois ! Mais pourquoi fais-tu allusion à Fagot-de-Bois ?

– Eh bien ! Fagot-de-Bois, je le connais ; je l'ai déjà vu et je l'ai déjà rencontré dans la forêt. Je sais qui il est.

– Mais, toi, demande Roule-Montagne, comment t'appelles-tu ?

– Mon nom est Ti-Bossu ! Et toi ? Je connais Fagot-de-Bois, mais toi, quel est ton nom ?

– Moi, je suis Roule-Montagne ! »

Le bossu commence à causer avec le cuisinier, et, tout en sautant d'un sujet à l'autre, il dit à haute voix : « Mon Dieu ! Il faut que je m'en aille ! Le travail m'attend ailleurs ! Roule-Montagne, tu n'aurais pas un peu de soupe à me donner ? Ta soupe a un arôme. . . Ah ! j'en mangerais une bonne assiettée ! Ne crains pas, je filerai après avoir avalé la soupe.

– Attends un peu ! Fagot-de-Bois et Urson Poilu sont à la veille de revenir au camp, et nous mangerons tous ensemble ! Je vais placer sur la table une assiette de plus pour toi ! »

Le cuisinier dispose une quatrième assiette sur la table. « Tu vois, Ti-Bossu, il ne nous reste plus qu'à prendre un siège ; mes compagnons vont arriver, et nous allons dîner !

– Ah ! je sais que ce serait plaisant de rencontrer tes amis, mais ils vont peut-être tarder à venir, et moi, je suis affreusement tiraillé par la faim ! »

Ti-Bossu renouvelle sa demande de soupe, mais Roule-Montagne revient fermement à son premier refus. « En bien ! s'écrie le nain, je vais me servir de soupe tout seul ! » Il se lève, s'empare de la cuiller à pot pour se tremper un plat de soupe. Roule-Montagne fonce sur le nain. Voilà la chicane déclarée de plus belle ! Ti-Bossu massacre Roule-Montagne d'une façon plus sanglante qu'il ne l'a fait à Fagot-de-Bois. Il abandonne le cuisinier plus mort que vif, mange de la soupe autant qu'il en désire, puis quitte le camp en traînant après lui la marmite de soupe qu'il renverse bientôt. Ti-Bossu prend la fuite.

Roule-Montagne reprend connaissance et se met sur ses pieds. Il se rend compte que Ti-Bossu l'a massacré. « Ah ! se dit-il ; la voilà l'histoire ! Hier, Fagot-de-Bois portait à la figure les mêmes blessures que les miennes. . . »

Roule-Montagne file au ruisseau et se lave la figure. Il n'est pas encore de retour, quand les chasseurs reviennent au camp. Ils ne voient aucune nourriture préparée, ils ne voient pas le cuisinier. « Mais où est-il ? se demande Urson Poilu. Ce n'est pas normal qu'il soit absent ! » Les deux chasseurs commencent à crier : « Roule-Montagne, où es-tu ?

— Une voix tremblante leur répond : Je. . . suis ici !

— Où ici ? Ta voix manque de force ! » reprennent les deux chasseurs.

Urson Poilu se dirige vers la voix ; Fagot-de-Bois le suit, tout craintif. S'il avait fallu qu'il rencontre le nain ! Urson Poilu s'avance vers Roule-Montagne et lui lance un cri : « Qu'est-ce que tu fais près du ruisseau, toi ? Nous voici de retour avec l'intention de dîner. Le feu est presque éteint. . . Et la marmite de soupe, où est-elle ?

— Où elle est ? Regarde où elle est ! Je me suis empêtré les pieds dans cette pierre et j'ai renversé la marmite par terre. Pourquoi ne s'être pas débarrassé de cette pierre, hier soir ? Il y en a trois ou quatre de cette sorte ; ce ne serait pas un gros travail de les faire disparaître ! Nous pourrions dorénavant vaquer à notre tâche sans buter sur ces obstacles ! Je portais la marmite à bout de bras, en regardant autour de moi. Une perdrix m'a distrait, en passant ; j'ai trébuché et j'ai renversé la soupe. Inutile de dire que je me suis dévisagé par terre. Je suis en train de me laver le visage.

— Tu bousculais des montagnes, rétorque Urson Poilu, mais tu ne peux te tenir debout ! Je n'y comprends rien ! C'est un accident inexplicable ! Je puis à peine croire ton récit, Roule-Montagne ! Bon ! Consolez-vous l'un l'autre ; moi, je regagne le camp pour y manger un peu. Je meurs de faim ! »

Urson Poilu tourne les talons et marche vers la maisonnette. Dès que le jeune homme s'est un peu éloigné, Roule-Montagne demande à Fagot-de-Bois : « Es-tu réellement tombé, toi, hier ?

— Et toi, répond Fagot-de-Bois, es-tu tombé, aujourd'hui ?

— Eh bien ! je suis tombé, mais malgré moi ! enchaîne timidement Roule-Montagne.

— Moi, je crois avoir rencontré le même obstacle que toi, de dire Fagot-de-Bois. Dis-moi ! Tu n'aurais pas eu la visite d'un nain bossu ?

— Oui ! Ti-Bossu !

— Il nous a servi de moyennes raclées ! Comprends-tu ce phénomène ? continue Fagot-de-Bois, un petit infirme gros comme un ver, laid comme une écrevisse, et malgré tout, il a failli nous tuer ! Je ne sais plus que penser !

— Ne soufflons mot de notre aventure à Urson Poilu. Demain matin, nous irons à la chasse tous les deux, et nous allons désigner le jeune Urson Poilu comme cuisinier. C'est à son tour de rester au camp. Il va attraper sa raclée, lui aussi, et nous aurons ainsi une bonne raison de rire, les uns des autres ! »

Fagot-de-Bois et Roule-Montagne étaient bel et bien certains que Urson Poilu n'avait qu'une force assez limitée. Le soir, après le repas, les trois compagnons agrémentent leur veillée de conversations et d'histoires de chasse. Tout à coup, Fagot-de-Bois dit à Urson Poilu : « Demain matin, c'est toi qui devras rester ici pour préparer la soupe. C'est ton tour !

— Évidemment ! répond Urson. Pas de passe-droit ! C'est entendu que, demain matin, je serai votre cuisinier. Je ne dis pas que, plus tard, on ne doive pas rester ici tous les trois en vue d'un repos occasionnel. Ce n'est pas une nécessité d'aller à la chasse chaque jour. Quoi qu'il en soit, demain, c'est moi qui reste au camp ! »

Le groupe gagne le lit pour la nuit. Urson Poilu ne tarde pas à s'endormir, mais Fagot-de-Bois et Roule-Montagne sont plus nerveux ; ils ont tellement hâte au lendemain !

Après le déjeuner, le lendemain matin, les deux chasseurs se préparent et quittent la maisonnette, en quête de gibier. Urson Poilu ne sort pas ; il doit s'occuper à préparer le dîner. Mais, avant de commencer ses travaux de cuisine, il s'empare d'un gros balai de cèdre et nettoie le plancher du camp. Ensuite, il fait les lits en mettant de l'ordre dans les couvertures épaisses comme des matelas. À dix heures, il s'approche du foyer et met sa soupe au feu. Puis, il fait rôtir de beaux morceaux de viande. Le reste de l'avant-midi se passe à la préparation du repas.

Vers onze heures et quart, Urson Poilu constate que sa soupe est cuite. Il s'assoit et tend l'oreille vers la forêt, croyant entendre les pas de ses compagnons. Mais il voit apparaître Ti-Bossu. « Eh bien ! s'écrie le cuisinier ; jusqu'à présent je n'ai rencontré que des hommes. Tu ne seras pas insulté si je t'appelles Ti-Bossu ? Tu es tout petit et bossu. Tu as peut-être un autre nom, mais pour le moment, ce nom me suffit !

— Mais oui, je m'appelle Ti-Bossu ! C'est mon nom ! Et toi, comment te nommes-tu ? Poilu comme tu es, je ne sais pas comment t'appeler !

— Je m'appelle Urson Poilu.

— Hé ! J'aurais dû y penser ! Tu es couvert de poil ! Ah ! tiens, Urson Poilu ; je vois ta marmite. Mais c'est bien de la soupe qui mijote là-dedans ?

— Oui, répond le cuisinier ; c'est de la soupe, et je t'assure qu'elle est appétissante. Tu peux le constater à son fumet.

— C'est vrai, elle a un arôme attirant ; c'est la raison qui m'a amené ici, d'ailleurs ! Je passais dans les parages et j'ai capté la bonne odeur qui se dégage de ta marmite et je suis venu. Oui, tu as préparé de la bonne soupe. Hé ! Urson

Poilu, si tu voulais — je suis très affamé — tu me donnerais une assiettée de ta soupe. Je la mangerais et je m'en irais. Je ne puis te dire autre chose ; tu sais, ta soupe, elle est appétissante ! J'en mangerais volontiers !

— Attends, attends, l'ami ! rétorque Urson Poilu. Je ne suis pas seul ici ; nous sommes trois. Mes deux compagnons, Roule-Montagne et Fagot-de-Bois sont à la veille d'arriver. C'est une question de minutes. Je place une quatrième assiette sur la table, et nous mangerons tous ensemble dans une atmosphère d'amitié !

— Je vois ta bonne volonté, mais j'ai tellement faim que je ne peux plus attendre ! Inutile de parlementer ! Donne-moi un peu de soupe, et ensuite, je te quitterai.

— Je ne t'en donne pas, de soupe ! Je te l'ai dit, je t'en donnerai, mais en temps et lieu ! Actuellement il est trop tôt ! Il faut attendre l'arrivée des deux autres. Autrement, s'ils arrivent au moment où nous mangeons à table, ils auront l'impression que je ne leur ai réservé seulement des restes ! Ce n'est pas dans mes habitudes, et je te conseille d'attendre l'arrivée de mes compagnons avant de goûter à ma soupe !

— Écoute un peu ! répète le nain. Je n'attends pas ; je meurs de faim ! Si tu ne veux pas me verser de la soupe toi-même, je vais m'en prendre, moi ! J'en ai mangé avant-hier, j'en ai mangé hier, je peux bien en manger encore aujourd'hui !

— Ah ! ah ! s'écrie Urson en se levant, c'est toi qui es venu, il y a deux jours, manger de la soupe et répandre le reste ! Hier, tu as rencontré Roule-Montagne et tu as répété ce geste ?

— Oui, c'est moi ! De plus, c'est moi qui leur ai servi une raclée. Et toi, si tu te mets de travers sur ma route, tu vas te mériter une volée plus cuisante que celle des autres !

— Ah ! tu as battu mes compagnons, et tu penses pouvoir me battre ! lui dit Urson. Va et prends-en, de la soupe, si tu es brave ! »

Le nain se lève et prend le chemin de la marmite, pour se servir une portion de soupe, Urson Poilu se lance à sa suite et lui applique une taloche au fessier. Ti-Bossu exécute une série de pirouettes dans les airs passe au-dessus d'un arbre, redescend sur terre, et reste là, au pied de l'arbre, dans la position d'un crapaud. « Urson Poilu, crie le nain, ne me touche plus ! Je t'en prie, ne me frappe plus ! Je suis tout engourdi, je me sens comme paralysé, je ne vois plus rien. Ne me touche plus !

— Très bien ! reprend Urson ; je ne te ferai plus de mal, mais je me permets de te toucher encore ! »

Il attrape le bossu par une jambe, le traîne et le fait asseoir près de lui : « Maintenant, interroge Urson, tu vas me dire où tu loges ! M'as-tu entendu ?

— Ma cachette ? Je vais te le dire ; il n'y a pas d'inconvénient à te le dire. Je vis dans la forêt. Partout où je me trouve, c'est là mon logis !

— Eh bien ! si tu vis dans les bois, fiche le camp ! N'attends pas que je te donne une nouvelle taloche ! Autrement, tu vas rendre ton dernier souffle ! »

Ti-Bossu quitte Urson Poilu ; le nain se trouve heureux d'être débarrassé de cet adversaire. Mais il perd du sang à plein nez. Le bossu disparu, Urson constate que la soupe est cuite à point ; il la retire du feu, place la marmite à l'écart, après quoi il allume sa pipe. Il fumait de la mousse un peu comme les Amérindiens. Le relent puant de la mousse grillée prenait le dessus sur le fumet de la soupe.

Finalement, les deux compagnons s'approchent du camp. Ils aperçoivent la fumée de pipe semblable à celle d'une cheminée. Roule-Montagne dit, à voix basse, à Fagot-de-Bois : « Je crois que Ti-Bossu n'est pas venu ! S'il s'était montré, il aurait renversé la marmite. . . Mais, regarde ! Urson Poilu a l'air bien calme : il fume sa pipe ! »

Quelques instants plus tard, les deux chasseurs rejoignent le cuisinier. « Bonjour, Urson Poilu !

— Bonjour, les amis ! Avez-vous abattu du gibier ? »

Roule-Montagne tient un orignal sur son épaule ; Fagot-de-Bois est chargé d'un ours et d'un chevreuil. Les deux compagnons se libèrent les mains en jetant leur chasse sur le sol. « Venez manger. . . venez manger ! leur dit Urson Poilu.

— Nous y allons ! » répondent les chasseurs.

Les trois compagnons s'assoient à table. Roule-Montagne ouvre la conversation : « Je n'ai pas une grosse faim, aujourd'hui !

— Moi non plus, je n'ai pas faim ! Nous avons mangé des fruits sauvages le long de notre route. . .

— Mangez, mangez ! commande Urson Poilu. Je n'ai pas préparé de soupe pour la laisser perdre. Vous ne l'aimez pas ? Mangez-en ! Elle est aussi appétissante que la vôtre !

— Ah ! non ; ne va pas croire que nous n'apprécions pas ta soupe !

— Dites donc, vous deux ! continue Urson Poilu ; les blessures que vous portez au visage proviennent d'un accident ! Vous êtes tombés, n'est-ce pas ? »

Les deux chasseurs se regardent du coin de l'œil sans mot dire. « Vous n'auriez pas fait connaissance, par hasard, ces deux derniers jours, d'un petit nain en quête de soupe ? interroge le cuisinier.

— Oui ! Ti-Bossu ! répondent timidement les deux blessés.

— Imaginez qu'il est revenu aujourd'hui ! Il a voulu en manger, de ma soupe. Je lui en ai fait manger à ma façon. Je lui ai appliqué une claque au fessier, et il a filé dans les airs par-dessus le faite de cet arbre ; il est retombé là-bas à quatre pattes comme un crapaud. Je l'ai ramené, par une jambe, auprès de moi et nous avons causé.

C'est ce nain qui vous a massacrés ? Je vous croyais des hommes ! Toi qui t'amusais à ébranler les montagnes ! Toi, Fagot-de-Bois, qui portais de grosses charges ! Vous vous placez au rang des hommes, et vous vous laissez battre par ce nain ? Lui, Ti-Bossu, lui, c'est un homme !

Eh bien ! vous allez dîner ; prenez un bon repas, et ensuite, nous allons tenter de retrouver ce nain ! »

En entendant Urson Poilu parler de Ti-Bossu, Roule-Montagne et Fagot-de-Bois se taisent et en perdent l'appétit. Le cuisinier mange abondamment. Son repas terminé, Urson Poilu lance un coup de pied dans la marmite, passe son pied à travers le métal, culbute le foyer qui servait à cuire les repas et en disperse les pierres. « Nous en bâtirons un autre foyer ! Le coût n'en est pas très élevé ; nous en bâtirons un autre ! Maintenant, suivez-moi au camp ! » ordonne Urson Poilu.

Les trois compagnons rentrent au camp en silence. Urson Poilu va jeter un coup d'œil au gibier rapporté par les chasseurs. En passant, il attrape l'original d'une main, le chevreuil, de l'autre et gagne le hangar après avoir donné un autre ordre à fagot-de-Bois : « Apporte le reste ici ! »

Urson Poilu entasse la chasse dans la remise pendant que ses deux compagnons s'éloignent. Fagot-de-Bois dit à Roule-Montagne : « C'est incroyable ! Urson Poilu a dans la tête de retrouver Ti-Bossu !

— Mon cher ami, crois-moi ou non, j'ai peur au point d'en mourir !

— Laissons les événements venir un par un, dit Fagot-de-Bois.

— Il ne faut pas protester, je le sais. Mais, diable ! s'il se décide de nous donner une taloche, c'en est fini pour nous ! Ti-Bossu a failli nous assommer ; Urson Poilu a ri de Ti-Bossu. Il lui a tapé le fessier et le nain a virevolté à la hauteur d'un arbre. Il a une force qui dépasse toute mesure. Et ce qui est moins rassurant, c'est qu'il va nous falloir travailler avec lui ! Nous n'avons même pas la consolation de faire valoir notre découragement ! ajoute Roule-Montagne.

— Courageux ou non, il nous faut suivre Urson Poilu ! »

Après avoir fait leur visite au hangar, nos gens prennent un bref repos. Fagot-de-Bois et Roule-Montagne ont la mine défaite. Urson Poilu siffle et fume de la mousse tout en empestant son entourage. Vers deux heures, Urson dit à ses compagnons : « Préparez-vous, maintenant, c'est le temps de partir ! Hé ! là, Fagot-de-Bois, ne lambine pas ! Inutile d'apporter des agrès de chasse ! Dépêche-toi, Fagot-de-Bois ! Prends place à la tête du défilé ; Roule-Montagne te suivra, et moi, je fermerai la marche. Pressez le pas, s'il vous plaît ! »

Le groupe s'avance en direction de la forêt. Quand ils arrivent à l'endroit du foyer, Urson Poilu dit aux deux autres : « Regardez cette trace ! Le nain saignait ! Ce sang vous prouve que je lui ai donné une bonne tape ! Nous allons maintenant nous guider sur cette trace de sang ! Le nain va finir par aboutir quelque part ! »

Fagot-de-Bois se dit à lui-même : « S'il fallait découvrir la cachette de Ti-Bossu ! C'est moi qui ouvre la marche ! Si Urson Poilu n'intervient pas en ma faveur, je vais perdre la vie ! »

Après une course de deux heures, ils s'aperçoivent que la trace de sang a disparu. « Comment se fait-il, remarque Urson Poilu que nous ayons perdu la trace de sang ? Le nain ne s'est certainement pas arrêté ici ! Pourtant, on ne voit plus de sang... Il est évidemment passé quelque part ! »

Une idée lui traverse l'esprit. Il commence à fouiller de ses mains les feuilles mortes accumulées sur le sol. Soudain, il tâte un gros anneau annonçant la présence d'une trappe. Il nettoie les abords du panneau et lance tout haut cette réflexion : « En voilà une bonne, à présent ! Ti-Bossu se réfugie sous terre ! Qu'allons-nous faire, maintenant ? Pouvez-vous me le dire ? Il faut trouver un moyen pour le suivre dans sa cachette ! En tout cas, nous avons découvert une trappe. Fagot-de-Bois, passe ta main dans l'organeau et ouvre cette trappe !

— Oh ! proteste Fagot-de-Bois, ce doit être affreusement lourd !

— Lourd ou non, riposte Urson Poilu, soulève cette trappe ! »

Fagot-de-Bois passe sa main dans l'immense anneau, et donne un coup vers le haut. Rien ne remue ! « Hé ! Roule-Montagne, crie Urson, prends la place de Fagot-de-Bois et montre-lui que tu es meilleur que lui ! »

Roule-Montagne agrippe l'organeau à deux mains, et tend tous ses muscles. La trappe ne bronche pas. « À mon avis, s'écrie Urson Poilu, vous ne voulez pas déployer votre force. Ah ! si je savais que vous me jouez la comédie, je vous administrerais une taloche inoubliable. Ma foi ! reculez-vous et regardez-moi ouvrir la satanée trappe ! »

Urson Poilu empoigne l'anneau et se raidit. La porte cède, grimpe dans les airs, et va retomber à cinq cents mètres derrière les aventuriers. Fagot-de-Bois et Roule-Montagne sont tellement surpris qu'ils demeurent figés sur place, croyant l'heure de leur mort venue. Les trois compagnons examinent les lieux ; ils voient un trou, telle une cheminée, qui plonge dans la terre. Ce puits avait un peu plus d'un mètre de diamètre et descendait à pic dans une obscurité impénétrable. Urson Poilu ne sait plus comment exprimer sa surprise. « Ciel ! Qui va pouvoir descendre dans ce puits ? Et comment s'y prendre pour le visiter ? Qui saura jamais où s'arrête ce puits ? Ah ! Fagot-de-Bois, cours au camp sans tarder et rapporte-nous le long câble — une corde de quatre-vingts mètres — dont tu te sers pour charroyer tes billots ! Va rapidement chercher ce câble. L'un de nous va s'attacher à l'extrémité de cette amarre et va descendre dans le puits à mesure que les deux autres laisseront la corde pénétrer sous terre. Une fois en bas, l'explorateur va voir si la cachette de Ti-Bossu est bien ici, sous nos pieds ! »

Fagot-de-Bois prend ses jambes à son cou et file vers le camp. Les deux autres s'assoient près du puits ; Urson Poilu allume sa grosse pipe et fume de la mousse

en attendant le retour de l'émissaire. Bientôt ce dernier revient, son long câble sur l'épaule. On lui offre de descendre dans le puits, le premier. « Ah ! non, répond Fagot-de-Bois ; j'ai assez couru. . . je n'ai pas le goût de descendre sous terre tout de suite ! »

— En bien ! Roule-Montagne, dit Urson Poilu, tu vas nouer le câble autour de ta taille et tu vas te laisser descendre dans le puits. Prends cette clochette dans ta main et, si tu vois quelque chose de menaçant, tu nous en donnera le signal, et nous te retirerons du puits en tirant sur le câble. Si la tension de la corde disparaît, ce sera signe que tu as touché le fond du précipice. Une fois au fond tâche de te rendre compte de la disposition des lieux. Nous te retirerons et tu nous renseigneras sur ce souterrain. »

— Eh bien ! Roule-Montagne, dit Urson Poilu, tu vas nouer le câble autour de sans trop d'enthousiasme. Avant de disparaître dans le puits, il risque un brin de protestation : « Je vais manquer d'air dans ce souterrain ! »

— Si tu étouffes, tu étoufferas ! Descends ! » ordonne Urson Poilu.

À une trentaine de mètres du sol, Roule-Montagne ne voyait qu'un point de lumière au-dessus de sa tête, et, vers le bas, c'était l'obscurité. La peur le gagne ; il agite la clochette. « Ah ! dit Urson Poilu à Fagot-de-Bois, viens m'aider. Tirons le câble. Il a donné un signal, il a vu quelque chose ! »

À l'instant, les deux hommes tirent le câble hors du puits. Bientôt, Roule-Montagne émerge des ténèbres. « Voyons ! Qu'est-ce que tu as vu ? lui demandent les deux compagnons.

— Je n'ai rien vu ! Je descendais en plein obscurité et je manquais d'air ! Est-ce que je suis allé très profond ?

— Nous t'avons descendu à une trentaine de mètres de la surface, mais tu n'as pas touché le fond !

— Ah ! non, souligne Roule-Montagne, je ne suis pas allé au fond !

— Eh bien ! dit Urson Poilu à Fagot-de-Bois, descends à ton tour ! Tu t'es reposé maintenant ; va explorer ce souterrain ! »

Fagot-de-bois attache le câble autour de sa taille et se laisse descendre dans le trou. Il descend un peu plus bas que Roule-Montagne. Soudain, on entend résonner la clochette. « Retirons notre explorateur à la surface ! ordonne Urson Poilu. Je suis sûr de ce qui s'est passé ! » Dès que Fagot-de-Bois met la tête hors du puits, Urson Poilu continue son discours : « Vous êtes deux beaux paresseux, vous deux ! Roule-Montagne est descendu à un certain niveau, toi, Fagot-de-Bois, tu es descendu un peu plus bas, mais tu as eu peur. Et pourtant tu vas me dire que tu n'as rien vu ! Tu es incapable de nous dire quoi que ce soit ! »

Eh bien ! nouez le câble autour de mon corps et je vais descendre, moi ! Je n'ai pas besoin de clochette ! Si la longueur de la corde ne me permet pas d'attein-

dre le fond, ramenez-moi à la surface. Je ne pourrai pas aller plus bas ! Mais si vous sentez que la tension du câble disparaît, vous conclurez que je suis rendu au fond. Ne quittez pas la bouche du puits. Attendez-moi ! Je reviendrai vous renseigner sur ce qui se passe sous terre.»

Urson Poilu, le câble autour de la taille, se laisse descendre dans le puits. À cinquante mètres de profondeur, le poids de l'explorateur ne se fait plus sentir au bout du câble. Fagot-de-Bois dit à Roule-Montagne : « Tiens ! Urson Poilu a atteint le fond du puits ! Maintenant, il va nous falloir attendre. Mais qu'allons-nous faire ? Il ne nous a donné aucun travail. Nous ne pouvons pas quitter les lieux. Lui, il pourra peut-être trouver un moyen de revenir à la surface, mais il nous faut l'attendre ! »

Quand Urson Poilu touche le fond du puits, il s'aperçoit qu'il se trouve dans une sorte de corridor assez étroit. Il commence à marcher dans ce passage souterrain. Il s'avance en tâtant de ses mains les parois de chaque côté du couloir.

Soudain ses yeux saisissent un rayon de lumière qui filtre le long d'une clenche de porte. Il s'avance sans bruit et place son œil au niveau du loquet. Il se rend compte que la pièce située derrière cette porte est éclairée comme par le soleil. Il frappe à la porte. Aucune réponse ! Il frappe de nouveau. Personne ne répond ! L'explorateur se dit à lui-même : « Il est surprenant qu'on ne me réponde pas ! Pourtant, des humains doivent vivre dans ces quartiers ! Ti-Bossu doit certainement habituer ici ! Ce local est tout éclairé. Je vais y entrer ! »

Il était brave notre Urson Poilu ! Il saisit la clenche et pousse la porte. Il referme la porte en évitant le bruit, et fait quelques pas. Il se trouve dans un long corridor, d'une cinquantaine de mètres de longueur, sur lequel s'ouvrent plusieurs portes. Urson pousse la première porte, en quête d'un être humain. Tout est illuminé, mais il ne voit personne. Il remarque que tout est dans un état de netteté étonnante. Il jette les yeux sur de beaux lits, de beaux meubles dans un état de propreté rarement observée. Il continue à s'avancer dans le corridor, passe devant plusieurs chambres.

Soudain, il débouche dans une salle de grand style, une salle d'une dimension de trois chambres ordinaires. Dans le local, il voit un piano et plusieurs autres instruments de musique. Tout était d'une propreté difficile à atteindre. « Très étonnant, ce milieu ! se dit Urson Poilu. C'est un vrai mystère ! »

De cette salle, il se dirige vers une porte de chambre. Il la pousse ; il aperçoit, sur un lit, un petit bossu. Le bossu a connaissance de l'arrivée du visiteur. « Comment ? s'écrie Urson Poilu, c'est toi qui es venu manger de la soupe, l'autre jour, dans notre camp ?

— Non, répond le nain ; ce n'est pas moi !

— Pas moi, pas moi ! Tu ne me reconnais pas ? Es-tu seul ici, toi ?

— Non ; nous sommes trois petits bossus, trois frères ! J'ai eu connaissance, l'autre jour, qu'un de nous est monté là-haut, mais il est revenu malade ; il est au lit depuis son retour !

— Ah ! malade ! souligne Urson Poilu.

— Oui ; hier, il est parti en vue de faire une randonnée de chasse. Il est revenu malade.

— Il est malade, répète Urson Poilu, mais qui le soigne ?

— Eh bien, mon frère et moi, nous allons lui porter de l'eau de temps en temps. Tu sais bien que...

— Et toi, interrompt Urson Poilu, qu'est-ce que tu fais de bon ?

— Ce que je fais ? Ce que je fais. ... je ne suis pas obligé de répondre à toutes tes questions !

— Pas obligé de répondre ! En voilà une attitude ! Et comment se fait-il que vous viviez ici, en pleine lumière ? Pour vous construire une telle demeure, vous devez être des sorciers ! Comment expliquer la présence d'un pareil palais souterrain ?

— Tu n'as pas besoin de connaître ces secrets ! répond tranquillement le bossu.

— Je n'ai pas besoin de connaître. ... Ah ! mais tu es joliment polisson, mon petit bossu !

— Polisson toi-même ! s'écrie le nain. C'est plutôt toi qui es impoli ! Je ne te dérange pas, moi ! Fiche le camp ! Retourne d'où tu viens, et le plus rapidement possible. Si je mets le pied hors du lit, je vais te faire filer doux !

— Ah ! rétorque Urson Poilu, tu es un vulgaire effronté, comme ton frère d'ailleurs ! Tu sais, je le connais ton frère qui est malade ! »

Le nain saute du lit et vient se jeter sur Urson Poilu. Ah ! sainte ! Le visiteur empoigne le bossu par une jambe, le lance sur le mur, et son corps en devient mince comme une galette. Le nain a la tête broyée, et, vous croyez bien, il n'a pas survécu longtemps. Urson Poilu sort de cette chambre en claquant la porte et file vers une autre chambre. Il y découvre naturellement un autre bossu.

Urson Poilu commence à causer avec cet autre nain. La conversation s'envenime, la chicane s'allume, le visiteur veut se défendre et agrippe une jambe du nain, lance le bossu sur le pan de mur et tue ce second adversaire. Il ferme la porte de cette chambre et file dans le large corridor. Tout à coup, il jette un coup d'œil dans une pièce assez vaste. Il en pousse la porte et est frappé par l'ordre qui y règne. C'est propre comme la prunelle d'un œil. Il remarque un beau lit blanc, et derrière la porte, il aperçoit une belle princesse, assise dans un luxueux fauteuil, un mouchoir à la main. De temps en temps, elle s'essuie la figure et les yeux.

Urson Poilu fonce lentement dans cette chambre. En le voyant, la princesse habituée à ne voir que de petits bossus s'écrie : « D'où venez-vous, cher monsieur ? Je ne sais pas comment vous avez pénétré ici ! Fuyez au plus tôt ! Quittez les lieux ! C'est le meilleur conseil que je puis vous donner ! Je ne voudrais pas qu'il vous arrive ce qui m'est arrivé ! Allez-vous-en, je vous en prie !

— Ah ! princesse, reprend Urson Poilu, n'ayez aucune crainte, nous allons causer tous les deux ! Je voudrais d'abord savoir comment il se fait qu'une jolie princesse comme vous soit renfermée dans ce souterrain. Je voudrais une explication, princesse !

— Si je parlais, continue timidement la fillette, je paierais de ma vie cette indiscretion ! Il me faut faire attention, vous savez.

— Faire attention ! Vous craignez, je suppose, que l'on vous entende parler ? Je ferme la porte !

— De grâce, ne fermez pas la porte ! On ne la ferme jamais plus que vous l'avez trouvée à votre arrivée, parce que. . .

— Mais dites-moi ce qui se passe autour de vous. Conte-moi tout ! »

Urson Poilu choisit une chaise très confortable et s'assoit près de la princesse. Il ne s'était jamais assis dans un fauteuil pourvu de ressorts et si bien rembourré. Il se sentait assis comme sur un cousin d'air. « Princesse, commande Urson Poilu, parlez-moi, parlez ! N'ayez aucune crainte !

— Eh bien ! ce que je vais vous révéler, n'allez pas le répéter dans mon entourage ! De plus, quand j'aurai fini cette conversation, retirez-vous sans vous attarder !

J'ai été enlevée et je suis gardée dans ce souterrain par trois petits bossus fils d'une vieille sorcière. Cette dernière occupe l'ultime chambre au bout du corridor. Les bossus logent dans des chambres indépendantes. La sorcière vit dans un grand appartement ; elle y dort, et c'est presque toujours elle qui vient me porter ma nourriture. Parfois, elle se fait remplacer par le plus vieux de ses trois fils bossus. On ne peut pas les distinguer par la taille ou par l'âge. Ils ont tous trois même apparence. C'est le plus âgé qui vient souvent s'asseoir ici, tout en me surveillant. Voilà trois ans que l'on me tient renfermée dans ce souterrain.

Je suis fille unique ; mon père est roi. Ils devraient, mon père et ma mère, être encore vivants !

— Mais c'est incroyable ! s'exclame Urson Poilu. C'est cette vieille sorcière qui aurait construit ce souterrain ?

— Oui, c'est elle ! déclare la princesse. C'est elle qui est la cause de ma situation pénible !

— Eh bien ! princesse, je vais maintenant fermer la porte de votre chambre. Certainement deux des bossus ne pourront plus venir vous voir !

— Il en reste un autre, reprend la princesse.

— Les deux auxquels je fais allusion, princesse, ne pourront plus venir vous visiter, ils sont partis. Je les ai rencontrés !

— Et l'autre, il est malade ! continue la princesse.

— Ah ! il est malade ! intervient ironiquement Urson Poilu. Moi, je suis une sorte de médecin. Je m'y connais en remèdes. Ceux qui sont malades, je les guéris si bien qu'ils ne sentent plus de mal ! Je vais aller le visiter, votre petit bossu et vous verrez comment je vais le guérir. Où loge-t-il ?

— Il loge dans une chambre de l'autre côté du corridor, dans la section des chambres des bossus. Au contraire, la chambre de la vieille sorcière se trouve du même côté que la mienne.

— Très bien ! Je vais de ce pas chez Ti-Bossu ! »

C'était à l'heure où la vieille sorcière prenait sa sieste. Elle était presque toujours couchée à cette heure-là. Parfois, elle allait faire une randonnée. Elle n'avait aucune difficulté à sortir du souterrain et à y entrer.

Urson Poilu arrive à la chambre que la princesse lui a désignée. Il y trouve le petit bossu. En l'apercevant, le nain reconnaît son visiteur. Il se rappelle la claque qu'il a reçue d'Urson. Il lui dit lentement et d'une voix très faible : « Bonjour, Urson Poilu !

— Eh ! tu me connais, je crois bien ?

— Oui, je te reconnais !

— Moi aussi, je te reconnais ! enchaîne Urson Poilu. Je crois que c'est bien toi que j'ai tapé. Tu es un peu malade. Je pensais te rendre plus joli en te donnant une bonne taloche, mais je vois que tu es plus difforme que jadis. Tu es laid au point de faire peur. J'ai appris que c'est vous trois qui avez entraîné la princesse dans ce souterrain ?

— Oui, nous trois, mais pas seuls ! Hé ! sois prudent ! Dans la forêt tu m'as donné une tape ; ici, je te conseille de ne rien exagérer. Tu pourrais rencontrer chaussure à ton pied !

— Écoute-moi bien, Ti-Bossu ! Si tu ne veux pas que je te malmène, tu vas me donner les renseignements que je vais te demander. Réponds-moi tout de suite ; autrement, regarde mon poing, regarde ce que je vais faire de toi !

L'autre jour, je t'ai simplement attrapé par une jambe, mais aujourd'hui, je te passe mon poing à travers le corps et je te cloue sur le mur !

— Urson Poilu, ne me fais pas de mal. Je vais te déclarer tout ce que je sais ! »

Il était excusable de livrer ses secrets ; il était tellement souffrant ! Il avait tellement peur d'Urson Poilu ! Il n'osait pas trahir son secret, par contre, il ne pou-

vait pas avertir la sorcière de ce qui se passait. « Je ne sais pas trop quoi te dire, commence le nain bossu. Tiens! Regarde cette petite boîte. C'est la sorcière qui m'en a fait cadeau. Cette sorcière, c'est ma mère. Au moyen de cette boîte, on peut obtenir tout ce que l'on souhaite. C'est très utile! Tout ce que l'on souhaite par la vertu de cette boîte, on l'obtient. Mais, la petite boîte magique ne peut rien nous accorder quand nous sommes dans le souterrain. La sorcière se réserve le pouvoir de faire sortir qui elle veut de ce souterrain. Il nous était impossible à moi et à mes frères de sortir à notre gré. Une fois à l'extérieur du souterrain, nous pouvons nous transporter où nous voulons, nous pouvons satisfaire presque tous nos caprices. Une seule exception : la boîte magique ne peut exaucer un souhait s'il est exprimé sous terre !

— Vous étiez incapables de sortir du puits quand vous le vouliez ! C'est ta mère, la sorcière, qui vous permettait de voyager sur terre ?

— Oui ! répond le nain.

— Eh bien ! elle va me tirer du souterrain, moi aussi ! »

Ainsi renseigné, Urson Poilu dit au nain : « Tu m'en as révélé suffisamment ! » Il administre une claque à Ti-Bossu et le tue sur-le-champ !

Urson Poilu se rend chez la sorcière. Celle-ci est toute déconcertée de le voir apparaître. Il commence à discuter avec la vieille, lui parle de la princesse, le sujet qui prenait le pas sur les autres. « Maintenant, écoutez-moi bien. Je suis venu ici, et vous connaîtrez bientôt la raison de ma visite. Accordez-moi sans délai ce que je vais exiger de vous. Vous allez venir nous conduire là-haut tous les deux, la princesse et moi. Quant à vos fils, vous ne les reconduirez plus hors de ce souterrain. Ils sont morts tous les trois. C'est moi qui les ai assommés !

— Comment ? Tu les as tués !

— Ce n'est pas le temps de vous rendre des comptes ! Venez nous conduire hors d'ici, moi et la princesse ! Et dépêchez-vous ! Je ne parlerai pas deux fois ! »

Ah ! la peur s'empare de la sorcière. La vieille s'élançe tout de suite dans le corridor. Urson Poilu arrête prendre la princesse, en passant. Ils arrivent dans l'axe du puits et voient le panier que les compagnons, à l'extérieur, on fixé à l'extrémité du câble. Urson Poilu crie à la princesse : « Montez dans le panier ! On va vous tirer hors de ce souterrain ! En second lieu, ils mettront le panier à ma disposition ! »

La princesse saute dans le panier ; Roule-Montagne et Fagot-de-Bois tirent sur le câble. En apercevant la princesse, les deux compagnons laissent le panier et le câble redescendre dans le puits sans en retenir le bout. Ils parviennent à traîner la trappe sur la gueule du puits, et se dirigent vers le camp en compagnie de la princesse.

Quand Urson Poilu se rend compte de la trahison de ses compagnons, il dit à la sorcière : « Dépêchez-vous ! Sortez-moi de ce souterrain !

— Oui, je vais te sortir d'ici, mais pour ce faire, il faut que je me transforme en oiseau. Je vais te donner un petit sac de nourriture, et, pendant la montée, si les forces me manquent — tu sais, je vieillis — tu me donneras un peu de nourriture. Je vais essayer de te déposer hors du puits ! »

La sorcière se transforme en oiseau et va déposer Urson Poilu sur le bord du puits. L'explorateur se dit : « Ma vieille sorcière tu m'as causé assez de soucis. Tu en es à ton dernier instant ! » Il attrape l'oiseau, lui tord le cou et le lance dans le puits du souterrain. Ensuite, il dispose le panneau sur la gueule du puits.

Urson Poilu file rapidement vers le camp. Il y trouve Fagot-de-Bois et Roule-Montagne en compagnie de la princesse. Il leur donne, en arrivant, un ordre sévère : « Vous deux, disparaissez au plus tôt ! Sinon, je vous pulvérise en vous donnant une claque.

— Non, non ; ne nous fais aucun mal ! Nous te quittons, et jamais plus tu nous reverras ! »

Maintenant, Urson Poilu s'adresse doucereusement à la princesse : « Ne vous inquiétez pas, princesse ! Vous reverrez bientôt vos parents ! »

Urson Poilu ouvre la boîte magique apportée du souterrain et prononce la formule : « Je souhaite que nous soyons rendus au château du père et de la mère de la princesse ! » À l'instant même, Urson Poilu et la jeune fille se retrouvent au château du roi. C'est le soir ; le jeune homme et la fille du roi logent au château.

Le lendemain matin, la princesse va tirer le roi et la reine de leur sommeil. Surprise générale !

Peu de temps après, Urson Poilu épousa la princesse. Quand j'ai fait la connaissance du jeune héros, il était roi et s'acquittait admirablement bien de ses fonctions, grâce à son tact et à son habileté !

URSON POILU ET SES DEUX COMPAGNONS (Les trois bossus)

Récit populaire raconté, le 29 août 1969, à la Petite Rivière Saint-François (comté de Charlevoix), par Alfred Simard (72 ans) qui l'avait appris de son père, Thomas, avant 1910.

Enregistrement no 3663. Conte-type 301 I h, II a (Fagot-de-Bois et Roule-Montagne), b (petit bossu), c, f, III a (une princesse gardée par trois bossus), b, IV a (délivre la princesse), b, V a, c (sorcière).

Enn' fois c'é' in homme, enn' femme. I' ava'ent seul'ment qu'in enfant. C'ta' un garçon. I' éta't rendu à l'âge de sept, huit ans mé' i' éta't tell'ment résolu¹ c' 'ta' épouvantab' pour son âge, et pui' i' éta't tout entouré d' pouel. I's l'app'la'ent Urson Poélu [Poilu] parç' c' qu'i' éta't poélu. P'is dré' [dès] qu'i' ava't... du moment qu'i' ava't c't âg'-là, là, i' éta't for' épouvantablement. C'ta' enn' forç' qu'on n'en voét [voit] j' pâ' aujourd'hui enn' de çâ.

Te'hours que... avec le temps, b'en, i' s'est mi' à grandir, i' s'est mi' à grandir. I' éta't rendu à l'âg' de seize ans. Rendu à l'âg' de seize ans, là, i' travailla' avec son père in peu, i' cu'tiva't [cultivait]. In moment donné, b'en, i' laboura' a'ec in bœuf et p'is l' bœuf éta't malade. Ça fa't qu' lui, b'en, i' di' à son père : « B'en, i' dit, laissez fére, i' dit, poupâ, i' dit, j' m'en vâ' prend' lés traits, moé, p'i' i' dit, m'en vâs m'né' 'a chârue ! » B'en, son pér' dit, i' dit : « Écoute, là, m'né' 'a chârue, i' dit, c'est dur à m'ner, çâ !

— B'en, i' dit, j'ai asseyé l'aut' jour, là, i' dit, 'a éta't pris dan enn' roche, là, p'is, apras çâ, i' dit, j'ai pris lés traits p'is j'ai tiré d'ssus, p'is, i' dit, j'arraché l' caillou avec, p'i' apras çâ, i' dit... i' dit, ça m'â d' l'air, ça vâ fére, moé !

— Ah ! b'en, son père i' dit, 'cou' don, i' dit... En tou' 'és câs, i' dit, avant d' labourer, là, i' dit, on vâ nettoyé' in peu l' terrain, là. Voés-tu là, i' y â b'en dés cailloux, là. R'gard' lés gross's pierr's qu'i' y â là, là ! I' dit, on vâ asseyé' à s'amancher pour arracher çâ, p'is lés plus gross's te'hou's... p'i' apras çâ, i' dit, b'en, ceuz' qu'on s'râ pâs capab', ça rest'rà' là ! »

1. *Résolu* : Gros, grand, fortement charpenté.

Te'jou's qu'i's commence' à arracher dés piérrés. L' bonhomme ava' enn' bârr' de fer, i' app'la't çâ... i' força' apras çâ au milieu. Lui, arriva't, p'i' apras çâ, i' s' metta't la main par dessour. « Mon doux ! son pér' d'i [lui] dit, t'a enn' forç' terrib'e !

— B'en, i' dit, j'ai pâ' encor' forcé. Çâ, i' dit, c'est dés p'tit's roches ! »

C'est pâs mêlant², i' y ava't dés roch's qui ava'ent 'te' b'en [peut être bien] quat', cinq pieds de grosseur, lâ ; i' s'accota't³ l'épaule apras, p'i' apras çâ, b'en, i' s' cala't⁴ lés pieds çâ d'avant dan 'a terre à poussé' apras, p'i' i' soul'va' [soulevait] 'és cailloux. Mon doux ! Son père, quand i' voét çâ, lui, la pœur le prend. I' arrive à maison. I' dit : « Ma femme, j' m'en viens, i' dit, j' me meurs de pœur !

— B'en, 'a dit, c' que gu'y â lâ ?

— Mé', i' dit, j' sé's b'en qu' Urson Poélu, j' sé's b'en qu'i' ést fort. On en parl' dés fois tou' 'és deux, lâ. P'is, i' dit, i' â déjà fait' dés affères, dés fois, qu'on voét b'en qu'i' ést fort terriblement. Mé', i' dit, lâ, i' dit, c'est p'u' enne affère ordinaire ! C'est p'u' enn' force ordinaire, i' dit, en tou' 'és câs, i' dit, viens voèr, viens voèr, tu vâ 'oèr, i' dit, c'est curguieu' [curieux] à 'oèr ! »

I's part'nt tou' 'és deux, p'i' i' ést encôr' lâ, lui. I' ava't tout arraché c' qu'i' y ava't d' cailloux. P'i' en arrivant lâ, i' dit : « 'Gâr'e ! Tantôt, i' â pri' 'a chârue, p'is, i' dit, i' traîn' la chârue, p'is l' bœuf... p'is, r'gâr' partir çâ. I' dit, jama's... »

Ah ! i' éta' assez gros, i' éta' un baquè' [baquet] assez fort, assez pesant. Mé', i' dit : « C'st enn' forç' pâ' ordinaire' ! I' dit, on voét b'en qu'i' â dés brâs, i' â dés brâs, p'is dés nèr' [nerfs], i' dit, c'st comm' dés... I' dit, r'gârd'-moé çâ l' vacarm' qu'i' nous fa't lâ ! »

Te'hours qu'i' ést lâ jusqu'à pe' pras l'âg' d' à pe' pras de dix-neuf, vingt ans. Rendu à c't âg'-là, l' bonhomme i' éta't b'en malade. L' père, l' bonhomm' meurt, la vieill' bonn' femm' ress' t'ut seule. Çà fa't que... i' di' à sa mère, i' dit : « Écou-tez ! lâ, i' dit, moé, i' dit, j' su's trop fort pour resté' icitte. Çà ser' à r'guien, i' dit, comm' j' su's lâ, lâ, ça fa't pâs. I' dit, j' rencout' que'qu'in, p'is quand qu'i' m' parle, i' dit, j'ai te'hours l'idée de m' choquer. I' dit, j'ai pœur de m' fâcher. Parç' qu'i' dit, si faut j' me fâche, c'est l' restant ! I' dit, j'eume autant, i' dit, m'en aller ! »

Te'hours que... « Ah ! b'en, 'a dit, qu'est-c' qu' tu veux que j' fasse ? 'A dit, j' su's b'en vieille étou⁵. M' âs mourir ! Mé', c' que tu veux ? La paroisse, 'a dit, i' a'ront soin d' moé. 'A dit, i's vont s'occuper d' moé pour pâs que j' meur' de faim, en tou' 'és câs ! 'A dit, fa's c' que tu pourrâs. 'A dit, ça m' coût' b'en de t' 'oèr partir. Mé' comm' de... quo' c' tu veux que j' fasse ? »

2. *Mêlant* (pas) : Sans exagérer ; inutile d'insister.

3. *Accoter* (s') : S'appuyer.

4. *Caler* : Enfoncer.

5. *Itou* : Aussi, pareillement.

Te'hours qu'i' s' prépar' pour partir, mé' i' s' prend pàs d' manger r'guien en tout'. La vie, ça i' coùta't pàs cher : i' éta't presque habillé, i' éta't tout' entouré d' pouel, i' ava't d' l'air d'enn' parsonn' toute habillée en étoffe.

Quand i' vient pour partir. . . i' resta't pàs loin du bord d' la mer. I' sava't qu' ça ava' à p' pra' enn' coup' de milles, lâ. I' ava' attendu [entendu] parler qu'i' y â dés gens's qui radoua'ent [radouber]⁶ dés bateaux, hein ! bateau' à 'ouels [voiles], lâ. C' 'ta't pàs dés bâtiments b'en b'en gros, mé' i' y en ava' ancienn'ment qu' éta't aussi gros qu' çâ [en montrant le quai].

Te'hours qu'i' s'en vient lâ, p'i' i' éta' apras travailler pour l've' in bâtiment pour travaillé' en-dessour, l' fond du bâtiment. P'i' i' ava'ent tout dés rances⁷, lâ, p'i' i' y en ava't qui ava'ent dés fich's, i's travailla'ent çâ.

P'is lui, i' arriv' lâ, p'i' i' s' ma' [met] à lés r'garder fére. Te'hours qu' c'est dan à peu près dix heur's dan avant-médi. C'ta't l' tem [temps] à peu pras qu'i' prena'ent. . . qu'i's luncha'ent⁸ t' sé's, p'i' i' mangea'ent pour se r'posé' in peu. Durant c' temps-lâ, lés aut's 'ta' [étaient] éloigné' in peu, lâ. Lui, s'en vient p'i' i' s' ma' à examiner çâ. I' voé' dés grands ranç's pour l've' l' bâtiment.

Te'hours qu' lui, i' s'en vient p'i' i' s'accot' l'épaul' près du gouvernail, lâ, p'i' apras çâ, i' prend l' bâtiment, p'i' il l' lèv' p'is l' rang' de côté. P'i' apras çâ, i' pàrt p'i' i' s'éloègne in peu. Quant' lés homme' arrivent, eux aut's, lâ. . . le maît' charpentier p'is lés travaillants, i' arriv'nt lâ, lâ, i' ont dit : « Que c' c'est çâ que c'tte affér'-là ? L' bâtimen ést rendu où c' qu'on voula't l' placer, b'en dire. . . »

— Oui, mé', i' dit, qui c' qu' â fait' çâ ? Ah ! b'en, c'est pâ' ordinaire, çâ ! »

Urson Poélu éta' assi' à côté, lâ. « Mé', i' dit, c'est pàs pesant ! I' dit, j' su's t'accoté l'épaul' dedans, moé, p'i' apras çâ, i' dit, je l' l'ai rangé par lâ.

— B'en, mon doux, i' ont dit, qu'est-c' que c'est qu' çâ ?

— Mé', i' dit, c'est enn' chose. . . ça pés' pàs, çâ, c'tte affér'-là. Ah ! i' dit, ça vaut pâ' 'a peine, lâ. . . i' dit, pens's-tu qu' m' âs travaillé' a'ec vous aut's ? Non, non, non, i' dit, ça vaut pâ' 'a peine. Moé j'eum' b'en çâ travailler, fêr' d' l'ouvrag' qui ést plus dur que çâ, pàs dés affér's de minme ! Çâ, i' dit, qu'est-c' c'est bon, çâ ? »

Quand i' voét çâ, i' pàrt. I' dit : « Quand minm' j'assèra's [essaierais] d' m'en aller dan 'és paroèsses, c'st pâ' icitte, i' dit, qu' m'âs gâgner ma vie ! I' dit, c'est pàs. . . Non, çâ, ça m'intéress' pàs, m'en vâ' aller dans l' boâs, [bois] i' dit, qu' ça peut m' fêr' çâ, i' dit, marcher dan 'a fora' ou marché' alguieurs [ailleurs], i' dit, c'est pareil pour moé ! » I' s' sapra't⁹ b'en d' rencontré' in our'. Çà l'achala't¹⁰ pàs pâ'-en-tout !

6. *Radouber* : Faire des réparations à la coque d'un bateau.

7. *Rance* : Levier.

8. *Lunch* [to] (angl.) : Prendre une collation.

9. *Saprer* (se) : Se moquer.

10. *Achaler* : Incommoder, fatiguer, embarrasser.

I' march' de minm' pendant tout' la journée. Le soèr, la nuit' le prend dans l' boâs. I' s' fa' enn' cabane ; i' arriv' contre¹¹ in arb' p'i' i' te l' renvarse, p'is lés arachis 'ta'ent par d'ssu' 'a tête. I' s' fa' in trou là-d'ssour p'i' i' s' cach' là-d'dan avec dés branches, p'i' i' s'abrill' [abrier]¹² lâ. I' 'és d' minm' deux, t'oâs jours. I' mangea't dés fruits, tout's sort's d'affér's qu'i' mangea't d' minme, i' été' aussi... i' pouva't manger n'import' quoi aussi b'en comm' qu'i' éta't fort.

À in moment denné, mon ami, i' arrive, i' arrive, i' ava't faim, ça faisa't t'oâs, quat' jours qu'i' marcha't. I' voé' in homm' qui s'en v'na' [venait] avec enn' charg' de billots su' l' dos. I' ava't tout çâ roulé dan enne hart. I' s'en vien avec çâ su' son dos. En arrivan à lui, i' prend c'tte charg'-là, p'i' i' jett' çâ à terre. Urson Poélu dit : « Bonjour, mecieu' !

— B'en, i' dit, bonjour ! I' dit, mecieu' 'tou, toé. I' dit, comment c' tu t'appell's, i' dit, t'és tout' plein d' poèl ?

— Ah ! i' dit, oui, i' dit, mon nom c'est Urson Poélu. I' dit, i' m'ont baptisé, moé, du nom d'Urson Poélu. C'est mon nom, çâ, Urson Poélu, oui ! P'i' apras çâ, i' dit, toé, comment c' tu t'appell's, don ?

— B'en, i' dit, moé, voés-tu, lâ, toé, i' dit, tu port's b'en ton nom, hein ! T' 'és tout poélu, p'is, i' dit, moé, j' port' mon nom. Mon nom c'est Fagot-d'-Boâs. I' dit, voés-tu, lâ, la charg' de boâs que j' porte, lâ, i' dit, lâ, j' par' avè' çâ, lâ, p'is, i' dit, rendu pâs b'en loin, lâ, j' me r'pose in peu, p'is lâ, j' pren in aut' rain-d'vent¹³, p'is j' m'en vâs, lâ, dan 'és vill's p'is j' vends mon boâs. C'est avec çâ que j' fa's mon argent, moé.

— B'en, çâ, i' dit, Fagot-d'-Boâs, i' dit, 'cout' don. Aïe ! où c' que tu rest's, don, quand t' 'és pour fére... quand tu fa's ton ouvrage, lâ ?

— B'en, pâs b'en loin d'icitte. I' dit, j'ai in camp qu' 'ést lâ, lâ, p'is, i' dit, j' rest' lâ. I' dit, j' su's tout seul, moé, i' dit, j' su's t'ut seul. I' dit, j'ai pâs d' femm' ni enfant, i' dit, j' vis dan 'a forat. P'is, i' dit, j' me fa's du boâs d' minme, p'is j' pârs p'is j' vâs vend' çâ en ville.

— B'en, mon doux ! i' dit, c'est... c'est b'en terrib' pareil ! I' dit, çâ, par 'hemp' [exemple], i' dit, ça vau' 'a peine. Tu parl's d'enn' charg' qui a du bon sens ! I' dit, cou' don, i' dit, on s'associera't pâ' ensemb'e ? Moé, j' su's pâs si fort que toé, mé', i' dit, j' su's t-enn' bonn' jeunesse itou. I' dit, ensemb', lâ, on s' fra't du boâs, lâ, p'i' apras çâ on guira't [irait] porter chacun not' charge.

— I' dit, Fagot-d'-Boâs, i' dit, ça v' 'ét' fait'.

— Ça adonn' b'en, i' dit, j' su's t'ut seul itou, j' su's t'ut seul itou, moé ! J'ai pâs d' femme, j'ai pâs d'enfant, ça adenn' b'en.

11. *Contre* : Près de, à côté de.

12. *Abrier* (s') : S'abriter, se mettre à l'abri.

13. *Rain-de-vent* [rumb de vent] : Direction

— B'en, Fagot-d'-Boâ' i' dit, tant qu' à êt' de minme, lâ, moé t'ut seul, j'ai jama's voulu changer d' place ; mé', si tu voula's, lâ, on guira't [irait]... quand minm' qu'on march'ra't deux, t'oâs jours. J' conna' enn' place, lâ, c'est enn' vraie bell' place ! I' dit, c'st in beau terrain, c'st in beau terrain qu' ést b'en plat, lâ. Et puis, i' dit, lâ, i' dit, i' y â d' la pêche, i' y â d' la chasse, i' y â tout c' qu'on veut fêre. P'is, quand lâ... pour commencer, lâ, on vâ s'installer, p'is lâ, i' dit, moé j' me r'frai du boâs, j'irai l' porté' en vill' pour nous faire in peu d'argent, p'i' i' dit, toé, b'en, i' dit, tu frâs la chasse en minm' temps, lâ. C' fa't qu' lâ, i' dit, tu vâ 'oèr qu' ça vâ marcher.

— B'en, i' dit, t' âs b'en raison d' fait' . »

Te'hours qu'i's marche' enn' coupeul [couple] de jours, p'i' i's s' rend'nt pras [près] d' la place indiquée qu'i' voula' 'oèr. « Quiens ! i' dit, c'st icitte. Icitte, lâ, moé, j' cré's b'en qu'on s'ra't dan enn' bell' place, lâ, i' dit, i' y a'ra't pâs mieux qu' câ. I' dit, on vâ s'organiser, lâ, p'is, i' dit, on vâ s' fêre in beau camp, lâ, et p'is, lâ, b'en, i' dit, on frâ comme on disa't. Demain, i' dit, moé j'irai fair' du boâs, lâ, p'is, i' dit, toé, b'en, i' dit, tu vâs fêr' la chasse, t'amusé' à câ.

— Urson Poélu dit, c'est correck ! »

Dan apras-médi, écoute in peu ! Fagot-d'-Boâs, lui, ça prena't pâs d' tem [temps] à gréyer¹⁴, p'i' à fêr' dés billo' avec dés arb's. I' ava' enn' grosse hach' qui pesa' à pe' pras vingt-cinq liv's, p'i' i' ava' in manch' qui ava't dix pieds. P'i' i' prena' 'a hache, p'is quand i' denna' in coup, i' coupa't l'arb' du coup. Chaqu' coup qu'i' donna't, lui, l'arb'e éta't coupé. Ça gu'i pren in r'guien d' temps, i' s' fa' à peu pras vingt-cinq à trent' billots. C'ta' assez pesant pour porter sur son dos câ ! P'is, i' dit : « M' â' aller vend' câ à la ville, lâ, p'is, toé, durant c' que tu s'râs seul, lâ, i' dit, occup'-toé d'aller voèr apras-midi, lâ. P'is, i' dit, moé j'arriv'rai pâ' avant d'main soèr probablement. I' dit, avant que j' soés rendu là-bâs, vend' le boâs p'is m'en r'venir. I' dit, m'en vâ v'nir, comm' de raison avè' dés effè' [effets]¹⁵ itou. Si j' 'oés [je vois] j'ai assez d'argent, lâ, m' â' ach'ter dés affats pou'... pou' [pour] manger comm' de raison. On ést deux 'steur [asteur] !

— B'en, i' dit, c'est correck ! »

Fa't qu' lui, l' lend'main matin, i' pâ'r avec sa charg' de billots, p'i' Urson Poélu rest' t'ut seul, lui. Quand i' ést parti dan 'a journée, i' dit : « M' âs to'hour' 'oèr comment c'est amanché¹⁶ icitte, moé. I' m'â dit d'allé' 'oèr dés plus bell's plaç's de chass' que câ. B'en, i' dit, m' âs marcher ! »

I' pârt. I' march' tout' la journée. Quand i' ést rendu au soèr, i' ava't fait' pâs mal¹⁷ long d' ch'min. Mé', i' éta't pâ' aisé' [easy]¹⁸ à pard' dans l' boâs ; i' éta't

14. *Greyer* : Organiser, installer.

15. *Effets* : Marchandises, épicerie.

16. *Amanché* : Disposé, arrangé.

17. *Mal* (pas) : Passablement, assez.

18. *Easy* (angl.) : Facile, facilement.

pâs mal fin pour çâ. I' prena't dés amets¹⁹ t' sé's pour se comprend'e, pour r'tourner. Quand i' â fait in bout', c' qu'i' aparçoét ? I' voé' enne affère. I' dit : « Qu'est-c' que c'est qu' çâ ? » I' 'oéya't çâ à pe' pra' in d'mi-mill' de d' où c' qu'i' éta't lâ, lâ. « Mé', i' dit, i' y â te'hou's b'en. . . » I' voya't. . . in coup qu'i' ava't deux p'tit's montagnes, lâ, p'i' i' voya't çâ, mé', i' dit : « Sur'ment, i' dit, j' t'apras rêver d'van 'a nuit ! I' dit, j' me comprends to'hou's pâs ! »

Quand qu'i' voét çâ, i' avance. P'u' [plus] i' avança't, p'is. . . D' temps en temps, i' attenda't du bruit. I' approche. C'ta' in homm' qui éta' in peu p'us grand qu' Fagot-d'-Boâs, qu' ava't dés grands brâ' [bras] en équipollent²⁰ d' sa tâille. I' y ava't deux p'tit's montagn's comm' çâ, lâ, au bout d' sés brâs. I' éta't pri' apras dés chaînes, lâ, p'i' i' brâssa' 'és deux montagn's de minme. I' dit : « Bonjour, i' dit, bonjour, i' dit, Roul'-Montagne, i' dit, t' és t-apras rouler dés montagnes ? T' és b'en fort, toé ?

— Ah ! i' dit, oui, enn' bonn' jeuness²¹ pour le sûr.

— Beau sens d'affère ! i' dit, moé, i' dit, j' su's pâs fort comm' toé. Seul'ment, i' dit, 'cou' don, c' tu fatiquant fêr' c' que tu fa's lâ ? I' dit, ça t' peill'-t-i', fêr' çâ ?

— Ah ! i' dit, c'est pâs c' que ça m' peill' [paie] ! I' dit, depuis que. . . j'ai pâ' eu connaissanç' du monde. . . j'en n'ai jama's vu, à b'en dire, du monde. I' dit, j'ai fait' ma vie comm' çâ, p'i' i' dit, j' me su's t-aperçu qu' j'éta's fort, j' m'amuse à joué' a'ec lés montagnes ! P'i' apras çâ, i' dit, j' mang' tou' sort's de fruits, de fruitage, p'is quand. . . I' dit, c'est d' minm' que j' su's.

— I' dit, t' és fort ! B'en, i' dit, quand tu parles, i' dit, t' âs-tu entendu parler, i' dit, d' Fagot-d'-Boâs.

— Roul'-Montagne i' dit, je l' l'ai jama's vu ni attendu parler.

— B'en, i' dit, je l' l'ai rencontré, moé. I' dit, j' te dis qu'i' ést capab' itou ! I' t'ava' enn' charg' de billots su' son dos. P'is, i' dit, lâ, je l' l'ai rencontré, p'is, i' dit, j' t-installé avè' lui, lâ. I' dit, on s'ést installé. . . on s'ést fait. . . bâti in camp, lâ, p'i' on ést tous lés deux. I' dit, i' y â pâs d' femm' ni enfant, p'is moé non plus, i' dit, j'ai pâs d' femme, ni enfant. P'is, i' dit, toé, i' dit, t'âs pâssé ta vie dans l' boâs.

— I' dit, j' su's t'ut seul itou.

— I' dit, pourquoi qu'on s'associera't pâs tou' 'és t'oâs, lâ ? Viens nous trouver p'is, i' dit, Fagot-d'-Boâs vâ êt' content, j' su's çertain d' çâ ! On vâ êt' ensemb' p'is, i' dit, on vâ a'oèr d' l'agrément.

— B'en, Roul'-Montagn' dit, c'est correck ! »

I' lâch' sés chaîne' aller, lâ, p'i' i' pârt, p'i' i' r'vien a'ec lui. En arrivan au camp, b'en, i' s' couch' lâ avec Urson Poélu.

19. *Amet* : Point de repère.

20. *Équipollent* (en) : À proportion ; proportions gardées.

21. *Jeunesse* (bonne) : Homme vigoureux, très robuste.

P'is l' lend'main, dan 'a journée, b'en, Fagot-d'-Boàs, lui, i' arriv' de son 'oéyage, lui. I' arriv' chargé, i' ava't t'e' b'en enn' dizain' de poch's de farine, i' ava't dés poch's de suc [sucre]. En tou' 'és càs, i' n'ava' enn' charg' su' son dos. En arrivant, i' s'en vâ : i' s'éta't fait' enn' chéd' [shed]²² par en arguière. Durant c' temps lâ, Urson Poélu, i' ava't fait çâ a'ec Roul'-Montagne, lui. I' ava't fait' enn' shed, lâ. I's s'en viennent, p'i' i's mett'nt çâ là-d'dans. « Ah ! i' dit, asteur, lâ, on n'à pour p'usieurs jours, on vâ te'hours mangé' à notre aise ! »

P'is pendant deux, t'oàs jours, lâ, i' fait la connaissance avec Roul'-Montagn' p'is lui avec Fagot-d'-Boàs. Ah ! i' éta'ent b'en chums²³ tous lés t'oàs, écoute in peu ! Mé' entre eux aut's lâ, Urson Poélu, i's l' pensa'ent pàs si capab' comme i' éta't, pareil.

Te'hours, au bout d' deux, t'oàs jours, Urson Poélu, i' di' à Fagot-d'-Boàs p'i' à Roul'-Montagne, i' dit : « Écout' don, i' dit, on ést tou' 'és t'oàs, p'is j' sé's b'en. . . ah ! vous avez conté tout' çâ, qu' tu roul's dés montagn's p'is dés affèr's de minme. Mé', i' dit, si on éta't fin. . . lâ, on arrive, lâ, on marche, o' arrive. On n'a pàs d' manger d' fait'. Demain, lâ, i' dit, on rest'ra't chacun not' tour. Disons, par 'zemp', demain, lâ, n'us aut's, on v' allé' à chasse, on v' aller tend' dés pièges, on v' aller s'amusé' à fair' d' la chasse. P'is, i' dit, disons que Fagot-d'-Boàs rest'ra't d'main, lui, lâ. »

P'i' i' y ava' in feu en déhors, i' y ava' enn' grand che'dière, lâ. I's fais'a'ent d' la soup' là-d'dans, t' sé's, i's fais'a'ent cuir' là-d'dans. I' dit : « Lui, i' vâ rester, i' vâ nous fér' d' la bell' soupe, lâ. On â d' la viande en masse, i' vâ nous fér' cuir' dés beaux gros morceaux d' viand' là-d'dans. T' â' emporté cinq poch's de patate' avant z-hier, toé, lâ, i' dit, avec ta farine et p'is ton suc'. I' dit, lâ, i' dit, 'gârd' don si çâ s'ra't bon d' la bell' viand' de minm' p'i' i' dit. . . »

I' ava't apporté d's [dés] assiettes. I' ava't choési dés assiètt's qu'i' y ava't. C'ta't dés beaux grands plats qu'i' ava't pris pour fér' d's [dés] assiètt's parç' qu'i' mangea' en équipollent d' leu' force. I's s'assoieill'nt [assoient] lâ, p'i' apras çâ, i' dit : « Lâ, i' dit, on vâ a'oèr d' l'agrément. Lâ, i' dit, on vâ faire enn' bell' vie.

— I' dit, t' âs b'en raison, toé. Fagot-d'-Boàs, i' dit, demain, j' m'en vâs gu'y el-ler, b'en, m' â' aller leu' charcher du manger. M' â' apporter d' la viande in peu, lâ, pour vend' en minm' temps, dés b. . . dés quartiers d' bœuf, d'our', dés ours', lâ, d'originaux. M' âs leu's emporté' in peu, lâ, p'i' avec c't argent-lâ, b'en, m' âs vous emporter quet' chose ! »

Te'hours que, comm' de fait'. Fa't qu' lés aut' i' s' trim'nt²⁴ tou' 'és deux pour aller chasser, p'is Fagot-d'-Boàs, lui, i' dit : « Moé, i' dit, m'en vâs fér' l'ordinaire²⁵, lâ. J' vâs leu' fér' d' la soupe ! »

22. *Shed* (angl.) : Hangar, remise, abri.

23. *Chum* (angl.) : Ami, camarade.

24. *Trim* [to] (angl.) : Préparer, ajuster.

25. *Ordinaire* : Cuisine, menu.

Ça fa't que... apras qu'i's sont partis, lui — ça s' trouv' dan avant-médi — lui, i' s'en vâ à son feu, lâ, mat d' l'eau dan 'a che'dière. P'i' i' ava' enne r'sourç' qu' éta't pâs b'en loin, lâ, p'i' in p'tit ruisseau qui coula' à pe' pras gros comm' le brâs. P'is prend dés poâs [pois], prend d' la viande. P'i' apras çâ, écoute in peu ! i' t' fa' enn' che'diér' qu' éta't passablement grande, juss' pour pâs qu' çâ répand' par-dessus.

Ah ! quand qu' c'est rendu à pe' pras ver' onze heures, lés aut's gu'i [lui] ava'ent dit, i' ont dit : « On r'viendrâ pour dîner ! » Quant' c'est rendu à p' pras ver' onze heures, lui, 'tten [attends] in peu, i' r'gârde à sa soupe. « Ah ! mon doux ! i' dit, alle ést cuite, on parl' pâs d' çâ ! » I' gu'i ava't goûté, i' ava' enn' grand cuillère, mon ami. I' dit : « Ah ! mon doux ! i' dit, 'a ést cuite, la viande ést b'en tend'e. » Puis çâ, i' prend la che'diér' p'i' i' 'a mat d' côté pour qu' 'a r'fredisse en attendant qu' lés aut'e' arrivent, comm' de raison. I' dit : « Çâ vâ êt' trop chaud ! »

Quand c'est rendu à pe' pras vers médi moins quârt, à pe' pra' onze heure' et d'mie, médi moins quârt, tout d'in coup, i' attend [entend] marcher. C' qu'i' voé' arriver ? In p'tit bossu qu' a à pe' pras t'oâs pieds d' long... de grandeur, et p'is qu' ést grô' [gros] en équipollent... p'is qu'i' ést tout' bossu, lés patt's b'en croches, p'i' i' s'en vient. « Bonjour, i' dit, Fagot-d'-Boâs ! I' dit, j' t'ai déjà rencontré, toé, p'is, i' dit, tu m' connais pâs, j' crés b'en ?

— Fagot-d'-Boâs dit, tu peu' aller pêter, toé ! I' dit, quand est-c' que j' t'ai rencontré, toé, i' dit, 'tit bossu ?

— B'en, i' dit, tu m' as pâs vu ; c'est moé, j' t'ai rencontré, çertain ! Tu m' âs pâs vu parç' que t' éta's chargé d' boâs. C' pour çâ, i' dit, que j' t'ai dit Fagot-d'-Boâs ! I' dit, çâ doé' êt' toé, çâ.

— Mé', i' dit, toé ton nom ?

— Moé, mon nom, i' dit, j' m'appell' Ti-Bossu. I' dit, c'est... tu 'oés b'en, i' dit, j' su's tout' bossu ; i' dit, c'est mon nom, çâ.

— D'où c' que tu d'viens ?

— B'en, i' dit, quand minm' que j' te l' dira's, t' âs pâs besoin de l' sa'oèr d'où c' que je d'viens. I' dit, j' comm' toé, j' te d'mand' pâs d'où c' que tu d'viens, moé ! I' dit, 'cou' don, i' dit, j' t'apras parlé' avec toé, lâ. Mé', i' dit, j'ai faim ! J' me meurs de faim ! Tu m' donn'ras pâ' enn' belle assiettée d' soupe ? Hé ! mon doux ! i' dit, j'en mang'ra's. I' dit, 'a sent bonne, çâ sent la viande, p'is çâ sent lés bons poâs cuits, lâ ! I' dit, c'est bon, i' dit, j'en mang'ra's, c' terrib'e !

— Ah ! i' dit, t'en mang'ra's b'en. Seul'ment que j' su's pâs t'ut seul. I' dit, o' ést t'oâs !

— Ah ! vous êt's t'oâs ?

— I' dit, oui. J'ai Urson Poélu, p'i' apras çâ, i' dit, Roul'-Montagne.

— I' dit, ah ! j' lés conna's pâ' eux aut's. Toé, i' dit, j' t'ai rencontré, mé', i' dit, lés aut's, i' dit, j' 'és ai pâs rencontrés. Mé', i' dit, j' cré's b'en, i' dit, j' pâs pou' 'és attend'e. Quand ést-c' qu'i's von arriver ? I' dit, tu vâs m' denné' enn' belle assiet-tée d' soupe, lâ, p'is, i' dit, j' vâs la manger. Ça m' f'ra't plaisir !

— Ah ! Fagot-d'-Boâs dit, j' t' 'a donn' pâs ! I' dit, i's von arrivé' a'ec la grand faim, p'i' apras çâ, i' dit. . . I' dit, attends ! Mecqu'i's soeille' [soient] arrivés, lâ, i' dit, t'en a'ra' [auras] enne assiettée comm' n'us aut's. Voés-tu la tab'e ? Lâ, tu 'oés ! » I's s'ta'ent fait enn' tab'e. I' dit : « On vâ mett'e enne assiett' de pluss', lâ. Tu mang'râs, mecqu'i's soeille' arrivés ! »

Tout en parlan avè' [avec] lui. . . mé' i' insista't te'hours qu'i' s' fass' denner d' la soupe. Fagot-d'-Boâs dit : « J' t'en donn' pâs ! I' dit, sé's-tu qu' t'és t-achalan a'ec çâ, toé ? I' dit, tu penses, toé, t' 'és maît' [maître] icitte. P'is, i' dit, moé, i' dit, la soupe, j'attends qu' Urson Poélu soeille' arrivé, p'is Roul'-Montagne, p'is, i' dit, lâ, on vâ manger, p'is tu mang'râ' avè' n'us aut's. I' dit, si t'és pâs content, sacre ton camp²⁶ p'is laiss'-nous tranquilles !

— B'en, i' dit, Fagot-d'-Boâs, lâ, écout'-moé b'en. J'ai dit qu' j'alla's manger d' la soupe, hein ! B'en, i' dit, j' m'en vâs 'n en manger !

— Comment, i' dit, tu vâs manger d' la soupe ? B'en, j' te voés, i' dit, toucher la soupe, voèr !

— B'en, i' dit, tu vâs m' voèr parç' que m'âs gu'i' toucher ! »

I' s' lèv' p'i' i' ava't comme enn' cuiller à pot qu'on appelle, lâ, enn' grand cuiller qu' éta't dans la che'diére. I' s' pren enne assiett' p'i' i' pârt pour s' tremper d' la soupe. Fagot-d'-Boâs s' lèv' p'is s'en vient pour gu'i' arraché' in peu la cuiller, mon ami. La batâill' prend. I' donne enn' volée à Fagot-d'-Boâs. Fagot-d'-Boâs ést p'us capab' se l'ver. I' â toute l' né' [nez] enflé, j' te dis qu' le né' i' ést assé' enflé qu'i' gu'i' cach' lés yeux. I' voét p'us clair. I' â qués'men in areill' d'arrachée. P'i' apras çâ, i' a p'u' 'a forç' de marcher.

Ti-Bossu mang' d' la soup' tant qu'i' peut p'i' i' prend la che'diér' de soupe, apras çâ, i' 'a ranvars' la gueule en bâs pour se payer. I' pârt, p'i' apras â, i' s'en vâ.

Apras qu'i' ést parti : « Mon doux ! » i' dit. . . I' s' lèv' quasimen à quat' pat-tes, i' â pâs la forç' de se l'ver. I' dit : « J'en ai mangé enn' serguieuse [sérieuse]. Creyez-vous, i' dit, c' 'tit bossu qu' ést gros comme r'guien, i' â manqué m' tuer. Qu'est-c' que c'ést que c'tte amanchur'-lâ ? I' dit, c'ést pâ' enn' force ordinaire, çâ ! »

I' pârt — c'ta't d'van à port' d' son camp comm' de raison — i' s'en vâ vit'ment p'i' i' ava' in miroèr qu'i' s'éta' ach'té pour se laver. I' r'gard' dans l' miroèr, i' s'a-parçoe'. . . i' se r'conna't pâs tant qu'i' â tout' la figur' brisée. « Ah ! b'en mon

26. *Camp* (sacrer le) : Déguerpîr, détaler précipitamment.

doux, i' dit, mecqu' Urson Poélu p'is Roul'-Montagne arriv'nt p'is qu'is m' voeill'nt de minme ! Mé', i' dit, que c' que m' âs fère ? »

Quand qu'i' voét çâ, i' pârt. S' s'en vâ s' lavé' au p'tit ruisseau qu'i' y ava't, lâ. I' pren enn' sarviette, i' s'en vâ s' laver comm' faut, p'i' i' s'essuie la faç' du mieux qu'i' peut. I' rest' tout, pareil²⁷, la faç' brisée p'is. . . P'is lâ, b'en, quand i' ést l'vé, i' pren 'a che'dière, p'is, lâ, ensuite i' 'a r'mat su' l' feu. I' commence à détrempe' enne espèc' de sauce à la poch' qu'on appelle, lâ, avec de l'eau p'is d' la farine.

Durant l'enteurfait', b'en, chose arrive, 'és aut's, Urson Poélu p'is Roul'-Montagne. En arrivant, Urson Poélu di' à Roul'-Montagne : « J' te dis que j'ai hât' de manger ! Eh ! Maussad' d'affère ! i' dit, ça sent la soupe ! » Ça senta't comm' d' la soup' p'is ça senta't d'aut' chose, ça senta't la sauce. I' dit : « Ça sent bon, puis j'ai enn' faim terrib'e ! I' dit, on vâ tout prend' in r'pâs, lâ ! » Quand i' a vu arriver. . . « Ah ! Fagot-d'-Boâs ! » Fagot-d'-Boâs, lui, i' éta't rendu, i' ava't l' dos viré, guetta't sa sauce. « Hé ! Fagot-d'-Boâs ! I' dit, on dira't qu' tu nous entends pâs parler ! Comment ? T' és-tu sourd ? I' dit, on ést arrivé ! Apras çâ, i' dit, on enrag' de faim, p'is, i' dit, on s'ést assis. . . jusqu' assi' à tab'e. Viens te'jours n'us donner d' la soupe, d' quoi manger. On l'â faim, mon p'tit garçon. Si tu sava's comm' qu'on l'â faim ! » I' s' dévire. « Eh ! Roul'-Montagne i' dit, qu'est-c' que t' âs lâ ?

— Urson Poélu, i' dit, oui, mé' t' âs b'en la faç' brisée. I' dit, que c' c'est que c'tte affèr'-là ? T' âs tous lés yeux pochés, p'is t' âs toute l' né' enflé.

— Ah ! i' dit, parlez-moé pâs parç' qu'i' dit, j' te dis qu'i' fau' êt' fort pour êt' bon r'guien.

— Comment çâ ? Fort pour êt' bon r'guien, quo' c' tu dis lâ ?

— B'en, i' dit, oui. La soupe éta't tout' b'en cuit comme i' faut, p'is tu parles ! J' vous entenda's parler, tantôt, lâ ! Vous étiez dans l' pied d' la montagne, bon ! avant vous en veniez, lâ ! P'is quand on pense, i' dit, j' pârs, j'ai parti, i' dit, pour qu'i' eill' [aient] d'avantage à mangé' à leu's aise' en arrivant. B'en, j' l'ai fa't fréd'i' [refroidir] lâ, i' dit, b'en, on â fait' in p'tit bassin dans l'eau, enn' p'tite écluse, lâ. J'ai parti, p'is j' m'en é' allé pour la fair' fréd'ir, quant' j'y parle ! J' me su's barré in pied dan enn' pierre, lâ, p'is j'ai tombé p'is 'gârd'-moé la face. J'ai manqué m' tuer, tout' brisé 'a figur' p'is j'ai tout' répandu la soupe, i' dit. . . Ah ! ah ! j' su's. . .

— Ah ! b'en, mon doux ! Urson Poélu, i' dit, qu'est-c' tu veux qu'on fasse ? Tu l' âs répandue, c'est toé qu'i' ést l' pire. T' âs manqué t' tuer, i' dit, c'est çâ qui m' fa't l' p'us d' peine ! C'est pâs la soupe ! La soupe, 'ienqu' à pein' d'en fair' d'aut'e. On s'en frâ d'aut' pour à soèr. C'est te'jours pâs terrib'e ! »

Te'hours que. . . ah ! b'en, ça s' pâss' de minme. I's mang'nt la sauç' qu'i' ava't faite. Apras çâ, ça ress' [reste] comm' çâ. S'en vienn'nt, le soèr, au camp. . . pras dîner. Quand c'est rendu le soèr, i' ont soupé encor' ensemb'e. « Ah ! b'en, i' ont

27. *Pareil* : Pareillement, quand même, toutefois.

dit, demain matin, on ava't fait' un marché qu'on gu'ira't chaquin [chacun] not' tour. » Ça fa't... Urson Poélu dit : « Roul'-Montagne, tu vâs gu'y aller ton tour demain, toé, tu vâs rester ton tour demain, toé. I' dit, tu vâs nous fér' la cuisine, demain médi, p'is n'us aut's, moé et p'is, i' dit, Fagot-d'-Boâs, b'en, i' dit, à not' tour, i' dit, on vâ aller fér' la chasse à not' tour. I' dit, on viendrâ dîner d'main midi, comme o' â fait', lâ ! »

Te'hours, l' lend'main b'en, Roul'-Montagn' dit : « B'en c'est correck ! I' dit, allé' à la chass' p'is, i' dit, moé j' m'en vâs rester, m'âs vous fér' de la bell' soupe !

— B'en, i' dit, c'est b'en ! »

Apras qu'i's sont partis, Roul'-Montagn' s'en vient lâ, lui, tu peux b'en penser, t'ed b'en vers dix heures, p'is lâ i' leu' trim' enn' bonn' soupe encor' comme i' ava't fait' la veille, p'i' eux aut's part'nt pour allé' à la chasse. Mé' Fagot-d'-Boâs, lui, i' sava't b'en c' qui s'éta't pâssé. I' pense en lui-minme : « Ça m' plaira't b'en que l' p'tit Bossu viendra' à son tour, lui ! I' dit, j' 'és ai pâs dit, hier au soèr, mé', en tou' 'és câs, i' dit, j' veux voèr... j'ai to'jou' hât' de voèr de quoi j' vous ava's dit, i' dit, voèr si i' vâ v'nir encore. I' dit, i' viendra p't'êt' pâ' avant-médi par 'hemp', vu qu'i' éta't v'nu 'a veille ; p'i' i' ava't b'en mangé ! »

Quand i's sont rendu' à pe' pras encore à l'heur' pour s'en r'venir, eux aut's, lui, encore à onze heure' et quârt, onze heure' et d'mie, c' qui arrive ? Encor' le Bossu ! « Bonjour ! Ah ! c'est pâs Fagot-d'-Boâs, i' dit, j' parta's pour dir' Fagot-d'-Boâs, mé', c'est pâs Fagot-d'-Boâs, çâ !

— I' dit, non, c'est pâs Fagot-d'-Boâs, pour le sûr ! À cause de quoi c'est pâs Fagot-d'-Boâs ?

— B'en, i' dit, Fagot-d'-Boâs, je l' conna's, i' dit, j' l'ai déjà vu, lui, i' dit, j' l'ai déjà rencontré dans l' boâs, p'is j' l'ai déjà connu.

— Mé', i' dit, toé, i' dit, comment c' tu t'appelles ?

— I' dit, j' m'appell' Ti-Bossu. Mé', i' dit, toé, lâ, i' dit, comment c' tu t'appelles ? Lui, Fagot-d'-Boâs s'appla't d' minme, mé'...

— I' dit, moé j' m'appell' Roul'-Montagne.

— Ah ! Tu t'appell's Roul'-Montagne !

— Ah ! i' di' oué. C'est mon nom, çâ.

— B'en, i' dit, moé, i' dit, j' te l'ai dit tantôt, j' m'appelle l' p'tit Bossu. »

Ah ! I' parle in peu avec. Quand i' â parlé encore in peu avec, i' dit : « Mon Dieu ! i' faut que j' m'en aille, i' dit, j' su's pressé. I' dit, t'a'ra's pâs, i' dit, in peu d' soupe à m' denner, hein ? I' dit, j'eum'ra's çâ. J' la sens ; ça m' tent'ra't don ! I' dit, 'a sent bonne, j' mang'ra's don enn' belle assiettée d' soupe, p'is, i' dit, j' m'en ira' apras çâ, i' dit.

— B'en, i' dit, atten in peu, lâ, i' dit, Fagot-d'-Boâs p'i' apras çâ, i' dit, Urson Poélu von arriver, lâ, p'is, i' dit, on mang'ra ensemb'e. M' âs t' mett'e enne assiette, p'i' i' dit, tu vâ 'oèr ! »

Te'hours, i' prend l'assiett' p'i' i' 'a mat [met] su' 'a tab'e. « Lâ, tu voés-tu, lâ, 'ienqu' à pein' de s'assir, p'is, mecieu', i's von arriver p'i' on vâ s' mett'e à tab', p'i' on vâ manger.

— I' dit, oui, mé', i' dit, ça s'ra't b'en plaisant. Mé', i's vont 'ted b'e' êt'e en r'târd p'is, i' dit, moé j'ai faim terriblement. »

Te'hours, i' insiste encor' pour s' fér' denner d' la soupe, mé' Roul'-Montagn' veut pâs gu'i en denner. I' dit : « Oui, b'en, j' vâs m'en prend' tout seul ! » I' s' lèv' p'i' i' s'en vient p'is s' pren enn' cuiller' pour tremper sa soupe. Roul'-Montagne, i' s' lève, mon ami. La chican' po'gne encore. I' sapre enn' volée à Roul'-Montagn' que j' pens' qu'i' ava't fait pir' qu' à Fagot-d'-Boâs.

Ti-Bossu mang' sa soupe 'tant qu'i' veut. I' prend l' restant p'i' apras çâ, i' s'en vâ. I' train' la che'diére in bout' p'i' i' renvars' la che'diér' lâ, p'is l' p'tit Bossu pârt. Apras qu'i' ést parti, i' s' lève encore, i' éta' encor' tout' massacré. « Hein ! i' dit, v'lâ l'histoère ! I' dit, hier, Fagot-d'-Boâ' éta' enflé, b'en, i' dit, i' ava't la min-me enflur' que j'ai ! »

I' pârt p'i' i' fa't la minm' chose, lui 'tou. I' s'en vâ au ruisseau p'i' 'és aut'e' arrivent. I' éta' encor' lâ ; i' ava't seul'ment pâs fait' d' manger, lui. Quand i's vienn't pour arriver, Urson Poélu dit : « Mé', où c' qu'il est ? I' dit, c'ést cur-guieux ! » I's s' mette' à crier, i' dit : « Roul'-Montagne, où c' que t' és, lâ ?

— I' dit [voix tremblante], j' su's lâ.

— Comment ? t'és lâ ? Tu parl's b'en pâs fort. »

Te'hours bien, Urson Poélu. . . Fagot-d'-Boâs s' lève en arguière, i' ava't pœur : i' pensa't d' rencontrer l' p'tit Bossu. I' avance in peu, i' dit : « C' que tu fa's lâ, hein ? On 't arrivé pour dîner ; 'pras [après] çâ, i' dit, le feu, i' chauff' presque p'us, p'is, i' dit, la che'diér' pour la soupe, où c' qu'alle ést la soupe, elle ?

— Où c' qu'alle ést ? R'gâr'e où c' qu'alle ést ! I' dit, j' l'ai tout répandue. J' me su's bârré ! Pourquoi c' qu'o' a pâ' ôté c'tte sapreus' de pierr'-lâ, hier au soèr ? I' y en â t'oâs, quat'e ; c'st in affér' de r'guien d'ôter çâ. P'is, apras çâ, i' dit, on s' bâr'ra't pâs lés pieds là-d'dans. J' m'en v'na's, i' dit, en r'gârdant de côté et d'aut'e, i' dit, i' â passé enn' pa'drix [perdrix] durant c' temps-lâ. Ça m'â amusé, p'is lâ, j' me su's bârré lés pieds. . . Tu voés, lâ ! p'is j'ai tout répandu 'a soupe, p'i' apras çâ, i' dit, lâ, b'en, j' me su's massacré. I' dit, j' t-apras m' laver dans l'eau, lâ. »

Lâ, b'en, Urson Poélu dit : « Tu roula's dés montagnes, mé', i' dit, t' âs pâs d' jamb's ; c'st épouvantab'e ! I' dit, c'ést te'jours b'en terrib' de 'oèr çâ ! Urson Poélu dit, j' peux te'hours pâs crair' [croire]. . . Arrangez-vous ! M' âs m'en aller là-bâs p'i' apras çâ, i' dit, m'â' aller mang'é enn' bouchée. I' dit, j' me meurs de faim ! »

Urson Poélu pârt, p'i' apras çâ, i' s'en vâ là-bâs. Apras qu'i' ést parti, Roul'-Montagn' di' à Fagot-d'-Boâs, i' dit : « T' âs-tu tombé, hier, toé ?

— I' di' à Roul'-Montagne, t' âs-tu tombé, toé ?

— B'en, j'ai tombé malgré moé.

— Fagot-d'-Boâs, i' dit, moé 'tou, i' dit, j'ai tombé itou. Mé', écoute in peu, i' dit, c'est-i' pâ' in p'tit Bossu qui ést v'nu ?

— I' dit, oui !

— B'en, i' dit, moé, i' me 'n n-â denné une !

— B'en, i' dit, moé 'tou j'en ai mangé une itou.

— I' dit, as-tu vu in affér' de minme ? C'tta p'tite affér' qu' ést gros comme in ver... i' a d' l'air d'in écrevisse. P'is malgré... i' dit, i' â manqué d' nous tuer tou' 'és deux. I' dit, qu'ô' c' qu'on vâ fére ?

— I' dit, à soèr, lâ, on vâ aller trouver... i' dit, parlons pâs pâ' in mot, p'is demain matin, i' dit, on vâ allé' à chasse, p'is i' dit, Urson Poélu, c'est lui qui vâ garder. Lâ, c'st à son tour. Ah ! lâ, on vâ rire ! Tu vâ 'oèr ; on vâ a'oèr du fonn [fun]²⁸. I' vâ en mangé' une ! Tu vâ 'oèr ! »

I's pensa'ent b'en qu'i' éta't p'us feub' [faible] que 'és aut's, 'mm' [comme] de raison. Tou' 'és câs, quant' c'est rendu au soèr, i's soupent. Apras qu'i' ont soupé, lâ, i's faisè' enn' p'tit' veillée entre eux aut'e' en jâsant, en parlant d' la chasse. Ah ! b'en, Fagot-d'-Boâs di' à Roul'... à Urson Poélu, i' dit : « D'main matin, i' dit, ça s'rá ton tour.

— I' dit, oui. D'main matin... pâs d' pâss'-droit ! D'main matin, ça vâ êt' moé, apras d'main, b'en, i' dit, quand... ça s'rá toé, p'is si on veut se r'poser, on se r'pos'rá. O' ést pâ' ob'igé d'aller tou' 'és jours. Mé', i' dit, demain, i' dit, c'est moé qui vâ's garder, d'main ! »

Ah ! Te'jours que, lui, i' s' couche, i's s'endort ; p'is Roul'-Montagn' p'is Fagot-d'-Boâs, 'omm' de raison, i' ont hâte au lend'main.

L' lend'main matin, b'en, lâ, i's s' préparent, apras qu'i' ont déjeuné, partis pour aller chercher leu' voéyag' de chasse, p'is, lui, b'en, rest' pour l'ordinaire. I' pâsse in balai dans l' camp, dés gros balais d' cèd' [cèdre] qu'i' y ava't lâ. I' s' mè' à balier [balayer] l' planché' avè' çâ. 'Près çâ, i' fa't leu' li' avè' çâ, avec dés c'u-vert's [couvertes] qu' éta'ent çâ d'épaisses. I' arrang' çâ comme i' faut. P'is quand c'est rendu vers dix heures, i' s'en vâ lâ p'is, lâ, i' s' prépare enn' bell' soupe, lâ. P'i' apras çâ, i' ava't fait' rôtir la viand' dans l'avant-médi [midi], dés beaux morceaux d' viand' qu'i' ava't fait' rôtir, lâ.

Te'hours que, quant' la soupe ést à pe' près prêt' vers onze heure' et quart, lâ, I' éta't b'en assis, p'i' apras çâ, i' écouta't voèr si i' alla' 'és entend' venir. T't d'in

28. *Fun* (angl.) : Plaisir, joie.

coup, c' qu'i' voé' arriver ? L' p'tit Bossu ! « Quiens ! Urson Poélu dit, r'gârd'-moé don çâ ! I' dit, à v'nir jusqu'à aujourd'hui j'ai pàs vu d'aut' chos' que dés hommes. I' dit, 'gârd'-moé don, i' dit, j' di' in p'tit Bossu, ça t'insult'rà pàs, hein ? I' dit, t' és tout p'tit p'is t' és bossu. P'is, i' dit, tu doé' a'oèr in aut' nom. Peu importe ! Moé, j' dis çâ dans l' moment, lâ.

— Ah ! i' dit, oui, i' dit, c'est mon nom. J' m'appell' Ti-Bossu. P'is, i' dit, toé, i' dit, ton nom, i' dit, t' és tout plein d' poell [poil]. I' dit, j' sé's pàs comment c' tu t'appelles, moé.

— I' dit, j' m'appelle Urson Poélu. I' dit, c'est mon nom, çâ.

— Aïe ! i' dit, ça adonn' b'en, d' fait', i' dit ! T' és tout plein d' poell, i' dit. Ah ! tiens, r'gar' don çâ, i' dit. B'en, 'cou' don, Urson Poélu, mé' c'est d' la soup' que t' às fait' lâ, te'hours ?

— Urson Poélu i' di' oui, d' la soup' que j'ai fait' lâ. P'is, i' dit, 'a ést bonne à pârt de çâ. I' dit, 'a sent bonne et p'is. . .

— Ah ! i' dit, oui, 'a sent bonne, j' voés b'en, i' dit, qu' 'a sent bonne. C'est pour çâ qu' ça m'â attiré d' venir, lâ. J' pâssa's pàs loin, p'is j'ai attendu çâ. I' dit, eh ! maussade ! i' dit, t' às d' la bonn' soupe ! I' dit. . . Urson Poélu, i' dit, si tu voula's, lâ, j'ai b'en faim, tu m'en donn'ra' enne assiettée, lâ. I' dit, apras çâ, i' dit, j' m'en irai. I' dit, 'a ést çertain'ment bonne. I' dit, t' sé's, en a'oèr enne assiettée, lâ, i' dit, j' la mang'ra's.

— Urson Poélu dit, atten in peu, on ést pàs. . . j' su's pàs t'ut seul, ô' ést t'oâs. I' dit, Roul'-Montagn' p'is Fagot-d'-Boâs, lâ, i's sont à veill' d'arriver, lâ, mon Dieu ! i's vont r'ssoud'²⁹, lâ. P'is, i' dit, quiens ! j' m' às mett'e enne assiett' de pluss', lâ, p'i' on mang'rá tou' 'és quat', p'i' on vâ a'oèr d' l'agrament.

— I' dit, j' sé's b'en, mé', i' dit, j'ai tell'ment faim j' peux pâ' attend'e ! Ça ser' à r'guien. I' dit, de'-moé z-en [donne m'en] enne assiettée, p'i' apras çâ, i' dit, m' às m'en aller.

— I' dit, j' t'en donn' pàs ! J' t'ai dit m'às t'en donner, mé' quand ça s'rá l' temps ! Lâ, c'est pàs l' temps. Attends qu'i's seille' [soient] arrivés, p'i' aussitôt qu'i's von arriver. . . mecqu'i' arrivent, i's nous voeill'nt [voient] tou' 'és deu' à tab' apras manger p'i' eux aut'e' i's von arriver, i's vont dire : on vâ manger l' restant ! Ah ! c'est pàs d' minm' que j' fa's, moé. I' dit, attends, p'i' apras çâ, i' dit, quand i's s'ron arrivés, b'en. . .

— I' dit, écoute in peu ! J'attends pàs, i' dit, j' me meurs de faim. P'is, i' dit, lâ, i' dit, j' m'en vâ' en tremper t'ut seul, si tu veux pàs m' la tremper, p'is m' às la manger ! Mé', i' dit, je 'n n-ai mangé hier, p'is je 'n n-ai mangé avant z-hier p'is j'en mang'rai b'en encore aujo'rd'hui !

29. *Ressoudre* : Arriver, apparaître subitement.

— Ah ! Ah ! Urson Poélu, i' dit... p'i' i' s' lèv' debout', i' dit, c'est toé qu' ést v'nu avant z-hier, lâ, t' âs mangé 'a soupe ! Tu dis qu' tu l' âs répandue apras çâ quand t' â' eu féni d' manger ? P'is, i' dit, que hier c'ta't Roul'-Montagne, p'is t' âs fait' la minm' chose ?

— Ah ! i' dit, oui ! P'is, i' dit, i's 'n n-ont mangé chacun n-une ! J' leu's en ai donné ch'cun n-un' volée³⁰. C'est moé qui leu's a' donné 'a volée. P'is, i' dit, toé 'tou, i' dit, si tu m' nuis's, i' dit, m' âs t'en denné une itou, toé ?

— Ah ! b'en, Urson Poélu dit, i' dit, si tu l's [les] âs battus, lâ, tu vâs m' batt'e itou. I' dit, prends-en d' la soup' si t' és capab'e ! »

L' p'tit Bossu s' lèv' pour prend'... aller s' prend' d' la soupe. Ah ! mon ami, Urson Poélu s' lèv' p'i' i' gu'i sacre enn' claqu' su' 'és fesses. I' l' fa't pâsser par 'su' 'a têt' d'in arb'è. P'i' i' descen à terr' p'i' i' rest' lâ comme in crapaud, à terre. I' dit : « Urson Poélu, Urson Poélu, i' dit, touch'-moé p'us, touch'-moé p'us, touch'-moé p'us ! I' dit, j' t-engourdi, j' su's paralysé, i' dit, j' 'oés p'us clair : touch'-moé p'us !

— Non, non, j' te touch'rai p'us, mé', i' dit, tu vâs... m' âs t' toucher, moé. »

I' s'en vient, p'i' apras çâ, i' l'assit [asseoit] cont' lui, il l' prend comm' çâ par enn'... par enn' patte, lâ, p'i' il l'emmèn' comm' çâ cont' lui. I' dit : « Tu vâs m' dir' d' c' que tu d'viens, lâ ! M' âs-tu compris ?

— Ah ! oui, d' c' que j' d'viens, i' dit, j' su's... co' [quand bien] minme... j' te l' dirai b'en. J' viens de tous lés côtés. I' dit, j' su's dan 'a forêt p'is, i' dit, j' ress' [reste] dan 'a forêt... partout d'in bord que j' m'adonne à pâsser, i' dit, c'est ma place. I' dit, j'ai pâs d'aut' plaç' que çâ.

— B'en, si t' âs pâs d'aut' plaç' que çâ, i' dit, sapre ton camp, parç' qu'i' dit, si j' te denne encôre enn' tap' lâ, tu vâ' a'oèr 'ienqu'enn' claque, mé', i' dit, où c' que tu vâs tomber, tu vâs rester mort lâ, tu grouill'râs p'us de d' lâ ! »

Te'hou's que l' p'tit Bossu pât ; i' ést b'en content de s' débarrasser d' lui. Mé', i' saigna't du nez. Te'hours que durant c' qu' apras qu'i' ést parti, Urson Poélu voét qu' la soupe ést cui', lui, i' prend la soup' p'i' apras çâ i' 'a mat' d' côté. I' s'assit lâ, p'i' apras çâ, i' fuma't, i' fuma't d' la mousse. Çâ s' fuma't çâ ; lés sauvag's fuma'ent çâ, la mousse ! I' ava' enn' pipe, p'i' i' fuma't d' la mousse. Çâ senta't pâs la soupe, lâ, çâ empesta't l' grillé.

Te'hours qu' eux aut'e' arrivent, p'i' i' t' boucana't çâ, çâ monta't comme un' cheminée. En arrivant... Roul'-Montagn' di' à Fagôt-d'-Boâs, i' dit : « Comment ? I' dit, [à voix basse] l' p'tit Bossu ést pâs v'nu. Si i' éta't v'nu, vâ, i' doé' a'oèr... i' â ôté 'a soupe, le restant de soup' p'i' i' ést apras fumer. »

En arrivant : « Ah ! Bonjour, Urson Poélu.

30. *Volée* : Raclée.

— Bonjour, bonjour ! Avez-vous b'en réussi ?

— Oui, i' dit, ô' a assez b'en réussi. »

Roul'-Montagne ava' in arignal su' son dos, lui. P'i' apras çâ Fagôt-d'-Boâs, lui, i' ava' in our' p'i' in chevreuil. I' ava't tout' dés morceaux su' 'és brâs, semblab'e à çâ. Mett'nt çâ par terre. « V'nez manger ! V'nez manger !

— Ah, i' dit, oui ! »

I's s'en viennent, s' ma' à la tab'e. Roul'-Montagn' dit : « J'affam' pâs, pâs vraiment faim !

— Fagôt-d'-Boâ' i' dit, moé non plus. . . moé non plus ! En s'en v'nant, lâ, on â mangé dés fruitages, dés affér's de minme, lâ.

— Mangez, mangez ! J'ai pâs fait' d' la sou' pou' pâs manger ! Vous 'n n-avez mal au cœur d' ma soupe ? Final'ment, viens manger d' ma soupe, ést aussi bonn' comm' la vôt'e. Mangez !

— Ah ! c'ést pâs çâ, i' ont dit, b'en crair', c'ést pâs çâ !

— I' dit, 'cou' don, i' dit, 'és bobos, lâ, vous avez tombé tou' 'és deux, ça dépend de c' que vous avez tombé, çâ ? »

Fa't qu' lâ i' ress'nt lâ tou' 'és deux sans parler. I' ava' in œil de travers, p'i' i's se r'gârda'ent tou' 'és deux d' minme. I' dit : « Hein ! . . . c'ést pâs. . . i' ést pâs v'nu in p'tit Bossu, avant z-hier p'i' hier, lâ, pou' vous 'mander mangé' 'a soupe ?

— B'en, i' ont dit, oui !

— B'en, i' dit, i' ést v'nu encôre aujourd'hui, lâ. I' â voulu v'nir 'n en manger d' la soupe, lâ. J' gu'i en ai fait manger d' la soupe, moé ! J' gu'i en ai donné 'ien-qu' enn' tap' sour le fessier, lâ. P'is, i' dit, j' l'ai pâssé par-'ssu' [dessus] 'a têt' d'épinnett' qu'i' y â lâ, lâ, p'is, i' dit, i' â resté à quat' patt's comme in crapaud. J'ai 'té l' ramâsser par enn' jamb'e, lâ, p'is je l'ai emm'né debout' cont' moé, lâ. I' dit, c'ést lui qui vous â battu d' minme ? V' vous cré. . . pensez qu' vous êt's dés homme' à caus' que deux p'tit's montagnes, t' és capab' fér' çâ, toé. Vous app'lez çâ dés hommes ? Toé, Fagôt-d'-Boâs, à caus' tu porta's. . . Hein ! vous vous êt's fa't batt' par in p'tit bossu ! Lui c'st in homm' par 'hemp' [par exemple] ! B'en, vous allez manger, lâ. . . dînez comme i' faut, lâ, p'is moé j' peux p'us suffire [me contenir]. On vâ allé' 'oèr où c' qu'il ést l' p'tit Bossu, lui ! »

Mon doux ! Quant' Fagôt-d'-Boâs p'is Roul'-Montagne attend'nt dir' qu'i' alla't voèr l' p'tit Bossu, i's parl'nt pâs pâ' in mot. I's ress'nt lâ, i's mang'nt quésiment pâs. Lui, i' mang' comme i' faut. Quand i' â mangé, i' sacre in coup d' pié' [pied] à che'diér' de soupe, pâss' le pié' à travers la che'diér' p'i' apras çâ, prend tout l' restant p'i' i' t' garroch'³¹ çâ. P'is, i' dit : « On en frâ in, in feu ! Çâ coût' pâs cher fér' in feu ! V'nez-vous-en à maison ! » Mon doux ! v'lâ lés aut's qui par-

31. *Garrocher* : Lancer, jeter au loin.

tent. Rendu là-bâs, lui, i' s'en vâ 'oèr leu' chass' qu'i' ava'ent faite, i' avé'. . . Po'gn' câ, en pâssant, i' po'gn' l'original par la tête, p'i' i' pâ'r avec, p'i' apras câ, i' prend l' chevreuil, p'i' i' pâ'r avec. I' di' à Fagôt-d'-Boâs : « Emmèn'-nous, emmèn'-nous tout c' que t'ava's, lâ, emmèn' câ icitte, toé ! »

Pârt p'i' i' mat câ dan 'a shed. Lés aut's part'nt p'is s'en vont lâ. Fagôt-d'-Boâs di' à Roul'-Montagne : « Quand tu parl's ! i' veu' allé' 'oèr où c' qu' ést l' p'tit Bossu !

— Mon cher enfant, i' dit, moé, i' dit, c' pâs mêlant, i' dit, j' meurs !

— B'en l'aut' i' dit, laissons fêre, c'est pâs. . . i' a pâs dit. . .

— Eh ! môseuss' d'affére ! i' dit, faut pâs parler. Mé' ça parle au maudit ! Si i' nous denne enn' tape, o' ést fini ! Tu voés te'jours b'en, i' dit, que. . . p'tit Bossu, i' â manqué nous tuer, p'is lui, i' â ri d' lui. 'lenque enn' tap' p'i' i' l'a pâssé par-d'ssu' 'a têt' d'in épinette ! Tu sé's te'jou's b'en qu' ça a pâs d' bon sens ! C' qu'i' ést l' pire, faut partir avec. Lui, lâ, où c' qu'i' vâ ? B'en, lâ, i' dit, j' su's découragé, parç' qu' ça ser' à r'guien ! i' dit, i' â pâs d' décourag'ment.

— L'aut' dit, i' y a pâs d' décourag'ment, on gu'y vâ ! »

Te'hours que. . . apras qu'i' ont mangé, i's se r'pose' in peu, p'is mon Fagot-d'-Boâs p'is Roul'-Montagne ava't l' taqua't [caquet] bâs. Urson Poélu, lui, siffa't, p'i' i' fuma't p'i' i' 'és empesta't ques'ment dan 'a boucane avec la mouss' qu'i' fuma't. Quand ça 'té rendu à pe' pras vers deux heures : « Bon, b'en, i' dit, c'est l' temps, lâ ! I' dit, trimez-vous, asteur, p'i' apras câ, i' dit, v'nez ! Hé ! Fagot-d'-Boâs, ô' ést pâs pour attend'e, pâs besoin d'attend'e, pâs besoin d' carabine, p'is d' ci, p'is d' câ ! I' dit, pâs besoin d' câ ! Envoeill' [envoie], Fagot-d'-Boâs ! Mets-toé par en avant, toé p'i' ensuit' Roul'-Montagn' par en arguière, p'is moé, m' â' êt' le dargnié' [dernier] en arguiér' de vous aut's, lâ. P'i' en-'oeillez ! »

I' avance' in peu. Quand i' on avancé in bout', lâ, i's sont rendu' où c' qu'i's mangea'ent, lâ. I's font pâs b'en long. . . t't d'in coup, i' dit : « Quiens ! i' â parti par icitte, r'gâr' le sang, r'gâr' le sang ! I' dit, ça vous prouv' que j' gu'i en ai denné enn' bonn' tape. Voés-tu, lâ, i' dit, on vâ s' guider là-d'ssus, lâ. Ça fa't qu'on vâ te'hours l' trouver queuqu' pârt, lui, lâ !

— Mon doux ! Roul'-Montagn' [Fagot-de-Bois] pense en lui-minme, si i' faut qu'on l' trouve, i' dit, c'est moé qui sui' en avant. Si Urson Poélu s'en mêl' pâs, j' su's fêni ! »

Te'hou's quand i' ont marché d' minme — p'i' i's march'nt ques'ment deux heures — quand i' on arrivé lâ, p'us d' sang p'us r'guien ! Urson. . . Poell et plum' dit : « Mé', comment ça fa't ? I' dit, on voét p'us de sang ! I' dit, i' â to'jou's b'en arrêté lâ ! P'i' oèr qu'on voét r'guien en tout' ! Comment ça s' fa't, câ ? I' dit, i' ést te'hours queuqu' pârt ! »

Quand qu'i' voét câ, mon ami, i' dégratte in peu avec sés mains. . . c' qu'i' voé' ? Enn' porte ! I' ava' in grand organeau lâ, pour se prend'e la main d'dans ; c'

fa't qu'i' nettoeill' [nettoie] çâ b'en prop'e. B'en, Urson Poélu dit : « Quand on pense, i' dit, c'est lâ où c' qu'i' ress' dans in souterrain ! B'en, pensez-vous, comment c' qu'on vâ fére, asteur ? »

I' d'i à pàs dit. I' dit : « Faut trouvé' in moyen pour voèr que... que c' c'est c'tte amanchur'-là ! En tou' 'és càs, i' dit, i' a te'jour' enn' port' lâ ! I' di' à Fagot-d'-Boàs, i' dit, prends l'organeau p'i' ouv' la porte.

— Ah ! Fagot-d'-Boàs dit, ça doé' êt' pesant !

— Qu' ça seill' [soit] pesan ou pàs pesant, ouvr' la porte ! »

Quand i' voét çâ, b'en, Fagot-de-Boàs prend l'organeau p'i' i' donne in coup. Pâ' 'apab' d' la grouiller ! « En-'oeille, Roul'-Montagne, toé ! Tu doé' êt'... t' ês pàs meilleur que lui, comment ? »

B'en, Roul'-Montagn' s'en vient, po'gne apras l'organeau a'ec lés deux mains. P'is, oh ! lâ ! p'i' i' s' ma' à forcé' apras... Pàs capab' de r'guien broncher. Urson Poélu dit : « Pour moé, vous forcez pàs pâ'-en-tout' ! Ah ! i' dit, si j' sava's qu' vous fait's çâ pour m' joué' in tour, i' dit, j' vous saprera's checun enn' tape ! P'is, i' dit, ma foi du bonguienne ! I' dit, r'culez-vous de d' lâ ! I' dit, j' m' âs l'asseyer la porte, moé ! »

I' s'en vient, p'i' i' po'gn' l'organeau, mon cher ami, p'i' i' t' sacre in coup. I' arrach' la porte, p'i' il la garroch' p't-êt' b'en in arpent tout en arguier' d' 'és aut's. Roul'-Montagn' p'is Fagot-d'-Boàs rest'nt piqués lâ, mon ami. I' ont tell'ment d' pèur qu'i's veul'nt mourir.

I's r'gard'nt dans... ah !... c'ta't comme enn' cheminée, lâ. Ça ava' à pe' près quat' pieds cârrés mé' pour noèr comm' de l'encr' tant qu' c'éta't profond. « B'en, mon doux ! si... i' rest' lâ, p'is, qui c' qui vâ descend' lâ ? I' dit, c'est pàs commod' d' descend'e ! On pàs s'en-'oueiller d' minme ! Sé's-tu c' que... c' qu' ést l' bout de c'tte affér'-là, lâ ? I' di' à Fagot-d'-Boàs, vâ vite, pârt vite, toé ! Vâ-t'en dans... à not' camp, lâ, emport' la grande amârre, lâ »

I' ava' in amarr' pour chârguier [charroyer] dés billots qu' ava't quarant' brâss's. I' dit : « Emporte in amârre, lâ, p'is, i' dit, lâ, i' dit, on vâ s'attaché' in, lâ, p'is lés aut's vont l' tenir écite en haut, p'i' i' vâ descend'e en bås. P'is quand i' s'rá rendu en bås, lâ, b'en, i' dit, lâ, on vâ b'en voèr si l' p'tit bossu ést lâ ! »

T'jou's, comm' de fait' ! Quand i' ést... lui, Fagot-d'-Boàs s'en vâ, p'is lés aut'e' s'assis'nt lâ. Fa't que, Urson Poélu s' ma' à fumer — lui, i' ava't te'hours sa gross' pip' dans sa poche — i' s' ma' à fumer p'i' apras çâ, i' attendent. P'i' à in moment donné, quand i' éta't lâ, ça prend pàs trop d' temps : i' gu'i' ava't dit : « Cours, p'is dépêch'-toé ! »

Te'hours qu' quand qu'i' arriv' lâ, b'en, i' ava't sa grande amârre, lâ. « Ah ! b'en, i' dit, oui, i' dit, j' marché, i' dit, j' pàs pour descend'e. I' dit, j'ai assez marché assez, i' dit que... »

Urson Poélu di' à Roul'-Montagne, i' dit : « On vâ t'attacher, toé, lâ, p'i' apras câ, tu vâs t'en-'oeillé' à descend'e. I' dit, si en descendant, lâ, i' dit... » Avant d' partir i' s'éta't pri' enn' p'tit' clochett' qu'i' s'éta' ach'tée. I' ava' enn' p'tit' clochette, lâ, i' dit : « Tu vâ 'a prend' dans ta main, lâ, p'is quand tu s'râs rendu in bout en descendant, lâ, i' dit, si la peur te prend, lâ, tu sonn'râs. Ça voudrà dir' qu' t' âs vu queuqu' chos' d'épeurant, ou b'en, si t' és rendu au fond, lâ, le câb' vâ allégir³², lui, lâ. Ça fa't qu'i' dit, lâ, i' dit, on vâ dire, i' ést rendu. B'en, lâ, tâch' de 'oèr c' qu'i' y â, comment c'st organisé. Apras câ, b'en, i' dit, tu gu'iras... on t' mont'râ, p'is tu viendrâs nous dir' comment c' que c'ést ! »

Te'hou's que Branl'-Montagn' s' fa' attacher, mé', peut b'en croire, ça gu'i' cou'ta't ! P'i' i' l'en-'oeille en descendant. I' dit : « Ça vâ êt'e étouffant, vous savez !

— I' dit, si t'étouffes, tu t'étouff'râs. En-'oeille en bâs ! »

Quand i' ést rendu in bout', lâ, mon ami, i' 'oéya't câ... à peine i' 'oéya't câ... blan [blanc] au-d'ssus, lâ, tant la vue gu'i' faisa't défaut. I' ava't tell'ment pèur, i' sonne. « Ah ! » Urson Poélu di' à Fagot-d'-Boâs, i' dit : « Viens ! Voés-tu, i' dit, attendu siler³³ ; i' a vu queuqu' chose ! »

Lâ, t'ut suite, i's s' mette' a l' monter. Quant' i' ést rendu en haut : « Voyons ! Qu'est-c' que t' âs vu ?

— Ah ! i' dit, j'ai r'guien vu, mé', i' dit, c'ést noèr, p'is c'st étouffant. I' dit, j' étouffa's. I' dit, j' su's b'en descendu in bon bout.

— B'en, i' dit, on t' âs descendu, i' dit, enn' quinzain' de brasses, lâ, c'ta't pâs mal long, câ, i' dit, ça fa't quinze' fois six. Apras câ, i' dit, t' éta's pâ' encôre au fond ?

— I' dit, non ! I' dit, j'éta's pâs rendu encôr' lâ.

— B'en, i' dit, Fagot-d'-Boâs, i' dit, embarque à ton tour, toé ! I' dit, t' és r'posé, lâ, vâs-y ! »

Attache encôre à son tour. I' descen in p'tit peu p'us bâs qu' Roul'-Montagne. T't à coup, ça sonne. « Ah ! b'en Urson Poélu dit, lâ, i' dit, j' su's çartain qu' c'ést arrivé ! » Ça fa't que... quand i' rendu en haut, b'en, Urson Poélu dit : « Quiens ! vous êt's deux paresseux. I' dit, Fagot-d'-Boâ' [Roule-Montagne] a descendu pâs mal bâs, toé t' âs 'té in peu p'us bâs. T' âs r'viré encôre, t' âs pâs vu r'guien de c' qui s'ést passé. T' és pâs capab' de dire r'guien. B'en, i' dit, lâ, vous allez m'attacher, p'is m'en vâs descend', moé ! P'is, i' dit, j'ai pâs besoin d' sonnette. Quand qu' vous voèrez qu' le câb' s'râ rendu au bout, lâ, i' dit, vous allez dire... vous r'mont'rè' [remontrerez]. Ça voudrà' dire, i' dit, que j' peux pâ' aller plus bâs. Mé', i' dit, si vous senté' alléger l' câb', lâ, ça voudrà dire, lâ, j' su's t-au fond ! P'i' attendez-moé écite. Grouillez pâs de d' lâ ! Parç' qu'i' dit, j' viendrai vous donner dés nouvelles, vous dir' c' qui s' pâsse ! »

32. *Allégir* : Ici, offrir une moindre tension, être soulagé d'un poids.

33. *Siler* : Faire entendre un bruit sifflant.

Te'jou's qu' 'és aut's, b'en, quand i's sont rendus... i' attendent. Lui, i' descend. I' s'attach' p'i' en-'oeille' en descendant. À in moment denné, ah ! i' â encore... i' descen à pe' pras vingt-cinq brasses.

T't d'in coup : « Ah ! Fagot-d'-Boâs di' à Roul'-Montagne, quiens, i' dit, i' ést rendu en bâs. I' dit, voés-tu, lâ, i' dit, asteur, b'en, on vâ attend'e. Qu'est-c' tu veux qu'on fasse ? I' â pâs dit... parç' qu'i' dit, i' peut trouvé' in plan, in moyen pour monter, comm' de raison. N'us aut's, on n'ést pâs pour se sauver ! »

Te'hours qu' lui, quan i' ést rendu en bâs, i' s' ma' à marché' in p'tit peu, mé', i' ava' in pâssage, lâ, comme in corridor, mé' c'ta't pâs plus larg' que I' trou qu'i' ava't descendu. I' marcha't p'i' i' faisa't çâ [gestes de tâonnement] avec sés mains chaqu' côté, pour se guider. À in moment denné, i' voé' enn' 'tit' clairté, à p' pras comm' par la clenç' d'enn' porte, lâ, in p'tit jour, lâ. I' s'en vâ b'en tranquill'ment lâ, p'i' apras, i' s' ma' à r'gârdé' avec in œil. C'ta't tout' éclairé en d'dans ; c'éta't clair, comme en plein jour. I' frappe à la porte, pâs d' réponse ! I' frappe encore à la porte, mé' çâ répond pâs. « Comment ? i' dit, çâ répond pâs ? C'ést curguieux ! I' â to'hours du mond' qui viv' là-d'dans. I' dit, i' ést to'hou's là-d'dans, lui ! P'i' i' voét, i' dit, qu' c'ést tout éclairé. P'is m'âs rentrer. » Ah ! i' éta't pâs farouche !

Prend la clenç' d' la port' p'i' apras çâ, lèv' la clenç' p'is rouv' la porte. I' farm' la porte, lâ, mé' i' fa't pâs trop d' bruit, lâ. I' farm' la porte, i' s' ma' à avancé' in p'tit peu. T't d'in coup, c' qu'i' voét, enn' po't' [porte] de chamb'e, à côté. I' voét çâ, c' grand pâssag'-là. C'éta't long ! Çâ i' paraissa't p't-ê' b'en cent, cent cinquante' pieds d' longueur. I' 'oé' enn' port' de chamb'e, i' pouss' la po'te in peu. R'gârd' si i' voét quequ'in d'dans. P'is c'ta't tout éclairé, partout. I' y â parsonne. Mé' c'ést propre ! I' 'oé' dés propr'tés [objets soigneusement entretenus] lâ, i' en n'ava't jama's vu d' minme. Dés beaux lits, dés beaux meub's p'is tout çâ. I' s' ma' à avancer ; i' 'oé' p'usieurs po't's [portes] de chamb's de minme.

À in moment denné, i' pâss' dan' enn' bell' salle. Lâ, enn' vraie bell' salle. C'ta't t'oâs fois grand comm' lés chamb's qu'i' 'oéya't. I' y ava' in piano, p'i' i' y ava't tout's sort's de musiqu's là-d'dans. I' ava't j'ma's [jamais] vu enn' propr'té pareille. I' dit : « C'ést te'jou's b'en terrib' de voèr çâ ! Dis-moé donc ? » Quand qu'i' voét çâ, i' rent'e encôr dan' enn' aut' po't' de chamb'e, lâ. C' qu'i' aperçoét... In p'tit Bossu qu' éta't couché lâ... In p'tit Bossu ! L' p'tit Bossu l' voé' arriver. I' dit : « Comment ? C'ést toé, çâ, i' dit, lâ, qu' és v'nu, l'aut' jour, lâ, i' dit, manger d' la soupe, lâ ?

— I' dit, non ! I' dit, c'ést pâs moé.

— Comment ? C'ést pâs toé ? I' dit, tu m' conna's pâs comment... t' és-tu seul, toé, écite ?

— I' dit, non, i' dit, on ést t'oâs p'tits bossus. On ést t'oâs frères. I' dit, j' sé's b'en qu'i' y en â un qui gu'y â été l'aut' jour. P'is, i' dit, i' â arrivé, i' ést malad' depuis... depu's qu'i' ést arrivé.

— Ah ! i' dit, i' ést malade !

— I' dit, oui ! I' dit, depuis hier, i' dit, i' ést malade. I' dit, i' ést parti pour aller faire in voyag' de chasse, lâ, in peu, lâ. P'i' apras çâ, i' dit, i' â arrivé malade.

— Ah ! i' dit, i' ést malade, lâ ? I' dit, qui c' c'est qui l' soègne, lâ ?

— B'en, i' dit... on gu'y vâ d' temps en temps. On i' donn' tout' de l'eau à boére, t' sé's b'en.

— Ah ! b'en. I' dit, p'is toé, qu'est-c' tu fa's d' bon, toé ?

— B'en, i' dit, c' que j' fa's ? I' dit, j' pâ' obligé d' tout dire.

— Comment ? pâ' obligé d' tout dire ! I' dit, comment ça s' fa't vous êt' écitt' dan 'a journée, vous aut's ? Si v' vous êt's construit çâ, vous êt's dés sorciers, vous, lâ ? I' dit, qu' c'est qu' ça dépend, çâ, de voèr in pareil pala's souterrain ?

— Lui, i' dit, t' âs pâs besoin d' sa'oèr çâ, toé !

— Comment ? j'ai pâs besoin d' sa'oèr çâ ? Sé's-tu, t' és grossier pâs mal, I' p'tit Bossu !

— Comment ? I' p'tit Bossu dit, t' és grossier ? C'est toé qu' és grossier, p'utôt ! I' dit, j' te dérang' pâs, moé. Sacre don ton camp d' où c' que tu d'viens, p'i' i' dit, au plus vit' que tu pourrâs, parç' qu'i' dit, si j' me lèv' j' m'âs t' mett'e à ta place, moé !

— Comment ? I' dit, t' â' in front terrible ! I' dit, t' és ques'ment comm' ton frère. Je l' conna's ton frér' qui ést malade, t' sé's ! »

P'tit Bossu s' lèv' pour v'nir se j'ter d'ssus. Ah ! saint' bénite ! I' te l' po'gn' par enn' jamb' p'i' i' te l' frappe apras l' mur. Il l' mat plat' comme enn' galette, p'i' apras çâ, i' â la têt' tout' coupée par morceau' et p'is si i' l' tue raid' du coup, on n'en parl' pâs, hein ! I' farm' la po't' d' la chamb'e. I' pârt, i' avance encôre à enne aut' chamb'e.

Encore in aut' bossu qu' éta't lâ, comm' de raison. S' ma' à gu'i parler... Fa't la minm' chos' de l'aut', lui. La chican' pren in peu d' minme, comm' çâ, avec Urson Poélu. Quand i' voét çâ, mon ami, i' l' prend encôre, lui, par enn' jambe, à son tour, lui, l' varg' p'is te l' garroche apras l' pan, p'i' i' l' tue à son tour, itou, lui. Farm' la po't' d' la chamb' p'i' i' pârt. Quand i' vient pour passé' à enne aut' port' de chamb' de c' côté lâ, lâ, c' qu'i' voét ? In bel appartement. C'ta't b'en prop, p'is c'ta' un' chamb' ni p'us ni moins, mé' c'ta't comme un' salle en minm' temps. I' pousse in peu la po't' de chamb'e. C' qu'i' voit, in beau lit blanc, c'ta't prop' comm' l'œil. I' voé' enn' princess' qu' ést en arguier' d' la porte, qu' ést assis lâ, dan in beau grand fauteuil, p'i' 'a â in mouchoèr dans la main. Temps en temps, 'a s'essuie 'a figure avec, p'i' 'a s'essuie 'és yeu' avec. I' rent' tranquill'ment, lui. B'en crair' qu' la princess' quand all' l' voét, elle, 'a voya't lés p'tits bossus quand i's v'na'ent ; 'a n'en voéya't pâs d'aut's. P'is, 'a dit : « Vous, où c' qu' vous d'veniez, vous ? Mon doux ! 'a dit ; j' sé's pâs comment c' que vous êt's v'nu, mé', 'a dit, allez-vous-en, allez-vous-en ! C'est l' conseil que j' peux vous denner, parç' que

j' voudra's pàs qu'i' vous arriv'ra't c' qui m'é' arrivé. 'A dit, allez-vous-en, j' vous en prie !

— I' dit, princesse, éyez [ayez] pàs pœur. I' dit, on vâ parler tou' 'és deux. J' veux sa'oèr, moé, comment ça s' fa't qu' vous ét' écite, vous, enn' bell' princess' comm' vous ? P'is vous voèr renfarmée dan in souterrain d' minme. I' dit, comment ça peut s' fère, çâ ?

— Ah ! mon doux ! 'a dit, si j' parla's, 'a dit, ma vie s'ra' au bout'. Faite' attention, vous savez !

— I' dit, comment, çâ, fère attention ? I' dit, c'st à cause, i' dit, qu' vous voulez pàs qu'on vous attend' parler ? »

Prend la port' d' la chamb' p'i' i' farm' la porte. « Mon doux ! 'a dit, farmez pàs la porte ! 'A dit, 'a farm' jama's pluss' que çâ, elle, comm' vous l'avez vue quand vous avé' arrivé, parç' qu' 'a dit... »

— B'en, oui, mé' que c' que gu'y â, i' dit, dit's-moé c' que gu'y â ! »

I' pren enn' chaise, p'i' i' s'assit pàs loin d' la princesse. P'i' i' s'ta't jama' assis dan enn' bell' chais' de minme, lui. I' s'assit p'i' i' éta't lâ qui... i' r'vola't dans chais' de minme. Lés r'ssorts p'is lés sièg's bourrés, mon ami. To'hours que, apras, i' dit : « Princesse, parlez, parlez, i' dit, vous pouvez parler, i' y a pàs d' danger ! Craignez pàs !

— Ah ! b'en, 'a dit, m' âs vous dire, mé' 'a dit, prenez b'en gard' de dir' que j' vous ai dit çâ, par 'zemp'e. P'is, 'a dit, allez-vous-en quand j' vous a'rai parlé in peu, 'a dit, allez-vous-en t'ut suite, 'a dit. 'A dit, icitte, 'a dit, j'ai 'té enl'vée, p'is, 'a dit, j' su's gardée écite' par t'oâs p'tits bossus. C'st 'és aut's qui m' gardent, 'a dit, écite, lâ. P'is, 'a dit, leu' mère, c'est un' vieill' sorcière. P'is, 'a dit, 'a vi' [vivre] encôre, elle. P'is, 'a dit, eux aut'e' ont chacun un' chamb'e, lâ, p'i' elle, 'a rest' dans la dargniér' chamb' qu'i' y â au bout' du corridor, lâ. Alle â enn' grand chamb', lâ, p'i' 'a couch' lâ, p'is c'est ell' qui vient porter ma nourritur' presque to'jours. P'is, quand'a vient pàs, b'en, 'a dit, c'est in bossu l' p'us vieux dés t'oâs. Mé', 'a dit, i' on 'a minm' grosseur tou' 'és t'oâs, p'i' i' dit ['a dit] on peut pàs lés distingué' en âg' non plus. Mé', seulement qu' 'a dit, c'éta't l' p'us vieux qui vient. I' vient m' porter du manger, p'i' i' s'en r'tourne ; p'i' elle, 'a vient s'assir... p'i' i's m' gard'nt lâ, renfarmée lâ... j' su's lâ depuis t'oâs ans, que j' su's renfarmée icitt' dans c' souterrain-lâ. J'éta's seul' fille uniqu' chez mon pér' qui ést roi. P'is, j'ava' encor' ma mér' qui devra't viv'e encore, tous lés deu' encore.

— Mé, i' dit, c'est-tu pàs' épouvantab'e ! C'est c'tte vieill' sorciér'-lâ qu' a fait' c'te souterrain-lâ.

— 'A dit, oui ! C'est tout elle, i' dit ['a dit], qu' ést la caus' de çâ !

— Ah ! b'en, i' dit, princesse, lâ, j' m' âs farmé' 'a po't' de chamb'e, lâ. P'is, i' dit, i' y en â deux qui viendront pàs vous voèr çertain'ment.

— B'en, 'a dit, l'aut', j' sé's pàs, b'en, 'a dit. . .

— I' 'n n-â qui viendront pàs vous voèr, i' dit, i's sont partis, j' lés â rencontrés ; i' dit, i's viendront pàs vous voèr !

— P'is, 'a dit, l'aut'e, b'en, 'a dit, i' ést malade, lui.

— Ah ! i' dit, i' ést malade ! I' dit, moé, mon Dieu ! j' su's quas'ment comme in docteur. J' su's bon dan 'és r'mèdes. P'is, i' dit, j' guéris çâ, i's sent'nt p'us leu' mal. I' dit, j' vâ' aller l' voèr, p'is vous allé' 'oèr. B'en, i' dit, où c' que vous l'avez mis ?

— Dan enn' chamb', lâ, presqu'en faç' de l'aut'e, 'a dit. Sa chamb'e ést de c' côté-lâ, le minm' côté dés p'tits bossus. P'i' elle, la vieill' sorcière, sa chamb'e ést d' mon côté, du minm' côté.

— Ah ! b'en, i' dit, c'ést correck ! I' dit, m' â' aller voèr le bossu, lâ ! »

Fa't qu' la vieill' sorcière, lâ, à pe' pras c'tte heur'-lâ, 'a s' coucha't. 'A 'ta't couchée à pe' pras, elle, lâ. P'is dés fois, b'en, 'a pouva't sortir. Alle ava't pàs d' misère à sortir p'i' à rentrer quand 'a voula't.

I' pârt, p'i' apras çâ, i' s'en vâ dan 'a chamb'e, i' voét l' p'tit Bossu. Fa't quand que l' p'tit Bossu, quand qu'il l' voét, lui, i' l' conna't. I' s' rapp'la't d' la tap' qu'i' gu'i' ava't donnée, lui. I' pa'l' [parle] tranquill'ment : « Bonjour, Urson Poélu [petite voix affaiblie et lente] !

— Hé ! i' dit, tu m' conna's, oui !

— Oui, i' dit, j' te conna's !

— Mé', i' dit, moé 'tou j' te conna's. I' dit, j' voés b'en qu' c'ést toé. I' dit, t' â' encore, i' dit, dés bobos, lâ, hein ! dés bobos, lâ. I' dit, j' te pensa's qu' ça alla't t' fér' du bien p'is j' pens' que t' és plus let' [laid] que t' éta's ! I' dit, t' és pàs r'gârdab'e ! P'is, i' dit, c'ést vous aut's, quand. . . la princesse, lâ, c'ést vous aut's qu' â emm'né c'tte princess'-lâ icitte ?

— I' dit, oui ! I' dit, c'ést n'us aut's. Mé', i' dit, pâ' 'ienqu' n'us aut's. Fa' attention à toé, i' dit, là-bâs tu m' âs denné enn' tape, i' dit, icitte, prends garde à toé, par 'hemp', parç' qu'i' dit, j' te garantis que tu vâs t' fair' sarvir.

— B'en, i' dit, écoute in peu, lâ. S' tu veux pàs que j' te fass' de mal, lâ, j'a'ra' enn' chose à te d'mander, lâ. Me comprends-tu, lâ ? I' dit, j'ai que'qu' chose à te d'mander.

— B'en, i' dit, tu vâs me l' dir' t'ut suite, lâ. Si tu me l' dis pàs, lâ, hein ! quiens ! r'gâr' j' vâs t' fère, lâ, quiens ! L'aut' jour, j' t'ai fait' 'ienqu' te prend' par enn' patte, lâ. Mé', i' dit, lâ, i' dit, j' te pâsse à travers le corps, p'is, i' dit, j' m'en vâs t' côloué [clouer] apras l' mur, lâ !

— Ah ! i' dit, fa's-moé pàs d' mal. T' sé's, parç' que j' m'en vâs te l' dire ! »

I' pouva't pâ' en fér' pluss'. I' éta't tell'ment malade. I' ava't tell'ment pèur d'Urson Poélu, i' osa't pàs parler, p'i' i' osa't pâ' aller l' dire à 'a vieill' sorcière. I'

dit : « Ah ! mon doux ! que c' c'est j' te dira's b'en ? Quiens ! i' dit, r'gârde, i' dit, c' que j'ai lâ, lâ. C'tte p'tit' boêt'-là, lâ, i' dit, c'est la vieill' sorciér' qui me l'a donnée. C'st in cadeau qu' 'a m' â fait', moé. I' dit, c'est not' mère, çâ, c'est ma mère, çâ. P'is, i' dit, 'a me l'a donnée, lâ. Avec c'tte p'tit' boêt'-là lâ, on souhait' c' qu'on veu' avec. I' dit, c'est b'en c'mmode [commode], P'is, i' dit, tout c' qu'on veu' avé' la p'tit' boête, lâ, i' dit, on l' l'â ! Seulement, avec la p'tit' boête, on n'est pâs capab' de sortir, enn' fois rendu écite. Faut qu' not' mér' vienn' nous sortir. Autrement, n'us aut's minmes, on n'est pâs capab'e. Enn' fois sorti, par 'hemp', d' la p'tit' boête, on peu' allé' où c' qu'on veut. On peut fér' c' qu'on veut pâs mal avec, mé' seul'ment, on n'est pâs capab' de sortir apras çâ.

— On n'est pâs ca'ab de sortir ? Mé', c'est ta mère, la vieill' sorciér' qui vous sorta't !

— I' dit, oui.

— B'en, i' dit, 'a vâ m' sortir itou, moé ! »

Ça fa't qu' quand i' 'oé' çâ, b'en, i' dit : « Tu m'en âs di' assez. » I' gu'i denne [donne] enn' tape, p'i' ensuite, i' en sort pâs pour çâ, i' l' tue raide. I' pârt, p'i' i' s'en vâ voèr la vieill' sorcière. P'i' ensuite, en arrivan à elle, fa't qu' lâ 'a ést tout' surpris de l' 'oèr arriver. Ça fa't qu'i' discute in peu avec, p'is lâ, b'en, i' gu'i parl' d' la princess' pour allé' au plus pressé, hein ! I' dit : « Asteur, i' dit, j' su's v'nu icitte, lâ, p'is j'attends d' savoir pour quell' raison j' su's v'nu icitte. P'is, i' dit, vous, dépêchez-vous de m' dir' c' que j' vous d'mande, lâ ! I' dit, vous allez v'nir me monter t'ut suite en haut, lâ. I' dit, vos garçons qui sont icitte, lâ, vous lés mont'rez p'us, i's sont morts tou' 'és t'oâs, c'est moé qui 'és [les] â' tués tou' 'és t'oâs !

— Comment, t' 'és âs tués ?

— I' dit, c'est pâs la question, lâ, v'nez m' monté' immédiat'ment... t'ut suite ! P'is, i' dit, la princess' qu' ést lâ, lâ, vous allez v'nir la monté' itou. P'is dépêchez-vous ! J' vous parl'rai pâs longtemps, moé ! Dépêchez-vous, lâ ! »

Mon doux ! La pœur la prend, mon ami. P'is vit'ment, 'a s'en vient. I' prend la princess' dan 'a chamb'e en pâssant. P'is, en arrivant lâ, i' ava't... i's descenda'ent dans in grand pagnié' [panier] au bout d' leu' câb'e. I' di' à princess' : « Embarquez ! I's vont vous monter. Apras çâ, i' dit, i's viendront m' chercher. »

Ça fa't que la princess' embarque, apras çâ, monte avecque l' câb'e. P'is la vieill' sorciér' b'en, 'a dit : « Vous avé' in bon plan, 'a dit, j'ai pâs besoin d' vous monter, lâ. 'A dit, vous êt's bien organisé, lâ ! »

I' fa't monté' 'a princess' en haut. Quand 'a ést rendue en haut, Urson Poélu [Roule-Montagne] p'is Fagot-d'-Boâ' i' 'a 'oeille' [voient] arriver. Quand i's voé' çâ, i's prenn'nt le câb'e, en-'oeille' en bâs ! I' ava'ent traîné 'a port' tou' 'és deux, i' ava' emm'né la port' lâ, p'i' ensuite, i's mett'nt la port' par-'ssus l' câb'e. I's parte' a'ec la princess', p'i' i's s'en von à leu' camp.

Durant c' temps-lâ, lui, i' di' à 'a vieill' sorcière : « Vite, i' dit, montez-moé ! »

— B'en, 'a dit, m' âs t' monter, mé', 'a dit, pour te monter, faut que j' me mette en oéseau [oiseau] p'is, 'a dit, là, 'a dit, m' âs t' denné' in p'tit sac de manger p'is, en montant, en cas qu' la faibless' me prenne, lâ — 'a dit, j' su' s b'en vieille, 'a dit, j' trouv' çâ long — mé', 'a dit, j' m' â' asseillé' à t' monter ! »

En tout câs, all' l'ava't monté en haut du trou. B'en, 'a s'ta't mi' en espèç' d'oéseau. Quand i' ést rendu en haut, b'en, i' dit : « Ma vieill' sorcière, toé, i' dit, tu m'en â' assez fait itou, toé, i' dit, quiens ! » I' gu'i po'gne... i' 'a po'gn' par le cou, p'i' i' gu'i teurd le cou, p'i' en-'oeille en bâs !

Fa't qu'i' prend l' panneau p'i' i' mat l' panneau dessus. I' pârt vit'ment, p'i' i' s'en vâ à son camp, lâ. P'is Fagot-d'-Boâs p'is Roul'-Montagne éta'ent lâ avec la princesse. I's l' voeille' arriver. I' di' à Fagot-d'-Boâs p'i' à Roul'-Montagne : « Sa-prez vot' camp tou' 'és deux, p'is j' m'âs vous denner chequin [chacun] un' tape, en partant.

— Ah ! i' ont dit, t' és beau, donn'-nous pâs... fa's-nous pâs d' mal. On vâ s'en aller, tu nou' 'oérâ p'us !

— I' di' [Urson Poélu] à 'a princesse, i' dit, soyez pâ' occupée, aateur, chez nous, i' dit, on vâ gu'y eller ! »

Prend sa p'tit' boête, p'i' i' dit : « J' me souhait' su' le pér' d' la princess' p'is sa mère, dans son château ! » En disant çâ, b'en, i' éta't rendu lâ, au château d' la princesse.

P'is le roi, lui, c'ta't vers... pendant l' soèr. Quant' c'ést rendu au lend'main matin — i' â logé dans l' château — quant' c'ést rendu au lend'main matin, i's s'a-parçoèv'nt qu' la princess' s'en vâ réveiller son pér' p'is sa mère. Çâ fa't qu' lâ, b'en, avec le temps, b'en, i' s'ést marié a'ec la princesse.

P'is quand je l'ai connu, moé, i' éta't roè, p'i' i' â fait' in bon roè d' promiér' clâsse. I' éta't b'en d'adon³⁴.

34. *Adon*(d') : De contact facile, qui a beaucoup d'entregent.

7 – BEAU-VERT

C'était un marchand qui vivait avec sa femme et son fils unique, Jean. Le commerce était assez prospère. À force d'acheter et de vendre, le marchand avait en main une affaire intéressante.

Un bon jour, le marchand se sent malade. Il lutte deux ou trois semaines contre la maladie, mais il ne peut échapper à la mort. On fait comme pour tous les autres, on le dépose en terre, et la femme reprend la tête du magasin, aidée de son fils.

Un an plus tard, la mère tombe malade à son tour. Malgré les bons soins dont l'entoure Jean, la femme ferme les yeux pour toujours, après deux ou trois mois de maladie.

Jean est maintenant seul à la tête du commerce familial. Le décès de son père et de sa mère l'ébranle bien un peu, mais il a vingt et un ans et l'expérience qu'il a acquise comme commis lui permet d'administrer adroitement le commerce paternel pendant une couple d'années.

Un jour, il réfléchit à son sort de célibataire qu'il est encore. « Je m'ennuie trop ici depuis le départ de mon père et de ma mère ! Je n'ai jamais pu me consoler de cette perte ; je me sens complètement dérouté. Il me reste un seul moyen de sortir de ma situation : vendre mon commerce et en utiliser mon argent à voyager ! Au cours de mes déplacements, je découvrirai peut-être un milieu plus favorable au commerce et je pourrai y continuer ma vie d'homme d'affaires ! »

Il vend son magasin. En ajoutant la valeur de cette vente au montant déjà hérité de ses parents, Jean se voit en possession d'une somme assez considérable. « Ce magot, se dit-il, me servira à entreprendre de longs voyages à travers villages et villes pour ensuite prendre la décision qui s'imposera ! »

Il prend la route à pied, va loger à l'hôtel d'une petite ville et y passe une couple de jours. Il s'était loué un cheval et une voiture pour mieux circuler dans le milieu — un coin de l'étendue de la Baie Saint-Paul, je suppose — à la recherche d'un emplacement et d'une installation permanente.

Entre ses courses, il cause avec l'hôtelier pour lui arracher le plus de renseignements possible. Mais la région ne répond pas à ses goûts. Après deux ou trois jours de courses et de discussions, il déjeune, un bon matin, et se prépare à quitter

l'hôtel. « Je viens de décider, dit-il à l'hôtelier, de continuer ma route. Je voyage depuis un certain temps pour me trouver un endroit où il fasse bon vivre, mais jusqu'à présent, je n'ai rien trouvé de satisfaisant, malgré mes nombreuses tentatives.

— Je ne puis faire plus, réplique l'hôtelier. Je ne puis vraiment pas vous obliger à rester parmi nous. Si vous vous étiez installé dans notre village, vous auriez pu organiser une entreprise valable, j'en suis certain !

— Quelle distance devrai-je parcourir pour parvenir à un autre village ? » demande-t-il à l'hôtelier.

Jean reprend la route et marche toute la journée et toute la nuit. Tôt le lendemain, alors qu'il avançait lentement, il aperçoit le long de la route une touffe d'arbrisseaux écrasés. Il se penche et découvre un homme qui semble sommeiller. « C'est étonnant, se dit-il, de voir un homme caché dans ces broussailles ! »

Jean s'approche du dormeur et le tire de son sommeil. « Bonjour, monsieur, dit le dormeur en se levant. Vous m'avez fait sursauter. Je m'étais couché ici pour me reposer, pour faire un somme. Mais, où allez-vous ? Vous êtes en voyage ?

— Ah ! oui, je suis un voyageur !

— Moi aussi, je voyage ; j'étais tellement fatigué, harassé, que je me suis laissé tomber ici pour reprendre un peu de forces. Je crève de faim ; voilà deux jours que je n'ai pas mangé. Je puis difficilement tenir le coup !

— Eh bien ! enchaîne Jean, moi, j'ai de la nourriture dans mon havresac. Je consens volontiers à vous en donner un peu, du moins assez pour apaiser votre faim. Dans quelle direction marchez-vous, l'ami ?

— Je viens de là, répond le voyageur épuisé, en montrant le côté où se dirige Jean.

— Moi, je me dirige là d'où vous venez, répond Jean.

— Nous voyageons donc dans deux directions opposées.

— Si nous filions dans le même sens, nous pourrions prendre un goûter ensemble. Mais puisque nous voyageons en sens opposé, je vous donne un peu de nourriture que vous mangerez quand vous le jugerez à propos.

— Ah ! je vais manger sur-le-champ ; ensuite, je reprendrai ma route ! »

Jean donne à l'autre voyageur une partie de sa nourriture achetée au dernier hôtel, un peu avant le départ. Il continue sa marche. Il avance lentement et parcourt une courte distance. Il se sent tout à coup assoiffé et surveille les abords de la route pour y trouver le moindre cours d'eau. « Ah ! se disait Jean, comme j'apprécieraient une bonne gorgée d'eau ! » Il continue d'avancer. Soudain, un homme sort de la forêt, saute sur la route et commence à marcher dans le même sens que Jean. Ce dernier ouvre de grands yeux. « D'où peut-il bien venir, celui-là ? » se

dit-il. Jean hâte le pas ; l'étranger semble ralentir sa marche, puis s'arrête. « Bonjour, monsieur ! lui lance Jean.

— Bonjour, monsieur ! répond l'étranger en se retournant.

— Bonjour, Beau-Vert ! reprend Jean. Je te dis Beau-Vert, parce que tout ton habit est de couleur verte, détail que je ne m'explique pas bien.

— Ah ! rétorque Beau-Vert. Je suis habillé de vert, par habitude. J'ai adopté cette couleur depuis longtemps.

— Mais, dis-moi où tu vas. Es-tu un voyageur ? As-tu entrepris un voyage occasionnel ?

— Eh ! oui, je suis un voyageur ; je passe d'un pays à l'autre. Et vous ? demande-t-il à Jean.

— Moi, je suis aussi voyageur. Depuis plusieurs semaines, je voyage à droite et à gauche.

— Ah ! voilà une bonne nouvelle ! Nous pourrions donc faire route ensemble !

— Assurément ! reprend Jean. Nous voyagerons donc de concert. Le temps paraîtra moins long. À deux, nous pouvons parler, discuter ; c'est réconfortant ! »

Les deux compagnons marchent, marchent toute la journée. À la nuit tombante, Beau-Vert demande à Jean : « Avez-vous déjà visité la région vers laquelle nous nous dirigeons ?

— Ah ! non, reprend Jean. C'est la première fois que je vais la visiter. Je n'ai jamais eu l'occasion de passer par ici.

— Eh bien ! moi, j'y suis déjà venu ; il y a très longtemps, mais je me rappelle toutefois qu'il existe une ville pas très loin d'ici, ah ! à une nuit et à une journée de marche. En utilisant les fruits sauvages comme nourriture et en causant pour oublier les heures de marche, nous pouvons facilement atteindre cette ville. Il reste, de plus, la possibilité qu'une voiture nous offre un moyen plus rapide de nous y rendre. Une fois dans cette ville, nous pourrions probablement nous trouver un emploi pour nous deux. Je crois qu'il y aurait moyen d'obtenir du travail assez rémunérateur.

— C'est en plein mon rêve ! » s'exclame Jean.

Ils avancent pas par pas, toute la nuit et toute la journée du lendemain. Enfin, la ville apparaît ! Beau-Vert dit à son compagnon : « Je suis déjà venu dans cette ville, moi. Nous allons marcher jusqu'au premier hôtel ; là, nous allons nous remplir l'estomac et nous reposer deux jours, trois jours s'il le faut. À nous deux, nous pourrions plus facilement partager les frais d'hôtellerie, bien que je n'ai pas beaucoup d'argent dans mes poches !

— Ah ! de l'argent, enchaîne Jean, il m'en reste encore passablement. J'en avais une bonne quantité à mon départ ; je commence à l'économiser, mais il

m'en reste encore pour un certain temps. Nous pourrions donc nous reposer et reprendre des forces sans crainte de ruiner nos ressources ! »

Les deux voyageurs se rendent à l'hôtel, et tout en se reposant, multiplient les courses en vue de se trouver un emploi.

Au soir de la troisième journée, Beau-Vert s'adresse à son compagnon : « Écoute-moi bien. Moi, je t'ai conduit dans cette ville, mais à présent, il faut que je te fausse compagnie. Cependant, je vais te donner une information précieuse. Jusqu'à présent, je me suis intéressé à toi, et maintenant je te donne l'espoir d'obtenir un bon gagne-pain.

— Et toi ? objecte Jean.

— Attends, attends, je ne t'ai pas tout dit. Moi, je me suis trouvé un emploi sans te le dire. C'est un emploi qui m'a procuré une certaine aisance par le passé. Mais, j'ai fait comme toi, j'ai voyagé ici et là sans trop surveiller mes dépenses. Aujourd'hui, il ne me reste presque rien ; je retourne occuper mon emploi d'autrefois.

Demain matin, quitte l'hôtel et fais-toi conduire, grâce aux renseignements de l'hôtelier, au château du roi. En face de ce château, tu en verras un autre que la famille royale a dû abandonner à cause de bruits étranges qu'on y entendait. La peur força le roi à se bâtir un autre château, plus petit, et à quitter son ancienne résidence située de l'autre côté de la rue.

C'était un énorme château. Depuis deux ou trois ans, le roi l'a abandonné et depuis ce temps, personne n'a pu y résider. Les quelques braves, m'a-t-on dit, qui s'y sont aventurés n'en sont jamais revenus. C'est peut-être faux, mais je te répète ce que j'ai entendu dire.

Le roi a promis par serment qu'il donnerait sa couronne à quiconque pourrait lui expliquer ce qui se passe dans son ancien château. Je t'offre la chance de devenir roi. Va causer avec le monarque ; tu vas trouver cet emploi intéressant !

— Mais comment se fait-il que tu n'aies pas profité de cette offre, au courant que tu étais de tous ces faits ?

— Non ; comprends-moi. Moi j'ai une femme et des enfants. Il faut que je leur assure la vie et le couvert. Je ne puis accepter de loger dans le château du roi quitte à perturber ma famille. Mais toi, tu es seul au monde. Tu as la chance de te distinguer. Je suis certain que tu prendras intérêt à cet emploi !

— Ah ! tu as peut-être raison ! Je me débattrai du mieux que je pourrai ! »

Jean prend la décision d'aller tenter sa chance au château hanté. Beau-Vert s'offre à l'accompagner : « Je vais me rendre au château en ta compagnie, pour mieux t'indiquer comment te tirer d'affaire ! »

Les deux compagnons parviennent en vue du château. « D'ici, reprend Beau-Vert, tu vois des gardiens et des valets. Va les trouver et ils vont te conduire au roi !

— Écoute-moi, un instant ! proteste Jean. J'ai l'impression que je vais à ma perte, les yeux fermés ! Que vais-je faire, moi seul dans ce grand château ? Plusieurs, à ce que tu m'as dit, ont tenté cette aventure sans succès. Il devait s'en trouver de plus futés que moi, parmi ces aventuriers ; pourtant ils n'ont pas réussi à s'échapper du château. Que veux-tu que je fasse, moi, sinon disparaître comme les autres ?

— Il ne faut pas te créer des montagnes avec des riens ! Quand on se lance dans un projet, on sait bien que les difficultés ne tomberont pas d'elles-mêmes. Gagner la couronne du roi, c'est un projet qui mérite bien d'endurer certains frissons de crainte !

— Encore une fois, tu as raison. Je suis seul au monde, arrive que pourra ! S'il faut que je meure, je mourrai, et si j'ai la chance de vivre, tant mieux ! Le projet vaut la peine de prendre un tel risque !

— Maintenant, ajoute Beau-Vert, il faut que je te quitte ; je m'en retourne chez moi, mais toi, n'oublie pas un dernier conseil : si jamais je puis te venir en aide, appelle-moi ! Tu verras comme tout finira par s'arranger ! »

Beau-Vert quitte son compagnon de voyage. Jean s'approche d'un valet et se fait conduire au roi. Il cause avec le roi d'une façon sensée et même élégante. Il avait une bonne éducation. . .

Il vérifie auprès du roi les ouï-dire à propos de son château hanté. « J'ai aperçu votre ancien château, tout près d'ici. Vous l'avez quitté, semble-t-il, parce qu'il était devenu inhospitalier ?

— C'est la vérité ! Il m'était impossible de continuer à l'habiter. Depuis trois ans que je l'ai abandonné, j'y ai envoyé une centaine de valeureux enquêteurs, à différentes époques, mais personne n'en est sorti pour me donner le moindre rapport. Je ne puis m'expliquer ce phénomène. Autre détail, personne n'ose plus risquer sa vie en pénétrant dans ce château. Cette menace continue attriste la population et la terrorise. On ne sait jamais ce qui peut nous arriver !

— Eh bien ! Majesté, je suis venu tenter ma chance en essayant de trouver la clé de votre énigme. Je voudrais m'enfermer dans le château, demain. Est-ce possible d'y pénétrer en tout temps ?

— Un instant ! J'accorde à toute personne qui veut relever ce défi, trois jours de repos. Je vais mettre à ta disposition un carrosse et un charretier chargé de te conduire partout où tu voudras visiter. Tu dépenseras la somme que tu jugeras nécessaire à tes loisirs. Tu te promèneras ainsi pendant trois jours ; le matin de la quatrième journée, tu feras ton entrée dans le château. Ensuite. . . il peut se faire

que tu en sortes ; il peut aussi se faire que tu n'en sortes pas. On ne pourra pas dire que je ne t'ai pas mis au courant des dangers engendrés par ta décision.

— Ah ! Majesté, je vous remercie de votre franchise. J'accepte les risques de cette aventure ! »

Pendant trois jours, Jean se promène dans la ville et dépense une partie de l'argent que le roi lui a donné. Il mène une belle vie.

Le quatrième jour, dès le matin, le roi a un dernier entretien avec le voyageur : « Maintenant, voici la clé du château ; j'envoie un valet t'accompagner jusqu'à l'entrée. Ouvre la porte et installe-toi dans le château ; tu y passeras la journée, peut-être plus d'une journée. Tout ce que je te demande, c'est de me donner de tes nouvelles si tu en sors vivant ! »

Jean, accompagné du valet, quitte le roi et se dirige vers le château mystérieux. Le valet fait demi-tour sous le porche de l'immense bâtisse ; Jean tourne la clé dans la serrure, pousse la porte et met le pied dans le château. Il admire la grande propreté qui règne partout ; il trouve la magnifique cuisine que le roi lui a décrite. Il observe que plusieurs portes de chambres sont complètement fermées. Sont-elles sous clé ou non ? Il n'en sait rien. Il s'assoit et attend que l'avant-midi se passe. De temps en temps, Jean quitte son siège et jette un coup d'œil par la fenêtre tout en se disant : « Je ne comprends toujours pas pourquoi on se plaignait de bruits étranges dans ce château ! Jusqu'à présent, on ne peut parler de bruit ! »

Vers l'heure du dîner, Jean s'inquiète un peu : « Le roi ne m'a pas dit comment me nourrir. Où vais-je prendre la nourriture ? Qu'il ne croie pas que je doive fouiller dans les chambres pour chercher à manger ! Je ne sais pas, moi, ce que contiennent ces chambres. C'est un point qui m'intrigue ! »

Midi sonne. Jean continue à se bercer paisiblement. Soudain, il tourne légèrement la tête et aperçoit une table à demi garnie de mets variés. Il n'a entendu aucun bruit, il n'a vu personne. « Comment, pense-t-il, a-t-on pu dresser cette table dans un tel silence ? Ah ! peu importe ! Ils ont dressé cette table pour quelqu'un ! Je vais attendre encore quelques instants. Ils ont apporté une seule chaise. . . C'est vraisemblablement pour m'inviter à dîner. »

Après ces hésitations, il quitte son siège et attend un instant. Personne ne se présente. . . il est plus que midi. Il s'approche de la table et s'y installe devant des plats bien chauds. « Ah ! se dit-il, je m'explique maintenant cette peur dont on m'a parlé ! Les enquêteurs se sentent saisis de peur à la vue de cette table mystérieuse, ils mangent en trop grande abondance, provoquent une indigestion et en meurent. Je ne vois pas d'autre explication à ces nombreuses disparitions ! »

Il mange ; il prend un bon dîner et retourne prendre place sur sa chaise berçante. Il se détourne un instant. . . Tout est disparu, la table, la chaise et les restes de nourriture !

L'après-midi se passe sans incident. À l'heure du souper, le même phénomène se répète : une table bien garnie de nourriture apparaît au même endroit chargée

de mets différents de ceux du dîner. Jean s'installe sur la chaise près de la table et prend un autre bon repas.

Après le souper, Jean s'interroge de nouveau : « Le cuisinier n'a pas l'air de sortir au grand jour. Moi non plus, je ne semble pas près de sortir. Pourtant, je n'ai jamais si bien mangé ! Je mange tant que je veux et de l'excellente nourriture ! J'ai même profité de la bouteille de vin posée sur la table ! Je suis traité comme un roi. Ah ! je suis fier de la mission que le roi m'a confiée ! »

Malgré cette apparente assurance, Jean ressent une certaine inquiétude. La nuit venue, il continue à se bercer tout en sentant venir le sommeil. Vers neuf heures, il entend tout à coup des pas. « Tiens, se dit-il, c'est sans doute la personne qui a préparé la table et mes repas ! Elle s'empresse maintenant à me préparer un lit. Je ne crois pas qu'elle s'affaire à autre chose ! Quoi qu'il en soit, si personne ne m'ouvre une porte de chambre, je vais l'ouvrir moi-même. Je vais finir par connaître l'usage de ces chambres. Cependant, je suis tellement confortable dans ma chaise ; je pourrais dormir ici ! »

Il entend ouvrir une porte de chambre. Il tourne la tête et aperçoit une belle princesse toute habillée de vêtements rutilants. Elle prend place devant Jean et lui montre un petit livre. « Eh bien ! dit-elle, tu vois le petit livre que je tiens dans ma main ?

— Oui, je le vois ! répond le jeune homme.

— Demain matin, à mon réveil, à six heures, si je ne retrouve pas ce livre sur la table au chevet de mon lit, je te ferai trancher la tête ! »

La princesse fait demi-tour, rentre dans sa chambre et en ferme la porte à clé. Il voit la porte où elle disparaît. « En voilà une belle affaire ! Ceux qui entrent dans ce château n'en sortent plus ! Comment pourraient-ils s'échapper d'ici une fois le cou coupé ? Je commence à comprendre la situation ! » pense-t-il.

Jean ne sait trop que faire. Une heure se passe. Il commence à se tourmenter : « Que vais-je faire ? Le sommeil m'a abandonné. Même si je me couchais, je ne pourrais pas dormir. La situation est trop grave ! La princesse a emporté le livre avec elle, et elle a fermé sa porte à clé. Je n'ai aucun moyen de m'en tirer ! »

Mais Jean se rappelle soudain la dernière recommandation de Beau-Vert : « Quand tu seras à bout de moyen, pense à moi et j'essaierai de t'aider ! » Ce souvenir le force à exprimer un regret. « Je n'aurais jamais dû laisser partir Beau-Vert ! Pourtant, il m'a promis de me venir en aide. S'il fallait que... Oui, Beau-Vert, si ta promesse a été sincère, je voudrais te revoir près de moi ! »

À ces derniers mots, Jean voit arriver Beau-Vert. « Mais, s'écrie Jean, que se passe-t-il ? Comment as-tu pu me rejoindre si facilement ?

— Ah ! je suis venu ! C'est ce qui importe. Ne cherche pas à en savoir davantage ! Rien ne m'empêche de pénétrer ici.

— Mais, proteste Jean, toutes les portes sont fermées à clé !

— J'ai gardé une clé ; je la porte toujours dans ma poche. Je t'assure que chez moi je n'en manque pas de clés ! Ceci m'empêche souvent d'être dans l'embarras. Ce soir, je n'ai eu qu'à tourner la clé dans la serrure et je suis rentré. D'ailleurs, je te l'avais promis : en cas de difficulté, tu n'as qu'à m'appeler ! Qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'est-ce qui t'embarrasse ?

— Ah ! j'étais toujours un peu inquiet, mais à présent, je le suis encore plus ! »

Jean raconte à son ami la visite de la mystérieuse princesse et la menace qu'elle lui a faite. « Ah ! ce n'est rien ! C'est un incident d'aucune importance, annonce Beau-Vert. Bah ! Ne t'inquiète de rien. Bien ! je vais passer la nuit près de toi. Nous allons causer tous les deux, et quand je te quitterai demain matin, tu n'auras aucune raison de te tracasser. N'aie aucune crainte. Causons comme deux amis ! Avant de commencer notre conversation, va ouvrir l'armoire que tu vois là-bas ; tu y trouveras quelque chose à boire ! Penses-tu que cette armoire n'est qu'un meuble inutile ? »

Jean se lève, fait quelques pas, mais s'arrête : « Non, non, j'ai trop peur !

— Je vais y aller à ta place, moi ! » s'écrie Beau-Vert.

Ce dernier fonce vers l'armoire, l'ouvre et en retire une bouteille. « Regarde, dit-il ; c'est de l'excellent vin ! Je n'ai pas l'intention de t'enivrer, mais je te conseille d'en boire un verre. Tu te sentiras mieux ; ce vin facilitera notre entretien ! »

Les deux amis causent en arrosant la conversation d'une gorgée de vin de temps en temps. À quatre heures, le matin, Beau-Vert dit à Jean : « Il faut que je te quitte, maintenant ! Quant à toi, reste assis dans ta chaise et prends-y une bonne sieste. Quand tu ouvriras les yeux, le petit livre que t'a montré la princesse sera sur une chaise près de toi.

— Mais qui va aller le chercher ? demande naïvement Jean.

— Ne t'occupe donc pas de ce détail ! Le principal pour toi, c'est de mettre la main sur ce petit livre ! Je suis bien rentré par la grande porte, je puis aussi ouvrir une autre porte ! »

Beau-Vert se retire de la pièce et laisse son compagnon continuer son somme sur sa chaise. Jean ouvre subitement les yeux et constate qu'il reste seulement dix minutes avant six heures. « Ah ! Dieu ! Six heures moins dix minutes ! C'est presque une catastrophe ! » Il promène le regard, un instant, autour de lui et aperçoit, sur une chaise, le petit livre que la princesse lui a montré. Sans tarder, il attrape le livre et file à la chambre de la princesse. Il trouve la porte de chambre entrebâillée et aperçoit la princesse couchée dans un lit, à la tête duquel il remarque une petite table. Il s'empresse de déposer le livre sur cette table, à la portée de la dormeuse, et retourne s'asseoir dans sa chaise berçante.

Jean n'entend aucun bruit. À son lever, la princesse trouve le livre mais ne dit rien. Le jeune homme tente de sortir du château, mais il trouve la porte fermée et

constate qu'il n'a plus la clé pour l'ouvrir. Il est donc forcé de demeurer dans l'édifice mystérieux. « Je suis devant des faits inexplicables, se dit-il. Comment se fait-il que cette princesse, seule dans le château, puisse s'occuper de toutes les tâches ? »

Le matin, vers huit heures, la table réapparaît chargée de nourriture ; Jean y prend un bon déjeuner. Le même phénomène se produit à l'heure du dîner et du souper. Après le repas du soir, Jean recommence à se bercer.

Vers huit heures, dans la soirée, la porte de chambre s'ouvre, la même princesse se présente en face du jeune homme. « Bonjour, jeune homme, dit la visiteuse.

— Bonjour, princesse !

— C'est la deuxième fois que je viens te voir ! Ce matin, tu m'as apporté mon petit livre. Je ne puis comprendre comment tu t'y es pris pour me rapporter ce bouquin.

— C'était très facile, reprend Jean ; je l'avais dans les mains et je suis allé vous le porter !

— Ah ! tu es venu me le porter. . . Maintenant, regarde ce petit miroir dans ma main. À six heures, demain matin, si tu ne m'as pas rapporté ce miroir sur ma table, comme tu l'as fait pour le livre, on te tranchera la tête ! »

La princesse tourne sur le talon et va s'enfermer de nouveau dans sa chambre. Jean reste seul, la tête pleine de points d'interrogation. « Eh bien ! je ne pourrai pas m'en tirer facilement ! Tous ceux qui m'ont précédé ont péri de cette façon. La princesse est venue hier soir, elle revient ce soir pas plus satisfaite qu'hier. . . Je ne sais plus que faire. Je m'imagine que ma situation va venir à tourner au désastre ! »

À neuf ou dix heures, Jean pense de nouveau à Beau-Vert. Celui-ci ne tarde pas à paraître. « Dis-moi ; est-elle revenue, ce soir ? demande le visiteur.

— Oui ; elle est revenue, un petit miroir en main. Elle m'a averti que, si je ne pouvais replacer ce petit miroir sur sa table avant six heures, demain matin, je serais décapité ! Elle a remporté le miroir dans sa chambre.

— Eh ! l'ami, ne perds pas courage ! Elle t'a fait la même menace, hier soir, tu es allé satisfaire à ses exigences, ce matin. Tu t'en tireras tout aussi bien, demain matin. Sois donc sans inquiétude !

— Oui, mais comment t'arranges-tu pour me venir en aide de la sorte ? demande Jean.

— Ne te préoccupe donc pas de ce détail, je t'en prie ! Laisse-moi agir ! »

Les deux amis causent encore longtemps, et, à deux ou trois heures après minuit, Beau-Vert se prépare à quitter le château : « Il est assez tard ! Moi, je vais re-

tourner chez moi. Quant à toi, fais un bon somme, dans ta chaise. Repose-toi bien ! Demain matin, tu vas te réveiller un peu avant six heures, et tu iras porter le petit miroir à la princesse !

— Écoute-moi, proteste Jean ; ton procédé me fait peur.

— Fais ce que je te dis, et n'aie aucune crainte ! »

Jean, son compagnon parti, ferme les yeux et dort jusqu'au petit matin. Un quart d'heure avant le lever de la princesse, il se réveille et trouve le petit miroir sur une chaise, près de lui. Il s'empresse d'aller le déposer près de la princesse avant le réveil de cette dernière. Il voit la princesse endormie, et se retire rapidement de sa chambre après avoir déposé le miroir sur la table de chevet. Dès qu'il est sorti de la chambre, la princesse constate que son miroir est revenu.

Une autre journée semblable aux autres s'écoule sans incident. Le soir, après souper, Jean se berçait, quand tout à coup il pense à Beau-Vert. Beau-Vert paraît à l'instant et demande à Jean : « Comment t'arranges-tu, ce soir ?

— Je ne sais pas encore ce qui va se passer ; la princesse ne m'a pas encore rendu visite. Mais pourquoi es-tu venu si tôt, ce soir ? demande Jean.

— En effet, je suis venu de bonne heure, ce soir. . . je voulais te mettre au courant d'une situation qui ne t'est pas familière. La princesse va venir, ce soir, et va t'obliger à lui dire, demain matin, qui elle aura embrassé, cette nuit, vers une heure après minuit !

— Qui elle va embrasser ? Mais je n'en sais rien, moi ! Toi, le sais-tu, Beau-Vert ?

— Écoute d'abord mes conseils ! Elle va bientôt venir te faire sa demande. Tu lui répondras que tu vas faire ton possible pour satisfaire, demain matin, à cette question. Elle va aller se coucher, mais toi, ne quitte pas ta chaise d'un pouce. Vers une heure, elle va embrasser un visiteur. Peu après, je reviendrai te voir et je te dirai quoi faire. Ne t'inquiète pas de ce qui peut se passer ; c'est moi qui verrai à tout !

— Écoute-moi encore, Beau-Vert. Je suis mal à l'aise d'être ton ami et de te donner tant de soucis. Tu as cru bien faire en m'indiquant cette tâche, mais tu es obligé d'exposer ta vie chaque jour pour moi !

— Ne proteste pas davantage, Jean. Fais ce que je te conseille, et ne t'inquiète de rien ! Jusqu'à présent, tout s'est bien passé ? Aie confiance ! Il faut maintenant que je te quitte pour me préparer à t'aider. Ne touche pas à la princesse, fais ce que je t'ai dit, et ne crains rien ! Je reviendrai te visiter, cette nuit, vers deux heures ! »

Beau-Vert quitte son ami ; Jean attend la visite de la princesse. Vers neuf heures, la porte de la chambre s'ouvre, et la princesse se présente devant le jeune homme : « Bonjour, Jean !

— Bonjour, princesse !

— Ce soir, je n'ai rien apporté, mais je te donne cet avertissement. À six heures, demain matin, si tu ne peux pas me nommer le visiteur qui va m'embrasser, cette nuit, tu seras décapité sur-le-champ ! »

Le jeune homme ne laisse pas échapper un seul mot. La princesse retourne s'enfermer dans sa chambre, mais Jean ne peut fermer l'œil, et pour cause. Les minutes lui semblent interminables, et pourtant il a l'impression d'avancer rapidement vers la mort, advenant un insuccès, le lendemain matin.

Deux heures sonnent. Jean entend du bruit à la porte ; Beau-Vert vient d'ouvrir. « Allons ! s'exclame Beau-Vert, viens ici, le temps presse !

— Un instant, je ne me sens pas prêt ; ma tenue n'est pas. . .

— Ta tenue, ta tenue ! Tu es prêt. . . Viens, je vais te donner les dernières instructions. Sors avec moi, je vais te dire quoi faire ! »

Les deux compagnons sortent du château, et Beau-Vert continue la conversation : « Regarde ! Vois-tu cet animal ?

— Eh oui ! C'est un cheval !

— Je t'ai procuré ce coursier merveilleux qui va te conduire là où tu dois aller. Tu n'as pas d'autre obligation que de monter sur son dos et de le laisser filer. N'essaie pas de le guider ; il sait où aller ! »

Une fois sur le dos de ce cheval, tu vas filer à assez grande vitesse pendant à peu près une heure. À cette distance, le petit cheval va piquer en pleine forêt et va aller s'arrêter devant un rocher vertical, près de la mer. »

À ce moment du monologue, Beau-Vert s'allonge le bras en direction de la galerie et saisit un sabre. « Tiens, continue Beau-Vert ; voici un sabre précieux. Durant toute ta chevauchée, porte ce sabre à bout de bras jusqu'au moment où le petit cheval s'arrête en face du rocher. À ce moment, tu descendras du cheval et tu observeras ce mur. Tu y décèleras la forme d'une porte hermétiquement fermée. Touche cette porte de la pointe de ton sabre ; elle va s'ouvrir, et tu y entreras. Ton petit cheval va t'attendre au bord de la mer.

Une fois la porte franchie, tu vas te trouver dans un corridor étroit, d'à peine deux pieds de largeur. Marche avec précaution pour ne pas toucher le mur de tes habits, de tes coudes, et encore moins de ton sabre. Après une marche de deux cents pieds environ, tu vas apercevoir une légère clarté qui perce à travers une porte. Arrête-toi, et cache-toi du côté droit de la porte. Il y a une sorte d'excavation où tu pourras t'immobiliser. Aie soin de garder ton sabre dans ta main à une certaine hauteur.

Tout à coup, tu vas entendre un vacarme épouvantable, mais n'aie pas peur. Suis mes conseils, et tu n'as rien à craindre. Tu vas apercevoir une clarté par la serrure de la porte à la veille de s'ouvrir. Une bête ressemblant un peu à un béliér,

une bête terrible à voir, va se précipiter vers la porte en beuglant et en grondant. Elle va être enragée du fait qu'elle t'a entendu ouvrir la porte de l'extérieur, et maintenant elle te sent plus près d'elle.

Ne bouge pas de ta cachette ; la bête va être furieuse et va ouvrir la porte pour s'élancer dans l'étroit corridor. Dès que sa tête dépassera la porte, rabats ton sabre et tu vas lui trancher la tête. À ce moment, le corps va tomber inanimé, mais la tête va continuer à hurler sans répit jusqu'à ce que tu l'aies ramenée ici.

Dès que tu auras tranché cette tête, ne crains rien. Transporte-la toi-même. Elle est immense, mais son poids est minime. N'abandonne pas ton sabre. Avant d'entrer au château, tu déposeras la tête de l'animal sur la galerie. Elle cessera alors de hurler, et, peu après, privée de sang, elle va mourir. N'entre pas au château avant d'avoir attaché ton cheval. Il sera le tien désormais. Je me le suis procuré pour toi et t'en fais cadeau !

Tu pourras alors pénétrer dans le château. Il sera vers six heures. La princesse va aller à ta rencontre et te dira : « Tu n'as plus besoin de me dire qui j'ai embrasé ; je le sais maintenant. Je l'ai entendu beugler et j'ai reconnu sa voix ! » La princesse prendra alors le temps de s'asseoir et de causer avec toi ! »

Ces informations données, Beau-Vert ajoute à l'adresse de Jean : « Maintenant, je te quitte en te souhaitant bonne chance ! J'ai fait pour toi tout ce que je pouvais faire. N'oublie pas les conseils que je t'ai donnés. Je retourne chez moi, mais il n'est pas impossible que je revienne te rendre visite. Ne perds pas courage ! Nous aurons peut-être l'occasion de nous revoir un peu plus tard. Fais ce que je t'ai recommandé et tout va bien se passer ! Je ne t'oublierai pas ! »

Jean ne se sentait pas très brave, mais Beau-Vert lui avait bien simplifié sa tâche. D'ailleurs, jamais ce puissant ami ne l'avait trompé !

Dès que Beau-Vert a tourné le dos, Jean saute sur le coursier, le sabre à la main ; l'animal démarre à une vitesse folle et file comme l'éclair. Le cheval s'arrête en face du rocher abrupt ; Jean descend de sa selle, et, de la pointe de son sabre, ouvre la porte dans le flanc du rocher. Le cheval l'attend.

Par l'embrasement de la porte, Jean aperçoit l'étroit corridor. Il se rappelle les précautions qu'il doit prendre. Il hésite à se risquer sous cette montagne. « Mais, se dit-il, un jour ou l'autre, il me faudra mourir. Mes aventures prendront fin avec un dernier accident ! »

Il prend bien soin de porter son sabre dans sa main. Il s'avance lentement dans le corridor. Bientôt, il aperçoit la petite clarté au centre d'une porte. Il s'approche ; il ne découvre aucune lumière directe, mais une sorte de mer brillante dont l'eau est en mouvement.

Il se cache dans un coin, près de la porte qu'il touche de la pointe de son sabre, pour signaler sa présence. Soudain, il perçoit un tremblement, puis entend des bruissements et des cris de fauve. La porte ne tarde pas à s'ouvrir, et Jean aperçoit,

à la faveur d'une lumière aveuglante, une bête d'une laideur indescriptible et dont les hurlements agacent les tympanes de l'oreille. Il laisse tomber son sabre sur la bête et en sépare la tête du tronc. La tête tombe à ses pieds, le reste disparaît derrière la porte qui vient de se refermer.

Jean saisit la tête du monstre, une immense tête, mais de poids léger. Il tient la tête d'un bras ; de l'autre, il tient son sabre. Il saute sur le petit coursier qui l'attend à la sortie du rocher. Quelques moments plus tard, il arrive au château. Il lance la tête du monstre sur la galerie et file derrière le château pour y attacher son coursier, cadeau de l'ami Beau-Vert.

Il rentre ensuite au château et s'assoit dans la berçante utilisée les jours précédents. Sur le coup de six heures, il entend des pas. C'est la princesse qui vient de sortir de sa chambre. Elle vient s'asseoir en face du jeune homme et le salue : « Bonjour, Jean !

— Bonjour, princesse !

— Eh bien ! Jean, je te dispense de me révéler qui j'ai embrassé cette nuit !

— Moi aussi, je le sais !

— Je l'ai assez entendu hurler et beugler pour le reconnaître ! Maintenant, écoute-moi bien. Ne te gêne pas pour me parler, même si je suis une princesse ! D'ailleurs, je t'appartiens.

Moi, j'ai été enlevée très jeune, et plus tard, j'ai été transportée dans le château où tu es présentement. Le roi, mon père, ne sait pas que sa fille est encore vivante. Il t'a chargé de délivrer le château sans même penser à sa fille.

— Comment un tel oubli peut-il être possible, princesse ?

— Voici ! J'ai été enlevée alors que j'étais toute petite. Mon père m'a fait chercher pendant longtemps sans jamais savoir où l'on me cachait. Mon père, le roi, m'a donc considérée comme disparue de la terre.

Celui qui m'a enlevée — celui que je devais embrasser — c'est un génie. Quand il n'était pas avec moi, il vivait sous la forme d'un animal, une sorte de béliard d'une taille peu ordinaire. C'est lui qui me tenait ici et qui veillait à ce que personne ne me découvre.

Lorsque quelqu'un s'introduisait dans le château sans m'apporter, le matin, le petit livre ou le miroir, il pénétrait ici non sous forme de bête, mais sous la forme d'un homme — c'était un génie ! — il le traînait dans la cave du château et lui tranchait la tête. Je ne sais pas ce qu'il faisait des cadavres ; tout ce que je sais, c'est qu'il les mettait à mort. Transportait-il les corps ailleurs ? Je n'en sais rien !

Maintenant, tu as tranché la tête de ce génie. Il est disparu à tout jamais. On n'entendra plus parler de lui ; je le sais, il me l'a dit !

Nous allons nous reposer dans la tranquillité, ce matin, et, dans le courant de l'avant-midi tu vas te rendre seul chez mon père et ma mère ; tu vas leur rendre

compte de ta mission. Tu leur diras que tu as vécu, ces derniers jours, dans le château hanté pour y accomplir la tâche qui t'attendait. Si tes prédécesseurs n'ont pas réussi, c'est qu'ils se sont trompés. Après ce bref discours, tu demanderas à mon père et à ma mère de t'accompagner dans leur ancien château. Vous viendrez me chercher. Quand ils me verront, sois certain que, malgré ma longue absence, ils vont me reconnaître à ma façon de parler ou même aux traits de ma figure. S'ils ne me reconnaissent pas, je tenterai de stimuler leur mémoire, et ils me reconnaîtront ! »

Jean et la princesse ont une conversation assez longue. La jeune fille raconte à son sauveteur comment sa vie s'est déroulée dans le château depuis son enlèvement. De son côté, Jean raconte sa propre vie à la princesse.

Vers dix heures, Jean se dirige vers la demeure du roi. Quand ce dernier voit venir le jeune homme il n'en croit pas ses yeux. Il convoque la reine et écoute le récit de Jean. Le roi et la reine apprennent comment leur employé a libéré le château de l'emprise du génie. « Maintenant, suggère Jean, allons ensemble visiter votre ancienne demeure ! »

Avant l'arrivée des visiteurs, la princesse, il va sans dire, revêt ses plus belles toilettes. Le roi et la reine s'amènent et causent avec la jeune fille sans la reconnaître. La princesse ne peut retenir longtemps sa déclaration : « Vous ne me reconnaissez pas ! Eh bien ! je suis votre fille. J'ai été enlevée toute jeune par un génie. C'est Jean qui a fait périr le génie et qui, du même coup, m'a délivrée. Vous vous rappelez mon nom ? Je m'appelle Jeanne. Ne trouvez-vous pas la coïncidence amusante ? Mon sauveteur s'appelle Jean, lui aussi ! »

Le roi put à peine contrôler son émotion. Il envoie de multiples courriers par la ville pour annoncer, au moyen de pancartes, le grand événement du château. Cette nouvelle est colportée et confirmée pendant trois semaines. Un roi, c'est un peu comme une femme. Quand il ne contrôle pas ses réactions, il dépasse les bornes ! Il mobilise tout le monde disponible dans la ville pour annoncer les fêtes et les festins qui se succèdent. Il n'est aucunement question de modérer les dépenses.

Trois semaines de festivités au château préparèrent les fastueuses noces de Jean et de Jeanne. J'ai profité de cette soirée pour danser la première fois avec une jeune fille. C'était une réunion dont on ne peut facilement oublier le souvenir.

Jean a donc épousé la princesse. Privé de maison paternelle, il est resté au château du roi ; celui-ci lui fit don de sa couronne. Jean, paraît-il, devint le meilleur roi de toute la lignée royale ; Jeanne fut aussi une reine de grande valeur.

Après avoir assisté à leurs noces, je n'ai pas revu ce couple princier.

Un an après son mariage, Jean reçut la visite de Beau-Vert ; en retour, Jean alla visiter ce vieil ami à une couple de reprises.

Un jour où Beau-Vert était seul avec Jean, il demande au nouveau roi : « J'ai une déclaration à te faire. J'ai attendu que tu aies une occupation permanente

avant de t'en parler. Te rappelles-tu la fois où, en traversant la forêt, tu t'es joint à moi sur la route. Il n'y a pas tellement longtemps, tu dois te souvenir que nous avons causé tout en marchant. Peu auparavant, tu avais découvert dans les broussailles un homme endormi et tu lui avais donné une partie de ta nourriture pour le secourir.

— Eh bien ! oui, je lui avais été d'un grand secours !

— Tu lui as sauvé la vie. Sais-tu quel était ce voyageur que tu as aidé ? C'était moi-même ! C'est moi qui étais là en train de mourir. Quand j'y pense ! J'ai vu la mort de bien près ! Tu as eu l'heureuse idée de me laver le visage à l'eau froide et j'ai repris mes sens. Ensuite, la nourriture m'a redonné des forces.

Je m'étais promis de te récompenser de cette bonne action. Je ne suis pas un génie, mais je suis capable, quand je veux, de rendre service même si les circonstances sont difficiles. Ma bonne position m'a permis de te venir en aide sans me ruiner. Tu sais, aujourd'hui, je suis presque l'égal d'un roi ; je suis un grand seigneur ! J'ai une bonne femme et quatre enfants auxquels j'ai pu donner une bonne éducation et des principes qui font les honnêtes gens. Aujourd'hui, nous pouvons nous considérer comme deux beaux-frères ou même des frères ! Nous allons continuer notre vie en nous visitant l'un l'autre et nous allons être heureux !

— C'est mon seul désir, à moi aussi ! » répond Jean.

Ils ont toujours vécu heureux et ont continué à entretenir des relations de bons voisins. Ils ne se visitaient pas chaque jour, mais passablement souvent. Cette amitié entretenait leur bonheur.

Après avoir été le domestique de ces deux amis, à différentes occasions, je suis revenu ici, je me suis marié à mon tour ; et aujourd'hui, j'ai pu vous faire le récit de ces événements !

BEAU-VERT

Récit populaire raconté le 3 septembre 1969, à la Petite-Rivière Saint-François (Charlevoix) par Alfred Simard (72 ans) qui l'avait appris de son père, Thomas, vers 1913.

Enregistrement no 3698. Conte-type 505 (variante). Un homme reconnaissant qui se comporte comme le mort reconnaissant.

Enn' fois c'ta' in marchand, p'i' i' ava' été avec sa femme. . . i' ava't seul'ment qu'un fils. I' fais'a't dés bonn's affaire' assez. In marchand, b'en, ça ajèt' [achète] p'is ça vend. Sés affér's marcha' assez bien.

In bon jour, i' pren un' maladie, lui : i' tomb' malade. Au bout de. . . i' ést malad' pendant deux t'oâs s'maines, et p'i' i' meurt. B'en, apras qu'i' ést mort, i's font comm' tout's lés aut's, 'mm' [comme] de raison ; i's l' fon enterrer. Et p'is la mère 'a rest' t'ut seule avec le garçon.

Au bout d' à pe' pra' in an, sont encor' tous lés deux, elle, à son tour, 'a tomb' malad' p'i' avec dés bons soins malgré tout', au bout de deux t'oâs moâs, ell' meur' aussi. C' fa't qu'i' rest' t'ut' fin seul.

I' éta't rendu à l'âg' de vingt-et-un ans. Apras qu'i's sont morts tous lés deux, comm' de réson, tout seul, ça gu'i fa' in gros dérang'ment. Mé', i' connaissa't le styl' du magasin, hein ! I' éta't comm' commis pour ainsi dire. Te'hou's, i' continue la minm' besogn' pendant in çertain temps.

Au bout d'un' couple [couple] d'années, i' éta't pâs marié encore, i' ava't resté. . . i' éta' encor' garçon, i' s' di' en lui-minme : « J' m'ennuie trop comm' c'est lâ. I' dit, avant çâ, a'ec mon pér' p'is ma mère. . . » Depu's c' temps-lâ, i' ava't te'hour' été dan 'a peine, ah ! tout l' temps. . . ça gu'i ava't fait enn' peïn' terrib'e. I' s' trouva't complèt'ment dérangé. I' dit : « Quo' c' que j' vâ's faire, j' m'en vâs vend' le magasin, p'i' ensuite, i' dit, çâ vâ m' fére d' l'argen assez pour voéturer¹ pendan in çertain temps. J'ai jama's beaucoup voéturé. C' fa't qu' lâ, i' dit, en tou' 'és câs, en voéturant, b'en, j' peux frapper² d'aut' chose, dés plaç's plus grandes. Lâ j' asseill'rai [essaierai] d' m'organiser d' nouveau ! »

1. Voéturer : Voyager.

2. Frapper : Parvenir à, découvrir.

P'is, i' vend son magasin, p'i' i' éta't pàs sans argen in p'tit peu avant. I' n' n'ava't qu'i' ava't hérité, comm' de raison, p'is l' magasin, b'en, ça gu'i' faisa' in montant d'argent raisonnab'e. « B'en, i' dit, avec çâ, j' m'âs pou'oèr, i' dit, m'â' 'oéyagé' enn' secousse³, parcourir dés paroèsses, parcourir dés villes, enfin n'importe quoi, n'importe comment ! »

Te'jours que, à un moment denné, i' ava't travarsé dan enn' grand' paroèsse, lâ, p'i' i' ava't couché lâ dan in hôtel, i' ava't pàs'é enn' coupeul de jours lâ. I' s'éta't loué enn' voéture, in ch'fal, enn' voéture, p'i' i' s' prom'na't dan 'a paroèsse ; c'ta' à pe' pras grand comm' La Baie Saint-Paul, p'is, 'oèr si i' a'ra't pàs d' place, là-d'dans, pour lui, pour tâcher de s'installer, ou de chos's semblab'es.

I' s'informa' au maît' d'hôtel, p'i' i' l' faisa't parler, tout's sort's d'affér's qu'i' gu'i' conta't. Mé', çâ gu'i' rentra't pâ' à l'idée, c'ta't pàs vraiment d' son goût. To'hous, i' pàs's deux t'oâs jours lâ, p'is l' lend'main matin, b'en, i' s' prépare, i' déjène [déjeune], p'i' i' s' prépare. I' di' au maît' d'hôtel, i' dit : « J' crés b'en, i' dit, qu' j' m'en vâs fère encor' du ch'min. I' dit, ça fa' enn' çertain' secousse, i' dit, que j' voéyag' comm' çâ, p'i' i' dit, lâ, b'en, i' dit, j'a'ra's voulu m' trouvé' enn' bell' place, p'i' i' dit, j'en n'ai pàs d' mon goût à v'nir jusqu' asteur : j'en ai asseyé plusieurs, mé', i' dit, lâ, i' dit, ça fa't pàs ! »

Ah ! Quand i' 'oé' çâ, l' maît' d'hôtel : « Qu'est c' que vous voulez que j' fasse, moé ? I' dit, j' peux pàs vous garder d' force. I' dit, probabeulment qu' v's vous serié' [seriez] installé ici dan 'a paroèsse, p'i' i' dit, vous a'riez fait' que'qu' chos' qu' a du bon sens ! »

To'hours, i' s' ma' à marcher. I' march' tout' la journée. I' s'éta't renseigné in peu a'ec le maît' d'hôtel avant d' partir, quel ch'min qu'i' pouva't parcourir avant d' rencontrer d'aut's demeures. Toujours que, en marchant comm' çâ, i' march' tout' la nuit, lâ, i' â tout' la journée p'is tout' la nuit. Quant' qu' c'est rendu au jour l' lend'main matin, i' s'en alla't tranquill'ment, p'is, t't en s'en allant, t't d'in coup, i' s'aparçoét — i' voyé comm' dés arb'e' écrâsé' in p'tit peu — p'i' i' s' penche in peu, i' aparçoé' in homm' qui paraissa't couché lâ.

I' dit : « C'est drôle ! B'en comment ça s' fa't çâ ? I' dit, lâ, lés arb's de minme, p'i' i' dit, i' ést écrâsé, lâ, lui. C'est-i' curguieux ! » Te'jours que, s'en vâ vers lui, i' s'ést approché cont' lui. T'hours, i' s' lève, l'homm' se lève. I' dit : « Bonjour, mecieu' ! I' dit, j'ai fait in saut, i' dit, j' m'éta's couché lâ, in peu pour me r'poser, i' dit, pour m'assoupir. Mé', i' dit, où c' que vous allez ? Vous voyagez ? Comment ?

— Ah ! i' dit, j' t-un voyageur, j' t-un 'oéyageur, p'i' i' dit. . .

— B'en, i' dit, moé j' 'oéyage aussi, p'is lâ, seul'ment, i' dit, que, j'éta's tell'ment brûlé, fatigué, lâ, i' dit, j' me su's t'écrâsé lâ pour me r'posé' in peu. I' dit, j'ai pàs d' manger ; ça fa't déjà deux jours qu' j'ai pàs mangé, i' dit, j' peux p'us résister !

3. *Secousse* : Temps, laps de temps, période de temps.

— B'en, i' dit, j'en ai, moé, lâ, su' mon dos, du manger. J' peux b'en vous en passé' in peu. Ça vâ vous soulager ! Quel côté vous marchez ?

— Ah ! i' dit, moé, j' m'en vâs de . . . Vous v'nez par lâ, vous ?

— I' dit, moé, j' m'en vâs par lâ. I' dit, je r'viens par là-bâs, lâ, p'is j' m'en vâs par lâ.

— I' dit, ô' ést pâs su' l' minm' rain-d'-vent⁴ tous lés deux.

— En tou' 'és câs, i' dit, à c' câs-lâ, i' dit, si ô' éta' ensemb'e, i' dit, à marché ensemb'e, i' dit, on pourra't mangé' ensemb'e ! Mé', i' dit, lâ, vu qu' v's vous en allez par lâ, b'en, i' dit, j' m'en vâs vous donné' enn' bouchée à manger. Vous la mang'rez quand vous voudrez.

— Ah ! i' dit, j' vâs la manger t'ut suite ! Apras çâ, i' dit, apras çâ, b'en, i' dit, j' continuerai à marcher ! »

I' gu'i deunne in peu d' son manger qu'i' s'éta't pris su' lui à l'hôtel avant d' partir. P'is lui, b'en, continue à marcher. Quand i' ést rendu . . . qu'i' a fait encore in bout, lâ, tranquill'ment . . . i' ava't soèf. I' dit : « Si j' pouva's v'nir frapper te'hour' in p'tit cours d'eau, i' dit, prend'e enn' gorgée d'eau, ça m' fra't b'en du bien ! »

I' fa't pâs b'en b'en long, t't d'in coup, quoe' c' qu'i' voét sortir ? In homm' qui sor' à travers le boâs, s'en vient dans l' chemin, p'i' i' ava't l'air à partir à marcher. I' s' ma' [met] à r'gârdér ; i' dit : « Comment ça s' fa't, i' dit, d'où c' qu'i' d'vient don, lui ? » P'i' i' s' ma' à l'approcher, à l'approcher, p'is l'aut' marcha't pâs b'en b'en vite. To'hou's, i' fa't pâs b'en long, p'i' i' l'attend. I' dit : « Bonjour . . . mecieu' ! » I' s' dévire, i' l' voé' arriver. « Bonjour, mecieu' ! i' dit.

— Bonjour, Beau-Vert. I' dit, j' t'ai dit Beau-Vert, parç' qu' t' és tout habillé en vert. I' dit, j' comprends to'hours pâs c'tte affér'-là !

— Ah ! i' di' oui ! I' dit, j' t-habillé' en vert, c'ést . . . c'ést ma coutume ! J'ai te'jour' été habillé comm' çâ . . . habillé d' minme.

— Mé', i' dit, où c' que tu vâs, don ? Quel voyage . . . t' és t-in voyageur, j' cré's b'en ?

— Ah ! i' di' oui, i' dit, j' t-in voyageur. I' dit, j' voéyag' d'in côté à l'aut'e. P'i' i' dit, vous ?

— I' dit, moé, c'é' 'a minm' chose. J' voéyage . . . c'ést çâ que j' fa's. Depu' in çertain temps, lâ, i' dit, que j' voéyag' de minme d'in bor' à l'aut'e.

— Ah ! b'en, i' dit, ça b'en du bon sens, i' dit, on peu fér' route ensemb'e !

— I' dit, oui, on peut fér' route ensemb', i' dit, ça nous fra't pâsser l' temps. Quant ô' ést deux, b'en, i' dit, on parle ensemb'e, i' dit, on discut' tou' 'és deux, i' dit, ça fa't b'en ! »

4. *Rain-de-vent* : Rumb de vent, direction, sens.

Te'hours quand i' ont marché tout' la journée, qu' la nuit lés prend comm' çâ en marchant, i' dit : « Avez-vous déjà passé par lâ, vous ? »

— Ah ! i' dit, non. I' dit, c'é' 'a premiér' fois, i' dit, que j' travars' par lâ. I' dit, moé, i' dit, j'ai jama's vu, i' dit, cés terrains-lâ null' pârt.

— Mé', i' dit, moé, j'ai déjà pâssé, mé', i' dit, ça fa't b'en longtemps. Mé', tout c' que j' sé's par 'zemp' [par exemple], i' dit, qu'i' y â enn' vill' pâs b'en loin d'é-citte, lâ. I' y â enn' ville, lâ. I' dit, on peut marché' encôr' tout' la journée, demain, lâ, p'is marché' encôr' presque tout' la nuit. Mé', i' dit, dans deux t'oâs jours, i' dit, en mangeant dés fruitag's su' in bord, p'i' en parlant, on peu' a'oèr in adon, dés fois, de voèr que'qu's gens's qui pâsse' en voéture, s' fére embarquer. I' dit, on s'en irâ dans la ville, apras çâ, i' dit, lâ, i' dit, on pourra't p't-êt' b'en s' placer tous lés deux, i' dit, pour travailler, a'oèr dés... que'que engag'ment qu' a'ra't du bon sens.

— Ah ! i' dit, c'est çâ que j' veu' a'oèr ! »

Te'hours, i's continusse' [continuent] à marcher. Quand i' ont marché encor' tout' la journée p'is tout' la nuit, lâ, i' arrive' au bord d' la ville. Ah ! b'en, l'é-trang' qu' éta' avec lui, lâ, i' dit : « On vâ marcher, i' dit, juss'. . . Me semb' j' su's déjà v'nu dans c'tte vill'-lâ. I' dit, quand que. . . I' premier hôtel qu'on vâ trouver, i' dit, on vâ s'en allé' à l'hôtel, p'i' i' dit, lâ, i' dit, on vâ mangé' enn' bouchée, on vâ se r'poser. On vâ d'mander. . . pâsser t'oâs jours, si l' faut. A no's deux, i' dit. . . moé, i' dit, j'ai pâs beaucoup d'argent su' moé. »

Mé' lui s'app'la't Jean. Jean i' dit : « B'en, moé, i' dit, j'en ai pâssablement, i' dit, encor' su' moé. I' dit, je 'n n-ava's pâs mal su' moé quand j'ai parti d' chez nous. P'i' i' dit, lâ, i' dit, b'en, i' dit, j' l'a ménagé, comm' de réson. Mé' i' dit, lâ, i' dit, j'en ai assez, lâ, pour encor' pour in çertain temps. On peut prend' le temps de se r'placer comme i' faut ! »

To'hours, i's s'en von [vont] à l'hôtel. Quand i's sont rendu' à l'hôtel, i's s'a-musa'ent comm' çâ, tous lés deux, i's marcha'ent dan 'a journée, ah ! vâ dan enn' place, vâ dans l'aut'e ; i's prena'ent d's information en minm' temps, 'mm' de raison.

To'hours, quand i's sont rendu' au soèr, le t'oâsièm' jour' au soèr, Beau-Vert di' à Jean, i' dit : « Écoute, asteur, lâ. I' dit, moé, i' dit, j' t'ai conduit dans la vill' d'é-citte, lâ, et j' peux pâs fér' pluss', moé, i' dit. Seul'ment, j' m'en vâs t' donné' in conseil : à v'nir jusqu' asteur, j'ai te'jours resté avec toé. Mé', toé, j' m'en vâs t' placer, lâ, p'is tu vâ' êt'e à ton aise. 'Ttendez ! Moé, j'en ai une un' place, i' dit, j' te l'ai pâs dit parç' que j' voula's pâs te l' dire. J'en ai un' place ; j' su's placé, moé, p'i' i' dit, j' gâgne. . . j'en ai déjà gagné d' l'argent. Seul'ment, j'en ai dépensé, j'ai fait' comm' toé, lâ, j'ai voyagé d'in bor' et d' l'aut'e, p'i' aujourd'hui, b'en, i' dit, j'éta's sans. . . qués'ment sans argent, lâ. I' m' ress' 'ienqu' que'qu's sous, à b'en dire, dans més poches.

Mé, i' dit, d'main matin, lâ, tu vâs partir, p'i' apras çâ, i' dit, tu vâs t'en allé au château du roi. I' dit, fa's-toé conduire. . . inform'-toé par l' maît' d'hôtel, lâ, d'main matin, lâ, fa's-toé conduire lâ. I' dit, le roi lui, lâ, i' â in château en faç' du sien, lâ, i' l'â abandonné. . . d'abord, i' éta't p'us capab' de rester d'dans, i' ava't tell'ment pêur de rester lâ, i' attenda't du bruit, i' attenda't tout's sort's de choses. P'i' apras çâ, i' dit, i' ont 'té obligés de l' lâcher. I' dit, i' s'ést fait' bâtir in aut' châtea' qu' ést b'en plus p'tit qu' c'ui-lâ qu'i' ava't, i' dit, qui ést à pe' pra' en face, lâ.

P'i' i' dit, le sien que j' te parle, lâ, c'ui-lâ qui ést hanté comme on dit, lâ, i' dit, i' ést en faç' du sien, p'i' i' dit, l'aut' côté, enn' grand rue, lâ, p'i' i' dit, i' ést b'en p'us. . . c'st in gros gros châtea', énorm' châtea'. I' dit, ça fa't du moins deux t'oâs ans qu'i's sont sortis de d'dans, p'i' i' dit, sont pâs capab's d' rester parsonne. 'Ês ceuz' qui gu'y vont, i' para't qu'i' en sort'nt pâs. J' sé's pâs si c'ést l' câs, mé', tou' 'és câs, i' dit, c'ést d' minm' que j'ai su çâ. P'i' i' dit, lâ, i' dit, i' â fait' in sarmen't de roi, lâ, c'ui-lâ, qui s'ra't capab' de gu'i dir' de c' qui s' pâss' dans c' châtea', c'tta peur de c' châtea'-lâ, i' dit, i' a'ra't sa couronne. I' dit, vâ don ! I' dit, c'é' enn' chos' qu' a du bons sens !

— B'en, chos' dit, tu sava's çâ, toé, i' dit, Jean dit, tu sava's çâ, p'is j' pâs comment ça s' fa't que tu t' 'és pâs placé lâ, toé ?

— Mé', i' dit, non, i' dit, j' te l' l'ai dit que moé, i' dit, j'ira's pâs pensionné du roi. I' dit, j' su's marié, p'i' i' dit, j'ai ma femm' p'is c'ést pour çâ, i' dit, que j' travaill' pour m' trouvé' enn' plaç' pour fér' viv' ma famill' moé itou⁵. I' dit, j' peux pâ' êt' dérangé lâ. I' dit, toé, lâ, ça a du bon sens : t' 'és t'ut fin seul, lâ, i' dit, lâ, t'a'râs c'tte chanç'-lâ, i' dit, tu s'râs b'en placé p'i' haïra's pâs çâ.

— En tout câs, i' dit, on frâ c' qu'on pourrâ ! I' dit, j' frai c' que j' pourrai ! »

To'hou's qu' l' lend'main matin, lâ, i' décid' çâ. Apras çâ, Beau-Vert pârt, lui, p'i' i' s'en vâ avè' lui. « M' âs m' rend' jusqu'au châtea', p'i' i' dit, m'en vâs. . . pour te denné' enn' chance encore en t'en allant pour te dire in peu comment fêre. »

Quand i's sont rendu' au châtea', i' dit : « Asteur, quiens, 'oés-tu, lâ, i' y â dés gardes, lâ, i' y â dés valets, lâ, vâ-t'en 'és trouver, p'i' i's vont t' conduire au roi.

— Mé', i' dit, 'cout' don, i' dit, c'st in affère, moé, lâ, ça été. . . m'en vâ' êt' en peine avec çâ, moé, lâ. I' dit, m'en allé' au châtea' tout fin seul ! I' dit, si i' y en â qui gu'y ont déjà été p'i' i' ont pâs r'ussi. I' doé' 'n n-a'oèr dés p'u' intelligents qu' moé qui gu'y ont 'té, p'i' i' ont r'guien fait'. Que c' tu veux que j' fasse, moé ? I' dit, m' âs fér' comm' lés aut's. J'en r'sortirai p'us !

— Faut pâ' avoèr peur de r'guien. I' dit, quand on enteurprend d' quoi, ça s' fa't pâs t'ut seul. I' dit, pour gâgner. . . si tu gâgna's çâ, lâ, a'oèr la couronn' du roè, lâ, i' dit, ça vaut la peïn' d' s'en occuper !

5. *Itou* : Pareillement, aussi.

— En tou' 'és cās, i' dit, j' su's t'ut seul. Arriv' que pourrā ! I' dit, si j' reste en vie, j' vivrai, p'is si j' meurs, b'en, i' dit, j' mourrai. En tout cās, m' ās prend' le riss' [risque].

— B'en, Beau-Vert dit, asteur, moé, j' m'en vās. M' ās m'en aller chez nous, p'i' i' dit, toé, i' dit, fa's comme j' te dis. Tu vā 'oèr qu' ça vā marcher ! »

C' fa't qu'i' pârt, p'i' apras cā, s' fa't conduire. . . i' vā trouvé' in valet, p'i' i' s' fa't conduire au roè. P'is lâ, i' parle in peu avec le roè ; i' éta't pās fou, i' éta't capab' de jāser comme i' faut.

Te'jours que, i' d'mande au roè si c'éta't b'en vra' [vrai], qu'i' ava' entendu dir' cā que son château. . . I' dit : « Je l'ai vu en arrivant, lâ, i' dit, para't, i' dit, que vous êt's sorti de d'dans, c'ta't p'us restab'e !

— Le roè dit, non ! I' dit, impossib' de gu'y rester ! I' dit, ça fa't deux t'oās ans qu'on ést sorti de d' lâ. J'ai envoeillé dés gens's qui gu'y ont 'té. I' dit, ah ! enn' centaine, en diffarent temps. P'i' i' dit, pâ' in seul ést capab' donner d' nouvelle, i's sortent p'us ! I' dit, j' pās capab' d' comprend'e r'guien de c'tte histoèr'-lâ p'is lés. . . b'en, lés gens's veul'nt p'us gu'y aller, i' ont peur de s' fêr' tuer. Ça fa't qu'i' dit, c'ést b'en triss' [triste] pareil, p'i' i' dit, ça nous tranquilis' dans la ville. On craint te'hours c'tte affair'-lâ, qu'on sé' pās c' qui peut nous arriver.

— B'en, i' dit, Sir' mon roi, moé, j' su's v'nu pour asseyer mon tour. J'irai voèr, demain. I' dit, on peux-tu rentrer n'importe quel temps.

— Chaqu' parsonn' qui vient, lâ, i' dit, j' leu' donn' deux t'oās jours de repos. P'i' i' dit, la quatrièm' journée au matin, si t' és t'oās jour' à te r'poser, disons t'oās jours, lâ, à t' prom'ner dans la vill' partout, tu vā' a'oèr in beau cārrosse, in châr'tier qui vā t' conduire à tés guises. P'i' i' dit, au bout d' t'oās jours, le matin, lâ, tu t'en irā' au château. P'is, apras cā, b'en, i' dit, si tu sors, tu sortirās, p'is si tu sors pās. . . Ah ! par 'zemp', [exemple] i' dit, j' peux pās 'n en dir' pluss'. Mé', i' dit, j' te l'ai dit d'avanç' que c' c'ést qu' foula't [fallait] fêre. . .

— En tout cās, i' dit, c'ést correck ! I' dit. . . »

Pendant t'oās jours, i' s' promèn' dans la ville, p'is le roi gu'i donn' d' l'argen au besoin qu'i' ā dans sés poches, hein ! si i' veut dépenser d' quoi, que'qu' chose, p'is ça marche !

To'hours, la quatrièm' journée au matin, lâ, b'en, le roi i' dit : « Asteur, quiens, i dit, prends la clé, lâ, p'i' apras cā, i' dit, m'en vā' envoyé' in valè' avè' toé, t' conduire, lâ, à la port' lâ. Débârr' la port' p'i' ent', p'i' apras cā, i' dit, pāss' la journée lâ, p'is le temps qu' tu pourrās. S' tu peux sortir, b'en, i' dit, si j'en ava's dés nouvelles, j' s'ra's b'en content. »

T'hours qu' lâ, lâ, i' pâ'r avec le valet, i' s'en vā le r'conduire à la porte, lâ, p'i' i' débârr' la port' p'i' i' rent'e. Apras qu'i' ést rentré, c'ést b'en propre, enn' bell' grand cuisine, in peu comm' le roè gu'i ava't désigné. I' ava't p'usieurs po't's [por-

tes] de chamb's tout's farmées comme i' faut. P'i' i' sé' pàs si i's sont bârrées ou pàs bârrées. I' s'assit lâ.

Quand c'est rendu... l'avant-médi s' pàsse, i' se l'va't d' temps en temps, i' r'garda't dan 'és châssi' in peu. « Mé', i' dit, j' comprends to'jou's pàs çà, moé, que... i' dit, si i' attend du bruit, ô' attend pàs grand chose ! I' y a pàs grand bruit qui s' fa't lâ. »

C' fa't quand qu' c'est rendu au médi pour dîner : « Mé', i' dit, le roè i' a te'hours pàs parlé de m' denné' à manger. I' dit, mé' quo' c' m' âs manger, moé ? I' dit, j' commenç'rai pâ' à fouiller dan 'és chamb's, p'is cés affér's-lâ. J' sé's-tu qu'est c' qu'i' â là-d'dans, moé ? I' dit, c'est te'jours b'en curguieux ! »

Quand qu' c'est rendu au médi lâ, lui, i' éta' apras s' barcer b'en tranquille, i' s' détourn' p'i' i' voé enn' tab'e, lâ, enn' demi-tab'e, lâ, par 'hemp', lâ, qu' ést garnie d' manger, tout' su' 'a tab'e. I' â pâ' attendu aucun bruit, i' a pàs' eu connaissance' de r'guien. I' dit : « Dis-moé don, i' dit, quo' ç' c'est que... comment ça s' fa't c'tte affér'-là ? C'st égal ! I' dit, i' ont mi' 'a tab'e. I's l'ont te'jou's pàs mis... M'â' attend' encore in p'tit peu probablement, mé'... I' y â seul'ment qu'un' chés' [chaise]. I' dit, ça a b'en l'air qu' la chaise a 'té mis pour que j' mange ! »

Quand i' 'oé' çà, b'en, i' s' lève, lui. Quand i' 'oé' qu' parsonne arrive ; i' pàs-sa't médi. I' s'en vient s' mett'e à tab'e. L' manger 'ta't b'en chaud. I' dit : « La pœur qu'il' ont, c'est c'tte pœur-lâ qu'il' ont ! I's s'en vienn'nt s' mett'e à tab'e, p'i' i's mang'nt trop, p'i' i's s' rend'nt malades, p'i' i' dit, i's meur'nt lâ. I' dit, j' 'oés pàs d'aut' chose ! »

Fa't qu'i' mange... i' dîn' comme i' faut. Apras qu'i' â dîné, i' pârt, p'i' i' s'en vâ s'asseoir encôr' dans sa chaise ; i' ava' enn' grand chais' barçante, lâ. Lâ, b'en, i' s' détourne, la tab', tout ést serré⁶, i' y â r'guien en tout' su' 'a tab'e.

Te'hours, i' pàs's' tout' l'après-midi, p'is quand qu' c'est rendu au soèr, encor' la minm' chose. V'lâ encor' la tab' qui ést encor' placée encore à la minm' place. Le manger d'ssus, mé', tout du manger chang'ment. I' s' ma' encor' su' sa chaise, p'i' i' soup' comme i' faut.

Après qu'i' a eu soupé : « Mé', i' dit, i' a b'en d' l'air de pàs sortir ! I' dit, moé, j' su's pàs pra' [prêt] à sortir non plus. J'attrap' pàs d' mal écitte. I' dit, j'ai jama's mangé aussi b'en comme j' mang' lâ. J' mang' tant que j' veux, p'is du bon manger, p'is jusqu' enn' bell' gross' bouteill' de vin qu'i' y â su' 'a tab'e. I' dit, c'est b'en... c'est b'en... j' su's sarvi comme in roè, p'is j' su's content d' lui ! »

Mé', i' ava't te'hour' enn' çertaine inquiétude. Quant' c'est rendu au soèr, i' ést à pe' pras vers neuf heures, i' s' barça't, p'i' i' commença' à s'endormir, lâ. T't d'in coup, i' attend marcher. « Quiens ! i' dit, ça doé' êt' cell'-là, i' dit, qui m' denna't du manger, qui v'na't mett' la tab'e. Probablement, qu'i's sont apras m' préparé' in lit. I' dit, j' 'oés pàs d'aut' chose. En tou' 'és câs, i' dit, i' â dés po't's [portes] de

6. *Serré* : Remis en place.

chamb'es, i' dit, si i's rouv'nt pàs, m' às lé' [les] ouvrir. M' às te'hou' 'oèr. I' dit, en-core, j' su's b'en dans ma chaise. J'ai 'ienqu' 'a peïn' de dormir lâ ! »

To'hours, i' s' détourn' la tête, i' attend [entend] rouvrir enn' port' de chamb'e. C' qu'i' 'oé' arriver ? Enn' bell' princesse, b'en habillée ; 'a brill'a't come in diamant. 'A s'en vien en faç' de lui, p'i' ensuite 'a pren in p'tit liv' p'i' 'a gu'i mont'e. « Quiens ! 'a dit, 'a dit, voés-tu l' p'tit liv' que j'ai dans ma main, lâ ?

— B'en, i' di' oui !

— B'en, 'a dit, d'main matin, lâ, à six heures, mecque j' me réveille, si j' voés pàs c' p'tit liv' lâ, lâ, su' la p'tit' tab'e à 'a têt' de mon lit, lâ, 'a dit, t'a'râ' 'a têt' tranchée ! »

'A r'tourn' de bord, 'ienqu' su' in talon, p'i' 'a pârt, p'i' 'a rent' dans chamb'e, p'is la po't' de chamb' se r'bârr' par darguière elle. Mmmm... i' a voé' rentrer. I' dit : « C'st enn' belle, çâ, i' dit, ceuz' qui viennent, i' dit, i' en sorte' p'us. On sé' b'en qu' a'ec le cou coupé, i's peuv'nt pàs r'sortir ! I' dit, ça doé' êt' que'que affér' de minme, comm' de raison ! » I' ést pàs mal⁷ en peine.

T'hours, quant' i' ést rendu à pe' pra' à in heur' de ça, lâ, qu'alle ést parti : « Mé', i' dit, que c' que m' às fère ? J' m'endors p'us, lâ. I' dit, lâ, i' dit, co' minm' [quand même] que j' me couch'ra's, i' dit, c' pàs dés farces, lâ. 'A ést partie a'ec-que l' liv'e, p'i' i' dit, alle â bârré la po't' de chamb'e ! I' dit, que c' que m' às fère ? »

Mé', Beau-Vert gu'i ava't dit : « Quant' tu s'râ' en peine, lâ, tu pens'râ' à moé, p'is j'assè'rai d' t'aider ! » I' s' ma' à pensé' à çâ. I' dit : « Vâ don ! J'a'ra's b'en pàs dû laisser Beau-Vert. Mé', pourtant, i' m'ava't dit, si... quand j' s'ra' en peine, de pensé' à lui, qu'i' viendra't m'éder [aider]. I' dit, tout d'in coup, i' dit... c'êst b'en d' valeur⁸. J' voudra's b'en... 'Oéyons ! Beau-Vert, i' dit, si c'êst vré' [vrai] qu' t' às dit çâ, lâ, i' dit, j'eum'ra's b'en à t' voèr ! »

En disant çâ, mon ami, qui c' qui arrive ? Beau-Vert ! « Mé', i' dit, que c' c'êst c'tte affér'-lâ ? Comment c' que t' a' [tu as] arrivé ?

— Ah ! i' dit, comment j'arriv' lâ ? I' dit, occup'-toé pàs d' çâ. Moé, i' dit, i' y â r'guien qui m'empêch' de pâsser.

— I' dit, c'ta't bârré, lés po't's !

— J' 'és ai débârrées, moé, j'ai enn' clé, j'ava' enn' clé su' moé. J' t'assure, depu's que j' ress' chez nous, depu's, lâ... j' pâ' en peïn' de çâ non plus, t' sé's ! J' t'assur' que ma demeure, j'en ai dés clés. P'is, i' dit, lâ, j'ai arrivé, j'ai juss' débârré la po'te, p'is j'ai rentré. P'i' i' dit, co' minme, j' te l'ava's dit, quand tu s'râ' en pei-

7. *Mal*(pas) : Passablement, assez.

8. *Valeur* (de) : Regrettable, malheureux.

ne, i' dit, tu pens'ra' à moé. P'i' i' dit, que c' que gu'y â lâ ? T' ava's... t'é' attristé, comment ?

— Ah ! i' dit, j'éta's pâs gaillârd, çartain, p'is je l' su's pâ' encôr' non plus. »

I' s' ma' à gu'i conter çâ, lâ. « Ah ! mé' Beau-Vert dit, i' dit, c'est r'guien ! C'est r'guien en tout' çâ ! Pouha ! Soés don pâ' occupé. Quiens, quiens, quiens ! i' dit, j' m'en vâs pâssé' 'a nuit' avé' toé, lâ, p'i' apras çâ, i' dit, on vâ parler tous les deux. P'is d'main matin, quand ça s'ra' l' temps, j' m'en irai, p'i' apras çâ, i' dit, occup'-toé pâs de r'guien ! Parlons tous les deux, p'is crains pâs !

Quiens, quiens ! i' dit, 'gâr' 'gâr' [regarde], i' dit, vâ-t'en dans armoèr' qu'i' gu'y â lâ, lâ. Rouv' la po't' d'armoère, lâ, apras çâ, i' dit, i' doi' a'oèr que'qu' chose à boèr' dans cés armoèr's-lâ. Toé, pens's-tu qu'i' y â pâs r'guien là-d'dans ? »

Ça fa't qu'i' s'en vâ. « Mé', i' dit, j'ai pœur.

— B'en, Beau-Vert, dit, m'âs gu'y eller, moé ! »

I' pârt, p'i' i' s'en vâ ouvrir l'armoère. I' sor' enn' bouteill' qu'i' y ava't lâ. « Quiens ! 'gâ'd' [regarde] ! i' dit, c'est tout' du vin, du bon vin. I' dit, c'est pâs nécessair' de s' souler. Seul'ment qu'i' dit, tu peux 'n en prend'e. Ça fa't du bien ! Ah ! tou' 'és deux, en parlant, lâ. »

Te'hou's, i's prenne' in peu d' vin tou' 'és deu' en parlant. Quant' i's sont rendu' à quatre heur's le matin, Beau-Vert dit : « Quiens ! Moé, faut j' m'en a'lle ! I' ést quatre heures, faut j' m'en aille, lâ ! I' dit, ress' dans ta chaise, toé, p'is dor' [dors] in beau sorm' [somme], lâ, dans ta chaise. P'i' apras çâ, i' dit mecqu' tu t' réveill's, lâ, le p'tit liv', lâ, b'en, i' dit, i' s'ra' lâ, lui, ent' [entre] toé p'is ta chaise, lâ, ent' toé, su' enn' chaise, lâ.

— B'en, oui, mé' i' dit, qui c' qui vâ aller l' charcher ?

— Occup'-toé don pâs ! D'abord qu'9 t'a'râs l' 'tit liv'e ! I' dit, j'ai b'en rentré par c'tte po't'-là, j' capab' de rentrer par in aut' po'te aussi ! »

Te'hours que, lui, Beau-Vert pârt, p'i' apras çâ, i' ress' dans sa chaise, lui ; i' dor' in beau sorme. I' s' raveille, i' ést six heur's moins dix. « Eh ! mon doux ! six heur's moins dix ! I' dit, si c'est pâ' épouvantab'e ! » I' s' détourn' la tête in peu, i' aparçoét l' liv' qu' la princess' gu'i ava't montré qu' éta't su' 'a chaise, cont' lui.

I' prend l' liv' vit'ment, i' s'en vâ à la po't' d' la chamb'e, la po'te éta't pâs bârrée. S'en vâ... i' rouv' la po't' d' la chamb'e, i' voét la princess' qu' éta't couchée dans l' lit. I' y ava't la p'tit' tab'e à 'a têt' de son lit, lâ. I' prend l' liv' p'is s'en vâ l' mett' su' 'a p'tit' tab' contre elle, lâ, p'i' apras çâ, i' s' tourn' de bord p'i' i' s'en vient s'asseoir.

Lâ, apras, i' attend r'guien. Elle, se lève, 'a voét b'en l' 'tit liv' qu' ést lâ. Te'hours que, i' pâss' sa journée lâ. I' asseilla't pour sortir ; s'en vient pour sortir, i'

9. *Abord* (d') que : Pourvu que, puisque.

ava't pàs d' clé, quant' i' vient pour sortir, la po'te éta't bârrée. I' ress' lâ. « Mé', i' dit, c'est to'hous b'en terrib' pareil ! Dis-moé don, i' dit, comment ça peut s' fère, çâ, i' dit, que c'tte princess'-là ést tout fin' seul' lâ p'is c'ést ell' qui fa't tout c' tra-jet-lâ ! »

Quant' c'ést rendu encore au matin, lâ, à pe' pras vers huit heures, v'lâ encor' la tab' qui s' mat [met]. I' s' ma' à manger comme i' faut. Rendu au médi, encôr' la minm' chose, et p'is l' soèr encor' la minm' chose. I' soupe encor' comme i' faut, p'is quand i' â soupé, lâ, i' s' ma' à s' barcer. Quant' c'ést rendu encore à pe' pras vers huit heures, t't d'in coup, mon ami, la po't' d' la chamb' se rouv' encore. C' qui arrive, encore ? La princesse ! 'A s'en vien encore en faç' de lui. « Bonjour !... 'a dit, bonjour, prince !

— I' dit, bonjour, princesse !

— Tiens, 'a dit, c'ést la deuxièm' fois que j' viens t' voèr, lâ. 'A dit, tu m' â' ap-po'té [apporté] mon p'tit liv'e, à matin ? 'A dit, j' sé's t'jou's pàs comment c' que t' âs fait' pour m'ap-po'ter c' 'tit liv'-là !

— I' dit, c'ta't b'en facile ! I' dit, je l'ava's dan 'és mains ; j'ai 'té vous l' porter.

— Ah ! t' âs 'té me l' porter. B'en, 'a dit, lâ, quiens ! 'a dit, 'gârd' l' p'tit miroèr' que j'ai lâ, lâ. P'i' 'a dit, d'main matin à six heures, lâ, si tu m'emport's pàs ce p'tit miroèr'-là su' ma tab'e, la minm' chos' que t' âs fait' pour le liv'e, lâ, 'a dit, lâ, 'a dit, demain matin à six heures, d'main matin, t'a'râs la têt' tranchée. »

'A r'tourn' de bord, p'i' 'a pârt p'i' 'a rent' dan 'a chamb'e. Apras qu' 'a ést partie : « B'en, mon doux ! i' dit, ça frâ te'hours pàs. Lâ, tu vâs dire, c'ést d' minm' qu' 'a... tous ceuz' qui sont v'nus, i' 'és ont fa't périr, comm' de raison. I' dit, 'a ést v'nue hier au soèr, 'a r'vien encore à soèr, p'is pàs plus contente. Quo' c' tu veux que j' fasse ? Ça va v'nir ça va r'virer mal ! »

Quand i's sont rendu' encore à pe' pras vers neuf dix heures, i' pense encore à Beau-Vert. Beau-Ver' arrive. « Voyons ! i' dit, 'a ést-i' [est-elle] v'nue encore à soèr ?

— I' di' oui, 'a ést v'nue encore à soir a'ec in p'tit miroèr, lâ. I' dit, 'a m'â dit que, d'main matin à six heures, si j' gu'i denna't pàs c' 'tit miroèr'-là, d'main matin su' sa tab'e, lâ, i' dit, qu' j'a'ra' 'a têt' tranchée. P'i' i' dit, 'a ést partie a'ecque l' miroèr p'i' 'a ést partie dans sa chamb'e.

— B'en, mon Dieu ! décourag'-toé don pàs ! I' dit, tu gu'y â' été... 'a ést v'nue hier au soèr, tu gu'y â' été gu'i porté' à matin ! C'ést pàs plus malaisé d'aller gu'i porter d'main matin. Occup'-toé don pàs !

— B'en, oui, mé', i' dit, où c' que tu prends çâ ?

— Accup'-toé don pàs d' çâ, j' te dis. Laiss'-moé fère, moé ! »

Te'hours, qu'i' parle encore enne escousse avè' lui, p'is quant' c'ést rendu encor' vers deux t'oâs heur's du matin, lâ, bon ! b'en Beau-Vert dit : « Asteur, moé, j'

m'âs m'en aller, p'i' apras çâ, i' dit, toé, lâ, i' dit, dor' encore in sorme, lâ, dans ta chaise ; r'pos'-toé tranquille. P'i' i' dit, d'main matin vers six heur's moins dix moins quârt, lâ, tu vâs t' réveiller, p'is tu gu'irâs gu'i porter son p'tit miroèr !

— I' dit, 'cout' don ! Ça vâ v'nir qu' ça vâ êt'e épeurant.

— Mé', non ! Fa's comme j' te dis ! Crains pâs ! »

Te'hours que, i' dor' encore in sorme apras qu'i' ést parti, p'is quant' c'ést rendu vers six heur's moins dix, six heur's moins quârt, i' s' réveille, i' voé encor' l' mi. . . i' voét l' miroèr p'i' i' éta't su' 'a chaise, cont' lui. I' prend l' miroèr p'is s'en vâ encore à la po't d' la chamb'e, p'i' i' vâ l' mett' su' 'a p'tit' tab'e. La princess' 'ta't lâ qui dort d' son mieux. I' tourn' de bord p'i' i' s'en vient. Apras qu'i' ést sorti, elle, 'a s' raveille, 'a prend. . . 'a voét l' miroèr qu' éta't lâ.

Te'hours, ça pâsse encor' tout' la journée d' minme. Quant' c'ést rendu au soèr, lâ, i' ava' encor' soupé, i' éta' apras s' barcer, tout d'in coup, i' a juss' pensé à Beau-Vert. Beau-Ver' arrive. « 'Oéyons, i' dit, comment ça vâ à soèr, comment ça vâ ?

— I' dit, je l' sé's pâ' encore. I' dit, 'a ést pâs v'nue encore, mé' i' dit, t' és b'en v'nu d' bonne heure, à soèr ?

— Ah ! i' di' oui, j' su's v'nu d' bonne heure à soèr parç' qu'i' dit, c'ést enn' chos' que t' âs pâs passé, toé. I' dit, à soèr, lâ, 'a vâ v'nir lâ, c'ést pour çâ j' su's v'nu d' bonne heure. 'A vâ te d'manzer [demander] demain matin, pour gu'i dir' laquell' qu' 'a vâ embrasser cett' nuit, à une heure, cett' nuit.

— B'en, oui, mé', i' dit, c'ést laquell' qu' 'a vâ embrasser, i' dit, c'ést pâs moé qui vâs gu'i dire. Sé's-tu qui c' qu' alle embrasse, toé ?

— Ah ! i' dit, m' âs t'expliquer çâ, lâ. I' dit, 'a vâ v'nir te d'mander çâ. Tu vâs dire : oui, princesse, j' vâ' asseyer vous l' dire. Tu gu'i dirâs çâ. 'A vâ partir p'i' 'a vâ s'en aller s' coucher. Mé', i' dit, toé, 'a vâ gu'y aller. . . tu grouill's pâs de d' lâ. Grouill' pâs ! Attends ! P'is quand ça s'râ rendu, lâ. . . 'a vâ l'embrasser ver' une heure. Apras qu' 'a l'a'râ embrassé, lâ, moé, i' dit, j' vâs v'nir te trouvé' écitte, lâ. Apras çâ, quand j' s'rai avè' toé, j' te dirai comment fére. Occup'-toé pâs du ress' pour le moment ! I' dit, j' viendrai t'arranger çâ, moé !

— I' dit, 'cou' don, i' dit, Beau-Vert, i' dit, c'ést bon à r'guien ! I' dit, tu sé's b'en, t' â' in tchum [chum]¹⁰ qui t' donne [pas] bonn' chance ! Tu m'ava's déjà renseigné enn' bonn' place, p'i' i' dit, tu sé's b'en, i' dit, que j' fa' enn' gross' se-cousse ! I' dit, j' su's to'hours pra' [près] à t' fêr' tuer.

— Laiss' fére. Fa's comme j' te dis. Ça a b'en été à aller jusque lâ, lâ. At-tends ! »

10. *Chum* (angl.) : Ami, compagnon, copain.

Te'hours, Beau-Vert dit : « J' peux pâ' êt' plus longtemps qu' câ, moé, parç' qu'i' dit, j' peux pâ' êt' plus longtemps, faut j' m'en aille, faut j' m'en occup' de c'tte affér'-là. Touch's-y pâs, p'is, i' dit, crains pâs. Fa's comme j' te dis, p'i' aie pâs pœur ! I' dit, j' viendrai t' voèr, à pe' pras vers deux heur's c'tte nuit : j' s'rai ici ! »

Te'hours, Beau-Vert pârt, p'is lui, b'en. . . I' attend quand 'a s'ra't rendue. Vers neuf heures, la port' s'ouv', v'lâ 'a princess' qui arrive. Bon ! 'a parle. « Bonjour, 'a dit, Jean !

— I' dit, bonjour, princesse !

— 'A dit, quiens ! 'A dit, lâ, 'a dit, j'emporte r'guien, lâ. 'A dit, si tu viens. . . à six heur's d'main matin, si tu viens pâs m' dir' laquell' que j' vâ' embrasser cett' nuit, lâ, 'a dit, lâ, 'a dit, tu mourrâ' à six heur's d'main matin ! 'A dit, t'a'râ' encore. . . t'a'râs la têt' tranchée ! »

I' dit pâs pâ' in mot. Elle, tourn' de bord p'i' 'a pârt p'i' apras câ, 'a rent' dans sa chamb'e. To'hours, lui, b'en crair' qu'i' dort pâs, on n'en parl' pâs ! L' temps gu'i' paraissa't long, p'i' i' paraissa't cour' [court] en minm' temps parç' qu'i' ava't peur de manquer son coup p'is s' fêr' tranché' 'a têt' l' lend'main matin.

To'hou's, quant' qu' c'est rendu vers deux heures, mon ami, i' s'aparçoét, i' attend brâssé' in peu la po'te. C' qui rent'e ? Beau-Vert ! « Allons ! Beau-Vert dit, i' dit, vite, i' dit, viens ! I' dit, c'est l' grand temps.

— B'en, oui, i' dit, viens, i' dit, j' pâs prêt pour. . . pour elle, i' dit.

— Ah ! i' dit, t' és t' és t'és t'és correck comm' câ, t' és prêt. Viens, i' dit, j' m'en vâs dir' comment c' qu'i'. . . Viens ! I' dit, on vâ sortir, j' m'en vâs t' dir' comment fêre ! »

Apras qu'is sont sortis, lâ, Beau-Vert dit : « R'garde. Voés-tu c' qu'i' y â lâ ?

— B'en, i' dit, oui ! I' dit, c'st in chfal ?

— B'en, i' di' oui ; c'st in ch'fal, câ. J' t'ai emm'né, moé, lâ. C'st in coursier, c' cheval-lâ. P'i' i' dit, à pârt de d' câ, lâ, occup'-toé-z-en pâs ! Embarqu' su' son dos, la, p'i' apras câ, occup'-toé-z-en pâs. I' vâ t' conduire' où c' que fau' aller.

Lâ, tu vâs partir p'i' avec lui, su' son dos. I' vâ vite en masse. P'i' i' dit, vous allez marché' à pe' pra' une heure. Au bout d'enne heure, lâ, i' vâ t' transporter dans la forêt, lâ. I' vâ arrivé' au pied d'in espèç' de cran¹¹, i' dit, qui vâ. . . s' trouve au bord d' la mer. I' dit, rendu lâ, i' dit, à c' cran-lâ, il vâ arrêter, lui, l' p'tit ch'fal, lâ, p'i' i' dit, toé, r'gârd' c' qu'i' y â lâ — i' s'allonge. . . Beau-Vert s'allong' le brâs su' 'a galerie — quiens ! i' dit, 'gâr' [regarde], — i' prend câ dans sa main — câ, i' dit, c'st in sâb' que t' âs lâ.

P'i' i' dit, avecque c' sâb'-là, lâ, tu vâs partir avec ton sâb' dans ta main, p'is gard'-lé te'jours dans ta main en t'en allant, lâ, jusqu'au temps qu' tu soeill's

11. *Cran* : Rocher nu à fleur de terre ; falaise ; roche stratifiée.

[sois] rendu au pied du cran. Quand tu s'râs rendu lâ, i' dit, l' 'tit ch'fal, lui, lâ, i' vâ arrêter. T' âs pâs besoin de l' mener, fa's-en pâs d' câs, laiss'-lé fère. Lui, i' sé' c' qu'i' â à fère.

Rendu lâ, i' dit, tu vâs débarquer, tu vâs voèr la formanç' d'un' porte, lâ, dans l' cran. I' dit, la po'te ést farmée dure. I' dit, tu prendrâs ton sâb', p'is, avec la point' du sâb', lâ, t'a'râs juss' à gu'i' toucher, à 'a po'te. En touchant la po'te, i' dit, la po't' vâ s'ouvrir. Tu vâs rentrer.

Mecqu' tu soeill's rentré, i' y â in corridor, lâ, qui â à pe' pras deux pieds d' large ; c'ést pâs large ! Deux pieds ! Fa's b'en attention d'y touché' avec ton linge, avec tés coud's, lâ, où avec, encor' moïn avecque l' sâb'e. Vâ-t'en avec précaution !

Mecqu' t'eill's [tu aies] marché à pe' pra' enn' coupeul de cents pieds, lâ, tu vâs voèr enn' p'tit' clairté [clarté] qu'i' y â lâ, lâ. Rendu à c' p'tit' clairté-lâ, lâ, tu vâs t'arrêter, p'i' apras çâ. i' dit, tu vâs te. . . faire attention, lâ. À côté d' la po'te, du côté droett', lâ, i' a dit, i' vâ a'oèr enn' plaç' pou' te ca. . . tu vâs t' cacher lâ, lâ, tu vâs rester comm' çâ sans grouiller. Mé', prends. . . gard' ton sâb' dans ta main, comm' çâ.

P'i' i' dit, pâs longtemps qu' tu vâ' êt' lâ, lâ, tu vâ' attend'e [entendre] in brui' épouvantab'e, i' dit, que tu vâ' attend'e.

— B'en, oui, i' dit, j' sé's, j' vâ' avoèr. . . 'ta' épouvantab'e, mé'. . .

— I' dit, mé', crains pâs, fa's comme j' m' âs te dire, aie pâs pœur. I' dit, lâ, la po'te, tu vâs voèr le jour, la clarté à travers, lâ, par la serrure, lâ, vâ s'ouvrir. I' dit, i' vâ arrivé' enn' bête, enne espèce. . . sous la form' d'in gros bélièr, i' dit, qu' ést épèuran à voèr. I' dit, ça vâ bœugler, i' vâ criguièr [crier], i' vâ êt'e enragé, parç' qu'i' dit, i' vâ 'n avoèr connaissance. Quand t'a' touché 'a po'te pour entrer, i' 'n â eu connaissance, p'is lâ t' és t-encôr' plus proche, lâ.

I' dit, i' vâ êt' enragé, i' vâ êt' sans connaissance. I' dit, grouill' pâs de d' lâ ! I' vâ avancer. I' vâ s'en v'nir assé' a'ec eunn' rage, la po't' vâ s'ouvrir. I' vâ s'en-voeiller pour pâsser dans l' corridor, lâ. I' dit, mecqu'i' soeille. . . qu' la têt' soeill' pâssée, lâ, t' âs juss' à te l' rabatt, ton sâb', tu vâs gu'i' tranché' 'a tête.

En gu'i' tranchant la tête, i' dit, i' vâ écrâser lâ, au fond, lâ. P'is la têt' vâ continué' à criguièr [crier], elle, sans slack¹² jusqu'au temps qu' tu l'eill's [aies]. . . tu vâs t'en v'nir avec. . . T' t'en viendrâ' a'ec la tête, parç' qu' 'a t'â d'mandé pour gu'i' dir' p'is l' voèr en minm' temps le quel qu'alle alla' embrasser.

Tu vâ' emporter la tête avec toé. Crains pâs ! 'A ést grosse, mé' 'a s'râ pâs pesante, tu vâs la porter légèr'ment. P'is tu vâs t'en v'nir en minm' temps. Mé', gard' ton sâb'e ! Quand tu s'râs rendu à 'a gal'rie, lâ, que tu vâs r'partir, lâ, au château, tu prendrâs la tête, p'is tu la dépos'râs su' 'a gal'rie. En la déposant su' 'a gal'rie, i' dit, 'a vâ cesser d' criguièr, p'is quant' 'a a'râ p'us d' sang, 'a vâ tomber morte, la tête, i' dit, quand 'a a'râ p'us r'guien en tout'.

12. *Slack* (angl.) : Relâché, sans tension. *Sans slack* : sans interruption, continuellement.

Lâ tu vâs rentrer, p'i' i' dit, la princesse 'a vâ arriver vers six heures, p'i' apras çâ, i' dit, 'a vâ dire : « J'ai pâs besoin de d'mander lequel que j'ai embrassé, 'a dit, lâ, je l' sés c' que j'ai embrassé. 'A dit, je l' l'ai attendu beugler ; 'a dit, j' conna's sa voix. » P'is lâ, i' dit, 'a vâ s'assir, p'i' 'a vâ parlé' avec toé, la princesse. »

Ça fa't que, apras que Beau-Vert gu'i parle in peu avè' lui, i' dit : « Asteur, i' dit, j' m'en vâs, lâ, p'is j' te souhait' bonn' chance. I' dit, j' peux pâs t' fér' pluss' que j' te fa's lâ, lâ. I' dit, fa's tout c' que j' te dis, lâ. I' dit, moé j' vâs m'en aller chez nous, m' âs m'en aller lâ t't à l'heure, p'is j' te dis pâs qu' jama's je r'viendrai te r'voèr. I' dit, toé, tu vâ 'oèr comment ça vâ allé' apras çâ. I' dit, occup'-toé pâs ! On vâ avoèr l'honneur 'ted b'en de s' rencontré' in peu plus târd. P'i' i' dit, fa's comme j' te dis lâ, p'is tu vâ 'oèr ; ça vâ marcher. . . lés affér's vont marcher. I' dit, j' pens'rai te'jour' à toé ! »

Ça gu'i coûta't terriblement, mé' i' gu'i ava't dit comment fére. Ça fa't qu' à v'nir jusqu' asteur il l'ava't pâs trompé. Quand i' a marché. . . embarqu' su' l' dos du ch'fal, p'is Beau-Vert pârt, lui, apras qu'i' ést été embarqué, l' cheval pârt. Ah ! mon ami, j' sés comment c'ta't. . . c'ta't comme in éclair. . . son sâb' dan 'a main. Quand i' ést rendu qu'i' ést pour arrivé' à 'a minm' plaç' qu'i' ava't dit. . . au cran lâ, l' cheval arrê't lâ. P'i' apras çâ, lui, i' débarqu' p'i' i' vâ ouvert la porte, p'is l' cheval 'ta't lâ. I' gu'i ava't dit : « I' vâ s' tenir prêt, lâ. Quand tu s'râs. . . tu t'en irâs pour embarquer, i' dit, i' s'râ encore à la min' place. »

Pren 'a point' de ton sâb', p'is touche à la porte, la port' s'ouv'e. I' voét b'en qu' c'ést pâs large, i' fa' attention. Ça gu'i coûta't d' rentrer. Mé' i' dit : « J' su's pris pour mourir in jour. Faut te'jou's b'en, t'jou's. . . ça vâ v'nir, ça frâ p'us ! »

I' embarqu' là-d'dan a'ec son sâb', p'i' i' s' ma' [met] à avancer. I' avanç' jusqu'à 'a po't' qu'i' gu'i ava't dit, lâ. Lâ, t't d'in coup, i' 'oé' enn' p'tit' clairté dans la porte, lâ. Ça gu'i paraisa't comme enne affér' qu' été' é'luminée [illuminée], mé' c'ta't pâ' luminage, c'ta't ni plus ni moins qu' la mer : c'ta't d' l'eau qu'i' voya-gea't, qui brilla't. Là-d'dans, ça gu'i paraisa't comme enne. . .

Te'hours, i' s' ma' à côté comm' i' gu'i ava't dit, avè' son sâb' dans la main, p'is, lâ, avec la point' de son sâb'e, i' touche in peu à la po'te. I' gu'i ava't dit : « Tu touch'râ' à la po'te, i' dit, ça vâ comm' grafigner la porte, p'is, lui, i' dit, i' vâ 'n n-avoèr connaissance ! »

Comm' de fait'. Ah ! à un moment donné, i' attend [entend] çâ ; c'ést pâs mêlant¹³, ça tremb' comm' çâ, p'i' i' attend criguièr, il attend beugler, c'ta't comme in. . . T'jours, en arrivan à la po'te, la po't' s' rouv'e, en rouvrant la po'te, i' voét comme enn' clairté, enne affère épouvantab' qu' ça gu'i brûla't presque la vue.

I' voé' arriver c'tte têt'-lâ, qui heurla't. . . en tout câs, ça gu'i boucha't lés areilles. I' lâche aller son sâb', mon ami, i' d'i [lui] tranch' la tête. La têt' tomb' lâ p'is l' cor' [corps] embarqu' p'i' i' dispara't. La po't' se r'ferme. Quand i' voét çâ,

13. *Mêlant* (pas) : Évident, inutile d'insister, sans exagérer.

i' prend la tête — 'a éta't... pâ-en-tout' — pren 'a têt' p'i' embarqu' su' son ch'fal avec c'tta tête... i' 'a t'na' avec in brâs, p'is l'aut', le sâb' de l'aut'. I' s'en r'tourne au château à pe' pras dan à p' pras l' minm' temps.

Quand i' ést ren... en arrivan au château, i' prend l' p'tit ch'fal... i' gu'i ava't dit : « Quand tu s'râ' arrivé, l' p'tit ch'fal, j' te l' donne, c'st in p'tit ch'fal que j'ai ach'té... in p'tit trotteur que j'ai ach'té... qui â été ach'té pour toé. Tu l' prendrâs, mets-lé... tu l' mett'râs dans l'écurie, b'en, attach'-lé' en arguier' du château quand tu s'râ' arrivé... Crains pâs ! l' grouill'râ pâs de d' lâ ! »

B'en, i' mat [met] la têt' su' 'a gal'rie p'i' i' vâ attacher son p'tit ch'fal par en arguier' du château. Apras çâ, lui s'en vient p'is rent' dans l' château, p'is s'assit su' sa chais' comme i' faisa't, lés aut's jours.

Quant' c'ést rendu vers six heures, i' a pâs besoin d' gu'i dire, la princesse... il l'attend [entend] marcher. 'A s' lève, p'i' 'a s'en vient... 'a vient s'assir' en faç' de lui. 'A dit : « Bonjour, Jean !

— I' dit, bonjour, princesse !

— Ah ! b'en, 'a dit, j'ai pâs besoin de t' d'mander qui c'ést qu' j'ai embrassé !

— I' dit, t' âs pâs besoin d' me l' dir' non plus, je l' sé's !

— 'A dit, je l'ai attendu criguiier, je l'ai attendu beugler. 'A dit, asteur, 'a dit, écout'-moé b'en, lâ. 'A dit, tu peux parler si tu veux, 'a dit, j' su's t-enn' princesse. Mé', 'a dit, comm' c'ést lâ, 'a dit, j' t'appartiens. 'A dit, j'ai été enl'vée, p'i' 'a dit, j'ai été transportée éci dans c' château lâ écite, p'i' 'a dit, le roi, lâ, i' pens' pâs que j' su's sa fille. 'A dit, i' t'â engagé pour délivrer l' château, p'i' 'a dit, i' sé' pâs que j' su's sa fille.

— I' dit, comment çâ ?

— 'A dit, comment çâ... J'ai été enl'vée depu's tout jeune, tell'ment p'tite, i' a fait'... i' a charché autant comme autant pour asseyé' à m' trouver, i' ont jama's 'té capab's d' sa'oèr où c' que j'éta's. Final'ment, ça... depu's c' temps-lâ, lâ, j' su's comptée disparue, mort' comm' de réson, fénie... d' p'u' apparaît' su' 'a terre. P'i' 'a dit, j'ai été transportée, p'i' 'a dit, c'ui-lâ que... j' t'ai dit qu' j'alla' embrasser, lâ, 'a dit, c'st in génie. P'is quant' j'éta's partie, 'a dit, i' s' t'na't su' 'a form' de... comm' d'un belguier [bélier] qu'on pourra't dire, d'enn' grosseur épouvantab'e. P'i' 'a dit, c'ést lui qui m' tena' icitte, qui m' garda' écite, lâ.

Quand qu'i' ava't que'qu'un, lâ, qui m'emporta't pâs l' liv'e, lâ, qui m'emporta't pâs l' miroèr, lâ, 'a dit, i' s'en v'na't, lui, l' matin, lâ, p'i' 'a dit, i' v'na't pâ' en bêt' comme i' éta't lâ, lâ ; i' v'nat't... c'ta' in génie, i' s' transporta't comme i' veut. I' rentra' écite, lâ, p'i' 'a dit, en rentrant, 'a dit, i' 'és prena't p'i' i' 'és descenda't dan 'a cave écite en bâs du château, p'i' 'a dit, lâ, i' leu' trancha't la tête. 'A dit, j' sé's pâs que c' qu'i' â fait' de çâ par 'hemp', j' peux pâ' en dir' p'us long. Mé' tout c' que j' sé's qu'i' 'és faisa't mourir lâ. J' sé's pâs si i' 'és transporta' alguieurs [ailleurs], j'en sé's r'guien !

Tandis que là, 'a dit, tu gu'i âs tranché 'a tête, c'est féni ! I' ést disparu, on n'entendrâ p'us parler, çâ, je l' sé's, i' me l' l'â dit.

'A dit, asteur, 'a dit, on vâ aller se r'poser tranquill's, p'i' 'a dit, in peu plus târd dan avant-médi, là, tu vâs sortir tout fin seul, toé, tu vâs t'en allé' au château, tu vâ' aller denner dés nouvelle' à mon père, ni plus ni moins. Tu vâs gu'i denner dés nouvelles, p'i' 'a dit, ma mère, leu' dir' que t'éta's dans l' château, mé' que, i' y ava't d' l'ouvrage à fére, p'is tu l'âs fait'. Et p'is que si 'és aut's, si i' ont pâs réussi, c'est parç' que i's s' sont trompés comm' de raison, i' ont pâs pu réussir !

Lâ, cont's-y çâ comme i' faut, apras çâ, t'emmèn'râs mon pér' p'is ma mère avè' toé, là, vous viendrez m' charcher. Tu vâ' 'oèr, mecqu'i's m' voeill'nt, malgré que çâ fa't longtemps qu'i's m'ont pâs vue, par mon parler p'is ma fégure, ma face, i's vont m' connaît'e. Si i's m' connaiss'nt pâs, 'a dit, j' me f'rai connaît'e ! »

To'hours, quant' c'est rendu à pe' pras vers dix heures, b'en, quand qu'alle â parlé'... i' ont parlé tant qu'i' ont pu, 'a gu'i a tout' conté tout'... qu'est-c' qu' 'a faisait dans l' château depu's qu' 'a ava' été enl'vée. P'is lui, b'en, i' a tout' conté sa vie à v'nir jusque là.

C' fa't qu'i' a parti, p'is s'st en-allé' au château. En arrivant... quant qu' le roè l' voé' arriver, b'en, mon Dieu ! i' fa' in sau' [saut] épouvantab'e. Vite, i' fa' emmener sa reine, i' s' mè' à gu'i conter c' qui s'éta't pâssé, enfin tout'. Fa't qu'i' gu'i a tout' conté, tout' le travail qu'i' ava't fait', qui s'éta't pâssé.

P'i' apras çâ, i' a parti a'ec son pér' p'is la reine, p'i' i's sont en-v'nu' au château. P'is là, i's sont... en arrivant... b'en crair' qu' la princesse, 'a s' ta't b'en toélettée comme i' faut. 'A dit... I' 'a connaiss'nt pâs, on n'en parl' pâs, hein ! Mé', en parlan avec 'és aut's, là, 'a di' à son pér' p'i' à la reine, 'a dit : « Vous m' connaissez pâs, hein ? B'en, 'a dit, j' su's vot' fille ! 'A dit, c'est moé, vot' fille ! 'A dit, j'ai été enl'vée tout jeun' par in génie, p'i' 'a dit, c'est lui qui l'â délivré, là, qui m'â délivrée. 'A dit, i' a fait' mourir le geunie, p'i' 'a dit, c'est lui qui m'â délivrée. »

P'i' apras çâ, 'a dit, 'a s' nomm' par son nom, 'a s'app'la't Jeanne. Çâ fa't qu' ça adenna't b'en, lui, i' s'app'la't Jean. Ah ! b'en, le roè, i' s' comprena't p'us. Envoeill' dés courriers, dés gens's partout dans la ville... avec dés cart's pour annoncer la nouvelle, la grand' novell' qu' éta' arrivée. Çâ dure à pe' près t'oâs s'maines. In roè c'st comme 'és femmes, quand qu' ça s' ma' à êt' fou, ça a pâs d' bout'. Tout l' mond' d'in bor' à l'aut' dans la ville, i' r'gârde' p'u' à 'a dépense, p'us r'guien en tout'.

Apra' in festin, c'st in aut'e. Au bout d' t'oâs s'maines, b'en, là, b'en, i' ont fa't dés noces, on n'en parl' pâs ! I' a 'ienque c' soèr-lâ, moé qu j'ai dansé mêlé¹⁴, c'ta' 'a premièr' fois que j' dansa's mêlé. I' ava't fait' enn' veillée épouvantab'e.

14. *Mêlé* (danser) : Expression indiquant que les garçons dansent avec des filles comme partenaires.

T'hours qu'i' â marguié 'a princesse. P'is lui, comme i' ava't pàs d' chez-eux, i' a resté roi, le roi gu'i' â pàsse sa couronne ; i' éta't roè. P'i' i' a fait'... i' para't qu' c'ta't l' meilleur(e) roè qu'i' ava'ent jama's vu, p'is la reine. Ça fa't que je l' l'ai p'us r'vu apras ça. Mé' seul'ment qu' Beau-Vert ést v'nu gu'i' rend' vésite, au bout d'in an qu'i' éta't marguié, p'is lui, i' â été rend' vésite à Beau-Vert, enn' coupeul de fois.

Mé' Beau-Vert gu'i' dit, i' dit : « Écoute, lâ — enn' fois, éta't t'ut seul avec lui — i' dit, sé's-tu, j'ai enn' chose à t' dire ; i' dit, j' m'en vâs te l' dire. I' dit, j'attenda's qu' tu soeill's [sois] placé pour te l' dire. I' dit, t' rappell's-tu quand t' âs pàsse dans la forêt, que tu m'ava's rattrapé, lâ ? Tu doés t' rapp'ler d' çâ ? I' y a pàs si longtemps ! O' éta't tou' 'és deux, p'i' on jâsa't tou' 'és deux. lâ. P'i' apras çâ, i' dit, t' âs pàs pàsse in homme, avant, qu' éta't couché, p'i' i' dit, tu gu'i' âs denné enn' bouchée à mangé' à c't homm'-lâ ; tu l' l'âs secouru !

— B'en, i' di' oui, i' dit, je l'ai secouru, comm' de raison !

— I' dit, tu l' l'âs secouru. I' dit, b'en, i' dit, sé's-tu qui c' que c'éta't que c't homm'-lâ, lâ ? C'ta't moé-minme... c'ta't moé-minme, çâ, i' dit, qui éta's lâ. I' dit, j'éta's pour mourir ! Quant' j'y pense... j'éta's pour mourir ! P'i' i' dit, t' és v'nu. T' âs vu qu' j'éta's couché, lâ, t' és v'nu t' pàsser d' l'eau frett' su' la fégure, dans l' visage, ça m' â fa't r'venir, ça m' â fait du bien. B'en, i' dit, c'ést moé çâ, i' dit, que tu m'ava's sauvé, lâ. B'en, i' dit, lâ, i' dit, j' 'ta's capab' de t' récompenser, moé ; j' capab' moé 'tou. J' su's pâ' in génie, i' dit, j' capab' d' rend sarvice à enn' parsonn' su' n'importe quell' magnière. P'is t' sé's, i' dit, moé, j'en ai pàs d' besoin, j' su's b'en placé, i' dit. Tu sé's comment c' que j' su' aujourd'hui, lâ. J' su's presque in roè, j' su's t-in grand seigneur. I' dit, j'ai enn' bonn' femme, et p'is 'gârde, i' dit, j'ai quatre enfants, p'i' i' dit, i's sont tout's d'enn' bonne instruction p'is tout du bon monde. P'i' apras çâ, i' dit, lâ, qu' âs-tu, toé ? J'appell' çâ, moé, aujourd'hui, on peut dir' qu'on ést beaux-frères, quas'ment deux frères !

I' dit, asteur, on vâ fair' not' vie en s' voéturan [voisinant] un l'aut', p'i' i' dit, on vâ êt' heureux, on 'n parl' pàs, hein !

— Ah ! b'en Jean di' oui ! »

Ça fa't qu'i' ont te'hour' été heureux, p'i' i' ont te'hours fait' leu' vie en s' voé-sinant, pàs tou' 'és jours, mé' assez souvent. Le bonheur régna't.

P'is moé, b'en, j' me su' t-en v'nu, apra' 'és avoèr tout's sarvi' un peu chacun leu' tour. P'i' apras çâ, b'en, j' me su's marguié à mon tour, p'i' apras çâ b'en... j' su's v'nu vous conter çâ !

LEXIQUE

- ABRIER (S') : S'abriter, se mettre à l'abri, 237.
- ABORD (D') : Pourvu que, puisque, 282.
- ACHALER : Incommoder, fatiguer, embarrasser, 236.
- ACCOTER (S') : S'appuyer, 235.
- ADON (D') : Agréable, plein de talents, 186, 258.
- ALLÈGE : Sans charge, 153.
- ALLÉGIR : Ici, offrir une moindre tension, être soulagé d'un poids, 252.
- AMANCHÉ : Disposé, arrangé, 238.
- AMET : Point de repère, 239.
- BARDASSER : Voir au ménage, 77.
- BAS (pieds de) : Être en pieds de bas : sans chaussures, n'avoir que des chaussettes, 112.
- BATTURE : Partie de rivage qui assèche, à marée basse, 90.
- BEURRÉE : Tartine, 141.
- BOGHEI (angl.) : Petit cabriolet découvert, 152.
- BOTHER [to] (angl.) : Se libérer, se débarrasser, 37.
- BOUQUER (Se) : Boudier, s'entêter, 86.
- BRISE (d'une) : Rapidement, en un clin d'œil, 40.
- CALER : Enfoncer, 90, 137, 235.
- CALL [to] (angl.) : Commander, 30.
- CAMP (sacrer le) : Déguerpir, détalier précipitamment, 242.
- CANTER : Incliner, pencher, 90.
- CAPABLE, Fort, robuste, 133.
- CAS (être le) : Être vrai, la vérité, 131, 141.
- CASTOR (chapeau de) : Haut-de-forme, 26.
- CHASSIS : Fenêtre, 36, 141.
- CHAUDETTE (ou chaudasse) : Légèrement ivre, 201.
- CHUM (angl.) : Ami, camarade, 90, 240, 284.
- CLEAR (angl.) : Acquitté, quitte, libéré, reconnu innocent, 27, 87.
- CLEAR [to] (angl.) : Se libérer, se débarrasser, 37.
- CONTRE : Près de, à côté, 27, 103, 141, 152, 207, 237.
- COUENNE : Surface d'un terrain couvert de gazon. Bande de sol que le versoir a retournée, 139.
- CRAN : Rocher nu à fleur de terre ; falaise ; roche stratifiée, 103, 285.
- CRAPE : Monticule. Vx fr. : crape ou grape : crochet, tout objet qui accroche, 103.
- CRÉATURES : Femmes ou filles, 113.
- DÉBARRER : Ouvrir, 32.
- DÉBIFFÉ (être) : Paraître fatigué, affaîsé, 89.
- DÉSÂMER (se) : Rendre l'âme, 105.
- DÉSERT : Défriché. Partie d'une forêt où l'on a pratiqué un défrichement, 109.
- DOUTANCE : Doute, soupçon, vague appréhension, 98.
- DOUTER : Soupçonner, 98.
- EASY (angl.) : Facile, 39, 238.
- EFFETS : Marchandises, épiceries, 238.
- ENNÉFETTE : En effet, 77.
- ÉQUIPÉ : Sale, malpropre, 138.
- ÉQUIPOLLENT (en) : À proportion, proportions gardées, 239.
- ÉTRIVER : Agacer, taquiner, 139.
- FALE : Avoir la fale basse : Être affamé, 132.
- FÉEL [to] (angl.) : Se sentir... de telle ou telle façon, 34, 108, 199.
- FLAG (angl.) : Drapeau, pavillon, 32.
- FRAPPER : Découvrir, arriver à, rejoindre, 28, 274.

- FUN (angl.) : Plaisir, joie, 246.
- GANG (angl.) : Groupe, équipe, bande, troupe, 37, 137, 208.
- GARÇON (vieux) : Célibataire, 38.
- GARROCHER : Lancer, jeter au loin, 138, 249.
- GESTES (en) : Pour rire, pour s'amuser, 81.
- GREYER : Organiser, installer, 238.
- HALER : Tirer, 90, 191.
- HAUT-EN-BAS : Du haut en bas, 37.
- ITOU : Aussi, pareillement, 34, 77, 187, 235, 278.
- JAQUETTE : Chemise de nuit, 90.
- JEUNESSE (bonne) : Homme vigoureux, très robuste, 239.
- JOB (angl.) : Travail, occupation, poste, position, 135.
- LUCKY (angl.) : Chanceux ; LUCK : Chance, 190.
- LUNCH [to] (angl.) : Prendre une collation, 107, 236.
- MAGANE : Eclopé, malmené, affaibli, massacré, 152, 203.
- MAL (pas) : Passablement, assez, 238, 281.
- MALIN : Irascible, 131.
- MANQUE (bien) : Parfois, en certain cas, 82.
- MARCHABLE (pas) : Condition qui empêche la marche ou la rend très difficile, 189.
- MARIER : Épouser, 81, 85.
- MÊLANT (ce n'est pas) : Pour vrai dire, sans exagérer, 34, 78, 135, 157, 187, 235, 287.
- MÊLÉ (danser) : Expression indiquant que les garçons dansent avec des filles comme partenaires, 289.
- MÉNAGER : Économe, 151, 185.
- MONTANT : Somme, 94.
- MOYEN (en) : À l'aise, riche, 185.
- OCCUPER : Inquiéter, préoccuper, 187.
- ORDINAIRE : Cuisine, menu, 240.
- OREILLE (de charrue) : Versoir, 139.
- PACK SACK (angl.) : Havresac, 205.
- PAGÉE : Partie d'une clôture entre deux piquets consécutifs, 137.
- PALOTTE : Lourde, gauche, qui manque d'agilité, 130.
- PAREIL : Également, quand même, 78, 190, 243.
- PIPÉE : Contenu d'une pipe, 33.
- PLACE : Plancher, parquet, 141, 208.
- POUSSER (se) : S'en aller, déguerpir, 138.
- PLANCHES (être sur les) : Le cadavre était exposé un certain temps sur une table (planche) avant d'être mis au cercueil, 76.
- RADOUBER : Faire des réparations à la coque d'un bateau, 236.
- RAFFOLER : Devenir fou, se laisser aller à des folies, 139.
- RAIN-DE-VENT (rumb de vent) : Direction, 106, 237, 276.
- RAIDE : Rapidement, grande force à cause de la vitesse, 37.
- RANCE : Levier, 236.
- RAPPORT (par. . . à) : À cause de, 38.
- REBARRER : Fermer de nouveau, fermer de nouveau à clef, 34.
- RENFILER : Enfiler de nouveau. Enfiler : passer adroitement, renseigner, raconter, débiter, 40.
- RÉSOLU : De bonne stature, d'allure vigoureuse, 189, 234.
- RESSOUDRE : Arriver, apparaître subitement, 247.
- RESTÉ : Fatigué, exténué, 203.
- RUBBER (angl.) : Caoutchouc, 137.
- RUN [to] (angl.) : Mener, conduire, gérer, 85.
- SAPRER : Autre forme de « sacrer ». Ici, sens de donner, 37 ; Se moquer, 236.
- SECOUSSE : Laps de temps, espace de temps, 29, 95, 142, 206, 275.
- SERRÉ : Remis en place, 280.
- SHED (angl.) : Hangar, remise, abri, 240.
- SILER : Faire entendre un bruit sifflant, 252.
- SLACK (angl.) : Relâché, sans tension.
- SANS SLACK : Sans interruption, continuellement, 286.
- SMART (angl.) : Gentil, habile, aimable, 76.

- SORTABLE** (pas) : Condition qui empêche de sortir ; qui rend la sortie difficile, 189.
- STRETTE** : Vx fr. action d'êtreindre, êtreinte, 110.
- SULKY** (angl.) : Voiture légère à une place et à deux roues pour les courses de vitesse, 152.
- TANNER** : Fatiguer, se rendre à bout de patience, se décourager, 26, 106, 150.
- TAPANT** : « Je serai à huit heures tapant ! » à huit heures exactement, pour le coup de huit heures, 131.
- TASSERIE** : Partie de la grange où l'on entassait les grains non battus, 130.
- TERRE** : Ferme, 26 ; (grand de terre) grande étendue de terre, 151.
- TOCSON** : Homme entêté, opiniâtre, homme retors. Ici, homme solide et débrouillard, 134.
- TOUGH** [to] (angl.) : Endurer, persévérer dans l'effort, 153.
- TRAVAILLANT** : Qui accomplit du bon travail, 129.
- TRIM** [to] (angl.) : Préparer, ajuster, 240.
- TROUBLE** (angl.) : Difficulté, soucis, 184.
- TWIST** (angl.) : Ruse, tour, manière trompeuse, 154.
- VALEUR** (de) : Regrettable, malheureux, 154, 281.
- VOITURER** : Voyager, 274.
- VOLÉE** : Raclée, 248.
- WATCH** [to] (angl.) : Surveiller, faire le guet, 37, 153.

INDEX ANALYTIQUE

- ABSENCE** ; Une sorcière profite de l'absence de Chéri et de Beau-Jour pour visiter Belle-Étoile, 70 ; Une jeune femme profite des nombreuses absences de son mari pour inviter des amis à des veillées, 168.
- ADMIRATION** ; Le père d'Urson Poilu admire la force de son fils, 211.
- ADOPTION** ; Un pêcheur et sa femme adoptent trois enfants jetés à la mer. Plus tard, Belle-Étoile apprendra qu'elle a été adoptée, 55.
- AGACEMENT** ; Bonnet-Rouge agace Guillaume-Sans-Peur et, sans le vouloir, provoque la mort d'un esclave, 21.
- AIDE** ; Jean reçoit l'aide de Beau-Vert pour accomplir trois tâches imposées par la princesse Jeanne, 266ss.
- AIDE DE CAMP** ; Un prince, son grand vizir et son aide de camp épousent trois sœurs, 50.
- AMIS** ; Guillaume-Sans-Peur se lie d'amitié avec un nommé Jean. Les deux compagnons font route ensemble, 15 ; Un ami conseille à un commis de visiter une jeune fille, héritière d'une fortune, 162 ; Deux époux invitent leurs amis à un banquet intime, 163 ; Un couple invite, chacun son tour, un groupe d'amis intimes à des veillées, 168ss.
- AMITIÉ** ; Un fort lien d'amitié se forme entre Urson Poilu, Fagot-de-Bois et Roule-Montagne, 216.
- ÂNE** ; Un bœuf se plaint de son sort à un âne. L'âne un peu rusé, lui conseille de feindre la maladie pour jouir d'un repos, 143ss.
- ANIMAUX** ; Un seigneur comprend le langage des animaux, 143 ; Voir aussi ÂNE, BOEUF, CHIEN, COQ, LANGAGE, POULES.
- ANNEAU** ; Fagot-de-Bois et Roule-Montagne ne peuvent bouger l'anneau d'une trappe. Seul Urson Poilu réussit à soulever l'anneau, 226.
- ANNONCE** ; Un pêcheur se rend souvent en ville pour vendre son poisson. Il surveille les vitrines et les annonces relatives à des enfants perdus, 55.
- ARBRE** ; Un jeune homme se construit une cabane en forêt au moyen d'un arbre renversé, 213 ; Fagot-de-Bois abat des arbres en forêt pour ensuite les vendre en ville, 214.
- ARGENT** ; L'argent de la vente de sa ferme, ajouté à celui de ses épargnes, procure à Guillaume-Sans-Peur une somme suffisante pour entreprendre un voyage, 13 ; Guillaume-Sans-Peur débourse une grosse somme d'argent pour faire inhumer un mort qui n'a pas payé ses dettes, 14 ; Guillaume-Sans-Peur trouve dans la cave d'un château plusieurs barriques d'argent, 20 ; Le roi donne à Guillaume-Sans-

- Peur une somme d'argent pour avoir libéré le château hanté, 22 ; Une grosse somme d'argent tombe de la chevelure dorée de Belle-Étoile. Cet argent a enrichi le pêcheur et sa femme pendant nombre d'années, 57 ; Un jeune homme, après de longues économies, épouse une riche jeune fille. Il fait des dépenses folles, dépense tout son argent et se voit obligé de quitter son foyer, 161ss ; Un jeune homme loue ses services à des cultivateurs pour se ramasser un peu d'argent, 179 ; Les économies d'un jeune homme et la valeur d'une entreprise commerciale forment une somme d'argent assez considérable, 161 ; Un voyageur obtient magiquement, d'une pierre, de l'argent en quantité, 167s. ; Un forgeron fixe quatre fers d'argent aux sabots d'une jument blanche, 182 ; Jean se voit en possession d'une somme d'argent assez considérable à la suite de la vente d'un commerce et de l'héritage de ses parents, 259 ; Le roi accorde à Jean un congé de trois jours et une somme d'argent en vue de ses dépenses, 263.
- ARTISTE ; Trois jeunes orphelins s'engagent comme artistes dans un hôtel renommé, 58.
- ASSOCIÉS ; Fagot-de-Bois, Urson Poilu et Roule-Montagne deviennent des associés, 216.
- ATTELAGE ; Ti-Jean, pour faire perdre patience à son patron, attelle le bœuf, tête à la charrue, 126.
- AUBERGE ; Une mère et ses deux filles se font construire une auberge non loin de leur ferme. Après une couple d'années, cette installation prospère rapporte beaucoup d'argent à ses propriétaires, 44s.
- AUDITOIRE ; Belle-Étoile, Beau-Jour et Chéri font valoir leurs talents de musiciens devant un auditoire, 58.
- AUMÔNE ; Une vieille mendicante demande l'aumône à de jeunes voyageurs, 64, 66s.
- AVENIR ; Une mère et ses trois filles songent à leur avenir, 43s.
- AVERTISSEMENT ; La femme du seigneur avertit son mari, à plusieurs reprises, du comportement bizarre de Ti-Jean, 117ss ; Une princesse donne un avertissement à un jeune homme : il doit révéler le nom du visiteur qui embrassera la princesse durant la nuit, 268.
- AVOINE ; Voir GRAIN.
- BANQUET ; La fille du roi organise un banquet, en l'honneur de Guillaume-Sans-Peur. Durant le festin, elle lui présente un pâté contenant une souris à l'intérieur, 22s. ; Deux époux invitent leurs amis à un banquet intime, 163 ; Voir aussi VEILLÉES.
- BARIL ; Dans la cave d'un château, Guillaume-Sans-Peur découvre plusieurs barils contenant argent, vêtements et boisson, 20.
- BARQUE ; Un pêcheur monte dans sa barque pour aller chercher un colis qui flotte sur l'eau. Il constate, en le hissant dans sa barque, que le poids du colis est considérable, 54.
- BATAILLE entre Urson Poilu et un bossu, 218. Voir aussi QUERELLE, RÂCLÉE, TALOCHE.
- BÂTON ; Le seigneur fonce dans la chambre de sa femme qui feint la maladie. Il la guérit en la menaçant de coups de bâton, 149.
- BATTAGE ; Ti-Jean est employé chez le roi pour battre et vanner le grain, 117.

- BEAU-JOUR** ; Une femme donne naissance à un bébé qu'elle nomme Beau-Jour. Il partira plus tard, à la recherche de ses parents, accompagné de Chéri et de Belle-Étoile, 50ss.
- BEAUTÉ** ; Grande beauté des trois enfants du prince, du grand vizir et de l'aide de camp, 50.
- BEAU-VERT** ; Un voyageur rencontre un nommé Beau-Vert qui décide de faire route avec lui. Les deux compagnons de route logent dans un hôtel d'une ville avoisinante. Beau-Vert suggère à Jean, notre voyageur, de se rendre au château du roi pour délivrer son ancien château. Jean suit son conseil. Beau-Vert lui vient en aide à maintes reprises durant son séjour au château. Plus tard, il vient rendre visite à son ami Jean, et lui révèle qu'il est l'homme affamé auquel il a donné à manger, lors de son premier voyage, 260ss.
- BÈLEMENTS** ; Ti-Jean se dit ennuyé par les bêlements des moutons, 122.
- BÉLIER** ; Ti-Jean feint la naïveté. Il prend le bélier pour un chien, 121.
- BELLE-ÉTOILE** ; Une femme met au monde une jolie fille qu'elle nomme Belle-Étoile à cause de l'empreinte d'une étoile qu'elle porte au front. Plus tard, cette enfant sera jetée à la mer par une méchante reine. L'enfant sera adoptée par un pêcheur et sa femme. À la découverte de son adoption, Belle-Étoile partira à la recherche de ses parents. Après maints obstacles créés par la reine, Belle-Étoile rapportera une pomme merveilleuse et un oiseau de vérité qui dévoilera son identité auprès du prince, son père, 50ss.
- BERCEAUX** ; Trois enfants sont enlevés de leurs berceaux et remplacés par trois chiots, 52.
- BÊTE** ; Un jeune homme s'acquitte de la mission de trancher la tête d'une bête féroce, 270s.
- BILLOTS** ; Urson Poilu rencontre un homme portant une charge de billots sur son dos, 213.
- BOEUF** ; Pour faire perdre patience à son patron, Ti-Jean attelle le bœuf, tête à la char-rue, 126 ; Un bœuf se plaint de son sort à un âne. Sur le conseil de ce dernier, il feint la maladie et jouit d'une journée de repos. Le lendemain, l'âne lui annonce que le seigneur le tuera s'il continue à être malade. Le bœuf se remet alors à la besogne et se contente de sa situation sans plus se plaindre, 143ss ; Un jeune homme fort s'attelle à la charrue et tire celle-ci à la place du bœuf, 212.
- BOISSON** ; À la suite d'un souhait, une bouteille de boisson apparaît devant Guillaume-Sans-Peur, 17ss ; Guillaume-Sans-Peur, trouve dans la cave d'un château, plusieurs barriques de boisson, 20 ; Une femme est inquiète de son mari qui abuse de la boisson, 163.
- BOÎTE** contenant une pierre magique, 166 ; Boîte de carton qui contient une nappe magique, 176 ; Boîte magique qui a la vertu de transporter, 232.
- BONNET** ; Bonnet-Rouge et trois autres personnes coiffées de bonnets apparaissent à Guillaume-Sans-Peur. En les apercevant, Guillaume prononce le nom de Dieu. Il délivre ainsi le château hanté, 20 ; L'esclave du roi, coiffé d'un bonnet rouge, se présente à la porte du château hanté. Guillaume-Sans-Peur le tue, croyant être encore en présence de Bonnet-Rouge, 21.

- BONNET-ROUGE** ; Guillaume-Sans-Peur délivre le château hanté par Bonnet-Rouge. Ce dernier promet de ne plus revenir au château mais vient taquiner Guillaume à deux reprises. Fâché, Guillaume croit le voir monter les escaliers du château. Il lui assène un coup et le tue. Le roi lui annonce, plus tard, qu'il avait envoyé son esclave, aussi coiffé d'un bonnet, vérifier l'état du château, 20ss.
- BONHEUR** ; Trois sœurs discutent du bonheur qu'elles auraient en épousant le prince et ses assistants, 47.
- BOSSU** ; Un bossu rend visite successivement à trois géants. Il massacre les deux premiers qui ne veulent pas lui servir de soupe, mais se fait malmené par Urson Poilu. Le bossu se sauve, dans un souterrain, poursuivi par les trois géants dont Urson Poilu. Ce dernier tue deux bossus. Quant au premier bossu (qui a volé la soupe), Urson Poilu le menace de mort s'il ne révèle pas le secret de la sorcière. Le bossu lui donne les renseignements, après quoi il meurt aux mains d'Urson Poilu, 220ss.
- BRUITS** ; Un roi promet de donner sa princesse en mariage et sa couronne à quiconque délivrera un château abandonné par crainte de bruits mystérieux, 16 ; Un voyageur, en promenade dans la forêt, perçoit un bruit bizarre, 215.
- CÂBLE** ; Un géant se noue un câble autour de la taille et descend dans le puits, 227s.
- CACHETTE** ; Trois géants vont à la recherche de la cachette du petit bossu, 225.
- CADAVRE** ; Guillaume-Sans-Peur voit des créanciers déchieter un cadavre, 13s. ; Guillaume enterre le cadavre d'un esclave sous le château où l'on entendait des bruits mystérieux, 22.
- CADEAU** ; Beau-Vert fait cadeau à Jean d'un beau coursier, 269.
- CAILLOUX** ; Voir PIERRE.
- CAMP** ; Un voyageur égaré trouve refuge dans le camp d'un vieil Amérindien. Celui-ci lui offre l'hospitalité pendant quelques jours, 164s. ; Fagot-de-Bois construit un camp de billots en peu de temps. Il y demeure avec ses deux associés, 214s.
- CANNE** ; Des créanciers, au moyen d'une canne, déchiètent un cadavre, 13.
- CARNET** ; Une sorcière donne à Belle-Étoile un carnet indiquant la route qui conduit à la pomme merveilleuse, 63.
- CARROSSE** ; Deux voyageurs, à la veille d'entreprendre un nouvel emploi chez le roi, se promènent pendant trois jours dans la ville en carrosse royal, 17 ; En vue d'un rendez-vous à une auberge renommée, le prince et ses assistants se procurent un beau carrosse, 45 ; Un prince conduit en carrosse trois artistes à leur nouveau château, 60 ; Un roi met à la disposition de Jean un carrosse et un charretier chargé de le conduire pendant trois jours partout où il voudra, 263.
- CARTOMANCIENNE** ; Une femme, jalouse de son mari, consulte une cartomancienne qui lui suggère des moyens pour se débarrasser de son époux, 163ss.
- CAVALIER** ; Un voyageur loue les services de cavaliers pour brider et seller des chevaux, réunis dans un château, 180.
- CAVE** ; Guillaume-Sans-Peur descend dans la cave du château avec Bonnet-Rouge qui lui montre des barils remplis d'argent, de vêtements et de boisson. Plus tard, il descendra seul dans la cave dans le but de remplir une bouteille de boisson, 20 ; Guillaume-Sans-Peur descend dans la cave du même château pour y enterrer le cadavre d'un esclave, 22.

- CEINTURE qui a la vertu de transporter au loin à la suite d'un souhait, 172.
- CHAMBRE ; Guillaume-Sans-Peur aperçoit une chambre meublée d'un lit blanc, 19.
- CHANDELLE ; Guillaume-Sans-Peur descend dans la cave d'un château, chandelle à la main, pour aller puiser de la boisson. Bonnet-Rouge parvient à souffler la chandelle, laissant Guillaume dans l'obscurité, 20.
- CHANSON ; En plaçant une pomme merveilleuse sur une table, on entend toutes les chansons ou les pièces musicales désirées, 62 ; Belle-Étoile entame une chanson pour apprivoiser l'oiseau chanteur, 72.
- CHANTIER ; Urson Poilu parvient à un chantier maritime où un groupe d'ouvriers se préparent à soulever un navire, 212.
- CHAPEAU ; Des hommes, coiffés de chapeaux haut de forme, pratiquent une coutume bizarre, 13.
- CHARRUE ; Pour faire perdre patience à son patron, Ti-Jean brise la charrue et y attelle le bœuf le derrière devant, 126 ; L'employé du seigneur fait tirer la charrue par un bœuf. À la suggestion de son patron, il y attelle l'âne, 144 ; Urson Poilu traîne la charrue à la place du bœuf, 212.
- CHASSE ; Après leur lune de miel, le prince, son grand vizir et son aide de camp partent en excursion de chasse, 50 ; Deux garçons pratiquent le sport de la chasse, 55 ; Urson Poilu s'occupe de la chasse tandis que son camarade abat des arbres en vue de la construction d'un camp, 215 ; Trois compagnons prennent, à tour de rôle, la charge de la cuisine pendant que les deux autres font la chasse, 216s.
- CHASSEUR ; Un vieux chasseur offre l'hospitalité à un voyageur égaré, 165.
- CHÂTEAU ; Un château est abandonné à cause de bruits mystérieux, 16 ; Guillaume-Sans-Peur se rend au château d'un roi afin de s'y trouver un emploi, 16 ; Un prince, un grand vizir et un aide de camp emmènent vivre leurs femmes au château, 50 ; Un prince fait construire pour trois artistes un château d'une beauté inégalée, 60 ; Une jeune fille, héritière d'une fortune, demeure dans un château luxueux, 162 ; Un jeune époux quitte, à plusieurs reprises, le château de sa femme, pour en revenir quelques jours plus tard, 164s. ; Urson Poilu et une princesse se transportent magiquement au château du roi, 233 ; Jean se rend au château d'un roi pour tenter de libérer un château de bruits mystérieux, 262.
- CHÉRI ; Une femme donne naissance à un bébé qu'elle nomme Chéri. Il partira plus tard, à la recherche de ses parents, accompagné de Beau-Jour et de Belle-Étoile, 50ss.
- CHEVAL ; En mangeant une pomme rouge, un voyageur est transformé en cheval. Il reprendra sa forme humaine en mangeant une pomme blanche. Il transformera ses amis et sa femme en chevaux en leur faisant manger une pomme rouge, 178s. ; Beau-Vert procure un cheval merveilleux à un jeune homme. Ce cheval conduira notre voyageur devant un rocher, demeure d'une bête, 269s.
- CHEVEUX ; Une grande richesse, sous forme de diamants, s'échappe des cheveux de Belle-Étoile chaque fois qu'elle se peigne, 57.
- CHIEN ; Le chien du seigneur, attristé par la mélancolie de son maître, se promène, tête baissée. Il explique au coq la raison de sa tristesse, 148.
- CHIENNE ; Une chienne donne naissance à trois chiots qui seront placés dans des berceaux pour remplacer trois enfants enlevés par la reine et la sorcière, 51.

- CHIOTS ; Trois nouveaux-nés sont remplacés par trois chiots, 52.
- CLAQUE ; Voir TALOCHE.
- CLASSE ; La femme du pêcheur, douée d'une bonne instruction, organise une classe pour les trois enfants adoptés, 55.
- CLÉ ; Le roi remet à Guillaume-Sans-Peur la clé du château hanté, 17 ; Un roi remet à Jean la clé du château abandonné qu'il doit délivrer, 264 ; Jean reçoit la visite de Beau-Vert qui se permet d'entrer au château à l'aide d'une clé, 266.
- CLOCHETTE ; Urson Poilu donne une clochette à un géant qui descend dans un souterrain au moyen d'un câble. Il devra sonner cette clochette en signe de danger, 227.
- CLÔTURE ; Ti-Jean ouvre un passage dans la clôture pour conduire les moutons dans un marécage, 123.
- COLÈRE de Guillaume-Sans-Peur, provoquée par les agacements de Bonnet-Rouge qui le taquine. Cette colère amène la mort d'un esclave coiffé d'un bonnet, 21 ; Une reine jalouse se met en colère en apprenant l'identité de trois artistes, 60 ; Le seigneur fait signer un contrat interdisant à l'employeur et à l'employé de se mettre en colère. Ti-Jean réussit à provoquer la colère du seigneur en couchant avec sa femme, 116-128.
- COLIS ; Voir PAQUET.
- COLLINE ; Des jeunes gens doivent gravir une colline à la recherche d'une pomme merveilleuse, 64ss.
- COMMERCE ; Un jeune orphelin surveille le commerce de son père pendant quelque temps. Il décide de vendre son entreprise et de voyager. Il sera embauché comme commis dans un autre commerce, 161 ; Des parents décédés laissent à leur fils le soin d'un commerce prospère. Le fils, Jean, vend ce commerce pour entreprendre des voyages, 259.
- COMMIS ; Un ancien commerçant est employé comme commis dans une entreprise, 162.
- COMPAGNON ; Jean et Beau-Vert deviennent compagnons de route, 261 ; Voir aussi AMI.
- CONDAMNATION ; La sorcière est condamnée à être fusillée dans la forêt, 75 ; Une reine jalouse est condamnée à la prison jusqu'à la fin de ses jours, 75.
- CONSEIL ; Le coq conseille au seigneur de menacer sa femme de coups de bâton, 149 ; Un ami conseille à un jeune homme d'aller visiter une jeune fille fortunée, 162 ; Une cartomancienne donne plusieurs conseils à une femme jalouse qui veut se débarrasser de son mari, 163, 169, 174 ; Jean suit les conseils de Beau-Vert pour se trouver un emploi chez le roi, 263 ; Beau-Vert donne un conseil à Jean au sujet de la destruction d'une bête, sorte de génie, 269.
- CONSTRUCTION ; Un prince met en branle les travaux de construction d'un château pour trois artistes, 60.
- CONTRAT ; Le seigneur fait signer un contrat à ses employés : le premier qui se mettra en colère devra se faire enlever, au moyen d'un couteau, une rondelle de cuir chevelu à la base du crâne, 113 ; Voir aussi PARI.
- CONVERSATION ; Trois sœurs entament une conversation intime dans le jardin, 46s. ; Belle-Étoile entend une conversation entre le pêcheur et sa femme. Elle apprend que ces bonnes gens ne sont pas ses parents, 56 ; Le seigneur qui comprend le lan-

- gagne des animaux suit une conversation entre un bœuf et un âne, 143ss ; Conversation entre un chien et un coq à propos de la tristesse du seigneur, 148s.
- COQ ; Un coq donne un conseil au seigneur : guérir l'entêtement de sa femme en la menaçant de coups de bâton et de paroles dures, 148s.
- CORRIDOR ; Urson Poilu, à la recherche d'un bossu, se retrouve dans le corridor d'un souterrain, 228 ; Jean doit marcher dans un long corridor d'un rocher sans toucher le mur, 269.
- COURAGE ; Le courage d'une mère et de ses trois filles aide celles-ci à continuer les travaux de la ferme malgré la mort du père, 43.
- COURONNE ; Un roi promet sa couronne à quiconque délivrera un château perturbé par des bruits mystérieux, 16 ; Guillaume-Sans-Peur mérite la couronne du roi après avoir libéré un château hanté, 22 ; Le roi a promis, par serment, de donner sa couronne à quiconque peut lui expliquer les bruits mystérieux que l'on entend dans son ancien château. Jean délivre le château et la fille du roi. Il épouse la princesse et hérite de la couronne royale, 262 et 272.
- COURRIER ; Le prince envoie des courriers par toute la ville annoncer le retour des artistes, 74 ; Le roi envoie de multiples courriers par la ville pour annoncer le grand événement du château, 272 ; Voir aussi MESSAGE.
- COUTUME ; Dans un village étranger, Guillaume-Sans-Peur observe une coutume bizarre : des hommes élégamment vêtus piquent, un moyen d'une canne, la terre sur le côté opposé de la route, 13.
- CRAINTE ; La femme du seigneur craint les finauderies de Ti-Jean, 117.
- CRÉANCIERS ; Un voyageur observe une coutume bizarre : les créanciers d'un mort maltraitent son cadavre à coups de canne, 13.
- CUISINE ; Trois compagnons prennent, à tour de rôle, la charge de la cuisine pendant que les deux autres font la chasse, 216ss.
- CULTIVATEURS ; Des cultivateurs s'adonnent ardemment aux travaux de la ferme, 43 ; Un voyageur loue ses services chez un cultivateur pendant quelques mois, 179.
- CURÉ ; Guillaume-Sans-Peur paie, en présence du curé d'une paroisse étrangère, les dettes d'un mort, 14 ; Le curé vient entendre la dernière confession d'une soi-disant mourante, 148.
- CURIOSITÉ ; La femme du seigneur devient malade parce que son mari refuse de satisfaire sa curiosité, 147 ; Curiosité suscitée chez un voyageur par le train de vie d'un vieil Amérindien, 165.
- DAME ; Voir VIEILLE.
- DANSE ; Un ancien commerçant allait régulièrement à la salle de danse d'une riche héritière. Cette dernière devient amoureuse du jeune danseur, 162.
- DÉCISION ; Après la naissance des trois enfants, le prince décide de les rassembler dans une salle sous la surveillance de gardiennes, 50.
- DÉCOUVERTE ; Un pêcheur et sa femme font une découverte : dans un colis trouvé à la mer, ils trouvent trois beaux enfants, 54s.
- DÉPART de trois orphelins à la recherche de leurs vrais parents, 57 ; Une mère consent au départ de son fils, Urson Poilu, doué d'une force exceptionnelle, 212.

- DÉPENSES ; Un jeune voyageur surveille ses dépenses pour ne pas dépasser une moyenne raisonnable, 161 ; Un nouveau marié se lance à de folles dépenses et à la boisson, 163.
- DESSERT ; Comme dessert, un hôte sert à ses invités des pommes qui ont la vertu de transformer en cheval, 180s.
- DETTE ; Un voyageur s'offre à payer la dette et la sépulture d'un mort malmené par ses créanciers, 14.
- DIAMANTS ; Une grande richesse, sous forme de diamants, tombe des cheveux de Belle-Étoile chaque fois qu'elle se peigne, 57.
- DIEU ; En prononçant le nom de Dieu, Guillaume-Sans-Peur délivre le château de l'emprise de Bonnet-Rouge, 20.
- DÎNER ; Le seigneur refuse de donner à dîner à Ti-Jean. Ce dernier tourne le dos et vend le grain du seigneur à son profit, 118.
- DISCUSSION autour d'une ceinture magique, 172.
- ÉGLISE ; Du balcon de sa chambre d'hôtel, Guillaume-Sans-Peur observe une coutume bizarre : des hommes bien habillés sortent de l'église et, au moyen de leur canne, piquent la terre de l'autre côté de la route, 13s.
- ÉMERVEILLEMENT ; Le prince est émerveillé par le spectacle que présentent les trois orphelins, 59.
- EMPLOI ; Deux compagnons, à la recherche d'emplois, s'engagent chez un roi pour délivrer un château hanté, 16s ; Ti-Jean part à la recherche d'un emploi : il en trouve un chez le seigneur, 115s. ; Un jeune voyageur obtient l'emploi de commis dans une entreprise commerciale, 162 ; Un voyageur prend la forêt à la recherche d'un emploi, 213 ; Deux voyageurs s'arrêtent à une ville où ils espèrent se trouver un emploi, 262.
- ENFANTS ; Trois sœurs donnent naissance à trois enfants, 50.
- ENLÈVEMENT ; Une reine jalouse et une sorcière enlèvent trois enfants de leurs berceaux et les remplacent par trois chiots, 51.
- ENNUI ; Ti-Jean s'ennuie à rien faire. Il part donc à la recherche d'un emploi chez le seigneur, 115s. ; L'ennui amène un jeune homme à vendre son commerce pour entreprendre des voyages, 259.
- ENTÊTEMENT ; L'entêtement de la seigneuresse conduit cette dernière à la maladie, 147.
- ESCLAVE ; Guillaume-Sans-Peur tue, par erreur, l'esclave du roi au lieu de Bonnet-Rouge, 21.
- ÉTOILE ; Une jeune fille, nommé Belle-Étoile porte, sur son front, une étoile brillante, 50 ; Voir aussi BELLE-ÉTOILE.
- ÉVANOUISSEMENT ; Une jeune maman s'évanouit à la vue des bêtes dans les berceaux des enfants, 53 ; Un prince, surpris par les révélations de l'oiseau de vérité, s'évanouit sur sa chaise, 74.
- FAGOT-DE-BOIS, géant qui peut transporter une charge de billots sur son dos. Il s'associe à Urson Poilu et Roule-Montagne. Fagot-de-Bois se fait massacrer par un petit bossu qu'il poursuit jusqu'à un souterrain. Urson Poilu commande à Fagot-de-Bois de descendre au fond du puits, mais la peur l'en empêche. Urson Poilu accomplit

- lui-même la tâche, délivre une princesse et la fait monter à l'orifice du puits. Fagot-de-Bois et Roule-Montagne trahissent leur compagnon et se sauvent avec la princesse. Urson Poilu les rejoint et les chasse, 213ss.
- FAIM** ; Une vieille mendicante qui souffre de la faim quémande de la nourriture auprès de jeunes voyageurs, 64, 66s. ; Pour calmer sa faim, Ti-Jean va demander à manger au manoir du seigneur. On lui refuse la nourriture, 118 ; Deux compagnons, revenant d'une excursion de chasse, ont hâte d'assouvir leur faim, 219ss ; Un voyageur rencontre un homme qui souffre de faim, 260.
- FATIGUE** ; Appesanti par la fatigue, Guillaume-Sans-Peur se couche dans un lit que lui a procuré un souhait, 20.
- FÉE** ; Voir **VIEILLE**.
- FEMME** ; La femme du seigneur prévient son mari, à maintes reprises, des finauderies de Ti-Jean. Elle se fait rouler elle-même par cet employé, 117ss ; La femme du seigneur s'entête à savoir pourquoi le seigneur a ri en sortant de l'étable. Elle en devient malade. Le seigneur la guérit en la menaçant de coups de bâton, 147-150 ; Une femme prend la relève du commerce après la mort de son mari. Un an plus tard, elle meurt à son tour laissant le commerce à son fils, Jean, 259.
- FERME** ; Fatigué de cultiver sa ferme, Guillaume-Sans-Peur vend sa propriété et part en voyage, 13ss ; Une famille de cultivateurs travaille ardemment aux travaux de la ferme. Après le décès du père, les trois filles et leur mère continuent la besogne. Plus tard, elles vendront la ferme, 43s. ; Urson Poilu aide son père aux travaux de la ferme, 212.
- FERMIER** ; Un fermier admire la force exceptionnelle que son fils démontre en labourant le champ, 312.
- FESTIN** ; Voir **BANQUET**.
- FESTIVITÉS** ; Trois semaines de festivités au château préparent les noces fastueuses de Jean et de Jeanne, 272.
- FILLES** ; Trois filles d'un cultivateur continuent la tâche de leur père après son décès, 43 ; Une jeune fille est amoureuse d'un ancien marchand. Elle épousera le jeune homme, mais deviendra jalouse des richesses que son époux acquerra. Le mari s'en débarrasse à tout jamais, 162ss.
- FLÉAU** ; Le seigneur donne à Ti-Jean trois ou quatre fléaux pour battre le grain, 117.
- FOIN** ; Un âne reçoit comme nourriture du foin de choix et du grain, 144.
- FORCE** exceptionnelle que démontre Urson Poilu, 211s. ; Fagot-de-Bois fait preuve de force en abattant un arbre d'un seul coup et en transportant une charge de billots sur son dos, 214 ; Un homme démontre sa force en déplaçant des montagnes, 215 ; Force surprenante d'un petit bossu, 218ss.
- FORÊT** ; Deux cousins font la chasse en forêt, 55 ; Trois enfants partent, chacun leur tour, en forêt à la recherche d'objets merveilleux, 64ss ; Une sorcière est condamnée à être fusillée dans la forêt, 75 ; Un homme découragé se lance dans la forêt. Au plus profond de la forêt, il y rencontre un vieux sauvage, 164s. ; Une femme jalouse transporte son mari au milieu de la forêt, grâce à une ceinture magique, 175 ; Urson Poilu se dirige vers la forêt à la recherche d'un emploi, 213 ; Deux compagnons prennent la forêt dans le but de faire la chasse, 217 ; Un cheval s'élance en pleine forêt et s'arrête devant un rocher près de la mer, 270.

- FORGERON** ; Un homme fait ferrer sa jument blanche de quatre beaux fers d'argent, 182.
- FORMULE** ; À l'aide d'une boîte magique, Urson Poilu prononce une formule et se retrouve, lui et sa princesse, au château du roi, 233.
- FORTUNE** ; Deux compagnons font un pacte : le plus riche des deux devra donner la moitié de sa fortune à l'autre. Deux ans plus tard, Jean vient demander sa moitié de la richesse de l'autre, 15 ; Une fortune tombe des cheveux de Belle-Étoile chaque fois que celle-ci se peigne, 57 ; Une jeune fille, héritière d'une fortune, se lie d'amitié avec un ancien commerçant, 162.
- FOSSE** ; Guillaume-Sans-Peur creuse une fosse dans la cave d'un château pour y enterrer le cadavre d'un esclave, 22.
- FOURRAGE** ; Voir PAILLE.
- FOYER** ; Un géant allume le feu dans le foyer pour faire chauffer sa soupe, 217 ; Urson Poilu culbute le foyer qui servait à cuire les repas, 225.
- FRÈRES** ; Trois frères bossus habitent un souterrain, 228s.
- FRICASSEUSE** ; Une cuisinière renommée pour ses repas copieux se fait appeler la vieille Fricasseuse, 45.
- FRONT** ; Une jeune fille, nommée Belle-Étoile, porte sur son front une étoile brillante, 50.
- FRUITS** ; Urson Poilu se nourrit pendant plusieurs jours de fruits et de racines, 213 ; Roule-Montagne se nourrit de fruits sauvages et d'herbages, 215.
- GARÇONS** ; Deux femmes donnent naissance à deux garçons : Beau-Jour et Chéri, 50.
- GARDIENNES** ; Trois enfants sont confiés aux soins de gardiennes. Une nuit, deux vieilles profitent du sommeil des gardiennes pour enlever les enfants. À leur réveil, ces servantes constatent que les enfants ont disparu et que trois chiots les remplacent, 50ss.
- GÉANTS** ; Voir FAGOT-DE-BOIS, ROULE-MONTAGNE, URSON POILU.
- GÉNIE** ; Un génie qui peut se transformer en bête emprisonne une princesse depuis longtemps. Un jeune homme, aidé des conseils de Beau-Vert, parvient à détruire la bête, 271.
- GRAIN** ; Ti-Jean a entrepris de battre et de vanner le grain du seigneur. Il vend ce grain à son profit, 117ss.
- GRAND-MÈRE** ; Ti-Jean veut se trouver un emploi chez le seigneur. Sa grand-mère l'avertit du mauvais caractère de son employeur, 115.
- GRANGE** ; Ti-Jean entreprend de battre le grain entassé dans la grange du seigneur, 117.
- GUILLAUME-SANS-PEUR** part en voyage dans le but de se trouver un emploi. Dans un village, il paie la dette d'un cadavre déchiqueté par ses créanciers et le fait enterrer. Plus tard, il rencontre Jean (mort reconnaissant) qui l'aide à délivrer un château mystérieux, à épouser une princesse et à devenir roi, 13-25.
- HACHE** ; Fagot-de-Bois manie une hache d'une douzaine de kilos, fixée à un manche de trois mètres, 214s.
- HANTÉ** ; Voir CHÂTEAU.
- HÉRITAGE** ; Une jeune fille reçoit en héritage la fortune et le château de ses parents, 162.

HOMMES ; Des hommes bien vêtus pratiquent un rite bizarre : ils piquent, chacun leur tour, un cadavre au moyen d'une canne, 13s. ; Deux hommes veulent devenir propriétaires d'une ceinture magique. Un voyageur, pour mettre fin à leur discussion, s'empare de la ceinture, 172 ; Deux hommes se querellent pour voir lequel va prendre possession d'une boîte contenant une nappe magique, 176s. ; Un voyageur rencontre un homme fatigué et harassé par la faim. Plus loin, il rencontre un homme nommé Beau-Vert qui décide de faire route avec lui, 260s.

HOMME RECONNAISSANT ; Voir **BEAU-VERT**.

HOSPITALITÉ ; Un voyageur égaré reçoit l'hospitalité d'un vieux chasseur, 164ss.

HÔTEL ; Après plusieurs jours de marche, Guillaume-Sans-Peur s'arrête à un hôtel, 13 ; Deux compagnons de route s'arrête à un hôtel pour y prendre un repos et y louer une chambre pour quelques jours, 16 ; Trois orphelins s'arrêtent à plusieurs hôtels durant leur voyage, 58ss ; Trois orphelins donnent un concert dans un hôtel où plusieurs clients apprécient leur musique, 58 ; Un jeune homme se loue une chambre dans un hôtel d'une ville étrangère, 162 ; Un groupe de cavaliers se réunit à l'hôtel en face du château et attend d'un jeune homme l'ordre de rentrer en scène, 180 ; Un voyageur s'arrête à un hôtel et y loge quelques jours, 259s. ; Deux compagnons de route logent à l'hôtel d'une ville étrangère, 262.

HÔTELIER ; À la recherche d'emplois, des voyageurs s'enquièreent auprès d'un hôtelier. Ce dernier leur annonce que le roi a fait serment de donner sa princesse et sa couronne à quiconque expliquera ce qui se passe dans son château abandonné, 16 ; Un hôtelier convainc trois jeunes orphelins de demeurer plus longtemps à l'hôtel, 58 ; Un voyageur cause avec un hôtelier pour obtenir des renseignements au sujet de la ville, 259 ; Beau-Vert suggère à Jean de se faire conduire au château du roi d'après des renseignements reçus de l'hôtelier, 262.

HÔTELLERIE ; Voir **AUBERGE**.

INQUIÉTUDE de Belle-Étoile et de Beau Jour à propos du retard de Chéri, 65 ; Une femme souffre d'inquiétude à la vue de son mari qui fait de fortes dépenses sans lui demander d'argent, 163 ; Jean, seul dans un château mystérieux, ressent une certaine inquiétude, 265.

INSOMNIE ; À la veille de commettre un meurtre, la vieille reine souffre d'insomnie, 51.

INTERROGATOIRE ; Le seigneur interroge Ti-Jean sur la disparition de son grain, 120 ; Le prince interroge trois sœurs sur les propos d'une conversation dans le jardin, 48s.

JALOUSIE ; La reine jalouse de sa bru, essaie à plusieurs reprises de se débarrasser des enfants du prince et de ses assistants, 50s. ; La jalousie d'un bœuf envers un âne suggère au seigneur de donner une leçon à celui-là, 143s. ; Une femme devient jalouse de son mari et essaie de s'emparer, à plusieurs reprises, des objets précieux qu'il possède. Cette jalousie mènera la femme à une punition sévère imposée par son mari, 163-183.

JARDIN ; Trois sœurs se promènent souvent dans le jardin. Un jour, elles entament une conversation où chacune émet un souhait. Un prince, son vizir et son aide de camp, non loin du jardin, entendent cette discussion, 46s.

JEAN, orphelin de père et de mère, vend le commerce de ses parents pour entreprendre des voyages. En route, il rencontre un homme qui souffre de faim. Jean lui donne à

- manger. Plus loin, il rencontre un homme du nom de Beau-Vert. Ils font route ensemble. À la suggestion de Beau-Vert, Jean s'engage chez un roi pour délivrer le château et une princesse prisonnière d'un génie. Il épouse la princesse et devient roi. Jean reçoit la visite de Beau-Vert et lui révèle son identité, 259-272. Voir aussi MORT RECONNAISSANT.
- JEANNE** ; Voir PRINCESSE.
- JOIE** qu'éprouve le roi en apprenant le retour des trois enfants orphelins, 74.
- JOUR** ; Voir BEAU-JOUR.
- JUMENT** ; Une femme jalouse est métamorphosée en jument blanche par son mari, 181.
- LANGAGE** ; Un seigneur avait le don de comprendre le langage des animaux. Il ne pouvait rien révéler de son privilège sans s'exposer à perdre la vie, 143ss.
- LARMES** ; Une reine prétend pleurer à la vue des enfants disparus, mais elle verse des larmes de joie, 53 ; Le grand vizir et l'aide de camp aperçoivent le prince affaîssé, les yeux rougis de larmes, 53.
- LEÇON** ; Inspiré par la jalousie du bœuf à l'égard de l'âne, un seigneur donne une leçon au premier : il menace de le tuer puisqu'il simule la maladie. Le bœuf est heureux de continuer à tirer la charrue, 145.
- LIQUEUR** ; Voir BOISSON.
- LIT** ; Guillaume-Sans-Peur aperçoit une chambre meublée d'un beau lit blanc, 19 ; À l'aide d'un faux message, Ti-Jean obtient de coucher avec la seigneuresse, 127.
- MAISONNETTE** ; Un pêcheur et sa femme vivaient dans une maisonnette au bord de la mer, 54.
- MALADE** ; Un bossu qui a reçu un coup d'Urson Poilu se dit malade. Le géant règle sa maladie, 231.
- MALADIE** ; Le bœuf feint la maladie pendant une journée afin de jouir d'un repos, 145 ; La femme du seigneur, obsédée par la curiosité, devient apparemment malade, 147 ; Un mari et sa femme sont atteints d'une maladie qui les mène à la mort, 259.
- MAQUIGNON** ; Chez un maquignon, un homme se procure des cavaliers munis de brides et de selles, 180.
- MARCHAND** ; Le fils d'un marchand prend la responsabilité du commerce à la mort de son père, 161 ; Un marchand, à la tête d'un commerce prospère, meurt et laisse le commerce à sa femme et à son fils, 259.
- MARÉCAGE** ; Ti-Jean ouvre un passage dans la clôture pour conduire les moutons dans un marécage. Les moutons s'enfoncent dans la boue. 123.
- MARIAGE** ; Le roi promet sa fille en mariage à quiconque libérera un château hanté, 16 ; Mariage de Guillaume-Sans-Peur avec la fille du roi, 24 ; Mariage entre le prince et la cadette d'une famille, le grand vizir et la seconde sœur, l'aide de camp et l'aînée, 50 ; Mariage entre un ancien commerçant et une riche héritière, 162s ; Mariage d'Urson Poilu à une princesse qu'il a délivrée de l'emprise de trois bossus et d'une sorcière, 233 ; Mariage de Jean avec la princesse Jeanne qu'il a délivrée, 272.
- MARMITE** ; Un géant fait bouillir une marmite de soupe dans le foyer. Une fois la soupe cuite, il dépose la marmite chaude à côté du foyer, 217.

- MATELAS** ; Un voyageur trouve une boîte contenant une pierre magique sous le matelas du lit d'un vieil Amérindien, 166.
- MÉDECIN** ; Le seigneur fait venir le médecin pour guérir sa femme, 147.
- MENACE** ; Une princesse menace de mort un jeune homme s'il n'accomplit pas trois tâches, 265, 267, 268s.
- MENDIANTE.** ; Une mendiante s'arrête à une auberge et demande à manger. En retour d'un bon repas, elle annonce aux jeunes filles qu'en exprimant un souhait, le bien-fait désiré leur sera accordé, 46 ; Une vieille mendiante demande de la nourriture à de jeunes voyageurs. Après le refus des deux, elle les change en statues de pierre, 65-73.
- MER** ; Une reine jalouse et une sorcière emmaillotent trois enfants nouveau-nés et les jettent à la mer dans un colis ficelé. Un pêcheur aperçoit ce paquet flottant et s'empresse de le tirer de l'eau, 52 ; Un voyageur observe des ouvriers qui travaillent dans un chantier maritime, 112s.
- MÈRE** ; Une mère et ses trois filles continuent la tâche du fermier après le décès de ce dernier. Plus tard, elles vendent la ferme pour s'occuper d'une auberge, 43s. ; Une mère, à sa mort, laisse son fils seul à la tête d'un commerce, 161.
- MESSAGE** ; Un prince fait transmettre un message à un maître d'hôtel : ils iront assister au concert des trois jeunes artistes, 59 ; Ti-Jean rapporte un faux message à la seigneuresse : lui préparer une tartine de crème et coucher avec lui, 127.
- MESSAGER** ; Le prince envoie un messenger porter une lettre à l'aubergiste lui annonçant sa visite. 127 ; Voir aussi **COURRIER**.
- MÉTAMORPHOSE** ; Deux cousins sont changés en statues de pierre par une vieille mendiante, 65-73 ; Un homme est métamorphosé en cheval à la suite d'une bouchée de pomme rouge, 178ss. ; Une sorcière se métamorphose en oiseau pour transporter Urson Poilu hors du puits, 233.
- MÉTIER** ; Le métier de Fagot-de-Bois consiste à abattre des arbres et à les vendre en ville, 213 ; Roule-Montagne pratique le métier de déplacer des montagnes, 215.
- METS** ; Une table garnie de mets appétissants apparaît magiquement devant Jean, 264ss.
- MONTAGNES** ; Un homme fort s'amuse à déplacer des montagnes, d'où son nom Roule-Montagne, 215.
- MORT (La)** ; Après la mort de leur père, trois filles continuent les travaux ardues de la ferme, 43 ; Mort du père et de la mère d'un jeune homme qui doit continuer le commerce de ses parents, 161. Mort du père et de la mère du jeune garçon nommé Jean, 259.
- MORT RECONNAISSANT** ; Un mort reconnaissant permet à Guillaume-Sans-Peur d'entrer dans un château mystérieux, d'épouser une princesse et de devenir roi, 25.
- MOYEN** ; Une tourterelle apprend à Belle-Étoile le moyen de s'emparer de l'oiseau chanteur, 72.
- MUSIQUE** ; La femme du pêcheur enseigne la musique aux trois enfants adoptés. Plus tard, ces enfants suivent un cours de musique, en ville. Ils gagneront leur vie à donner des concerts, 55ss ; L'oiseau chanteur fait entendre une musique de haute qualité. 73.
- MYSTÈRE** ; Le roi est intrigué par le mystère du château abandonné, 16.

- NAISSANCE** ; de trois beaux enfants au château du prince, 50.
NAÏVETÉ ; Un voyageur qui veut s'emparer d'une ceinture magique, des mains de deux hommes, feint la naïveté, 172s.
NAVIRE ; Urson Poilu soulève de son épaule un navire que des ouvriers ne peuvent bouger au moyen de leviers ou de barres de fer, 213.
NAPPE ; Un voyageur s'empare d'une nappe magique qui procure nourriture et boisson. Cette nappe lui sera enlevée par sa femme jalouse, 177.
NOCE à l'occasion du mariage de Guillaume-Sans-Peur et d'une princesse, 24 ; Noce à l'occasion du mariage d'un jeune homme et d'une riche héritière, 162 ; Noces de Jean et de la princesses Jeanne, 272.
NOM ; En prononçant le nom de Dieu, Guillaume-Sans-Peur délivre le château de l'emprise de Bonnet-Rouge, 20.
NOURRITURE ; Une vieille mendiante demande à de jeunes voyageurs de lui donner une bouchée de nourriture, 65-73 ; Trois orphelins partent à la recherche de la pomme merveilleuse et s'apportent de la nourriture dans un sac, 64ss ; Un bœuf mécontent se plaint de sa nourriture et est jaloux de celle de l'âne, 143s. ; Une pierre et une nappe magiques procurent toute la nourriture désirée, 167, 177 ; Une sorcière se transforme en oiseau afin de transporter Urson Poilu hors du souterrain. Elle lui donne un sac de nourriture qu'il devra donner de temps à autre à l'oiseau, 233 ; Un voyageur donne de la nourriture à un homme affamé, 260.
OBJETS MAGIQUES ; Voir **BOÎTE**, **CEINTURE**, **NAPPE**, **PIERRE**, **POMMES**.
OBSCURITÉ ; L'obscurité totale d'un puits éveille la peur chez un géant, 227.
OBSESSION ; Belle-Étoile est obsédée par le désir de posséder la pomme chantante et l'oiseau de vérité, 62ss.
OISEAU ; Une reine apprend à Belle-Étoile qu'il existe un oiseau chanteur. Celle-ci part à la conquête de l'oiseau merveilleux et réussit à le rejoindre grâce à une tourterelle. L'oiseau chanteur déclarera la vérité au prince au sujet des ses enfants, 70-74 ; Voir aussi **TOURTERELLE** ; Une sorcière se métamorphose en oiseau pour transporter **URSON POILU** hors du puits. Le géant tuera l'oiseau après sa montée, 233.
OR ; Voir **CHEVEUX**.
OREILLE ; Un jeune voyageur refuse de donner de la nourriture à une vieille mendiante. Elle lui touche l'oreille et le change en statue de pierre, 65ss.
ORPHELINS ; Trois orphelins décident de partir en voyage à la recherche de leurs parents, 58.
OUVRIERS ; Des ouvriers sont étonnés de constater la force exceptionnelle que démontre Urson Poilu, 213 ;
PACTE ; Deux compagnons de voyage font un pacte d'amitié : le plus fortuné des deux donnera la moitié de ses biens à l'autre, 15.
PAILLE ; Un bœuf se plaint d'être nourri à la paille et à l'eau réchauffée, tandis que l'âne est nourri au foin de choix et au grain, 144.
PAIX ; Guillaume-Sans-Peur jouit de la paix dans le château hanté, 19.
PANIER ; Deux compagnons ont fixé un panier au bout d'un câble pour tirer d'un puits Urson Poilu. Ce dernier y fait monter la princesse. Une fois la princesse hors du

- souterrain, les deux amis trahissent Urson Poilu en laissant tomber le panier au fond du puits, 232.
- PAQUET ; La reine jalouse, à l'aide d'une sorcière, emmaillote les trois enfants dans un paquet et les jette à la mer. Le paquet flotte à la surface de la mer. Un pêcheur retire le paquet de l'eau et y découvre trois beaux enfants, 53s.
- PARENTS ; Trois enfants décident d'aller à la recherche de leurs vrais parents, 58.
- PARI entre Ti-Jean et son seigneur : le perdant accepte de se faire enlever une rondelle de peau dans la nuque du cou, 113.
- PAS ; Seul dans un château, Jean entend tout à coup des pas humains, 265.
- PASSÉ ; L'oiseau de vérité révèle le passé des trois orphelins, 74.
- PÂTÉ ; Une princesse organise un plan pour effrayer Guillaume-Sans-Peur : elle enfouit une souris dans un pâté, 23.
- PATIENCE ; Ti-Jean réussit à faire perdre patience au seigneur, 128.
- PEAU ; Un contrat entre le seigneur et Ti-Jean stipule que celui qui se mettra en colère se fera enlever une rondelle de peau à la nuque, 116.
- PÊCHEUR ; Un pêcheur aperçoit un colis flottant sur l'eau. Il y découvre trois beaux enfants. Sa femme et lui les adoptent et en prennent soin pendant plusieurs années, 54.
- PÈRE ; Un père constate avec admiration la force exceptionnelle de son fils, 212 ; Mort d'un père de famille, 212.
- PEUR ; Guillaume-Sans-Peur avait fait serment de ne pas se marier avant de connaître la peur. Une princesse, désireuse d'avoir Guillaume pour époux, organise un plan pour l'effrayer : elle enfouit une souris dans un pâté, 22ss ; Un père a peur de la force physique de son fils, 211 ; Urson Poilu ne connaît pas la peur, 213 ; Le petit bossu, qui a reçu une taloche d'Urson Poilu, a peur de se dernier, 223, 231 ; Deux géants ont peur de la force d'un petit bossu. Ces deux géants souffrent de la peur en descendant dans un puits profond et obscur, 219, 220 et 227 ; Peur d'une sorcière à la suite des menaces d'Urson Poilu, 232 ; La peur force un roi à abandonner un château perturbé par des bruits étranges, 262 ; La peur d'un jeune homme l'empêche d'aller ouvrir une armoire, 266.
- PIANO ; Belle-Étoile maîtrise merveilleusement la technique du piano, 59 ; Le prince achète deux pianos à Belle-Étoile qui en possède déjà un, 61.
- PIERRE (une) ; Un voyageur qui a refusé de donner de la nourriture à une vieille mendicante est changé en statue de pierre, 65-73 ; Un voyageur vole à un vieil Amérindien une pierre magique qui a la vertu de procurer de nombreux biens à la suite d'un souhait. Le voyageur, à son tour, se fait enlever cet objet précieux par sa femme jalouse. Il finira par reprendre possession de cette pierre magique, 166ss ; Urson Poilu, doué d'une force exceptionnelle, déplace d'immenses pierres sans se servir d'outils, 211 ; Pour expliquer son visage défiguré par la raclée du petit bossu, Fagot-de-Bois dit avoir trébuché sur une pierre en transportant la chaudière de soupe chaude, 219.
- PLAN d'une princesse pour effrayer Guillaume-Sans-Peur : elle enfouit une souris dans son pâté, 23 ; Une sorcière et une reine organisent un plan pour se débarrasser de trois nouveau-nés : elles les remplacent par trois chiots, 53.

- PLUME ; Belle-Étoile arrache une plume à l'oiseau chanteur et en effleure la figure de ses deux cousins qui reprennent vie aussitôt, 73.
- POIL qui couvre le corps d'un enfant doué d'une force extraordinaire, 211.
- POMMES ; Trois enfants partent, chacun leur tour, à la recherche d'une pomme merveilleuse. Deux d'entre eux seront métamorphosés en statues de pierre. Belle-Étoile les délivrera à l'aide de l'oiseau chanteur. Ils retourneront tous au château avec l'objet magique, 65ss ; Dans un verger de pommiers, un voyageur mange une pomme rouge qui le transforme en cheval. En mangeant une pomme blanche, il reprend sa forme humaine. Il emportera ces fruits au château et en fera manger à sa femme et à ses amis, 178s.
- PORTE ; Deux gardiennes, préposées aux soins de trois nouveau-nés, sont postées près de la porte de chambre des enfants, 52 ; De la pointe de son sabre, Jean ouvre la porte d'un rocher, 270.
- POULES ; Un coq fait obéir ses poules à coups de bec, 149.
- POUVOIR magique d'une sorcière, 232s.
- PRÉPARATIFS ; En vue de recevoir la visite du prince et de ses assistants, l'aubergiste et ses filles font de multiples préparatifs, 45.
- PRESBYTÈRE ; Un voyageur se rend au presbytère d'un village étranger pour régler la dette d'un mort malmené par ses créanciers, 14.
- PRINCE ; Guillaume-Sans-Peur, après un an de mariage, devient père d'un petit prince. Jean, l'ancien compagnon de Guillaume, vient réclamer l'enfant en invoquant un serment, 24s. ; Un prince épouse une jeune femme qui donne naissance à une petite fille, Belle-Étoile. La reine jalouse, avec l'aide d'une sorcière, s'en débarrasse, au chagrin du prince. Plus tard, il rencontre trois orphelins d'une grande beauté et d'une intelligence supérieure. Il apprendra, par l'oiseau de vérité, que parmi ces trois orphelins, se trouve sa fille, Belle-Étoile. Le prince punira sa vieille reine et la sorcière, 50-75.
- PRINCESSE ; Un roi promet sa princesse en mariage à quiconque libérera le château abandonné. Guillaume-Sans-Peur y réussit mais refuse d'épouser la princesse avant de connaître la peur. La fille du roi organise un plan pour l'effrayer. À la suite de cette victoire, la princesse épouse Guillaume-Sans-Peur et, un an plus tard, donne naissance à un fils, 16-25 ; Une princesse est gardée prisonnière par trois bossus et une sorcière. Urson Poilu délivre cette princesse et la conduit au château de son père pour l'épouser, 230-233 ; Un jeune homme est menacé de mort par la princesse Jeanne. Cette dernière lui impose trois tâches qu'il accomplit, grâce à l'aide de Beau-Vert. Il délivre la princesse de l'emprise d'un génie et la conduit chez le roi, son père. Il épouse la princesse Jeanne, 265-271.
- PRISONNIÈRE ; Une princesse est gardée prisonnière dans un souterrain par trois bossus et une sorcière. Urson Poilu la délivre, 230ss.
- PROJET ; Une mère fait part à ses filles d'un projet intéressant pour l'avenir, 44 ; Un prince rend visite à trois artistes et leur expose son projet : leur construire un château d'une beauté inégalée pour les accommoder, 60.
- PROMENADE ; Un couple nouvellement marié fait des promenades à travers une ville, 163 ; Des cavaliers font une promenade à travers la ville sur des chevaux qui, peu auparavant, étaient les amis d'une jeune femme, 181s.

- PROMESSE** ; Deux voyageurs se lient d'amitié et font une promesse : le premier des deux qui, un jour, aura accès à la richesse, donnera la moitié de sa fortune à l'autre, 15 ; Bonnet-Rouge promet à Guillaume-Sans-Peur de ne plus revenir au château, 20 ; Promesse de Guillaume-Sans-Peur de ne pas se marier avant d'avoir connu la peur, 22 ; Trois filles font une promesse à leur mère : continuer les travaux de la ferme moyennant une entraide mutuelle, 43 ; Trois enfants font une promesse à leurs parents adoptifs : ils reviendront les chercher plus tard, 57 ; Un voyageur promet de récompenser généreusement un groupe de cavaliers dont il loue les services, 180.
- PROPOSITION** ; Le prince propose à son grand vizir et à son aide de camp d'aller visiter l'auberge de la « vieille Fricasseuse », 45.
- PROPRETÉ** ; Guillaume-Sans-Peur remarque que le château hanté est d'une grande propreté, 19 ; Urson Poilu remarque l'état de propreté du souterrain habité par trois nains, une sorcière et une princesse prisonnière, 228.
- PUITS** ; Voir SOUTERRAIN.
- QUERELLE** entre trois hommes : le vainqueur deviendra propriétaire d'une boîte contenant une nappe magique, 176.
- QUEUE** ; En voulant retirer son bélier de la vase, un seigneur ne réussit qu'à en sauver la queue, 124.
- RACLÉE** ; Un petit bossu donne une raclée à deux géants, 217s.
- RÉCIT** ; Un roi et une reine écoutent le récit de Jean qui a délivré le château mystérieux et la princesse du roi, 272.
- REFUS** ; Guillaume-Sans-Peur refuse d'épouser la fille du roi avant de connaître la peur, 22.
- REINE** ; La reine est jalouse de sa bru à cause du joli bébé qu'elle vient de mettre au monde. Avec l'aide d'une sorcière, la reine jette à la mer les nouveau-nés de la princesse et de ses sœurs, croyant les détruire à tout jamais. Mais grâce aux soins d'un pêcheur et de sa femme, les enfants grandissent et viennent demeurer dans les parages du château. La reine essaie encore une fois de se débarrasser des enfants. Plus tard, la reine sera punie de ses méchancetés, 50-75.
- RENCONTRE** ; Urson Poilu fait la rencontre de Fagot-de-Bois, 214 ; Urson Poilu rencontre un homme du nom de Roule-Montagne, 215 ; Trois géants font la rencontre d'un petit bossu, 217ss.
- REPAS** ; Une mère et ses trois filles servent de bons repas aux voyageurs qui s'arrêtent à leur auberge, 44s. ; Le prince et ses assistants prennent un repas copieux en présence des trois filles de l'aubergiste, 47s.
- REPOS** ; Belle-Étoile prend un petit repos dans une clairière, en forêt, 71.
- RETOUR** des trois artistes au château, 74 ; Une femme jalouse est surprise du retour de son mari, 168, 174, 179.
- RÉVÉLATION** ; Une foule s'empresse au parc pour entendre les révélations de l'oiseau merveilleux, 74 ; Une cartomancienne révèle à une femme jalouse la source de revenu de son époux, 163, 169, 174.
- REVENU** ; Trois orphelins profitent du revenu que leur procurent des concerts devant des auditoires, 58.

- RICHESSSE** : Les richesses du château des trois orphelins dépassent celles du château du prince, 61.
- RIRE** : Le seigneur éclate de rire à la suite d'une conversation entre le bœuf et l'âne, 146.
- ROCHER** : Un jeune homme parvient à un rocher où vit une bête qu'il doit détruire, 270s.
- ROI** : Un roi, propriétaire d'un château hanté, a fait serment de donner sa princesse en mariage et sa couronne à quiconque trouvera la cause des bruits mystérieux, 16 ; Urson Poilu et sa princesse se retrouvent au château du roi, père de la princesse. Après le mariage des deux amoureux, Urson Poilu devient roi, 233 ; Un roi a fait serment de donner sa couronne à celui qui pourrait expliquer les bruits mystérieux que l'on entend dans son ancien château. Jean se présente pour accomplir la tâche. Le roi lui donne la clé du château. Il est surpris de constater que ce jeune parvient à délivrer le château et à lui ramener sa fille. Il passe sa couronne de roi à Jean, 262ss.
- ROULE-MONTAGNE** : Géant, qui porte des montagnes à bout de bras. Il s'associe à Urson Poilu et à Fagot-de-Bois. Il se fait massacrer par un petit bossu qu'il poursuit jusqu'à un souterrain. Urson Poilu commande à Roule-Montagne de descendre au fond du puits, mais la peur l'en empêche. Urson Poilu accomplit lui-même la tâche, délivre une princesse et la fait monter à l'orifice du puits. Les deux géants trahissent leur compagnon et se sauve avec la princesse. Urson Poilu les rejoint et les chasse, 215ss.
- RUISSEAU** : Belle-Étoile se rend à un ruisseau indiqué par un vieillard. Au fond de l'eau du ruisseau, elle aperçoit une tourterelle, 71.
- SABRE** : Quatre personnes coiffées de bonnets apparaissent, sabre à la main, devant Guillaume-Sans-Peur, 20 ; Beau-Vert procure à Jean un sabre qui lui permettra de tuer une bête, sorte de génie, 269.
- SALAIRE** : Ti-Jean discute de salaire avec son nouveau patron, le seigneur, 116 ; À la suite d'un pari perdu, le seigneur doit verser à Ti-Jean son salaire, 128.
- SALLE** : Un voyageur s'entend avec un maître d'hôtel pour mettre une salle à la disposition de cavaliers, 180.
- SANG** : Urson Poilu applique une taloche au petit bossu. Ce dernier saigne du nez et s'esquive en forêt. Les trois géants suivent cette trace de sang pour retrouver le bossu, 223ss.
- SECRET** : Le prince demande à son grand vizir et à son aide de camp de garder secrète la disparition de trois enfants, 53 ; Un seigneur avait le don de comprendre le langage des animaux. Il ne devait pas révéler ce secret sans s'exposer à perdre la vie, 143 ; Un vieil Amérindien révèle à un voyageur le secret de sa survivance dans une forêt intense, 165ss ; Un bossu, menacé de mort, révèle à Urson Poilu le secret de la boîte magique, 231s.
- SEIGNEUR** : Un seigneur fait signer à Ti-Jean un contrat lui interdisant de se mettre en colère. Ti-Jean, retors, s'amuse à faire enrager le seigneur. Celui-ci perd un pari coûteux, paie Ti-Jean et le renvoie chez lui, 116-128 ; Un seigneur comprend le langage des animaux. Une conversation entre un âne et un bœuf le fait rire. Sa femme s'entête à savoir le pourquoi de ses éclats de rire. Sur le conseil d'un coq, il guérit sa femme en la menaçant de coups de bâton, 143-150.

- SÉPARATION** ; Ressentant un certain malaise dans le château hanté, Jean se sépare de Guillaume-Sans-Peur et part à la recherche d'un emploi dans les environs, 18s.
- SERMENT** ; Deux compagnons de route font un serment : le plus fortuné des deux donnera la moitié de ses biens à l'autre, 15 ; Un roi, propriétaire d'un château hanté, a fait serment de donner sa princesse en mariage et la couronne royale à celui qui libérera le château de ses mystérieux occupants, 16 ; Le roi a promis par serment qu'il donnera sa couronne à quiconque pourra lui expliquer les bruits mystérieux que l'on entend dans son ancien château, 262.
- SIGNAL** ; Deux géants donnent le signal du danger en sonnant une clochette, 227.
- SOEURS** ; Trois sœurs travaillent ardemment aux travaux de la ferme. Plus tard, elles aideront leur mère à l'entretien d'une auberge. Au cours d'une promenade dans le jardin, chacune des sœurs émet un souhait : l'une désire épouser le prince, l'autre le vizir et la troisième, l'aide de camp. Leurs souhaits se réalisent. Chacune met au monde un enfant d'une grande beauté, 43-50.
- SOIF** ; Un voyageur rassasie sa soif à une source, près de la route. Il rencontre un étranger qui se plaint aussi de la soif, 14s. ; Belle-Étoile souffre de la soif. Un vieillard, de passage, lui indique une source d'eau potable. Elle s'y rend et s'abreuve à satiété, 71.
- SOMMEIL** ; Trois enfants sont confiés aux soins de deux gardiennes. Une nuit, deux vieilles profitent du sommeil des servantes pour enlever les enfants, 50ss ; Une femme jalouse profite du sommeil de son mari ivre pour lui enlever sa ceinture magique, 175.
- SORCIÈRE** ; Voir CARTOMANCIENNE. Une sorcière aide une reine jalouse à se débarrasser de trois enfants. Plus tard, les enfants reviendront dans leur ville natale. La sorcière essaie encore à maintes reprises de faire disparaître les enfants. Elle sera condamnée à mort par le prince, 51 à 75 ; Une sorcière garde une princesse prisonnière dans un souterrain. Urson Poilu menace cette sorcière de mort si elle ne l'aide pas à sortir du souterrain. La vieille se transforme en oiseau, transporte Urson Poilu hors du puits. Ce dernier lui tord le cou et la jette au fond du puits, 230ss.
- SOUHAIT** ; Dans un château hanté, deux camarades obtiennent ce qu'ils veulent à la suite d'un souhait, 17ss ; Trois sœurs émettent chacune un souhait : l'une désire épouser le prince, l'autre, le grand vizir et la troisième l'aide de camp, 46s ; Belle-Étoile a tout à souhait dans son château, 61 ; Objets magiques qui procurent nourriture, argent et transport, à la suite d'un souhait, 166ss ; Au moyen d'un souhait, une table garnie de mets se dresse devant Jean, 264 ; Grâce à un souhait, Beau-Vert apparaît devant un jeune homme, 265s.
- SOUÇONS** ; Une reine jalouse soupçonne l'identité de trois personnes. Elle a recours à la sorcière qui lui confirme que les trois artistes sont bel et bien Belle-Étoile, Beau-Jour et Chéri, trois enfants qu'elle a voulu détruire, 61.
- SOUPE** ; Un géant prépare de la soupe pour le repas du midi. Un petit bossu vient lui renverser sa soupe, 218ss.
- SOURCE** ; Guillaume-Sans-Peur s'arrête au bord d'une source pour s'abreuver, 15.
- SOURIS** ; Une princesse organise un plan pour effrayer Guillaume-Sans-Peur : elle enfouit une souris dans un pâté, 23.

- SOUTERRAIN** ; Urson Poilu parvient à un souterrain, cachette du petit bossu. Le géant y trouve une princesse prisonnière de trois nains et de leur mère, 228ss.
- STATUE** ; Un voyageur, qui a refusé de donner de la nourriture à une vieille mendiante, est changé en statue de pierre derrière un monticule. Plus tard, sa cousine le délivrera en effleurant sa figure d'une plume d'oiseau merveilleux, 65-73.
- SUCCÈS** ; Trois orphelins-artistes jouissent d'un succès qui fait naître des soupçons dans l'esprit d'un prince, 59.
- SUGGESTION** ; L'âne fait une suggestion au bœuf : si ce dernier veut se reposer, il n'a qu'à feindre la maladie, 145 ; Une femme jalouse reçoit des suggestions d'une sorcière pour se débarrasser de son mari, 163, 169, 174.
- SURPRISE** ; Surpris par les gestes peu coutumiers de plusieurs hommes, un voyageur se renseigne auprès d'un de ces personnages sur leurs agissements, 13 ; Surprise des gardiennes et du prince en constatant les trois chiots dans les berceaux des enfants, 52 ; Surprise d'un père en constatant la force d'Urson Poilu, 212 ; Surprise d'un groupe d'ouvriers en remarquant un navire déménagé par Urson Poilu, 213.
- TABAC** ; Après un repas copieux, Guillaume-Sans-Peur se repose en fumant une bonne pipée de tabac, 18.
- TABLE** ; À la suite d'un souhait, une table garnie de mets appétissants se dresse devant deux camarades, 17.
- TÂCHES** ; Ti-Jean, à l'emploi du seigneur, doit accomplir plusieurs tâches : battre et vaner le grain, garder le troupeau de moutons, atteler un bœuf, 116-126 ; Une princesse impose à Jean trois tâches : déposer sur sa table un livre, un miroir avant six heures le lendemain matin, et lui dire qui elle a embrassé pendant la nuit, 265ss.
- TALENT** ; Trois enfants possèdent un grand talent musical, 55.
- TALOCHE** ; Urson Poilu applique une taloche au fessier du petit bossu qui exécute une série de pirouettes dans les airs, 223.
- TÊTE** ; Un jeune homme tranche la tête d'une bête féroce. Il ramène cette bête à la princesse, 270s.
- TI-JEAN** obtient un emploi chez un seigneur. Celui-ci fait signer un contrat lui interdisant de se mettre en colère. Ti-Jean fait perdre patience au seigneur à maintes reprises ; entre autres choses, il couche avec la femme du seigneur, 115-128.
- TIMIDITÉ** de trois jeunes filles à l'occasion des questions du roi, 48s.
- TOURS** ; Ti-Jean joue plusieurs tours au seigneur pour épuiser sa patience ; il vend son grain, il embourbe ses moutons dans la vase, il attelle son bœuf à reculons et il couche avec la femme du seigneur, 117ss.
- TOURTERELLE** ; Belle-Étoile sauve de la noyade une tourterelle. Cette dernière vient en aide à Belle-Étoile pour retrouver l'oiseau chanteur, 72s.
- TRAHISON** de deux compagnons envers Urson Poilu, 232.
- TRAPPE** ; Trois compagnons découvrent une trappe fermant la cachette d'un petit bossu, 226.
- TRAVAIL** ; Ti-Jean se trouve du travail chez un seigneur. Il doit battre le grain au fléau, garder le troupeau de moutons et labourer le champ avec un attelage de bœufs, 116ss. Après le décès de leur père, trois sœurs continuent les travaux de la ferme, 43.

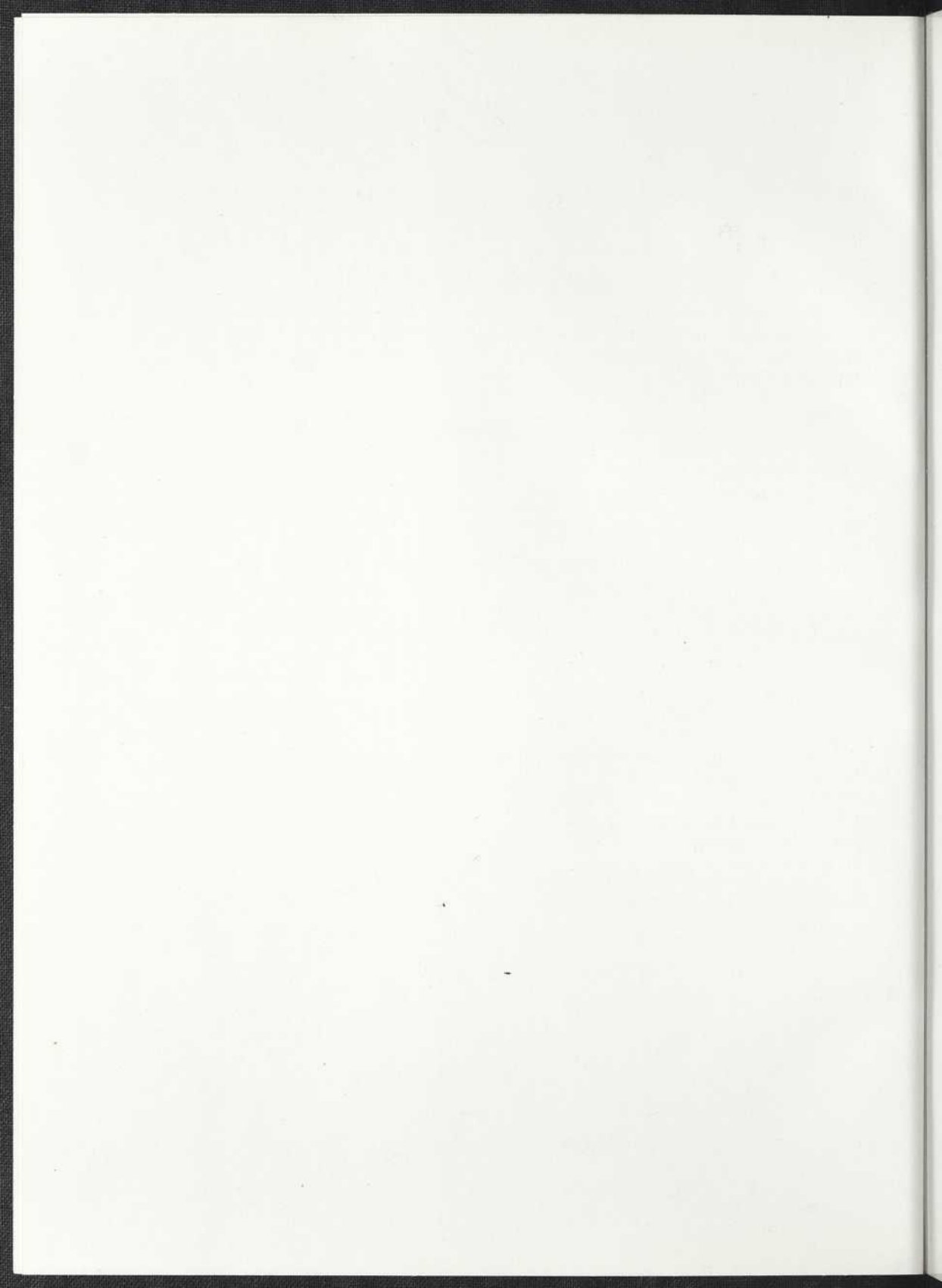
- TRISTESSE ; Belle-Étoile est envahie de tristesse à la pensée de ne pouvoir obtenir la pomme merveilleuse, 62s.
- TROUPEAU ; Voir MOUTONS.
- URSON POILU, géant d'une force exceptionnelle dont le corps est couvert de poils. Il aide, à la maison, aux travaux de la ferme pendant plusieurs années. Il prend ensuite la route et s'associe à deux autres géants qui font preuve de force. Urson Poilu démontre sa force supérieure en appliquant une taloche à un petit bossu qui veut s'emparer de la soupe. Le bossu se sauve dans un puits, mais est poursuivi par les trois géants. Urson Poilu descend dans le puits, tue trois bossus et délivre une princesse. Il s'échappe du puits grâce à une sorcière qu'il tue à sa sortie du souterrain. Il rejoint ses deux compagnons qui l'ont trahi, et les chasse. Urson Poilu et la princesse se transportent magiquement au château du père de la princesse. Il épouse la princesse et devient roi, 211-233.
- VAISSEAUX ; Voir NAVIRE.
- VALET ; Jean se fait conduire par un valet au château du roi, 263s. ; Jean, accompagné d'un valet, se rend au château mystérieux, 264.
- VAN ; Ti-Jean doit nettoyer le grain du seigneur, au moyen d'un van, 117.
- VASE (la) ; Les moutons du seigneur sont enlisés dans la boue. En voulant les retirer, le seigneur s'enfonce lui-même dans le borbier, 123.
- VEILLÉES ; Une jeune héritière organisait des veillées pour rencontrer des jeunes gens, 162 ; Un couple organisait des veillées intimes en compagnies d'amis, 163 ; Une jeune femme organise des veillées en l'absence de son mari. Ce dernier, de retour, organise une rencontre avec ses amis, 163s.
- VENTE ; Un jeune homme met en vente le commerce de son père décédé, 161 ; Jean se voit en possession d'une somme d'argent assez considérable à la suite de la vente d'un commerce et de l'héritage de ses parents, 259.
- VERGER ; Un voyageur parvient à un verger rempli de pommes sauvages, 178.
- VÉRITÉ ; Un pêcheur et sa femme déclarent la vérité aux trois orphelins : ils les ont adoptés après les avoir sauvés des eaux, 56s. ; Belle-Étoile apprend qu'il existe un oiseau chanteur, oiseau qui dit la vérité. Elle le capture grâce aux conseils d'une tourterelle. L'oiseau de vérité apprendra au prince l'existence de son enfant, 70ss.
- VERTU ; Pierre qui a la vertu de procurer tout à souhait, 167 ; Ceinture qui peut transporter à distance, 172 ; Nappe qui procure une abondante nourriture 177 ; Une boîte magique qui a la vertu de transporter, 232.
- VÊTEMENTS ; Guillaume-Sans-Peur trouve dans la cave d'un château plusieurs barriques de vêtements, 20.
- VIEILLARD ; Belle-Étoile rencontre, en forêt, un vieillard qui lui indique où trouver un ruisseau, 71.
- VIEILLE ; Une vieille demande à trois enfants une bouchée de nourriture. Les deux premiers refusent ; elle leur touche l'oreille et ils sont changés en statue de pierre, 64, 66s.
- VILLAGE ; Guillaume-Sans-Peur parvient à un village où les gens pratiquent une drôle de coutume : un homme endetté est abandonné sans sépulture, 14.

- VILLE** ; Deux hommes faisant route ensemble s'arrêtent à une ville pour y trouver un emploi, 16 ; Deux compagnons, à la veille d'entreprendre un nouvel emploi, visitent la ville pendant trois jours, 17 ; Un pêcheur se rend souvent en ville pour vendre son poisson. Il surveille les vitrines et les annonces relatives aux enfants perdus, 55 ; Trois enfants suivent un pêcheur à la ville pour y prendre des cours de musique, 55 ; Trois orphelins vont de ville en ville à la recherche de leurs parents, 58s ; Un voyageur parvient à une ville où il se trouve un emploi de commis dans une entreprise, 162 ; Un couple nouvellement marié fait une promenade à travers une ville, 163 ; Fagot-de-Bois se rend en ville vendre sa charge de bois, 214s. ; Un voyageur prend deux ou trois jours de repos dans une ville étrangère, 259 ; Deux voyageurs parviennent à une ville et logent dans un hôtel pendant quelques jours, 262.
- VIN** ; Jean profite d'une bouteille de vin qui apparaît magiquement sur une table, 265 ; Beau-Vert ouvre une armoire où il trouve une bouteille de vin, 266.
- VISITE** ; Le prince décide de visiter trois orphelins-artistes et leur offre de leur faire construire un château d'une beauté inégalée, pour les accommoder. Plus tard, il rendra visite quotidiennement à ces jeunes gens, 59ss ; Une sorcière rend visite à Belle-Étoile dans le but de s'en débarrasser, 61 ; Une reine rend visite à Belle-Étoile et lui suggère de se procurer l'oiseau chanteur, 70 ; Un jeune homme rend visite à une riche héritière, propriétaire d'un château, 162 ; Jean, maintenant roi, reçoit la visite de Beau-Vert. Ce dernier lui déclare son identité, 272s.
- VIZIR** ; Un prince, son grand vizir et son aide de camp épousent trois sœurs. Celles-ci donnent naissance à trois beaux enfants. La reine jalouse s'en débarrasse, au désespoirs des trois papas. Plus tard, ils rencontreront leurs enfants, mais ne les reconnaîtront qu'à l'aide de l'oiseau de vérité, 50ss
- VOIX** ; L'oiseau chanteur est doué d'une charmante voix, 72 ; Un homme, en voyage à travers la forêt, entend des voix d'hommes qui se disputent, 172, 176.
- VOYAGE** ; Guillaume-Sans-Peur part en voyage à la recherche de nouvelles aventures, 13 ; Trois orphelins partent en voyage à la recherche de leurs parents, 58 ; Un jeune homme entreprend des voyages pendant cinq ou six mois, 161 ; Un mari quitte sa femme, à trois reprises, pour entreprendre un voyage en forêt, 164, 171, 172 ; Urson Poilu quitte sa mère pour partir en voyage, 212 ; Jean entreprend un voyage à la recherche de nouvelles aventures, 259.
- VOYAGEURS** ; Deux voyageurs font route ensemble, 15 ; Une mère et ses trois filles accueillent à leur auberge les voyageurs qui veulent se reposer et prendre un bon repas, 44.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION	9
Contes	
1 – Guillaume-Sans-Peur (ou le mort reconnaissant) (contes-types 326, 506)	
Texte remanié	13
Texte original	26
2 – Belle-Étoile (conte-type 707)	
Texte remanié	43
Texte original	76
3 – Tours de Ti-Jean à son seigneur (contes-types 1000, 650 A, 1004)	
Texte remanié	115
Texte original	129
4 – Le seigneur qui comprend le langage des animaux (conte-type 670)	
Texte remanié	143
Texte original	151
5 – La ceinture (contes-types 560, 566)	
Texte remanié	161
Texte original	184
6 – Urson Poilu et ses deux compagnons (Les trois bossus) (conte-type 301)	
Texte remanié	211
Texte original	234
7 – Beau-Vert (conte-type 505)	
Texte remanié	259
Texte original	274
Lexique	291
Index analytique	295







Pendant longtemps, le peuple a tourné les yeux vers l'université comme vers la source du haut savoir. Au cours du dernier demi-siècle, l'université s'est à son tour tournée vers la mémoire du peuple, pour recueillir une masse de documents qui avaient échappé aux écrivains et aux savants.

Depuis 30 ans, Germain Lemieux a interrogé avec ferveur des paysans du Nouvel-Ontario, de la Gaspésie, de l'Acadie et du Manitoba, pour compléter ses études et son enseignement universitaire. Gaspésien de naissance, ancien élève et collaborateur de Luc Lacourcière, le directeur de cette collection a consacré le meilleur de son énergie à recueillir le folklore canadien-français. Il a fondé le CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE dont les archives sonores, dans le cadre de l'Université de Sudbury, commencent à alimenter la collection LES VIEUX M'ONT CONTÉ.

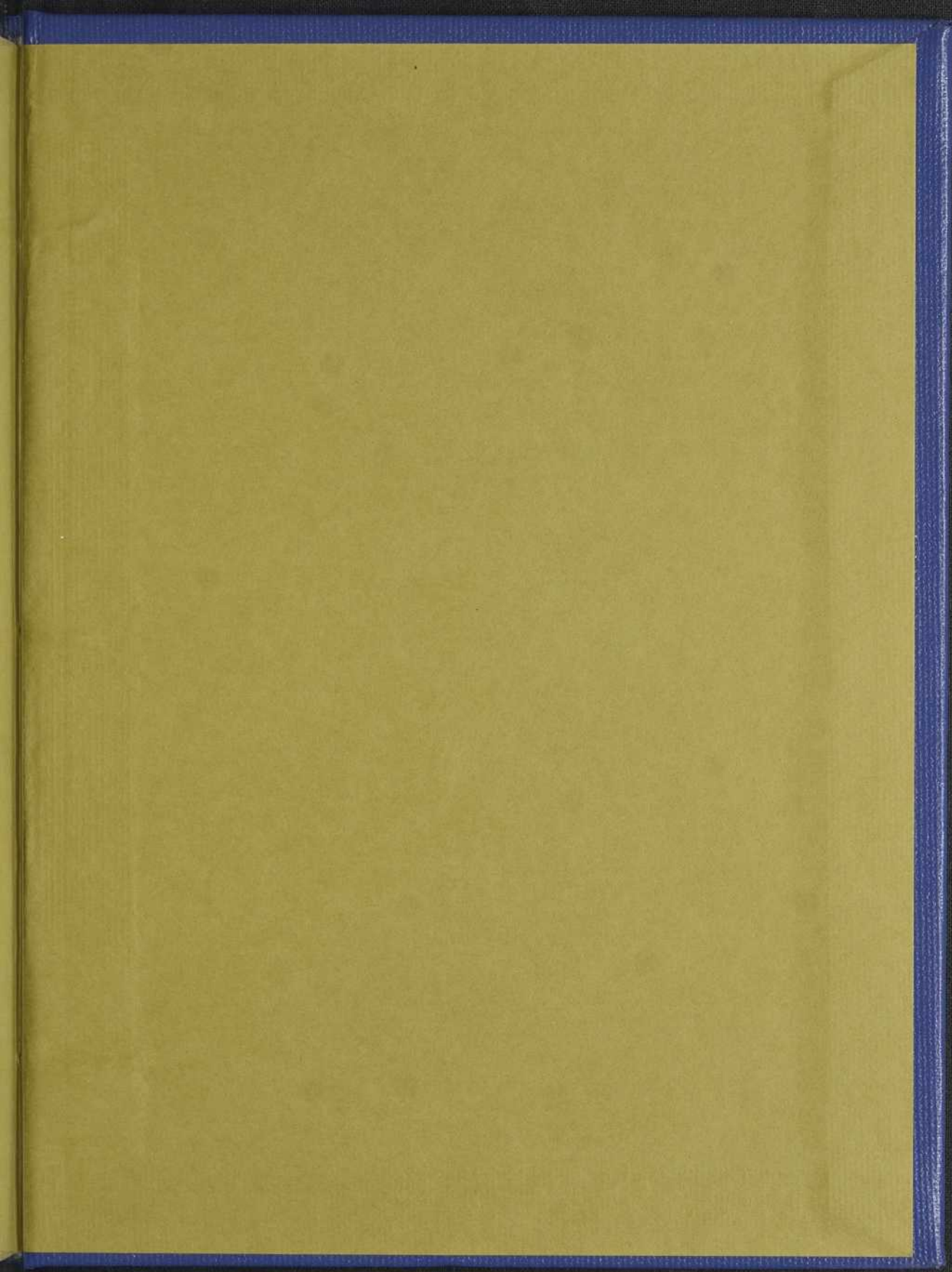
Le présent volume est le dix-septième d'une longue série qui sortira des presses d'ici quelques années. Savants et chercheurs seront heureux de trouver dans les bibliothèques cette documentation que les paysans ont léguée à l'universitaire au cours de leurs multiples rencontres amicales.

En feront également leur profit, les artistes, les étudiants à tous les paliers, aussi bien que les rentiers ou les pensionnés en quête d'un délassément de caractère culturel. Savants, chercheurs, spécialistes, étudiants ou artistes avides d'inspiration, si cette littérature orale vous plaît, prenez patience ! Vous serez servis à souhait, quand le rythme de publication de nos contes aura pris son élan définitif.



La maquette de la couverture, création graphique de Pierre Peyskens, pourrait être le symbole du conte folklorique redonné au peuple par le folkloriste : les bribes de la tradition sont happées par un monstre vorace qui les emmagasine dans des rubans sonores. Ces derniers se transforment en deux yeux qui scrutent infatigablement l'univers merveilleux qui va du fond des abîmes aux donjons des châteaux suspendus entre le ciel et la terre.

Ces deux yeux dilatés, au cœur de notre symbole, invitent le lecteur à regarder longuement les richesses poétiques de notre folklore littéraire.



BNQ



000 340 191